

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1888

Compilé article par article en continu

TABLE DES MATIERES

L'épître aux Ephésiens	5
Chapitre 1	5
Chapitre 2	12
Chapitre 3	18
Chapitre 4	23
Chapitre 5	41
Chapitre 6	56
L'évangile de Marc	68
Introduction	68
Chapitre 1	69
Chapitre 2	74
Chapitre 3	79
Chapitre 4	80
Chapitre 5	83
Chapitre 6	85
Chapitre 7	89
Chapitre 8	93
Chapitre 9	98
Chapitre 10	107
Chapitre 11	114
Chapitre 12	119
Chapitre 13	124
Chapitre 14	128
Chapitre 15	139
Chapitre 16	142
Simon Pierre (Rossier H.)	145
Avant-propos	145
Chapitre 1 - «Je suis un homme pécheur»	145

Chapitre 2 - Pierre marchant sur les eaux	147
Chapitre 3 - La connaissance personnelle de Christ	149
Chapitre 4 - Venir après lui	152
Chapitre 5 - Le contempler dans la gloire	153
Chapitre 6 - La maison du Père	154
Chapitre 7 - La relation avec le Fils	156
Chapitre 8 - Sacrificature et communion.....	158
Chapitre 9 - Pierre entre en tentation	161
Chapitre 10 - Le sépulcre	162
Chapitre 11 - Le service.....	164
Chapitre 12 - L'âme restaurée	165
Chapitre 13 - Suis-moi.....	166
Méditations de J.N.D.	169
Méditation de J.N.D. n° 28 - Ephésiens 1.....	169
Méditation de J.N.D. n° 29 - Lévitique 16.....	171
Méditation de J.N.D. n° 30 - Luc 22: 14-30.....	174
Méditation de J.N.D. n° 31 - Luc 23: 32-46.....	176
Méditation de J.N.D. n° 32 - Exode 29.....	178
Méditation de J.N.D. n° 33 - 2 Corinthiens 12.....	180
Méditation de J.N.D. n° 34 - 2 Corinthiens 4.....	182
Méditation de J.N.D. n° 35 - Juges 1: 21 – 2: 5.....	184
Correspondance - Lowe W.J.	187
Pensées	191
ME 1888 page 133	191
ME 1888 page 140	191
ME 1888 page 152	191
ME 1888 page 169	191
ME 1888 page 200	191
ME 1888 page 207	191
ME 1888 page 240	191
ME 1888 page 320	191
ME 1888 page 340	192

ME 1888 page 400	192
Fragments	193
ME 1888 page 180	193
ME 1888 page 220	193
ME 1888 page 440	193
La lumière	195
Hébreux 6: 18-20	200
Un trésor dans des vases de terre	201
«Un chrétien complet»	206
Josaphat	207
La vie de la foi	221
Introduction	221
Chapitre 1 - David est oint comme roi	234
Chapitre 2 - La vallée d'Ela	238
Chapitre 3 - La caverne d'Adullam	249
Chapitre 4 - Nabal et Abigaïl	258
Chapitre 5 - Tsiklag	265
Chapitre 6 - Le retour de l'arche	275
Chapitre 7- La maison de David et la maison de Dieu	283
Chapitre 8 - La conjuration	292
Chapitre 9 - Le cantique et les dernières paroles de David	305
Caractères distinctifs de l'évangile de Luc	313
Quelques réponses à l'incrédulité moderne	314
1. L'autorité des Ecritures	314
2. Le christianisme et ses bases	317
3. Le christianisme et les besoins de l'homme	321
La vie éternelle	327
L'Evangile de la gloire (Darby J.N.)	329

L'épître aux Ephésiens

Notes recueillies à des études de la Parole

ME 1888 page 3

Chapitre 1

(Versets 1, 2). Bien que l'apôtre adresse sa lettre «aux saints et fidèles dans le Christ Jésus, qui sont à Ephèse», l'ensemble de l'épître montre que sa portée est plus générale, et que l'Esprit de Dieu y a en vue l'Eglise universelle et non une assemblée locale. Aussi n'y trouvons-nous aucune direction particulière, aucune allusion personnelle, ni aucune salutation individuelle. Peut-être peut-on rapprocher de ce fait qu'au chapitre 20 des Actes (verset 28), Paul, ayant fait venir à Milet les anciens de l'assemblée d'Ephèse, leur parle dans ses exhortations comme ayant en vue l'Eglise entière: «Pour paître *l'Assemblée de Dieu*», dit-il, «laquelle il a acquise par le sang de son propre Fils». Dans l'Apocalypse aussi (chapitres 1 et 2), l'assemblée d'Ephèse est choisie pour représenter l'Eglise entière, mais, hélas! dans son premier déclin.

L'épître aux Ephésiens envisage donc l'Eglise entière et les conseils de Dieu à son égard, comme aussi à l'égard des saints individuellement.

Avant d'aller plus loin, nous pouvons remarquer que l'état pratique des saints à Ephèse permettait à l'apôtre d'entrer immédiatement avec eux dans ce qui concerne les conseils de Dieu. Rien dans leur état ne nécessitait des directions particulières de l'apôtre en vue de cet état, ou en vue de quelque danger qui les menaçât, comme c'était le cas avec les Corinthiens, les Galates, et même les Colossiens. Appliquons-nous à nous-mêmes cette remarque. Si l'Esprit de Dieu, par la Parole, doit s'occuper à nous amener à nous juger, il ne peut pas en même temps nous entretenir d'une manière intime des secrets du coeur de Dieu. Il est bon que nous nous demandions pourquoi, aujourd'hui, nous avons tant de peine à entrer de coeur et d'intelligence dans le sujet que traite l'épître aux Ephésiens.

(Verset 3). Ici, l'apôtre entre en matière par une louange adressée au «Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ». Dieu est le «Dieu de notre Seigneur Jésus Christ», envisagé comme homme, l'homme des conseils de Dieu, l'homme parfait, qui a glorifié Dieu en tout ce qu'il est, et qui, sur la croix même où il était abandonné de Dieu, ayant été fait péché pour nous, ne laissait pas d'appeler Dieu, son Dieu. Ce fils de l'homme, Dieu, son Dieu, l'a ressuscité, l'a glorifié, et placé à sa droite; là, Dieu est toujours son Dieu. (Voyez Apocalypse 3: 12). La nature de Dieu, du Dieu saint et juste, du Dieu qui est amour, se trouve révélée dans ce titre: «Dieu de notre Seigneur Jésus Christ».

Mais Dieu est aussi le «Père de notre Seigneur Jésus Christ», considéré comme son Fils bien-aimé. C'est la relation dans laquelle lui, l'homme parfait, se trouve avec son Dieu. Or, ce

que Dieu est pour le Seigneur Jésus Christ, il l'est aussi pour nous. En vertu de la rédemption accomplie, Jésus a pu nous introduire dans la *position* où son Dieu est notre Dieu, et dans la *relation* où son Père est notre Père. Jusqu'à la croix et à la résurrection, il était le seul homme, comme dernier Adam, dont Dieu fût le Dieu et Père, mais aussitôt qu'il est ressuscité, il envoie à ses disciples ce message: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu».

Son Dieu, qu'il avait glorifié d'une manière suprême sur la croix et dans sa mort pour le péché, venait de le ressusciter, et allait le placer avec justice dans la gloire (Jean 13: 31, 32). Et ce Dieu était maintenant aussi leur Dieu à eux qui avaient reçu Christ. Son Dieu lui devait que les siens fussent avec lui dans la même position que celle où il entrait comme l'homme glorifié. Ceux qui lui appartenaient étaient maintenant une nouvelle race d'hommes en tant qu'unis à lui, le second homme ressuscité, chef de cette nouvelle race. Ils sont maintenant dans la même condition que lui, comme auparavant ils étaient dans celle du premier homme, Adam. Christ, le second homme, dont la position est éternelle et immuable, a maintenant une race placée dans la même position que lui devant Dieu. Et le Fils du Père, Fils aussi comme homme, a maintenant des frères placés dans la même relation que lui avec son Père.

Tout découle dans cette épître de ces deux titres donnés à Dieu et des deux relations dans lesquelles Christ, et nous avec lui, nous nous trouvons à l'égard de Dieu.

C'est ce Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis «de toute bénédiction spirituelle». *Toute*, aucune ne manque de ces grâces. Elles sont spirituelles, c'est leur caractère, tenant de la nature de Dieu qui est Esprit, émanant de lui par son Esprit, communiquées par le même Esprit, et dont on ne jouit que par cet Esprit dans une vie qu'il produit. Elles sont en contraste avec les choses qui se rapportent à l'homme naturel ou dans la chair. Nous ne sommes pas encore, quant à nos personnes, dans la sphère où elles se trouvent; nous y serons un jour. Quand le Seigneur, que nous attendons des cieux comme Sauveur, aura transformé le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, alors ce corps sera *spirituel*, propre à habiter le lieu où sont nos bénédictions; un corps spirituel mû uniquement par la vie et la puissance de l'Esprit. En attendant, ces bénédictions nous appartiennent, nous en jouissons; Dieu, dans sa grâce, nous les a conférées — «nous sommes bénis de ces bénédictions». Elles sont spirituelles; telle est leur nature; un homme animal ne saurait en jouir. Ensuite, elles sont dans les lieux *célestes* où se trouve Christ. Celles des Israélites, au contraire, étaient temporelles et en Canaan.

Ces bénédictions se trouvent pour nous *en Christ*. Il en est le fondement, elles se concentrent en sa personne; elles découlent de lui. Il est pour Dieu la mesure des grâces que Dieu nous accorde; lui-même en jouit dans leur plénitude, et nous en jouissons en lui. C'est avant la fondation du monde que Dieu nous les a préparées en lui. Leur source première est notre élection en Christ avant la fondation du monde c'est alors que Dieu a fait choix de nos personnes il nous a élus en Christ. C'est là l'origine de l'activité de l'amour de Dieu pour nous, c'est en Christ. Son amour pour nous a dû précéder notre élection, car pour penser à nous élire, il fallait qu'il nous aimât, mais il ne pouvait nous aimer qu'en Christ: «Ils étaient à toi, et

tu me les as donnés». Quelle pensée merveilleuse qu'avant que rien n'existât, avant que la rédemption eût été rendue nécessaire, Dieu, dans sa souveraineté, nous a aimés et a fait choix de nos personnes pour nous bénir, mais c'est en Christ: «Il nous a élus en Christ».

C'est comme Dieu, le Dieu de Christ, qu'il nous a élus. — *Dieu* est le nom qui exprime sa nature; *Père* est son nom de relation. Si, comme Dieu, il nous a élus pour nous avoir devant lui, il était nécessaire que la position dans laquelle il nous plaçait, correspondit à sa nature; il fallait qu'il pût se refléter en nous. C'est ce qu'exprime le verset 4: «Pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour». C'est à quoi Christ répond d'une manière parfaite, et nous sommes en lui. C'est en lui seulement que nous pouvons être devant Dieu d'une manière qui répond à sa nature.

Ensuite, l'amour de Dieu exigeait, pour ainsi dire, que ces êtres bénis, amenés ainsi devant lui, fussent en même temps dans une relation intime, une relation filiale avec lui. Le verset 5 nous le dit: «Nous ayant prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté». Après nous avoir choisis, dans son caractère de *Dieu*, pour nous avoir devant lui, selon toute sa nature sainte, pure et en amour, il nous a prédestinés dans son caractère de *Père*, pour nous adopter pour lui, pour être ses enfants en Jésus Christ. Le Dieu de Jésus Christ nous a élus, et le Père de Jésus Christ nous a prédestinés à l'adoption. Et tout cela est «selon le bon plaisir de sa volonté». Rien ne pouvait venir de nous, mais lui, souverain comme toujours, a voulu qu'il en fût ainsi, et y a trouvé sa satisfaction. Sa volonté est bonne, agréable et parfaite, Et tout glorifie sa grâce: «A la louange de la gloire de sa grâce» (verset 6). Nous avons ici cette partie de sa grâce qui s'exprime par ses conseils envers nous en Christ: «Il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé». Tel est le but de ces conseils. Christ est le Bien-aimé du Père, seul il peut lui être agréable, mais Dieu nous rend agréables en lui, de sorte que le Père nous voit du même oeil et avec le même amour que son Bien-aimé. C'est là «la gloire de sa grâce», ses pensées éternelles d'amour envers nous, avant même que la rédemption ait eu lieu ou eût été rendue nécessaire. Qu'elle est digne, en effet, d'être louée, cette gloire de sa grâce! Cette partie de la grâce se rapportant aux conseils éternels de Dieu, est en quelque sorte distincte de l'autre partie qui s'exprime par la rédemption, bien qu'elles ne puissent se séparer et que l'une suive nécessairement l'autre, puisqu'il s'agit de nous, dans l'état où la grâce vient nous trouver. «Nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes, selon les richesses de sa grâce» (verset 7). Sans la rédemption, nous ne pouvions de fait être rendus agréables dans le Bien-aimé. Il y a donc l'action de la grâce de Dieu envers nous *avant le temps*, puis l'action de cette même grâce pour nous, par Christ, *dans le temps*. Dans le premier cas, c'est «la gloire de sa grâce;» dans le second, ce sont «les richesses de sa grâce».

(Versets 8-14). La même grâce, manifestée dans les conseils de Dieu et dans la rédemption, nous fait aussi les confidants des pensées de Dieu à l'égard de Christ, auquel Dieu a résolu de donner l'administration universelle de tout ce qui est créé. Christ homme, dernier Adam, est celui dans lequel toutes choses, dans les cieux et sur la terre, doivent être réunies comme en un seul chef, dans la plénitude des temps, quand les temps des diverses dispensations seront accomplis. Tel est le propos arrêté de Dieu, le mystère de sa volonté

selon son bon plaisir, mystère qu'il nous fait connaître. Mais, en même temps, nous qui avons été prédestinés à l'adoption, pour être enfants de Dieu, nous le sommes aussi pour être associés à Christ comme héritiers. De même que nous avons notre part avec lui en haut, dans les lieux célestes, ainsi quand tout lui sera assujetti, nous aurons aussi notre part avec lui en bas, dans la partie inférieure de l'héritage. Alors nous serons à la louange de la gloire de Dieu.

En attendant, un des caractères chrétiens est d'espérer en Christ avant qu'il paraisse en gloire, en contraste avec le résidu juif qui croira en voyant. Les chrétiens sont les bienheureux qui n'ont point vu et qui ont cru (Jean 20: 24-29). Paul et les autres Juifs qui avaient cru, ont particulièrement ce caractère; c'est-à-dire que le verset 12, tout en caractérisant le chrétien d'une manière générale, s'applique d'une manière spéciale aux Juifs croyants.

Le verset 13 montre que cette bénédiction est aussi la part des gentils qui ont cru. La preuve en est que Dieu a mis sur eux le sceau de son Esprit lorsqu'ils ont cru, comme il l'avait mis sur les Juifs au commencement, lors de la Pentecôte. Pierre, qui ouvrit officiellement, pour ainsi dire, à Césarée, les portes du royaume des cieux aux gentils qui avaient cru et avaient été scellés du Saint Esprit, dit d'eux: «Quelqu'un pourrait-il refuser l'eau (l'eau du baptême, signe de l'entrée dans l'Assemblée chrétienne), pour que ceux-ci ne fussent pas baptisés, eux qui ont reçu l'Esprit Saint comme nous-mêmes?» (Actes des Apôtres 10: 47). Et encore: «Comme je commençais à parler, l'Esprit Saint tomba sur eux, comme aussi il était tombé sur nous au commencement... Si donc Dieu leur a fait le même don qu'à nous qui avons cru au Seigneur Jésus Christ, qui étais-je, moi, pour pouvoir l'interdire à Dieu?» (Actes des Apôtres 11: 15-17).

L'Esprit Saint qui avait été promis, était aussi donné aux gentils croyants. Il était pour eux, comme pour les Juifs croyants, et pour nous, non seulement le sceau marquant qu'ils appartenaient à Dieu comme ses enfants, mais aussi «*les arrhes de notre héritage*» (verset 14).

Ce caractère de l'Esprit Saint comme arrhes est précieux à remarquer. Les arrhes d'une chose, ce n'est pas seulement ce qui rend la chose sûre comme gage, mais c'en est un avant-goût; c'est une partie de la chose que, certainement, on aura dans sa plénitude. Si l'on donne à un domestique que l'on engage 10 francs d'arrhes, il a immédiatement la jouissance d'une partie de son salaire, en attendant d'en posséder la totalité. Ainsi l'Esprit Saint, gage assuré de nos bénédictions à venir, nous les fait goûter par avance.

Le Saint Esprit, duquel Juifs et gentils croyants étaient scellés, était pour eux tous, comme il l'est pour nous, «*les arrhes de notre héritage, pour (ou jusqu'à) la rédemption de la possession acquise, à la louange de sa gloire*». — Le Saint Esprit est donc, en même temps, le sceau mis sur les héritiers et les arrhes de l'héritage, jusqu'à ce que les chrétiens jouissent de fait avec Christ de l'héritage qu'il s'est acquis. Lui-même n'entrera en possession que lorsqu'il aura rassemblé tous ses cohéritiers. Combien cette association de nous avec Christ dans toutes ces bénédictions, sera en effet à la louange de sa gloire!

Elus par Dieu le Père, rachetés par le sang de Christ, scellés par l'Esprit Saint, voilà le triple caractère du chrétien; voilà comment le Dieu trois fois saint se manifeste dans sa grâce pour opérer notre salut, notre parfaite délivrance.

(Verset 15). L'apôtre parle ici comme s'il ne connaissait pas, de visage, ceux auxquels il écrit: «Ayant ouï parler de la foi, etc.». Il s'adresse à eux, comme il le fait aux Colossiens qui n'avaient pas vu son visage dans la chair (Voyez Colossiens 1: 9; 2: 1). Cela confirmerait la pensée que l'épître est une sorte de circulaire, plutôt qu'une lettre adressée à une assemblée locale.

(Verset 16). L'apôtre rend grâces à Dieu pour les bénédictions célestes, les richesses de la grâce, l'héritage de la gloire, dont les Ephésiens ont été faits participants, et en même temps pour *leur foi au Seigneur Jésus Christ*, qui peut leur faire réaliser ce qu'ils possèdent en lui, et *leur amour pour tous les saints*, qui est la démonstration de la réalité de leur foi et de la vie de Dieu en eux. La foi et l'amour sont les deux éléments essentiels de la vie chrétienne, et ne vont pas l'un sans l'autre.

Mais il désire qu'ils entrent d'une manière plus consciente et pratique dans la connaissance de la grandeur de leur appel et de leur héritage, et aussi dans la connaissance de la puissance qui les a introduits dans la jouissance de ce que Dieu leur a donné, la connaissance de la puissance qui a placé Christ dans la gloire. De là, la prière de Paul pour eux. Nous avons une autre des prières de l'apôtre au chapitre 3.

(Verset 17). Cette prière est adressée au «Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, le Père de gloire». Comme nous l'avons déjà fait remarquer, quand ce titre: «Dieu de notre Seigneur Jésus Christ» est donné à Dieu, Christ est envisagé comme homme. Comme tel, Dieu l'a envoyé, l'a ressuscité et glorifié, ainsi que nous le voyons plus loin.

C'est sa puissance qui a opéré à l'égard de Christ, et cette même puissance opère aussi envers nous. — Dieu est aussi appelé «Père de gloire»; il est l'auteur et la source de toute gloire pour Christ homme, aussi bien que pour les siens.

L'objet de la prière est que Dieu donne aux Ephésiens «l'Esprit de sagesse et de révélation, dans sa connaissance, les yeux de leur cœur étant éclairés». Ils avaient été scellés du Saint Esprit, il était en eux, mais ici l'Esprit est caractérisé par ses dons et par ses opérations (voyez Esaïe 11: 2), et l'apôtre demande qu'il opère dans les saints, de manière à produire en eux une vraie connaissance de Dieu et de ses conseils. «L'Esprit de sagesse» pour saisir ces conseils et les apprécier; «l'Esprit de révélation» qui les découvre à l'intelligence et lui montre en même temps les perfections infinies de Celui qui les a formés — c'est «l'Esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance».

Ensuite (verset 18), Paul demande que *les yeux du cœur* des saints soient éclairés (ou illuminés). La lumière est nécessaire pour voir ce que l'Esprit de Dieu nous révèle, et cette lumière doit pénétrer non seulement nos intelligences, mais nos affections morales, dont le cœur est le siège. Une simple théorie des vérités divines laissera le cœur froid et attaché à d'autres objets. Pour que nous soyons pratiquement célestes, il faut que notre cœur soit pris.

«Dieu a relui dans nos coeurs», non dans nos intelligences, «pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ» (2 Corinthiens 4: 6).

Le but en vue duquel l'apôtre demande que les saints reçoivent l'Esprit de sagesse et de révélation, et que les yeux de leur coeur soient éclairés, c'est, en premier lieu, afin qu'ils connaissent *l'espérance de l'appel* que Dieu leur a adressé, et les *richesses de la gloire de son héritage* dans les saints, c'est-à-dire l'étendue des bénédictions dont ils jouissent. L'apôtre dit «son appel». Nous sommes bien les appelés et, dans ce sens, nous trouvons, au chapitre 4, verset 4, «une seule espérance de votre appel», mais c'est Dieu qui nous appelle, selon la souveraineté et la plénitude de sa grâce, à jouir des bénédictions qu'il nous réservait en Christ, et en disant *son appel*, Paul le rattache à Dieu même, ce qui en constitue pour nous l'excellence, la grandeur et le caractère.

«L'espérance de son appel» se rapporte aux versets 3 à 5 de notre chapitre, aux bénédictions pour lesquelles Dieu nous a élus en Christ; son appel découlant de cette élection. Nous sommes appelés à jouir de sa présence même, selon sa nature sainte et selon son amour; c'est l'effet de sa grâce de nous faire jouir ainsi de ce qui est au-dessus de nous, c'est-à-dire de lui-même, et c'est là notre espérance: l'apôtre demande que nous la connaissions, la contemptions et la goûtions, «les yeux de notre coeur étant éclairés».

Mais il y a aussi ce qui est ou plutôt sera au-dessous de nous, savoir «les richesses de la gloire de *son héritage* dans les saints», et cela se rapporte aux versets 10 et 11 de notre chapitre. Dieu possède toutes choses comme créateur, et il avait établi l'homme comme dominateur sur la terre. De plus, nous lisons qu'après avoir créé, il «vit tout ce qu'il avait fait, et voici, cela était très bon» (Genèse 1: 31). Mais Satan a voulu lui ravir sa gloire. A son instigation, l'homme a péché et s'est perdu, et l'univers a été souillé. Dieu pouvait-il demeurer sous ce coup qui anéantissait ses desseins à l'égard de l'homme et de la création, et pouvait-il laisser la victoire à Satan? Non, c'était impossible. Il a introduit l'homme de ses conseils, le second homme, Christ, en même temps son Fils bien-aimé, qu'il a établi héritier de toutes choses. «En lui, toute la plénitude s'est plut à habiter, et, par lui, à réconcilier toutes choses avec elle-même, ayant fait la paix par le sang de sa croix, par lui, soit les choses qui sont sur la terre, soit les choses qui sont dans les cieux. Et vous... il vous a maintenant réconciliés... par la mort, etc.» (Colossiens 1: 19-22). Ainsi, d'une part par la rédemption, «la rédemption par son sang, selon les richesses de sa grâce», l'homme est sauvé, Dieu a ses saints; et, d'un autre côté, l'univers est purifié et sera rempli de la gloire de Dieu. C'est là *son héritage*. L'apôtre en exprime la magnificence et la grandeur, en disant: «Les richesses de la gloire de *son héritage*». Quand sera-ce? Ce sera lorsque *toutes choses* auront été réunies en un dans le Christ, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre; ce sera dans le glorieux millénium, où tous les conseils de Dieu relativement à la création, auront leur accomplissement en Christ, — où «l'administration de la plénitude des temps», appartiendra au second homme. L'univers, que Dieu a créé et qui aura été purifié, sera donc rempli de sa gloire: c'est son héritage, il lui appartient, mais c'est dans les saints qu'il le possède; ce sont eux qui en ont la jouissance. Il en est de cela comme de la terre de Canaan. C'était la terre,

l'héritage de l'Eternel, mais les Israélites en jouissaient. Ainsi, les saints sont bien les héritiers (verset 11); mais envisagé du côté de Dieu, l'héritage est sien, et il en hérite dans les saints. Quelle position merveilleuse pour eux, soit qu'ils regardent en haut, vers lui, en la présence duquel ils se trouvent, soit qu'ils abaissent leurs regards sur l'univers rempli de la gloire de Dieu. L'apôtre désire qu'ils entrent dans la connaissance de ce qui leur est ainsi donné en Christ.

Mais, en second lieu, le but de la prière de Paul est que les Ephésiens sachent «quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons, selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts» (versets 19, 20).

La puissance de Dieu est infinie; dans sa grandeur, elle s'élève au-dessus de tout; elle a une énergie à laquelle rien ne saurait résister, et nous avons à la connaître dans son opération envers nous, pour nous amener de la condition de mort où nous étions (chapitre 2: 1, etc.), à la foi et à la vie, afin que nous puissions avoir part à la gloire de Christ. Or nous voyons l'opération de cette même puissance en Christ, qui, comme homme, et sous le poids de nos péchés dont il s'était chargé, était descendu dans la mort, mais que l'énergie de la puissance divine a ressuscité d'entre les morts. La puissance qui a opéré dans le Christ pour le faire sortir du tombeau, est celle qui a opéré envers les croyants pour les amener à la vie divine qu'ils possèdent en vertu de la rédemption et de leur union avec Christ. Christ est envisagé ici comme homme, ainsi que dans les versets qui suivent. Comme Dieu, il pouvait dire en parlant de son corps: «Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai», mais, comme homme, il dépendait entièrement de Dieu pour sa résurrection.

(Versets 20-23). L'apôtre ne peut s'arrêter au fait que la puissance divine a opéré pour ressusciter Christ d'entre les morts; il ouvre une parenthèse où il nous montre les résultats merveilleux, pour Christ et pour nous, de cet acte du souverain pouvoir de Dieu. A la suite de sa résurrection, la même puissance divine l'élève dans les lieux célestes, et lui donne la place d'honneur et d'autorité suprêmes. Il y avait droit comme Dieu, mais comme homme, c'est son Dieu qui le fait asseoir, à sa droite (comparez Hébreux 1: 3, 13; Psaumes 110: 1). De cette place où Dieu, son Dieu, l'a élevé, Christ voit au-dessous de lui tout ce qui occupe une place d'autorité ou de puissance dans le gouvernement et sous l'autorité suprême de Dieu. Quelque élevé que soit le rang occupé dans ces diverses hiérarchies des êtres célestes ou terrestres, Christ est au-dessus de tout nom qui se nomme, au-dessus de tout ce qui est créé. Il l'est, non pas seulement comme Créateur, ce qui est vrai (Colossiens 1: 16, etc.), mais comme homme ressuscité après que la rédemption a été accomplie; comme homme obéissant jusqu'à la mort (Philippiens 2). Il est au-dessus de tout nom qui se nomme, au-dessus de la place la plus élevée, de la gloire la plus grande qu'aucun être créé puisse avoir dans ce siècle actuel et dans celui qui est à venir, c'est-à-dire le millénium. Telle est la position glorieuse de la personne que l'Esprit Saint place devant nos yeux, et cette personne, c'est Christ, notre Rédempteur. Dieu «a assujetti toutes choses sous ses pieds» (comparez Psaumes 8: 6; 1 Corinthiens 15: 27);

il tient tout de Dieu, qui l'a ressuscité, placé à sa droite, établi au-dessus de tout comme dominateur, rien ne demeurant qui ne lui soit assujetti (Hébreux 2: 8).

Mais, dans cette place de gloire, Christ n'est pas seul. Si Dieu l'a donné (établi, institué) chef (ou tête) sur toutes choses, il lui a uni l'Assemblée (l'Eglise) qui est son corps, qui ainsi le complète et occupe la même place glorieuse que lui. Il est Chef sur toutes choses; il remplit tout de sa gloire comme Dieu et comme Sauveur; mais l'Assemblée est sa plénitude. Unie à lui, comme le corps est uni à la tête, en vertu de la rédemption, elle tire de lui sa vie, il la remplit de sa présence, il manifestera en elle sa gloire; et elle est le complément de ce Chef glorieux, comme le corps complète la tête. Il remplit tout en tous; la gloire de la rédemption (comparez 4: 9, 10) s'étend dans tout l'univers, des parties inférieures de la terre où il est descendu, jusqu'au trône de Dieu où il est assis; mais il n'est pas seul, l'Eglise lui est unie, elle est sa plénitude. Glorieux partage des saints qui composent l'Assemblée!

Nous avons déjà appuyé sur le fait que, dans tout ce qui précède, Christ est envisagé comme homme. La prière de l'apôtre s'adresse au Dieu de notre Seigneur Jésus Christ. Il est important de remarquer à ce sujet que, lorsque les saints sont dans un bon état pratique, comme c'était le cas des Ephésiens, le Saint Esprit par la Parole, peut occuper leurs pensées des gloires de Christ comme *homme*. Il n'est pas nécessaire alors de précautions, dans le but de sauvegarder sa divinité.

Mais quand l'état de spiritualité abaissé, comme c'était le cas pour les Hébreux, ou, s'il y a danger, comme pour les Colossiens, de diminuer la gloire divine de Christ, alors le Saint Esprit insiste sur la divinité du Seigneur. C'est ainsi que nous voyons, dans les Hébreux, Christ s'asseoir de son plein droit à la droite de Dieu; son caractère divin est mis en évidence: il est là le Créateur, le Dieu éternel et immuable. Dans les Colossiens, l'apôtre insiste également sur sa gloire comme Créateur. Mais ici, dans l'épître aux Ephésiens, comme ailleurs, Christ est présenté comme l'Homme parfait, absolument dépendant de son Dieu, et recevant de lui toute suprématie et toute gloire. Que Dieu nous donne d'être assez spirituels (et quand on est spirituel, on est simple), pour discerner les gloires, comme homme, de notre adorable Sauveur.

Chapitre 2

Après la parenthèse des versets 21 à 23 du premier chapitre, l'apôtre, revenant aux deux versets qui la précèdent, attribue à la même puissance de Dieu qui a fait sortir Christ du tombeau, de nous avoir aussi tirés de l'état de mort spirituelle où nous étions. C'est à quoi se rapporte le verset 19 du chapitre 1, où il est dit: «L'excellente grandeur de sa puissance *envers nous qui croyons*».

Dans les premiers versets du chapitre 2 (1-3), l'apôtre décrit l'effrayant caractère de l'état où nous étions, comme morts dans nos fautes et dans nos péchés. L'homme n'est pas représenté ici comme coupable à cause de ses péchés, ainsi qu'on le trouve dans l'épître aux Romains (chapitres 1-3), mais c'est sa condition naturelle qui est mise sous nos yeux: «Vous

étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés. Cet état de mort a pour cause les fautes, ou actes coupables, et les péchés, c'est-à-dire tout ce qui, dans l'homme, est opposé à la volonté de Dieu. Et cet état de mort, mort spirituelle, mort morale, exprime l'éloignement de Dieu, la séparation d'avec la source de toute vie véritable, et aboutit à la mort éternelle, la séparation finale d'avec Dieu. Dans cet état, l'homme est sans connaissance de Dieu, sans désir ni mouvement du coeur vers lui, sans capacité pour en sortir.

L'apôtre, ensuite, caractérise le mode d'existence de ces morts. «Vous avez marché dans vos fautes et dans vos péchés», et c'était «selon le train de ce monde», ou le cours de ce monde, ce qui veut dire l'ensemble des principes qui régissent ce monde, et la conduite qui en résulte et en est la manifestation. Or ce monde a un chef, qui est appelé ici «le chef de l'autorité de l'air». L'homme marche selon les principes de ce monde, et, par conséquent, selon celui qui est à la tête du monde. L'air est ce qui nous enveloppe de toutes parts, et que nous respirons. Il est pris ici comme symbole d'une influence qui nous entoure. C'est celle du monde, mais le chef domine sur ces influences fatales et délétères qui s'exercent sur l'homme. Il a autorité sur elles et les dirige. Lui est un esprit, une puissance spirituelle agissant, maintenant qu'il le peut encore et n'est pas lié, avec énergie dans les fils de la désobéissance, les rebelles, constitués tels par leur désobéissance à Dieu. Il existe ainsi entre cet être mauvais et l'homme qui désobéit, une sorte de communion. De même que Dieu opère par son Esprit dans le croyant qui marche selon l'Esprit, ainsi Satan agit dans les fils de la désobéissance qui marchent selon le train de ce monde. C'était, sans doute, un esclavage sous lequel les païens se trouvaient d'une manière directe, mais les Juifs sont aussi comptés au nombre de ces fils de la désobéissance, quels que fussent leurs privilèges religieux. L'apôtre dit: «Parmi lesquels, nous aussi, nous avons tous conversé autrefois».

Le propre des fils de la désobéissance, quels qu'ils soient, Juifs ou gentils, c'est de vivre dans les convoitises de leur chair. La chair — la nature corrompue, qui est inimitié contre Dieu — est la cause pour laquelle l'homme est fils de désobéissance, et c'est par elle que le diable agit en lui. Les convoitises sont les mauvais désirs de la nature corrompue; ces désirs, non réprimés, nourris dans l'âme, deviennent des *volontés* que l'homme accomplit, volontés de la chair, de nos passions et de nos sens, ou volontés de nos pensées, c'est-à-dire d'une nature intellectuelle, mais toutes opposées à Dieu et provenant d'un coeur corrompu. (Matthieu 15: 19). Le trait final de cet état terrible est celui-ci: tant Juifs que gentils sont «*enfants de colère*», c'est-à-dire objets de la colère ou de l'indignation du Dieu saint et juste, et ainsi assujettis à son jugement. Et ce qui explique le terme «*enfants*», c'est que tous sont dans cette condition «*par nature*», nés tels; parce qu'ils sont nés dans le péché. C'est l'état naturel de l'homme par le péché, état que ni la loi, ni la morale, ni aucun privilège religieux, ne peut amender. L'apôtre montre ici que c'est une condition commune à tous, Juifs et gentils, de même que, dans l'épître aux Romains, il a montré que tous sont coupables. Seulement ici, l'homme est envisagé dans un état plus bas que dans l'épître aux Romains. Dans cette dernière, il vit, bien que ce soit d'une vie de culpabilité; ici, il est *mort*, mort pour Dieu, comme un cadavre en putréfaction.

(Versets 4-10). Notre impuissance pour sortir de l'état de mort où nous étions par nos fautes et nos péchés, était absolue; mais Dieu a pensé à nous; son dessein était de nous en tirer: tout est venu de lui, tout a été accompli par lui dans ce but.

La *cause* première, souveraine, de l'action de Dieu envers nous, se trouve dans son coeur. C'est sa miséricorde infinie, ce sentiment de profonde compassion envers des êtres misérables et dénués de force; c'est le grand amour dont il nous a aimés, nous, tout indignes que nous en étions. Or, Dieu ne se proposait pas de réintroduire l'homme dans l'état d'innocence perdu par Adam. C'en est entièrement fait du premier homme. Sa grâce envers nous avait des desseins infiniment plus élevés, et dont la réalisation se trouve dans le second homme, dans la personne, la vie et la position céleste de son Fils bien-aimé, avec lequel il nous identifie.

Il est donc intervenu envers nous qui croyons, «selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts» (1: 19, 20), et par cette puissance, seule efficace, nous qui étions morts dans nos fautes et nos péchés, il nous a vivifiés ensemble (Juifs et gentils) avec le Christ. La vie qui nous est ainsi communiquée est celle de Christ. Dieu nous a fait sortir de l'état de mort où nous étions, et nous donne part à la vie de son Fils ressuscité et glorifié. La vie de Christ ressuscité est au delà de la mort, du péché, du jugement, et de la puissance de Satan. Nous sommes associés à lui dans cette vie-là, car nous sommes ressuscités ensemble (Juifs et gentils) avec lui. Il n'y a plus de distinction; tous ensemble nous avons laissé derrière nous, dans la mort, tout ce qui tient à l'ancien état de choses décrit aux versets 1 à 3; notre vie est celle de Christ ressuscité et glorifié, et en lui nous entrons dans la position qu'il occupe déjà, et qui est décrite aux versets 20-22 du chapitre 1. Nous sommes assis — en plein repos — en lui dans les lieux célestes. Quelle position! Comme elle répond bien à la nature de Dieu, à sa puissance, à sa gloire, à sa riche miséricorde, au grand amour dont il nous a aimés, et à l'excellence de la personne de son Fils, avec qui et en qui nous jouissons de cette grâce! Vivifiés, de morts que nous étions; vivants de la même vie que Christ ressuscité; unis à lui dans la possession de sa vie, dans sa résurrection, dans sa séance en haut! En attendant que nous soyons personnellement dans le ciel, dans des corps glorifiés, nous y sommes en lui, gage assuré que nous y serons. Devant Dieu, dans la condition où Christ est lui-même, comme lui, nous sommes déjà des êtres *célestes*.

La parenthèse du verset 5: «Vous êtes sauvés par la grâce», est, sans doute, destinée à faire ressortir, auprès des Ephésiens sortis du paganisme, la grandeur de la grâce qui s'était déployée envers eux qui n'avaient aucune des promesses faites aux Juifs. Les gentils auraient pu être tentés de se glorifier vis-à-vis des Juifs. L'apôtre, ici, comme aux versets 11 et 12, et en Romains 11, leur rappelle la position d'éloignement où ils étaient, afin de leur faire d'autant plus apprécier la grâce qui les sauvait.

(Verset 7). Toutes ces bénédictions conférées à ces êtres autrefois morts dans leurs péchés et vivant dans la corruption, sous la puissance de Satan, ont pour but final de manifester et d'exalter l'immensité de la grâce de Dieu: «Afin de montrer dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus». Dans le millénium, qui est le siècle à venir, nous serons manifestés en gloire pour faire

connaître au monde que nous avons été aimés du Père, comme Jésus en a été aimé (Jean 17: 23). Déjà, quand le Seigneur viendra en jugement, il sera glorifié dans ses saints et admiré dans ceux qui ont cru (2 Thessaloniens 1: 10). Au millénium succède l'état éternel, le siècle des siècles. Là se verra la continuation de la manifestation des immenses richesses de la grâce de Dieu envers l'Eglise, selon ce que nous lisons au chapitre 3 de notre épître, verset 21: «A Dieu soit gloire dans l'assemblée dans le Christ Jésus, pour toutes les générations du siècle des siècles». La place spéciale de l'Eglise durant le millénium, manifesterà aux hommes sur la terre les richesses de la grâce de Dieu (Apocalypse 21: 9 à la fin); de même que sa place spéciale dans l'état éternel (Apocalypse 21: 2, 3), les manifesterà aux yeux de toutes les autres classes de sauvés.

(Versets 8, 9). L'apôtre insiste de nouveau sur ce fait que nous sommes sauvés par la grâce. L'oeuvre qui nous apporte le salut, était dans les pensées de Dieu avant les temps des siècles, et a été accomplie avant que nous existions; c'est donc une pure grâce (Voyez 2 Timothée 1: 9, 10). Nous nous l'approprions par la foi, il est vrai; mais cette foi même ne vient pas de nous, c'est le don de Dieu. C'est lui qui la produit en nous, c'est encore la grâce. Ainsi se trouve complètement exclue l'action de l'homme, pour donner toute la place et toute la gloire à Dieu: «non pas sur le principe des oeuvres», quelles qu'elles soient, «afin que personne ne se glorifie».

(Verset 10). En effet, de toute manière, «nous sommes son ouvrage», nous, Juifs et gentils. De même que Dieu, au commencement, créa toutes choses par sa puissance, et fit surgir la lumière, et la vie dans la création, il a aussi, par sa puissance, tout opéré pour nous donner en Christ une position et une vie nouvelles. C'est son ouvrage à lui seul, en vertu de la rédemption opérée par Christ, c'est une nouvelle création (Voir 2 Corinthiens 5: 17, 18). Mais le but de cette création, dont nous sommes les objets, de cette nouvelle vie qui nous est donnée, c'est l'accomplissement des «bonnes oeuvres», qui sont l'expression du nouvel état où nous sommes, le fruit de la vie que nous possédons, ces bonnes oeuvres dans lesquelles nous avons à marcher. Aucune oeuvre accomplie par l'homme en dehors de cette vie nouvelle, n'est appelée bonne. Pour faire de «bonnes oeuvres», agréées de Dieu comme telles, il faut être l'ouvrage de Dieu. Le salut d'abord, puis les oeuvres qui en sont le fruit, Dieu a préparé d'avance la vie et la position nouvelles dont elles sont la manifestation, et il a aussi préparé d'avance que nous marchions en elles, que notre marche, notre conduite, soient caractérisées par elles. De sorte que les «bonnes oeuvres» ne sont pas exclusivement certaines oeuvres spéciales, mais l'ensemble des actes dont la vie du chrétien se compose, même ses devoirs journaliers. Sa marche ne consiste qu'en bonnes oeuvres, car tout ce qu'il fait par paroles et par oeuvres, il le fait au nom du Seigneur Jésus, ressort caché de sa vie spirituelle.

Ceux qui auront part à la résurrection de vie, sont ceux qui auront pratiqué le bien (Jean 5: 29). La vie éternelle sera la part de ceux qui, en persévérant dans les bonnes oeuvres, cherchent l'honneur, la gloire et l'incorruptibilité. Gloire, honneur et paix à tout homme qui fait le bien, (Romains 2: 6-10). Faire le bien, persévérer dans les bonnes oeuvres, marcher dans les bonnes oeuvres, voilà le propre du chrétien, c'est l'expression de sa vie en Christ. Cette

marche ne gagne pas la vie éternelle et la gloire comme salaire, mais elle aboutit nécessairement, selon les pensées et les voies de Dieu, à la vie éternelle et à la gloire (Romains 6: 22).

Au verset 11, l'apôtre entre dans un autre sujet, relatif à la distinction qui existait autrefois entre les nations et les Juifs, quant à leur état collectif devant Dieu. En montrant ce qu'étaient les nations, la grâce de Dieu qui les amène à lui ressort davantage; mais, en même temps, les Juifs, quels que fussent leur position et leurs privilèges antérieurs, doivent venir prendre place avec les nations sur un même terrain nouveau où toute distinction cesse, de même que cela avait eu lieu quant à leur état moral (versets 3-8).

L'apôtre commence par rappeler aux Ephésiens, nations dans la chair, c'est-à-dire par naissance, comment, quant à leur position extérieure, ils étaient considérés par les Juifs. «Appelés incirconcision», c'était le terme de mépris que les Juifs appliquaient aux gens des nations (comparez 1 Samuel 17: 26, 36). Paul n'approuve pas ce mépris; à son tour, il caractérise les Juifs par ces mots: «ce qui est appelé la circoncision faite de main dans la chair;» chose vaine à ses yeux si elle n'est qu'en la chair, car la vraie séparation pour Dieu (ce que signifie la circoncision), est celle qui l'est au dedans, dans le coeur; mais il n'est pas moins vrai que les Juifs jouissaient de précieux privilèges dont les païens étaient privés, comme il le montre dans le verset suivant.

(Verset 12). Les Israélites avaient un Christ, un Messie qu'ils attendaient pour leur délivrance et en qui, pour eux, se résumaient toutes les bénédictions (voyez Jean 4: 25; 11: 27); les païens n'attendaient personne: personne ne leur avait été annoncé comme devant venir les bénir. Les Israélites formaient une cité, un état, que Dieu avait établi lui-même, et dans l'enceinte duquel se trouvait la bénédiction: les païens en étaient séparés, ils n'avaient là aucun droit d'entrée pour jouir de ces privilèges. Les Israélites avaient «les alliances de la promesse;» il ne s'agit pas ici de l'alliance conditionnelle de la loi, en vertu de laquelle la bénédiction découlait de leur obéissance: telle était celle de Sinäi; mais de ces alliances inconditionnelles, basées sur la pure grâce de Dieu et traitées avec Abraham, Isaac et Jacob (Genèse 17; 22; 26; 28). Ces alliances se rattachaient à la promesse de Christ et d'une bénédiction merveilleuse pour les Israélites; les païens y étaient étrangers. Ils restaient en dehors de ces alliances; aucune alliance n'avait été traitée avec eux, et si la promesse les concernait: «toutes les nations seront bénies en ta semence», ils l'ignoraient, et ce n'était pas parce qu'ils étaient entrés dans l'alliance. Les Israélites, en vertu de ces alliances et du Christ qu'ils attendaient, avaient une espérance — l'espérance glorieuse du royaume; les païens, privés de promesses, n'avaient rien pour l'avenir. Les Israélites avaient un Dieu qui s'était révélé à eux, Jéhovah leur Dieu, ainsi qu'il se nomme souvent, et qui s'était montré tel en les choisissant, les délivrant, les guidant, les bénissant, et même les châtiant; les païens n'avaient point un tel Dieu. Bien que coupables, s'ils ne reconnaissaient pas l'existence de Dieu proclamée par ses oeuvres et dans la conscience, ils ne le connaissaient pas par une révélation directe, seul moyen d'avoir de lui une vraie connaissance, et ainsi il n'était pas leur Dieu,

quoique dirigeant tout par sa Providence. Ils étaient sans Dieu — *athées* — dans le monde. Telle était leur triste condition, quant aux privilèges religieux.

(Verset 13). Ce verset qui montre ce qui appartient maintenant aux Ephésiens devenus chrétiens, forme un merveilleux contraste avec les précédents. Ils étaient *sans* Christ, maintenant c'est *dans* le Christ Jésus; ils étaient *étrangers*, éloignés, sans Dieu, maintenant *ils sont approchés*, approchés de Dieu, non pas suivant l'ancien état des Juifs, car celui-ci prend fin aussi, mais suivant un état infiniment meilleur décrit dans les versets suivants. Et le moyen de ce rapprochement, c'est le *sang* de Christ, le sacrifice offert à Dieu, sur lequel est basée la réconciliation, de sorte que l'homme peut approcher de Dieu.

(versets 14-16). Christ est «*notre paix*». Ce n'est pas seulement que de deux classes de personnes séparées, ennemies, il n'en fait qu'une, abolissant ce qui les séparait, tuant l'inimitié qui existait entre elles; cela il l'accomplit sans doute. Mais dans ce but, avant tout, il réconcilie les uns et les autres avec Dieu «par la croix;» «dans sa chair». Et c'est sur ce terrain de la paix qu'il a faite, établie entre nous et Dieu par son sang, que Juifs et gentils se trouvent maintenant réunis. De ces deux manières, il est notre paix, et c'est ainsi que «des deux, il a fait un».

Un mur de clôture s'élevait entre les païens et les Juifs: la loi des commandements, les ordonnances de cette loi, séparaient complètement les Juifs de tout ce qui les entourait. Ils s'en prévalaient avec orgueil comme leur étant données de Dieu, et méprisaient les païens; ceux-ci leur rendaient leur mépris et les couvraient de ridicule, précisément à cause de ces préceptes que les Juifs se glorifiaient de garder; de là une *inimitié* profonde entre eux. Mais Christ a détruit ce mur de clôture, l'*inimitié* qui existait entre ces deux classes de personnes. Il l'a fait en détruisant, en annulant dans sa chair, dans sa personne, par son incarnation, par sa mort, la loi des commandements, des ordonnances, qui astreignaient les Juifs et les séparaient des nations. Cette loi prend fin à sa mort qui place les Juifs et les gentils sur un même terrain — celui d'êtres pécheurs. Les Juifs croyant en lui, devenus chrétiens, perdent leur condition judaïque; les païens croyants, devenus chrétiens, n'entrent pas dans le judaïsme, mais les uns et les autres sont créés par Christ et en lui, un seul et même homme nouveau, une nouvelle race spirituelle. Christ a ainsi fait la paix. Par sa croix, les Juifs sont réconciliés avec Dieu, les païens le sont aussi, l'inimitié entre eux est ainsi tuée, elle n'existe plus, et ils se trouvent former un seul corps. Nous avons là le grand principe vital de l'unité du corps de Christ. Nous avons donc là, par le sang de Christ, par sa chair, par sa croix, la réconciliation et la paix de l'homme avec Dieu, sur le terrain de la rédemption, et, comme conséquence, la réconciliation et la paix des Juifs et des gentils entre eux, formant une nouvelle race spirituelle, réconciliés en un seul corps avec Dieu.

(Verset 17). L'oeuvre de la rédemption qui place les Juifs et les gentils sur un même terrain, pour être réconciliés avec Dieu et avoir la paix entre eux, étant accomplie, Christ fait proclamer (ou évangéliser) la paix aux uns et aux autres; aux païens qui étaient *loin*, et aux Juifs qui étaient *près*; ces deux mots, loin et près, ayant rapport aux privilèges religieux. Christ est venu annoncer cette bonne nouvelle par ses apôtres, ses serviteurs, et son Esprit.

(Verset 18). Les uns et les autres jouissant ainsi de la paix, placés ensemble dans cette nouvelle condition, ayant le même Christ pour Médiateur, ont accès, comme enfants, auprès de Dieu le Père, par un seul Esprit; l'Esprit qu'ils ont reçu, les uns comme les autres, et qui est la puissance de leur vie et de leur communion avec Dieu.

(Versets 19-22). Voici maintenant les merveilleux privilèges dans lesquels entrent les Ephésiens devenus chrétiens, privilèges dépassant infiniment ceux que le judaïsme offrait, qui sont d'ailleurs la part des Juifs sortis de leur enceinte et qui nous appartiennent aussi.

En premier lieu, ceux qui jusqu'alors avaient été des étrangers et des forains, ou gens de dehors, sont devenus des concitoyens des saints; ils ont un droit de bourgeoisie parmi les chrétiens, de cette bourgeoisie qui n'est pas de la terre, mais du ciel. Ils avaient été sans Dieu, et les voici maintenant domestiques ou gens de la maison de Dieu, c'est-à-dire faisant partie de sa maison ou de sa famille (voyez Galates 6: 10).

Ensuite, ayant présenté l'idée d'une «maison de Dieu», l'apôtre envisage les croyants comme formant ensemble sur la terre un édifice spirituel, l'Assemblée du Dieu vivant, la maison de Dieu. Ils sont édifiés, bâtis, placés comme des pierres vivantes sur le fondement posé par les apôtres et prophètes dans leur prédication. Ce terme d'apôtres et prophètes désigne les mêmes personnes, et non deux classes différentes. Ce sont les apôtres qui étaient aussi prophètes, institués par Christ. La pierre angulaire de laquelle dépend toute la stabilité de l'édifice, est Jésus Christ lui-même, sa personne adorable et son oeuvre parfaite, fondement qui ne saurait être ébranlé, non plus que l'édifice entier qui repose sur lui, et dont toutes les parties lui sont intimement unies, et occupent la place que lui-même assigne à chacune.

En troisième lieu, cet édifice bien ordonné, sans défaut dans sa structure, chaque partie venant occuper sa place, s'élève, s'accroît, est en construction, pour être finalement un temple saint, demeure du Dieu de sainteté, dans la gloire, car alors seulement il sera achevé. Et cela a lieu et sera dans le Seigneur, car tout repose sur lui et dépend de lui. Tels sont les glorieux privilèges auxquels avaient part ceux qui autrefois étaient loin.

Mais, quatrième, en attendant le résultat final, l'achèvement de ce temple saint, les Ephésiens convertis, édifiés ensemble dans le Seigneur, avec tous les autres chrétiens, formaient déjà sur la terre une habitation où Dieu demeurerait par son Esprit.

Chapitre 3

(Verset 1). L'apôtre ayant déployé aux yeux des Ephésiens convertis le glorieux appel de l'Assemblée, habitation de Dieu, Assemblée dont ils faisaient maintenant partie, se sent pressé de prier pour eux, avant d'aborder les conséquences pratiques d'une telle position, mais immédiatement il s'interrompt pour exposer dans une parenthèse (2-13), le grand objet de son apostolat, le mystère caché, dès les siècles en Dieu.

Cette interruption est amenée par ces paroles: «Moi, Paul, le prisonnier du Christ Jésus pour vous, les nations...» Il se nomme, mais qu'est-il en ce moment, lui, Paul? Un prisonnier,

il est lié de chaînes, il souffre, mais c'est, pour la gloire du Christ Jésus auquel il appartient. Et quelle est la cause de son emprisonnement? C'est d'avoir porté l'évangile aux nations, annonçant que toute distinction était abolie et que les croyants d'entre les païens entraient, avec les croyants d'entre les Juifs, dans la jouissance des mêmes privilèges. C'est ce qui avait excité contre lui la rage des Juifs incrédules. C'était donc pour eux, les nations, qu'il souffrait, et il va leur exposer la gloire de ce mystère qui les concernait, et dont il était l'administrateur envers eux par la grâce de Dieu qui lui avait été donnée (verset 2).

«Si du moins vous avez entendu parler, etc.», ces paroles sembleraient aussi indiquer que l'épître ne s'adressait pas aux Ephésiens seuls, au milieu desquels il avait longtemps travaillé, et qui devaient bien connaître la nature de son ministère.

(Versets 3, 4). Paul avait appris directement de Christ, par révélation, le mystère de l'Eglise, de la réunion des Juifs et des nations en un corps. Il ne l'avait pas reçu par l'intermédiaire de l'homme (comparez Galates 1: 1, 11, 12), et il en était l'administrateur, il le faisait connaître au milieu des nations. Il venait déjà de parler en peu de mots de ce mystère, dans les deux premiers chapitres, mais plus particulièrement dans la seconde partie du second (versets 11-22), et surtout dans les trois derniers versets. Ses lecteurs avaient donc déjà pu juger de l'intelligence que l'apôtre avait du mystère de Christ.

(Verset 5). Ce mystère, cette chose cachée en Dieu, n'avait pu être révélé aux fils des hommes dans les âges précédents. Pendant le temps où tout était relatif à la responsabilité du premier homme et à la première création, ce qui se rapportait au second homme glorifié et à la nouvelle création, ne pouvait pas être révélé, et ne le fut ni aux fils des hommes, ni aux anges. Mais maintenant que Christ était venu, et que, rejeté par les hommes, il avait été glorifié dans le ciel, et était devenu le Chef, la tête du corps (voyez 1: 20-22), maintenant que l'Esprit Saint était descendu le jour de la Pentecôte, le mystère avait été révélé, par l'Esprit, aux saints apôtres et prophètes (ceux dont il est parlé déjà 2: 20). Il est bien vrai que les prophètes de l'Ancien Testament avaient annoncé que les nations auraient leur part dans les bénédictions du royaume; mais le peuple de Dieu, Israël, reste toujours à part; il est, pour ainsi dire, le centre d'où découlent les bénédictions: les nations sont bénies avec lui (voyez Deutéronome 32: 43). Mais ce n'est pas là le mystère, car dans ce que l'Ancien Testament nous présente, les Juifs restent Juifs et les nations restent les nations, tandis que le mystère était que toute distinction est abolie, et les uns et les autres, en Christ (le mystère *du Christ*), placés sur le même pied. C'est ce que montre clairement le verset 6.

Les nations, y est-il dit, sont cohéritières (il va sans dire, les croyants d'entre les nations); elles font partie (comme les Juifs croyants et au même titre la grâce) des héritiers et des cohéritiers de Christ. Elles ont part à cet héritage, dont nous parlent les versets 11 et suivants du premier chapitre. En second lieu, elles sont d'un même corps avec les Juifs, comme nous le voyons au chapitre 2, verset 16; et enfin, coparticipantes de la promesse dans le Christ Jésus. La promesse était le Saint Esprit que les Ephésiens, comme les autres nations ayant cru, avaient reçu, aussi bien que les Juifs (comparez 1: 13; Actes des Apôtres 2: 33, 38, 39; 10: 44; 11: 15-17).

Et c'était l'évangile, la bonne nouvelle du salut par grâce et par l'oeuvre de Christ qui, leur ayant été prêché, les avait introduits dans le grand privilège que Dieu leur accordait.

(Versets 7, 8). Paul était devenu serviteur de cet évangile commun aux gentils et aux Juifs; serviteur selon le don de la grâce de Dieu et l'opération de sa puissance. Dieu l'avait mis à part et l'avait appelé par sa grâce. Il avait été un blasphémateur et un persécuteur, mais miséricorde lui avait été faite, la grâce du Seigneur avait surabondé envers lui. La puissance de Dieu avait opéré en le terrassant sur le chemin de Damas, en le dépouillant de tout ce en quoi il se glorifiait, et, de persécuteur, il était devenu serviteur de Christ, et annonçait la foi que d'abord il voulait détruire. Paul ne peut penser à cela sans se dire «moins que le moindre de tous les saints» (voyez 1 Corinthiens 15: 9). La grandeur de la grâce qui lui est conférée, bien loin de l'élever, lui rappelle ce qu'il était, l'humilie et le remplit en même temps d'admiration envers le Dieu qui daigne se servir de lui, et le mettre au premier rang parmi les apôtres.

En effet, c'est à lui qu'avait été donnée la grâce d'annoncer parmi les nations les richesses insondables de Christ. Apostolat grand par l'étendue du champ qu'il embrassait — les nations — et par l'objet qu'il présentait à ceux qui autrefois étaient loin — les richesses insondables du Christ, richesses de sa grâce et de son amour qui ne bornait pas à un seul peuple les bienfaits de la rédemption, mais l'étendait à tous, richesses insondables quant à leur étendue: c'est l'accomplissement des desseins de Dieu dans son Fils.

(Verset 9). Et cette même grâce avait appelé Paul à mettre en lumière, à manifester devant tous, Juifs et gentils, quelle était l'administration du mystère caché dès les siècles en Dieu. Il devait éclairer tous les hommes à l'égard de ce conseil de Dieu, de rassembler sur la terre, d'entre les Juifs et les gentils, l'Eglise dont la vocation est céleste, et se compose de membres unis à leur Chef glorifié dans le ciel. Ce mystère avait été caché jusqu'alors dans la pensée de Dieu, mais maintenant il était révélé; Paul le mettait en lumière devant tous, et en même temps était l'instrument choisi pour faire entrer les gentils dans l'accomplissement du dessein de Dieu, en leur annonçant l'évangile.

(Verset 10). Dieu a créé toutes choses; dans la création il a montré sa puissance et sa sagesse, là les anges avaient contemplé le déploiement de ces perfections. Maintenant, les êtres célestes, les principautés et les autorités, apprenaient à connaître d'une manière plus merveilleuse encore, la sagesse si diverse de Dieu, déployée dans une chose qui jusqu'alors leur avait été cachée, dans une nouvelle création qui avait la rédemption pour base, dans l'Eglise, composée d'hommes sauvés formant un corps uni à Christ, sa tête glorifiée dans le ciel. Les anges avaient vu la sagesse de Dieu dans la création, sa sagesse dans le choix d'un peuple sur la terre pour y conserver son nom; maintenant que ce peuple avait rejeté sa grâce, ils voyaient cette sagesse se manifester pour le déploiement d'une grâce plus grande par l'Assemblée, selon ce que Dieu s'était proposé en lui-même et avait arrêté avant que le temps n'eût commencé son cours. Ce dessein de sa grâce, il l'avait accompli dans le Christ Jésus, devenu par sa mort et sa résurrection. Sauveur des croyants et Chef de l'Eglise (verset 11). Et nous, croyants, membres de l'Assemblée, selon cette relation bénie dans laquelle nous nous

trouvons en Christ, unis à lui, nous avons hardiesse auprès de Dieu pour nous adresser librement à lui; l'accès vers lui nous étant ouvert sur une base assurée, nous nous approchons de lui avec confiance.

(Verset 13). Telle étant la place que Dieu, dans ses conseils, avait donnée à ces croyants d'entre les nations, Paul étant l'administrateur de ce glorieux mystère, maintenant, ils ne devaient pas se décourager en voyant les souffrances qu'endurait ce fidèle serviteur pour leur avoir annoncé un évangile qui les avait introduits dans ces bénédictions. Ces souffrances mêmes démontraient la gloire de la position que Dieu avait donnée à ces païens convertis, et dont les Juifs étaient jaloux.

Avec le verset 13, se termine la première partie du chapitre; c'est la conclusion de ce que l'apôtre a exposé relativement à son apostolat, à son ministère dans les souffrances, lui, le prisonnier du Christ Jésus pour les nations. Au verset 14, il reprend sa pensée interrompue, celle de présenter à Dieu sa requête pour les croyants des nations introduits dans l'Assemblée, afin qu'ils soient affermis dans la connaissance et la jouissance pratiques de l'amour du Christ, et qu'ils croissent ainsi dans la vie intérieure jusqu'à toute la plénitude de Dieu. La première prière de Paul, au chapitre 1, avait surtout pour objet que les croyants entrassent dans l'intelligence de ce qui concernait leur appel, leur espérance, les richesses de leur héritage, et la puissance divine qui les avait appelés de la mort à la vie; cette seconde prière est plus subjective et se rapporte davantage, et même essentiellement, à l'état du cœur des croyants, pour qu'ils jouissent des richesses de la grâce et de l'amour de Dieu.

La prière du premier chapitre était basée sur le nom du «Dieu de notre Seigneur Jésus Christ», le Dieu qui a ressuscité et glorifié Christ; celle-ci se rapporte au nom de *Père*. Sous le nom de Jéhovah (l'Éternel), les Juifs seuls pouvaient se réclamer de lui, selon ce qui est dit en Amos: «Je vous ai connus, vous seuls (la famille d'Israël), de toutes les familles de la terre» (3: 1, 2). Mais sous le nom de Dieu comme Père, se range toute famille dans les cieux et sur la terre, anges, Église, Juifs et nations; tous tirent de lui leur nom. Dieu prend ce titre non seulement comme Créateur (cf. 4: 6), mais essentiellement comme Père de notre Seigneur Jésus Christ, son Fils unique et éternel, par lequel, en vertu de la rédemption accomplie, nous sommes introduits auprès de Dieu comme ses bien-aimés enfants, nés de lui. Et combien ce titre de Père devait être précieux pour ces gentils convertis, qui, autrefois sans Dieu, faisaient maintenant partie, tout aussi bien que les Juifs, de la famille de Dieu!

(Versets 16-19). C'est devant ce Dieu et Père que l'apôtre fléchit les genoux, afin que les croyants jouissent des grâces de Dieu selon les richesses de sa gloire, c'est-à-dire selon la grandeur de sa puissance et de son amour. En effet, il demande d'abord qu'ils soient fortifiés puissamment quant à l'homme intérieur; que la puissance divine agisse avec énergie dans cette partie de nous-mêmes par laquelle nous entrons en relation avec Dieu et sommes capables de le connaître; cette partie spirituelle et morale dans laquelle opère le Saint Esprit, d'abord pour la renouveler (comparez Romains 12: 2), et pour lui communiquer une vie nouvelle, ensuite pour être la puissance de cette vie. On voit donc immédiatement qu'il s'agit, non de choses glorieuses en dehors de nous, mais d'un état d'âme existant déjà dans le

croyant — l'homme intérieur — et que l'apôtre désire voir se fortifier et grandir. Or c'est l'Esprit de notre Dieu que nous avons reçu, qui est l'agent de la puissance divine en nous, afin que l'homme intérieur soit fortifié.

Et quel sera le résultat de l'action de cette puissance? C'est que Christ, l'objet de notre foi, le centre des conseils de Dieu et des affections du Père, l'expression de tout ce qu'il est en gloire et en amour, que ce Christ habite dans nos coeurs; qu'il soit l'objet connu qui remplisse nos affections, que nous le saisissions par la foi, non seulement comme celui qui, afin de nous sauver, a accompli une oeuvre pour nous, mais comme celui qui demeure en nous, auquel nous sommes unis de telle sorte que, comme Paul, nous disions d'une manière consciente: «Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi».

Cette habitation de Christ en nous, nous enracine et nous fonde dans l'amour. L'amour de Dieu révélé dans le don de son Fils, l'amour que lui-même a pour nous et dont sa mort a été l'expression, l'amour du Père pour ceux que Christ a rachetés, telle est la vue merveilleuse qui se présente aux regards de l'homme intérieur. Fortifié puissamment par le Saint Esprit, il saisit, goûte et réalise toujours plus la grandeur de cet amour qui le pénètre, qui s'empare toujours plus des profondeurs de son être, de sorte qu'il est enraciné comme un arbre puissant qui plonge ses racines dans la terre et y est attaché, il y est fondé comme un édifice sur un roc inébranlable.

Cette puissance opérant par le Saint Esprit et qui enracine et fonde les saints dans l'amour, agit aussi pour nous faire comprendre, car l'amour conduit à la vraie intelligence, — mais comprendre en embrassant avec nous tous les saints, objets du même amour et possédant la même intelligence spirituelle, — comprendre quoi? Paul ne le dit pas, mais les expressions dont il se sert montrent que ce ne peut être que cet infini que Dieu seul remplit. Les saints placés avec Christ au centre, sur le fondement inébranlable de l'amour, voient s'étendre autour d'eux, comme aussi au-dessus et au-dessous d'eux, cette sphère sans limites de l'infini que Dieu remplit de son être et de sa gloire.

De cet infini, nous nous trouvons, pour ainsi dire, ramenés au centre, à Christ et à son amour. La même puissance divine qui, par le Saint Esprit, nous enracine et nous fonde dans l'amour, pour que les regards de notre âme, bien établie au centre, se portent de toutes parts vers l'infini de la gloire de Dieu, nous fait aussi connaître l'amour de Christ, l'amour dont il nous a aimés et dont il nous aime pour l'éternité. L'apôtre demande que les saints le connaissent, cet amour. Et si Christ habite dans leurs coeurs, si avec lui, ils se trouvent au centre de cette sphère où l'amour du Père et du Fils se déploie, comment ne le connaîtraient-ils pas? Mais de même que tout le reste, cet amour ne se mesure pas; notre conception, notre capacité est trop faible; il est infini, il surpasse toute connaissance. Nous le connaissons, béni soit Dieu; nous savons qu'il existe; nous connaissons la personne dans le coeur duquel il se trouve, mais sa grandeur, son étendue, qui la mesurera? Ce sont les profondeurs divines que nul ne peut sonder (voir Job 11: 7-9).

L'apôtre résume toute sa prière pour les saints par ces mots: «Afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu». Dieu lui-même, dans la plénitude de sa gloire et de son amour, s'est révélé en Christ; Christ habite en nous; par là, nous sommes enracinés et fondés dans l'amour; avec tous les saints nous sommes placés au centre de cette plénitude de Dieu; nous connaissons l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance, nous sommes en Dieu et Dieu est en nous: remplis jusqu'à la plénitude de Dieu. Nous ne saurions contenir cette plénitude dans notre être borné, mais nous pouvons en être «REMP LIS». C'est ce que l'apôtre demandait pour les Ephésiens; que ce soit aussi notre prière pour les saints et pour nous-mêmes.

(Verset 20). Cette conclusion de la prière de l'apôtre (verset 19) amènerait naturellement la pensée: comment des choses si grandes peuvent-elles devenir le partage d'êtres tels que nous?

A cela répond ce que l'apôtre dit dans la magnifique doxologie qui termine notre chapitre. Il ramène nos pensées vers Celui qui peut faire infiniment plus que nos pensées ne peuvent concevoir et nos demandes exprimer, et qui par conséquent peut accomplir la prière de l'apôtre et les nôtres. Et Dieu a mis en nous la puissance divine qui opère pour cela, savoir le Saint Esprit qui fortifie l'homme intérieur et le rend capable de jouir de tout ce que l'apôtre a demandé. Quelle grâce d'être sous l'effet de cette puissance qui agit en nous — nous qui souvent ne savons pas nous-mêmes ce qu'il faut demander comme il convient (Romains 8: 26) — et qui dépasse nos pensées saines et nos demandes intelligentes! Nous avons plus que tout ce que nous pouvons demander ou penser quel contraste avec l'état de l'homme naturel qui ne peut jamais obtenir tout ce qu'il désire, ni tout ce que son coeur demande!

Pénétré d'adoration envers un Dieu qui a déployé les richesses de sa puissance et de son amour d'une manière aussi merveilleuse envers les saints, l'apôtre se sent pressé de lui rendre gloire. Mais c'est comme uni à tous les saints qui composent et composeront l'Assemblée. Cette pensée collective se retrouve dans toute l'épître. C'est, en effet, dans l'Assemblée qui est dans le Christ Jésus, que Dieu est glorifié d'une manière particulière maintenant, dans le siècle à venir et dans l'éternité. Maintenant déjà, Dieu habite en elle par son Esprit; dans le millénium, l'Assemblée sera le centre d'où la gloire divine rayonnera dans tout l'univers; et dans l'état éternel, sur la nouvelle terre et sous les nouveaux cieux, elle sera encore comme habitation de Dieu, le centre autour duquel se trouveront les hommes sauvés. (Voyez Ephésiens 2: 22; Apocalypse 21: 9-27; Apocalypse 22: 1-4; et Apocalypse 21: 1-8).

Chapitre 4

Ici commence la partie morale de l'épître, les exhortations que l'apôtre a à coeur d'adresser aux Ephésiens, afin que leur marche réponde à la doctrine qu'ils ont reçue dans leurs coeurs. Chose d'une haute importance pour chaque chrétien.

(Verset 1). Ces exhortations se fondent (le mot «donc» l'indique) sur les glorieuses vérités relatives à l'Eglise et que l'apôtre a présentées auparavant; en particulier, sur la grâce

merveilleuse qui, plaçant les Juifs et les gentils sur un même pied, introduisant ces derniers dans la jouissance des mêmes privilèges que les premiers, fait des uns et des autres «une habitation de Dieu par l'Esprit». Quel motif puissant pour une marche sainte!

L'apôtre, comme au commencement du chapitre 3, se présente comme «le prisonnier du Seigneur». Il était prisonnier pour avoir fait connaître aux nations la grâce qui les rendait «cohéritières et d'un même corps, et coparticipantes de la promesse, dans le Christ Jésus». Quel cachet d'autorité devaient avoir les exhortations d'un tel homme, souffrant pour cette cause, et quel écho ne devaient-elles pas trouver dans le cœur des Ephésiens!

«Je vous exhorte donc, moi, le prisonnier dans le Seigneur, à marcher d'une manière digne de l'appel dont vous avez été appelés». C'est d'une manière digne de l'appel tout entier, comprenant leur position parfaite en Christ devant Dieu, aussi bien que le fait d'être un seul corps, d'avoir accès auprès de Dieu, et de former l'habitation de Dieu par l'Esprit, mais plus spécialement cette dernière partie de l'appel.

(Verset 2). En pensant à la grâce qui nous est faite de faire partie de cet ensemble où Dieu habite, il convient de ne pas penser à soi, mais à Celui qui habite là et au bien de ceux qui constituent cet ensemble. Le «moi» se distingue par l'orgueil et l'égoïsme; le caractère chrétien est l'humilité, la douceur, la longanimité le support dans l'amour. L'amour, fruit par excellence de la vie divine, reproduction dans l'âme de ce qu'est Dieu, l'amour qui est «le lien de la perfection», est seul capable de produire, et produit en effet en nous l'humilité vraie, la douceur sans faiblesse, la longanimité sans indifférence, et le support sans laisser-aller. C'est avec ces dispositions que l'on peut répondre à l'exhortation du verset 3: «Vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix».

(Verset 3). Mais que veut dire l'apôtre par «l'unité de l'Esprit?» Etre réconciliés en un seul corps, avoir accès, les uns et les autres, auprès du Père par un seul Esprit, et enfin être édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit, tels sont les principes de cette unité. Tous les saints sont donc en relation les uns avec les autres par l'Esprit, suivant ces principes. S'appliquer à garder l'unité de l'Esprit, c'est s'appliquer à réaliser cette relation dans laquelle nous nous trouvons les uns avec les autres, à garder ce qui constitue cette relation. Or cela ne se peut que si le «moi» est laissé de côté, et si la puissance de l'Esprit agit seule en nous. Alors nous avons une même pensée, un même sentiment, un même amour, produits par l'Esprit. Si mon frère ne voit pas comme moi en quelque chose, je n'en dois pas moins le supporter dans l'amour, sans quoi je ne garderais pas l'unité de l'Esprit. Ainsi que l'a dit un vénéré serviteur de Dieu «L'unité de l'Esprit est une notion abstraite la difficulté vient de ce que l'on y voit un fait absolu. L'unité de l'Esprit, c'est lorsque votre pensée et la mienne sont d'accord avec la pensée du Saint Esprit». L'unité de l'Esprit est celle qui est établie par le Saint Esprit entre les membres du corps de Christ, — unité de pensées, de sentiments et d'affections, — elle ne peut évidemment exister que cimentée par la paix régnant entre tous, car si nous nous querellons, ce n'est pas l'unité de l'Esprit.

Il n'y a pas d'exhortation à garder l'unité du corps; c'est un fait absolu, existant alors même qu'il n'y en aurait pas de manifestation publique. En gardant l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix, l'unité du corps serait publiquement manifestée, car «il y a un seul corps et un seul Esprit». Hélas! c'est ce qui n'a pas eu lieu, l'unité de l'Esprit n'a pas été gardée, il n'y a plus de manifestation publique de l'unité du corps. Nous n'en sommes pas moins tenus à obéir à l'exhortation de l'apôtre, et à supporter dans l'amour ceux qui, par manque de lumière, ne sont pas dans la position que la Parole montre être celle du chrétien. Mais tolérer le mal par condescendance n'est pas garder l'unité de l'Esprit.

(Versets 4-6). «Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés à une seule espérance de votre appel». Ce seul corps est celui qui existe toujours à un moment donné sur la terre, depuis que le Saint Esprit qui le forme a été envoyé. Il se compose de tous les croyants existant à ce moment donné. Les chrétiens délogés n'en font plus partie, ils sont remplacés par les nouveaux convertis. Mais s'il s'agit du résultat dans la gloire, selon que l'expriment les deux derniers versets du premier chapitre, alors nécessairement tous ceux qui ont été membres du corps de Christ sur la terre, tous les croyants qui auront existé entre la Pentecôte et le retour du Seigneur, se trouvent compris dans ce résultat final. L'Assemblée, le corps de Christ, est alors complète, dans la perfection de la gloire.

Il y a donc un seul corps sur la terre, et non pas: il devrait n'y en avoir qu'un. Aucune des différentes corporations organisées sous le nom d'églises, n'est le seul corps; leur ensemble ne le constitue pas non plus. Le seul corps se compose seulement de ceux qui, par le Saint Esprit, sont unis à Christ, la Tête glorifiée dans le ciel: «Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps» (1 Corinthiens 12: 13). «Il n'y a qu'un seul corps», comme il n'y a qu'un «seul Esprit» qui le forme et qui l'anime. Quant à la manifestation de cette unité, c'est une autre chose. Elle aurait dû être manifestée pour la gloire de Christ, mais elle ne l'est pas: triste preuve que l'Eglise n'a pas su garder l'unité de l'Esprit.

«Une seule espérance de votre appel», a trait à la place spéciale qu'occupera l'Eglise dans la gloire durant l'éternité (voyez chapitre 1: 18). Cette espérance de la gloire se lie à l'appel. L'Eglise est appelée à cette gloire; elle a l'espérance d'en jouir. Elle ne la possède pas encore, mais elle en possède les arrhes qui sont l'Esprit Saint (voyez chapitre 1: 14), et l'espérance qu'elle a est assurée (Romains 5: 5). L'espérance est *une* dans son objet, *une* comme le corps qui tout entier l'a et dont chaque membre en jouit, *une* comme l'Esprit qui anime le corps et qui conduit les membres du corps à la réaliser.

Nous trouvons, dans les versets 4-6, les fondements de l'exhortation de l'apôtre à garder l'unité de l'Esprit. Ce sont, pour emprunter les expressions d'un frère bien connu de nous tous et maintenant dans le repos, ce sont «les divers points de vue sous lesquels on peut envisager cette unité en rapport avec l'Esprit, en rapport avec le Seigneur et en rapport avec Dieu». Il y a un corps et un Esprit; non seulement un effet produit dans le cœur des individus pour qu'ils s'entendent entre eux, mais un corps. L'espérance dont cet Esprit est la source et la puissance, est *une*. C'est là l'unité essentielle, réelle et permanente. Il y a aussi un seul Seigneur: à lui se lie «une seule foi» et «un seul baptême». C'est la profession et la reconnaissance publiques

de Christ comme Seigneur (comparez [1 Corinthiens 1: 2](#)). Enfin, il y a un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de toutes choses, et partout, et en nous tous. Quels puissants liens d'unité! L'Esprit de Dieu, la seigneurie de Christ, l'universelle toute présence de Dieu, le Père, tout tend à amener dans l'unité ceux qui se rattachent à chacun comme à un centre divin. Toutes les relations religieuses de l'âme, tous les points par lesquels nous sommes en contact avec Dieu, s'accordent pour former de tous les croyants un seul corps dans ce monde, et de telle sorte qu'on ne peut pas être chrétien sans être un avec ceux qui le sont. On ne saurait avoir de la foi, ni jouir de l'espérance, ni exprimer d'une manière quelconque la vie chrétienne, sans avoir la même foi et la même espérance que les autres croyants, sans exprimer ce qui se trouve chez les autres qui ont la foi. Mais nous sommes appelés à le maintenir pratiquement.

Nous trouvons donc, dans ces versets 4-6, trois sphères d'unité, contenues l'une dans l'autre, et grandissant chaque fois. La sphère intérieure comprend le corps de Christ, formé et animé par lui, et possédant l'espérance des destinées glorieuses réservées au corps, et dont il jouit par l'Esprit. La seconde sphère comprend la profession chrétienne, et la troisième renferme l'univers entier.

Dans cette dernière, on entre par la naissance naturelle; dans la seconde, par le baptême d'eau; dans la première, par la nouvelle naissance et le baptême du Saint Esprit.

Si les membres du corps composent à eux seuls la sphère centrale, ils occupent aussi une place toute particulière dans les deux autres. Ils sont nécessairement la vraie expression de la profession chrétienne, laquelle dépend du seul *Seigneur*, qui a autorité sur tous ceux qui invoquent son nom, et parmi lesquels il est, hélas! des professants sans vie.

Dans la sphère qui s'étend à tout l'univers, les chrétiens occupent l'heureuse place que leur donne une relation intime et filiale avec le Dieu et Père de tous: il est en eux.

(Verset 7). Ce verset nous présente la diversité dans l'unité. Si, dans notre position et nos privilèges communs comme enfants de Dieu, nous sommes un, nous avons, d'un autre côté, chacun un service différent; chacun des grâces différentes, en vue du bien de l'ensemble et selon que le donateur, dans sa sagesse et sa grâce souveraine, trouve bon de les dispenser, de les mesurer à chacun. Chaque membre du corps a une fonction particulière. Ce verset se relie ainsi au verset 16, où nous voyons que «tout le corps bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit, selon l'opération de chaque partie dans sa *mesure*, l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour».

(Versets 8-15). Mais si, dans le verset 7, nous avons le service de chacun des membres du corps, dans les versets 8 à 15, nous avons les ministères spéciaux, donnés par le Seigneur en vue du perfectionnement des saints pour l'oeuvre du service et l'édification du corps de Christ.

La source glorieuse du ministère est d'abord indiquée par l'apôtre. C'est Christ monté en haut et remplissant toutes choses; Christ, l'homme victorieux, exalté au-dessus de tout. Mais avant de monter, il s'était abaissé. Le Fils de Dieu était descendu de la gloire éternelle pour devenir un homme sur la terre (voyez Philippiens 2), l'homme Christ, puis, comme homme, était descendu encore plus bas, dans la mort et le tombeau; c'est jusque-là que

l'accomplissement de son oeuvre rédemptrice l'a conduit. Mais cette oeuvre a été complète. Il est entré en personne dans la forteresse de Satan: «*Par la mort*, il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, afin qu'il délivrât tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient, pendant toute leur vie, assujettis à la servitude».

Ayant subi la mort et le jugement, il a délivré les siens que l'ennemi retenait captifs. Non seulement cela, mais il a fait captif le chef de la captivité, Satan lui-même, de sorte que, devant les droits du Seigneur, la captivité n'existe plus. Le maître de la captivité (c'est-à-dire des captifs), le geôlier, la captivité elle-même, tout a été mené prisonnier.

Déjà le Seigneur avait vaincu Satan dans le désert, tors de la tentation (Matthieu 4). L'homme fort ayant été lié, Jésus avait pu piller ses biens (Luc 4). Mais à la croix, le Seigneur «a dépouillé les principautés et les autorités, et les a produites en public, triomphant d'elles en la croix» (Colossiens 2: 15); et enfin, nous le voyons ici emmenant tout captif.

C'est donc après une victoire complète sur toute la puissance de l'ennemi, que Christ est monté comme homme au-dessus de tous les cieus, ce qui indique son élévation suprême. Il remplit ainsi tout, des résultats de la rédemption qu'il a accomplie, tout, depuis le tombeau jusqu'au trône de Dieu. «Toute autorité lui a été donnée dans les cieus et sur la terre» (Matthieu 28: 18), et il tient «les clefs de la mort et du hadès» (Apocalypse 1: 18). Or, en attendant que l'univers entier soit le théâtre de sa suprématie, Dieu ayant mis ses ennemis pour marchepied de ses pieds, Christ emploie cette autorité et sa puissance pour rassembler les membres de son corps, et les faire croître jusqu'à la mesure de sa stature, la plénitude du Christ.

Les ministères spéciaux qui découlent de lui, les dons qu'il accorde depuis la gloire où il se trouve, sont les moyens qu'il emploie dans ce but. Combien est glorieuse la source du ministère en exercice dans le corps de Christ sur la terre!

Ainsi: 1° Satan est emmené captif par Christ, et 2° Christ monté en haut, reçoit les dons comme homme, dans l'homme, et pour les hommes. L'apôtre Pierre, en prêchant aux Juifs, signale ce fait lorsqu'il dit: «Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père le Saint Esprit promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez» (Actes des Apôtres 2: 33).

«Etant monté en haut, il a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes». Emmener captive la captivité, est une expression hébraïque pour dire: faire captif celui qui retenait des captifs (voyez Juges 5: 12). Des hommes autrefois captifs de l'ennemi sous la puissance de Satan, sont délivrés, puis donnés par le Seigneur et employés, comme instruments de sa puissance, pour délivrer d'autres âmes, les rassembler et les faire croître. Quelle merveille de la grâce!

(Verset 11). Dans ces dons venant du Seigneur glorifié, il y a comme deux catégories: la première comprenant les apôtres et les prophètes, donnés comme des fondements, émanant du Seigneur d'une manière extraordinaire et revêtus de son autorité. La seconde catégorie comprend les évangélistes, les pasteurs et docteurs: ce sont des ministères permanents pour

tous les temps de la période de l'Eglise, jusqu'à la venue du Seigneur. Nous ferons quelques remarques sur ces deux catégories de ministères.

D'abord, remarquons que, dans l'épître aux Ephésiens, ce sont des *hommes* qui sont donnés comme revêtus d'un ministère, et non le don qui est en eux. Christ a donné les uns comme *apôtres*, et non *l'apostolat*; les autres comme *évangélistes*, et non le *don d'évangéliser*; de même, il n'a pas donné le *pastorat*, mais des *pasteurs*. Ainsi l'on ne peut séparer le don de l'homme qui le possède. Reconnaître le don et rejeter l'homme, est l'oeuvre de l'ennemi. C'est ce que des ennemis de l'apôtre cherchaient à suggérer aux Corinthiens à l'égard de Paul: «Ses lettres», disaient-ils, «sont graves et fortes, mais sa présence personnelle est faible et sa parole méprisante» (2 Corinthiens 10: 10).

«Il a donné les uns comme apôtres, d'autres comme prophètes». Remarquons que les apôtres étaient aussi prophètes (Ephésiens 2: 20; 3: 5). On n'était pas apôtre sans être prophète. Les écrits des apôtres étaient des *écrits prophétiques* (Romains 16: 26). Du reste, nous voyons que les hommes donnés comme apôtres, un Paul, un Pierre, possédaient aussi les autres dons, remplissaient les autres ministères. Ils étaient certes évangélistes, pasteurs et docteurs. L'apôtre Paul était un puissant évangéliste et un profond docteur. Pierre était évangéliste et pasteur. On voit aussi que l'enseignement des autres, même des prophètes, doit être jugé d'après le témoignage des autres (1 Corinthiens 14: 37). Les apôtres et prophètes sont comme le fondement de l'édifice céleste; on ne pose pas de nouveau chaque jour le fondement. Une fois posé, il demeure. Et en effet, si nous n'avons plus personnellement des apôtres et prophètes, leurs écrits nous restent; eux-mêmes nous restent par leurs écrits, de sorte qu'aujourd'hui on peut les écouter et ainsi être de Dieu, ou ne pas les écouter, et ainsi n'être pas de Dieu (1 Jean 4: 6).

Remarquons encore, au sujet des apôtres, qu'ici, au chapitre 4 des Ephésiens, il n'est pas question de ce qui a lieu avant l'ascension de Christ, de sorte que les apôtres de l'Eglise sont donnés par le Seigneur monté dans la gloire, et il y en a plus de douze et de treize. Ainsi les douze, *choisis* sur la terre, sont ensuite donnés depuis la gloire, quand le Saint Esprit est répandu. Mais Paul — ce bon treizième — et Barnabas et d'autres, sont donnés directement du ciel, sans avoir été préalablement choisis sur la terre, compagnons de Christ ici-bas.

Les douze sont considérés dans les évangiles en relation avec Israël, et auront une place spéciale dans la gloire millénaire: «Vous serez», leur dit le Seigneur, «assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël» (Matthieu 19: 28; Luc 22: 30). Dans l'Apocalypse (21: 14), la muraille de la cité a douze fondements, et sur eux sont écrits les noms des douze apôtres de l'Agneau.

Mais si les apôtres étaient prophètes en même temps, il y avait aussi des prophètes distincts des apôtres (Actes des Apôtres 11: 27, 28; 13: 1; 15: 32; 21: 10). Ces prophètes parlaient des choses de Dieu par révélation, faisaient connaître les pensées de Dieu, et étaient ainsi la bouche de Dieu (1 Corinthiens 14: 29, 30). Les prophètes ont disparu personnellement, comme les apôtres, mais dans un sens le don de prophétie demeure. Seulement, au temps

apostolique, *prophétiser*, comme nous l'avons dit, impliquait que l'on révélait quelque chose de la part de Dieu. Aujourd'hui la parole de Dieu, le cycle des révélations, est complète (Colossiens 1: 25); de sorte qu'actuellement, le don de prophétie a pour effet de faire ressortir devant les âmes et de placer devant les consciences, ce qui se trouve dans la révélation écrite. Ce don consiste à faire valoir la Parole auprès des âmes, et pour celles qui en profitent et apprennent ainsi à voir dans la Parole ce qui leur était étranger, c'est bien une espèce de révélation. En ce sens, «celui qui prophétise parle aux hommes pour l'édification, et l'exhortation, et la consolation... Celui qui prophétise édifie l'assemblée» (1 Corinthiens 14: 3, 4).

La seconde catégorie des dons comprend les évangélistes, les pasteurs et docteurs, parmi lesquels les évangélistes viennent d'abord. C'est qu'en effet, ce don est de première importance, puisque sans lui les autres n'auraient pas lieu de s'exercer. L'évangéliste annonce la bonne nouvelle de la rédemption, du plein et parfait salut par grâce, et, l'Esprit Saint appliquant la parole de Dieu aux âmes, l'évangéliste les délivre de la puissance de Satan pour les amener à Dieu, et les conduire au rassemblement des membres du corps de Christ sur la terre.

Si l'on ne conçoit l'évangélisation que comme une oeuvre qui a pour objet d'arracher les âmes à la perdition pour les introduire dans le ciel, sans se soucier de la position ecclésiastique et de la marche collective de ces âmes sur la terre, on reste à côté d'une importante pensée de Dieu, de celle qui est relative au corps de Christ sur la terre. Les âmes converties par la prédication de Pierre, de Paul, ou d'autres, étaient ajoutées à l'assemblée des croyants existante dans le lieu où la prédication avait eu lieu, ou, s'il n'existait pas d'assemblée, étaient réunies pour former l'assemblée dans ce lieu-là (Actes des Apôtres 5: 14; 11: 19-26; 13: 1; 14: 23; etc.).

Une fois les âmes amenées dans l'assemblée, elles sont au bénéfice d'autres ministères, — pasteurs et docteurs, — pour être soignées, nourries, instruites, afin de prendre de la croissance, de se perfectionner, de passer de l'enfance à l'état d'homme fait, et de croître et de croître encore, car la *mesure* de l'état à atteindre, c'est la stature de la plénitude du Christ.

Paître les brebis de Christ, leur enseigner Christ pour les faire croître et les mettre en garde contre les pièges de Satan et les fausses doctrines, tel est spécialement le but du Seigneur en donnant des pasteurs et docteurs. Le don de docteur (celui qui enseigne) peut être spécial, appartenir à un homme qui pénètre dans la Parole, voit la liaison de ses parties et sait l'exposer avec clarté, de manière à jeter la lumière dans l'intelligence au sujet de cette Parole, sans pour cela avoir le tact et le discernement nécessaires au pasteur, mais on conçoit moins que le pasteur ne soit pas en même temps docteur, c'est-à-dire capable d'enseigner. Aussi, l'apôtre joint-il ces deux mots, «pasteurs et docteurs», comme ne formant qu'un seul don. Aussi voit-on que le surveillant ou évêque devait être propre à enseigner; il y avait des anciens qui travaillaient dans la parole et dans l'enseignement (1 Timothée 3: 2; 5: 17; Tite 1: 9).

Tout l'ensemble de ces dons permanents: évangélistes, pasteurs et docteurs, sont donc des ministères de rassemblement et d'édification des âmes; des canaux de bénédiction provenant de la Tête du corps, par le lien que le Saint Esprit a formé et entretient entre Christ et les membres de son corps. Ces dons subsisteront jusqu'à ce que le Seigneur vienne, car jusqu'à ce moment l'Eglise a à croître; nous pouvons le conclure du rapprochement des versets 11 et 13. «Et lui a donné, etc... jusqu'à ce que nous parvenions».

Dans l'épître aux Ephésiens, nous ne trouvons pas des dons, signes de puissance, pour servir de témoignage à ceux de dehors, comme l'étaient plusieurs des manifestations de l'Esprit mentionnées en 1 Corinthiens 12 (voyez 1 Corinthiens 14: 22). — Les langues et les opérations de miracles ont été retirées. Il n'y a dans la Parole aucune indication d'où l'on puisse conclure, qu'ils dussent continuer jusqu'au retour du Seigneur. L'apôtre dit: «Y a-t-il des langues, *elles cesseront*». Mais les ministères donnés par le Seigneur à son Eglise, continueront tant qu'il y a à croître, selon la parole: «Jusqu'à ce que nous parvenions tous». Et quelle qu'ait été l'infidélité de l'Eglise, quel que soit son état de ruine, les soins du Seigneur ne cessent pas.

«En vue du perfectionnement des saints, pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ». Le but vers lequel tendent ces ministères exercés par des hommes donnés par Christ glorifié, est le «perfectionnement des saints», Cet effet étant produit dans tous les saints, ce sera pour l'oeuvre du service auquel tous ont à concourir chacun dans sa mesure, — l'oeuvre du service, — l'activité dans l'amour et le dévouement. Et ainsi sera atteint le troisième but, «l'édification du corps de Christ», se développant et grandissant. «L'opération de chaque partie dans sa mesure, produira l'accroissement du corps, pour l'édification de lui-même, en amour» (verset 16), car c'est l'amour seul qui édifie (*) (1 Corinthiens 8: 1).

(*) Le verset 12 n'indique pas trois buts parallèles à poursuivre; c'est ce que montre dans l'original la différence des prépositions. Le but premier, principal, est le perfectionnement; les autres découlent de celui-ci.

«Jusqu'à ce que nous parvenions *tous*;» tous les membres du corps, pendant toute la période de l'Eglise, depuis la Pentecôte jusqu'au retour de Christ. Les divers ministères continueront à être donnés et à s'exercer, tant qu'il y aura un corps de Christ sur la terre, et cela en vue d'amener tous les membres du corps à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu. La foi est une: «Il y a une seule foi» (verset 5), et c'est à cela que tous parviennent, à la foi commune à tous les saints, qui comprend toutes les vérités qui se rattachent à la personne et à l'oeuvre de Christ, — l'unité de la connaissance du Fils de Dieu, — connaître tous le Fils de Dieu pleinement révélé.

«La connaissance du Fils de Dieu». C'est la seule fois que le Seigneur est ainsi nommé dans cette épître. A l'égard de ce titre, nous trouvons dans la Parole que le Seigneur est Fils de Dieu, éternellement tel avant la fondation du monde (Jean 1: 1, 14, 18). Puis il est Fils de Dieu, né dans le monde, selon ce qui est dit au Psaume 2 (voyez Luc 1: 35). Ensuite, nous le voyons comme Fils du Dieu vivant, sur lequel l'Eglise est fondée (Matthieu 16: 16-18). Il a été déterminé Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts

(Romains 1: 4). Il possède la vie impérissable, vie qui, en lui, a traversé la mort et s'est manifestée dans sa résurrection (Apocalypse 1: 17, 18; voyez encore au sujet de ce titre de Fils de Dieu: Jean 9: 35-38; 11: 4; 20: 31; 1 Jean 5: 5, 13). En croyant au nom du Fils, on a conscience d'avoir la vie éternelle (1 Jean 5: 13), et, en croissant dans la connaissance du Fils de Dieu, déterminé tel par la résurrection des morts, on atteint l'état de l'homme fait (Ephésiens 4: 13).

Arrêtons-nous un moment sur cette expression «d'homme fait», ou «parfait». Paul annonçait Christ, tout ce qui est en lui, à tout homme, Juif ou gentil, afin de présenter «tout homme, homme fait ou parfait en Christ» (Colossiens 1: 28). Dans la première épître aux Corinthiens (2: 6), l'apôtre parle de la sagesse de Dieu révélée par l'Esprit, dont on peut parler entre les parfaits ou hommes faits. C'est ce qui se rapporte aux conseils de Dieu à notre égard en Christ: «la sagesse pré-ordonnée avant les siècles pour notre gloire». Ensuite, nous voyons Paul (Philippiens 3: 15, 17) se mettant, pour ainsi dire, à la tête des hommes faits, leur montrant le chemin pour courir droit au but, en laissant ce qui est derrière et tendant avec effort vers ce qui est devant, pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus (verset 14). Enfin, en Hébreux 5: 14, l'apôtre dit que la nourriture solide est pour les hommes faits, — la nourriture solide, c'est-à-dire la parole de la justice, — pour eux qui, par le fait de l'habitude, ont les sens exercés à discerner le bien et le mal. La parole de la justice a trait, pensons-nous, à la place glorieuse que Dieu, selon ses conseils et selon sa justice, a faite à Christ dans la gloire en vertu de son oeuvre, et nous sommes faits justice de Dieu en lui (*). Les hommes faits sont nourris dans la connaissance de ce Christ glorieux, croissent en lui, et jouissent en lui pratiquement de tout ce que sa position leur confère.

(*) «Le développement de la parole de justice, des vrais rapports pratiques d'une âme avec Dieu, selon son caractère et selon ses voies, s'accomplit dans la mesure de la révélation du Christ qui est la révélation de ce caractère et le centre de toutes ces voies de Dieu... L'Esprit ne veut pas s'arrêter aux éléments (Hébreux 6: 1), en enseignant les chrétiens, mais continuer jusqu'à la pleine révélation de la gloire du Christ qui appartient à l'homme fait, ou, si l'on veut, qui le forme.» (Etudes sur la Parole)

Christ, le Fils de Dieu, est pleinement révélé dans la Parole. Par le moyen des dons qu'il a placés dans l'Eglise et qui présentent sa personne ainsi révélée, les membres du corps croissent par sa connaissance, et s'avancent vers la mesure de la stature de Christ, étant transformés, de plus en plus, à sa ressemblance, par cette connaissance réelle et vivante. «*La plénitude du Christ*», telle est la *mesure* de la stature vers laquelle les saints ont à croître; pour Dieu, il ne peut y avoir d'autre mesure en tout, sinon la plénitude (voyez chapitre 3: 19). C'est là le but vers lequel les saints ont à tendre: la stature de la plénitude de Christ, et cela aboutit comme terme à la perfection que nous atteindrons, quand nous lui serons faits semblables, «conformes à l'image de son Fils», selon les conseils de Dieu. Il en est de cette croissance qui a pour terme la stature de la plénitude de Christ, comme de la sainteté pratique que nous poursuivons maintenant, et qui n'est pas autre que celle que nous posséderons dans le ciel.

Ainsi une âme se trouve saisie par la prédication d'un évangéliste; elle est convertie par la grâce, vivifiée par l'action de l'Esprit Saint, sauvée par l'oeuvre de Christ. Elle a tourné le dos à la perdition, et la voilà en route vers ce but excellent: atteindre Christ dans la gloire, être là

conforme à lui; c'est là ce qui lui appartient comme membre du corps de Christ, dont elle fait partie du moment qu'elle a cru. Mais sur la route qui aboutit à cela, cette âme rencontre (ou devrait rencontrer) les soins du ministère des pasteurs et docteurs, pour l'instruire dans la connaissance du Fils de Dieu, et la faire croître en Christ vers la mesure de la plénitude de sa stature, à quoi s'ajoute comme terme final, l'état parfait en résurrection. Ainsi, tout ce que cette âme reçoit, chemin faisant, se trouve être autant d'acomptes, pour ainsi dire, relativement à cette perfection qu'elle atteindra à la venue du Seigneur. Mais le but du ministère, il ne faut pas l'oublier, c'est de présenter tout homme parfait en Christ, la mesure, c'est la stature de la plénitude du Christ, rien au-dessous.

Ces considérations montrent bien quelle est la valeur, aux yeux du Seigneur, du ministère en exercice de sa part au milieu des siens.

Il ressort aussi de ce que nous venons de voir, que, sauf dans des cas spéciaux, — car la grâce de Dieu est souveraine et il agit comme il lui plaît, — un homme n'est pas converti seul sans l'action d'un ministère. C'est ce que nous montrent clairement les nombreux exemples de conversions rapportés dans les Ecritures: Pierre prêchant aux Juifs et à Corneille; Philippe envoyé à l'eunuque éthiopien, etc. «Comment entendront-ils, sans quelqu'un qui prêche?»... «Ainsi la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu» (Romains 10: 14, 17). De plus, un homme une fois converti, ne peut se perfectionner tout seul. Les ministères sont donnés en vue du perfectionnement des saints. Une âme ne trouvera pas seule, même en lisant sa Bible, ce que le Seigneur *veut* lui communiquer par le moyen d'autrui. Ne se trompent-ils donc pas grandement, ceux qui croient pouvoir se passer soit de l'enseignement oral, soit de l'enseignement écrit, présenté par le moyen des dons que le Seigneur a placés dans l'Eglise? Ne méconnaissent-ils pas la grâce qu'il montre en les donnant? Selon la nature, un enfant ne peut pas se donner le jour tout seul, et une fois né, il ne saurait se nourrir seul, ainsi en est-il d'une âme et de la vie de Dieu dans cette âme.

Le verset 14 de notre chapitre, montre précisément que les divers ministères établis par le Seigneur en vue des soins à donner aux membres de son corps, ont pour objet de les faire sortir de l'état d'enfance, afin d'échapper à l'agitation et à l'inconstance produites par la réception de toutes sortes de doctrines humaines qui, de même que les vents soufflant de tous côtés emportent et ballottent çà et là un navire sans gouvernail, poussent dans toute espèce de pensées diverses un esprit peu affermi dans la connaissance de la vérité. Ces spéculations trompeuses des faux docteurs sont présentées avec habileté et conduisent les âmes dans l'erreur par des voies détournées. On s'écarte d'abord un peu, tant soit peu de la vérité, mais l'écart grandit à chaque pas, par quelque subtilité nouvelle. Et remarquons qu'au fond de toute erreur, il y a toujours une tendance morale, le fruit du coeur corrompu. C'est «la tromperie des hommes», c'est «l'habileté», ou la ruse, pour détourner de la vérité. «Le coeur est trompeur par-dessus tout», et l'ennemi se sert de ce coeur pour égarer les âmes.

«Afin que nous ne soyons plus de petits enfants». L'état d'enfance est un état normal au commencement de la vie chrétienne. La caractéristique des petits enfants, en 1 Jean 2: 13, c'est qu'ils connaissent le Père. Or on ne peut le connaître que par le Fils (Matthieu 11: 27;

Jean 1: 18); et l'on ne peut avoir conscience d'une relation avec le Père que par le sceau du Saint Esprit (Romains 8: 15, 16; Galates 4: 6, 7; 1 Jean 2: 20, 27). Ainsi l'état du petit enfant, dans le chapitre 2 de la 1^{re} épître de Jean, est bien l'état chrétien, mais susceptible de croissance. Et cet état est plus élevé que celui du plus grand des justes de l'ancienne économie, puisque ceux-ci n'étaient pas scellés du Saint Esprit et ne jouissaient pas de l'adoption.

Mais lorsque, faute de croître, les chrétiens, malgré le temps écoulé depuis leur conversion, ne sont pas même arrivés à l'état normal du petit enfant, décrit en 1 Jean 2, cette enfance-là est un état *anormal* (voyez comme exemples, 1 Corinthiens 3: 1, 2; Hébreux 5: 11-13). Comme l'a dit quelqu'un: «ce sont des nains spirituels». Si tous les chrétiens mettaient à profit les soins du Seigneur à leur égard, par les ministères donnés par lui, il n'existerait pas de petit enfant à l'état anormal, état aussi inférieur à celui des petits enfants de 1 Jean 2, que l'état d'un adulte, dont l'esprit ne s'est point développé depuis la toute première enfance, l'est à celui d'un enfant qui a l'intelligence propre à son âge.

Le terme enfants est opposé à hommes faits. L'apôtre veut que le chrétien laisse l'enfance et sa faiblesse, et croisse vers l'état d'homme fait.

(Verset 15). «Mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le Chef, le Christ». Ce verset forme un contraste frappant avec le précédent. Etre *vrai* est opposé à la tromperie des hommes, et *croître* en toutes choses est opposé à rester des enfants chancelants. La vérité et l'amour ont caractérisé Christ d'une manière parfaite (Jean 1: 17); ils doivent caractériser le chrétien: ce sont les éléments constitutifs de sa vie qui est celle de Christ. Ces deux choses vont toujours ensemble dans la Parole: on ne saurait les séparer (2 Jean 1-3; 1 Corinthiens 13: 6). Ensemble, elles produisent l'accroissement vers lui, Christ, qui est le Chef. C'est une croissance ascendante qui a Christ pour terme. On croît jusqu'à lui où il est, dans la gloire, et là, Chef (ou Tête) du corps. Il n'est pas dit: croître jusqu'à lui, le Sauveur; car le salut est une chose accomplie et que tout chrétien possède parfaitement; mais jusqu'à lui, le Chef du corps, ce qui suppose la connaissance et la réalisation de la notion du corps de Christ, dont il est la Tête de laquelle découle vie et force, comme nous le voyons au verset suivant. On croît bien individuellement, mais ensemble, comme membres du corps, vers Celui qui est le Chef. C'est un développement moral, résultat de la vie du Chef en nous. «Croître en toutes choses», dans toutes les vertus chrétiennes (voyez 2 Pierre 1: 5-11), dans tout ce dont nous voyons l'expression parfaite en Christ.

(Verset 16). «Duquel tout le corps, bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour».

«Tout le corps», l'Eglise, cet ensemble comparé à un corps humain, organisé, bien coordonné dans toutes ses parties qui toutes sont solidement liées entre elles, de manière à former un tout.

«Chaque jointure du fournissement», ce qui lie les unes aux autres ces parties et les fait communiquer entre elles. Elles n'agissent pas seules et indépendamment l'une de l'autre, mais ont une relation et une communication mutuelles.

«L'opération de chaque partie dans sa mesure». Chaque partie opère, agit, fournit sa part à l'ensemble, selon la force et dans le sens qui lui sont propres, de manière à être en harmonie avec l'ensemble.

«*Duquel* tout le corps;» c'est Christ, la Tête glorifiée du corps, duquel découlent la vie, la force, la grâce, dans chaque partie, et qui produit ainsi l'accroissement général du corps, pour l'édification de lui-même, c'est-à-dire pour l'édification du corps. Le corps, l'Eglise, est comparé à une construction, un édifice qui s'élève.

«En amour». Ce qui est l'âme et la vie présidant à ce mouvement de croissance du corps, c'est l'amour, provenant aussi de Christ; l'amour dans le coeur de chaque membre. Ainsi, comme l'a dit quelqu'un: «Du Chef découle, par le moyen de ses membres, la grâce nécessaire pour accomplir l'oeuvre d'assimilation à lui-même. Son corps, bien uni, s'accroît par l'opération de sa grâce dans chaque membre, et s'édifie en amour».

Et le même dit encore: «Le verset 11 parle des dons spéciaux et des dons permanents; le verset 16 de ce que chaque jointure fournit à sa place. Les uns et les autres ont leur action dans la formation et la croissance du corps».

Quel agencement admirable que celui du corps de Christ! On peut lui appliquer ces paroles du Psaume 139 au sujet du corps humain: «Je te célébrerai de ce que j'ai été fait d'une étrange et admirable manière; tes oeuvres sont merveilleuses, et mon âme le sait très bien».

Au verset 17, commencent les exhortations pratiques relatives à la marche individuelle des membres du corps de Christ. Ce fait, que les chrétiens sont membres de ce corps, n'est jamais oublié dans cette épître (versets 25; 5: 30). Mais les exhortations, bien que nous concernant tous, sont adressées plus spécialement aux chrétiens d'Ephèse qui sortaient du paganisme. C'est pourquoi, les versets 17 à 19 décrivent l'état et la marche d'un pauvre gentil dégradé, d'un homme privé entièrement de la parole de Dieu. Mais, au fond, c'est l'état de l'homme naturel, c'est la marche de l'homme qui ne veut pas de Dieu. Quelle application cela ne trouve-t-il pas de nos jours, dans notre siècle de civilisation et de lumières, comme on dit, mais dans lequel l'homme s'attache à exclure Dieu!

Les versets 20 à 24 expriment, par un contraste saisissant, le vrai caractère, le vrai état d'un chrétien, caractère et état d'où découle aussi sa marche.

(Versets 17-19). Le «donc» du verset 17, rattache les exhortations au verset 1. L'apôtre, au verset 1, a rappelé son titre de prisonnier dans le Seigneur, comme un motif puissant pour le coeur des Ephésiens à marcher d'une manière digne de leur appel. Ici, il atteste ou témoigne dans le Seigneur ce qu'il va dire. Il revêt sa parole de l'autorité du Seigneur. La marche chrétienne doit différer du tout au tout de la marche des nations. Il s'agissait alors des nations

païennes, parmi lesquelles avaient été les Ephésiens. Maintenant, la marche du chrétien doit aussi différer totalement de celle du monde, dans lequel il était avant sa conversion.

La marche dépend de l'état, et nous avons ici un tableau frappant de l'état d'un homme sans Dieu, comme l'étaient les païens. L'entendement, qui comprend les facultés intellectuelles, est la partie la plus élevée dans l'homme. C'est la source de ses pensées. Mais l'entendement, ce qui devrait diriger l'homme, étant obscurci, les pensées, au lieu de se porter vers ce qui est vraiment bon et permanent, se dirigent vers des choses vaines, de néant, qui laissent l'âme vide. La cause première de cet état de ténèbres, c'est qu'ils sont étrangers à la vie de Dieu. Ils vivent de la vie naturelle pour les choses visibles et qui passent, mais la vie spirituelle, dont Dieu est la source, dans laquelle on le connaît et l'on jouit de lui, cette vie qui est en même temps la lumière de l'entendement, et ramène les pensées de la vanité aux choses réelles et immuables, cette vie-là, ils y sont étrangers. Etre étranger à la vie de Dieu, c'est d'une manière pratique être sans Dieu ou athée.

Or la cause en est «l'ignorance qui est en eux». Nous savons, par Romains 1: 18-23, que, si les païens n'avaient pas la connaissance de Dieu, du moins de son existence comme Créateur tout-puissant, c'est qu'ils s'étaient égarés dans de vains raisonnements, et ainsi étaient tombés dans l'idolâtrie; mais la cause plus profonde de cette chute était morale. Ici, elle est exprimée par ces mots: «à cause de l'endurcissement de leur coeur». Le coeur est le siège des affections et en même temps du sens moral. Le coeur étant endurci, les affections se détournent de leur vrai objet, et le sens moral paralysé ne permet plus de discerner le bien et le mal. Ainsi les ténèbres dans l'entendement et l'endurcissement du coeur avec l'éloignement de la vie de Dieu et l'ignorance, voilà l'état de chute profonde où se trouvaient ces païens. Etat naturel de l'homme, hélas!

La conséquence de cet état se traduit dans la marche (verset 19). Le sentiment moral étant perdu, il n'y a plus ni honte, ni remords, et l'homme se plonge avec une ardeur insatiable dans tout ce qui peut gratifier ses sens, — insatiable, car en satisfaisant ses convoitises, il ne peut jamais les assouvir, et il ne peut non plus répondre au besoin caché de bonheur qui est en lui.

(Versets 20-24). A ce triste tableau de l'état qui caractérise le vieil homme, l'apôtre oppose celui du nouvel homme. Il procède de la même manière qu'au chapitre 2. Là, dans les versets 11 et 12, il rappelle aux Ephésiens leur état collectif comme païens, puis dans les versets suivants, il dépeint leur nouvel état collectif comme chrétiens, associés aux Juifs convertis, et jouissant des mêmes privilèges qu'eux. De même ici, à l'ancien état individuel, il oppose le nouveau. Mais cet état est absolument *nouveau*. Ce n'est pas une amélioration de l'ancien. Et cela l'est si peu, que l'apôtre le présente comme une *création* (voyez 24; comparez avec 2: 10). C'est le *nouvel* homme, et la vérité de cet homme nouveau est en Jésus, — la vérité, soit quant à ce qui le constitue, soit quant à la marche. En effet, Christ est l'expression parfaite de ce qu'est un chrétien. En lui, l'état et la marche étaient une seule et même chose. Les versets 17-19 nous ont montré l'homme sans la vie de Dieu; les versets 20-24 nous montrent la vie avec Dieu, ou plutôt la vie de Dieu dans l'homme.

(Verset 20). «Vous n'avez pas ainsi appris le Christ». Ce qui vient de Christ, ce qui se trouve en lui, est totalement différent de l'état précédent. A la place de l'ignorance, le chrétien, enseigné de Dieu, a la connaissance de Christ. Sa connaissance se résume en celle d'une personne. Mais cette personne est le Christ, le Messie, nom officiel de Celui en qui se trouve la parfaite vérité morale, qui est lui-même la vérité et la pleine expression de l'état nouveau et selon Dieu, dans lequel se trouve le chrétien. Avoir appris le Christ, c'est avoir acquis la connaissance réelle et du coeur de tout ce qui concerne cette personne. C'est l'homme qui est mort, qui a été ressuscité, et qui est exalté dans le ciel.

(Verset 21). «Si du moins vous l'avez entendu et avez été instruits en lui selon que la vérité est en Jésus». Mais pour apprendre Christ, il faut l'avoir écouté et avoir reçu cet enseignement. «En lui», va plus loin encore que d'avoir écouté; c'est avoir pénétré ce qu'est Christ et ce qui est en Christ; c'est être entré dans la réalité et l'intimité de sa vie, d'une vie qui est la nôtre. Et l'on est instruit ainsi «selon que la vérité est en Jésus». Jésus est le nom que portait sur la terre, parmi les hommes, cette personne adorable, le Fils de Dieu, et qui y a marché dans une justice, une sainteté et une pureté entières. Combien ce nom convient ici, où il va parler de notre marche. La vérité est l'expression juste et parfaite de ce qu'est une chose, ou de ce que sont les choses, comme aussi de leurs relations entre elles. Jésus, Dieu devenu un homme, est la vérité à l'égard de toutes choses et l'a manifestée dans toutes ses voies ici-bas. Il met toutes choses en lumière, et dévoile ce qu'elles sont en réalité. La vérité est en lui, mais ici particulièrement à l'égard de ce nouvel état de l'homme, du nouvel homme, en qui est la vie de Dieu, et dont lui est l'expression parfaite, comme étant Dieu manifesté en chair.

Les versets suivants vont nous montrer quel est le résultat d'avoir appris le Christ, de l'avoir écouté et d'avoir été instruits en lui selon la réalité de la vie qui a été manifestée en Jésus.

(Verset 22). En premier lieu, c'est quant à la vie et la conduite précédente décrites plus haut (versets 17-19), d'avoir dépouillé le vieil homme. De nouveau, l'apôtre caractérise ce vieil homme, cet ancien état qui tient à notre nature déchue. Il se corrompt, se dégrade de plus en plus et se détruit, par le fait qu'il cède aux convoitises qui le séduisent, le trompent et le séparent toujours plus de Dieu, source de la vie et du bonheur. Le chrétien instruit selon que la vérité est en Jésus, a dépouillé le vieil homme, en a fini avec lui, avec les convoitises trompeuses et la corruption qui en est la suite. Le vieil homme a trouvé sa fin à la croix de Christ; là il a été crucifié avec Christ (Romains 6: 6). Ce dépouillement correspond donc à la mort avec Christ (comparez 1 Pierre 3: 18; 4: 1). Et remarquons bien qu'il n'est jamais dit que le chrétien doit faire mourir le vieil homme, ni qu'il doit le dépouiller. C'est une chose faite. Mais la conséquence de ce que notre vieil homme a été crucifié, est que nous devons nous tenir pour morts au péché (voyez Romains 6: 11, et le passage cité de Pierre); et la conséquence d'avoir dépouillé le vieil homme est le reniement de tout ce qui constituait son état et sa marche (voyez notre chapitre, verset 25).

(Verset 23). L'apôtre entre maintenant dans la description de ce qui constitue le nouvel état de l'homme, le vieil état étant dépouillé, mis de côté, comme une chose avec laquelle on n'a plus rien à faire. Dans cet ancien état, l'entendement était obscurci ou aveuglé, et les pensées vaines; maintenant, le chrétien a appris le Christ et a été instruit en lui «à être renouvelé dans l'esprit de son entendement», c'est-à-dire qu'éclairé par la lumière divine résultant de la connaissance de la vérité en Jésus, ses yeux étant ouverts, il y a dans son âme un courant de pensées tout nouveau et permanent, se portant vers les choses de Dieu, les seules réelles et durables (2 Corinthiens 4: 16-18). Remarquons qu'il n'est pas dit «avoir été renouvelés», mais «être renouvelés», ce qui implique la continuation de l'action (voyez 2 Corinthiens 4: 16).

(Verset 24). Ensuite, le chrétien a revêtu «l'homme nouveau». Pour bien comprendre ce qu'est cet homme nouveau, rappelons encore les traits du vieil homme: point de vie de Dieu, l'erreur et la déception, l'injustice et la souillure, tel nous l'avons vu. Mais l'homme nouveau (Christ en est le modèle parfait, et de même la vie du nouvel homme en nous découle aussi de lui) est «créé selon Dieu», — d'après la nature et le caractère de Dieu, — «en justice et en sainteté de la vérité». L'expression «créé» montre bien qu'il ne s'agit nullement d'une amélioration de l'ancien état. De plus, ce mot porte l'esprit sur la puissance nécessaire pour produire ce nouvel état — c'est l'excellente grandeur de la puissance divine qui s'est montrée dans la résurrection de Christ. La puissance et les efforts de l'homme n'y sont pour rien. Enfin, cette création du nouvel homme rappelle bien celle d'Adam, le premier homme, mais il y a une complète différence avec le nouvel homme qui a pour type parfait Christ, le second homme. Et c'est pourquoi l'on ne peut dire que le revêtement du nouvel homme soit la restauration en l'homme de l'image divine, effacée et souillée par le péché. C'est autre chose et infiniment plus. Comme quelqu'un l'a dit, à propos du premier homme: «Dieu souffla dans les narines de l'homme une respiration de vie, et ainsi l'homme devint une âme vivante en relation immédiate avec Dieu lui-même... Il créa l'homme à son image... Il est la créature de Dieu, le chef et le centre de tout le reste, le dominateur sur tous. Mais quoique l'homme représente Dieu et soit fait à sa ressemblance, il n'est question ici ni de justice, ni de sainteté. Celles-ci furent introduites par la rédemption et la participation à la nature divine. Il y avait l'absence du mal, et, jusque-là, la ressemblance de Dieu; mais il y avait aussi l'ignorance du mal, et non ce que Dieu est par rapport au mal. Nous avons ici la position de l'homme plutôt que sa nature, quoique l'absence du mal et la source d'affections qui se répandaient au dehors de lui comme centre, eussent dû se trouver en lui, s'il ne fût pas tombé. Ces dernières choses étaient plutôt la *ressemblance*, la position était plutôt *l'image*».

Voilà le premier homme avant la chute. Le nouvel homme est «créé selon Dieu», d'après la nature de Dieu. Cette création implique la possession de la vie. Nous sommes «participants de la nature divine», et par suite de la vie de Dieu, de la vie spirituelle. Ce n'est pas une respiration de vie soufflée en nos narines, mais c'est la vie même de Christ ressuscité (voyez [Jean 20](#)), la vie du dernier Adam, un esprit vivifiant (1 Corinthiens 15: 45). Ce passage montre la supériorité de la vie du nouvel homme sur celle d'Adam, le premier homme. Mais de plus

créé selon Dieu, implique aussi le caractère de Dieu dans le nouvel homme. C'est ce qu'expriment ces paroles: «en justice et sainteté de la vérité», C'est plus que «justice et sainteté véritables», bien que ce soit exact. Justice et sainteté de la vérité, exprime qu'elles sont dans le nouvel homme selon toute la vérité qui est en Jésus. Cette justice et cette sainteté découlent de ce qu'est Jésus qui les possédait en lui et les a présentées d'une manière parfaite dans sa marche. «Toutes choses ont leur vrai caractère aux yeux de Dieu. Il juge justement de toutes, soit moralement, soit en puissance. Il agit selon ce jugement. Il est juste. Il connaît aussi parfaitement le mal, étant lui-même le bien, et il a le mal en parfaite horreur, de sorte que sa propre nature le repousse. Il est saint. Or le nouvel homme, créé d'après la nature divine, l'est ainsi en justice et sainteté de la vérité». La justice consiste dans la marche intelligente de l'homme de Dieu selon ses devoirs dans les relations diverses où il se trouve. La sainteté consiste à rejeter tout ce qui est contraire à la nature de Dieu, dans nos coeurs et dans nos voies.

Tel est donc l'état et la vie du nouvel homme ce qui suit nous montrera dans les détails, les conséquences qui en résultent dans la marche du chrétien. Cela est amené par le commencement du verset 25: «C'est pourquoi», qui rattache les exhortations pratiques qui suivent à ce que l'apôtre a présenté.

Le chrétien ayant dépouillé le vieil homme, la chose étant considérée comme faite, l'apôtre ne dit pas: «C'est pourquoi, dépouillant le mensonge», mais «ayant dépouillé». Dans l'épître aux Colossiens, nous lisons simplement: «Ne mentez point l'un à l'autre, ayant dépouillé le vieil homme» (3: 9); ici, l'apôtre va plus loin, il ajoute un précepte positif: «*Parlez la vérité* chacun à son prochain». Il ne s'agit pas seulement de s'abstenir de mentir, de tout ce qui a le caractère de la fausseté, mais d'avoir un langage vrai, exempt d'équivoque, sans dissimulation. Et cela est fondé d'une part sur ce que nous avons été instruits «selon que la vérité est en Jésus», et d'une autre sur ce que «nous sommes membres les uns des autres». Ne pas dire la vérité, à un membre du corps de Christ, vaut autant que se tromper soi-même. Remarquons de plus, comme l'apôtre rattache les devoirs les plus ordinaires aux vérités les plus élevées du christianisme. Ainsi, le premier trait caractéristique du nouvel homme dans la vie pratique, c'est *la vérité*.

(Verset 26). «Mettez-vous en colère et ne péchez point». Le chrétien ne peut rester impassible devant le mal. Il lui est dit: «Ayez en horreur le mal». Comment, en le voyant commettre, n'éprouverait-il pas de l'indignation? Aussi voyons-nous, par différents passages de la Parole, qu'il y a une sainte indignation. Moïse descendant de la montagne et voyant l'idolâtrie du peuple, est embrasé de colère et brise les tables (Exode 32: 19, 20). Était-ce à cause de lui? Par un sentiment personnel? Non; mais il était ému à cause de l'Éternel méprisé et déshonoré par son peuple. Du Seigneur, il est dit que, «les ayant regardés tout à l'entour avec colère, étant attristé de l'endurcissement de leur coeur» (Marc 3: 5); pourquoi? Parce que Dieu était déshonoré par l'incrédulité des Juifs. Paul, de même, à Athènes, voyant l'idolâtrie extraordinaire du peuple de cette ville, «était excité au dedans de lui» (Actes des Apôtres 17: 16), mais ce mot excité exprime l'indignation. N'était-ce pas aussi le sentiment du

déshonneur jeté sur Dieu par l'idolâtrie de ces païens qui se vantaient de leurs lumières? Nous voyons donc que ce n'est pas sans raison que le verbe est à l'impératif. On ne doit pas rester indifférent devant le mal. Il est des cas où l'on peut donner essor à une sainte indignation. Mais l'apôtre ajoute: «Et ne péchez pas». Si, dans le Seigneur Jésus, expression parfaite du nouvel homme, la colère est toujours restée sainte et légitime, il n'en est pas de même pour nous. La chair est en nous, et le moi est aisément mis en jeu; ni l'un ni l'autre ne doivent agir, car alors il y a péché. Le motif doit être en dehors de nous, selon Dieu, et si nous éprouvons ce sentiment de colère, il doit toujours être en accord avec la présence de Dieu.

Aussi est-il ajouté: «Que le soleil ne se couche pas sur votre irritation». Ne gardez pas en vous ce qui risquerait de devenir de la rancune, de la haine, un esprit de vengeance, une chose, enfin, où la chair aurait sa part, ce qui donnerait «occasion au diable». Chose bien sérieuse! Il y a un prince de ce monde, un ennemi rusé, subtil et toujours vigilant, à qui nos manquements donnent accès en nous. Le mensonge et la haine l'ont toujours caractérisé (Jean 8), et ce sont aussi les caractères du vieil homme. Mais l'homme nouveau qu'anime l'Esprit Saint, est caractérisé par la vérité et la haine du mal qu'il juge, mais sans esprit de ressentiment. Le soleil ne se couche pas sur son irritation. Rien n'interrompt sa paisible communion avec Dieu.

(Verset 28). Un troisième trait de la vie du nouvel homme, c'est la justice pratique, consistant non seulement à ne pas faire tort, mais à donner à qui est dans le besoin. Ce n'est pas seulement éviter le mal, mais faire le bien. La loi se bornait à dire: Tu ne déroberas pas. En rapport avec cela, le travail est recommandé. L'apôtre en avait donné l'exemple (Actes des Apôtres 20: 34, 35). Mais ce n'est pas tout genre de travail. Toute occupation et toute profession ne conviennent pas au chrétien; elle doit être selon Dieu; il faut faire de ses mains «ce qui est *bon*». L'expression «celui qui dérobait», a un sens plus étendu que celui qui s'appliquerait à des vols manifestes. Ce serait s'approprier le bien d'autrui par des moyens détournés, les fraudes quelconques. Combien de nos jours, le chrétien même doit être sur ses gardes à cet égard. Et s'il est tombé dans quelque faute à ce sujet, qu'il écoute l'exhortation de l'apôtre: «Que celui qui dérobait, ne dérobe plus».

(Verset 29). Nous voyons ici, comme quatrième trait, que, selon le nouvel homme, la bouche du chrétien ne doit exprimer que ce qui est bon, et s'abstenir de ce qui est corrompu en fait de paroles. Ici encore, nous avons les deux côtés: «Qu'aucune parole déshonnête ne sorte de votre bouche». Le mot traduit par déshonnête signifie littéralement *pourri, corrompu*, comme un fruit gâté. Une telle parole est celle qui provient du vieil homme qui «se corrompt;» elle ne peut que communiquer ce qu'elle porte en elle-même, la corruption du péché. Elle ne doit pas sortir de la bouche, du chrétien. En contraste avec cela, l'apôtre recommande que les paroles qui sortent de la bouche, soient «bonnes», l'expression des saintes pensées du nouvel homme; alors elles produiront «l'édification selon le besoin» de celui à qui elles s'adressent; car nous avons à user de discernement provenant de la grâce qui remplit le coeur, ces paroles en communiqueront quelque chose à ceux qui les entendent. Quel principe merveilleux — principe divin qui régissait toute la vie du Sauveur, et qui est introduit dans le chrétien qui a revêtu le nouvel homme: faire du bien par ses actes et ses paroles!

(Verset 30). S'il y a en dehors de nous le prince de ce monde, le diable qui cherche une occasion pour entrer, il y a en nous — dans le chrétien — un hôte divin: le Saint Esprit, appelé ici l'Esprit de Dieu, parce qu'il s'agit, dans tout ce passage, du caractère de Dieu reproduit dans l'homme nouveau. Il est en nous comme *le sceau de Dieu* indiquant que nous sommes à lui, ainsi que le manifestera «le jour de la rédemption;» c'est-à-dire ce jour glorieux où nos corps aussi seront transformés à la ressemblance de Christ. Cette présence du Saint Esprit dans le chrétien complète son caractère: il a revêtu le nouvel homme, et l'Esprit de Dieu est en lui. Cet Esprit est la puissance de sa vie. C'est pourquoi, l'apôtre ajoute aux exhortations précédentes celle-ci: «Et n'attristez pas le Saint Esprit de Dieu». Que rien, dans votre vie et votre marche, pensées, paroles et actes, ne vienne entraver son action. Qu'il y ait jugement constant de vous-mêmes, et dépendance de Dieu. Sans quoi, l'Esprit de Dieu est attristé, et, au lieu d'être pour nous une source de joie et de force, nous sommes malheureux et faibles. Il nous accuse plutôt. Pouvons-nous nous excuser quand nous manquons, en disant que c'est la chair qui a agi? Le Saint Esprit est là, pour que vous teniez la chair en bride.

(Verset 31). Ainsi que toute expression de la méchanceté du vieil homme soit ôtée du milieu des chrétiens, sans que rien soit excepté. Remarquez ce mot tout répété six fois, ne laissant place à aucune excuse pour la moindre manifestation de ces traits de la nature corrompue et qui tous se rapportent à l'esprit de haine et de violence. «Toute amertume», ce sentiment d'humeur qui provient de ce que l'on repasse en soi les fautes réelles ou imaginaires des autres contre vous; «tout courroux, et toute colère», c'est la passion, l'irritation, le ressentiment, provenant de ce que l'on est ou se croit offensé; «toute crierie, et toute injure», c'est l'expression par des paroles des mauvais sentiments dont il est parlé plus haut. Nous voyons la triste gradation de ces choses. Une amertume non jugée produit l'irritation, qui à son tour amène les cris et les injures. Tout cela ne doit pas se trouver au milieu des chrétiens. Mais il y a une racine à ces choses, c'est «toute malice», tout sentiment mauvais envers les autres, et cette racine doit être jugée et arrachée.

(Verset 32). Comme dans les exhortations précédentes, après les sentiments et actes mauvais du vieil homme que le chrétien a dépouillé, sentiments et actes que, par conséquent, il doit répudier, nous avons les sentiments qui conviennent au nouvel homme selon le caractère de Dieu imprimé en lui, et que le chrétien a à manifester dans sa vie. Le verset 32 nous montre ce contraste.

Au lieu de l'amertume, c'est le pardon de tout ce en quoi les autres auraient pu nous avoir blessés, offensés, ou fait tort. Et ici, c'est Dieu lui-même qui nous est présenté comme modèle; Dieu qui nous a pardonné en Christ tous ces péchés, par lesquels nous l'avons offensé, et vis-à-vis desquels les plus grandes fautes des autres envers nous ne sont rien. «En Christ», ne nous rappelle-t-il pas le prix auquel il a pu nous pardonner; et Celui en qui il nous a manifesté son amour? L'esprit de pardon et de support, c'est ce qui doit exister avant tout.

Au lieu de la colère et du courroux, la compassion pour ce que souffrent les autres, la tendre sympathie et les consolations qui en découlent. Et au lieu de la crierie et des injures, la bonté les uns envers les autres, la douceur, et un esprit paisible et patient, qui relève et

encourage; des paroles aimables sortant d'un coeur qui, vivant avec Dieu, désire le bien de ses frères. Alors où sera la place pour la malice? Où les mauvais sentiments pourront-ils germer, si les bonnes herbes remplissent toute la place? Mais comme nous le verrons, c'est l'amour qui est la racine de tout cela, l'amour puisé à sa source, en Dieu qui est amour.

Chapitre 5

Les deux premiers versets de ce chapitre appartiennent, à proprement parler, au chapitre précédent. Le dernier verset nous a parlé de la bonté et de la compassion que nous avons à exercer les uns envers les autres, de l'esprit de pardon dont nous devons être animés, et l'apôtre a placé devant nos coeurs, comme modèle, Dieu nous pardonnant en Christ. Cela conduit naturellement la pensée vers la source de ce pardon, l'amour de Dieu qui nous l'accorde, l'amour de Christ par qui nous le possédons. En même temps, ce qui est dit: «Comme Dieu vous a pardonné», amène l'apôtre à placer devant nous plus complètement ce qui doit être la mesure de notre marche: Dieu lui-même.

(Verset 1). «Soyez *donc* imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants». Participants de la nature divine, étant avec Dieu dans une relation filiale — ses enfants bien-aimés — et ayant en nous son Esprit, nous avons à imiter notre Père, à reproduire son caractère ici-bas, et le caractère qui nous est présenté ici, c'est *l'amour*: «Et marchez dans l'amour». Il ne peut y avoir pour des enfants de Dieu de mesure inférieure à celle-là: «être imitateurs de Dieu».

(Verset 2). Mais à l'exhortation de marcher dans l'amour, l'apôtre ajoute un motif puissant et, en même temps, place devant nous l'exemple parfait de Celui qui, comme homme, a marché ainsi: «Et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur». Ce n'est plus seulement une disposition du coeur conduit par la grâce de Dieu, et qui oublie et pardonne les torts des autres; c'est plus: c'est l'amour dans son activité, dans son dévouement constant, dans l'oubli entier de soi-même pour les autres; c'est l'atmosphère dans laquelle on vit moralement, qui vous entoure, et qui répand son parfum, son influence dans toute la conduite: «marchez *dans* l'amour».

L'expression parfaite de cette marche ici-bas a été Christ: «Comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous». Qu'étions-nous quand il nous a aimés? Quelles misérables créatures! Dans quelle abjection nous trouvions-nous! Il n'y avait en nous que ce qui était digne d'être haï. C'est alors qu'il nous a aimés. Son amour a puisé en lui-même tous ses motifs pour se porter sur nous. Il a été parfaitement pur et désintéressé. Puis il a donné la preuve de cet amour: «Il s'est livré lui-même pour nous». C'est là, en effet, la vraie caractéristique de l'amour, c'est de se donner. C'est tout le contraire de l'égoïsme qui rapporte tout à soi, même dans les affections. Mais le vrai amour s'oublie et se donne. Tel fut celui de Christ. «Personne, dit-il, n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis». «Par ceci, nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous; et nous, nous devons laisser nos vies pour nos frères».

Il ne s'agit pas ici du sacrifice de Christ pour le péché, car dans cette offrande de lui-même pour ôter le péché, nous ne saurions évidemment le suivre comme modèle. Ce qui est présenté, c'est le fait de son dévouement et de son amour incomparable qui l'a conduit à se livrer pour nous, à donner sa précieuse vie, comme les passages cités plus haut le présentent aussi. C'est pourquoi aussi l'apôtre ajoute: «Comme offrande et sacrifice à Dieu, en *parfum de bonne odeur*». Sous la loi, les seuls sacrifices caractérisés comme étant de «bonne odeur» à l'Eternel, étaient l'holocauste, l'offrande de gâteau et les sacrifices de prospérité, mais non les sacrifices pour le péché. Les premiers représentent l'offrande parfaite et volontaire de Christ lui-même à Dieu; c'est à ceux-là que Paul fait allusion.

Mais s'il s'est livré pour nous, c'est dans une consécration et un dévouement parfaits à Dieu, Celui dont, en toutes choses, il avait en vue la gloire. Il s'est livré *pour* nous, mais comme offrande et sacrifice à Dieu. Le mobile qui l'a fait se dévouer pour nous, c'est l'amour qui puise ses motifs en lui-même, dans son propre fond.

L'objet de ce dévouement, c'est autrui. L'amour se satisfait en se dépensant. On se donne pour les autres; cela coûte quelque chose (à Christ sa propre vie); mais le tout n'est que l'expression d'un coeur consacré à Dieu et qui s'offre à lui. En cela donc, nous pouvons suivre Christ. Ainsi que l'a dit quelqu'un, en parlant des sacrifices d'agréable odeur représentant Christ: «Nous pouvons, à un point de vue inférieur, il est vrai, voir le chrétien comme nous étant présenté ici, car il doit offrir son corps en sacrifice vivant. Il doit, par les fruits de l'amour, présenter des sacrifices de bonne odeur, acceptables pour notre Dieu, par Jésus Christ». En résumé donc, le motif suprême de dévouement, c'est Dieu; le mobile et la source, c'est l'amour; les objets, ce sont les autres. On se donne pour eux, mais on s'offre à Dieu en le faisant; pour nous, comme ce l'était pour Christ d'une manière parfaite, c'est le secret du vrai service.

Dieu est amour, et Dieu est lumière. Nous venons de voir, aux versets 1 et 2, la marche dans l'amour, comme imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants; plus loin, — verset 8 et suivants, — nous aurons la marche dans la lumière, qui répond à ce second caractère essentiel de Dieu; et c'est à quoi les versets 3 à 7 sont une introduction tout à fait appropriée.

Le pardon qui nous a été accordé, l'amour dont nous sommes aimés, ne doivent pas nous faire perdre de vue les droits de la sainteté de Dieu. Le chrétien, qui a revêtu le nouvel homme, doit donc prendre garde à ce que la corruption du vieil homme ne se glisse pas dans les rapports qu'il soutient avec les autres chrétiens. C'est ce que nous montrent les versets 3 à 7.

Remarquons que l'apôtre base son exhortation aux chrétiens, non pas maintenant sur ce qu'ils sont des bien-aimés de Dieu, mais des *saints*, mis à part pour Dieu, pour répondre dans leur vie tout entière, au caractère de Celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal. Il *convient* à des saints que leurs paroles soient pures, exemptes de légèreté, de tout ce qui blesserait la bienséance. Ainsi, non seulement les chrétiens ont à s'abstenir de toute impureté et de toute cupidité dans leurs actes, mais ils doivent être séparés de ces choses, à ce point que leur bouche ne les nomme même point dans leurs conversations entre eux. «Parmi vous;»

la société chrétienne doit être sainte en tout. De l'abondance du coeur la bouche parle; si nous sommes occupés de Dieu et de Christ, les choses malséantes ne se trouveront pas sur nos lèvres, mais «bien plutôt les actions de grâces». De sorte que, comme toujours dans ces exhortations de l'apôtre, nous avons ce qui se rapporte au dépouillement du vieil homme, ce dont il y a à s'abstenir, et le côté positif et béni qui tient à la vie de Dieu dans le nouvel homme — des actions de grâces sortant du coeur et exprimées par les lèvres, au lieu des choses impures, honteuses et légères. Quel contraste!

(Verset 5). L'apôtre en appelle, pour appuyer son exhortation, à ce que les Ephésiens savaient, à ce que tout chrétien doit savoir: c'est «qu'aucun fornicateur, ou impur, ou cupide (qui est un idolâtre), n'a d'héritage dans le royaume du Christ et de Dieu». Le caractère de Dieu ne peut changer; le mal ne peut être toléré, là où il règne, car il est saint; le chrétien le sait et c'est pourquoi, même en paroles, il ne doit rien avoir à faire avec ce qui exclut les méchants du royaume du Christ et de Dieu, et ne pas traiter ces choses à la légère. Rien ne doit le souiller: «Soyez séparés, et ne touchez pas à ce qui est impur», dit le Seigneur.

La cupidité, le désir, quel qu'il soit, de s'appropriier et de garder pour soi une chose, y mettant et y attachant son coeur, est une idolâtrie, qu'il s'agisse d'argent ou d'autres choses. C'est une idolâtrie, parce que c'est mettre dans le coeur quelque chose à la place de Dieu.

Remarquons aussi cette expression: «le royaume du Christ et de Dieu», ou «de Celui qui est Christ et Dieu». De quelque manière qu'on les rende, ces paroles nous montrent l'excellence et la grandeur de Christ, soit que nous les considérions comme présentant Christ associé de la façon la plus intime à Dieu; soit que nous les considérions comme affirmant la divinité de Christ. En même temps, nous voyons ce qu'est ce royaume. Il participe du caractère même de Christ et de Dieu. Rien d'impur n'y peut entrer, car quelle convenance y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles? quel accord de Christ avec Bélial?

(Verset 6). Nous pouvons être exposés dans le monde, et même parmi ceux qui se disent chrétiens, à entendre de vains raisonnements, tendant à persuader qu'il ne faut pas être si rigides, pas y regarder de si près; c'est pourquoi l'apôtre insiste et montre non seulement l'exclusion des méchants du royaume du Christ et de Dieu, mais aussi «la colère de Dieu» qui, «à cause de ces choses, vient sur les fils de la désobéissance». Etre banni loin de Dieu, et se trouver sous le coup de sa colère, voilà le sort fatal des désobéissants. Il est bon de se tenir à la parole de Dieu, en ces jours où on cherche à en affaiblir la portée. «Que personne ne vous séduise par de vaines paroles».

(Verset 7). La conclusion que tire l'apôtre est que le chrétien ne doit point avoir de participation, soit par paroles, soit par actes, avec les désobéissants, avec ceux qui ont les caractères décrits au verset 5. S'ils sont exclus du royaume de Dieu à cause de ces choses, le chrétien qui appartient à ce royaume n'a rien de commun avec eux.

(Versets 8-14). Ici, se trouvent développés, les motifs de cette séparation exclusive: «Nous sommes lumière dans le Seigneur;» «enfants de lumière». Ainsi, le motif de notre marche présenté ici n'est pas «notre appel», ni notre relation avec Dieu dans l'amour — «de

bien-aimés enfants;» mais c'est que nous sommes lumière. Dieu est lumière, c'est son second caractère essentiel, et, par lui, c'est celui du nouvel homme, Dieu est lumière, le chrétien est lumière dans le Seigneur. Remarquons que vie et lumière sont identiques — je veux dire la vie de Dieu (Jean 1: 4). Or le chrétien possède cette vie; il est lumière.

Remarquons aussi qu'il n'est pas dit dans la Parole que le chrétien est *amour*. C'est la prérogative de Dieu. L'amour en Dieu est souverain: il n'est lié à aucune créature pour devoir l'aimer. Nous, nous aimons, parce que nous avons la vie de Dieu, et à cause de cela, nous sommes tenus d'aimer (1 Jean 4: 11). Cela n'est pas être souverain, aussi nous ne sommes pas amour. Mais étant participants de la nature divine, ayant ainsi la vie de Dieu, une nature pure, nous sommes *lumière*. Toutefois, c'est dans le Seigneur. Dieu est lumière dans son essence, flous, nous le devenons par la vie qu'il nous communique en Christ.

Qu'étions-nous donc? Tout l'opposé — c'est-à-dire *ténèbres*. Ce n'est pas seulement que les Ephésiens fussent *dans* les ténèbres, comme quelqu'un qui, dans l'obscurité qui l'envirionnerait, aurait cependant les yeux ouverts; non, c'était leur nature morale (Jean 1: 5). C'est ce que l'homme est devenu par le péché: son intelligence, sa volonté, son coeur, tout son être intérieur a été complètement obscurci (Romains 1: 21). Mais, de même que de *morts* nous avons été faits *vivants*, de même de *ténèbres*, nous sommes devenus lumière dans le Seigneur (Comparez Actes des Apôtres 26: 18 et 1 Pierre 2: 9).

La conséquence est que nous sommes exhortés à marcher comme des enfants «de lumière;» à laisser luire et briller cette lumière (Philippiens 2: 15). C'est toujours le caractère d'enfants de Dieu qui se trouve ici, non pas maintenant au point de vue de l'amour, mais de la sainteté. Nés de lui, nous sommes placés en dehors de toute souillure; c'est notre nature, nous avons à marcher d'une manière conséquente avec ce que nous sommes.

(Verset 9). Or cette lumière se manifeste par ce que l'apôtre appelle son fruit, et ainsi, nous savons ce que comporte l'expression: marcher comme des enfants de lumière. Elle n'est pas seulement quelque chose d'intérieur qui réjouit notre âme, en nous faisant contempler les choses de Dieu. La lumière, comme la vie, dans le chrétien, se montre de manière à être vue dans le monde où nous sommes placés. Christ y a été, d'une manière parfaite, la lumière; nous sommes appelés à l'être aussi (Matthieu 5: 14-16).

Quel est donc ce fruit de la lumière? Il consiste «en *toute* bonté, et justice, et vérité;» l'opposé de la méchanceté, de l'injustice et du mensonge, qui caractérisent non seulement le paganisme (Romains 1: 29, 31), mais aussi le monde christianisé (2 Timothée 3: 2-4), parce que ce sont des manifestations de ce qu'est l'homme naturel, moralement corrompu (Marc 7: 22). La lumière produit dans ceux qu'elle pénètre, tout ce qui moralement est bon, juste et vrai, conforme ainsi au caractère de Dieu, manifesté parfaitement en Christ. La vérité est toujours liée aux autres vertus, sans quoi celles-ci risqueraient de ne plus s'exercer dans la sphère et les limites qui leur conviennent.

«Eprouvant ce qui est agréable au Seigneur», se rattache à la marche des enfants de lumière. Ils n'ont pas à chercher ce qui leur plaît ou ce qui plaît au monde. Entre toutes les

choses qui se présentent, ils ont à voir celles qui plaisent au Seigneur. Cette lumière leur donnera de pouvoir les examiner et les discerner, comme la lumière physique permet de voir, d'apprécier et de comparer les qualités visibles des objets. Ce qui est agréable au Seigneur pourra ne pas toujours nous être agréable, mais en marchant dans les choses qui lui plaisent — celles qui sont bonnes, justes et vraies — et que la lumière nous fera discerner, nous éprouverons que la volonté de Dieu, qui est que nous marchions ainsi, est bonne, agréable et parfaite.

(Verset 11). «Et n'ayez rien de commun avec les oeuvres infructueuses des ténèbres, mais plutôt reprenez-les aussi». La lumière produit un fruit: quelque chose de réel, de durable en bien pour soi et pour les autres: quelque chose que l'on goûte et savoure. Les ténèbres, ce qui règne dans le coeur de l'homme irrégénéré, de celui qui n'est pas enfant de la lumière, produisent des oeuvres, pensées, paroles et actes, opposées au fruit de la lumière. L'apôtre a, sans doute, en vue les pratiques d'immoralité, de mensonge et d'injustice qui, en public et en secret, étaient courantes chez les païens. Il exhorte les chrétiens d'Ephèse à n'avoir *rien* de commun avec ces oeuvres, mais au contraire à les reprendre. Cependant, l'exhortation nous concerne aussi; car aujourd'hui, comme alors, le monde, siège des ténèbres, nous entoure, et tout ce qui est du monde, convoitise des yeux, convoitise de la chair et orgueil de la vie, produit des oeuvres. Pour être peut-être souvent moins grossières que dans le paganisme, même pour avoir un certain éclat aux yeux des hommes, ce ne sont pas moins des oeuvres de ténèbres, d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles. Ces oeuvres de ténèbres sont *infructueuses*, ne produisant aucun fruit pour le vrai bien de l'âme, ni pour la gloire de Dieu, ne laissant dans l'âme que l'amertume, le vide et le néant, ne satisfaisant en rien les besoins du coeur, au contraire. Aujourd'hui, comme autrefois, les chrétiens ne doivent pas avoir part à ces oeuvres, à ce qui est infructueux. Leur vie est destinée à porter un fruit. L'exhortation est absolue: «*rien de commun*». Ils sont lumière, or «quelle communion y a-t-il entre la lumière et les ténèbres?» (2 Corinthiens 6: 14-16). Ils sont de Dieu, quelle association peuvent-ils avoir avec un monde ennemi de Dieu? (1 Jean 2: 15; Jacques 4: 4). L'exhortation à la séparation totale d'avec les oeuvres de ténèbres est bien sérieuse, digne d'être pesée avec soin par tout chrétien.

Mais cette exhortation présente un côté positif: «Reprenez-les aussi». Comment les reprendre? Le fait seul de s'en séparer, de ne rien vouloir avoir à faire avec elles, est une répréhension (1 Pierre 4: 4), pour ceux qui les pratiquent. Mais de plus, en marchant comme des enfants de lumière, les chrétiens répandent la lumière qui, projetée sur les oeuvres de ténèbres, en dévoile et en fait ressortir le mal, l'odieux, le néant: elles sont reprises par ce contraste, manifestées dans leur vrai caractère, car la lumière manifeste l'état vrai de toutes choses. Rien de puissant comme une vie sainte pour convaincre (*) les hommes de ce qu'ils sont: c'était le cas, d'une manière parfaite, chez le Seigneur, et c'est ce qui lui attirait la haine. «La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs oeuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait des oeuvres mauvaises, hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses oeuvres ne soient reprises» (Jean 3:

19, 20). Celui qui pratique la vérité sait, au contraire, que ses oeuvres sont de nature à supporter le grand jour.

(*) *Reprendre et convaincre sont exprimés par le même mot (Voyez Jean 16: 8).*

(Verset 12). «Car les choses qu'ils font en secret, il est honteux même de les dire». L'apôtre fait ressortir par ces mots, «honteux de les dire», tout ce que ces péchés — les oeuvres de ténèbres — avaient de grave et d'odieux. Mais c'est pour cela même qu'il s'agissait de les reprendre, de les manifester par le contraste avec la sainteté chrétienne, afin que les hommes en fussent convaincus.

(Verset 13). Ces choses dont l'apôtre vient de parler, de même que toutes les autres, étant montrées sous leur vrai caractère par la lumière, sont vues comme condamnables et condamnées. De cette manière, le pécheur est convaincu de son état devant Dieu, et s'il ne se détourne pas de la lumière, s'il ne repousse pas cette conviction, il deviendra lumière lui-même. Ainsi, la vie du chrétien qui marche comme un enfant de lumière, dans la séparation du mal et la pratique de «toute bonté, justice et vérité», est une prédication puissante pour convaincre les pécheurs, les attirer à Christ, et ainsi glorifier Dieu (1 Pierre 2: 12).

(Verset 14). Mais il y a des chrétiens qui dorment, et qui, dans cet état, se trouvent comme confondus avec les morts; car il s'agit bien d'un chrétien dans ce verset, et non pas de quelqu'un qui n'a pas la vie et qui, par conséquent, ne peut dormir. Combien ne sommes-nous pas en danger de tomber dans cet état! Nous sommes entourés de morts, — c'est le monde où nous vivons, — si un chrétien tolère et ne répudie pas ses influences pernicieuses, le sommeil le prend; l'indifférence et l'engourdissement le gagnent à l'égard des choses de Dieu, des bénédictions dont il veut que nous jouissions pleinement. En quoi, extérieurement, un tel chrétien diffère-t-il des morts qui l'entourent? La lumière parfaite, Christ, brille sur lui, mais il n'en profite, ni n'en jouit point. Quelle perte pour lui! Il est couché parmi les morts; son langage, comme de quelqu'un qui rêve, est le même que le langage de ceux qui marchent selon le train de ce monde; sa conduite n'est pas celle d'un séparé du monde; plus ou moins, il participe aux oeuvres de ténèbres; c'est un chrétien mondain, qui ne voit, qui n'entend, qui ne sent rien spirituellement.

«C'est pourquoi il dit: Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ luira sur toi». Il faut qu'un tel chrétien sorte de sa torpeur, qu'il cesse d'avoir sa place au milieu des morts, qu'il en sorte, lui qui a la vie de Dieu, et il trouvera que Christ, la lumière, n'a cessé de briller sur lui, de sorte qu'il entre dans la jouissance de la bénédiction qui lui appartient, et en même temps, il verra, dans cette lumière, ce que doit être un chrétien, ainsi que les versets suivants le développent.

C'est pourquoi, *il dit*: «Réveille-toi, etc...». L'apôtre, ou plutôt l'Esprit Saint qui le guidait, fait allusion à ces paroles du prophète Esaïe: «Réveille-toi, réveille-toi, revêts-toi de la force, Sion!...» «Lève-toi, resplendis, car ta lumière est venue, et la gloire de l'Eternel s'est levée sur toi» (Esaïe 52: 1; 60: 1; comparez 26: 19). Cela s'applique directement à Israël qui, bien qu'étant toujours le peuple de Dieu, dort actuellement, comme mort au milieu des nations.

Mais la lumière, la gloire de l'Eternel, Christ, brillera sur lui quand il se lèvera, et les nations marcheront à sa lumière. L'apôtre fait l'application de ces passages au chrétien.

(Verset 15). Au lieu de dormir, il faut marcher, mais en prenant garde à ses pas, dans un chemin semé de pièges. Il s'agit de marcher, soigneusement, avec prudence, et non comme au hasard (voyez Proverbes 4: 26). Pour discerner et éviter les pièges, il faut de la sagesse; le chrétien ne doit pas en être dépourvu, car il a la sagesse divine en Christ qui l'éclaire. Il a la révélation de ce qui est agréable à Dieu; marcher soigneusement, c'est s'appliquer à le pratiquer.

(Verset 16). «Les jours sont mauvais;» nous sommes dans un monde gouverné par Satan, où le péché règne, où l'opposition à Dieu est croissante. Nous avons donc besoin d'avoir l'oeil ouvert et le coeur sage, afin de saisir les occasions, les moments opportuns que Dieu nous présente et en profiter pour faire le bien.

(Verset 17). Pour cela, il nous faut avoir l'intelligence spirituelle, afin de comprendre dans chaque cas donné, à tout moment, quelle est la volonté du Seigneur. C'est une grande chose, pour faire vraiment le bien, de comprendre quelle est la volonté du Seigneur. Nous sommes enclins à suivre la nôtre, toujours prompte à agir et à nous conduire dans ce qui nous semble bien, et qui n'est cependant pas ce que le Seigneur veut. On peut, si l'on n'y prend garde, se figurer que nous suivons la volonté du Seigneur, quand en réalité c'est la nôtre.

(Verset 18). Pour pouvoir marcher soigneusement avec sagesse et intelligence, il faut non seulement ne pas dormir, mais encore s'abstenir de l'excès du vin, de tout ce qui excite la nature. Si l'on ne veille pas, si l'on ne se conduit pas avec sagesse, si l'on n'a pas saisi la portée des enseignements du Seigneur à cet égard (Luc 21: 34), on risque fort de tomber dans le piège. Et cela d'autant plus facilement, que le vin produit d'abord une sorte d'excitation dans laquelle plus d'un chrétien, hélas! a été conduit à parler des choses de Dieu ou à agir dans la prière. «Soyez sobres, et veillez pour prier», dit l'apôtre (1 Pierre 4: 7). Le vin enivre, il ôte à l'esprit le contrôle qu'il doit exercer sur les pensées, les paroles et les actes; il excite la chair et lui lâche la bride, et tout cela aux dépens de la délicatesse des sens spirituels. «Ne vous enivrez pas de vin, *en quoi il y a de la dissolution*», c'est-à-dire le relâchement de tout sens moral (comparez Proverbes 23: 29-35; 31: 4, 5; Osée 4: 11).

Quel danger pour le chrétien et quel empêchement à ce qu'il soit «rempli de l'Esprit!» Or c'est à cela qu'il est appelé, en contraste avec l'ivresse du vin. Au lieu d'une énergie charnelle, momentanée, et qui aboutit à la dissolution, l'apôtre exhorte les saints à être «remplis de l'Esprit», source d'une véritable énergie, pour marcher saintement et joyeusement. Etre rempli de l'Esprit exprime un état subjectif, en contraste complet avec la dissolution. L'Esprit Saint a pris possession de nos pensées, de nos affections, de notre intelligence, de telle sorte qu'il régit notre être intérieur tout entier, et en exclut tout autre mobile. De cette manière, non seulement par la puissance du Saint Esprit on s'abstient du mal, côté négatif de la sainteté, mais l'âme est établie dans un état intérieur où le bien réel occupe les pensées et les affections, et qui se manifeste extérieurement par la pratique de tout ce qui est selon Dieu.

(Verset 19). Si, au lieu d'être attristé, l'Esprit Saint remplit tout notre être et le gouverne, il y produit des fruits bénis. En premier lieu, le chant, l'effusion de l'âme devant Dieu par ce moyen. Les divers chants dont il est question ici, sont l'expression de la joie (Jacques 5: 13) qui remplit le coeur par le Saint Esprit, en présence des bénédictions dont Dieu nous comble (Romains 14: 17), de la louange et de l'adoration devant un Dieu que l'Esprit Saint nous fait connaître en Christ. Ce sont des «cantiques spirituels», produits de la vie de l'Esprit en nous; contraste avec les chants profanes et mondains. La joie du chrétien est sainte; ses chants sont consacrés au Seigneur, et ne sont pas seulement des mélodies qui charment les oreilles, mais l'expression de ce qui remplit son coeur: «Chantant et psalmodiant de votre coeur au Seigneur». Et enfin, ces chants venant du coeur, donnés par l'Esprit, expression des sentiments dont il remplit l'âme, communiquent à d'autres ce qu'ils expriment, sont ainsi un moyen d'édification mutuelle, et manifestent l'union des coeurs des croyants devant Dieu: «*Vous entretenant* par des psaumes, etc.». Que le Seigneur nous donne de savoir chanter de notre coeur à sa gloire!

(Verset 20). Secondement, le fait d'être rempli de l'Esprit nous porte à rendre grâces à Dieu pour toutes choses. En tout, nous voyons la main d'un Dieu qui nous est connu dans son amour, sous son caractère de Père, et ce Père n'a envers nous que des pensées de tendresse: il veut notre bien, même en nous affligeant (Hébreux 12: 10). Cette connaissance de Dieu, nous la possédons par notre Seigneur Jésus Christ; c'est lui qui a établi et qui maintient nos relations avec Dieu; c'est en son nom que nos sacrifices d'actions de grâces montent vers lui et lui sont agréables. Nous ne pouvons être toujours dans la joie, dans le monde d'épreuves où nous vivons; mais nous pouvons *toujours* rendre grâces, car «toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu» (Romains 8: 28). Mais pour pouvoir ainsi rendre grâces, il faut que la volonté propre soit absente.

(Verset 21). Cet état d'âme, résultat de l'action sans entrave de l'Esprit remplissant le chrétien, se montre, en troisième lieu, par la soumission les uns aux autres dans la crainte de Christ. Là où l'Esprit gouverne le coeur, il n'y a point de place pour la propre volonté et l'orgueil. Il y aura donc soumission les uns envers les autres dans les diverses relations où Dieu nous a placés. Au-dessus de toute autorité, le chrétien qui se trouve dans une position subordonnée voit Christ, son Seigneur: il se soumet *dans la crainte de Christ*, duquel il est le serviteur, duquel il dépend. Ce verset 21 se lie bien à ce qui précède et à ce qui suit. Le chrétien est heureux, il peut toujours rendre grâces pour toutes choses. Mais c'est le Seigneur Jésus auquel il doit cette position, c'est en son nom qu'il rend grâces; c'est à cause de lui, en vue de lui, par amour pour lui et en craignant de lui déplaire, qu'il se soumettra. Puis suit l'énumération des diverses relations dans lesquelles cette soumission trouve à se déployer. Or c'est un devoir souvent très difficile à remplir, et qui ne peut l'être, dans ses applications si diverses et si délicates, que dans la crainte de Christ, en ne perdant pas de vue le Seigneur — agissant pour lui dans sa dépendance.

Quand il est dit «soumis les uns aux autres», cela ne peut s'entendre d'une soumission réciproque: les versets qui suivent le montrent.

Au chapitre 5 de la 1^{re} épître de Pierre, verset 5, le texte reçu porte: «De même, vous, jeunes gens, soyez soumis aux anciens, *et ayant tous de la soumission l'un pour l'autre, soyez parés d'humilité*». D'après cela, on pourrait supposer que la soumission doit être réciproque — et que, par exemple, si les jeunes gens doivent être soumis aux anciens, ceux-ci, à leur tour, ont à se soumettre aux jeunes gens. Mais la vraie leçon est: «Vous, jeunes gens, soyez soumis aux anciens; et tous, les uns à l'égard des autres, soyez revêtus d'humilité».

Celui que le Seigneur a placé au-dessus de moi doit bien être revêtu d'humilité, mais moi, tout en étant revêtu d'humilité, je dois lui être soumis dans la crainte de Christ.

(Verset 22). L'apôtre entre maintenant dans les détails relatifs aux devoirs du chrétien dans les diverses relations où il peut se trouver placé. Il commence par ce qui concerne la position de la femme à l'égard de son mari, et réciproquement. Mais aussitôt sa pensée se porte sur le grand sujet de l'épître — l'assemblée; et ici, c'est pour l'envisager comme l'objet de l'affection et des tendres soins de Christ. Nous nous occuperons d'abord exclusivement de ce qui nous est dit sous ce rapport, dans la fin de notre chapitre.

(Verset 23). En tout premier lieu, ce qui nous est présenté, c'est l'autorité de Christ. «Le Christ est le Chef (ou la Tête) de l'Assemblée», vérité déjà énoncée dans l'épître (1: 22), et que l'apôtre rappelle ici en rapport avec la place de soumission où se trouve l'Assemblée vis-à-vis de lui. L'Assemblée comprend ici tous les croyants depuis la Pentecôte jusqu'au retour du Seigneur; c'est l'Assemblée dans sa généralité.

(Verset 24). Le commencement de ce verset exprime ce qu'est l'Assemblée à l'égard de son Chef: elle «est soumise». C'est sa condition il ne s'agit pas de la *réalisation* du fait à un moment donné sur la terre.

(Verset 25). Nous arrivons, dans ce verset, à l'amour de Christ pour l'Assemblée et à la manifestation de cet amour: «Christ a aimé l'Assemblée». Remarquons tout d'abord que c'est un amour de relation — c'est-à-dire dans une relation établie. Cet amour a un caractère plus spécial que celui du Sauveur pour un pauvre pécheur, tout grand que soit cet amour-là, comme Paul le sentait quand il disait: «Le Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi» (Galates 2: 20. Voyez aussi Romains 8: 37, et Ephésiens 5: 2, où il est évidemment question de l'amour que le Seigneur a eu pour nous avant qu'une relation fût établie entre lui et nous). Il est important pour nous de faire attention à l'exactitude des expressions de la parole de Dieu en toutes choses. Autre est l'amour s'exerçant dans sa souveraineté envers des pécheurs coupables et indignes, et l'amour s'exerçant envers ceux qui se trouvent amenés dans une relation avec Dieu et Christ. Rappelons ici les paroles d'un vénéré frère sur ce sujet «Il n'est pas dit que *Christ ait aimé le monde* il n'a pas de relation avec le monde comme tel. Il est dit que Dieu a tant aimé le monde: c'est ce que Dieu est en bonté pour le monde. Il n'est pas dit que *Dieu a aimé l'Assemblée*. La relation propre de celle-ci comme telle, est avec Christ, son époux céleste. Le *Père* nous aime: nous sommes ses bien-aimés enfants. Dieu, dans ce caractère, nous aime. Ainsi *Jéhovah* aime *Israël*. — D'un autre côté, toute la tendresse et la

fidélité qui appartiennent à la relation dans laquelle Christ se trouve, sont à nous en lui, aussi bien que tout ce que le nom de Père renferme aussi de son côté».

Il est très vrai que chacun de nous, croyants, peut dire: «Christ m'a aimé et s'est livré pour moi; Christ m'aime individuellement comme son racheté». Mais il y a un amour spécial de Christ pour l'Assemblée, et chaque croyant, comme en faisant partie, a le droit de se l'approprier et de compter sur lui. On jouit en commun de cet amour. C'est ce qui rend précieux le rassemblement des enfants de Dieu comme assemblée. De là aussi l'importance de ne pas limiter ce rassemblement aux chrétiens avec lesquels on se réunit, mais d'y comprendre tous les rachetés de Christ. Dieu a formé, par son Esprit et pour la gloire de son Fils, un lien entre ceux qui lui appartiennent maintenant sur la terre, et Christ a pour eux un amour tout particulier dont jouissent ceux qui le réalisent. Quelle joie pour nos âmes d'entrer d'une manière consciente dans cet amour, et quel privilège de travailler à amener les autres membres du corps de Christ à en jouir aussi! Il a aimé l'Assemblée, l'Assemblée tout entière.

Christ a donc aimé l'Assemblée; c'est le motif de son dévouement absolu pour elle et la source de toutes les bénédictions dont il la comble.

Le premier effet de cet amour pur et infini comme Celui qui l'éprouve, immuable et éternel comme Il est dans sa nature, est exprimé par ces paroles: «Il s'est livré lui-même pour elle». C'est le propre de l'amour de renoncer à tout pour l'objet aimé, de lui donner tout ce que l'on a de plus précieux, de se donner soi-même tout entier. Nous le concevons; mais Christ seul l'a pleinement et parfaitement réalisé pour l'Assemblée. Il est ce marchand «qui cherche de belles perles; et ayant trouvé une perle de très grand prix, il s'en alla et vendit tout ce qu'il avait, et l'acheta» (Matthieu 13: 45, 46). Pour Christ, l'Assemblée était de très grand prix; il la voyait telle; il l'aimait et voulait l'avoir; il a tout abandonné, tout laissé pour cela, et enfin «il s'est livré lui-même pour elle», afin de se l'acquérir.

«Remarquons l'étendue du don. Il se donne *lui-même*. Ce n'est pas seulement sa vie, tout vrai que ce soit, mais c'est lui-même. Nous voyons en cela spécialement le dévouement de son amour: il donne, et ce qu'il donne, c'est lui-même. Tout ce que Christ était est donné, et donné par lui; c'est l'entier dévouement et le don de lui-même. Et maintenant, tout ce qui est en lui — sa grâce, sa justice, son acceptation auprès du Père (comme homme parfait avant sa mort), sa sagesse, la gloire excellente de sa personne, l'énergie de l'amour divin qui peut se donner, tout est consacré au bien-être, au bonheur de l'Assemblée. Il n'est point de qualités, point d'excellences en Christ qui ne soient nôtres, en conséquence de ce don qu'il a fait de lui-même» (*).

(*) Etudes sur la Parole de Dieu.

L'Assemblée connaît ainsi l'amour dans le don qu'il lui a fait de lui-même, afin de l'acquérir. Il n'a rien laissé de lui-même qu'il n'ait livré pour elle. Et c'est ce qui attire et gagne le coeur (1 Jean 3: 16; 4: 19). De plus, c'est une chose accomplie pour toujours.

(Verset 26). La seconde chose qui résulte de l'amour de Christ pour l'Assemblée, et qui découle aussi de ce qu'il s'est donné pour elle, c'est qu'il veut l'avoir pour lui, telle qu'elle

réponde à ce qu'il est lui-même et à ce que son coeur a en vue pour elle. «Il s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau, par parole».

L'objet premier de Christ en se livrant pour l'Eglise est donc de la sanctifier, c'est-à-dire de la mettre à part du monde pour lui-même. C'est ce que signifie à proprement parler le mot sanctifier; mais la mise à part n'est que le côté négatif, pour ainsi dire. En étant mise à part pour lui, l'Eglise doit répondre moralement à soit caractère céleste et pur, et c'est là le côté positif de la sanctification. C'est une oeuvre que Christ accomplit, et cela en vertu de ce qu'il est et de ce qu'il a fait pour l'Eglise.

Il la sanctifie donc *en la purifiant*. Il ne trouve pas l'Eglise telle qu'il la veut pour répondre à ce qu'il est — Lui est pur — et à la demeure où il veut l'introduire: il faut donc qu'il la purifie moralement, qu'il la débarrasse de tout ce qui n'est pas en harmonie avec Dieu, avec lui-même et avec le ciel.

Le moyen que Christ emploie pour cette purification pratique est «le lavage d'eau par parole». L'expression «lavage d'eau» indique qu'il ne s'agit pas ici du «sang qui purifie de tout péché», du fait qu'il «nous a lavés de nos péchés dans son sang». L'aspersion du sang pour nous purifier est faite une fois pour toutes (Hébreux 9; 10). La culpabilité est ôtée; il n'y a plus d'imputation de péchés, mais une position acquise au croyant pour toujours en vertu du sacrifice de Christ offert une fois pour toutes.

Ici, il s'agit d'une action morale exercée dans le coeur et la conscience, pour débarrasser le croyant et l'Eglise de toute impureté ou souillure contractée en passant ici-bas. «Celui qui a cette espérance en lui, se purifie, comme lui aussi est pur». Le lavage d'eau s'opère «par parole». La parole de Dieu est l'eau employée par le Seigneur. «Vous êtes déjà nets par la parole que je vous ai dite;» c'est la parole appliquée à l'âme par le Saint Esprit, et qui la sépare du monde pour Christ (Jean 15: 3). C'est une chose faite et qui ne se renouvelle pas (voyez Exode 29: 4); mais pour former le coeur de l'Eglise et pour les manquements dans sa marche à travers le désert, nous avons l'action constante de Christ figurée dans le lavage des pieds (Jean 13). C'est le lavage d'eau par parole. La parole est bien toute l'Ecriture, mais plus spécialement ce qui exprime ce qu'est Christ dans son amour et sa pureté, et ce que sont les choses célestes. (Jean 16: 14). En premier lieu, la présentation de ces choses à l'âme, dégage le coeur de ce qui est de la terre et forme les affections pour ce qui est en haut. «Nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image» (2 Corinthiens 3: 18). C'est ainsi que se réalise le verset cité plus haut: «Celui qui a cette espérance en lui, se purifie, comme lui aussi est pur». Mais en second lieu, la parole nous fait juger tout ce qui, dans notre marche, est en désaccord avec le caractère et les affections de Christ. L'ayant vu, jugé et confessé, le lavage d'eau par parole a été effectué. «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, et nous purifier de toute iniquité». Mais cela est le résultat de ce que «nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ le juste».

Ainsi Christ dans son amour agit continuellement, avec une patience parfaite, pour rendre l'Eglise propre pour Dieu, pour lui-même et le ciel. Et il le fera jusqu'à son retour.

(Verset 27). Si l'on s'arrêtait à considérer le résultat acquis jusqu'ici, en voyant l'état de l'Eglise sur la terre, on pourrait penser que ce résultat est nul, et on serait porté à se demander ce qu'il faudra que le Seigneur fasse encore avant son retour, pour amener l'Eglise à un état meilleur. Mais nous n'avons pas à regarder à ce que l'homme a fait et fait; il a failli dans ce qui lui était confié à l'égard de l'Eglise comme à l'égard de toute autre chose. Il faut envisager les choses au point de vue du Seigneur, qui ne cesse d'agir dans sa grâce et amènera les choses au but que son amour veut atteindre et pour lequel il s'est livré lui-même. Le second objet de Christ en se livrant pour l'Eglise, son but suprême et final à son égard, le couronnement de son amour, nous est indiqué dans ces paroles: «Afin que lui se présentât l'Assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable». C'est la fin triomphante de l'Eglise dans la gloire après les fatigues et les luttes du chemin, après avoir été durant ce temps l'objet de la tendresse et des soins de Christ.

L'oeuvre de sanctification et de purification a été accomplie sur la terre; maintenant le Seigneur, selon le désir de son coeur, introduit son Epouse auprès de lui dans la gloire (Jean 17: 22, 24). Il opère par sa puissance pour faire disparaître tout ce qui tenait à son séjour sur la terre et qui n'était pas un fruit de ses soins. Autrefois, l'Eternel Dieu avant formé Eve, tirée d'Adam, la lui présente pour être sa compagne et répondre aux affections de son coeur, en partageant sa gloire comme chef de la création. Maintenant Christ, le second homme, dernier Adam, ayant formé l'Eglise selon sa pensée, l'ayant tirée de lui-même, pour ainsi dire, lui ayant communiqué sa vie, après s'être livré pour elle, se la présente à lui-même dans la gloire, glorieuse, reflétant sa gloire et la partageant, Epouse de Celui qui est «Chef sur toutes choses à l'Assemblée». Comme Rebecca, après la traversée du désert sous la conduite du serviteur, se trouve en présence d'Isaac, de l'héritier de tous les biens d'Abraham, et est conduite par lui dans la tente de Sara, de même Christ vient pour mettre fin au voyage de l'Eglise, et transformée par sa présence, il la conduira dans la demeure céleste où elle partagera sa place, héritière avec lui (Ephésiens 1: 10-13).

Quelle consolation de contempler à l'avance par la foi, ce moment de la rencontre de l'Epoux avec son Epouse. «Il se la présentera à lui-même», et nous, nous le verrons tel qu'il est. Dans cette gloire où l'Eglise sera, toute ride, — toute trace de fatigue, toute tache, — toute trace de souillure, auront disparu. Rien, plus rien du désert que le souvenir de ses tendres soins à lui. Elle est sainte et irrépréhensible. Déjà sur la terre, en lui, elle était telle; qui pouvait l'accuser? elle était devant Dieu, telle que lui (Ephésiens 1: 4; Romains 8: 33-35; 1 Jean 4: 17). Maintenant, elle est auprès de lui, dans la gloire, resplendissante de sa pureté et de sa sainteté. L'Epouse est ornée pour son Epoux: «Il lui a été donné d'être vêtue de fin lin, éclatant et pur». C'est ce que son amour voulait pour elle! A lui soit gloire!

A toi seul, ô Jésus, à ta lumière pure,
O Soleil de justice, empruntant ses rayons,
L'Eglise portera dans la gloire future,

L'éclat immaculé de tes perfections.

Les versets 29 et 30 expriment d'une manière infiniment touchante et pour le temps présent, les soins du Seigneur pour l'Eglise et l'intimité de son union avec Christ. Il l'aime comme sa propre chair; «il la nourrit et la chérit». Elle a besoin de nourriture, et Christ y pourvoit, par le moyen du ministère (chapitre 4). Dans sa faiblesse, elle a besoin de son amour et de ses tendres sympathies; elle a ici l'assurance qu'il la chérit et que, par conséquent, il pourvoira à tous ses besoins, la soutiendra et la défendra, comme sa propre chair, comme lui-même. Il ne la laisse pas (Jean 14: 18).

«Nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os». L'apôtre fait allusion à Eve tirée d'Adam, pour exprimer l'intimité de notre union avec lui. Notre position ainsi que notre vie, nous tirons tout de lui.

Mais il est bon de remarquer à propos de ces paroles: «De sa chair et de ses os», qu'il ne s'agit pas ici de Christ devenant homme, «participant à la chair et au sang», comme il est dit en Hébreux 2. Il n'est pas question ici de son incarnation, mais de notre union avec lui, ce qui ne pouvait avoir lieu avant sa mort. (Jean 12: 24). Adam n'était pas chair et os d'Eve, mais Eve, comme tirée de lui, l'était d'Adam. De même l'Eglise, ayant sa position et sa vie en Christ, tirée de lui et unie à lui, est de sa chair et de ses os.

(Verset 31). C'est un grand mystère que cette union de Christ et de l'Eglise. L'apôtre l'exprime en appliquant à cette union le passage de Genèse 2: 24, et afin de bien faire comprendre que ce mystère concerne l'union de Christ et de l'Eglise, et non celle du mari et de la femme, il ajoute: «Mais moi, je parle relativement à Christ et à l'Assemblée».

L'homme doit abandonner ses autres relations naturelles pour s'attacher à sa femme (verset 31), et c'est bien ce que le Seigneur a fait pour son Assemblée. Il a laissé pour elle tous ses droits naturels, comme Juif et comme Messie. Pour avoir la perle de grand prix, «il s'en alla, et vendit tout ce qu'il avait». De quel prix est l'Assemblée aux yeux de Christ; qu'il est grand son amour pour elle!

Reprenons maintenant les versets 22-33, au point de vue des exhortations relatives aux devoirs réciproques des femmes et des maris. D'une manière générale, toutes ces exhortations ont la plus haute importance pratique, parce que les rapports que nous avons à soutenir avec les autres remplissent toute la vie, et que, parmi ces rapports, ceux qui existent entre supérieurs et inférieurs sont les plus nombreux et impliquent des devoirs réciproques difficiles à bien accomplir. Le supérieur est constamment tenté d'abuser de sa position d'autorité; d'un autre côté, rien n'est difficile au cœur naturel comme de se soumettre. L'apôtre, ayant affaire à des chrétiens, place les uns et les autres, supérieurs et subordonnés, en présence du Seigneur auquel tous ont à être soumis dans l'exercice de leurs devoirs.

Toutefois il commence toujours par les inférieurs auxquels il rappelle le devoir de la soumission; aux femmes (5: 22), aux enfants (6: 1), aux serviteurs (6: 5). N'y aurait-il pas là un égard pour ceux qui ont à se soumettre, chose si difficile à l'homme naturel? Du reste, Paul vient d'exhorter d'une manière générale les subordonnés à la soumission (verset 21), et ce qui

suit n'est que l'application du principe général aux diverses relations. En s'adressant d'abord à ceux qui ont à se soumettre, il ne saurait oublier de placer devant les supérieurs la manière dont ils ont à exercer leur autorité, non avec arbitraire, mais dans l'esprit chrétien.

La première relation établie de Dieu est celle de mari et de femme. Elle est la première en date, et la première ici mentionnée. Par les développements précieux concernant Christ et l'Eglise, auxquels cette relation a donné lieu, nous pouvons voir son importance aux yeux de Dieu. Sa bonté envers l'homme s'était ainsi exprimée au commencement: «Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je lui ferai une aide qui lui corresponde». Dieu fit cette aide, pour répondre aux besoins du cœur d'Adam. Celui-ci, à son tour, répondit à la pensée de Dieu, en disant: «Cette fois, celle-ci est os de mes os, et chair de ma chair». Un lien d'affection était formé et l'unissait à Eve. Hélas! le péché entra et corrompit tout, même dans cette sainte et douce relation, et rendit nécessaires les exhortations telles que celles que nous lisons ici.

Les deux seules exhortations adressées aux femmes sont celles-ci: «Femmes, soyez soumises à vos propres maris, comme au Seigneur» (verset 22). «Comme l'Eglise est soumise au Christ, ainsi que les femmes le soient aussi à leurs propres maris» (verset 24), et: «Quant à la femme, qu'elle craigne (ou respecte) son mari». Le verset 21 nous donne le motif général de la soumission: c'est la crainte de Christ. Le verset 22 nous présente le mode de soumission qui convient à la femme vis-à-vis de son mari: «comme au Seigneur», et cela est fondé sur ce que le mari est à l'égard de la femme. Il est le chef de la femme, comme aussi le Christ est le chef de l'Assemblée. Ce verset 22 ne veut donc pas dire simplement: Soyez soumises, parce que le Seigneur le commande; ou comme si en le faisant vous obéissiez au Seigneur. Il va plus loin et veut dire: Soyez soumises à vos maris, comme vous êtes soumises au Seigneur. Si la femme craint le Seigneur, elle reconnaîtra le Seigneur dans l'autorité qu'il a conférée au mari. Le verset 23 nous montre, en effet, que le mari est, relativement à la femme, dans la même position que Christ à l'égard de l'Assemblée. Puisque la condition de l'Assemblée est d'être soumise à son chef, celle de la femme est de l'être à son propre mari. Ce même verset 24 nous indique encore l'étendue de la soumission: c'est «*en toutes choses*».

Telle est la condition de la femme à l'égard de son mari, la chose étant envisagée ici au point de vue absolu, au point de vue où l'un et l'autre sont chrétiens. L'accomplissement de nos devoirs envers les autres est d'ailleurs toujours indépendant de la manière dont les autres remplissent les leurs envers nous. Il se peut que le mari manque, soit dur, exigeant: le devoir de la soumission de la femme n'en est pas moins positif. C'est l'épreuve de sa foi, de sa confiance et de sa soumission au Seigneur; et il y a en cela une grande force et une puissante consolation. Il se peut même que le mari ne soit pas chrétien; l'apôtre Pierre s'occupe de ce cas, et nous fait voir quel fruit béni peut porter alors la soumission de la femme (1 Pierre 3: 1, 2), bien loin de diminuer l'obligation de celle-ci. Il en serait de même dans les cas pénibles où, par obéissance à Dieu, elle ne pourrait accéder à des exigences contraires à la parole de Dieu. Sa fidélité, accompagnée de douceur, peut avoir un effet salutaire. Mais, dans les Ephésiens, l'apôtre n'envisage pas ce côté; il montre le mariage tel qu'il doit être entre chrétiens. Et il

termine par une exhortation au *respect* que la femme doit avoir pour celui qui est son chef, selon l'ordre de Dieu: «Quant à la femme, qu'elle craigne son mari».

Remarquons encore, à ce sujet, que la Parole touche à nos points sensibles, à ce qui ne coule pas de nos caractères naturels, car il faut que le moi soit brisé. Ce n'est pas le propre de la femme d'être soumise. D'une manière générale, c'est le caractère propre de nous tous que l'indépendance. La femme est naturellement aimante, dévouée: elle a besoin de s'attacher. Aussi la Parole ne l'exhorte pas à aimer son mari: en général, ce n'est pas de ce côté qu'elle manquera. Mais elle pourra vouloir dominer; ce penchant pourra s'accentuer, si, comme il arrive dans notre pauvre état actuel, ses facultés dépassent celles de son mari. La Parole la ramène à la position qui lui convient: «Femmes, soyez soumises à vos propres maris».

Dans un passage de Tite (2: 3-5), on voit cependant les femmes âgées, que leur expérience doit rendre propres à enseigner de bonnes choses, être exhortées à apprendre aux jeunes femmes à aimer leurs maris et leurs enfants, etc.

Les exhortations adressées aux maris sont plus étendues, et sont fondées sur l'exemple de Christ dans sa conduite envers l'Assemblée. L'exhortation générale est: «Maris, aimez vos propres femmes». La soumission recommandée à la femme ne saurait donc être un esclavage pour celle-ci; la femme *obéit* comme à Christ; en Christ, le mari *aime*; il y a dans la soumission de l'une, comme dans l'amour de l'autre, communion avec le Seigneur. Il n'est pas dans la nature de l'homme d'aimer avec abnégation, en se dévouant. Il aime plutôt pour lui-même. Voilà pourquoi l'apôtre propose aux maris pour modèle, l'amour de Christ pour l'Eglise; amour de dévouement complet et n'ayant pour but que le bien de son objet. C'est ainsi que le mari doit aimer sa *propre* femme: en vue de son bien moral et de son perfectionnement; en s'oubliant lui-même pour elle.

Au verset 28, l'apôtre reprend en disant: «De même, les maris doivent aimer leurs propres femmes comme leurs propres corps; celui qui aime sa propre femme, s'aime lui-même». L'Eglise est le corps de Christ, elle est une avec lui; de même les époux sont un, «une seule chair». Or personne n'a jamais haï sa propre chair, de sorte qu'un mari doit aimer sa femme comme son propre corps, comme une partie de lui-même. On a des soins pour son corps; on le nourrit, on cherche à lui éviter le mal et à le maintenir en bon état. Ainsi le mari doit entourer sa femme de tendresse, lui faire du bien, et être son appui constant, Christ est encore son modèle dans ces soins exprimés par ces mots: «il la nourrit et la chérit» (*), ou la soigne tendrement, l'encourage et la console, comme une tendre mère le fait pour son petit enfant qu'elle tient dans son sein.

(*) Ce mot *ναλπει* renferme l'idée d'encourager, consoler, réjouir.

En troisième lieu, le verset 33 dit aux maris: «Que chacun de vous aussi, en particulier, aime sa propre femme comme lui-même». Elle a droit à cette affection-là; le mari doit l'aimer comme un autre lui-même, et, par conséquent, ne point la faire passer après lui dans ce qui peut être l'expression de l'amour, ne pas penser à soi d'abord, puis à elle; mais en tout, l'unir à sa vie.

Tout aboutira à bien pour l'Eglise, à cause de l'amour de Christ pour elle, amour qui est la source et le mobile des soins qu'il prend pour elle, de manière à se l'attacher en gagnant son coeur pour lui. C'est ainsi que les soins affectueux, le support, la patience et les égards des maris peuvent tout conduire à bien dans les ménages chrétiens. Christ nourrit et chérit son Eglise; c'est ce que fera le mari pour sa femme, s'il prend l'amour qu'il a pour sa propre personne comme mesure de son amour pour sa femme. Ce sont des soins délicats qui sont réclamés des maris envers leurs femmes. Ils ne doivent pas les soumettre à une sorte de joug autoritaire, souvent privé d'affection, d'égards et de respect.

Aussi, l'apôtre Pierre dit-il en parlant des femmes: «Maris, demeurez avec elles selon la connaissance, comme avec un vase plus faible, c'est-à-dire féminin, leur portant honneur comme étant aussi ensemble héritiers de la grâce de la vie, pour que vos prières ne soient pas interrompues».

Il ne s'agit pas ici de prières mutuelles, comme si la femme avait à s'exprimer à haute voix en priant, son mari étant avec elle. Rien ne nous autorise à déroger à l'ordre établi de Dieu, sur ce point, non plus que sur aucun autre. Les prières ensemble, par l'organe du mari, ont assurément une grande importance, et nous voyons que l'apôtre les suppose, bien que l'expression: «vos prières», puisse avoir une portée plus étendue. Comment, en effet, le mari priera-t-il lui-même, soit en particulier, soit en famille, ou dans l'assemblée, s'il manque d'égards, s'il est dur dans sa manière d'agir envers sa femme, si d'une manière quelconque la paix mutuelle est troublée? Et comment la femme pourra-t-elle dire amen aux prières de son mari, si son coeur est accablé par la conduite qu'il tient à son égard?

Chapitre 6

La seconde relation naturelle, découlant de la première et que l'apôtre nous présente, est celle des parents et des enfants. Comme pour la relation précédente, l'exhortation s'adresse d'abord à ceux qui doivent la soumission aux autres. Le grand principe pratique du christianisme, ou même, d'une manière plus générale, le principe qui a dû toujours et doit gouverner l'homme pour le bien, c'est l'obéissance, dont le Seigneur Jésus, dès l'enfance, a donné l'exemple parfait. Ici, ce principe est appliqué à la relation d'enfants à l'égard des parents: «Enfants», dit l'apôtre, «obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste». Cette obéissance à ceux desquels on tient la vie, qui nous ont soignés, nourris et élevés, est juste selon la nature. Dieu, dans la loi, confirme cette obligation d'une manière positive par le cinquième commandement, et l'apôtre, en citant celui-ci, montre que le christianisme ne l'a point abrogé, car Dieu reconnaît toujours l'ordre qu'il a établi.

Pour montrer l'importance de cette exhortation, l'apôtre, en citant le commandement de la loi: «Honore ton père et ta mère, afin que tu prospères et que tu vives longtemps sur la terre», ajoute que c'est le premier commandement avec promesse. La prospérité matérielle et la longue vie étaient les bénédictions que l'Eternel accordait à son peuple terrestre, lorsque celui-ci était obéissant. Dieu les promettait d'une manière spéciale aux enfants qui rendaient à leurs parents l'honneur qui leur était dû, et si maintenant ce ne sont pas des bénédictions

matérielles que nous avons à attendre, nous pouvons cependant être assurés et conclure des paroles de l'apôtre, qu'une bénédiction particulière reposera sur les enfants qui honorent leurs parents. La bénédiction se trouve rattachée à la reconnaissance de l'autorité en ceux à qui Dieu l'a conférée.

Le mode et le mobile de l'obéissance nous sont indiqués par ces mots: «dans le Seigneur». L'affection est un mobile puissant, sans doute, la conscience aussi nous fournit un motif à l'obéissance, mais c'est le Seigneur qui donne à la fois la force pour marcher dans ce chemin et pour obéir de la manière qu'il faut. L'enfant chrétien a pour motif d'obéissance le Seigneur, qui a donné l'autorité aux parents. C'est pour lui en même temps un encouragement dans les difficultés que le chemin de l'obéissance peut présenter, et une douceur lorsqu'il pense: «En obéissant à mes parents, je suis agréable au Seigneur».

Mais «dans le Seigneur» marque aussi la limite. Il faut toujours reconnaître l'autorité des parents et les honorer, qu'ils soient Juifs ou païens, comme cela pouvait arriver à Ephèse, ou qu'ils ne portent que le nom de chrétiens sans en posséder la réalité, mais alors le cas peut se présenter où «il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes» (Actes des Apôtres 5: 29). Si, à Ephèse, un enfant de parents païens avait été converti au Seigneur, et qu'ils eussent voulu le contraindre à renier le Seigneur, il n'aurait pu leur obéir en cela; son obéissance étant caractérisée par ces mots: «dans le Seigneur». Mais malgré tout, il ne cessait pas de reconnaître l'autorité de ses parents, et rien ne l'empêchait de les honorer. Voilà pour ce qui concerne les enfants chrétiens.

Mais tous les enfants de parents chrétiens se trouvent placés par le fait même de ce que sont leurs parents, dans une position spéciale de mise à part (voyez 1 Corinthiens 7), et ainsi ont aussi à obéir dans le Seigneur. L'exhortation concerne tous les enfants de l'Assemblée. Ils sont tous sous cette responsabilité.

(Verset 4). Les pères sont exhortés à ne pas provoquer leurs enfants, à ne pas les irriter. Si les pères seuls sont nommés, c'est sans doute parce qu'en premier lieu, le père est le chef de la famille, et ensuite parce qu'une semblable exhortation est plus nécessaire pour eux que pour les mères, dont le coeur est naturellement plus porté à la tendresse. Toutefois, en principe, elle s'adresse aux uns et aux autres, car la mère peut avoir à exercer l'autorité soit par l'absence momentanée ou le délogement du père.

«Ne provoquez pas vos enfants;» l'exercice de l'autorité des pères, l'éducation, la correction de leurs enfants, tout doit être le fruit de l'affection paternelle, telle qu'est celle de Dieu envers nous, lui qui ne nous châtie que pour notre profit. Ainsi l'affection des pères doit se montrer de manière à gagner le coeur des enfants, et, se répandant en tout, leur faire aimer le foyer domestique. Si un père doit corriger son enfant, il ne doit pas le faire comme quelqu'un qui aurait à venger une insulte personnelle, mais être en cela aussi imitateur de Dieu qui châtie avec amour, pour le bien de celui qui a mérité le châtiment.

«Elevez-les dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur». La discipline exprime la règle et la sévérité souvent nécessaire pour maintenir la règle. Les avertissements

indiquent plutôt l'enseignement donné avec douceur aux enfants, pour leur montrer quelle doit être leur conduite. Mais discipline et avertissements doivent être du «Seigneur». Le père exerce la discipline du Seigneur et place ses enfants sous ses avertissements. La pensée de Dieu est ainsi de nous faire considérer les enfants comme étant au sein de l'ordre de choses où Dieu habite, où le Seigneur exerce son autorité, et où se trouve l'enseignement du Saint Esprit. Comme quelqu'un l'a exprimé: «Les enfants doivent être élevés pour le Seigneur, et comme le Seigneur les élèverait».

Les versets 5 à 9 se rapportent à une relation qui n'était pas une institution divine avant la chute, mais qui avait son origine dans l'état de péché de l'homme — celle de maîtres et d'esclaves, car il s'agit ici, non de serviteurs libres, mais d'hommes appartenant à d'autres hommes. La soumission et une soumission respectueuse — avec crainte et tremblement — n'est pas moins recommandée aux esclaves, mais rien n'est plus touchant que les encouragements que Dieu leur donne dans leur triste condition, et les motifs élevés qui leur sont présentés pour être obéissants. Les maîtres qu'ils ont sont des maîtres selon la chair, qui peuvent être bons ou fâcheux, n'importe — l'esclave doit les respecter et leur obéir, et non se révolter contre leur autorité. Jamais le christianisme ne conduit à l'insubordination, mais il introduit la saveur du ciel dans les conditions de subordination, même les plus humiliantes. Le pauvre esclave devenu chrétien, était l'affranchi du Seigneur; il appartenait à Christ. Il devait obéir à son maître selon la chair, en simplicité de coeur, sans raisonner sur sa position, sans se plaindre, obéir comme à Christ, ayant son Seigneur devant lui. Devenu esclave de Christ, il devait servir non par crainte du châtement et seulement sous les yeux du maître, non plus pour être loué par les hommes, mais comme étant toujours sous les yeux de Christ, et désirant lui être agréable. C'était d'ailleurs la volonté de Dieu qu'il faisait en obéissant ainsi à son maître, car c'est Dieu qui avait permis que, dans un monde de péché, il fût dans cette condition d'esclave. Et cette volonté de Dieu, comment devait-il l'accepter et l'accomplir? De coeur, servant *joyeusement*, comme asservi au Seigneur et non aux hommes. Ainsi la misérable et humiliante position d'esclave de l'homme, position parfois si douloureuse, disparaissait de devant ses yeux; Dieu, dans son amour, la remplaçait pour lui, par le doux assujettissement au Sauveur qui l'aimait, au Seigneur qui l'avait racheté, au Dieu qui était son Père. Quelque pénibles que fussent ses devoirs d'esclave, il pouvait dire en les accomplissant: «C'est mon Dieu que je sers». A quelle hauteur Dieu ne plaçait-il pas l'esclave méprisé, sans pour cela diminuer en rien sa responsabilité d'obéir, mais en lui donnant les motifs et les mobiles puissants pour le bien faire. Et c'est ainsi que l'évangile pouvait être *orné* en toutes choses par ceux que le monde considérait comme un rebut (Tite 2: 10).

Et au delà de cette terre, quand il n'y aura plus ni hommes libres, ni esclaves, la Parole montre le Seigneur, au jour de gloire, tenant compte de quelque bien que l'homme aura fait, dans quelque position qu'il se soit trouvé placé. Ayant servi le Seigneur et non les hommes, c'est du Seigneur qu'ils recevront la récompense.

Ce beau passage renferme d'ailleurs les principes qui doivent gouverner les serviteurs chrétiens aujourd'hui, bien qu'ils soient des serviteurs libres.

(Verset 9). Les maîtres ont moins de paroles à leur adresse. Ils n'avaient pas besoin d'encouragements, comme les pauvres esclaves. «Faites en de même avec eux», dit l'apôtre; c'est-à-dire considérez-vous comme esclaves de Christ, ayant à lui répondre comme à votre Seigneur, et à faire aussi la volonté de Dieu. Ils avaient donc à se conduire chrétiennement à l'égard de leurs esclaves, «renonçant aux menaces», qui ne conviennent en aucune manière aux disciples de Celui qui était doux et humble de coeur, et qui, souffrant de la part des hommes, ne menaçait pas. Ils avaient à imiter leur Maître qui était aussi celui de leurs esclaves. Ils avaient à se souvenir que, quelle que fût leur position d'autorité sur la terre, ils avaient aux cieux un Maître duquel ils dépendaient, et devant lequel tous sont égaux, qui juge justement, auprès duquel il n'y a point d'acceptation de personnes. Il y a une grande délicatesse à rappeler ces deux motifs de conduite chrétienne aux maîtres et non aux esclaves: «Leur Maître, et le vôtre, est dans les cieux», et «il n'y a pas d'acceptation de personnes auprès de lui» — il vous juge tous sur le même pied.

De même que les exhortations adressées aux esclaves, conviennent en principe aux serviteurs actuels, ce que l'apôtre dit aux maîtres, s'applique à ceux d'aujourd'hui, car exercer l'autorité avec rigueur, et même en abuser, est un des penchants naturels du coeur de l'homme.

(Verset 10). Ici cessent les exhortations relatives aux diverses relations dans lesquelles le chrétien peut se trouver sur la terre. Un sujet particulier est introduit qui concerne tous les saints, et les exhortations deviennent générales. Ce sujet est celui du combat. Mais ce combat a lieu sur le terrain même où l'apôtre nous a montré que sont les privilèges du chrétien, c'est-à-dire dans les lieux célestes, là où il est béni de toute bénédiction spirituelle en Christ, où il est assis en lui, où la sagesse diverse de Dieu est montrée aux principautés et aux puissances par l'Assemblée. Ainsi le combat se rattache au caractère même de l'épître. Ce n'est pas comme dans l'épître de Pierre, où les saints sont envisagés comme des pèlerins sur la terre, en route vers l'héritage céleste. Là, le désert est la scène du combat (1 Pierre 2: 11; 5: 8). Dans l'épître aux Colossiens, qui se termine par des exhortations semblables à celles que nous avons vues dans notre épître, les chrétiens sont vus comme ressuscités, mais encore sur la terre, et il n'est pas question pour eux de combat. En Ephésiens, le combat a lieu là où nous sommes placés — or, nous sommes «assis dans les lieux célestes en Christ».

Ce n'est donc pas tout de se conduire chrétiennement dans les diverses conditions et relations naturelles dans lesquelles nous nous trouvons ici-bas, — ce qui est représenté par la marche d'Israël à travers le désert, — mais il faut combattre les ennemis qui voudraient nous empêcher de jouir des biens et des privilèges célestes que nous avons en Christ. C'est ainsi que, bien que Canaan eût été donné à Israël, les ennemis occupant le pays, il fallait que le peuple de Dieu combattit pour en prendre possession et en jouir effectivement. Les Israélites avaient à combattre des hommes — le sang et la chair; notre lutte est contre les puissances des ténèbres. Or, pour combattre de tels ennemis, il faut autre chose que la force et les armes humaines, Nous avons besoin de la force du Seigneur et de l'armure complète de Dieu.

La première chose donc que nous dit l'apôtre est: «Fortifiez-vous *dans le Seigneur* et dans la puissance de sa force». Il met de côté la force de l'homme comme complètement insuffisante contre des ennemis aussi puissants, et place devant nous, pour que nous nous en emparions, «la puissance de la force» du Seigneur, de Celui qui a triomphé de tous ces ennemis et auquel rien ne peut résister. Nous pouvons voir, au chapitre 4, ce qu'est la puissance de la force du Seigneur. Ressuscité, victorieux de la puissance de l'ennemi, il emmène «captive la captivité», monté en haut, au-dessus de tous les cieux, et remplit tout des effets de sa victoire. Cette force du Seigneur est nôtre en lui. «Fortifiez-vous dans le Seigneur»: on est en lui; saisissons cela pour être forts; saisissons ce que nous avons en Christ, selon les conseils et la grâce de Dieu; et puis, usons de «la puissance de sa force», soyons-en revêtus et pénétrés.

Remarquez comme ces paroles, nous exhortant à nous fortifier dans le Seigneur, sont bien à propos les premières, car, pour endosser une armure et être prêt au combat, il faut avoir de la vigueur. Un homme débile ne vaut rien pour cela. Et il ne nous est pas dit seulement: Soyez forts; mais la source où nous pouvons puiser la force nous est montrée — «dans le Seigneur». Quelle ressource!

(Verset 11). Mais avec la force, et pour pouvoir en user, il faut l'armure complète de Dieu. De même que la force est du Seigneur et non de nous, l'armure doit être de Dieu et non de l'homme, pour pouvoir résister à des adversaires tels que ceux avec qui la lutte est engagée et qui sont décrits plus loin. Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles. L'ensemble de cette armure constitue le bon état pratique du chrétien, non pas sa position en Christ devant Dieu; rien n'y doit manquer; Dieu la donne *complète*, afin que nous nous en revêtions. Si nous manquons à en revêtir une seule pièce, l'ennemi trouvera là une entrée pour nous nuire.

La raison pour laquelle nous avons à revêtir l'armure complète de Dieu, c'est afin de pouvoir «tenir ferme contre les artifices du diable». Ce n'est pas contre la puissance du diable que nous avons à tenir ferme. Sa puissance, Christ l'a brisée à la croix; par sa mort, il l'a rendu impuissant; c'est un ennemi vaincu, mais dont les artifices sont à redouter, dont il faut craindre les ruses, destinées à nous priver de la jouissance de nos privilèges et de nos bénédictions. L'armure de Dieu est ce qui nous permettra de tenir ferme contre toutes ses tentatives de séduction. C'est l'unique moyen de les déjouer. Notre prudence, notre sagesse, n'y pourraient rien.

(Verset 12). Ici, nous sont décrits la nature et le caractère des ennemis que nous avons à combattre; la sphère de leur domination, et le lieu où ils se trouvent et où ils livrent le combat.

Ce n'est pas contre «le sang et la chair» qu'est notre lutte. L'expression «la chair et le sang», employée dans divers passages de l'Écriture (Matthieu 16: 17; 1 Corinthiens 15: 50; Galates 1: 16), désigne la nature humaine depuis la chute; ici, nous avons le sang et la chair, signifiant simplement des hommes, en contraste avec les êtres spirituels mentionnés dans la suite du passage. Ainsi les Israélites, pour se mettre en possession du pays de Canaan, avaient

à combattre des hommes, — le sang et la chair, — nous, pour jouir des bénédictions célestes, nous avons à combattre des ennemis spirituels.

Le titre donné à ces ennemis est celui de «principautés et autorités». Un monde invisible très réel, aussi réel que celui qui tombe sous nos sens, nous entoure, peuplé d'êtres intelligents, doués en création, de facultés puissantes, d'énergie, de force, de manière à exercer la suprématie et le pouvoir: ce sont les principautés et les autorités (*). De ces créatures élevées en dignité, les unes sont demeurées dans la soumission à la volonté de Dieu qui seule dirige et règle leurs facultés et leur énergie, de Dieu, dont ils sont les instruments dociles. Ce sont les anges de Dieu, les saints anges, les anges élus; les anges de l'Eternel, puissants en force, qui exécutent sa parole, écoutant la voix de sa parole, «tous des esprits administrateurs, envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut» (Luc 15: 10; 9: 26; 1 Timothée 5: 21; Psaumes 103: 20; Hébreux 1: 14): parmi ceux-là sont ces principautés et autorités, dont il est question au chapitre 3 de notre épître (verset 10).

(*) Dans l'épître aux Colossiens, parmi les classes d'anges sont aussi mentionnés «les trônes et les seigneuries» (1: 16), sans doute des êtres plus élevés encore que les principautés et autorités, et dans les Romains, «les puissances» (Romains 8: 38).

Mais d'autres anges ont péché et n'ont pas gardé leur origine; ils ont abandonné Dieu; leur volonté s'est dépravée (2 Pierre 2: 4; Jude 6). Ils n'en sont pas moins des principautés et des autorités quant à leur nature, leurs facultés, leur puissance et leur énergie, mais ayant été rebelles à Dieu, tout leur être ne s'emploie qu'au mal. C'est une puissance spirituelle de méchanceté.

Ils ont un chef, Satan — l'adversaire (Matthieu 25: 41; Apocalypse 12: 7-9). Ce sont là les êtres, c'est là la puissance et l'énergie uniquement dirigées contre Dieu et ce qui est de lui, contre lesquels nous avons à combattre (*); nous avons besoin de bien voir, à la clarté de la parole de Dieu, combien ces ennemis sont redoutables, pour comprendre l'absolue nécessité de la force du Seigneur et de l'armure complète de Dieu.

(*) Il est bon aussi de nous rappeler que ce sont ces principautés et ces autorités, dont notre adorable Seigneur et Sauveur a triomphé sur la croix (Colossiens 2: 15). Cela ne diminue en rien la nécessité du combat, mais combien il est encourageant dans le combat de savoir que nous suivons un Chef qui a déjà triomphé des ennemis!

La sphère dans laquelle ces êtres méchants dominant est celle *des ténèbres*. Le mot traduit par «dominateurs» (*), implique que cette domination s'exerce sur le monde. Dieu est lumière; il demeure dans la lumière et la répand autour de lui. Mais le monde n'a pas la lumière de Dieu; elle est bien venue dans le monde, mais il n'en a pas voulu, et il est resté ténèbres. C'est dans ces ténèbres que les mauvais esprits dominant, trompant et séduisant les hommes.

(*) *χοσμοκρατοραζ*.

Remarquons encore que ce sont des «puissances spirituelles de méchanceté», et qu'elles sont «dans les lieux célestes». Nous sommes bénis en Christ «de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes», et c'est là que nous rencontrons, pour s'opposer à ce que nous

jouissions de nos bénédictions, une puissance spirituelle, de même nature que ces bénédictions, mais puissance de méchanceté, c'est-à-dire l'entier contraste avec le bien, et qui, par son énergie, ses ruses et ses mensonges dans ce qui touche le domaine religieux, s'oppose à nous. Il ne s'agit pas simplement, dans cette lutte, d'empêcher la chair de se montrer et de résister aux tentations qui se présentent dans notre course à travers le désert. Sans doute, Satan est aux aguets et se servira, si nous ne veillons pas, de la chair et du monde pour nous faire tomber. Mais il y a plus, ici. Le combat est sur un terrain plus élevé — les lieux célestes, où nous avons tout en Christ. Et c'est ce terrain béni que Satan voudrait nous empêcher d'occuper. Or, si nous sommes fidèles à obéir aux exhortations de Dieu dans notre chapitre, la chair aussi sera tenue en bride, et le monde n'aura, plus d'attraits. Comment en aurait-il pour celui qui est tout occupé de s'emparer des biens célestes et qui en savoure la douceur?

Que si l'on s'étonne de voir ces puissances de méchanceté dans les lieux célestes, qu'on lise le commencement du livre de Job et le chapitre 12 de l'Apocalypse, et l'on verra affirmé le fait de la présence de Satan et de ses anges dans ces régions supérieures, d'où ils vont être précipités. Le Seigneur ne dit-il pas lui-même: «Je voyais Satan, tombant du ciel comme un éclair?» (Luc 10: 18). Ce temps viendra, comme aussi celui où nous serons mis en possession de notre héritage dans les cieux, et où nous jouirons en fait et dans la gloire de tout ce dont nous ne jouissons maintenant que par la foi et au prix de la lutte.

(Verset 13). «C'est pourquoi», dit l'apôtre, après avoir montré la puissance redoutable de nos ennemis, «prenez l'armure complète de Dieu, afin que, au mauvais jour, vous puissiez résister». Le mauvais jour, dans un sens général, c'est toute la période de temps durant laquelle Satan et ses anges peuvent exercer leur puissance, et durant laquelle le chrétien a à combattre. C'est le temps de l'absence de Christ. Mais il y a des temps où la puissance de l'ennemi se fait sentir d'une manière particulière, soit par l'opposition du monde, soit par le développement et les progrès de l'erreur; nous avons à être prêts à résister. Pour cela, nous avons à avoir revêtu l'armure complète; quand l'ennemi est sur nous, ce n'est pas le moment de l'endosser. La guerre est là toujours; l'effort puissant de l'ennemi peut se faire sentir d'un instant à l'autre; il cherche à nous trouver en défaut; soyons constamment et entièrement prêts à résister. Le mauvais jour doit nous trouver complètement armés.

«Et, après avoir tout surmonté, tenir ferme». Image frappante du combattant qui, ayant repoussé tous les assauts, est debout, prêt à une nouvelle lutte, car la guerre n'est pas terminée, et nous avons à tenir ferme la bannière de Christ, son témoignage ici-bas.

Nous en venons maintenant à la description des différentes pièces de l'armure que le chrétien doit revêtir.

(Verset 14). «Tenez donc ferme;» cri d'exhortation que l'apôtre fait entendre de nouveau aux combattants, puis il procède à la description des différentes armes dont le soldat chrétien doit se revêtir.

Les pièces de l'armure sont au nombre de sept, en comptant la prière. Une armure venant de Dieu ne peut être que complète. Toutes les pièces sont défensives, sauf la sixième: l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. Il faut non seulement les avoir toutes ensemble, mais on ne peut les revêtir que dans l'ordre indiqué, parce qu'elles sont la conséquence l'une de l'autre. La ceinture ne peut se mettre par-dessus la cuirasse; en effet, la ceinture est une garantie intérieure qui est comme l'âme de la sûreté extérieure que procure la cuirasse.

Une autre chose à remarquer, c'est que les pièces de l'armure sont toutes pratiques. Il ne s'agit pas de notre position devant Dieu. En Christ, elle est parfaite, et nous n'avons pas besoin d'être armés devant Dieu. Mais pour résister à l'ennemi et tenir ferme, nous avons besoin d'armes pratiques, de réalité dans notre intérieur et notre vie. Ainsi, par exemple, le chrétien étant justice de Dieu en Christ, n'a nul besoin de cuirasse devant Dieu; mais, devant l'ennemi, il est nécessaire qu'il ait la cuirasse de la justice pratique. Du reste, toutes ces dispositions pratiques à revêtir sont fondées sur ce qui est accompli en Christ et par Christ, et qui est devenu la part du croyant. Le chrétien, qui connaît l'oeuvre et la personne de Christ, qui, par grâce et par la foi, est entré en possession de ces privilèges décrits aux chapitres 1 et 2, peut seul revêtir l'armure de Dieu.

«Ayant ceint vos reins de la vérité». Le nouvel homme, en soi, n'a pas besoin de se ceindre de la vérité, puisqu'il est créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité. Mais le chrétien ayant la chair en lui et Satan contre lui, doit avoir le siège intérieur de ses affections et de sa force, tout son être moral, mis en ordre et maintenu constamment tel par l'action de la vérité. «Les reins», désignent ce qu'il y a de plus intime dans nos pensées, nos affections, les mouvements de nos coeurs. La vérité a son expression dans la parole de Dieu. Les reins sont ceints de la vérité, quand cette parole est appliquée à notre homme intérieur. La ceinture chez les anciens servait à retenir et à serrer autour des reins, les filaments flottants, de manière à ce qu'ils n'entravassent pas la marche; de plus, en serrant les reins, elle était un moyen de force. La ceinture de la vérité empêche les pensées et les mouvements du coeur de flotter et d'errer çà et là, donnant ainsi prise à Satan. Nous avons à appliquer nous-mêmes cette parole et à la laisser pénétrer en nous, selon le caractère sous lequel elle nous est présentée. La vérité est ainsi clairement connue et devient vérité pratique en nous; nous avons ainsi la force pour empêcher nos pensées d'errer, la lumière pour découvrir les ruses de l'ennemi, et la puissance pour lutter. Ainsi, au chapitre 4 de l'épître aux Hébreux, verset 12, nous lisons: «Car la parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles; et elle discerne les pensées et les intentions du coeur». C'est le jugement de nous-mêmes par la parole; une action continue de la vérité en nous, pour nous maintenir dans ce jugement. Les pensées et le coeur sont ainsi retenus par un frein qui les empêche de s'égarer, la volonté est bridée, tout est gouverné et tenu en ordre sous le regard de Dieu, l'ennemi ne trouve pas de prise.

«Ayant revêtu la cuirasse de la justice». Dans l'état décrit plus haut, on peut marcher pratiquement dans la justice, avec une conscience qui n'a rien à se reprocher, résultat d'une

marche juste en toutes choses devant les hommes. La grâce nous enseigne à vivre *justement*. ([Tite 2: 12](#)). Paul s'exerçait à avoir «une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes. C'est une cuirasse devant laquelle sont impuissants les reproches par lesquels l'ennemi cherche à troubler, et trouble en effet, une âme qui ne marche pas bien. Avec une bonne conscience, en marchant avec Dieu dans la justice, on est sans crainte.

(Verset 15). «Ayant chaussé vos pieds de la préparation de l'évangile de paix». Pour la promptitude et la sécurité de la marche, une bonne chaussure est nécessaire au soldat. Le soldat chrétien doit avoir les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix. Or une mauvaise conscience ne donne pas la paix, au contraire. On est alors mécontent de soi, mécontent des autres, et la marche est loin d'être assurée. Mais la marche selon la justice produit un état paisible, dans lequel on est capable de voir où l'on porte le pied pour le bien des autres. Et c'est ainsi, comme nous l'avons fait remarquer, que l'ordre, dans lequel s'endossent les différentes parties de l'armure, n'est nullement indifférent. L'une se rattache à l'autre: la vérité, la justice, la paix; soutenu et gardé par la vérité, on a une bonne conscience, et l'âme chemine en paix. Etant occupé du bien, le Dieu de paix est avec nous (Philippiens 4: 8, 9). On porte la paix avec soi, selon ce qui est écrit: «Or le fruit de la justice, dans la paix, se sème pour ceux qui procurent la paix» (Jacques 3: 18). Etant heureux soi-même, on répand le bonheur autour de soi. Quelqu'un a dit qu'un homme heureux est facilement aimable.

(Verset 16). «Par-dessus tout, prenant le bouclier de la foi par lequel vous pourrez éteindre tous les dards enflammés du méchant». Cette arme défensive est essentielle pour repousser les assauts de l'ennemi, de quelque part qu'ils viennent. La cuirasse est une pièce fixe; le bouclier se manie de tous côtés; il en est ainsi du bouclier chrétien — «la foi», c'est-à-dire la pleine et entière confiance en Dieu, en sa bonté, sa sagesse, sa fidélité, sa puissance, dans la conscience constante de sa grâce. Cette confiance existe là où se trouvent la vérité dans le cœur et la justice dans la vie. Non seulement on marche paisiblement, mais on se confie en un Dieu que l'on connaît dans sa nature et dans son caractère. D'ailleurs, on a une bonne conscience devant lui; or cela produit la confiance. Comme quelqu'un l'a dit: «Une mauvaise conscience n'est jamais confiante».

«Les dards enflammés du méchant», allusion à ces traits empoisonnés qu'on lançait dans les combats, ou à ces autres traits garnis de matières inflammables et destinés à incendier les villes assiégées. Quoi qu'il en soit, ils représentent les efforts de l'ennemi pour jeter dans nos âmes le doute et l'incrédulité à l'égard de ce qu'est Dieu et de ce qu'il est pour nous. Il se sert pour cela de toutes les circonstances diverses par lesquelles nous avons à passer et où nous sommes mis à l'épreuve. C'est pourquoi, nous avons besoin d'être bien établis d'avance dans la confiance en notre Dieu, afin que, de quelque côté que vienne l'assaut, de quelque circonstance que l'ennemi fasse usage, nous présentions notre bouclier — foi en Dieu.

Non seulement le bouclier empêche les dards de nous atteindre, mais il les *éteint*. «Vous pourrez éteindre tous les dards;» avec cette confiance implicite en un Dieu qui vous aime, qui est pour vous, vous annulerez *toutes* les tentatives que Satan fera pour vous atteindre et vous affaiblir. Le Seigneur Jésus disait à ses disciples: «Ayez foi en Dieu;» puis aussi: «Toutes choses

sont possibles à celui qui croit». On se confie ainsi en Dieu pour soi-même, pour les siens, pour le bien de l'Eglise, pour les intérêts du Seigneur.

Si, les premières pièces de l'armure manquant, on ne peut manier le bouclier dont l'intégrité dépend des autres armes, alors il n'y a rien pour repousser les dards enflammés de l'ennemi, et on peut être amené dans un état, où toute confiance dans l'amour de Dieu est perdue, état qui, à la fin, peut devenir voisin du désespoir. Dans une telle condition, il est impossible d'avoir le «casque du salut» sur sa tête, ni «l'épée de l'Esprit» dans sa main.

(Verset 17). «Prenez aussi le casque du salut». Le mot traduit par «prenez», renferme aussi l'idée de «recevez». Quant aux quatre premières pièces de l'armure, il s'agit bien de les prendre nous-mêmes volontairement et avec énergie. Mais ici, au verset 17, il semble que l'on *reçoit*, en retour, et comme juste conséquence, le casque pour couvrir la tête et l'épée pour être maniée. «Le bouclier de la foi représente une confiance générale; le casque du salut est plutôt ce sentiment de liberté et de joie découlant de la connaissance de la délivrance que Dieu a opérée pour nous en Christ». Le casque du salut est ainsi le complément des diverses pièces défensives de l'armure. «Le salut et la délivrance de Dieu sont vivants dans notre mémoire. Dieu a été pour nous, et il est pour nous; qui sera contre nous». Ainsi préservé et gardé par cette pleine assurance d'un salut accompli, on marche la tête haute, sans crainte, avec courage, humblement sans doute, mais certain d'être sur le terrain et dans le chemin de toute délivrance; et fondé sur la Personne qui délivre.

Alors, muni de toutes les armes défensives, on peut saisir et manier «l'épée de l'Esprit, *qui est la parole de Dieu*». Celle-ci est une arme offensive, la seule au milieu de toutes les autres; mais son usage dépend pour nous du fait d'avoir revêtu le reste de l'armure, sans quoi nous ne saurions nous en servir.

Lorsque la parole de Dieu, comme étant la vérité qui sanctifie (Jean 17: 17), a pénétré en nous comme une épée à deux tranchants (Hébreux 4: 12), alors nous pouvons employer à notre tour cette même parole, comme une arme contre l'ennemi. C'est une arme à laquelle il ne saurait résister, comme nous le voyons dans le combat que le Seigneur lui livre dans le désert. Devant cette pointe aiguë d'un «il est écrit», et d'un «il est *encore* écrit», l'ennemi n'a qu'à se retirer.

Mais il faut savoir manier cette épée. Or elle est «l'épée de l'Esprit;» ni l'intelligence, ni la capacité de l'homme, ne sauraient bien en faire usage; «car les armes de notre guerre ne sont pas charnelles» (2 Corinthiens 10: 4). Il faut donc, pour se servir de la Parole à propos et bien diriger les coups de cette épée, que l'Esprit agisse en nous, nous faisant voir où, quand et comment frapper. En même temps, dans nos combats spirituels, elle sert à nous défendre, en nous faisant juger ce qui est contre Dieu et s'oppose à nous.

Remarquons encore que le combat, dans notre chapitre, n'est pas une lutte corps à corps avec l'adversaire, que nous avons à soutenir jusqu'à ce qu'il soit terrassé: aussi longtemps que nous sommes ici-bas, le combat se prolonge; c'est donc plutôt une attitude permanente de défensive sur laquelle nous devons nous tenir pour ne pas être entamé par l'ennemi.

(Verset 18). On pourrait penser qu'une fois arrivé à un tel état pratique, revêtu des pièces de l'armure divine dont nous venons de parler, le chrétien a acquis, contre l'ennemi, une provision de force dont il peut user librement jusqu'au bout. Il n'en est rien. La septième et dernière partie de l'armure est justement l'expression d'une absolue et continuelle dépendance de Dieu. Et cette dépendance, expression de la faiblesse, est la source réelle, bien que cachée, de puissance, sans laquelle le reste ne serait rien. C'est ce qui donne et entretient force et vie aux autres parties de l'armure. «Priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit». Cette recommandation se lie étroitement avec ce qui précède et qui a rapport à l'épée de l'Esprit. Pour manier l'épée de *l'Esprit*, il faut aussi prier *par l'Esprit*. L'état de dépendance et de confiance envers Dieu, en même temps que de communion avec lui, impliqué par la prière, doit être continu — «en tout temps», et s'étendre à tout — «par toutes sortes de prières». De plus, la ferveur doit s'y joindre, ce sont «des prières et des supplications». Les besoins sentis vivement, conduisent à des requêtes pressantes. Mais c'est «par l'Esprit». L'Esprit découvre les besoins, forme les désirs, et dirige le cœur vers Celui qui seul peut satisfaire parfaitement les besoins et répondre aux désirs qui sont selon lui, puisque l'Esprit les produit. Ainsi le combat se poursuit dans la dépendance de Dieu, dans la communion de Dieu et avec la force de Dieu.

Mais il y a plus: c'est la vigilance spirituelle pour que rien ne nous détourne de Dieu; c'est la persévérance à nous servir de cette arme. Si l'ennemi veille sans cesse, si, constamment, nous sommes en butte à ses attaques, nous ne saurions nous endormir et cesser de prier: «Veillant à cela avec toute persévérance». Tout tourne en prières, quand l'on est près de Dieu; toutes choses deviennent des occasions de nous entretenir avec Dieu.

«Et des supplications pour tous les saints». Dans la communion avec Dieu, le cœur s'élargit; on ne pense pas à soi-même seulement, mais à tous ceux que Dieu aime et que Jésus a rachetés. Ils sont dans le même combat, on prie pour eux. Si l'on prie peu, on prie surtout pour soi, mais en priant en tout temps, en étant en tout temps auprès de Dieu, les intérêts, la gloire du Seigneur, occupent le cœur; on exerce sa sacrificature en faveur de tous les saints. Quel précieux privilège!

(Versets 19, 20). Mais on pense aussi aux serviteurs du Seigneur. «Et pour moi», dit l'apôtre, «afin qu'il me soit donné de parler à bouche ouverte pour donner à connaître avec hardiesse le mystère de l'évangile, pour lequel je suis un ambassadeur lié de chaînes, afin que j'use de hardiesse en lui, comme je dois parler». Nous avons ici, dans l'apôtre, un bel exemple de la dépendance du chrétien; il ne l'exprime pas seulement lui-même pour lui-même, mais, comme serviteur du Seigneur, il comptait sur les prières des saints (voyez Hébreux 13: 18, 19; 1 Thessaloniens 5: 25, etc.). L'apôtre priait et rendait grâces pour tous les saints (2 Thessaloniens 1: 11; Romains 1: 8, 9; Ephésiens 1: 16; 1 Thessaloniens 1: 2), mais il comptait aussi sur leurs prières pour lui.

Il était «un ambassadeur lié de chaînes». Quelle expression! Quel contraste! Un ambassadeur chez les hommes a droit à être respecté; mais l'apôtre n'était pas mieux traité que son Maître ne l'avait été. Mais nous voyons bien dans le cas de Paul, comme dans tant

d'autres, que si Dieu permet que l'ennemi fasse emprisonner le serviteur de Christ, le *service* du serviteur ne peut être emprisonné. Dans les liens, comme en liberté, Paul, comme ambassadeur, délivrait son message (2 Corinthiens 5: 20, 21). Son emprisonnement a servi, non seulement à amener à la connaissance de l'évangile des prisonniers, des geôliers, des esclaves, des soldats, mais à faire proclamer le message de Dieu jusqu'à la cour de l'empereur de Rome. Et c'était pour avoir la hardiesse nécessaire, et pour pouvoir parler comme il le fallait dans ce lieu-là, que Paul sentait particulièrement le besoin d'être soutenu par les prières des saints.

Soutenons-nous ainsi, *en tout temps*, par nos prières, les serviteurs du Seigneur?... Et prions-nous toujours pour *tous les saints*?..

(Versets 21, 22). Paul envoie Tychique à Ephèse, au lieu de le garder près de lui dans ses circonstances de prisonnier. Il montre ainsi son attachement pour les Ephésiens. Comptant en même temps sur leur amour pour lui, Paul, et sachant l'intérêt qu'ils lui portaient dans la position où il était, il veut qu'ils soient consolés par les nouvelles que Tychique était chargé de leur communiquer.

(Versets 23, 24). Dans sa salutation, au verset 23, l'apôtre exprime ce qu'il souhaite aux frères dans leur généralité: «Paix, amour, avec la foi, de la part de Dieu, le Père, et du Seigneur Jésus Christ!» Mais, au verset 24, il exprime quelque chose de spécial, pour «tous ceux qui aiment notre Seigneur Jésus Christ *en pureté*».

La grâce ne saurait s'allier avec le relâchement, avec un cœur partagé, relativement à ce qui concerne la personne du Seigneur Jésus Christ. Si cela a eu lieu, il faut la vérité agissant dans la conscience pour ramener le cœur à un état pur. «En pureté» (*), c'est selon la puissance de la vie divine qui écarte tout ce qui peut corrompre. Ceux qui ont le cœur pur verront, Dieu (Matthieu 5: 8). Celui qui prononce le nom du Seigneur, est exhorté à se retirer de l'iniquité, à se purifier des vases à déshonneur, et à poursuivre la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur (2 Timothée 2). Lui-même a dit: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole». Aimant ainsi le Seigneur Jésus Christ en pureté, on a besoin de la grâce pour être maintenu dans la vérité et dans la séparation de tout ce qui pourrait altérer cette pureté.

(*) «En incorruptibilité», *αφναρσια*

On a remarqué que l'épître aux Ephésiens ne parle pas de la venue du Seigneur; les saints y sont vus comme déjà assis en lui dans les lieux célestes. Les bénédictions, les prérogatives, le combat, le témoignage, tout, dans cette épître, se trouve dans les lieux célestes.

L'évangile de Marc

ME 1887 page 217 - ME 1888 page 9

Introduction

Pour bien comprendre la pensée de l'Esprit Saint touchant l'évangile de Marc, il nous faut examiner brièvement ce que cet Esprit nous enseigne dans les quatre évangiles. Ils nous présentent Christ, mais Christ rejeté, et, en même temps, placent devant nous le Sauveur sous quatre aspects différents. Il y a de plus une différence marquée entre les trois premiers et le dernier. Les uns nous montrent Christ comme Celui que le monde aurait dû recevoir, mais qu'il a mis à mort. Dans le quatrième, nous voyons le Seigneur Jésus déjà rejeté dès le premier chapitre; de plus, les Juifs y sont aussi considérés comme mis de côté: ceux qui sont nés de Dieu sont les seuls qui reçoivent le Seigneur. Il suit de là que, dans cet évangile, les principes de la grâce sont déroulés d'une manière plus profonde. «Nul ne peut venir à moi», y lisons-nous, «à moins que le Père qui m'a envoyé, ne le tire», et les brebis y sont distinctes du monde, avant qu'elles n'aient été appelées. Les trois premiers évangiles nous montrent Christ présenté aux hommes, pour en être reçu, puis ils nous donnent l'historique de l'inimitié croissante de l'homme contre lui, et enfin sa réjection et sa mort.

Quant au caractère de chaque évangile, dans celui de Matthieu, le Seigneur est envisagé comme Emmanuel, le Messie promis, Jéhovah qui sauve son peuple de leurs péchés. Jésus signifie «Jéhovah le Sauveur». Il en résulte que la généalogie de Christ commence en présentant sa relation avec Abraham et David, les deux chefs et vases des promesses, desquels devait descendre le Messie. Dans ce premier évangile, lorsque Christ est manifesté dans son vrai caractère et dans l'esprit de sa mission, il est moralement rejeté, et les Juifs, comme nation, sont mis de côté. Le Seigneur ne cherche plus de fruits dans sa vigne, mais il montre qu'il est réellement le Semeur. Il révèle le royaume, mais en mystère (c'est-à-dire comme il devait exister durant son absence); il révèle l'Eglise que lui-même bâtirait et le royaume dans son état de gloire, choses qui seraient substituées à sa présence sur la terre, et enfin nous avons, dans cet évangile, les derniers événements et les derniers discours de sa vie.

Marc place devant nous le serviteur prophète, et c'est pourquoi nous ne trouvons pas dans son récit l'histoire de la naissance du Sauveur; l'évangile commence avec son ministère. Nous parlerons plus loin de son contenu. Dans l'évangile de Luc, le Seigneur nous est présenté comme le Fils de l'homme; nous y trouvons un tableau de la grâce et de l'oeuvre qui se poursuit maintenant. La généalogie y remonte jusqu'à Adam. Les deux premiers chapitres nous révèlent cependant l'état du pieux et faible résidu qui se trouvait parmi les Juifs: tableau exquis de l'opération du Saint Esprit au milieu d'un peuple méchant et corrompu. Ces âmes fidèles se connaissaient bien l'une l'autre: elles attendaient la rédemption d'Israël, et la pieuse Anna qui, dans son âge avancé, venait de voir le Sauveur présenté dans le temple, selon la loi,

annonçait à tous ceux qui l'attendaient, la venue du Messie si longtemps désiré. Dans le reste de cet évangile, Christ est envisagé comme le Fils de l'homme pour les gentils.

On ne trouve point du tout de généalogie dans l'évangile de Jean. La Parole, qui est aussi Dieu, apparaît en chair sur la terre. Il est le Créateur, le Fils de Dieu. Le monde ne le connaît point. Les siens (les Juifs) ne l'ont point reçu, mais ceux qui le reçoivent ont le droit de prendre la place d'enfants de Dieu, étant réellement nés de lui. Christ étant présenté ici comme la manifestation de Dieu, nous le voyons, pour cette raison même, immédiatement rejeté. Cet évangile nous présente sa propre personne, ce qu'il est en lui-même. On le voit, ensuite, mettant dehors ses propres brebis et rassemblant celles d'entre les gentils; il leur donne la vie éternelle et elles ne périront jamais. Puis, à la fin de cet évangile, nous est exposée la venue du Saint Esprit.

Mais occupons-nous maintenant de l'évangile de Marc.

Chapitre 1

J'ai déjà dit que l'évangile de Marc commence avec le ministère du Sauveur, précédé seulement du témoignage de Jean. Celui-ci prépare le chemin du Seigneur, prêche le baptême de repentance pour la rémission des péchés, et annonce un serviteur de Dieu plus glorieux que lui-même, Celui duquel il n'est pas digne de délier la courroie des souliers et qui baptisera du Saint Esprit. Le baptême de feu n'est pas mentionné ici, parce que le sujet de cet évangile est le service du Seigneur en bénédiction, et non l'exercice de son pouvoir en jugement. Le feu signifie toujours le jugement.

Le Seigneur se soumet au baptême de Jean: fait plein d'importance et de bénédiction pour l'homme. Dans ce baptême, il prend la place de son peuple devant Dieu. Je n'ai pas besoin de dire que le Seigneur n'avait aucun besoin de repentance, mais il veut s'associer à son peuple dans le premier pas que celui-ci fait dans le bien, c'est-à-dire dans le premier pas fait sous l'influence de la Parole. Pour lui, c'était accomplir toute justice. Partout où le péché nous avait amenés, l'amour et l'obéissance l'ont conduit pour notre délivrance. Seulement *ici* il vient avec les siens; dans la *mort*, il a pris notre place, il a porté la malédiction, il a été fait péché. *Ici*, il prend sa place comme homme parfait, en relation avec Dieu — avec le Père, cette place qu'il a acquise pour nous par la rédemption qui nous introduit auprès de Dieu comme fils.

Les cieux sont ouverts, le Saint Esprit descend sur l'homme, le Père nous reconnaît pour ses enfants. Jésus fut oint et scellé du Saint Esprit, de même que nous le sommes; *Lui*, parce qu'il en était digne personnellement; *nous*, parce qu'il nous en a faits dignes par son oeuvre et par son sang. Pour nous, le ciel est ouvert, le voile est déchiré, et nous crions: «Abba, Père!» Merveilleuse grâce, amour infini! Le Fils de Dieu est devenu un homme, afin que nous devinssions fils de Dieu, ainsi qu'il le dit après sa résurrection: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Dessein de Dieu glorieux et ineffable que celui de nous placer dans la même gloire et la même relation que son propre Fils; dans la gloire à

laquelle il a droit à cause de sa propre perfection comme Fils de Dieu! C'est «afin de montrer dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus». Cela aura son plein accomplissement quand sera arrivé ce que le Seigneur Jésus a dit: «Et la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée... afin que le monde connaisse que tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé». Oh! quel devrait être l'amour des chrétiens pour le Sauveur qui, par ses souffrances jusqu'à la mort, nous a acquis une telle position et l'assurance précieuse d'être avec lui et semblables à lui pendant toute l'éternité!

Il est important aussi de remarquer qu'au baptême du Seigneur, la Trinité est pleinement révélée pour la première fois. Il est parlé du Fils et du Saint Esprit dans l'Ancien Testament, mais ici, où nous avons la position du second homme selon la grâce, la Trinité est pleinement révélée. En même temps, la révélation est claire; les trois personnes apparaissent ensemble: le Fils est révélé comme homme, le Saint Esprit descend comme une colombe, et la voix du Père reconnaît Jésus comme celui en qui il prend son plaisir. Remarquons ici la différence entre la responsabilité de l'homme et le dessein de la grâce. Le dessein de Dieu était arrêté avant la création du monde, mais il l'était dans le dernier Adam, le Seigneur Jésus Christ. Au livre des Proverbes (chapitre 8), nous voyons que Christ, la Sagesse, était avec Dieu, l'objet de ses délices, et que lui-même trouvait son plaisir dans les fils des hommes. Mais avant de révéler ses conseils, ou d'accomplir l'oeuvre qui devait produire tous les effets de cet amour, Dieu créa l'homme responsable, le premier Adam. Mais Adam tomba, et tous les moyens que Dieu employa à l'égard de l'homme, ne firent que mettre au jour sa méchanceté jusqu'à ce que vînt le second homme, Celui dans lequel le bon plaisir de Dieu en l'homme a été manifesté.

Néanmoins l'homme n'a pas voulu le recevoir; Christ restait seul l'objet personnel de la parfaite satisfaction de Dieu, et ainsi, dans sa personne, il a pris une position que nous trouvons révélée dans ce passage, celle de Fils de Dieu, avec les cieux ouverts sur lui, et lui-même scellé du Saint Esprit. Mais il était seul. Sur la croix, il a accompli tout ce qui était nécessaire à l'égard de notre responsabilité; il a fait plus: il a pleinement glorifié Dieu dans son amour, sa majesté et sa vérité, et nous a acquis la participation à sa propre position, comme homme, dans la gloire de Dieu; non pas celle à laquelle il a droit comme propre Fils de Dieu, mais nous lui serons semblables, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. Tel est le dessein de Dieu, qui a été manifesté après que l'oeuvre de Christ eut été accomplie. Quant à son accomplissement en nous sur la terre, nous en avons un exemple dans le passage que nous considérons (comparez 2 Timothée 1: 9; Tite 1: 2, 3).

Mais ce n'est pas tout. Dès que Jésus eut pris sa place comme homme devant Dieu, et qu'il eut été manifesté comme Fils de Dieu dans la nature humaine, il est conduit par la puissance du Saint Esprit dans le désert, et là, entreprend contre le diable cette lutte dans laquelle le premier Adam avait été vaincu. Il était nécessaire qu'il vainquit pour pouvoir nous délivrer. Mais, remarquez aussi que les circonstances sont, pour Jésus, très différentes de celles dans lesquelles se trouvait le premier Adam. Celui-ci était entouré de toutes les bénédictions de Dieu dont il avait la pleine jouissance. Elles étaient pour Adam un témoignage

évident et présent de la faveur de Dieu. Christ, au contraire, était dans le désert avec la conscience que Satan régnait maintenant sur l'homme; et tout ce qui fait le bien-être extérieur de la vie manquait; extérieurement, il n'y avait aucun témoignage de la bonté de Dieu, loin de là.

Marc ne donne pas les détails de la tentation; le fait seul (fait précieux pour nous) que le Seigneur a passé à travers cette épreuve, est rapporté. Il se présentait lui-même selon la volonté de Dieu, conduit par l'Esprit de Dieu pour rencontrer le puissant ennemi des hommes: quelle grâce immense! Il avait montré d'abord notre place devant Dieu, l'ayant prise dans sa propre personne, puis il entre en lutte avec le diable qui nous tenait captifs. Le troisième fait à observer est que les anges sont devenus les serviteurs de ceux qui doivent hériter du salut. Voici donc les témoignages en rapport avec la manifestation de Jésus comme homme dans la chair: notre position comme fils de Dieu, Satan vaincu, les anges nos serviteurs.

Le Sauveur (verset 14), avant pris sa place dans le monde, commence l'exercice de son ministère, mais non pas avant l'emprisonnement de Jean. C'est après que le précurseur eut été jeté en prison, que le Sauveur commence à prêcher l'évangile du royaume. Le témoignage de Jean était très important pour attirer l'attention du peuple sur Jésus, mais il n'aurait pas été convenable qu'il eût rendu témoignage au Seigneur, après que le Seigneur avait commencé à se rendre lui-même témoignage. «Moi, je ne reçois pas témoignage de l'homme», dit le Seigneur en parlant de Jean (Jean 5: 34).

Il rendait témoignage à Jean! Mais pour lui, il était la vérité dans sa propre personne, et ses paroles et ses oeuvres étaient le témoignage de Dieu dans le monde. «Quel miracle fais-tu?» disait le peuple, «nos pères ont mangé la manne dans le désert». Et le Seigneur répond: «Je suis le pain descendu du ciel».

Jésus, dans sa prédication annonçait le royaume, montrait que le temps était accompli, que le royaume de Dieu s'était approché, que le peuple devait se repentir et croire à l'évangile. Il nous faut distinguer entre l'évangile du royaume et l'évangile de notre salut. Christ est le centre des deux; mais il y a une grande différence entre la prédication d'un royaume qui s'approche et celle de l'éternelle rédemption accomplie sur la croix. Il est tout à fait possible que les deux vérités soient annoncées en même temps. Nous voyons, en effet, l'apôtre Paul prêcher le royaume, mais il proclamait certainement aussi une rédemption éternelle accomplie pour nous sur la croix. Christ annonçait d'avance sa mort; il disait que le Fils de l'homme donnerait sa vie en rançon pour plusieurs; mais il ne pouvait pas annoncer, durant sa vie, une rédemption accomplie. Les hommes devaient le recevoir et non le mettre à mort, c'est pourquoi son témoignage concerne le royaume qui était proche.

La venue de ce royaume dans sa puissance publique a été différée, parce que Christ a été rejeté (voyez Apocalypse 11: 17), et ce retard dure tout le temps que Christ, est assis à la droite de

Dieu et jusqu'à ce qu'il se lève du trône de son Père pour venir exercer le jugement. Dieu a dit: «Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour marchepied de tes

pieds» (Psaumes 110). Il est néanmoins vrai que le royaume était déjà venu en mystère, selon le chapitre 13 de Matthieu, et cela continue durant le temps que Jésus est assis à la droite de Dieu. Mais quand le moment fixé de Dieu viendra, le Seigneur se lèvera, établira le royaume, et, avec sa propre puissance, jugera les vivants. Alors la paix et le bonheur seront établis sur la terre. Mais nous qui l'avons reçu, tandis que le monde le rejetait, nous irons à sa rencontre en l'air; nous viendrons avec lui dans sa gloire quand il apparaîtra au monde, et nous régnerons avec lui. Mais, ce qui est bien meilleur encore, nous lui serons semblables et serons toujours avec lui dans les lieux célestes, dans la maison du Père.

Le développement de ces vérités et de ces événements ne se trouve dans la parole de Dieu qu'après l'ascension du Seigneur, après que le fondement nécessaire à l'accomplissement du conseil de Dieu a été posé dans la mort du Sauveur. Ici, il annonce seulement l'approche du royaume, car les hommes auraient dû le recevoir. Comme Jésus enseignait dans toutes les synagogues, il y avait non seulement des personnes qui l'entendaient ou qui croyaient ce qu'il enseignait, mais quelques-unes aussi qui le suivaient. Et il est de la plus grande importance de remarquer ce fait. Plusieurs, dans le temps présent, professent avoir reçu l'évangile, mais combien petit est le nombre de ceux qui suivent le Seigneur dans le sentier de la foi, dans celui de l'humilité et de l'obéissance, qui caractérisaient la marche du Seigneur dans ce monde! Efforçons-nous de le suivre; peut être ne pouvons-nous pas littéralement abandonner tout, comme le firent les premiers disciples, mais nous pouvons marcher dans le même esprit qu'eux, et apprécier Christ comme le tout de nos âmes, de sorte que toutes les autres choses ne soient estimées que comme des ordures afin de gagner Christ dans la gloire. Le Seigneur appelle ici des hommes à devenir pêcheurs d'hommes; nous aussi, cherchons des âmes, afin qu'elles soient rendues capables de jouir du bonheur glorieux et ineffable que donne le Saint Esprit. Nous ne serons peut-être pas des apôtres, mais celui qui est rempli de Christ rendra témoignage à Christ: de l'abondance du coeur la bouche parle. Des fleuves d'eau vive couleront de celui qui s'abreuve de Christ.

L'évangile de Marc ne présente pas la personne d'Emmanuel et la grâce de sa mission, comme le fait Matthieu, mais retrace rapidement son ministère dans son application aux hommes. Le ministère est bien le même, mais le développement en est différent. Sa parole et ses oeuvres témoignent également de l'autorité avec laquelle il enseigne le peuple. Tandis qu'il parle, l'auditoire de la synagogue est étonné, car ses discours n'étaient pas comme ceux des scribes qui insistaient sur des opinions. Il annonçait la vérité comme quelqu'un qui la connaît et peut la présenter dans ses fondements mêmes. Les esprits malins eux-mêmes étaient effrayés de sa présence et le conjuraient de ne pas les détruire. Ils étaient forcés néanmoins de laisser les misérables qu'ils retenaient comme une proie sous leur puissance, de sorte que le peuple disait: «Qu'est ceci? Qu'est cette doctrine?» Témoignage était rendu que Dieu était intervenu pour délivrer l'homme et pour lui communiquer la vérité dans sa perfection. La grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ.

Sa renommée se répand dans toute la Galilée. Laisant la synagogue, il entre dans la maison de Simon et d'André. L'apôtre Pierre était marié et sa belle-mère était malade de la

fièvre. Le Seigneur la prend par la main, la fièvre disparaît, et la femme, parfaitement guérie, commence à les servir. Dès que le sabbat est passé, toute la ville se rassemble à la porte de la maison; le Seigneur guérit les malades et chasse les démons: ceux-ci le reconnaissent, bien que les hommes ne l'aient pas fait. Mais il reste toujours le Serviteur de Dieu, et avant le lever du soleil il se retire dans un lieu solitaire afin d'y prier. Pierre le suit et, l'avant trouvé, lui dit: «Tous te cherchent»; mais Jésus, toujours serviteur, ne cherche pas les multitudes et la renommée pour lui-même; il va ailleurs prêcher et affranchir du joug de Satan.

Il est important de remarquer que les miracles du Seigneur ne sont pas seulement un signe et une preuve de puissance, mais de la bonté agissant en puissance divine. C'est là ce qui donne leur vrai caractère divin aux miracles de Jésus. Toutes ses oeuvres étaient le fruit de l'amour, et rendaient témoignage au Dieu d'amour sur la terre. Il y a à cela une seule exception apparente, qui, après tout, est une preuve de la vérité que nous faisons remarquer. Cette exception est la malédiction prononcée sur le figuier; mais le figuier était une figure du peuple d'Israël et, l'on peut dire, de la nature de l'homme sous la culture de Dieu; il n'y avait point de fruits produits, mais des feuilles seulement, c'est-à-dire l'hypocrisie. C'est pourquoi il est jugé et condamné, et ne portera plus jamais de fruit. Le jardinier avait creusé autour et y avait mis du fumier, mais tout avait été vain, et il fut abandonné de Dieu. L'homme doit naître de nouveau; il doit être créé de nouveau en Jésus Christ.

Nous avons dans ce qui suit une preuve touchante de l'amour manifesté dans les oeuvres du Seigneur Jésus. Un lépreux vient à lui bien persuadé de sa puissance, ayant vu ses miracles, ou ayant entendu parler de ses oeuvres puissantes; mais il n'avait pas la certitude de trouver en lui la volonté de le guérir. Le lépreux dit à Jésus: «Si tu veux, tu peux». Le Seigneur, non content de vouloir et de faire, touche le lépreux. Or la lèpre — terrible maladie! était une figure du péché; celui qui en était atteint, était exclu du camp comme impur, et si quelqu'un l'avait touché, il était aussi exclu, parce que ce contact l'avait souillé. Nul remède ne pouvait guérir le lépreux, Jéhovah seul en avait le pouvoir; puis, lorsqu'il avait été guéri par Jéhovah, le sacrificateur le déclarait pur, et il pouvait, après certaines cérémonies, participer de nouveau au culte divin. Ici, le Seigneur s'avance avec la puissance et l'amour de Dieu. «Je veux, sois net», dit-il. Le bon vouloir et la puissance de Dieu étaient là et s'exercent en faveur de ce pauvre homme excommunié. Mais il y a quelque chose de plus — Jésus touche le malade. Dieu est présent, Jésus ne peut être souillé, mais il est venu assez près de l'homme impur pour pouvoir le toucher — vrai Homme parmi les hommes, Dieu manifesté en chair. Dieu, mais Dieu dans un homme, l'amour même, la puissance qui peut accomplir tout ce qui est nécessaire pour délivrer l'homme de l'effet de la puissance de Satan. Une pureté que rien ne peut souiller se trouve sur la terre, mais l'amour en même temps; c'est Dieu même qui est là, mais l'Homme aussi, agissant pour la bénédiction de l'homme. Le lépreux est guéri aussitôt, la lèpre a disparu.

Mais, bien que Dieu soit manifesté dans son oeuvre de puissance et d'amour, il ne quitte pas la position de serviteur, maintenant qu'il l'a prise. Il renvoie l'homme guéri, disant: «Prends garde de ne rien dire à personne; mais va, montre-toi au sacrificateur, et offre pour ta purification ce que Moïse a ordonné». Nous pouvons encore remarquer une autre

circonstance dans cette histoire: c'est la compassion dont le Seigneur fut ému quand il vit le lépreux. Dieu, dans son amour, est l'Homme touché de pitié en son cœur à cause du misérable état où il trouve l'homme: c'est ce que nous voyons souvent dans les évangiles. Le lépreux nettoyé de sa lèpre répand partout autour de lui la renommée de Jésus, de sorte que le témoignage de la puissance de Dieu, présente au milieu de son peuple, se fait sentir et est rendu manifeste aux esprits des hommes. Jésus ne cherchait pas la gloire de la part des hommes; il était venu pour accomplir la volonté de Dieu et l'oeuvre que Dieu lui avait donnée à faire. Suivi et entouré de tous, il ne peut entrer dans la ville où la foule étonnée se serait assemblée autour de lui.

Chapitre 2

Après quelques jours, quand la curiosité s'est un peu calmée, le Seigneur rentre dans la ville. Le bruit se répand aussitôt qu'il est dans la maison, et une si grande quantité de personnes s'y rassemblent qu'il n'y avait plus de place pour les contenir, même dans l'espace devant la porte. Jésus leur annonce la parole, car ce service était toujours son premier objet. Il était la Parole, il était la Vérité, il était lui-même ce que sa parole annonçait et ce dont l'homme avait besoin. Sa parole aussi était confirmée par ses oeuvres, et le peuple savait qu'il possédait le pouvoir capable de les délivrer de tout mal.

On lui amène un paralytique porté par quatre personnes; mais ne pouvant le faire arriver jusqu'à Jésus, empêchés qu'ils étaient par la foule, ils découvrent le toit, — chose aisée à faire en Orient, — et descendent le paralytique à la place où Jésus se trouvait. C'était une preuve évidente de leur foi; il y avait là un profond sentiment de leur besoin, et, en même temps, la confiance en Jésus, en son amour, en sa puissance. Sans un ardent désir d'être guéri, sans une pleine confiance en la puissance et l'amour de Jésus, ils auraient été découragés par la difficulté de percer la foule et s'en seraient retournés, disant peut-être: «Nous reviendrons; une autre fois nous arriverons jusqu'à lui». Mais il n'y a point de difficultés pour la foi; ses principes sont ceux-ci: le besoin de trouver un Sauveur, le sentiment de notre misère, et celui que Jésus seul peut nous guérir, que son amour est assez grand pour regarder vers nous dans notre misérable condition. C'est l'action de l'Esprit qui nous révèle Jésus; il produit en nous un tel sentiment de notre misère, que nous sommes forcés de chercher le Seigneur, et les difficultés ne nous rebutent point, parce que nous savons que Jésus seul peut nous guérir, que son amour est suffisant; non point, il est vrai, que nous soyons déjà sûrs d'être guéris, mais il y a assez pour nous attirer vers lui dans l'assurance qu'il le fera. Et si nous sommes déjà venus à lui, la foi produit toujours le besoin dans l'âme et l'assurance que le Sauveur répondra à notre besoin. Christ ne manque jamais d'y répondre; il peut permettre que des difficultés surgissent afin d'éprouver notre foi, mais la foi qui persévère trouve toujours la réponse, et ce qui produit cette persévérance est le sentiment de notre besoin, si nous connaissons la pleine suffisance du Seigneur. La source de tout est l'opération du Saint Esprit dans notre coeur.

Le Seigneur prend occasion du triste état du paralytique pour faire ressortir la vraie racine de tous les maux — le péché. Christ était venu, parce que le péché était dans le monde, et

dans quel but sinon afin que ce péché pût être pardonné? Il est vrai que, Dieu étant juste, il fallait qu'une parfaite expiation fût faite pour que les péchés pussent être pardonnés. Mais Jéhovah, qui connaît toutes choses, pouvait administrer le pardon par le moyen du Fils de l'homme, de la manière dont il fait maintenant participer tous les croyants à un parfait pardon par le moyen de l'évangile. Quant à son gouvernement aussi, il pouvait pardonner ou laisser sous les effets de son châtement, et les individus et la nation entière. Or Celui qui était là avait le droit et le pouvoir de pardonner les péchés sur la terre, et il en donne la preuve. Dans le Psaume 103, il est célébré comme Celui qui pardonne à Israël toutes ses iniquités et qui guérit toutes ses infirmités.

Le grand besoin d'Israël coupable était ce pardon: Christ le proclame. En rapport avec le gouvernement même de Dieu, Israël, sans le pardon de Dieu, ne pouvait être rétabli, comme peuple, dans la bénédiction. «Tes péchés te sont pardonnés», dit le Seigneur. Les scribes crient au blasphème. Mais Dieu, le Jéhovah du Psaume 103, était là présent dans la personne du Fils de l'homme; et il donne la preuve que le droit de pardonner les péchés lui appartenait, en accomplissant ce qui est dit dans ce Psaume: «C'est lui qui guérit toutes tes infirmités». «Mais afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés, il dit au paralytique: Je te dis: lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison». Le malade guéri se lève, prend son lit et s'en va. Le pardon et la puissance de guérir étaient venus sur la terre dans la personne du Fils de l'homme, de Celui qui, ayant la puissance et les droits divins, était descendu ici-bas dans l'humiliation pour apporter l'amour et la puissance de Dieu à l'homme pécheur, aux misères fatales de l'âme, et le démontrant en délivrant le corps des souffrances que le péché avait introduites.

Dieu était présent en amour. Le pouvoir de guérir était là, mais l'importante vérité, c'est que le pardon des péchés se trouvait sur la terre. C'est la première grande vérité de l'évangile. Ce qui est annoncé par Christ dans notre chapitre, est maintenant proclamé dans l'évangile qui présente le moyen de réconcilier la justice de Dieu avec le pardon gratuit, le pardon des péchés complet et permanent, manifesté clairement devant les hommes dans les paroles du Seigneur. La rémission des péchés est annoncée, fondée sur l'oeuvre du Sauveur. Mais si tel est l'esprit de l'évangile, si telle est l'oeuvre de Jésus, il doit venir appeler les pécheurs, il doit se faire leur ami, afin qu'ils aient confiance et croient dans cette grâce, et afin que le monde connaisse le vrai caractère du Sauveur.

Ce qui suit, dans notre histoire, nous fait comprendre clairement la mission et le ministère de Jésus. Il appelle Matthieu qui était assis au bureau de recette. Les Juifs haïssaient ces impôts, non seulement parce qu'ils devaient les payer contre leur volonté, mais bien plus encore, parce que c'était la preuve de leur assujettissement aux gentils. Ils avaient perdu leur privilège de peuple libre comme peuple de Dieu, et quand quelqu'un de leurs concitoyens acceptait une place de collecteur des impôts, sous l'autorité des chevaliers romains, ils en ressentaient une grande irritation, et cet homme devenait un objet de haine comme perfide et traître à la nation et à la religion. Ainsi, ces publicains étaient méprisés et détestés.

Or Matthieu invite le Seigneur à manger chez lui, et beaucoup de publicains se trouvent à table avec Jésus et ses disciples. Alors les scribes et les pharisiens soulèvent cette question: Comment est-il possible qu'un docteur juste puisse être assis et manger avec des hommes impurs et des pécheurs? Jésus les entend et leur répond avec une sagesse divine. La simplicité de sa réponse est égale à sa force: «Ceux qui sont en bonne santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal; je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs». Ici, c'est la grâce qui est en activité; l'oeuvre de Jésus présente avec la loi un contraste parfait. La loi demandait de l'homme une justice humaine; Christ et l'évangile annoncent la divine grâce qui règne par la justice et qui révèle la justice de Dieu. Ici, nous avons la grâce; quant à la justice divine, elle devait être pleinement révélée, quand Christ aurait accompli son oeuvre sur la croix, vérité aussi importante que précieuse!

Christ, le Sauveur, est venu pour chercher les pécheurs et non les justes; en supposant même qu'il y en eût de tels, il n'y aurait aucun besoin de les chercher, mais, dans sa souveraine grâce et sa parfaite bonté, il est venu pour chercher les pécheurs; il ne les renvoie pas, mais il les cherche, et il peut être assis et manger avec eux tout en étant lui-même parfaitement saint. C'est la manifestation de l'amour de Dieu en amour au milieu des pécheurs, afin de gagner le coeur des hommes, afin d'y produire la confiance envers Dieu, de lier toutes les facultés de l'âme à la puissance d'un objet parfait, et de la former selon l'image de ce qui la conduit et qu'elle contemple. Le bien était venu au milieu du mal, et s'était approché de la misère dans laquelle gisait l'homme déchu et, pour lui inspirer la confiance, cette bonté divine ne repoussait pas le pécheur à cause de ses péchés, mais l'invitait à venir.

La ruine de l'homme commença lorsqu'il perdit sa confiance en Dieu. Le diable avait réussi à persuader à Eve que, si Dieu n'avait pas permis à l'homme de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, c'est qu'il savait qu'en le faisant, l'homme serait comme Dieu, connaissant le bien et le mal; que c'était par jalousie que Dieu lui avait défendu d'y toucher, et que si Dieu ne veut pas que nous soyons heureux, nous devons nous rendre heureux nous-mêmes. C'est là ce qu'Eve chercha, et c'est ce que cherchent tous ceux qui font leur propre volonté. Ainsi l'homme tomba et se trouve maintenant dans toute la misère qu'amène le péché, attendant le jugement de Dieu sur le péché. Mais avant d'exécuter le jugement, Dieu est venu en amour comme Sauveur, afin de montrer que son amour est plus grand que le péché, et que le pire des pécheurs peut avoir confiance en cet amour qui cherche les pécheurs et s'adapte à leurs besoins, qui ne demande point la justice de la part de l'homme, mais qui lui apporte le salut et la grâce, pour le présenter finalement à Dieu comme sa justice par l'oeuvre de Christ. Il vient en amour vers les hommes pécheurs pour les réconcilier avec lui-même. Au lieu de les punir pour leurs péchés, il prend occasion de manifester l'immensité de son amour en venant à ceux qui gisaient dans le péché, et en s'offrant lui-même en sacrifice pour ôter le péché.

Dans sa vie, Christ présente cet amour de Dieu; il est Dieu lui-même manifesté en amour aux hommes; dans sa mort, il est un homme devant Dieu, fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui, et que le Dieu juste, le Dieu d'amour, ne se souvint plus

jamais de nos péchés. Dans l'histoire qui est sous nos yeux, il manifeste l'amour de Dieu envers l'homme. La loi était la règle parfaite de ce que l'homme devait être comme enfant d'Adam; elle exigeait que l'homme fût tel et prononçait la malédiction sur l'homme qui n'accomplirait pas ce qu'elle demandait. Elle mettait la sanction de Dieu sur ce qui convenait aux relations dans lesquelles l'homme se trouvait et lui donnait une règle parfaite pour se conduire dans ces relations; règle aisément oubliée ou violée dans l'état de chute de l'homme. Elle ne donnait ni la vie, ni la force, ni non plus aucun objet pour attirer et gouverner le coeur; elle établissait seulement la relation de l'homme avec Dieu et avec son prochain, et maudissait tous ceux qui n'observaient pas ce qu'elle prescrivait, c'est-à-dire tous ceux qui étaient sous son autorité.

La chair ne se soumet pas et ne peut se soumettre à la loi de Dieu; ainsi, tout en établissant l'autorité de la loi et la malédiction même, puisque Christ, le Sauveur, a porté celle-ci, la grâce doit nécessairement apporter un entier changement dans les voies de Dieu. Le pardon n'est pas la même chose que la malédiction, acquitter une dette est tout autre chose que d'en exiger le paiement. Il est tout à fait juste de demander celui-ci, mais si le débiteur n'a pas de quoi payer, il est mis en prison, tandis que s'il paie, il est mis en liberté. Christ a fait plus: non seulement il a payé la dette, mais il a acquis la gloire pour ceux qui croient. Non seulement il libère le débiteur, mais il lui donne une fortune immense en la présence de Dieu.

Le changement est donc complet et parfait, et les paroles du Seigneur nous le montrent (versets 18-22). Les disciples de Jean et les pharisiens jeûnaient, et le Seigneur donne les raisons pour lesquelles ses disciples ne pouvaient pas le faire. L'Epoux était là, ce n'était donc pas le temps de jeûner, mais les jours allaient venir où l'Epoux leur serait ôté; alors ils jeûneraient. La joie de sa présence se changerait en douleur lorsqu'il serait absent, par le besoin que cette absence créerait dans le coeur. Il y avait une autre raison. Il était impossible de faire un mélange des deux systèmes; le vin nouveau, c'est-à-dire la vérité et la puissance spirituelle du christianisme, ne pouvait pas être mis dans les vieux vaisseaux, dans les vieilles institutions et les cérémonies du judaïsme. Si on le faisait, le vin nouveau ferait rompre les vaisseaux et tout serait gâté; le vin serait perdu et les vaisseaux rompus. De même, un morceau de drap neuf ne convient pas pour raccommoder un vieux vêtement; la pièce emporte une partie du vêtement et la déchirure n'en devient que plus grande. Ainsi, il n'est pas possible de rattacher la puissance spirituelle du christianisme aux cérémonies extérieures que la nature humaine aime, parce qu'elle peut en faire une religion sans vie nouvelle et sans que la conscience soit touchée. L'homme inconverti peut ainsi, s'il le désire, faire autant de bien qu'un homme converti. Non, le vin nouveau doit être mis dans des vaisseaux neufs; il est important de se le rappeler. La dispensation était changée; un nouvel ordre de choses était introduit, tout était différent. La nature des choses n'était pas du tout la même dans les deux systèmes — ils ne pouvaient exister en même temps. Les cérémonies charnelles et la puissance du Saint Esprit ne pourront jamais aller ensemble. Que les chrétiens y pensent! Le christianisme a essayé de s'embellir par ces cérémonies, et souvent même avec des formes païennes, et qu'en est-il résulté? Il s'est adapté au monde dont ces formes étaient les

rudiments, et est devenu réellement païen, de sorte qu'à peine peut-on trouver sa vraie spiritualité.

Il y avait une institution établie de Dieu, signe de son alliance avec Israël, — le sabbat, — signe aussi du repos de Dieu dans la première création. Or, en Israël, l'homme était mis à l'épreuve, afin d'essayer si, avec une règle parfaite et les moyens donnés par la loi (Dieu, lui-même, étant présent dans le tabernacle ou dans le temple), il pouvait servir Dieu et accomplir la justice comme enfant d'Adam dans la chair. Le sabbat n'était pas «un septième jour», mais «le septième jour», auquel, après que tout fut achevé, Dieu cessa de créer et se reposa. La question était: l'homme peut-il partager le repos de Dieu? La réponse est qu'il a péché et ainsi ne peut avoir aucune part dans ce repos. Sous la loi, il fut de nouveau mis à l'épreuve, et il érigea le veau d'or avant même que Moïse fût descendu de la montagne. Dieu alors usa de patience envers le peuple jusqu'à ce que celui-ci eût rejeté Christ. Mais il était ainsi devenu évident qu'une alliance entre Dieu et l'homme selon la chair était impossible; l'homme ne pouvait donc, sur ce pied, jouir du repos de Dieu. Mais il y avait plus encore; le sabbat de la première création était pour l'homme, et Celui qui jouissait de tous les droits de l'homme, selon les conseils de Dieu, était seigneur du sabbat: voici comment ces deux principes sont développés.

Premièrement, lorsque David, l'oint de l'Eternel, eut été rejeté, tout devint commun et profane; de même, lorsque Christ, dont la venue constituait la dernière pierre de touche, pour éprouver l'homme dans la chair, eut été rejeté, il n'y eut plus rien de saint pour l'homme; le sceau de la première alliance avait perdu toute sa signification. En second lieu, lorsque Christ renonce, pour un temps, à sa position en Israël comme Messie, il devient le Fils de l'homme. (C'est ce que l'on voit souvent dans les évangiles, Luc 9: 21, 22, etc.). Ainsi il est le seigneur du sabbat qui fut fait pour l'homme; ainsi le signe de l'ancienne alliance disparaît par le péché de l'homme et le fait qu'il a rejeté Christ.

La résurrection de Christ est le commencement de la nouvelle création, le fondement de la nouvelle alliance basée sur son sang. C'est le signe du repos de Dieu pour nous. Satisfait, glorifié par la mort de Jésus, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et a trouvé en lui un lieu de repos pour son amour et pour sa justice, et nous, les objets de cet amour, nous sommes faits la justice de Dieu en Christ.

Ainsi, le premier jour de la semaine, le jour du Seigneur, celui de la résurrection, est un très précieux don de la part de Dieu, et le vrai chrétien en jouit de tout son coeur. S'il est fidèle, il se trouve dans l'Esprit pour jouir de Dieu, heureux d'être libre du travail matériel pour adorer Dieu comme son Père, et de jouir de la communion du Seigneur. C'est toujours un mauvais signe, lorsqu'un chrétien parle de sa liberté et en fait usage pour négliger le Seigneur, afin de se livrer aux travaux matériels du monde. Quelque libre qu'un chrétien soit, il n'est affranchi du monde et de la loi que pour servir le Seigneur. Que de bien ne peut-il pas faire le jour du Seigneur! Et c'est là un troisième principe que nous trouvons dans le chapitre suivant.

Chapitre 3

La grâce était venue (Jean 1: 17), Dieu lui-même était présent en grâce, et cette grâce était libre de faire le bien le jour du sabbat. Le vrai repos du Seigneur est l'exercice de l'amour au milieu du mal. Les pharisiens trouvaient que ce n'était rien de faire du mal, pourvu que leurs traditions fussent observées. Dieu garde sa liberté de faire le bien, et c'est pourquoi le Seigneur guérit l'homme qui avait une main sèche, appelant ainsi, d'une manière formelle, l'attention des Juifs sur ce grand principe.

Les pharisiens se consultent avec les hérوديens (qui étaient leurs ennemis) afin de trouver un moyen de faire mourir Jésus, et le Seigneur se retire. Ainsi la dispensation de la loi est mise de côté par le christianisme qui ne peut être introduit sous les formes juives, et, en même temps, les droits de l'amour divin, c'est-à-dire de Dieu lui-même, sont maintenus. Le vrai caractère du service du Seigneur se trouve ainsi mis en évidence.

Mais ici cesse le déploiement direct de ce ministère du Seigneur. Ce qui va suivre consiste en paraboles et en faits qui le développent et montrent clairement dans quels rapports le Seigneur se trouve avec les Juifs. Il se retire loin de la haine des chefs du peuple pour poursuivre son service d'amour.

Une grande multitude, venue de toutes les parties du pays, le suit, ayant entendu parler des choses merveilleuses qu'il faisait, et en cela nous avons un tableau vivant des effets de son ministère. Le Seigneur se trouve obligé d'avoir à sa disposition une petite nacelle sur le lac, si grande était la foule qui le pressait, car tous ceux qui étaient malades voulaient le toucher pour être guéris. Les malins esprits aussi, quand ils le voyaient, tombaient à ses pieds, disant: «Tu es le Fils de Dieu». Remarquez ici ce que nous trouvons souvent dans les évangiles; c'est que les malins esprits possédaient si complètement les personnes, que les actes de celles-ci sont attribués aux esprits, et que les démoniaques disent ce que les esprits les poussent à proférer, comme s'ils le faisaient d'eux-mêmes. L'âme et le corps étaient si entièrement possédés par l'esprit malin, que la personne possédée regardait comme étant ses propres pensées ce qui lui était inspiré par cet esprit. La possession était complète. «Es-tu venu pour nous tourmenter avant le temps?... Je te connais, tu es le Saint de Dieu»; voilà ce que disaient souvent les malins esprits. Mais le Seigneur ne voulait pas recevoir le témoignage des démons, ni leur permettre de le faire connaître.

Le Seigneur monte sur une montagne, afin d'être pour un peu de temps seul, loin de la foule; il appelle à lui ceux qu'il voulait et ils viennent. Dans l'évangile de Luc, nous lisons qu'il passa toute la nuit en prières avant de nommer les apôtres. Luc présente davantage le Seigneur sous son côté humain, ce qui est très important à sa place. Jésus priait quand les cieux lui furent ouverts; il priait quand il fut transfiguré; et lorsqu'il était dans l'angoisse du combat en Gethsémané, il priait plus instamment. Dans l'évangile de Marc, nous avons plutôt la suite de son ministère; il s'associe d'autres serviteurs pour continuer et étendre son oeuvre. Ils devaient être avec lui, et ensuite ils sont envoyés pour prêcher l'évangile avec puissance, guérir les malades et chasser les démons. Remarquez que non seulement Christ faisait des

miracles, mais qu'il pouvait donner à d'autres le pouvoir d'en accomplir. Les apôtres, plus tard, pouvaient imposer les mains à un homme, afin qu'il reçut le Saint Esprit, mais ils ne pouvaient donner à d'autres la puissance d'accomplir des miracles et de chasser les démons. Cela est beaucoup plus que de faire des miracles; c'est la puissance et l'autorité de Dieu. Le Seigneur donne aussi des noms à quelques-uns de ses disciples — c'est une marque d'autorité suprême — et il le fait selon la connaissance qu'il avait de leur caractère, avant même d'en avoir fait l'expérience.

Nous voyons, en même temps, de quelle manière était reçu le témoignage du Seigneur. Ses proches le croient hors de sens, et les chefs du peuple attribuent ses oeuvres merveilleuses à la puissance de Satan. Oh! quel monde que celui où nous vivons! Dans l'activité de la bonté divine, l'homme ne voit autre chose que folie et oeuvre du diable. Mais assurément Satan ne peut chasser Satan; c'est là ce qui serait une folie réelle. Si les biens d'un homme fort lui sont enlevés, il est clair que c'est parce qu'un plus fort que lui l'a réduit à l'impuissance. Dieu en soit loué! Mais ce péché — le blasphème contre le Saint Esprit — ne peut être pardonné. Aussi longtemps qu'ils disaient: «Nous ne croyons pas; cet homme ne garde pas le sabbat; il nous trompe», bien que ce fût très mal, cependant cela pouvait être pardonné; mais les scribes reconnaissaient en Jésus l'exercice d'une puissance plus grande que celle des démons, et, au lieu d'y voir le doigt de Dieu, ils l'attribuaient au prince des démons — ils appelaient l'Esprit Saint un démon. C'était la fin de toute espérance pour Israël, quant à sa responsabilité. La grâce pouvait pardonner à la nation, et c'est ce qui aura lieu lorsque le Seigneur reviendra en gloire, mais maintenant l'histoire d'Israël, comme peuple responsable, a pris fin.

C'est pour cette raison que le Seigneur renonce à toute relation selon la chair avec le peuple. Sa mère et ses frères viennent pour le voir, mais le Seigneur ne veut pas les reconnaître. Il introduit la parole pour former de nouveaux liens avec les âmes, mais tout lien avec Israël est rompu. Sa mère n'a pas de droit sur lui; il refuse de répondre à son appel: «Qui est ma mère, ou qui sont mes frères?» dit-il, et regardant autour de lui ceux qui l'entouraient, il ajoute: «Voici ma mère et mes frères: car quiconque fera la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma soeur, et ma mère». Ici se trouve formulée l'interruption des rapports du Seigneur avec le peuple comme tel. La patience du Seigneur continua à déployer la bonté de Dieu jusqu'à la dernière Pâque; mais tout était réellement fini pour le peuple; sa condamnation ne pouvait manquer d'être prononcée; le Seigneur ne chercha pas plus longtemps du fruit dans sa vigne.

Chapitre 4

Assis dans une nacelle, près du bord de la mer, le Seigneur présente la parabole du Semeur qui sort pour semer ce qui, reçu dans le coeur, portera, par grâce, le fruit que Dieu demande. Il n'avait pas été trouvé de fruit dans la vigne, lorsque l'homme, tel qu'il était dans la chair, avait été éprouvé, sous l'ancienne alliance, la loi étant écrite sur des tables de pierre. C'est pour cela que le Seigneur maudit le figuier qui ne portait que des feuilles et point de

fruit. Le jardinier l'avait déchaussé et y avait mis du fumier; le Seigneur avait fait tout ce qu'il était possible de faire, mais en vain; c'est pourquoi l'arbre devait être coupé. Vérité solennelle! La grâce s'élève au-dessus du péché, mais en lui-même l'homme est perdu quant à sa responsabilité. Le Seigneur commence à enseigner le peuple par des paraboles, disant: «Un semeur sortit pour semer». Comme nous l'avons dit, il ne cherche plus du fruit en l'homme sur la terre, ni chez son peuple, mais il sème ce qui portera du fruit.

Pendant que le semeur jette la semence, quelques grains tombent sur le chemin, quelques-uns dans un terrain pierreux, d'autres parmi des épines, et enfin d'autres dans une bonne terre. Il n'est pas question ici de doctrine, mais des faits qui résultent de ce que la parole du royaume est semée et qui se présentent d'eux-mêmes. Il est question de faits extérieurs. Trois parties de la semence ne portent pas de fruit. Quand la Parole est semée dans le coeur, dans le premier exemple, elle reste à la surface du sol, elle ne pénètre pas dans le coeur; le diable alors l'enlève et il n'y a point de fruit qui soit porté. Dans le second exemple, la Parole est reçue avec joie; les auditeurs sont contents d'entendre le doux son de la grâce, qui annonce le pardon et le royaume; mais quand la Parole apporte avec elle l'affliction ou la persécution, ils l'abandonnent. L'auditeur l'avait reçue avec joie; il l'abandonne quand l'affliction survient; c'est que la conscience n'a pas été amenée en la présence de Dieu; elle ne s'est pas sentie troublée devant lui. C'est dans la conscience que la parole de Dieu jette ses racines, parce qu'elle révèle la présence de Dieu et qu'ainsi la conscience est éveillée. Dieu lui-même est révélé au coeur qui se trouve en sa présence avec le sentiment d'y être. Le jugement de soi-même s'ensuit, les ténèbres se dissipent, et la lumière de Dieu luit dans le coeur. Lorsque la conscience a été ainsi exercée, l'évangile apporte la joie, car il donne la réponse de Dieu aux besoins de l'âme. Quels que soient l'amour et la grâce de Dieu, lorsqu'ils sont révélés, ils ne produisent pas d'abord la joie, parce que la conscience est atteinte; la lumière pénètre dans l'âme, parce que Dieu est lumière.

L'amour — car Dieu est amour — inspire la confiance, le coeur est attiré, et s'abandonne, comme il arriva à la femme pécheresse qui arrosait de ses larmes les pieds du Seigneur; mais la conscience, n'étant pas purifiée, n'éprouve point de joie. Si la seule proclamation du pardon produit de la joie, il est à craindre que la conscience n'ait pas été réveillée. L'intelligence — peut-être les sentiments naturels d'affection — a compris la merveilleuse histoire de l'amour et du pardon rapportée dans l'évangile, mais l'oeuvre n'est qu'à la surface et disparaît.

Une troisième partie de la semence tombe parmi les épines, et les épines en croissant l'étouffent, et elle ne porte aucun fruit. Enfin, ce qui tombe dans une bonne terre porte du fruit en différentes proportions. L'objet de ce discours n'est pas de montrer comment la chose a lieu; il est question seulement de l'effet produit. Sans doute, c'est la grâce qui a agi, mais le fait seul est rapporté. Dans ce dernier cas, nous voyons l'activité de la grâce dans le coeur, en ce que la semence croît et porte du fruit, et continue de croître.

Celui qui a vraiment reçu la Parole dans le coeur est propre à la communiquer à d'autres. Il peut n'être pas doué pour la prédication, mais il aime la vérité, il aime les âmes, il a à coeur la gloire du Sauveur, et la lumière qui a été allumée en lui doit éclairer tout ce qui l'entoure.

Lui aussi sème selon son pouvoir, et il est responsable de le faire. Tout sera manifesté, fidélité et infidélité, par rapport à cela, comme en toute autre chose. Dieu envoie la lumière dans le coeur, afin qu'elle soit communiquée à d'autres, et non afin qu'on la cache. Nous recevrons davantage, si nous sommes fidèles à communiquer ce que nous possédons, et, s'il y a de l'amour en nous, nous ne manquerons pas de le faire. La vérité et l'amour sont venus par Christ, et à moins que le coeur ne soit rempli de Christ, la vérité ne sera pas manifestée; si on a le coeur rempli de soi-même ou d'autres choses, Christ ne peut être manifesté. Si Christ — amour et vérité — est dans le coeur, la vérité brillera au dehors pour la bénédiction d'autres, et nous-mêmes nous serons bénis, et il nous sera donné davantage. Il y aura dans l'âme de la liberté et de la joie. Mais à l'homme qui ne fait pas profiter les autres de la lumière qu'il a, ce qu'il possède déjà lui sera ôté.

Nous voyons encore ici que le ministère du Seigneur parmi les Juifs a pris fin. «A vous il est donné», dit-il à ses disciples, «de connaître le mystère du royaume de Dieu; mais pour ceux qui sont dehors, toutes choses se traitent par des paraboles, afin qu'en voyant, ils voient, et n'aperçoivent point, et qu'en entendant, ils entendent, et ne comprennent point: de peur qu'ils ne se convertissent, et que leurs péchés ne leur soient pardonnés». Ils sont sous le jugement de Dieu. Le Seigneur ne veut pas dire qu'une âme, individuellement, ne puisse pas croire en lui, et ainsi être pardonnée; mais que la nation, ayant rejeté le témoignage de Jésus, était maintenant abandonnée de Dieu, laissée dehors et exposée à son jugement. Il reprend ses disciples de ce qu'ils ne comprenaient pas cette parabole, mais, dans sa grâce, il la leur explique.

Après cette explication et les divers avertissements dont nous avons parlé, le Seigneur prononce une autre parabole qui présente ses voies d'une manière très claire. Le royaume est semblable à un homme qui a jeté la semence en terre, puis il se lève et dort de jour et de nuit, et laisse croître la semence sans s'en inquiéter. La terre, d'elle-même, produit du fruit, d'abord l'herbe, ensuite l'épi, et enfin le plein froment dans l'épi. Maintenant, quand le fruit est mûr, on y met aussitôt la faucille, parce que la moisson est arrivée, Ainsi le Seigneur travaillait personnellement, semant la parole de Dieu sur la terre, et, à la fin, il reviendra et agira en personne, quand sera venu le temps du jugement pour ce monde; mais, maintenant, dans l'intervalle, il reste assis à la droite de Dieu, comme s'il ne s'occupait pas de son champ, quoiqu'en secret, il agisse par sa grâce et produise toute chose. Mais cela n'est pas manifeste. Sans être vu, il travaille pour faire croître la semence d'une manière divine, par sa grâce, tandis qu'en apparence, il laisse l'évangile croître sans avoir rien à faire avec lui jusqu'à la moisson. Alors il apparaîtra et agira lui-même ouvertement.

Il enseigne de nouveau le peuple par une autre parabole. Nous ne trouvons pas ici, comme dans le chapitre 13 de Matthieu, l'histoire complète du royaume, mais seulement ses grands principes et l'oeuvre du Seigneur, en contraste avec sa manifestation et l'établissement du royaume par sa propre présence. Il croît durant son absence, nul ne sait comment, au moins pour ce qui regarde la connaissance humaine. Le royaume donc est semblable à un grain de semence de moutarde, la plus petite de toutes les semences; mais une fois semé, il

croît et devient une grande plante, même un arbre assez grand pour abriter, dans ses branches, les oiseaux du ciel. Ainsi, la chrétienté, une petite semence, à l'origine, — un homme méprisé par le monde, — est devenue une grande puissance sur la terre, et étend ses rameaux de tous côtés. Ici, l'évangéliste répète que le Seigneur parlait aux foules en paraboles, qu'il ne s'adressait pas à elles d'une autre manière, mais qu'il expliquait ensuite tout à ses disciples, lorsqu'il était seul avec eux.

Dans ce qui suit, je pense que nous avons un tableau du départ de Jésus et de sa puissance; la sécurité qui entourait les siens, même quand il semblait oublier leurs difficultés, et ensuite la relation dans laquelle il se trouvait vis-à-vis des Juifs.

Jésus, ayant renvoyé la foule, entre dans une nacelle et s'endort. Pendant ce temps, une tempête s'élève et les vagues, se jetant dans la nacelle, la remplissent déjà. Saisis de crainte, les disciples réveillent Jésus. Il se lève, reprend le vent, et dit à la mer: «Fais silence, tais-toi!» et tout s'apaise. Mais ensuite, il fait des reproches à ses disciples à cause de leur crainte et de leur incrédulité. Et, en effet, lecteur, pensez-vous que la puissance du Fils de Dieu, que les conseils de Dieu, pussent manquer, à cause d'un coup de vent inattendu sur le lac de Génézareth? Impossible! Les disciples étaient dans la même nacelle que Jésus. Il y a là une leçon pour nous. Dans toutes les difficultés et les dangers de la vie chrétienne, durant tout le voyage sur les vagues souvent agitées de la mer orageuse de la vie et du service chrétien, nous sommes toujours dans la même nacelle que Jésus, si nous faisons sa volonté. Il peut nous sembler qu'il dort; néanmoins, s'il permet à la tempête de s'élever, afin d'éprouver notre foi, nous ne périrons pas, puisque nous sommes *avec lui* dans l'orage. Il est évident que ni lui, ni nous, ne saurions périr. Il peut parfois paraître indifférent à notre sort, mais, je le répète, nous sommes *avec lui*; sa sécurité est la nôtre.

Chapitre 5

En calmant les vents et la mer, le Seigneur a montré sa puissance sur la création; ce qui suit va nous faire voir son pouvoir sur les démons. Il chasse, par sa parole, une légion de démons. Mais nous voyons ici l'effet que produit sur le monde la manifestation de sa puissance, même lorsque cette puissance agit pour la délivrance des hommes. Les Gadaréniens le prient de s'en aller de leur territoire, et il s'en va. Pauvre monde! La secrète influence de Satan s'exerçant sans bruit, est plus désastreuse que son pouvoir extérieur et visible. Celui-ci est bien triste, sans doute, mais la puissance du Seigneur est tout à fait suffisante pour le chasser, tandis que, d'un autre côté, la secrète influence de Satan sur le coeur chasse Jésus lui-même. Et remarquez ceci: quand la présence de Dieu est sentie, elle est plus terrible pour l'homme que celle de Satan; l'homme aimerait être délivré de celle-ci, mais il ne le peut; mais la présence de Dieu est *insupportable*, lorsqu'elle se fait sentir: et, en réalité, l'homme a chassé Dieu de ce monde, dans la personne de Christ. Jésus s'est donné lui-même pour nous, cela est vrai; mais pour ce qui est de l'homme, dans sa responsabilité, il n'a pas voulu du Seigneur et l'a chassé de ce monde. Je ne doute pas que toute cette scène ne représente la fin de l'histoire du Seigneur, et que les pourceaux ne nous présentent la fin des

Juifs qui, à la fin de leur histoire, se sont précipités dans la perdition, comme possédés du diable. Le monde n'a pas voulu recevoir Jésus, et les Juifs sont livrés à une ruine sans espérance.

L'homme guéri est maintenant paisible; il désire aller avec Jésus qui s'éloigne, mais cela ne lui est pas accordé. Il doit aller proclamer à d'autres ce que Dieu a fait pour lui. Nous voyons là la position des disciples et, de tous les chrétiens, après que le Seigneur a quitté ce monde. Ils voudraient aussi le quitter pour être auprès de lui, mais ils sont envoyés dans le monde pour annoncer l'oeuvre bénie que le Seigneur a opérée dans leurs propres personnes; ils peuvent dire, d'après leur expérience, quelle est la grâce et la puissance de Jésus. Mais combien déplorable est l'état du monde et de l'homme! Pour le monde, la présence de Satan est plus tolérable que celle de Dieu. Il voudrait bien réprimer les manifestations violentes de la puissance de Satan, mais il ne le peut — les liens par lesquels il pensait la réfréner sont brisés, et l'homme est aussi mauvais que jamais. Dieu n'est pas un tyran comme Satan, il est bon, rempli de grâce et, par Christ, il délivre les hommes du pouvoir de Satan; mais comme la présence et la puissance de Dieu sont ainsi manifestées, l'homme montre que cette présence lui est insupportable, même lorsque Dieu agit pour le délivrer de tous les maux que le péché et le pouvoir de Satan ont introduits.

L'histoire qui suit révèle les vrais rapports entre Jésus et Israël. Jésus venait pour guérir Israël, mais, de fait, Israël était mort au point de vue spirituel. Lorsque Jésus arrive, il fallait qu'il le ressuscitât, si c'était la volonté de Dieu qu'il vécût; le Seigneur le pouvait, et il le fera aux derniers jours. Mais, tandis qu'il est en chemin avec le peuple, la foule d'Israël l'entoure, et si quelqu'un, ayant individuellement la foi, vient le toucher cette personne est guérie. C'est ce qui arrive à la pauvre femme affligée d'une cruelle maladie.

Relevons quelques détails de cette histoire. Le Seigneur distingue entre la vraie foi et l'empressement de la foule qui était attirée par ses miracles et les bienfaits qu'elle recevait de lui. La sincérité ne manquait pas à ceux qui composaient la multitude; le peuple voyait les miracles et jouissait de leurs effets, mais il n'avait pas la foi en la personne de Jésus. Mais il y avait dans la femme, par grâce, ce qui se trouve toujours avec la foi, le sentiment de son besoin et la perception de l'excellence de la personne de Christ et de la divine puissance qui était en lui; en même temps, il s'y joignait une vraie humilité quant à elle-même. La pauvre malade est sûre que, si seulement elle touche le bord du vêtement de Jésus, elle sera guérie, et c'est ce qui a lieu. Dès que la guérison a été effectuée, Jésus s'aperçoit que la puissance qui est en lui et qui était sortie de lui vers la femme, a agi avec efficacité. Il en est toujours ainsi; plusieurs peuvent entendre l'évangile et y trouver du plaisir, mais la foi est autre chose que cela, et elle reçoit toujours du Seigneur la réponse au besoin qu'elle lui a présenté. Il peut faire attendre, s'il trouve bon d'exercer la foi, mais il répond toujours avec amour; la femme est parfaitement guérie. La foi rend humble celui qui la possède, humble à l'égard de sa misère. La femme aurait voulu rester cachée, mais le Seigneur encourage le croyant, disant dans l'exemple dont nous nous occupons: «Ma fille, ta foi t'a guérie; va en paix». Quelque timide et craintive que soit l'âme en la présence du Seigneur dans les choses spirituelles, et quelque profond que soit le

sentiment de sa misère, quand l'appel est vrai, elle s'ouvre et confesse la grâce du Seigneur, et non pas la misère qui a rendu nécessaire l'exercice de cette grâce. C'est alors que le Seigneur encourage et parle de paix au coeur. La foi personnelle est ici clairement distinguée de l'empressement de la foule qui suivait Jésus, soit par curiosité, soit à cause du bien qu'elle recevait de lui. Mais la puissance de la résurrection était en lui et par lui. Israël, quoique mort, dormait seulement; la voix du Seigneur l'appellera en son temps pour lui donner la vie.

Chapitre 6

Mais quelque grand que fût son pouvoir divin, Jésus était venu sous une apparence qui ne flattait en rien l'orgueil et la vanité de la nature humaine. L'homme était responsable de le recevoir, parce qu'il manifestait le caractère de la divinité; mais il ne voulait ni flatter, ni soutenir les passions du coeur humain, ni les sentiments des Juifs comme nation. Si l'homme doit recevoir Dieu, il doit recevoir ce que Dieu est; mais c'est là précisément ce que la nature déchue ne veut pas faire. Le caractère divin était beaucoup plus pleinement manifesté dans l'humiliation de Jésus, que s'il était venu dans sa gloire comme Roi; mais il n'était pas ce que le coeur de l'homme désirait. Il était le fils du charpentier, et c'était assez pour qu'on le rejetât. Les Juifs jugeaient selon la chair; la parenté de Jésus était au milieu d'eux, et ils ne regardaient pas plus loin. Etonné de leur incrédulité, il les laisse après avoir fait ce que demandaient les besoins de quelques-uns d'entre eux, car sa grâce ne manque jamais. «Un prophète n'est pas sans honneur, excepté dans son propre pays», car c'est là qu'il est connu selon la chair. Il en était ainsi de Jésus, non seulement à Nazareth, mais en Israël. Remarquez quel obstacle présente l'incrédulité à l'exercice de la puissance de Dieu. La foi de la femme malade qui touche le bord du vêtement de Jésus fait que la puissance sort de lui, mais l'incrédulité des habitants de son pays en arrête l'exercice: «Il ne put faire là aucun miracle». Que Dieu nous accorde de ne mettre aucun obstacle à l'activité de sa grâce, qui est toujours prête à agir; puissions-nous, au contraire, connaître tout le bien que procure sa puissance lorsqu'on la fait agir par la foi (versets 1-6).

Maintenant, le Seigneur envoie ses disciples prêcher, et il donne en même temps une preuve de sa puissance plus remarquable que ne l'étaient ses propres miracles. Il confère aux douze le pouvoir de faire eux-mêmes des miracles, le pouvoir de chasser les démons. C'est évidemment une puissance divine. Dieu peut rendre un homme capable d'accomplir des signes et des miracles, mais *quel homme* peut communiquer ce pouvoir à un autre? Christ le faisait, et ses disciples, ayant reçu de lui l'autorité, chassaient en réalité les démons. Christ était Dieu manifesté en grâce sur la terre. Nous avons déjà appelé l'attention sur le fait que tous les miracles du Seigneur, ainsi que ceux de ses disciples, ne sont pas seulement des signes de puissance, mais des fruits de la divine bonté. On peut en excepter la malédiction prononcée contre le figuier stérile, mais, après tout, c'est une preuve de la même chose. Le témoignage du Seigneur, portant le cachet de l'amour, et confirmé par ses oeuvres miraculeuses, avait été rejeté, et Israël — en qui nous voyons le coeur de l'homme — sous l'influence de cette bonté de la manifestation de Dieu, de tous les soins que Dieu lui avait prodigués, Israël n'avait

produit aucun fruit. En conséquence, le mauvais arbre est jugé pour toujours, de sorte qu'il ne portera plus de fruit désormais. Ainsi l'homme, ayant montré qu'il n'était rien que coupable, et si coupable que tous les moyens employés de Dieu, même le don de son Fils unique, avaient été trouvés impuissants pour réveiller en lui un seul bon sentiment envers Dieu, l'homme, quant à son état dans la chair, est finalement rejeté de Dieu. Dieu peut le sauver en lui donnant une nouvelle nature par le Saint Esprit, mais en lui-même il est sans espérance. Qui pourra faire plus que Dieu n'a fait?

Le Seigneur n'avait pas seulement le pouvoir de donner à ses disciples autorité sur les malins esprits; il fait plus: il dispose des coeurs des hommes. Les disciples devaient se mettre en route sans rien prendre pour leur voyage, et cependant, ainsi que nous le lisons dans l'évangile de Luc, de retour, et en réponse à la demande du Seigneur, ils rendent témoignage de n'avoir manqué de rien. Soutenus par la puissance d'Emmanuel, laquelle s'étendait partout, et armés de son autorité, ils devaient demeurer dans la maison où ils étaient entrés, jusqu'à ce qu'ils partissent de l'endroit où ils s'étaient arrêtés. Ils avaient à se conformer à cette mission; possédant l'autorité du Seigneur pour leur message, ils avaient à agir en conséquence. Et si quelque part leur message n'était pas reçu, ils devaient secouer la poussière de leurs pieds, comme témoignage contre cette ville-là, dont le sort serait pire, au jour du jugement, que celui de Sodome et de Gomorrhe. Il est vrai que le Seigneur, rempli de bonté et de patience, envoya encore devant sa face, pour prêcher l'évangile, soixante et dix disciples, lorsqu'à la fin de sa carrière il montait à Jérusalem. Mais quant au principe de la mission, ce que nous trouvons dans Marc était le dernier témoignage donné à Israël avant le jugement de la nation. Ce devait être le dernier appel adressé à la conscience et au coeur du peuple, afin qu'il reçût le Sauveur, qu'il se repentît et se tournât vers Dieu, pour échapper au terrible jugement qui l'attendait, et afin qu'il y eût au moins un résidu qui, saisi par la puissante parole de Dieu, se retournât vers Dieu pour jouir de sa bonté dans le Sauveur et d'une espérance meilleure que celle que pouvait donner le judaïsme.

Les disciples partirent, et annoncèrent qu'on eût à se repentir. Quelle grâce dans cette diffusion de l'évangile! Non seulement Dieu nous donne de jouir du salut et de son amour, mais il emploie des hommes comme instruments de l'activité de cet amour. Oh! combien nous devrions bénir Dieu de ce qu'il condescend à nous employer pour porter le témoignage de son ineffable amour et de sa vérité aux coeurs des hommes, — tout au moins à leurs oreilles, — afin de s'en servir lui-même, dans sa grâce, pour atteindre les coeurs!

Puissions-nous au moins connaître ce que c'est que d'avoir le coeur rempli d'amour, soit que nous prêchions ou non, afin qu'il soit la vraie expression de la grâce qui cherche les hommes. Ainsi la puissance de Dieu accompagnait les disciples; ils chassaient les démons et guérissaient les malades.

Vers ce temps, le bruit des oeuvres et de la puissance du Seigneur parvint aux oreilles du roi Hérode. Sa conscience en fut troublée, parce qu'il avait fait mettre à mort Jean le baptiseur. Ici commence le récit des faits qui montrent pratiquement l'opposition du coeur de l'homme au témoignage de Dieu. L'inimitié contre la vérité et la lumière, qui fut pleinement manifestée

par la mort de Jésus, se montre déjà par celle de son précurseur. La conscience naturelle d'Hérode l'avait porté à écouter Jean; la fidélité qu'avait montrée ce saint homme en le reprenant, lui inspirait une crainte qui le portait à avoir des égards pour sa personne et à le défendre contre l'inimitié d'Hérodias; mais ce qui est de la nature n'est pas assez puissant pour opposer une barrière à la chair. L'excitation d'un banquet et l'orgueil royal suffirent pour causer la mort du prophète. Triste exemple de la manière dont l'homme se déçoit lui-même! et quand il s'imagine être assez fort pour déployer sa puissance, tout ce qu'il peut faire, c'est de révéler sa faiblesse et son asservissement à ses passions. Mais tout concourt à accomplir le dessein de Dieu; cette inimitié du coeur de l'homme doit se montrer et introduire, par la réjection de Jean le baptiseur et de Jésus lui-même, des choses infiniment meilleures, par la souveraine grâce de Dieu.

Les disciples reviennent et racontent à Jésus tout ce qu'ils ont fait et enseigné; il était naturel qu'ils en fussent remplis. Mais le Sauveur n'en dit rien; pour lui, la puissance était une chose naturelle; seulement il invite les disciples à venir à l'écart, dans un lieu désert, pour se reposer un peu dans la solitude. Pour nous, pauvres créatures, qui sommes si incapables de supporter l'effet de la puissance quand l'oeuvre s'accomplit par notre moyen, et qui sommes si prêts à nous l'attribuer à nous-mêmes sans nous en apercevoir, c'est une bonne chose et même une chose nécessaire, si grande que soit la bénédiction, et d'autant plus qu'elle est grande, de nous retirer en la présence de Dieu, et là de découvrir ce que nous sommes en réalité pour jouir avec sécurité de son amour parfait; pour être occupés de lui et non de nous-mêmes. C'est ce que le Seigneur faisait dans ses tendres soins pour les siens.

Mais l'amour de Dieu ne trouve pas de repos dans ce monde; et l'homme, ne trouvant que peu d'amour dans le coeur de ses semblables, craint de fatiguer le Seigneur lorsqu'il est présent; mais l'amour divin ne refuse jamais de subvenir aux besoins des hommes.

Le peuple reconnut Jésus comme il s'en allait, et tous sortirent de leurs villes et accoururent pour se rassembler autour du Seigneur. Lui, voyant cette grande multitude, fut ému de compassion, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger. Il commence par les enseigner; c'est le premier et vrai besoin du peuple abandonné par ses conducteurs humains; mais le Seigneur pense à tous les besoins de son peuple affamé. Les disciples auraient voulu qu'il renvoyât les foules, mais lui veut les nourrir. Ce miracle a en lui-même une grande portée, d'après la place qu'il occupe dans cet évangile. Jéhovah était le vrai Berger d'Israël, et il était présent dans la personne de Christ qui, de fait, était rejeté. Néanmoins, sa compassion et son amour n'étaient en rien affaiblis par l'ingratitude du peuple.

Pour montrer qu'il est vraiment Jéhovah, il agit selon ce qui est écrit dans le Psaume 132: 15: «Je rassasierai de pain ses pauvres». Ce Psaume prédit le temps du Messie, et sera pleinement accompli dans les derniers jours, mais Celui qui l'accomplira était présent, et, bien que rejeté, il donne la preuve que Jéhovah avait visité son peuple — il rassasie de pain ses pauvres. Son amour était infiniment supérieur à la méchanceté de son peuple. Il avait déjà annoncé que le Fils de l'homme serait mis à mort, et que le peuple ne recevrait pas son Dieu Sauveur. Avec tout cela, Jéhovah ne renonce pas à son amour. Si le peuple ne désire pas

Jéhovah, lui recherche le peuple. Christ donne le précieux témoignage que l'amour de Jéhovah ne se lasse point, mais reste supérieur à toute la folie de l'homme. Que son nom en soit loué et adoré! Nous pouvons tous compter sur son immuable bonté, non pour nous laisser aller à la négligence, mais pour être soutenus dans notre faiblesse, car son amour est plus grand que tous nos manquements, de sorte que nous pouvons adorer sa patience.

Mais nous trouvons ici une autre vérité importante. Le Seigneur ne dit pas: «Je leur donnerai à manger», mais: «Vous, donnez-leur à manger». Le Seigneur veut que les disciples sachent ce que c'est que d'user de sa puissance pour le bien des autres, et comment en user par la foi. Oh! qu'il est grand de penser que la vraie foi se sert de la puissance de Jéhovah, et cela dans les circonstances mêmes qui montrent que son amour est au-dessus de notre infidélité et de nos manquements! Combien est importante pour nous cette vérité, que Christ est l'expression de cet amour, de la grâce de Dieu s'élevant au-dessus de tous nos péchés; car «Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous». C'était la preuve de son amour, mais ce qui a été manifesté dans sa mort est toujours vrai pour nous dans sa vie. «Beaucoup plutôt, étant réconciliés», dit l'apôtre, «serons-nous sauvés par sa vie». La foi compte donc sur l'immuable fidélité de cet amour, et se sert de la force qui s'accomplit dans l'infirmité. La chair, dans les disciples, ne voit que des moyens charnels, et regarde, non à l'amour et à la puissance de Dieu, mais à ce qui peut être vu et touché. Mais le Seigneur donne, en abondance, la nourriture à la multitude affamée, et se montre à la fois le Dieu et le Sauveur d'Israël.

Le récit qui suit, est le tableau de la séparation amenée par le rejet du Seigneur, et l'accueil de bienvenue qui lui sera fait à la fin de l'histoire de ce monde qui l'a rejeté. Il ne parle pas du jugement de ses adversaires mais du changement du monde lui-même. Le Seigneur contraint les disciples à partir seuls, tandis qu'il renvoie la multitude, et lorsqu'ils sont partis, il monte sur une montagne pour prier. C'est précisément ce que le Seigneur fait maintenant: les disciples sont ballottés sur la mer orageuse du monde; Jésus a renvoyé Israël, et il est monté au ciel où il intercède pour nous. En attendant, le vent est contraire, et nous ramons péniblement au milieu des troubles et des difficultés, étant en apparence laissés par le Seigneur, mais il intercède toujours pour nous, et par lui nous recevons miséricorde et nous trouvons grâce pour avoir du secours au moment opportun. Israël a été renvoyé.

Plus exactement, les disciples sur la mer représentent le résidu juif, qui, en fait, est devenu l'Eglise, mais qui est ici considéré sous son caractère de résidu juif. Jésus atteint la nacelle en marchant sur les eaux, car il peut marcher avec calme au-dessus des circonstances qui nous causent un grand trouble. Les disciples sont effrayés, mais Jésus les rassure en leur disant que c'est lui-même, leur ami bien connu et leur Sauveur. Il en sera ainsi à la fin des temps. Jésus apparaîtra dominant toutes les circonstances qui troubleront son peuple, et il sera pour lui le même qui, humble et débonnaire, marchait sur la terre avec ses disciples «dans les jours de sa chair».

«Et il monta vers eux dans la nacelle, et le vent tomba». Je le répète: le jugement de ses adversaires n'est pas mentionné ici, mais seulement ce qui arrivera à son peuple parmi les

Juifs, quand il reviendra. Alors, le monde sera de nouveau plein de joie. Les habitants du pays de Genezareth, qui avaient renvoyé le Sauveur après qu'il eut guéri le démoniaque, le reçoivent maintenant et le reconnaissent, et les gens de toutes parts jouissent avec bonheur de sa présence.

Chapitre 7

Ce chapitre est rempli des enseignements les plus intéressants. En premier lieu, nous y voyons le jugement que porte le Seigneur sur la piété extérieure des chefs du judaïsme, piété toute de formes, pure hypocrisie, qui mettait de côté la loi de Dieu. Toutes ces ablutions, Dieu les méprise; les pharisiens avaient annulé le commandement de Dieu par leurs traditions. En second lieu, le Seigneur montre que ce qui sort de la bouche de l'homme, et non ce qui y entre, est ce qui le souille, parce que cela vient du coeur. Ayant ainsi jugé Israël et l'homme, le Seigneur déploie de la manière la plus touchante la grâce souveraine de Dieu qui s'élève au-dessus de toutes les barrières pour atteindre l'homme dans ses besoins, qui va le chercher en dehors de tous les droits fondés sur les promesses, demandant seulement que le coeur la reconnaisse, afin que ce soit entièrement la pure grâce de Dieu en amour qui fasse le bien, se révélant elle-même comme amour, quand l'homme est mauvais et qu'il n'a point d'espérance en dehors de cette grâce souveraine.

Les choses extérieures sont aisées à accomplir; l'homme aime à en faire sa religion, car elles ne demandent pas un coeur pur. L'homme aime à les accomplir, et ainsi à s'exalter lui-même et à se distinguer des autres. L'observation de ces formes religieuses fait que l'on se glorifie devant les autres hommes d'avoir une grande piété et l'on acquiert ainsi de la réputation. Mais, en même temps, on peut être mauvais; les actes extérieurs n'amènent pas l'homme en la présence de Dieu qui sonde le coeur. On est religieux sans posséder la sainteté, et cela convient au coeur naturel de l'homme. Les pharisiens n'étaient pas seulement du temps du Seigneur; on en trouve dans tous les temps. Ce système (le pharisaïsme) se rattache toujours à l'influence qu'un homme exerce sur un autre par le moyen d'une position sainte extérieurement. Ce n'est pas la foi possédant la grâce et la vérité, — lesquelles sont venues par Jésus Christ et produisent la sainteté et la communion avec Dieu qui se révèle en elles, — mais c'est l'influence officielle dont un homme se sert pour son propre avantage, laissant de côté, avec insouciance, la volonté et les commandements de Dieu. Il en était ainsi parmi les Juifs. Ils lavaient leurs mains, mais non leurs coeurs; ils étaient très scrupuleux quant à ce qui entrait dans leur bouche, et ne se souciaient pas de ce qui sortait de leur coeur.

Telle est toujours la religion de l'homme; il peut observer une religion comme celle-là et s'en faire un manteau de gloire. Mais il ne peut, par ce moyen, atteindre à une sainteté réelle, et cela est évident aux yeux de Dieu qui voit tout ce qui se passe dans le coeur. La vraie sainteté se montre dans la marche pratique; on peut manquer, mais l'âme soutenue par la grâce cherche uniquement l'approbation de Dieu; elle a bien la conscience de son manquement, toutefois elle se réjouit en Dieu, car c'est lui qui habite dans l'âme et la garde dans l'humilité. Mais les pharisiens et les sadducéens, parmi les Juifs profitaient de leur réputation et de leur

position pour engager les personnes pieuses à faire des dons à Dieu qu'ils représentaient, et par ce moyen ils gagnaient de l'argent. Ainsi les devoirs envers les parents étaient négligés, et la loi de Dieu était annulée. Ils honoraient Dieu de leurs lèvres, mais leur coeur était éloigné de lui. Ils s'approchaient de lui de bouche, et non de leur coeur, qui était rempli de convoitise et d'iniquité. Dieu rejette absolument ce genre d'honneur qu'on voudrait lui rendre: «Ils m'honorent en vain», disait le prophète Esaïe, dont le Seigneur cite les paroles. Dieu demande un coeur pur, sanctifié par le Saint Esprit et par la vérité; et il veut un culte rendu en esprit et en vérité. Le Père cherche de tels adorateurs. Il veut la grâce, mais pour s'approcher de Dieu il faut la vérité, il faut un coeur dans lequel la vie divine existe. Toute cette religion humaine, extérieure, pharisaïque, sacerdotale, est jugée par le Seigneur une fois pour toutes et pour toujours. Dieu demande un coeur pur et une vraie obéissance. Les hommes revêtent ce genre de religion dont nous venons de parler; ils la révèrent à cause de son antiquité et des traditions de leurs ancêtres, choses auxquelles l'imagination attache une grande valeur. Tout ce qui est vu à travers le voile de l'antiquité paraît assez imposant, mais avec Dieu il s'agit du coeur, et cela maintenant comme alors: nous sommes devant Dieu, et il nous voit exactement tels que nous sommes. L'état réel du coeur de l'homme, telle est la question.

Mais que sont ces pauvres coeurs dans leur état naturel? Telle est la seconde question que soulève le Seigneur. Il avait déjà déchiré le voile d'hypocrisie derrière lequel les pharisiens et les sacrificateurs cherchaient à cacher l'impureté de leurs coeurs, et à faire servir à leur profit la piété de formes qu'ils enseignaient. Les motifs de leurs coeurs sont manifestés, et les efforts qu'ils faisaient pour couvrir leur impureté et leur avarice apparaissent au grand jour: leur hypocrisie est rendue évidente. Le Seigneur ne déchire pas seulement le voile de l'hypocrisie, mais il fait connaître aussi ce que le coeur produit. C'est ce que Dieu fait; il sonde nos coeurs et les manifeste, et ensuite il révèle le sien. Le Seigneur dévoile non seulement le coeur des pharisiens, mais celui de tous les hommes; ce qui sort de la bouche souille l'homme, parce que cela vient du coeur. Quel tableau! Le coeur produit la méchanceté, la corruption, l'envie... en un mot, il n'en sort que des vices.

Le Seigneur manquait-il de bienveillance ou d'amour envers l'homme? Sa venue sur la terre est la preuve de l'amour de Dieu. Voulait-il cacher le bien qui pouvait se trouver en l'homme? N'était-il capable que de découvrir le mal? Pouvait-il désirer calomnier l'être qu'il était venu bénir et sauver, et auquel il voulait donner une place auprès de lui? Non; cela ne se pouvait pas. Mais connaissant le coeur de l'homme, il était obligé de dire la vérité. C'était l'amour qui découvrait l'absolue perversité du coeur de l'homme, afin que l'homme ne restât point dans cet état. Il vaut certes mieux que cet état soit découvert maintenant, en présence de la grâce, qu'au jour du jugement, quand tout ce qui sera manifesté devra subir le châtement, et où l'homme sera condamné.

Remarquez aussi cette vérité importante quand la sainteté pratique et l'obéissance n'existent plus dans la vie des conducteurs religieux, une religion, même fondée par Dieu, devient la puissance du péché et de l'hypocrisie, et tend toujours à pervertir l'esprit et à détruire en tout la conscience et la droiture. La raison en est que ce qui est regardé comme

l'autorité établie de Dieu, encourage l'hypocrisie et l'iniquité, et tend ainsi à produire l'incrédulité, parce que les hommes voient que la religion s'attache à ce que même la conscience naturelle condamne. Quelle triste histoire que celle du coeur humain et celle de l'Eglise de Dieu, telle que l'homme l'a faite! Remarquez encore l'influence qu'a l'autorité religieuse corrompue, pour aveugler les hommes et détruire l'intelligence spirituelle. Que peut-il y avoir de plus clair que ce que le Seigneur dit? Mais la conscience naturelle ne reconnaît pas cette vérité, que ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais bien ce qui en sort, parce que cela procède du coeur. La chose est assez simple.

Les disciples ne comprennent pas les paroles du Seigneur et en demandent l'explication. Leur intelligence naturelle avait été aveuglée par la tradition des anciens. La manière de raisonner que ceux-ci leur avaient inculquée, avait obscurci leur compréhension. Et, en effet, ne trouvons-nous pas encore maintenant des personnes qui croient que ce qui entre dans la bouche d'un homme le souille? Et cependant, ce sont des âmes sincères; mais non seulement cela, elles croient aussi que manger d'un certain mets un jour les souillera, et qu'en manger un autre jour ne les souillera pas; c'est la tradition des anciens qui le leur dit. C'est, au fond, ce que pensaient les disciples, et le Seigneur les reprend en leur disant: «Vous aussi, êtes-vous ainsi sans intelligence?» Nous voyons donc ici le jugement du Seigneur contre plusieurs choses qui tiennent bien des âmes dans la servitude, et des âmes sincères comme celles des disciples.

Mais occupons-nous de la précieuse manifestation de l'amour de Dieu, telle que nous la voyons dans les paroles du Seigneur à la pauvre femme syrophénicienne. Tous les privilèges des Juifs sont reconnus d'abord, mais ensuite, nous trouvons aussi la vérité de Dieu qui s'élève infiniment au-dessus de ces privilèges, pour déployer la grâce et l'amour là où existe un besoin dans le coeur; et cela, non pas envers quelqu'un qui aurait un droit quelconque aux promesses, mais envers une race maudite, envers une pauvre femme appartenant à un pays connu par son état d'endurcissement. Dieu se manifeste lui-même, s'élevant au-dessus de toutes les barrières que l'iniquité de l'homme et le système exclusif du judaïsme avaient élevées, système que lui-même d'ailleurs avait établi et que le rejet de Christ a aboli.

Le Seigneur se dirige vers les frontières de Tyr et de Sidon. Il désire être tranquille, mais la bonté jointe à la puissance sont trop rares dans ce monde pour rester inaperçues; le besoin senti réveille l'âme et la rend clairvoyante. Une pauvre femme avait une fille assujettie à la puissance d'un esprit immonde. Sentant sa misère et croyant en la puissance de Jésus, elle se rend auprès de lui. Le poids de douleur qui l'oppressait la fait espérer en sa bonté. Le Seigneur maintient les promesses que Dieu a faites aux Juifs, et, dans sa réponse, met en avant les droits du peuple de Dieu. Il ne peut pas prendre le pain des enfants et le donner aux chiens. Remarquons que la femme était d'une race maudite; si nous regardons aux voies de Dieu au milieu d'Israël, il n'y avait pas une seule promesse pour elle; elle n'avait aucun droit qui lui fût commun avec le peuple de Dieu. Selon les Juifs et l'économie de la loi, elle n'était rien de plus qu'un chien; mais elle avait de grands besoins, et la puissance de Dieu, toujours employée comme elle l'est pour l'accomplissement de ses desseins de bonté, cette puissance était là aussi, et c'est ce qui inspire de la confiance à cette femme.

Il en est toujours ainsi; le besoin senti dans l'âme et la foi en la bonté et la puissance du Seigneur, donnent de la persévérance. C'est ce que nous voyons, d'une manière frappante, dans le cas de ceux qui apportaient le paralytique, et que la foule entourant Jésus empêchait d'approcher. Mais, outre la confiance que la grâce a produite dans le coeur de la femme, il y a quelque chose de plus. Elle reconnaît les droits des Juifs comme peuple de Dieu elle avoue n'être qu'un chien par rapport à eux; mais elle insiste sur sa demande, parce qu'elle sent que tout en n'étant qu'un chien, la grâce de Dieu est suffisante, même pour ceux qui n'ont aucun droit. «Même les chiens, sous la table», dit-elle, «mangent des miettes des enfants»; elle reconnaît donc ce qu'elle est, mais en même temps aussi, ce que Dieu est. Elle croit à son amour envers ceux qui n'ont ni droits ni promesses; elle croit à la manifestation de Dieu en Jésus en dehors et au-dessus de toutes les dispensations. Dieu est bon, et le fait que l'on est dans la misère donne un droit sur lui. Christ aurait-il pu dire: «Non; Dieu n'est pas aussi bon que tu le supposes?» Il n'aurait pu le dire; ce n'aurait pas été la vérité.

C'était une grande foi que celle de cette femme; la foi qui reconnaît que nous sommes misérables et n'avons droit à rien; mais la foi qui croit à l'amour de Dieu clairement révélé en Jésus, sans promesse, mais pleinement révélé. Dieu ne saurait se renier lui-même et dire: «Non, je ne suis pas amour». Nous n'avons nul droit à attendre l'exercice de cet amour envers nous, mais nous pouvons être sûrs que, si nous venons à Christ, poussés par nos besoins, nous trouverons la bonté parfaite, l'amour qui nous guérit, la guérison elle-même. Rappelons-nous que le vrai besoin persévère, parce qu'il ne peut rien sans l'aide de cette puissance qui a été manifestée en Christ, ni en dehors du salut qu'il a opéré. Il n'y a point de salut en dehors de l'aide qui se trouve en lui pour notre faiblesse. Et ce qui est en Dieu est la source de notre espérance et de notre foi; et si l'on nous demandait comment nous savons ce qui est dans le coeur de Dieu, nous pouvons répondre: «Cela est parfaitement révélé en Christ». Qui a mis au coeur de Dieu d'envoyer son propre Fils pour nous sauver? Qui a mis au coeur du Fils de venir et de souffrir tout pour nous? Ce n'est pas l'homme. Le coeur de Dieu en est la source. Nous croyons dans cet amour, et à la valeur de ce que Christ a fait et accompli sur la croix, pour abolir le péché par le sacrifice de lui-même. De plus, il fait toutes choses bien; il fait entendre les sourds et parler les muets.

La grâce de Dieu s'était pleinement déployée envers la pauvre femme qui n'avait nul droit à aucune bénédiction, et qui ne pouvait se réclamer d'aucune promesse. Elle était une des filles de la race maudite de Canaan, mais la foi atteint jusqu'au coeur même de Dieu manifesté en Jésus, et de la même manière le regard de Dieu descend jusqu'au fond du coeur de l'homme. Ainsi se rencontrent le coeur de Dieu et le coeur de l'homme; l'homme ayant la conscience qu'il est entièrement mauvais, qu'il n'a pas le moindre droit, mais en reconnaissant vraiment cet état, s'abandonne à la parfaite bonté de Dieu. Mais le peuple juif, avec sa prétention de posséder la justice et un droit aux promesses, est mis de côté; relativement à l'ancienne alliance, il est exclu de la faveur de Dieu. Toutefois, Jésus ouvre les yeux et les oreilles du résidu qui lui est amené par la foi. Ce n'est pas seulement le peuple juif qui devait

être ainsi mis de côté (quant à l'ancienne alliance, c'est pour toujours), mais l'homme lui-même l'est aussi sur le terrain de la justice qui est le principe de l'ancienne alliance.

Le Seigneur quitte les confins de Tyr et de Sidon et revient en Galilée, où il se retrouve au milieu d'Israël. Mais, ainsi que nous l'avons dit, il était virtuellement rejeté par le peuple. Jésus a la conscience que la nation bien-aimée est perdue, et il n'attend que sa ruine. On lui amène un homme sourd qui avait la parole empêchée, et on le prie de lui imposer les mains pour le guérir. Jésus conduit cet homme à l'écart, hors de la foule; il lui met ses doigts dans les oreilles, et, ayant craché, il lui touche la langue. Ensuite, il regarde vers le ciel et soupire: la puissance est toujours présente en lui, mais la douleur oppresse son cœur, parce qu'en réalité le peuple était sourd à la voix du bon Berger. Leur langue était liée et incapable de louer Dieu. Les soupirs du Seigneur sont l'expression de ces sentiments, pour autant que l'état du pauvre homme représentait l'état du peuple bien-aimé. Néanmoins, ils étaient heureux en ce que l'amour de Celui dont les conseils ne changent pas, restait sur eux en dépit de tout. Et, en effet, le Seigneur était là et opérait selon cet amour et ses soupirs. Il regardait vers le ciel, la source de l'amour et de la puissance, et il ne se lassa point jusqu'au moment où le peuple, en faveur duquel il exerçait sa puissance, ne voulut plus supporter sa présence. Il est vrai qu'il n'aurait pu être mis à mort, s'il ne s'était livré volontairement, mais le temps allait venir où il se donnerait, en effet, pour accomplir la rédemption, et jusqu'à ce que ce moment fût arrivé, il se montra toujours comme le Dieu de bonté envers les affligés, et prêt à répondre à tous les besoins du peuple.

Au verset 33, nous voyons que Jésus se sépare de la masse du peuple pour guérir l'homme sourd. Nous pouvons remarquer la même chose dans le chapitre 8: 23. Il conduit l'homme aveugle hors de la ville et là le guérit; dans ce cas, c'est l'état des disciples qui est en vue. Il est touchant de voir ce regard du Seigneur vers le ciel, et le soupir de son cœur en contemplant le peuple sourd à la voix de son Dieu et incapable de bénir son nom. Cela nous montre le cœur du Seigneur envers des hommes endurcis, et en même temps l'harmonie de ce cœur avec le ciel, harmonie qu'il manifestait toujours. Là, dans le ciel, il trouvait la certitude de cet amour que l'homme rejetait, et il trouvait son repos dans les sentiments qui règnent au ciel, et dont lui-même était l'expression sur cette terre ingrate. La puissance du Seigneur se montre en cet instant même; les oreilles du sourd sont ouvertes et sa langue déliée. La foule ne peut se taire elle publie partout ce que Jésus a fait, disant «Il fait toutes choses bien; il fait entendre les sourds et parler les muets». L'oeuvre du Seigneur ouvre les oreilles et donne occasion aux cœurs humbles de louer Dieu et de reconnaître son amour. Mais, hélas! combien il y en a qui restent sourds à la voix de l'amour de Dieu! «Ils sont comme l'aspic sourd qui se bouche l'oreille, qui n'entend pas la voix des charmeurs, du sorcier expert en sorcelleries».

Chapitre 8

Le Seigneur continue à manifester la bonté divine. C'est la principale chose à remarquer dans cette partie de l'évangile. Il avait déjà nourri une première fois la multitude affamée, signe manifeste de la présence de Jéhovah, comme nous l'avons fait remarquer auparavant.

C'était le signe qui devait accompagner sa présence au milieu de son peuple. Dans le cas que nous présente ce chapitre, il s'agit plus simplement de la puissance divine, sans qu'il soit fait allusion au royaume à venir. C'est ce qu'indique le nombre de corbeilles renfermant les morceaux qui étaient de reste; le nombre sept étant l'expression de la perfection dans les choses spirituelles. La compassion du Seigneur le fait penser aux besoins des pauvres, tandis que les disciples ne pensent qu'aux moyens visibles et humains de se satisfaire eux-mêmes. Ce n'est que trop souvent le cas avec les vrais croyants.

Le Seigneur laisse les foules et va aux quartiers de Dalmanutha. Là les pharisiens lui demandent un signe du ciel. Ils en avaient déjà vu suffisamment, mais l'incrédulité n'est jamais satisfaite.

Mais le temps de l'épreuve était passé; il était trop tard; le Seigneur les laisse. Remarquez le sentiment du Seigneur envers cette génération perverse; il soupire profondément en lui-même, disant: «Pourquoi cette génération cherche-t-elle un signe? En vérité, je vous dis: il ne sera pas donné de signe à cette génération». Moralement, la fin était venue; il était inutile de donner des preuves à des coeurs résolus à ne pas croire. La parfaite patience, l'amour, une profonde pitié, et la douleur en pensant à l'incrédulité des conducteurs du peuple, tout cela, le Seigneur l'éprouvait et le manifestait d'autant plus clairement que les coeurs étaient endurcis. Mais les signes étaient inutiles pour des coeurs qui ne voulaient pas croire, et il ne convenait pas non plus à la majesté de Dieu d'en donner à des hommes qui ne voulaient pas le recevoir. C'eût été jeter des perles devant des porceaux.

Nous trouvons maintenant que les disciples eux-mêmes étaient réellement aveugles, non pas volontairement, mais de fait. Le Seigneur les avertit de se garder du levain des pharisiens et d'Hérode. Ils avaient oublié de prendre des pains avec eux, et hélas! ils avaient aussi oublié la puissance de Jésus, dont il venait de donner une preuve en nourrissant des milliers de gens avec quelques pains. Le Seigneur les reprend, en leur disant: «N'entendez-vous pas encore, et ne comprenez-vous pas? Avez-vous encore votre coeur endurci?» Ils étaient, pour ainsi dire, endurcis ou rendus indifférents par la vue de tant de miracles, et n'avaient rien compris à celui de la multiplication des pains.

Mais le récit qui suit est une figure du contraste existant entre l'état des disciples et celui du peuple. Ce dernier ne voyait pas du tout et ne voulait pas recevoir la lumière; les disciples voyaient indistinctement, comme l'aveugle auquel les hommes semblaient des arbres qui marchent. Ils aimaient réellement le Seigneur, mais leurs habitudes juives les empêchaient de saisir pleinement sa gloire. Ils croyaient bien qu'il était le Messie, mais, pour leurs coeurs, le Messie était autre chose que le Christ de Dieu, le Sauveur du monde. Ils s'étaient attachés, par grâce, à la personne, du Seigneur, mais ils ne comprenaient pas cette gloire divine qui était, pour ainsi dire, cachée dans cette personne, et qui se révélait par ses paroles et par ses oeuvres. Ils avaient tout quitté pour suivre le Seigneur; l'intelligence leur manquait et non la foi, quelque faible qu'elle pût être. L'esprit était prompt, mais la chair était faible, comme nous avons déjà pu le remarquer. Le Seigneur conduit hors de la ville l'homme aveugle qu'on lui avait amené; il le sépare d'Israël. D'abord, cet homme ne voit qu'en partie; les hommes lui

semblent comme des arbres qui marchent. Le Seigneur nous présente, dans l'aveugle, un tableau de l'état du coeur des disciples ainsi que de son infatigable bonté. Sa patience est aussi grande que sa puissance, et sa bonté ne laisse pas l'homme aveugle avant qu'il n'ait vu clairement. C'est ainsi qu'il agit avec ses disciples.

Lorsqu'il eut été exalté dans le ciel, et qu'il se fut assis à la droite de Dieu, il envoya le Saint Esprit pour conduire les disciples dans toute la vérité; alors ils virent clairement.

Le Seigneur défend à l'aveugle d'entrer dans la ville, et de dire sa guérison à personne de la ville. Ce n'est pas uniquement parce que Jésus ne cherchait pas la vaine gloire qui vient des hommes, mais aussi parce qu'il désirait éviter un grand concours de personnes curieuses de le voir, et qui n'étaient qu'un obstacle à son oeuvre réelle dans les consciences et dans les coeurs. Il voulait, en même temps, montrer que le temps du témoignage en Israël avait pris fin. Rejeté par le monde, il commande à l'homme délivré de la puissance des démons, de retourner dans sa maison, afin d'y proclamer ce que Dieu avait fait pour lui. Les disciples devaient faire ainsi — annoncer soit oeuvre — après qu'il aurait quitté ce monde; mais ici, il s'agit d'Israël qui avait rejeté le Seigneur; le témoignage de Dieu n'avait plus de place au milieu de ce peuple.

Le discours que le Seigneur tient ensuite est amené par la question qu'il adresse à ses disciples: «Qui disent les hommes que je suis?» Et ils répondirent: «Jean le baptiseur; et d'autres: Elie; et d'autres: L'un des prophètes»; des opinions diverses, mais point de foi. Alors il leur demande: «Et vous, qui dites-vous que je suis?» Pierre répond: «Tu es le Christ», et le Seigneur défend aux disciples, de la manière la plus positive, de dire cela de lui à qui que ce soit.

C'était la preuve la plus claire que le témoignage au milieu du peuple avait entièrement pris fin. Jésus n'en était pas moins le Christ, mais il était rejeté par le peuple qui, en rejetant la grâce merveilleuse de Dieu, se montrait être son propre ennemi. Il commence donc à enseigner ouvertement à ses disciples qu'il doit souffrir comme Fils de l'homme, position et titre plus grands que ceux de Messie, par rapport soit à l'étendue de son pouvoir, soit à la grandeur de la domination qui lui appartient, car toutes choses seront assujetties à l'autorité du Fils de l'homme. Mais afin que le Fils de l'homme puisse prendre sa place en gloire, il doit d'abord souffrir, être mis à mort et ressusciter; il fallait que la rédemption fût accomplie, et que l'homme entrât dans une position nouvelle, dans un état entièrement nouveau, dans lequel il n'avait jamais été lorsqu'il était innocent. La position de Christ comme Messie était mise de côté pour un temps, et il entre dans une autre position plus grande où les vieilles choses sont laissées en deçà de la mort, et où tout est fondé sur l'oeuvre de Christ, sur sa mort — il entre dans un état tout à fait nouveau et éternel.

Ici, le sujet est plutôt traité en rapport avec ses souffrances. Il place la croix devant ses disciples, mais il parle toujours de mort et de résurrection. «Et il tenait ce discours ouvertement». C'était une pierre d'achoppement pour Pierre, qui ne voulait pas que son Maître fût méprisé aux yeux de la multitude; mais la croix est la portion de ceux qui veulent

suivre le Sauveur. Pierre, en parlant comme il le faisait, mettait aussi une pierre d'achoppement dans le sentier des disciples; le Seigneur y pense; aussi, se retournant et regardant les disciples, il reprend Pierre, qui, par la grâce de Dieu, venait cependant de confesser son nom, et il lui dit: «Va arrière de moi, Satan, car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes». Nous avons là une leçon importante, et plus qu'une leçon. En premier lieu, le chrétien a besoin de bien comprendre que le chemin du salut, le chemin qui conduit à la gloire et au ciel, le chemin où Christ lui-même a marché et où il veut que nous le suivions, est un chemin où nous avons à nous renoncer nous-mêmes, à souffrir et à vaincre. Secondement, un chrétien peut avoir une foi vraie et être enseigné de Dieu, comme c'est ici le cas pour Pierre, sans que la chair en lui soit jugée, de manière à le rendre capable de marcher dans le chemin où la vérité l'amène. Il est important de nous rappeler cela: la sincérité peut exister sans la connaissance de soi-même. La nouvelle position de Christ, celle de Fils de l'homme, qui embrasse la gloire céleste de l'homme en lui et la suprématie sur toutes choses, rendait la croix absolument nécessaire. Mais le coeur de Pierre n'était pas prêt pour la croix; quand le Seigneur en annonce l'effet pratique, Pierre ne peut le supporter.

Combien de coeurs sont dans cet état! Sincères, ils le sont, sans nul doute, mais ils n'ont pas le courage spirituel nécessaire pour accepter les conséquences de la vérité qu'ils croient. Voyez la différence avec Paul, rendu fort par la présence du Saint Esprit et par la foi. En présence de la mort, il dit: «Pour le connaître, lui (Christ), et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme a sa mort» (Philippiens 3: 10). Mais il y avait en lui la puissance du Saint Esprit, et «il portait toujours dans son corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus fût manifestée dans son corps». Heureux homme. Toujours prêt à souffrir volontiers toutes choses, plutôt que de ne pas suivre pleinement le Seigneur Jésus, prêt à confesser son nom, quelles qu'en pussent être les conséquences, et enfin, après avoir marché fidèlement, obtenant, par grâce, le prix de son appel céleste.

Mais le Seigneur ne cache point et ne veut pas cacher les conséquences qui résultent de ce qu'on le suit. Il avertit les foules et il nous avertit aussi que, si nous désirons être avec lui, si nous voulons le suivre, il faut nous renoncer nous-mêmes et prendre notre croix. Recevons les paroles du Seigneur. Si nous voulons être avec lui pour toujours, nous devons le suivre, mais en le suivant, nous rencontrerons sur notre route ce qu'il y a trouvé. Sans doute qu'il n'est pas question pour nous de souffrances expiatoires, de ce que lui a souffert de la part de Dieu pour le péché, mais bien des souffrances qu'il a endurées de la part de l'homme, la contradiction des pécheurs, l'opposition des hommes, les outrages et même la mort. Nous savons peu ce que c'est que de souffrir pour le nom de Jésus; mais rappelons-nous, chrétiens, ce que le Seigneur dit d'abord à qui veut le suivre: «Qu'il se renonce soi-même», cela, vous pouvez toujours le faire par grâce. C'est en le faisant que nous apprendrons à souffrir avec lui, si Dieu nous y appelle. Et que donnerions-nous en échange de notre âme? Cela nous conduit à une troisième leçon qui demande un peu plus de développement.

Ce qui nourrit la chair et l'amour de soi, c'est le grand système appelé le monde. L'homme désire être quelque chose à ses propres yeux; il aimerait oublier Dieu, et, si possible, se rendre

heureux sans lui. Ainsi Caïn, chassé loin de la présence de Dieu, après le meurtre d'Abel, s'en va de devant sa face, jugé par Dieu de telle manière qu'il ne peut espérer d'être de nouveau admis en sa présence pour jouir de sa communion, car Dieu le condamne à être errant et vagabond sur la terre. Type frappant des Juifs de ce temps, lesquels ont mis à mort le Seigneur Jésus, devenu, pour ainsi dire, leur frère! Mais Caïn ne voulait pas rester un pauvre vagabond; tout au moins ne voulait-il pas laisser sa famille dans cet état. Il cherche à échapper à son sort, et, dans ce but, il bâtit une ville dans le pays de Nod, mot hébreu qui, plus haut, est rendu par l'expression de vagabond. Il désirait que sa famille fut établie et fixée dans la contrée où Dieu le faisait être vagabond. Il donne à la ville le nom de son fils, comme le font les puissants de ce monde. Là se trouvent le père ou l'inventeur de la musique, et le père de ceux qui travaillent l'airain et le fer; là s'accumulent les richesses de ce temps-là, beaucoup de bétail.

Tel est le monde! Le coeur de l'homme, séparé de son Créateur, cherche à se rendre aussi agréable que possible la terre où il est éloigné de lui, et, pour y parvenir, il se sert des dons et des créatures de Dieu afin de pouvoir se passer de lui. On allègue qu'il n'y a pas de mal dans ces choses. C'est vrai; elles sont bonnes comme créées de Dieu: mais là n'est point la question. On dit qu'il y aura de la musique (en figure) dans le ciel; je le veux bien, mais dans le ciel, elle ne sera pas employée à distraire l'esprit en dehors de Dieu. La question consiste dans l'usage que nous faisons des choses. Ainsi, il n'y a point de mal dans la force, mais il peut y en avoir dans la manière dont nous nous en servons, par exemple, si on l'emploie à nuire à son prochain. N'est-il pas vrai que le monde qui ne connaît pas Dieu, recherche tous les plaisirs possibles pour en jouir sans lui? Le coeur qui ne possède pas Dieu s'efforce de se divertir et, pour cela, emploie tout ce qui peut être vu, entendu et inventé, comme le théâtre, la musique, etc., parce qu'il est vide et triste, et ne peut en lui-même trouver de vraie satisfaction. Puis, après quelques années d'excitation, après avoir tout essayé, il se sent fatigué, lassé, plus vide que jamais, et dit avec Salomon: «Tout n'est que vanité et tourment d'esprit». Dieu a été négligé, et l'âme est perdue.

Pour le chrétien aussi, les amusements ne font que l'éloigner de Dieu et détruisent sa communion avec lui. «Tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde. Et le monde s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement». Le prince de ce monde est Satan qui séduisit Eve par ces choses, après avoir tout d'abord détruit en elle la confiance en Dieu. C'est par ces choses aussi qu'il essaya de séduire le Seigneur, mais en vain, grâce à Dieu. Mais avec peu de peine il ne réussit que trop souvent à séduire les coeurs des hommes et des chrétiens, et à faire que les plaisirs du monde ont plus de pouvoir sur l'âme que Christ lui-même, que l'amour du Sauveur mort pour nous.

Il en était ainsi du pauvre Pierre. Il est vrai qu'il n'avait pas encore reçu le Saint Esprit, mais cela ne change pas la nature de ses désirs. Il voulait la gloire de ce monde, sous prétexte d'amour pour le Sauveur. Remarquez aussi, dans cette occasion, l'amour du Seigneur pour ses disciples et ses tendres soins à leur égard. Il les regarde et, voyant quelle pierre d'achoppement pouvaient être pour les autres les paroles de Pierre, il le reprend aussi

sévèrement qu'elles le méritaient. Puis le Seigneur pose devant ses disciples deux principes: d'abord celui-ci, que l'âme a une plus grande valeur que toute autre chose, et qu'il n'est rien qu'un homme puisse donner en échange de son âme. Ensuite, il leur déclare que lui le Seigneur, est près de venir dans sa gloire, et que quiconque aura eu honte de lui dans ce monde corrompu où il est rejeté, le Fils de l'homme aura honte de lui quand il viendra dans la gloire de son Père, avec les saints anges.

Chapitre 9

Le Seigneur trouve maintenant l'occasion de manifester cette gloire personnelle qui lui appartient, afin d'affermir la foi des disciples. Il veut aussi montrer que bientôt il cesserait d'être présent en grâce comme Messie, au milieu d'Israël, et que la nouvelle gloire de Fils de l'homme avec les siens était sur le point d'être inaugurée, bien qu'il fût nécessaire d'attendre le temps où tous les cohéritiers seraient rassemblés. «En vérité je vous dis», ainsi parle le Seigneur, «que de ceux qui sont ici présents, il y en a quelques-uns qui ne goûteront point la mort, jusqu'à ce qu'ils aient vu le royaume de Dieu, venu avec puissance». Six jours après, le Seigneur monta sur une montagne avec Pierre, Jacques et Jean, et fut transfiguré devant eux. Ses vêtements devinrent brillants et d'une extrême blancheur, comme de la neige. Elie et Moïse apparurent avec lui, glorifiés de la même manière, et parlant avec lui. Nous savons que cette apparition était la manifestation du règne glorieux de Christ sur la terre.

Nous lisons dans la seconde épître de Pierre, chapitre 1: 16-18: «Car ce n'est pas en suivant des fables ingénieusement imaginées, que nous vous avons fait connaître la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ, mais comme ayant été témoins oculaires de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père, honneur et gloire, lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir. Et nous, nous entendîmes cette voix, venue du ciel, étant avec lui sur la sainte montagne». Telles sont les paroles de l'apôtre Pierre, rapportant ce qui lui était arrivé quand il vit cette scène merveilleuse sur la montagne de la transfiguration. Nous apprenons, d'après cela, que le royaume était vu dans sa manifestation sur la terre, car c'est sur la terre qu'ils se trouvaient. La nuée lumineuse, qui couvrit les trois disciples, était l'habitation du Père, c'est de là que venait la voix, et c'est là qu'ils étaient entrés (voyez Luc 9).

Quel privilège pour de pauvres mortels, pour des pécheurs, d'avoir été capables de contempler le Fils de Dieu en gloire, et d'avoir été manifestés avec lui dans la même gloire sur la terre; d'être ses compagnons, de converser avec lui; de posséder le témoignage qu'ils ont été aimés comme lui a été aimé (Jean 17: 23); d'être avec lui et semblables à lui en toutes choses comme Homme, pour sa propre gloire! Preuve merveilleuse de la valeur de la rédemption qu'il a accomplie! Et, plus près nous serons de lui, plus nous l'adorerons, étant avec lui, comme cela aura lieu dans la maison du Père. Mais ici, notre évangéliste ne parle pas du royaume; toutefois, en comparant avec Luc 9, nous trouvons néanmoins vrai qu'ils entrèrent dans la nuée d'où sortit la voix du Père.

Il était selon le conseil de Dieu que nous fussions avec Christ, le second Homme, le dernier Adam, et que nous fussions dans la même gloire que lui. Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères. C'est pour cela qu'il est devenu un homme; celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un, et c'est pourquoi il n'a pas honte de nous appeler frères. Que serait un rédempteur sans ses rachetés? Très assurément, c'est une chose beaucoup plus excellente d'être les compagnons de Jésus dans la maison du Père, plutôt que cohéritiers de sa gloire dans le monde; toutefois, l'une et l'autre de ces deux choses sont merveilleuses pour de pauvres créatures telles que nous. Elie et Moïse sont dans la même gloire que Jésus, et nous lui serons semblables lorsqu'il apparaîtra.

Mais la gloire personnelle du Seigneur est toujours maintenue. Pierre aurait voulu faire trois tentes, l'une pour Christ, l'autre pour Moïse, et la troisième pour Elie; il plaçait ainsi le Seigneur sur le même pied que ces deux serviteurs de Dieu — les considérant comme les trois grands caractères de l'histoire d'Israël. Mais aussitôt Moïse et Elie disparaissent, la voix du Père reconnaît Jésus comme son Fils bien-aimé, et c'est le témoignage de Jésus qu'il faut écouter. Tout ce qu'avaient dit Moïse et Elie était la vérité, la parole de Dieu, et, par leur moyen, nous apprenons à connaître les pensées de Dieu, mais ils rendent témoignage à Christ et non avec lui. C'est de lui seul que nous apprenons pleinement la volonté de Dieu et que sa vérité nous est entièrement révélée. Jésus est la vérité; la grâce et la vérité sont venues par lui. La mort de Christ, sa résurrection et une rédemption parfaite, ont placé toutes choses sur un nouveau pied pour les hommes.

Les fidèles qui vivaient avant la venue du Seigneur, croyaient aux promesses et aux prophéties qui annonçaient sa venue, et par la foi ils étaient agréables à Dieu. Leurs péchés, commis durant le temps de la patience de Dieu, et que Dieu supportait parce qu'il savait ce qu'il ferait plus tard, leurs péchés sont pardonnés, et la justice de Dieu en les pardonnant est manifestée, maintenant que Christ est mort. Mais maintenant aussi, la justice de Dieu est manifestée, et la puissance de la vie divine est mise en évidence dans la résurrection de Jésus Christ. Tout est nouveau dans nos relations avec Dieu; le voile est déchiré, et nous entrons librement dans le lieu très-saint. «Sans loi, la justice de Dieu est manifestée, témoignage lui étant rendu par la loi et par les prophètes». Voici Moïse et Elie; mais la gloire dans laquelle ils apparaissent est le fruit, non de la loi ni des prophètes, mais de l'oeuvre de Jésus Christ, et l'on ne peut la posséder que dans l'état de résurrection. La résurrection du Seigneur était aussi absolument nécessaire, comme étant la puissance de la vie au delà de la mort; de plus, elle était la preuve que Dieu avait accepté la mort de Christ comme réglant la question du péché. La gloire appartenait à un autre monde acquis par le sacrifice de Christ, le Fils de Dieu, pour ceux qui croient, bien que ce sacrifice ait dû s'accomplir dans ce monde-ci. Elle appartient donc à l'état dans lequel Christ, le second Adam, est entré, par la résurrection, et qui est basé sur une rédemption accomplie.

Ainsi, bien que tout à fait propre à fortifier la foi et à accroître l'intelligence de ces trois colonnes de l'Eglise future, il ne fallait pas qu'il fût parlé de la transfiguration avant la

résurrection du Seigneur, et Jésus défendit à ses disciples de dire à personne les choses qu'ils avaient vues, avant que le Fils de l'homme eût été ressuscité d'entre les morts. Remarquez ce qui est dit à ce propos: «Ils gardèrent cette parole, s'entre-demandant ce que c'était que ressusciter d'entre les morts». Cette expression «ressusciter d'entre les morts», jette une lumière toute nouvelle sur la résurrection. Christ ressuscita seul d'entre les morts et laissa tous les autres dans le sépulcre; sa résurrection est la preuve que le Dieu de justice a accepté son oeuvre — son sacrifice — comme une pleine et entière satisfaction donnée à sa justice et à sa sainteté, et l'homme qui croit en lui est accepté de Dieu selon la valeur du sacrifice de Christ.

La résurrection des croyants a lieu aussi, parce que Dieu est pleinement satisfait à leur égard en vertu de l'oeuvre de Christ. Eux seuls ressusciteront à la venue du Seigneur, afin d'être avec lui pour toujours, Tous les disciples croyaient à la résurrection des morts, ayant été ainsi enseignés par les pharisiens; ils n'étaient pas comme les sadducéens qui niaient la résurrection, mais ils croyaient que tous les Juifs ressusciteraient en même temps, de sorte qu'ils ne comprenaient pas ce que signifiait une résurrection qui séparerait les bons d'avec les méchants, et laisserait ces derniers dans le sépulcre pendant un certain temps. Christ est les prémices de la résurrection des saints et non des méchants. Ceux qui sont de Christ ressusciteront à sa venue, et leurs corps d'infirmité seront changés en la ressemblance du corps glorieux du Seigneur. Il y a encore maintenant des chrétiens qui, de même que les disciples, ne comprennent pas les paroles du Seigneur. Ils ont une foi semblable à celle des pharisiens; ils croient, à la vérité, qu'il y aura une résurrection, mais comme Marthe, ils pensent que tous ressusciteront au dernier jour. La seule différence est que Marthe et ses compatriotes croyaient que les Juifs seuls ressusciteraient, tandis que les chrétiens dont je parle, croient que les bons et les méchants seront ressuscités ensemble.

Il est tout à fait vrai que tous ressusciteront, mais la vraie foi en Christ (remarquez-le, cher lecteur), la vraie foi établit déjà une différence pour ceux qui la possèdent. Celui qui n'a pas cru reste dans ses péchés et ressuscitera pour le jugement; le vrai croyant ressuscitera pour la résurrection de vie. Ainsi que l'apôtre le dit aux Corinthiens (1 Corinthiens 15), il ressuscitera en gloire. Lorsque le Seigneur viendra, il transformera notre corps d'abaissement en la conformité du corps de sa gloire. Christ est les prémices de la résurrection, mais assurément pas de celle des méchants. Nulle part dans l'Ecriture, nous ne trouvons une résurrection commune aux bons et aux méchants. En Luc 14: 14, il est question de la résurrection des justes, et plus loin (chapitre 20: 35), le Seigneur parle de «ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection d'entre les morts». En écrivant aux Corinthiens, l'apôtre dit aussi, en parlant de la résurrection: «Chacun en son propre rang; les prémices, Christ; puis ceux qui sont du Christ à sa venue» (1 Corinthiens 15: 23).

La même vérité est enseignée aux Thessaloniens: «Les morts en Christ ressusciteront premièrement» (1 Thessaloniens 4: 6); et nous la retrouvons partout. Pour appuyer le fait d'une résurrection générale, on cite souvent le chapitre 25 de Matthieu (verset 31, etc.), mais, dans ce passage, il n'est pas question de résurrection, ni de corps ressuscités; ce n'est pas un

jugement universel, mais celui des nations sur la terre; le jugement de ceux à qui l'évangile éternel aura été annoncé à la fin du siècle (Apocalypse 14). Il ne s'y trouve pas deux classes de personnes seulement, mais trois: les brebis, les chèvres et les frères du Juge. Ici, le principe du jugement n'est pas celui du jugement universel. On est jugé selon la manière dont on a reçu et estimé les frères du Juge, c'est-à-dire les messagers de l'évangile éternel, nommé, au chapitre 24, «l'évangile du royaume».

Les principes du jugement général des nations sont expliqués dans les chapitres 1 et 2 de l'épître aux Romains, et ils sont tout à fait différents. Je parle de Matthieu 25, parce que c'est le seul passage que l'on cite contre le témoignage uniforme des saintes Ecritures, établissant une résurrection distincte des croyants selon la déclaration du Seigneur: «En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement; mais il est passé de la mort à la vie» (Jean 5: 24). Nous paraîtrons devant le tribunal du Christ, cela est certain, et chacun de nous rendra compte pour lui-même à Dieu. Mais quand les croyants se trouveront devant le tribunal de Christ, ils auront déjà été glorifiés, ressuscités en gloire, et faits semblables à Christ glorifié comme homme. «Quand il sera manifesté, nous lui serons semblables», — c'est pour cela que «quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur».

A sa première venue, Christ a ôté le péché par rapport au jugement; pour les croyants, il apparaîtra une seconde fois pour leur parfait salut, afin de les prendre auprès de lui, et de les glorifier. Leurs esprits sont avec lui dans le ciel, en attendant cette heure où la résurrection de leurs corps aura lieu quand il reviendra, et alors nous serons toujours avec le Seigneur. Cependant, quand nous serons glorifiés, nous rendrons compte de toutes choses; nous connaîtrons comme nous avons été connus. Ainsi, il y aura une résurrection d'entre les morts.

La difficulté dont les scribes parlaient — c'est-à-dire qu'Elie devait venir avant le Messie — se présente aux disciples. Or les scribes exerçaient une grande influence sur eux. On trouve, en effet, cette prophétie dans Malachie; elle sera certainement accomplie, avant que le Seigneur vienne en gloire, quel que soit d'ailleurs le mode de son accomplissement. Mais il est d'abord venu en humiliation, et caché, pour ainsi dire, quant à sa gloire extérieure. Il est entré par la porte comme le Berger des brebis, afin que la foi, perçant à travers l'obscurité de sa position et de sa vie journalière, pût discerner non seulement un Messie venu pour Israël selon les promesses, mais l'amour et la puissance de Dieu lui-même, et pût se trouver en présence de sa sainteté.

Les Juifs auraient reçu avec joie un Messie qui les aurait délivrés du joug des Romains; mais la présence de Dieu est insupportable aux hommes, même lorsqu'il se montre au milieu d'eux en bonté. Le Seigneur fait allusion à sa venue encore à venir, lorsqu'il dit: «Car je vous dis que vous n'aurez point achevé de parcourir les villes d'Israël, que le Fils de l'homme ne soit venu» (Matthieu 10: 23). Mais maintenant, il paraît dans l'humiliation, fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort; c'est-à-dire afin d'être capable de souffrir. De même aussi, Jean le baptiseur vint dans l'esprit et la puissance d'Elie, selon Esaïe 40, et Malachie 3, afin de préparer le chemin du Seigneur. Ainsi, le Seigneur répond: Elie doit venir,

les scribes ont raison; Elie viendra et rétablira toutes choses. Mais comme il était nécessaire aussi que le Fils de l'homme souffrît et qu'il fût entièrement méprisé, il en est de même de son précurseur; c'est pourquoi Jésus ajoute, en parlant de Jean: «Mais je vous dis qu'Elie est déjà venu, et ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu».

Le Seigneur avait été manifesté dans sa gloire, devant les yeux de ses disciples, sur la montagne de la transfiguration; maintenant il redescend et s'occupe des misères des hommes sur la terre; et ce qui se passe quand il vient vers ses disciples montre, d'une manière remarquable, sa patience et les voies de Dieu. Il trouve une grande foule et les scribes disputant avec les disciples. Il est précieux de remarquer que, si le Seigneur est reconnu comme Fils de Dieu, et sera bientôt manifesté en gloire et nous avec lui, il descend néanmoins dans ce monde — et c'est ce qu'il fait encore par son Esprit — et rencontre la foule et, pour nous, la puissance de Satan. Notons aussi qu'il parle avec ses disciples aussi intimement qu'avec Moïse et Elie. Combien grande est sa grâce! Mais l'exercice de cette grâce fait ressortir la position et l'état de l'homme et des disciples.

Un pauvre père a recours au Seigneur pour son fils possédé d'un mauvais esprit, qui le rend muet et sourd et lui cause de grandes souffrances. Cet homme dit au Seigneur qu'il a amené l'enfant aux disciples, et qu'ils n'ont pu chasser l'esprit immonde. Telle est leur position: non seulement le Seigneur rencontre l'incrédulité, mais, bien que la puissance divine soit sur la terre, les croyants mêmes ne savent pas comment s'en servir. C'était donc en vain que le Seigneur était présent dans le monde; il opérait des miracles, mais l'homme ne savait en tirer aucun profit, ni en user par la foi. C'était une génération incrédule, et il ne pouvait demeurer ici-bas. Ce n'était pas la présence ni la puissance des démons qui le chassaient, car c'était au contraire ce qui l'avait fait descendre sur la terre; mais, lorsque ses disciples ne savaient pas profiter de la puissance et de la bénédiction qu'il avait apportées dans le monde et placées au milieu d'eux, la dispensation caractérisée par ces dons tendait à sa fin. Ce n'était pas à cause de l'incrédulité qui se trouvait dans le monde, mais parce que ses propres disciples ne pouvaient pas réaliser la puissance mise à leur disposition, et qu'en conséquence, le témoignage de Dieu tombait par terre, était détruit, au lieu d'être établi. Puisque ses disciples, ceux à qui appartenaient ce témoignage, ne pouvaient rien en face de la puissance de l'ennemi, l'ennemi était donc trop fort pour eux.

«O génération incrédule», dit le Seigneur, «jusques à quand serai-je avec vous? jusques à quand vous supporterei-je?» Son service sur la terre était achevé. Mais voyez la patience et la bonté du Seigneur; il ne peut se renier lui-même. Aussi longtemps qu'il est sur la terre, il agit selon sa puissance et sa grâce, et cela malgré l'incrédulité des siens. Il achève les paroles par lesquelles il réprovoque leur manque de foi, en disant: «Amenez-le-moi». La foi, si petite soit-elle, n'est jamais laissée sans réponse de la part du Seigneur.

Quelle consolation! Quelle que soit l'incrédulité, non seulement du monde, mais des chrétiens, s'il se trouve une seule personne ayant foi dans la bonté et la puissance du Seigneur Jésus, elle ne peut venir à lui avec un vrai besoin et une foi simple, sans rencontrer son cœur prêt à la recevoir, et sa puissance suffisante pour la secourir.

L'Eglise peut être en ruines, comme l'était Israël, mais son Chef suffit à tout; il connaît l'état des siens, et ne manquera pas de suppléer à leurs besoins. L'état de l'enfant était très dangereux; le mauvais esprit l'avait possédé dès son bas âge. La foi du père était faible, mais sincère; il dit au Seigneur: «Si tu peux quelque chose, assiste-nous, étant ému de compassion envers nous». La réponse du Seigneur est remarquable: «Le «si tu peux», c'est: Crois! Toutes choses sont possibles à celui qui croit». La puissance est en rapport avec la foi; la difficulté n'est pas dans la puissance de Christ, mais dans la foi de l'homme: toutes choses sont possibles à celui qui croit. C'est un principe important. La puissance de Christ ne manque jamais pour accomplir tout ce qui est bon pour l'homme; mais, hélas! la foi peut manquer en nous pour en profiter. Cependant le Seigneur est plein de bonté; le pauvre père s'écrie avec larmes: «Je crois, viens en aide à mon incrédulité», paroles sincères, venant d'un coeur ému dans lequel le Seigneur a déjà réveillé la foi. Ce qui l'affaiblissait était l'anxiété pour son fils.

Le Seigneur, voulant éviter la vaine curiosité de la foule, et pensant plutôt aux besoins du père et du fils, commande avec autorité à l'esprit immonde de sortir de l'enfant et de ne plus y rentrer. L'esprit sort, en montrant son pouvoir, car il déchire l'enfant et le laisse comme mort, mais en même temps, il témoigne de son absolu assujettissement à l'autorité du Seigneur. Il est très beau de voir que le Seigneur, après avoir quitté la gloire, va rencontrer l'incrédulité du monde et de ses disciples, ainsi que la faiblesse de la foi de ceux qui en ont besoin, et cela en présence de la grande puissance de l'ennemi. Le Seigneur ne nous tient pas à distance de lui; il prend part à nos douleurs, il encourage notre faible foi, et, d'un seul mot, chasse loin toute la puissance de l'ennemi. Ni sa gloire, ni l'incrédulité du monde qui le rejetait, ne l'empêchaient d'être le refuge et le remède pour la plus pauvre foi. Il s'intéresse à nous, pense à nous, et nous aide.

Quoique le Seigneur soit placé dans la gloire selon ses droits, cela n'affaiblit pas son amour pour la pauvre humanité. Mais nous trouvons encore une leçon importante à la fin de cette histoire. La foi énergique qui opère, soit les miracles qui arrivaient en ce temps, soit les grandes choses du royaume de Dieu, est soutenue par une intime communion avec Dieu, par la prière et le jeûne. L'âme sort d'auprès de Dieu pour chasser la puissance de l'ennemi. Mais quelle que soit la grâce du Seigneur et sa puissance, une plus grande oeuvre restait encore à faire, oeuvre grande pour le Seigneur lui-même, oeuvre que lui seul pouvait accomplir — difficile, sans doute, à apprendre pour le coeur de l'homme, mais absolument nécessaire pour la gloire de Dieu ainsi que pour notre rédemption et notre salut: c'était aussi une leçon que chacun doit apprendre, afin de pouvoir marcher dans les voies du Seigneur. L'oeuvre était celle de la croix, et la salutaire leçon qu'elle nous enseigne, c'est que nous devons porter notre propre croix.

Maintenant que la gloire future, la gloire du royaume, a été révélée; maintenant que le Seigneur a manifesté sa puissance et sa parfaite bonté en dépit de l'incrédulité du monde qu'il allait quitter après en avoir été rejeté, il prend ses disciples à part, traversant avec eux la Galilée, sans vouloir qu'on le sût, et il leur fait entendre que le Fils de l'homme devait être livré entre les mains des hommes qui le mettraient à mort. Il prend ce titre de Fils de l'homme,

parce qu'il ne pouvait plus rester sur la terre comme le Messie promis, mais devait accomplir l'oeuvre de la rédemption. Mais, après avoir été mis à mort, il devait ressusciter le troisième jour. Voici donc la rédemption accomplie, et toutes choses faites nouvelles: l'homme, tout au moins le croyant en Jésus, est mis sur un pied entièrement nouveau.

L'homme ressuscité ne se trouve point du tout dans la même condition qu'Adam dans son innocence — je ne parle pas maintenant des hommes perdus: bien que ce soit vrai pour eux, c'est cependant une chose toute différente. Adam jouissait de la bénédiction naturelle qui appartient à une créature; mais sa fidélité devait être mise à l'épreuve, et il succomba. Il est tout à fait vrai que le pécheur n'est pas dans la condition du racheté; mais dans le cas d'Adam, tout dépendait de sa responsabilité. En Christ ressuscité, nous voyons l'homme pleinement éprouvé et démontré parfait; éprouvé jusqu'à la mort, dans laquelle il a glorifié Dieu lui-même. De plus, il a porté nos péchés et les a ôtés pour toujours; il s'est soumis à la mort, mais il l'a vaincue et en est sorti; il a subi le coup du jugement de Dieu contre le péché. Comme prince de ce monde, Satan avait déjà employé toute sa puissance dans la mort de Jésus; mais il n'était pas possible que le Seigneur fût retenu dans la mort, de sorte qu'au lieu de demeurer sous l'épreuve où il s'était placé par amour pour nous et afin de glorifier son Père, Jésus ressuscité est en dehors de toutes ces choses, et nous y sommes en lui par la foi et l'espérance qu'inspire le Saint Esprit qui nous unit au Sauveur.

La mort, à laquelle Adam avait été assujéti à cause du péché, est vaincue; nos péchés sont abolis devant Dieu; nous sommes parfaits pour toujours quant à la conscience; une nouvelle condition de vie a commencé pour nous, vie entièrement nouvelle et céleste, avec la gloire pour terme, gloire déjà réalisée pour Christ là où il était avec le Père avant la fondation du monde. «Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (c'est-à-dire en assurance devant le jugement de Dieu) — et nous attendons la résurrection de nos corps. Mais la position de Christ comme homme glorifié, est le fruit provenant de ce qu'il a pleinement glorifié Dieu, et nous, qui avons part à sa vie par l'opération du Saint Esprit, nous participons déjà maintenant au fruit de son oeuvre, quant à notre position devant Dieu, et plus tard nous lui serons parfaitement semblables. Adam innocent était heureux, mais son état dépendait de son obéissance. L'état de Christ comme homme est le résultat d'une obéissance parfaite et complète, l'épreuve ayant été jusqu'à boire la coupe de la mort et de la malédiction, lorsqu'il fut fait péché pour nous.

Le premier état, celui d'Adam, était exposé au changement, et une ruine entière y fut amenée par la chute; le second demeure immuable, étant établi sur une oeuvre qui ne peut jamais perdre sa valeur. En participant à la vie de Jésus, nous sommes déjà introduits dans les relations où il nous place auprès du Père: «Je monte», dit-il après sa résurrection, «vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Mais afin d'accomplir toutes ces choses, il fallait qu'il passât par la mort, et qu'il subît la croix, afin de boire la coupe que son Père lui avait donnée. Il engage donc, pour ainsi dire, ses disciples avec la croix, et leur enseigne à l'attendre. Mais qu'est-ce que l'homme? Ce qui suit nous l'apprend.

Le Seigneur, ayant la conscience de la gloire qui lui appartenait et dans laquelle le Père l'avait reconnu, peu de temps auparavant, comme son Fils bien-aimé, et sachant en même temps que, pour amener plusieurs fils avec lui dans cette gloire, la croix était absolument nécessaire, parle de la croix à ses disciples et insiste sur la nécessité, pour eux, de la porter. C'était le sentier pour arriver à la gloire dont sa propre mort était le fondement. Le coeur du Seigneur était rempli de la pensée des souffrances qui devaient l'accompagner, de la coupe qu'il devait boire, et de la nécessité pour ses disciples de comprendre ce sentier et de prendre leur croix. Mais de quoi le coeur des disciples était-il rempli? Ils se demandaient entre eux lequel d'eux serait le plus grand? Hélas! combien notre coeur est incapable de recevoir les pensées de Dieu, de penser à un Sauveur humilié, pour nous, jusqu'à la mort! Il est vrai que l'Esprit de Dieu met ici en contraste le règne du Messie que les Juifs attendaient, et le règne céleste et glorieux que le Seigneur établissait et pour lequel sa mort était nécessaire; mais le contraste se montre ainsi fortement dans le coeur de l'homme. Il aimerait à être grand dans un royaume établi selon la gloire et la puissance de l'homme; il estimerait bon que Dieu descendît à cela; mais que la gloire de Dieu soit exaltée et établie moralement, et la vaine gloire de l'homme mise à néant, manifestant ainsi ce que l'homme est; que l'amour, la sainteté et la justice de Dieu soient mises en lumière — tout cela, l'homme ne le cherche ni ne le désire. Et lorsque le Seigneur, rempli de ces solennelles vérités et de la pensée des souffrances par lesquelles il lui fallait passer pour les réaliser, en parle à ses disciples, ceux-ci disputent entre eux pour savoir lequel serait le plus grand. Combien le coeur de l'homme est une pauvre et misérable chose!

Quelle incapacité de comprendre les pensées de Dieu, de sentir la tendresse et la fidélité du coeur de Jésus et les sentiments qui s'y pressaient! C'était l'amour divin se manifestant dans le coeur d'un homme; Dieu, comme homme, au milieu des hommes en qui se trouvait une incapacité morale d'entrer dans ses pensées. Ainsi se montre le contraste, l'entier contraste entre nos pensées naturelles et celles de Jésus. Dieu veuille, dans sa grâce, nous accorder de tenir la chair si entièrement soumise, que le Saint Esprit puisse être la source de toutes nos pensées et de tous les mouvements de nos coeurs! Néanmoins, la conscience ne se tait point quand la parole du Seigneur nous a atteints; nous savons bien que le désir de la vaine gloire est une chose mauvaise, qui ne convient pas à Christ; et lorsqu'il nous parle, nous sommes rendus honteux d'avoir nourri de telles pensées. Les disciples se taisent, parce que leur conscience parle.

Alors le Seigneur, dans son patient amour, se met à les enseigner. Il s'assied et appelle les douze. Il pense toujours à nous. Il place devant eux plusieurs principes, dans lesquels nous voyons les conséquences de l'opposition du monde à Christ, et l'introduction d'une nouvelle relation avec Dieu en Christ ressuscité. Ces principes demandent quelques explications. Le point important ici, le fondement de toutes les exhortations du Seigneur et de tout ce qu'il dit, est ceci: que la gloire du royaume à venir a été révélée, et qu'avec cette révélation vient la croix. C'est la fin de toutes les relations entre Dieu et Israël, et, en réalité, entre Dieu et l'homme, sauf celle de la grâce souveraine et le principe d'une relation nouvelle et céleste par

la foi. Mais Christ, le Messie selon les promesses en Israël, Dieu manifesté en chair, la dernière espérance pour l'homme tel qu'il était sur la terre, Christ était rejeté. La relation entre Dieu et l'homme était rompue. Quelqu'un pouvait-il chercher quelque gloire ici-bas, sachant que Christ était rejeté? Quelle était la disposition qui, dans de telles circonstances, convenait à un disciple de Christ? L'humilité; celui qui voulait être le premier, devait être le dernier et le serviteur de tous. Alors Jésus prend un petit enfant et le place au milieu de ses disciples, puis il leur dit que quiconque reçoit un tel petit enfant en son nom, le reçoit lui-même, et que celui qui le recevait lui, le Christ, recevait le Père qui l'avait envoyé. Le nom de Christ est la pierre de touche; la seule chose sur la terre réellement grande pour la foi.

Nous trouvons ensuite un reproche adressé par Christ à ses disciples pour un acte qui, en lui-même, dénotait de l'amour pour Jésus, bien qu'exprimé sous une forme rude et grossière; mais cet acte, en même temps, trahissait quelque chose qui était au fond de leur coeur. Ils semblaient n'avoir en vue que la gloire de Christ, mais leur amour, en soi, n'était pas entièrement pur; s'ils voulaient maintenir la gloire du nom de Christ, c'était en se rattachant eux-mêmes à cette gloire: «*Nous* avons vu quelqu'un qui chassait les démons en ton nom et qui ne nous suit pas; et nous le lui avons défendu, parce qu'il ne nous suit pas». Comme ce mot «*nous*» montre bien l'amour de soi le plus subtil! Subtil, en vérité, et d'autant plus dangereux. La réponse du Seigneur fait voir combien il était entièrement rejeté: «Celui qui n'est pas contre nous, est pour nous», parce que le monde entier était et est encore contre lui, et ainsi personne ne pouvait faire un miracle en son nom et, en même temps, parler mal de lui. Le nom de Christ est tout; laissons de côté ce misérable «*nous*», et retenons ferme Christ.

Le verset 41 montre aussi, qu'en effet, le nom de Christ est tout dans un monde qui l'a rejeté. Mais quel témoignage quant à l'état de l'homme et à l'opposition profonde de son coeur contre Dieu révélé en Christ! Si quelqu'un n'était pas contre lui, il était pour lui. Ainsi, le monde était complètement l'ennemi de Dieu.

Quelques conséquences importantes résultent de cet état. En tout premier lieu, la moindre manifestation d'amour et d'intérêt pour Christ, montrant la puissance de son nom sur le coeur, n'est pas oubliée de Dieu. Quel tableau de l'état des choses et de la patience de Christ, qui s'humiliait lui-même jusqu'à être rejeté et méprisé, et qui cependant n'oubliait pas le plus faible gage d'affection qui lui était donné, le plus faible désir pour sa gloire! Nous voyons ensuite une autre, conséquence de cette position. Le Seigneur ne veut pas qu'un petit enfant, qui croit en lui, soit méprisé. Il estime ces petits, parce que leurs coeurs reconnaissent son nom, parce qu'ils croient en lui, et c'est pourquoi ils ont une grande valeur devant Dieu. Malheur à celui qui les méprise et qui place devant leurs pieds une pierre d'achoppement; il vaudrait mieux pour lui d'être noyé dans les profondeurs de la mer. Néanmoins, quant à ceux qui croient, tout dépend de la fidélité à Christ; et à cause de cela, ils ont à se dégager de toutes les choses qui tendent à séparer de Christ, qui conduisent au péché, et qui produisent l'apostasie du coeur, aussi bien que l'apostasie extérieure. Dieu gardera les siens, je le crois, mais il les gardera en les rendant obéissants à sa parole.

Quoi qu'il puisse nous en coûter, il faut se séparer de tout ce qui serait une occasion de chute; est-ce un oeil, il faut l'arracher; est-ce une main, il faut la couper; en un mot, la chose la plus précieuse possible doit être sacrifiée, car mieux vaut jouir d'une éternité de bonheur avec Christ que de conserver une main droite et d'être jeté dans les tourments éternels, «où leur ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas».

De plus, Dieu met toutes choses à l'épreuve; le feu de son jugement est appliqué à tout, aux saints comme aux pécheurs. Dans les saints, il consume les scories, afin que l'or pur brille de tout son éclat; dans le cas des pécheurs, c'est le feu de Dieu et les peines éternelles, selon son juste jugement: «le feu qui ne s'éteint point». «Tout sacrifice sera salé de sel», est une allusion à Lévitique 2: 13. Le sel représente la puissance du Saint Esprit, non pas exactement pour produire la grâce seule, mais pour nous garder de tout ce qui est impur, et pour produire la sainteté dans un coeur dévoué à Dieu et qui introduit Dieu dans son sentier; ainsi dans le coeur, il y a un lien avec lui-même qui nous garde de toute corruption. Nous sommes appelés à conserver cela dans nos coeurs et à appliquer le sentiment de sa présence à tout ce qui se passe au dedans de nous, et à en juger par ce moyen.

Mais remarquez que le croyant est le vrai sacrifice offert à Dieu. «Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu», dit l'apôtre, «à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent» (Romains 12: 1). Un service intelligent, nous voyons là le vrai sacrifice; de plus, cette sainte grâce, qui nous garde de tout ce qui est mal et impur, fait sentir son influence en nous, et le chrétien rempli de sainteté pratique, est ainsi un témoin dans le monde. Tel est, en effet, l'état normal des chrétiens dans ce monde; être au milieu du monde des témoins d'une puissance qui non seulement purifie, mais qui préserve de la corruption. Le sel agit sur d'autres choses et y produit cet effet; mais si le sel lui-même perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on? Si les chrétiens perdent leur sainteté pratique, à quoi sont-ils bons? «Ayez du sel en vous-mêmes», dit le Seigneur. Il veut que nous soyons diligents afin que nos âmes, dans notre marche, soient ainsi sanctifiées devant Dieu, et ensuite manifestées devant le monde; afin que nous jugions en nous-mêmes tout ce qui peut diminuer en nous la clarté et la pureté de notre témoignage, et afin que nous marchions en paix avec les autres; étant gouvernés par un esprit de paix dans nos relations avec eux.

Chapitre 10

Nous trouvons dans ce chapitre qui termine l'histoire de la vie de Christ, quelques principes importants. Dans les trois premiers évangiles, le récit des circonstances qui accompagnent la mort du Seigneur, commence avec la guérison de l'aveugle près de Jéricho; c'est ce que nous avons aux versets 46 à 52 de notre chapitre. Le premier principe qui nous est présenté, est la corruption et la ruine de ce que Dieu a créé ici-bas. Dans les relations que lui-même a établies, le péché est entré et exerce ses pernicieuses influences. Dans les relations de la vie ici-bas, la loi même de Moïse permettait, à cause de la dureté du coeur de l'homme, des choses qui n'étaient pas selon les pensées et la volonté effective de Dieu.

Mais si les hommes sont incapables de vivre à la hauteur de leurs relations avec Dieu, et si Dieu les supporte dans des choses qui ne sont pas selon la perfection des relations qu'il a établies, il ne condamne pas ces relations, et il ne cesse jamais de les reconnaître comme étant ce qu'il a établi au commencement. Ce qui a été établi par lui au commencement subsiste toujours, et il maintient ces relations par son autorité. La création en elle-même est bonne, mais l'homme l'a gâtée; néanmoins, Dieu reconnaît ce qu'il a fait, et les relations dans lesquelles il a placé l'homme qui est responsable de garder ce à quoi elles l'obligent. Il est vrai que Dieu, après la mort de Christ, a introduit une puissance qui n'est pas de cette création — celle du Saint Esprit; et par cette puissance, un homme peut vivre en dehors de toutes les relations de l'ancienne création, si Dieu l'y appelle; mais alors même il devra respecter ces relations là où elles existent.

Les pharisiens viennent demander à Jésus s'il est permis à un homme de répudier sa femme. Le Seigneur prend occasion de leurs questions pour insister sur cette vérité, que ce que Dieu a établi dès le commencement de la création subsiste toujours en soi-même. Moïse, dans la loi, avait permis à un homme de répudier sa femme; c'était un effet du support de Dieu envers la dureté du coeur de l'homme, mais ce n'était pas selon le coeur et la volonté de Dieu. Au commencement, Dieu avait fait ce qui était bon — faible, mais bon. Il permit d'autres choses, lorsqu'il ordonna provisoirement l'état de son peuple, de l'homme déchu; mais il avait fait les choses différemment quand il les créa. Dieu avait uni l'homme et la femme, et l'homme n'avait aucun droit de les séparer. Le lien ne doit pas être rompu.

On apporte encore au Seigneur de petits enfants, et les disciples reprennent ceux qui les apportent. Mais Jésus éprouve du déplaisir de l'acte des disciples. Bien que la racine du péché soit dans les enfants, néanmoins ils étaient l'expression de la simplicité, de la confiance, et de l'absence de la ruse et de la corruption causées par la connaissance du monde et la dépravation de la nature. Ils présentent au coeur la simplicité de la nature non corrompue, qui n'a pas connu la séduction du monde. Et le Seigneur, qui était un étranger dans le monde, reconnaît en eux ce que son Père avait créé.

Mais y a-t-il réellement quelque bien dans l'homme? Les restes de ce que Dieu a créé, ce qui est beau et agréable, se trouvent dans ce qui est purement la créature. Ce qui vient de la main de Dieu est souvent beau et doit être reconnu comme venant de lui. La nature qui nous entoure est belle; c'est Dieu qui l'a faite, bien que l'on y trouve des ronces et des épines. On voit aussi quelquefois quelque chose d'aimable dans le caractère d'un homme et même dans les dispositions d'un animal. Mais dans la question que nous avons faite, il s'agit du coeur de l'homme, de sa volonté, de ce qu'il est envers Dieu, et non de ce qui est naturel, le fruit de la création; alors la réponse est qu'en lui, il n'habite aucun bien. Il n'y a rien pour Dieu — tout est contre lui, et cela a été manifesté par le fait de la réjection de Christ.

C'est là une leçon que nous apprenons dans le récit qui suit. Un jeune homme accourt, se jette à genoux devant Jésus, et lui demande: «Bon Maître, que ferai-je afin que j'hérite de la vie éternelle?» Il était aimable, bien disposé, et prêt à apprendre ce qui était bon; il avait été témoin de l'excellence de la vie et des oeuvres de Jésus, et son coeur était touché de ce qu'il

avait vu. Il avait en lui toute l'attrayante ardeur de la jeunesse; il n'était pas dépravé par l'habitude du péché, car le péché déprave le coeur. Extérieurement il avait gardé la loi; il croyait que Jésus lui enseignerait les préceptes les plus élevés de la loi, car les Juifs mêmes pensaient que quelques commandements avaient une plus grande valeur que d'autres.

Ce jeune homme ne connaissait ni lui-même, ni l'état dans lequel l'homme est réellement devant Dieu. Il était sous la loi, et Jésus met d'abord en avant la loi comme règle de vie, donnée de Dieu comme mesure de la justice pour les fils d'Adam. Le jeune homme ne demande pas comment il pourra être sauvé, mais comment il pourra hériter de la vie éternelle. Le Seigneur ne parle pas de la vie éternelle, mais prend le jeune homme au point où il se place lui-même; la loi dit: «Fais ces choses, et tu vivras». Le jeune homme déclare qu'il a gardé toutes ces choses dès sa jeunesse. Le Seigneur ne le nie pas, il ne met pas la chose en question, et nous lisons, de plus, qu'il le regarda et l'aima. Nous voyons ici que ce qui est aimable est aimé du Seigneur. Mais quel était le vrai état de ce jeune homme? Le Seigneur tire le voile, et l'homme se trouve devant Dieu dans sa nudité, et Dieu devant l'homme dans sa sainteté. *Faire* quelque chose n'est pas la question; être sauvé est une autre chose.

Examinons ce que le Seigneur dit touchant l'état de l'homme. Le jeune homme s'adresse à lui, non comme au Fils de Dieu, mais comme à un rabbi, c'est-à-dire comme à un docteur en Israël. Il l'appelle: «Bon Maître». Le Seigneur ne veut pas admettre que l'homme est bon; aucun juste ne se trouve parmi les hommes, non pas même un seul. Il dit: «Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon, sinon un seul, c'est Dieu». Certainement Christ était bon, mais il était Dieu, quoique, dans son amour parfait, il se fût fait homme. Il était toujours Dieu, et Dieu devint un homme sans cesser, et sans pouvoir cesser, d'être Dieu; seulement, il avait caché sa divinité, ou, au moins, sa gloire, sous la nature humaine, afin de s'approcher de nous; car, pour la foi, la puissance et l'amour divins sont ainsi manifestés plus clairement que jamais. Mais le jeune homme vient à Christ comme à un maître humain, à un rabbi; et le Seigneur lui répond d'une manière conforme à sa demande, et établit en même temps ce principe important que nul n'est bon d'entre les enfants d'Adam déchu. C'est une vérité humiliante, mais d'une immense portée. L'on ne peut maintenant trouver un seul homme qui soit bon par nature; nous savons qu'il reste de la première création certaines qualités, mais ce que Dieu avait créé et déclaré être bon, a été corrompu par la chute. L'homme recherche ses propres plaisirs, ses propres intérêts, et non point Dieu et sa gloire. Il peut les chercher honnêtement ou malhonnêtement dans les marécages du péché, mais il cherche toujours à satisfaire sa propre volonté: il a perdu Dieu et se recherche lui-même.

Le Seigneur, avant présenté au jeune homme les commandements de la loi, par lesquels un homme a la vie s'il les garde, ajoute dans une exhortation le commandement qui fit sentir à Paul ce que la loi produit dans l'état où l'homme se trouve — c'est-à-dire dans la mort. «Une chose te manque», dit le Seigneur: «Va, vends tout ce que tu as,... et viens, suis-moi». La convoitise du coeur, ce qui s'y trouve caché, se montre; le vrai état du jeune homme est mis à nu par cette simple mais puissante parole du Seigneur, qui connaît et éprouve le coeur. Les belles fleurs de l'arbre sauvage ne servent de rien; les fruits sont ceux d'un coeur étranger à

Dieu; la sève est celle d'un mauvais arbre. L'amour des richesses gouverne le coeur de ce jeune homme, quelque intéressant qu'il fût quant à ses dispositions naturelles. Le vil désir de l'or est au fond de son coeur; c'était le ressort principal de sa volonté, la vraie mesure de son état moral. S'il s'en va triste et quitte le Seigneur, c'est parce qu'il préfère l'argent à Dieu, manifesté en amour et en grâce.

Quelle chose solennelle que de se trouver en la présence de Celui qui sonde le coeur! Mais c'est ce qui gouverne le coeur, c'est le mobile qui le fait agir qui est la vraie mesure de l'état moral d'un homme, et non point ses qualités naturelles quelque agréables qu'elles soient. On trouve de bonnes qualités même chez les animaux; on doit les estimer, mais elles ne font pas du tout connaître l'état moral du coeur. Un homme d'un caractère dur et méchant, qui s'efforce par la grâce de réprimer ses mauvaises dispositions, d'être aimable envers les autres et de plaire à Dieu, est plus moral et meilleur devant le Seigneur que celui qui, d'un caractère aimable par nature, cherche d'une manière agréable, auprès des autres, sa propre jouissance, sans conscience à l'égard de Dieu, c'est-à-dire sans penser à lui; aimé des hommes, mais ne plaisant pas à Dieu qu'il oublie. Ce qui donne à l'homme son vrai caractère moral, c'est l'objet qui gouverne son coeur; et c'est ce que le Seigneur fait voir ici d'une manière si puissante, qu'elle touche au vif l'orgueil du coeur humain.

Mais le Seigneur va plus loin; les disciples qui pensaient avec tous les pharisiens de tous les temps, que l'homme peut faire quelque chose pour obtenir la vie éternelle, et qu'il doit gagner le ciel par ses efforts, tout en reconnaissant le besoin du secours de Dieu, — les disciples sont étonnés. Quoi! un homme riche avec de si bonnes dispositions, un homme qui a gardé la loi et qui cherche seulement à savoir de leur Maître quel était le plus excellent commandement, afin de l'accomplir — un tel homme serait-il éloigné du royaume de Dieu? Lui serait-il donc extrêmement difficile d'y entrer? Si nous ne comprenons pas que nous sommes déjà perdus, que nous avons besoin d'être sauvés, qu'il s'agit de l'état du coeur, que tous les coeurs sont par nature éloignés de Dieu, et qu'ils cherchent un objet, l'objet de leurs propres désirs, loin de lui, qu'ils ne souhaitent pas qu'il soit présent avec eux, parce que la conscience sent que sa présence empêcherait le coeur de suivre son objet; si nous n'avons pas appris cette vérité par grâce, nous sommes entièrement aveugles.

Au point où nous sommes arrivés dans ce passage, il était trop tard pour garder caché à l'homme (au moins aux disciples) le vrai état de son coeur. Cet état avait été manifesté; l'homme n'avait pas voulu recevoir le Fils de Dieu. Il avait été ainsi démontré qu'avec les meilleures dispositions naturelles, l'homme, tout en gardant une moralité extérieure, préférerait suivre l'objet de ses désirs plutôt que le Dieu d'amour présent sur la terre, ou plutôt qu'un Maître qu'il avait reconnu posséder la plus haute connaissance de la volonté de Dieu. L'homme était perdu; il l'avait montré en rejetant le Fils de Dieu; il devait apprendre cette vérité et cette autre, qu'avec ses qualités les plus excellentes, il ne peut se sauver lui-même. «Et qui peut être sauvé?» demandent les disciples. Le Seigneur ne cache pas la vérité: «Pour les hommes, cela est impossible», répond-il. Paroles solennelles, prononcées par le Seigneur, par celui qui est venu pour nous sauver. Il savait que l'homme ne peut pas se sauver lui-même,

qu'il ne peut pas sortir, sans l'aide de Dieu, de l'état où il est tombé. Pour les hommes, c'est impossible: mais alors Dieu intervient, dans son amour infini, afin de nous sauver, et non pour nous cacher notre état et le besoin que nous avons d'un salut gratuit.

Il faut que nous connaissions notre état, ce n'est pas une chose sur laquelle on puisse passer à la légère que le glorieux Fils de Dieu se soit anéanti lui-même et soit mort sur la croix — seul moyen de racheter et sauver l'homme perdu. Nous devons nous connaître nous-mêmes, et savoir dans nos coeurs que nous sommes condamnés, afin de pouvoir comprendre que Christ a porté la condamnation à notre place, et qu'il a accompli l'oeuvre de notre salut selon la gloire de Dieu. Il fallait que notre état de péché et de condamnation fût démontré, et que l'amour, la parfaite justice, et la sainteté d'un Dieu qui ne peut voir le mal, quelque patient qu'il soit, fussent clairement manifestés et glorifiés. «Pour les hommes, cela est impossible,... mais toutes choses sont possibles pour Dieu». Par l'oeuvre du Seigneur Jésus Christ, et par cette oeuvre seule, oeuvre dans laquelle les anges désirent regarder de près, tout cela peut être fait; le salut est obtenu par la foi — par la foi, parce que tout est accompli. A Dieu soit la louange et la gloire! Le Seigneur est glorifié comme homme dans le ciel, parce que cette oeuvre a été faite et que Dieu en a reconnu la perfection; c'est à cause de cela qu'il a placé Christ à sa droite. Dieu a été satisfait et glorifié dans l'oeuvre de Christ.

«Pour les hommes, cela est impossible, mais toutes choses sont possibles pour Dieu». Qu'elle est grande cette grâce qui nous montre ce que nous sommes et ce que Dieu est! «La grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ». Pensez à cela, frères. Cela signifie que nous devons attendre une croix dans ce monde. Soyez prêts à recevoir les paroles du Seigneur, à prendre la croix, afin d'acquérir une vraie connaissance de vous-mêmes; c'est-à-dire que vous êtes perdu par le péché, que le salut est uniquement par grâce et impossible pour l'homme; mais que l'oeuvre du salut est parfaite et complète, et que la justice de Dieu est sur tous ceux qui croient en Celui qui a accompli cette oeuvre. La vérité, fondamentale du besoin d'un salut venant de Dieu et de l'état de l'homme, n'est nulle part dans l'Ecriture plus clairement établie que dans ce passage.

Le Seigneur donne ensuite ses enseignements touchant le sentier de la croix et les promesses qui l'accompagnent; considérons-les.

Il est aisé de voir combien l'histoire du jeune homme ressemble à celle de l'apôtre Paul: seulement, dans celui-ci la grâce avait tout changé. Quant à la justice qui est par la loi, il était sans reproche; mais lorsque la spiritualité de la loi eut opéré dans son coeur, la convoitise y fut découverte. Alors il reconnut qu'en lui, c'est-à-dire dans sa chair, il n'habitait point de bien. Mais quand il eut été convaincu de péché, Dieu révéla son Fils en lui, et alors il comprit que ce qui était impossible pour l'homme était possible pour Dieu. Dieu avait fait pour lui ce que lui ne pouvait pas faire (c'est-à-dire obtenir une justice qui fût selon la loi), et il apprit que le péché dans la chair avait été condamné à la croix de Christ, et qu'un sacrifice pour le péché avait été accompli par lui. Au lieu de se trouver perdu dans cet état de péché, il devient un homme nouveau.

Mais le jeune homme, lui, reste dans son état précédent, et abandonne le Seigneur pour garder ses richesses, tandis que, pour Paul, les choses qu'il estimait un gain, il les regarde à cause du Christ comme une perte. «Et même je regarde aussi toutes choses comme une perte, à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes choses et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ».

Voyez ici la différence entre l'effet de la grâce et la nature humaine. Il y avait de la sagesse en Paul; remarquez-le, il n'estima pas seulement toutes choses comme des ordures, à cause de l'excellence de la connaissance de Christ, au commencement, lorsque d'abord Christ fut révélé en lui, mais il continua à les estimer telles en marchant en communion avec le Seigneur.

Maintenant, nous trouvons les promesses faites à ceux qui auront marché ainsi, comme le sentier lui-même, tel que le Seigneur le représente. Pierre dit à Jésus que, pour lui et les autres apôtres, ils avaient tout quitté pour le suivre, comme le Seigneur l'avait proposé au jeune homme; que devaient-ils donc avoir? Jésus déclare dans sa réponse, qu'il n'est personne qui ait quitté maison, ou frères, ou soeurs, etc., pour l'amour de lui et de l'évangile, qui n'en reçoive cent fois autant dans cette vie, et dans le siècle à venir la vie éternelle. Ceux qui auront ainsi suivi Jésus, jouiront de beaucoup plus que des misérables choses de cette vie, mais ils auront en même temps des persécutions. Ils ont ainsi la promesse de la vie présente, aussi bien que de celle qui est à venir; non pas des richesses peut-être, mais ils auront la vraie jouissance de tout ce qui est dans le monde selon la volonté de Dieu et comme dons de la part de Dieu. Mais avec cela, ils auront à faire avec l'opposition d'un monde qui ne connaît pas Dieu. Ceux qui étaient les premiers dans le judaïsme, seront les derniers parmi les chrétiens.

Le Seigneur se met maintenant en chemin pour Jérusalem. Le coeur des disciples était plein du pressentiment des dangers qui les attendaient dans cette ville. Ils suivaient Jésus avec crainte et en tremblant, car la chair redoute la malice d'un monde qui, s'il ne peut rien contre Dieu, peut persécuter ceux qui le servent ici-bas. Ici encore, nous voyons ce qui distinguait l'effet de la grâce chez Paul qui, ayant abandonné tout pour l'amour de Christ, se réjouissait à la pensée de la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à lui dans sa mort, connaissant et désirant connaître la puissance de sa résurrection. C'est ce que les disciples ne connaissaient pas, et ce que la chair ne peut jamais comprendre. Mais le Seigneur ne veut pas cacher la vérité; il veut que les disciples connaissent la place qu'il allait prendre, et qu'ils aient à prendre aussi. Il commence par leur dire les choses qui devaient lui arriver, et quel allait être le lot du Fils de l'homme. Il devait être livré aux mains des sacrificateurs, condamné et abandonné aux gentils, qui le traiteraient avec le plus grand mépris et le mettraient à mort; mais le troisième jour, il devait ressusciter. Ainsi se termine l'histoire du Fils de l'homme parmi les hommes. Son propre peuple était le premier à le condamner, et les gentils, par leur indifférence, étaient prêts à achever l'acte terrible du rejet du Sauveur dans ce monde. Le peuple de Dieu (les Juifs) se joignait à l'homme pécheur pour rejeter le Fils de Dieu, venu en grâce ici-bas. Il était important pour les disciples de savoir quelle devait être la fin de leur Maître. Le Fils de l'homme devait mourir. C'est là son enseignement, et c'est le fondement de toute bénédiction; mais c'est ce qui détruisait toutes les espérances et l'attente terrestres des

disciples, et ce qui, en même temps, montrait que l'homme était mauvais, et Dieu infiniment bon.

Les pensées des disciples se font jour tout d'un coup, et forment un contraste frappant avec ce que le Seigneur déclarait solennellement. Ils semblent vraiment être impénétrables jusqu'à la fin à la vérité. Par grâce, ils aimaient le Sauveur, ils se réjouissaient dans la pensée que Jésus avait les paroles de la vie éternelle, — car, le système pharisaïque même en parlait. Mais tout cela n'était pas suffisant pour chasser les pensées d'un royaume qu'ils croyaient devoir être établi sur la terre, ni pour ôter de leur coeur le désir charnel d'occuper, dans ce royaume, une haute position auprès de la personne du Seigneur. Jésus ne pouvait trouver personne capable de le comprendre, d'entrer dans les pensées de son coeur, et d'être touché par ses souffrances; personne qui comprît ce qu'il expliquait à ses disciples touchant sa mort à Jérusalem, lorsqu'il les avait pris à part pour leur parler.

Jacques et Jean demandent d'être assis, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche, dans sa gloire. Il y avait de la foi en eux, car ils croyaient qu'il régnerait mais ce qui agissait en eux était toujours le désir de la chair. Dans sa réponse, le Seigneur, toujours rempli de bonté pour les siens, fait servir cette demande charnelle à l'instruction de ses disciples. Il n'était pas le seul qui dût porter la croix. Lui seul pouvait accomplir la rédemption par l'offrande de lui-même, le Fils de Dieu qui se donnait dans son amour pour être l'Agneau de Dieu. Mais, quant à leur marche sur la terre, il fallait que les disciples entrassent dans le même sentier que lui et le suivissent, s'ils voulaient être avec lui. Le Seigneur montre ici sa profonde humilité et sa soumission dans la place qu'il avait prise.

Il s'était anéanti lui-même, et il accepte de bon coeur cette place; non pas qu'il fût insensible à l'humiliation et aux souffrances de la croix, mais il recevait tout de la main de son Père et se soumettait à tout ce qui se rencontrait dans ce chemin.

«S'asseoir à ma droite ou à ma gauche, n'est pas à moi pour le donner, sinon à ceux pour lesquels cela est préparé». Il ne possède pas le droit de promotion dans son royaume. Il laisse au Père le droit de choisir, et donne la gloire spéciale destinée à un service spécial, à ceux pour qui elle est préparée, et que la grâce a préparés pour cette gloire. Sa portion à lui c'est la croix, et la croix conduit à la gloire, si quelqu'un veut le suivre comme son disciple: telle est la leçon que les siens doivent maintenant apprendre. Il était soumis à son Père, et recevait de sa main tout ce qui lui était préparé selon sa volonté; et si les disciples désiraient le suivre, ils devaient prendre la croix qui se trouvait dans ce sentier et qui s'y trouve toujours. En outre, pour suivre Jésus, le disciple doit s'humilier lui-même, comme le Seigneur l'a fait; il ne doit pas être comme les grands de ce monde qui se font grands en dehors de Dieu, mais il doit être le serviteur de tous en amour, ainsi que le fut le Sauveur, bien que par droit il fut le Seigneur de tous. L'amour est de toutes choses la plus puissante, et aime à servir, non à être servi. C'est ainsi que Dieu s'est manifesté lui-même, dans l'homme Jésus; c'est le sentier où il a marché, et où nous devons le suivre. Celui qui est le plus petit à ses propres yeux, celui-là est le plus grand.

Ici se termine l'histoire du Sauveur sur la terre, et commence le récit des événements qui concernent sa mort. Il se présente pour la dernière fois à Jérusalem, et comme Fils de David, l'objet des promesses faites à Israël, et aussi afin d'être reçu par son peuple et par la cité bien-aimée; mais en fait, c'était pour être rejeté et mis à mort. Jusqu'à ce temps, il parle (verset 45) du «Fils de l'homme venu pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs;» mais maintenant, il se présente dans la seule relation qu'il pût avoir, avec son peuple selon la prophétie.

Jésus entre dans Jéricho, la cité maudite, mais il y entre selon la grâce qui s'élève au-dessus de la malédiction; en fait, il allait pour la porter lui-même, pour être fait malédiction sur la croix. Le Fils de David vient en grâce, avec la puissance divine, capable d'accomplir toutes choses, mais dans l'humilité et la bassesse. Il répond donc à ce nom de Fils de David, et montre sa puissance en grâce dans la guérison de l'aveugle. La foule qui l'accompagne ne veut pas qu'il soit troublé, mais lui s'arrête et, dans sa grâce, prête l'oreille aux besoins de son peuple. Il commande que l'on appelle Bartimée, qui accourt près de lui avec joie. Sa misère, profondément sentie, est ce qui le fait accourir vers Christ, celui qui peut répondre à ses besoins et leur appliquer un remède efficace.

L'homme aveugle présentait un tableau frappant du sombre état des Juifs; dans ce qui a lieu, nous voyons l'oeuvre du Seigneur produisant, par sa grâce, le sentiment du besoin chez un Juif à ce moment. Nul doute que ce ne soit vrai en tout temps, mais ce l'était spécialement des Juifs dans l'état où ils se trouvaient alors. Bartimée s'informant de la cause du bruit qu'il entendait, la foule lui répond que Jésus de Nazareth passait. Ce nom n'apportait avec lui aucune idée aux Juifs; Nazareth était plutôt un nom auquel se rattachait l'opprobre. Mais, dans le coeur de l'aveugle, il y avait de la foi, selon la place que Jésus prenait par rapport à son peuple, et il s'écrie : «Jésus, Fils de David». Il reconnaît que Jésus avait droit à ce titre. Jésus répond à sa foi, et le guérit. L'aveugle, ayant recouvré la vue, suit le Seigneur dans le chemin.

C'est une peinture touchante de la position d'Israël et de l'oeuvre qui se faisait au milieu de ce peuple. Le Fils de Dieu, le Fils de David selon la chair, celui qui était l'accomplissement des promesses, était venu en grâce et avait la puissance de guérir Israël. Là, dans la place où le Fils de David était reconnu, la puissance qu'il apportait avec lui et qui était en lui, ôtait l'aveuglement. Israël était entièrement aveugle, mais la puissance divine était là pour guérir, et, s'il y avait assez de foi pour reconnaître en Jésus le Fils de David, l'aveuglement disparaissait. Il est beau de voir la grâce entrer là même où la malédiction était tombée, mais c'est la grâce qui opère, lorsque Jésus est reconnu comme Fils de David; la grâce qui ouvre les yeux de l'aveugle, désormais son disciple.

Chapitre 11

Nous avons déjà vu que le Seigneur prend ici le titre de Fils de David, nom qui parlait de l'accomplissement des promesses et le constituait vrai Roi d'Israël. Habituellement et de préférence, il se nommait lui-même le Fils de l'homme, nom qui avait une signification beaucoup plus étendue et annonçait le droit à une domination et à un pouvoir bien plus vastes

que ceux qui appartenait au Fils de David. Il plaçait Christ en relation directe avec tous les hommes, et affirmait son droit et toute la gloire qui revenait au Fils de l'homme, selon les conseils de Dieu. Dans le Psaume 2, nous trouvons deux titres assignés au Messie — celui de Fils de Dieu donné à Jésus comme né ici-bas, dans ce monde, et celui de Roi d'Israël, bien que rejeté. Puis dans le Psaume 8 (après que l'état de son peuple a été développé dans les Psaumes 3-7), nous voyons sa gloire et l'étendue de sa domination comme Fils de l'homme établi au-dessus de toutes choses. Au chapitre 7 de Daniel, nous est encore montré le Fils de l'homme amené devant l'Ancien des jours, des mains duquel il reçoit la seigneurie sur toutes les nations.

Dans les chapitres 11 et 12 de l'évangile de Jean, nous voyons que Christ ayant été rejeté par les hommes, Dieu veut qu'un témoignage complet, un triple témoignage, lui soit rendu, sous les trois caractères de Fils de Dieu, Fils de David et Fils de l'homme. Le premier, c'est à la résurrection de Lazare, le second, à son entrée à Jérusalem, et le troisième, lorsque les Grecs demandent à voir Jésus, et que le Seigneur dit: «L'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié. En vérité, en vérité, je vous dis: A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit». Pour prendre possession de ces titres, et pour avoir avec lui ses cohéritiers — il faut qu'il meure.

Dans notre chapitre, Jésus prend le second titre et se présente lui-même pour la dernière fois sur la terre à la nation juive, selon la prophétie de Zacharie. Plus tard, il viendra dans la gloire et prendra possession du trône de David son père; mais actuellement, tout ce qu'il fait, c'est de se présenter à son peuple comme Celui qui accomplissait toutes les promesses faites à Israël. Il savait bien quel serait le résultat, et qu'il allait prendre la place et le titre plus étendu de Fils de l'homme, afin d'avoir avec lui ses cohéritiers, quand, selon les conseils de son Père, il prendra sa grande puissance et entrera dans son règne. Mais il était nécessaire que ce dernier témoignage fût rendu de la part de Dieu, d'un côté au peuple et de l'autre au Seigneur lui-même, en tirant sa louange «de la bouche des petits enfants et de ceux qui têtent», anticipant ainsi l'établissement du royaume en puissance.

Or ce roi était Emmanuel, l'Eternel lui-même, et Jésus agit selon ce caractère. Il envoie ses disciples au village voisin, chercher une ânesse avec son poulain; et lorsque le possesseur demande aux disciples pourquoi ils les détachent, ceux-ci répondent, selon l'ordre de Jésus: «Le Seigneur en a besoin», et aussitôt on les laisse faire. Tout cela se faisait, afin que la parole du prophète fût accomplie, car, dans cet évangile, les faits sont toujours présentés non seulement comme des effets de la grâce souveraine, ainsi qu'ils l'étaient en réalité, mais comme l'accomplissement des promesses faites au peuple.

Remarquez que, dans la citation que fait Matthieu (chapitre 21: 5), du passage de Zacharie qui se rapporte au fait dont nous parlons, deux expressions sont omises qui ont rapport à la venue du Seigneur en puissance, quand il apparaîtra pour prendre possession de son royaume. Ce sont les mots «juste» et «ayant le salut;» selon le premier, Christ exécutera le jugement sur ses ennemis; comme Sauveur, il délivrera le résidu: le temps n'était pas encore venu pour ces deux choses.

Les disciples amènent donc l'ânesse et l'ânon à Jésus, et le Seigneur entre comme roi à Jérusalem. Une très grande multitude de personnes, mues par la puissance de Dieu, et ayant aussi vu les miracles de Jésus, en particulier la résurrection de Lazare, allaient devant lui et l'entouraient, les uns étendant leurs vêtements sur le chemin, tandis que d'autres coupaient des branches d'arbres et les répandaient devant lui. Ils lui attribuaient ainsi la place et la gloire de roi, et de fait le reconnaissaient comme le Messie royal. Scène admirable, dans laquelle les froids raisonnements de l'intelligence humaine n'ont rien à voir, qui n'était pas l'effet produit par ses miracles, bien qu'en étant le fruit, mais qui était l'opération puissante de Dieu sur les esprits de la foule, l'obligeant à rendre pour un moment témoignage au Fils de Dieu méprisé. Le Psaume 118, prophétie remarquable touchant les derniers jours en Israël, est aussi cité, comme souvent ailleurs. Le Seigneur lui-même parle plus loin des versets qui précèdent ceux que Dieu met dans la bouche de la multitude: «La pierre que ceux qui bâtaient ont rejetée, celle-là est devenue la maîtresse pierre du coin».

La foule emploie les paroles qui annoncent la reconnaissance du Fils de David par le résidu du peuple d'Israël: «Hosanna! (mot hébreu signifiant: Sauve maintenant! et qui devient une espèce de formule pour demander l'aide du Seigneur quand le vrai Messie est reconnu) Hosanna au Fils de David! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna dans les lieux très hauts!» Ce cri reconnaissait Jésus comme Fils de David, comme Messie. Telle était la volonté de Dieu, que son Fils ne fût pas laissé sans ce témoignage, sans être honoré de cette manière. Et maintenant, le Seigneur agit dans Jérusalem selon cette position.

Toute la ville était émue et demandait: Qui est celui-ci? Et la foule répondait que c'était Jésus de Nazareth, le prophète qui devait venir. Jésus entre dans le temple, et le purifie avec l'autorité de Jéhovah en chassant ceux qui le profanaient. Il juge la nation et ses conducteurs, disant: «Il est écrit: Ma maison sera appelée une maison de prière, mais vous en avez fait une caverne de voleurs». Mais s'il est Jéhovah présent dans le temple, il est aussi toujours Jéhovah présent en grâce et répondant à tous les besoins de son peuple: il guérit les boiteux et les aveugles. Mais aucun témoignage n'est assez puissant pour percer la dure cuirasse d'incrédulité qui couvre le cœur des chefs du peuple, non pas même les miracles qu'ils voient. En entendant les enfants crier: Hosanna, ils s'indignent. Le Seigneur leur montre que le temps de les convaincre est passé, et en appelle au témoignage du Psaume 8. Dieu avait prévu et prédit ces choses: «Par la bouche des petits enfants et de ceux qui têtent, tu as établi ta louange». Si le peuple refuse de le recevoir, Dieu prend soin qu'il reçoive la louange qui lui convenait.

Mais tout est fini pour le peuple, jusqu'au moment où la grâce souveraine de Dieu agira pour réveiller une partie de la nation au milieu de la tribulation que son incrédulité lui aura attirée; et ce résidu repentant s'écriera comme les enfants: «Hosanna au Fils de David!» mais alors tout sera grâce. Pour ce qui concerne la responsabilité de l'homme, tout était fini, et le peuple était jugé. C'est ce que le Seigneur montre dans l'incident qui suit. Il ne veut pas rester dans Jérusalem, la ville rebelle et incrédule, mais il va à Béthanie où la puissance de la

résurrection avait été manifestée. Là, il peut trouver pour son coeur un objet et un refuge parmi les hommes, après que son peuple l'a rejeté.

Quand Jésus retourne à la ville, il a faim, et voyant un figuier sur la route, il va y chercher du fruit, mais n'en trouve point — le figuier n'a rien que des feuilles. Le Seigneur maudit l'arbre, en disant: «Que désormais personne ne mange jamais de fruit de toi», et à l'instant le figuier sécha. Cet arbre représente Israël sous l'ancienne alliance, l'homme selon la chair. C'est l'homme dans la position dans laquelle Dieu a dépensé pour lui toutes ses peines, a employé tous les moyens — l'homme pour qui il a donné même son Fils unique, afin de tirer quelque bien de son coeur, et de l'atteindre pour le gagner à ce qui est bon, pour le gagner à lui-même. Mais tout a été vain. Il avait épargné l'arbre encore cette année, sur la demande du vigneron (Luc 13); celui-ci l'avait déchaussé et y avait mis du fumier, mais, l'arbre était resté stérile. Que pouvait-il faire à sa vigne de plus qu'il n'avait fait? Ce n'est pas seulement que nous sommes des pêcheurs, mais nous le restons encore, après que Dieu a fait tout ce qu'il pouvait pour gagner le coeur de l'homme. Nous voyons en cela l'importance de l'histoire d'Israël; c'est notre histoire tracée par Dieu lui-même, c'est celle de sa patience et de toutes ses voies, sauf que nous avons ensuite le témoignage suprême de son amour dans la mort de Christ, de sorte que nous sommes encore plus coupables. Une abondance de feuilles, mais point de fruits; des prétentions à la piété; des formes religieuses, mais sans le vrai fruit selon le coeur de Dieu, voilà ce qui se trouve en l'homme: ce qu'il cherche ne s'y trouve point. Israël selon l'ancienne alliance, c'est-à-dire l'homme selon la chair, bien que cultivé par les soins de Dieu, ne portera jamais de fruit pour Dieu. Il est mis de côté pour toujours. Il s'est montré inutile et incapable de répondre aux soins que Dieu lui a donnés. L'homme, dans la chair, est condamné à une éternelle stérilité. Ce miracle est d'autant plus remarquable, que tous les miracles de Christ étaient non seulement des signes de puissance, mais un témoignage de l'amour de Dieu. La puissance divine était là, mais pour sauver, pour guérir, pour délivrer de la puissance de Satan et de la mort, pour détruire tous les effets du péché dans ce monde. Mais tout cela ne change pas le coeur de l'homme; au contraire, la manifestation de la présence de Dieu, réveille l'inimitié de ce coeur contre lui — inimitié trop souvent cachée à l'homme lui-même, dans les profondeurs de son être. Le miracle du figuier est le seul de tous ceux de Christ qui porte le caractère de jugement.

Maintenant, tout est mis clairement en évidence; l'homme peut naître de nouveau, il peut recevoir la vie du second Adam. Israël peut être restauré par grâce, selon la nouvelle alliance; mais l'homme en lui-même, l'homme dans la chair, après que tout a été fait pour lui faire produire du fruit, a été jugé, étant reconnu incapable de porter rien de bon. Dieu sauve les hommes, Dieu leur donne la vie éternelle. En recevant Christ, l'homme reçoit une vie qui porte du fruit; l'arbre est greffé, et Dieu cherche du fruit sur la branche greffée, mais il en a fini avec l'homme dans la chair, excepté pour ce qui concerne le jugement qui doit tomber sur lui à cause de ses péchés; et, grâces lui soient rendues, Dieu est libre de délivrer l'homme de son état, de le sauver par le sang de Jésus Christ, de l'engendrer de nouveau, de le réconcilier avec lui-même, de l'adopter comme son enfant, et de faire de lui les prémices de ses créatures.

Israël est laissé et l'homme est jugé, mais la grâce de Dieu demeure, et Christ est le Sauveur de tous ceux qui croient en lui.

Quelle scène se présente devant nous, lorsque Christ, le Messie, le Fils de David, Emmanuel sur la terre, entre dans sa maison, que de ses yeux saints il regarde tout ce que l'homme y a fait, et qu'il montre son indignation contre le sacrilège qui l'a transformée en une caverne de voleurs! Il revendique la gloire et l'autorité de Jéhovah, et chasse ceux qui profanaient le temple. Ensuite, il se trouve face à face avec tous ses adversaires qui viennent les uns après les autres pour le surprendre et trouver un sujet de l'accuser; mais ils rencontrent en lui une lumière et une sagesse qui montrent clairement leur position, de sorte qu'en voulant le condamner, ils se trouvent eux-mêmes tous condamnés, et le Sauveur peut poursuivre son oeuvre de grâce et de rédemption en présence de ses adversaires réduits au silence. Mais avant qu'elle ne soit jugée par ses réponses, chacune des classes du peuple sert à manifester le principe fondamental qui rendra les disciples du Seigneur capables de surmonter les obstacles qui seraient placés devant eux par les Juifs qu'il avait condamnés, mais entre les mains desquels se trouvaient extérieurement le pouvoir et l'ordre établi.

«Ayez foi en Dieu», dit le Sauveur, lorsque Pierre s'étonne de ce que le figuier se soit séché si promptement. Quelque faibles que fussent les disciples devant la puissance qui s'opposerait à eux, cette puissance serait surmontée par la foi. C'est un principe très important pour la marche et le service chrétiens; seulement, cette foi introduisant Dieu sur la scène, doit s'exercer sans qu'il y ait aucun doute dans le coeur. Elle ne doit pas être le mouvement de la volonté, mais la conscience de la présence et de l'intervention de Dieu. Il arrive ainsi que là où la foi se trouve et où la requête est présentée à Dieu par la foi, la réponse suit avec certitude. Mais en même temps la présence de Dieu est celle d'un Dieu d'amour; et, lorsque nous demandons par la prière l'accomplissement de notre désir, il faut que nous soyons en communion avec lui: alors, nous réalisons sa puissance qui répond à la foi, et l'esprit de pardon envers les autres se trouve dans notre coeur. Par exemple, si je nourris un désir de vengeance contre mes ennemis, je ne puis pas espérer qu'il y ait une réponse à mes prières; et même, si j'étais exaucé, je serais puni. Dieu ne peut pas intervenir de cette manière, car il condamne un désir qui est mauvais; et si même il trouvait bon de répondre à la prière, nous attirerions le châtiment sur nous. Car Dieu, dans son gouvernement, agit toujours selon son caractère (*).

(*) Comme cette pensée peut sembler obscure à quelques uns, je la présenterai comme suit en d'autres termes: La foi qui trouve une réponse à ses prières, doit avoir trouvé Dieu et jouir de sa communion. Mais Dieu est amour, et afin de réaliser sa puissance pour avoir la réponse, il faut savoir ce que c'est que d'être en sa présence que la foi a découverte. Mais cette communion ne peut pas être connue, s'il n'y a pas d'amour. En conséquence, lorsque nous nous présentons dans la foi pour demander l'accomplissement de nos désirs, il faut que nous pardonnions à notre frère ce que nous pourrions avoir contre lui; sinon, nous sommes en la présence de Dieu quant à son gouvernement, et ainsi sujets à l'effet de nos péchés.

Christ rentre à Jérusalem. Il n'avait pas voulu loger dans une cité abandonnée de Dieu. Là, tous les chefs du peuple, comme nous l'avons dit, passent tour à tour devant lui; il les juge tous. En premier lieu, c'est l'autorité qui s'élève contre la sienne. Comme il se promène dans

le temple, les principaux sacrificateurs, les scribes et les anciens, viennent et lui demandent par quelle autorité il fait ces choses, et qui lui a donné cette autorité. Ainsi, nous les voyons placer ces deux autorités l'une contre l'autre; elles sont l'une et l'autre mises en question. L'autorité officielle, celle qui est extérieure, était entre les mains des sacrificateurs; la vérité et l'obéissance à Dieu étaient en Jésus. Sa puissance avait déjà été manifestée, sans qu'elle eût montré pour le moment rien qui annonçât la vengeance. Il était inutile de donner plus de signes de puissance; ils étaient déjà condamnés. Ils avaient eu signe après signe, et s'étaient endurcis dans l'incrédulité; le temps du jugement était venu, non pas, il est vrai, de son exécution, mais du jugement moral. Jésus les laisse sans réponse.

Les chefs du peuple demandent par quelle autorité il avait purifié le temple. Aucun zèle pour la sainteté de Dieu ne se trouvait, en eux, mais une grande jalousie pour leur propre autorité; c'est ce qui caractérise le clergé: il pense à son autorité et non à Dieu. Le Seigneur Jésus ne pensait qu'à l'autorité de Dieu, et ce qu'il faisait en était le résultat. Si la conscience des conducteurs du peuple n'avait pas été endurcie, même en n'étant pas satisfaits de ce que le Seigneur avait fait, ils auraient gardé le silence, honteux de l'état du temple confié à leurs soins. Ayant rejeté le Seigneur, ils ne pouvaient pas reconnaître son autorité; dorénavant, les preuves étaient inutiles. Mais la divine sagesse de Jésus leur fait reconnaître leur propre incapacité à résoudre des questions relatives à l'autorité et au témoignage divin.

Jésus demande à ces chefs du peuple si la mission de Jean le Baptiseur était divine. S'ils disent, oui, Jean avait rendu témoignage à Jésus; s'ils disent, non, leur autorité est compromise devant le peuple. Où était leur droit de demander: «Qu'est-ce que la vérité?» Ils la connaissaient; ils étaient satisfaits d'avoir l'honneur, depuis longtemps perdu, de posséder un prophète au milieu d'Israël, mais reconnaître leurs péchés ne leur convenait pas, de sorte que la lumière fut bientôt éteinte pour leurs coeurs. Mais le peuple avait toujours tenu Jean pour un prophète. Ils n'osent donc dire ni oui, ni non. Ils confessaient ainsi qu'ils n'étaient pas capables de juger si un homme qui professait avoir une mission divine, y avait réellement droit, puisqu'ils disaient ne pas pouvoir dire si Jean était un prophète ou non. Tel étant le cas, Jésus n'avait pas besoin de leur répondre, ni de les convaincre touchant sa mission, comme s'ils eussent été des personnes revêtues de l'autorité de Dieu, et auxquelles chacun est tenu de dire la vérité.

Chapitre 12

L'incapacité et l'incompétence des gouverneurs juifs est clairement démontrée. Ils avaient eu la prétention de juger le Seigneur, mais la parole de la sagesse divine les avait jugés et forcés de confesser leur incompétence. Maintenant le Seigneur, à son tour, montre aux différentes classes des Juifs qui se présentent à lui, l'état dans lequel ils se trouvent, et en premier lieu celui de tout le peuple. Israël avait été la vigne de Jéhovah; il l'avait louée à certains cultivateurs, afin de recevoir d'eux du fruit quand la saison serait venue. Il avait fait pour sa vigne tout ce qu'il avait pu; il aurait été impossible de faire davantage. Israël jouissait

de tous les privilèges dont une nation peut jouir. Au temps où l'on recueille le fruit, le maître envoie son serviteur pour le recevoir des cultivateurs.

Les prophètes cherchaient ce fruit chez le peuple de la part de Dieu, car il était le maître de la vigne; mais les vigneronniers prirent l'un des serviteurs et le battirent, ils en tuèrent un autre, et les rejetèrent tous. C'est ainsi qu'Israël traita tous les serviteurs de Dieu qu'il leur envoyait pour les rappeler à leur devoir. Enfin, ayant encore un Fils unique et bien-aimé, il le leur envoya aussi, disant: «Ils auront du respect pour mon Fils»; mais ils le prirent, le tuèrent et le jetèrent hors de la vigne. Ils voulaient s'emparer de la vigne en tuant l'héritier légitime.

Considérons un moment cette parabole. Avec quelle dignité et quel calme le Seigneur expose la conduite passée du peuple d'Israël, ainsi que sa conduite en ce moment même! Il était sur le point de souffrir; il était venu pour mourir, mais les actions de ses ennemis devaient être clairement manifestées; ils comblaient, les yeux ouverts, la mesure de leurs iniquités. Pauvres Juifs! Dieu, dans sa souveraine grâce, aura compassion d'eux. Il restaurera son peuple, par une nouvelle alliance; il lui rendra sa place de peuple de Dieu, reconnu par lui.

La narration, dans l'évangile de Marc, est toujours rapide. La conséquence du péché d'Israël y est montrée, mais nous savons, par les autres évangiles, que les Juifs répondant au Seigneur, sont forcés de prononcer eux-mêmes leur propre sentence; ils avaient bien compris le sens de la parabole. Ici, le simple fait de leur ruine est annoncé, après qu'ils ont rejeté le Christ, le Fils de Dieu. Le maître de la vigne, l'Éternel des armées, viendra, détruira les méchants vigneronniers, et donnera sa vigne à d'autres.

Le Seigneur cite ensuite de nouveau le Psaume 118, et demande aux chefs du peuple — cette question le concernait directement —: «N'avez-vous pas même lu cette écriture: La pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée, est devenue la maîtresse pierre du coin; ceci est de par le Seigneur, et merveilleux devant nos yeux?» Déclaration prophétique bien claire de la position d'Israël et de ses conséquences. Toute l'histoire d'Israël est présentée brièvement, mais parfaitement décrite en quelques versets; toute leur conduite, depuis les temps de Moïse jusqu'à la croix, est déroulée en peu de mots: leur péché contre Jéhovah, contre Christ et contre les prophètes, ainsi que les terribles conséquences de ce péché pour la nation et les voies de Dieu envers elle. Dieu lui enlève tous ses privilèges, et il donne à d'autres sa vigne où il était venu chercher du fruit. De plus, avec ce grand fait du péché de l'homme et de l'incrédulité des Juifs, c'est-à-dire le rejet et le crucifiement du Seigneur, nous avons aussi l'exaltation de Christ à la droite de Dieu; il devait devenir la maîtresse pierre du coin. Ici aussi, nous avons la clef des écritures de l'Ancien Testament par la prophétie, car, d'un simple coup d'oeil, l'intelligence spirituelle voit se dérouler devant elle toutes les voies de Dieu. C'est seulement la sagesse et la révélation divines qui peuvent faire connaître les pensées de Dieu et les actions de l'homme, et nous les annoncer.

Nous avons vu que toutes les classes des Juifs viennent, l'une après l'autre, pour juger le Seigneur, mais, en fait, ils sont jugés eux-mêmes. Les pharisiens et les hérوديens se présentent d'abord pour le surprendre dans ses paroles. Ils n'osaient pas mettre les mains sur lui, bien

qu'ils l'eussent fait volontiers, ayant parfaitement bien compris que la parabole des vigneronns avait été prononcée contre eux; mais le peuple était encore sous l'influence de ses paroles et de ses oeuvres. Les principaux craignaient le peuple, esclaves qu'ils étaient non seulement de leurs propres passions et de leur incrédulité, mais du peuple lui-même. Ils craignaient d'autant plus de faire quelque chose contre le Seigneur, croyant que le peuple le favoriserait, qu'ils n'avaient ni la puissance de la foi, ni la liberté qui est le résultat de la droiture; mais ils étaient dépendants de la faveur du peuple.

L'heure du Seigneur n'était pas encore venue. Ses ennemis lui envoient des espions pour le surprendre dans ses paroles. Les pharisiens, remplis d'orgueil à cause des privilèges du peuple juif, et toujours prêts à l'exciter contre les Romains, flattaient ses passions. Ils étaient assujettis au joug des gentils à cause de leurs péchés, et n'étaient plus reconnus de Dieu comme son peuple. Le Messie promis leur avait été envoyé dans la personne du Seigneur, et ils n'avaient pas voulu le recevoir, parce qu'il manifestait Dieu sur la terre, et que leur coeur endurci n'avait aucun désir pour Dieu. Ils voulaient bien avoir la gloire d'être le peuple de Dieu, mais non pas recevoir Dieu et se soumettre à lui. La rébellion de leur coeur contre Dieu s'unissait à la rébellion de leur orgueil national contre les gentils.

Les hérوديens au contraire, acceptaient l'autorité romaine, et ne s'inquiétaient pas des privilèges d'Israël. Ils étaient disposés à rechercher à tout prix les bonnes grâces du peuple puissant qui, par suite du jugement de Dieu, tenait Israël sous son joug pesant. Or, si le Seigneur avait dit qu'ils ne devaient pas payer le tribut, il se serait montré hostile au pouvoir romain, et les hérوديens auraient été prêts à l'accuser; si, au contraire, il avait dit que le tribut devait être payé, il n'était pas le Messie qui devait affranchir son peuple du joug détesté des Romains, car ils n'avaient pas l'idée d'une autre délivrance. Ainsi Jésus aurait perdu la faveur du peuple. Les hérوديens et les pharisiens étaient d'accord pour se débarrasser du Seigneur, mais la sagesse divine répond à chaque difficulté.

Les Juifs auraient dû se soumettre au joug que Dieu lui-même leur, avait imposé, jusqu'au temps où sa grâce les délivrerait et où ils recevraient le Libérateur qui devait venir, selon les promesses de Dieu. Jusqu'à ce que celles-ci s'accomplissent, ils devaient rendre humblement à Dieu ce qui lui était dû, acceptant leur châtement de ses mains. Mais ils ne firent ni l'une ni l'autre de ces choses; ils étaient hypocrites à l'égard de Dieu, rebelles envers les hommes. Le Seigneur leur demande une monnaie portant l'effigie de l'empereur, puis il dit: «De qui est cette image et cette inscription?» «De César», répliquent les Juifs. «Eh bien», dit le Seigneur, «rendez à César les choses de César, et à Dieu les choses de Dieu». Les Juifs s'en vont tout étonnés. Réponse juste, qui non seulement mettait à néant l'accusation qu'ils auraient voulu porter contre lui, mais montrait en même temps le vrai état d'Israël et le jugement de Dieu sur ce peuple.

Ensuite viennent les sadducéens, autre secte des Juifs, qui ne croyaient ni au monde invisible, ni aux anges, ni à la résurrection. Dieu, pensaient-ils, avait donné une loi à son peuple d'Israël, et c'était tout. Accoutumés aux arguments des hommes, ils n'étaient pas préparés à rencontrer la sagesse divine, ni la force irrésistible de la parole de Dieu. Ils présentent un cas,

qui, à supposer que fût vrai ce que leur folie imaginait, aurait rendu la résurrection ridicule et impossible; car ils supposaient que les relations et l'état de l'homme dans ce monde continuaient à exister dans l'autre. C'est là ce que font les hommes; ils mêlent leurs propres pensées avec la parole de Dieu, et si leurs pensées ne s'accordent pas avec cette parole, ils la croient inintelligible et la rejettent. Mais, dans ce cas, une vérité fondamentale et d'une importance vitale était en question, et le Seigneur non seulement réduit au silence ses ennemis par la sagesse de sa réponse, mettant à nu leur hypocrisie, mais il révèle aussi clairement la vérité elle-même, qui était enseignée d'une manière cachée dans l'Ancien Testament et l'appuie de sa propre autorité.

Tout dépend de cette vérité de la résurrection elle est la preuve que Jésus Christ est le Fils de Dieu, et que Dieu a accepté son sacrifice.

Elle est la victoire sur la mort; elle laisse derrière elle tout ce qui appartient à la misérable condition de l'homme; elle est l'entrée dans le nouvel état de l'homme selon les conseils de Dieu, l'introduction dans l'état éternel de gloire et de pleine conformité à Christ. Il est vrai que les méchants ressusciteront pour le jugement; mais le Seigneur regarde à son état et à l'état des siens dans la résurrection, comme le fait aussi l'apôtre en 1 Corinthiens 15. Le Seigneur montre aux sadducéens, que la révélation de cette vérité est contenue dans l'Ancien Testament. Quant à lui-même, sa résurrection est clairement enseignée dans le Psaume 16, mais les sadducéens ne voulaient recevoir que les livres de Moïse. Or ces livres s'occupent, en tout premier lieu de ce que Dieu avait établi ici-bas pour son peuple terrestre: c'est l'évangile et la résurrection du Seigneur lui-même qui ont fait luire la vie et l'incorruptibilité. Bien que cette lumière fût voilée dans les temps de l'Ancien Testament, elle ne manquait cependant pas à ceux qui, pèlerins et étrangers sur la terre, cherchaient une meilleure patrie et une cité céleste. L'enseignement direct de l'Ancien Testament se rapportait au gouvernement de Dieu sur la terre, mais, par la foi, les coeurs des fidèles pouvaient y trouver amplement ce dont ils avaient besoin pour les diriger vers une patrie éternelle et céleste.

Les pharisiens croyaient à la résurrection, et, sur ce point, ils avaient l'intelligence de la vérité; mais le Seigneur voulait montrer que, si même les sadducéens ne recevaient que la loi, Dieu avait donné en tout temps, et dans la loi même, ce qui était suffisant pour conduire l'intelligence spirituelle à espérer de meilleures choses que les terrestres, et à amener par la foi dans une relation plus intime avec Dieu que celle dont on pouvait jouir sous son gouvernement, qu'il s'agît de celui du monde ou de son peuple, quelque réel que fût ce gouvernement. Le Seigneur condamne donc absolument les sadducéens; ils ignoraient complètement les Ecritures et la puissance de Dieu. Le Seigneur révèle premièrement la vérité; ceux qui ressuscitent sont comme les anges, et il n'est plus question de se marier ou de donner en mariage. Ensuite, il montre que, dans ses éléments même, la première expression des relations de Dieu avec les hommes (quand Dieu parla à Moïse), contenait la notion d'une vie au delà de la mort, et par conséquent la résurrection, puisque l'homme est composé, selon les conseils de Dieu, d'un corps et d'une âme. Abraham, Isaac et Jacob, étaient

morts depuis longtemps, mais Dieu était toujours leur Dieu; ils étaient donc encore vivants, et par conséquent ne resteraient pas toujours sous la puissance de la mort, mais ressusciteraient.

Les sadducéens, qui ne voulaient recevoir que la loi, avaient besoin d'une preuve claire et sensible tirée de la loi même, et qui établît la vérité de la résurrection. Mais quoi qu'il en soit des sadducéens, il est important pour nous de comprendre que, depuis le commencement, le péché et la mort étant entrés dans le monde, quand Dieu entre en relations avec l'homme, il le fait toujours sur le terrain de la résurrection. Il n'y a pas d'autre vrai fondement de bénédiction. Les promesses, même faites à Israël, ou tout au moins leur accomplissement, sont fondées sur cette vérité (Actes des Apôtres 13: 34). Ainsi, la première chose que l'évangile révèle, a sa racine dans la première manifestation distincte de Dieu en relation avec les hommes, relation fondée sur la rédemption, chose extérieure en Israël, mais éternellement accomplie en Christ.

Mais de même que la grande vérité du christianisme, le nouvel état de l'homme, est établie par la parole du Seigneur, de même aussi la perfection de la loi, comme mesure des devoirs de l'homme, est mise en lumière. Un des scribes qui avait entendu le Seigneur raisonner avec les sadducéens, et qui s'était aperçu de la sagesse vraie et divine de sa réponse, s'approche et lui demande: «Quel est le premier de tous les commandements?» Les scribes pensaient que les commandements différaient en importance, et que quelques-uns avaient plus de valeur que d'autres pour compléter la somme de justice à laquelle un homme devait atteindre. Le Seigneur répond cette fois sans faire tourner la question à la confusion de celui qui l'interrogeait, mais il établit les deux grands piliers de la responsabilité de l'homme: l'unité de Dieu et le devoir de l'homme envers lui et envers son prochain. C'était la foi d'Israël et son devoir envers tous.

Le Seigneur ne cite pas les dix commandements, mais les grands principes de la loi quant à toutes les obligations morales de l'homme. Le Seigneur savait comment les amener en lumière, divinement cachés comme ils l'étaient dans les livres de Moïse (Deutéronome 6: 4, 5; Lévitique 19: 18).

Le sentiment du devoir était parfait en lui, comme aussi la grâce et l'amour divin. Il est beau de voir cette perfection dans le Seigneur: la grâce et l'amour de Dieu étaient manifestés dans toute sa vie, nous les avons vus. Mais ici, nous trouvons aussi la règle parfaite de la marche et du devoir de l'homme sur la terre selon la loi; ce n'était pas ce qui est évident à tous les hommes, — c'est-à-dire les dix commandements, la première chose qui serait venue à la pensée de l'homme, — mais les principes dispersés ici et là dans les livres de l'Ancien Testament, et qui brillaient de toutes parts pour Lui, pour ce coeur qui comprenait et possédait la perfection de l'humanité devant Dieu, et qui déployait devant les hommes la perfection divine. Son coeur voyait l'une et la comprenait, — la perfection de la marche de l'homme selon la règle divine, — tandis que l'expression de l'autre, — la grâce et l'amour, — surgissait naturellement du même coeur.

La conscience et le coeur du scribe sont touchés; il rend témoignage à la parfaite sagesse de la réponse du Seigneur, ajoutant qu'agir ainsi valait plus que tous les holocaustes et tous les sacrifices. Il n'était pas loin du royaume de Dieu. Un coeur qui comprend les pensées de Dieu touchant l'homme, aime ce que Dieu aime; le discernement moral de ce qui est bon est très éloigné de la capacité de recevoir ce que Dieu révèle pour la bénédiction de son peuple. Depuis ce moment, personne n'ose plus interroger Jésus; la sagesse du Seigneur était trop grande pour leurs coeurs.

Mais le Seigneur, à son tour, leur adresse une question; toute la vérité relative à sa position et à la leur, dépendait de la réponse qui y serait faite: «De qui le Christ est-il fils?» Les Juifs répondaient: «De David». C'était vrai, mais alors le Seigneur dit: «Comment donc David l'appelle-t-il son Seigneur, s'il est son fils?» Jésus était le fils de David, mais dans sa nature humaine, il devait s'asseoir à la droite de Dieu comme Seigneur. C'était là la clef de la situation. Mais les relations du Seigneur avec les Juifs étaient à leur terme. Chaque classe des Juifs s'était présentée à son tour devant lui et avait été jugée.

(Versets 38-40). Dans ces versets, le Seigneur accuse les scribes qui corrompaient la parole de Dieu tout en prétendant l'expliquer; ils affectaient la forme de la piété, et cherchaient leur propre gloire et l'argent des autres, même celui des veuves près desquelles ils avaient accès sous prétexte de piété. A cause de cela, leur jugement serait d'autant plus terrible, car Dieu n'oublie pas les siens au milieu de l'hypocrisie d'une religion d'apparences. Ceux qui étaient au Seigneur pouvaient commettre des erreurs; peut-être la pite de la veuve servit-elle à payer Judas; mais elle était donnée au Seigneur, et le coeur de la veuve qui donnait de son indigence, ne pouvait échapper aux regards du Seigneur; il avait égard à son amour pour lui. Les riches avaient donné beaucoup, mais la veuve s'offrait elle-même en sacrifice vivant, elle avait mis au trésor tout ce qu'elle avait, toute sa subsistance. Peut-être aurait-elle pu employer de meilleurs moyens, mais elle donnait sa pite du fond de son coeur au Seigneur, et il l'agréait. Pensons à cela.

Chapitre 13

Nous avons vu le peuple jugé, chacune des classes qui composaient la nation ayant été amenée devant le Seigneur pour entendre son jugement. Nous les avons vues condamnées moralement par la parole de Dieu et la sagesse du Seigneur. Mais l'iniquité qui attirait ce jugement devait causer plusieurs difficultés aux disciples. Ils devaient avoir à marcher dans un chemin rempli de dangers, et le Seigneur leur donne ici des avertissements, afin qu'ils puissent échapper au jugement prêt à tomber sur le peuple élu à cause de ses péchés. Le Seigneur ne serait plus là pour guider ses disciples, mais son coeur ne pouvait les laisser dans l'ignorance, soit quant au sentier à suivre, soit quant aux difficultés qu'ils auraient à rencontrer. Et le témoignage que Jésus en rendait, devait faire de ces difficultés et de ces dangers une preuve de la vérité de ses paroles, et être en même temps un encouragement pour leurs coeurs quand ils se trouveraient dans le trouble.

Mais le Seigneur ne s'arrête pas à l'accomplissement du jugement qui devait bientôt avoir lieu; il découvre les voies de Dieu jusqu'à sa venue, lorsqu'Israël sera béni après avoir passé par un jugement tel qu'un faible résidu sera seul laissé, quand la puissance des bêtes (c'est-à-dire des empires gentils) sera détruite, que Satan sera lié, et que le monde reposera en paix. Néanmoins, le Seigneur veut donner ici un avertissement à ses disciples, plutôt que leur annoncer la paix et le repos du monde après l'exécution du jugement.

Habités à considérer le temple comme la maison de Dieu et le centre glorieux de leur religion, les disciples, remplis d'admiration, font remarquer au Seigneur la beauté des bâtiments et la grandeur des pierres, et, comme il arrivait souvent, ils donnent ainsi au Seigneur l'occasion de leur communiquer les pensées de Dieu touchant les temps, et l'état de la nation coupable. Il leur annonce clairement et comme un fait certain, la destruction du temple; mais lorsque les disciples lui demandent quand la chose arriverait, Jésus parle de l'état du peuple jusqu'à sa venue, pour autant que cette histoire a affaire avec le service de ses disciples. En général, ce qui est dit est analogue à ce que nous trouvons dans l'évangile de Matthieu; mais le Saint Esprit nous présente ici le Seigneur comme s'occupant davantage d'enseigner ses disciples.

Comme dans l'évangile de Matthieu, nous avons ici un enseignement général qui va jusqu'à la fin de la période où la grâce est proclamée; ensuite, vient le signe spécial de la ruine finale, de Jérusalem qui précède immédiatement la venue du Seigneur en gloire. L'intérêt du Seigneur pour le témoignage et le service de ses disciples, répond au caractère de cet évangile qui rapporte l'histoire de son propre service. Le Seigneur ne répond pas immédiatement à la question des disciples, mais les avertit des dangers qu'ils rencontreraient dans leur service après son départ. Satan susciterait de faux christs pour tromper les Juifs, et plusieurs seraient séduits. Les disciples auraient à être sur leur garde. Il devait y avoir des guerres et des bruits de guerre, mais ils ne devaient pas se troubler; ces choses devaient arriver, mais la fin ne serait pas encore. Ces choses étaient un commencement de douleurs, mais non pas la fin.

Le Seigneur ne parle pas de la mission de Paul, mais de celle des douze au milieu des Juifs; seulement l'évangile devait être prêché à toutes les nations avant la fin. Le fait est affirmé, sans qu'il soit rien dit de la manière dont il s'accomplirait. Nous savons que ce sera l'évangile du royaume, comme il aurait été prêché durant la vie du Seigneur. Ici, se trouve simplement annoncé le témoignage envoyé à la nation avant que la fin vienne. Mais la conséquence de ce témoignage, pour autant qu'il s'agissait des disciples, devait être la persécution. Ils seraient battus dans les synagogues et accusés devant les rois et les gouverneurs pour leur servir de témoignage. C'est le moyen que le Seigneur emploie pour que l'évangile soit porté aux rois et aux grands de la terre. Les prédicateurs ne sont pas les puissants d'ici-bas, et les disciples du Seigneur doivent conserver toujours leur vrai caractère, sous lequel ils sont appelés à paraître comme prisonniers devant les rois et les gouverneurs pour rendre compte de leur foi.

Ainsi l'apôtre Paul paraît devant le sanhédrin juif, devant Festus et Agrippa, et finalement devant César. Mais le résultat possible de la prédication de l'évangile n'était pas tout. La révélation de Dieu dans la personne de Christ ou dans la parole prêchée, réveille l'inimitié du

coeur humain. Aussi longtemps que Dieu n'est pas révélé, tout est toléré; mais dès qu'il est révélé, la volonté de l'homme s'élève contre l'autorité de Dieu, et contre la pression que cette révélation exerce sur la conscience qui n'est pas en repos; et plus les révélations d'homme à homme sont intimes, plus grande est la haine. Elle brise tous les liens naturels: le frère livre son frère à la mort, et le père son enfant; les enfants s'élèvent contre leurs parents et les font mourir, et les disciples sont haïs de tous à cause du nom du Sauveur.

Quel témoignage de l'état du coeur de l'homme! Si l'on mentionne le nom de Jésus, si l'on parle de son amour, de cet amour qui le porta à venir nous sauver, aussitôt la haine du coeur de l'homme brise toutes les barrières, elle foule aux pieds toutes les affections naturelles. Mais le temps de la délivrance viendra, et ici c'est d'une délivrance terrestre qu'il est question. Nous avons mieux; si nous sommes mis à mort, nous allons vers le Seigneur; s'il vient, nous serons glorifiés avec lui. Mais, dans ce chapitre, le Seigneur parle du témoignage et du service des apôtres au milieu des Juifs. De quelque manière que nous considérions les choses, il reste un repos pour le peuple de Dieu. Mais il y a plus, Dieu est avec les siens dans leur sentier. Quand les disciples seront appelés devant les magistrats, ils n'auront pas besoin, leur dit le Seigneur, de méditer à l'avance comment ils parleront, et de préparer des discours; le Saint Esprit sera avec eux et leur donnera, au moment même, ce qu'il leur faudra dire.

Tel est le tableau que le Seigneur trace du service de son peuple au milieu des Juifs jusqu'à la fin. Il ajoute que l'évangile sera prêché jusqu'aux extrémités de la terre. Mais, au verset 14, il fait connaître d'une manière plus précise et plus définie les événements qui arriveront à Jérusalem aux temps de la fin. «Quand vous verrez l'abomination de la désolation établie où elle ne doit pas être (que celui qui lit comprenne)», dit le Seigneur, «alors, que ceux qui sont en Judée s'enfuient dans les montagnes». Le Seigneur fait allusion à la prophétie de Daniel qui parle de cette abomination et que nous trouvons au chapitre 12 du livre de ce prophète. Le terme «abomination» désigne simplement une idole, et elle est appelée abomination de la désolation, parce qu'elle est la cause de la désolation de Jérusalem et du peuple juif.

Les Juifs recevront l'Antichrist. Le Seigneur a dit: «Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas; si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez». Sous l'influence de l'Antichrist, ils retourneront à l'idolâtrie. L'esprit immonde sorti d'eux après la captivité de Babylone, rentrera en eux avec sept esprits pires que lui, et le dernier état sera pire que le premier (Matthieu 12: 43-45). Ils dresseront alors une idole dans le lieu très-saint, là où elle ne doit pas être placée, et le jugement de Dieu tombera sur le peuple et sur la cité. La désolation sera complète: «Ces jours-là seront une tribulation telle qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement de la création».

Daniel dit aussi: «En ce temps-là se lèvera Micaël, le grand chef, qui tient pour les fils de ton peuple, et ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a jamais eu...» Cette tribulation durera un temps, des temps, et une moitié de temps, c'est-à-dire trois ans et demi, selon la manière de compter juive, ou 1260 jours, ou encore 42 mois. Alors seront sauvés ceux qui sont écrits dans le livre de Dieu — ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin, malgré les difficultés, les souffrances et l'oppression de l'Antichrist et des gentils, comme le Seigneur l'a prédit.

Cependant, durant le temps de leur service, le Saint Esprit leur donnera toute la sagesse et les paroles mêmes qui leur seront nécessaires. La bonté du Seigneur se montre ici d'une manière touchante. Nous le voyons pensant même au temps de l'année au milieu de ce terrible jugement, si terrible que, l'histoire du monde n'en aura pas présenté et n'en présentera pas de semblable. Il leur dit de prier que leur fuite n'arrive pas en hiver. Il ne parle pas du sabbat, comme dans Matthieu, parce que, dans cet évangile de Marc, les choses juives sont moins en vue que dans le précédent. Il pense aux femmes enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là. Combien grande est la compassion du Seigneur! Rien n'échappe à sa mémoire et à son cœur plein de grâce.

Mais le Seigneur abrégera ces jours de détresse, sans quoi nulle chair ne pourrait être sauvée; il les abrégera pour l'amour de ses élus. Puis il donne une espérance de délivrance, l'espoir que les souffrances prendront fin. De faux christes et de faux prophètes s'élèveront et feront des miracles et des prodiges pour séduire les élus même, si possible (si grande est la puissance de Satan, quand Dieu le permet). Mais ils avaient été avertis. Et maintenant, après cette tribulation sans pareille qui frappera Jérusalem, la fin de la dispensation viendra. Toutes les autorités établies seront renversées par le jugement de Dieu. L'ordre qu'il a établi pour le gouvernement de la terre sera jeté en confusion. Les signes du jugement apparaissent.

Alors on verra le Fils de l'homme venant sur les nuées avec une grande puissance et avec gloire. Le Seigneur apparaîtra pour prendre possession de la terre, que non seulement il a créée, mais qu'il a acquise par sa mort, comme Fils de l'homme. Mais ce qui est spécialement annoncé ici, est qu'il enverra ses anges pour rassembler ses élus de toutes les parties du monde. Il est toujours question ici du pays et d'Israël. La bénédiction des gentils et de tout le monde aura lieu, mais il n'en est pas fait mention dans cette portion des Ecritures. Notre place est beaucoup plus élevée. Quand Christ sera manifesté, nous paraîtrons avec lui (Colossiens 3: 4). Le Seigneur nous aura déjà ravis auprès de lui, il nous aura déjà glorifiés et faits semblables à lui. Selon sa grâce infinie et les conseils éternels d'un Dieu Juste, il a acquis cette gloire pour nous. Nous serons semblables à son Fils et pour toujours avec lui, premier-né entre plusieurs frères. Mais dans notre chapitre, le Seigneur parle des élus du milieu d'Israël, dispersés parmi les gentils.

Tout ce qui est dit ici se rapporte au peuple terrestre. «Cette génération», dont parle le verset 30, est la génération perverse et incrédule des Juifs qui, de fait, reste même jusqu'à nos jours une race séparée de toutes les autres. Ils habitent parmi les nations, mais ils restent un peuple séparé, gardé pour l'accomplissement des conseils de Dieu. Nous trouvons ce fait et la force du mot «génération», en Deutéronome 32: 5-20: «C'est une génération tortue et perverse». Et quant au jugement sous lequel se trouve la nation, après que Seigneur eut prononcé ces paroles, il est dit au verset 20 du même chapitre: «Je leur cacherai ma face, je verrai quelle sera leur fin, car ils sont une génération perverse, des fils en qui il n'y a point de fidélité».

Les trois ans et demi sont les jours que la bonté et la miséricorde de Dieu ont abrégés; c'est la dernière demi-semaine de Daniel, laquelle reste à accomplir. Après que l'abomination

aura été établie dans le lieu très-saint, où elle ne doit pas être, trois années et demie s'écouleront, puis il y aura encore quelques jours pour purifier le temple (Daniel 12: 11). Ainsi, le résidu juif aura la consolation de savoir, au milieu de la grande tribulation, qu'elle ne durera qu'un peu de temps. Mais nous ignorons quand arrivera ce moment solennel; cela n'est point révélé; Dieu seul le connaît. Le Seigneur considère ici ses disciples comme étant en rapport avec le peuple juif; quand ils verront que ces événements commencent à s'accomplir, ils sauront que le temps est proche.

«Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point». La destruction de Jérusalem par Titus présente quelque chose d'analogue à ce qui est dit ici, mais n'accomplit en aucune manière la prophétie du Seigneur. En premier lieu, le Seigneur n'est pas venu après cet événement, et ensuite ce dont Daniel a parlé n'a pas eu lieu. Que l'on compte 1260 jours, ou 1260 ans après la destruction de Jérusalem, rien n'est arrivé à aucune de ces époques, et il ne peut y avoir deux tribulations «telle qu'il n'y en a point eu de semblable». Dans l'évangile de Luc, nous trouvons, avant tout, la destruction de Jérusalem et l'état actuel des Juifs, sans qu'il y soit question de l'abomination de la désolation; mais le siège de la ville par Titus est clairement distingué de la venue du Seigneur qui a lieu beaucoup plus tard. L'évangile de Marc parle tout d'abord du service des disciples jusqu'à la fin, et ensuite de la tribulation finale, en commençant par l'érection de l'abomination de la désolation là où elle ne doit pas être. Ce sujet commence au verset 14.

Ce temps de tribulation est annoncé par Jérémie (chapitre 30: 7), mais cependant Jacob est délivré, tandis que, dans le trouble qui vint sur la nation au temps de Titus, il n'y eut pas de délivrance pour les Juifs. Au chapitre 12 de Daniel, nous voyons aussi la délivrance et l'intervention de Dieu par le moyen de Micaël. Cela arrivera à la seconde venue de Christ. Les seuls passages qui parlent de la grande tribulation telle qu'il n'y en a point eu de semblable, sont Jérémie 30: 7; Daniel 12: 1; Matthieu 24, et Marc 13; tous se rapportent aux derniers jours qui se terminent par la manifestation de Christ.

En dernier lieu, le Seigneur, dans notre chapitre, exhorte ses disciples à veiller et à prier, parce qu'ils ne savent pas l'heure à laquelle ce temps viendra. Le Seigneur était comme un homme qui, s'en allant en voyage, laisse sa maison (on voit qu'il s'agit de la terre et de Jérusalem), et donne de l'autorité à ses serviteurs, et à chacun son ouvrage, et qui commande au portier de veiller. C'est un tableau de l'état où le Seigneur a laissé ses disciples au milieu des Juifs. Mais «ce qu'il leur dit, il le dit à tous: Veillez». C'est l'exhortation pour nous. Nous sommes appelés à attendre le Seigneur, ne sachant pas quand il viendra, et à veiller de peur qu'il ne nous trouve dormant. Puisse la grâce opérer dans nos coeurs, de sorte que nous attendions sa venue avec un réel désir de le voir! Pussions-nous marcher de telle manière que la pensée de sa venue nous réjouisse toujours! Puisse-t-elle ne jamais être trop tôt pour nous!

Chapitre 14

Revenons à l'histoire du Seigneur et aux derniers jours de sa précieuse vie. La Pâque devait avoir lieu dans deux jours, et les chefs cherchaient à faire périr Jésus. Mais ils

craignaient d'exciter quelque trouble parmi le peuple, dans le coeur duquel ils sentaient que sa doctrine et ses miracles avaient produit un effet puissant. Ils disaient donc: «Que ce ne soit pas durant la fête, de peur qu'il n'y ait du tumulte parmi le peuple». C'était leur pensée, mais non celle de Dieu. Le Seigneur devait mourir comme le vrai agneau pascal immolé pour nous. De plus, il devait mourir le jour même de la Pâque. Mais son sacrifice l'emportait infiniment sur celui qu'on offrait en ce jour-là selon la loi. Ce dernier rappelait la délivrance d'Egypte, qui ne faisait que préfigurer une délivrance infiniment plus précieuse, c'est-à-dire celle de la culpabilité devant Dieu, et de la puissance du péché.

Le moment de la mort du Sauveur approchait, et des sentiments soit d'affection, soit d'iniquité et de haine contre lui, se développaient et se manifestaient d'un côté et de l'autre. Ici, nous voyons Marie, celle qui s'asseyait aux pieds de Jésus pour l'écouter et pour comprendre ses paroles. Là, son coeur avait bu aux enseignements qui découlaient du coeur de Jésus. Jésus, la source de toutes les bénédictions, était l'objet qui avait fixé son coeur, et elle l'avait senti dans ses affections. La grâce et l'amour de Jésus avaient produit en elle l'amour pour lui, et sa parole qu'elle avait reçue avait été pour elle la source de l'intelligence spirituelle. Or cet amour pour le Sauveur la rendait d'autant plus sensible à la haine croissante des Juifs. Les disciples savaient que ceux-ci cherchaient à le faire mourir, mais Marie le sentait; non qu'elle fût une prophétesse, mais son coeur pressentait ce que la haine de l'homme désirait, et elle fit ce qui était en son pouvoir pour témoigner du sentiment contraire qu'elle éprouvait. Le Seigneur annonce que l'on parlerait de cet acte d'amour partout où l'évangile serait prêché dans le monde.

Il est doux d'entrer dans la maison où cette famille habitait (ici, l'acte de Marie se passe dans la demeure de Simon le lépreux); cette famille aimée du Seigneur, le refuge de son coeur lorsque, rejeté par le peuple, il ne pouvait plus reconnaître la ville qu'il avait aimée si longtemps. Il avait accoutumé de vivre avec la famille de Béthanie. Marthe, qui semble avoir été l'aînée des deux soeurs, occupée de beaucoup de service, fidèle au Seigneur et aimée de lui, mais sans grande intelligence spirituelle, comprenait, peu ce qui remplissait le coeur du Maître. Quant à Marie, elle aimait à s'asseoir à ses pieds pour écouter ses enseignements, et il avait ressuscité d'entre les morts leur frère Lazare. Ainsi le coeur de Marie s'était attaché au Seigneur, et donnait l'expression du petit résidu qui, uni à Jésus lui-même, suivait le développement des voies de Dieu; il ne s'arrêtait pas aux espérances et aux pensées juives, mais, bien que l'intelligence que le Saint Esprit devait donner, manquât encore, il suivait de près le Seigneur, et ainsi était prêt à recevoir tout ce qui allait être révélé.

On a fait la remarque que cette Marie n'était pas au sépulcre, cherchant parmi les morts un Sauveur vivant. Il en est toujours ainsi. Les coeurs attachés à Jésus et qui aiment à être près de lui, reçoivent de lui-même, quand le temps est venu, la révélation de sa sagesse et de sa gloire. Il est précieux aussi de remarquer que le Seigneur, bien qu'il fût Dieu (toute la plénitude de la Dité habitait en lui), était réellement un homme, parfait et saint en toutes choses et en toutes ses pensées; — la source même de toute bonne pensée. A cause de cela, il n'était pas insensible à ces affections intimes. Nous savons qu'il y avait un disciple que Jésus aimait: ce

disciple lui-même se plaît à le rappeler; le Seigneur aimait Marthe, et Marie, et Lazare, et leur maison offrait un repos à son coeur, quand un monde ingrat et un peuple rebelle le rejetaient. C'était un fruit de sa grâce, sans doute; mais néanmoins précieux à son coeur, à cause de cela même.

Mais, hélas! ce qui est aux uns odeur de vie pour la vie, est pour les autres odeur de mort pour la mort. Ce que Marie répandait, dans son amour pour le Seigneur, éveille l'avarice de Judas, car c'était une perte pour lui. D'autres aussi tombaient sous l'influence de Judas, et se laissaient entraîner par ses mauvaises pensées; mais le Seigneur justifie la femme. «Ce qui était en son pouvoir, elle l'a fait», dit Jésus plein de grâce. Son dévouement pour le Seigneur sera reconnu dans tous les âges. Quand le Seigneur, dans son amour divin, se donne lui-même, elle, par grâce, fait tout ce qu'il est possible à un coeur dévoué de faire pour lui, et son nom sera uni à celui du Seigneur dans l'acte qui est le plus puissant témoignage de son éternel amour. Bien que ce qu'elle pouvait faire, fût peu de chose, le Seigneur n'oublie jamais le peu fait pour lui, quand le coeur est fidèle.

(Verset 10, 11). Maintenant, tout se hâte pour la fin. Judas, poussé peut-être par l'appât du gain, mais en réalité conduit par Satan, s'en va pour trahir le Seigneur. Le bien et le mal sont accomplis; ils trouvent leur accomplissement à la croix. Ni la conscience, ni la crainte de Dieu, n'arrêtent les chefs des Juifs dans leur voie d'iniquité et dans leur opposition au Seigneur de gloire; ils conviennent avec Judas de lui donner de l'argent pour trahir le Seigneur, et il cherche une occasion de le livrer aux sacrificateurs sans causer trop de bruit. Misérable service, assurément!

(Verset 12-16). Pendant ce temps, le Sauveur expose à ses disciples la manière dont il se livrerait lui-même pour eux, et il institue le précieux mémorial de sa mort, afin que nous puissions toujours en garder le souvenir, et que non seulement nous croyions en l'efficacité de ce sacrifice accompli une fois et pour toujours pour nous sur la croix, mais que nos coeurs soient attachés au Sauveur qui nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous; pensant à lui et annonçant sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. Nous chrétiens, nous sommes placés entre la croix et la venue du Seigneur, établis en toute sécurité sur l'oeuvre accomplie à la première, et regardant en avant et attendant constamment le moment où aura lieu la seconde.

Quoique le Seigneur soit arrivé maintenant au temps de sa plus profonde humiliation, la gloire de sa personne et ses droits sur toutes choses restaient toujours les mêmes. Il dit à ses disciples d'entrer dans la ville, et que là un homme, portant une cruche d'eau, viendrait à leur rencontre. Dans la maison où il entrerait, ils trouveraient un coeur préparé par grâce à recevoir le Seigneur. A celui-là ils devaient dire: «Le Maître dit: Où est mon logis, où je mangerai la Pâque avec mes disciples?» Jésus connaissait toutes les circonstances et tous les coeurs. Les disciples trouvent l'homme comme il le leur avait dit, et préparent la Pâque.

(Verset 17-20). Quand le soir fut arrivé, le Seigneur vint avec les douze. C'était la commémoration de la délivrance du peuple hors d'Egypte; mais Jésus allait accomplir une meilleure rédemption, et il institue un mémorial infiniment plus excellent. Mais pour cela, il

lui fallait mourir. Ils étaient tous ensemble à table, et le Seigneur Jésus, rempli d'amour, regardant ses disciples, sentait profondément le fait que l'un d'eux, qui avaient vécu en sa sainte présence, allait le trahir. Il savait bien qui serait le traître, mais il exprime l'angoisse de son coeur, quand il dit: «L'un d'entre vous me livrera». Il voulait éprouver encore leurs coeurs et amener en lumière ce qui se trouvait au dedans. Ils croyaient les paroles du Seigneur, et chacun d'eux, rempli de confiance en lui, mais d'une sainte défiance d'eux-mêmes, se mit à dire: «Seigneur, est-ce moi?» Beau témoignage de coeurs droits et éprouvés qui pensent au fait et à la possibilité d'un tel crime avec plus de confiance en Jésus qu'en eux-mêmes.

Mais le Seigneur devait souffrir toutes ces douleurs — il ne les cache pas avec fierté, mais désire déposer, dans des coeurs humains, les douleurs qu'il éprouve comme homme; l'amour compte sur l'amour. Il y avait des douleurs qui ne pouvaient pas être versées dans des coeurs d'homme, et néanmoins c'était la volonté de Dieu (que son nom en soit à jamais béni!) que nous connaissions les souffrances de son Fils, lesquelles, bien qu'au-dessus de notre portée, sont néanmoins présentées à nos coeurs. Ainsi, nous l'entendons s'écrier: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Et si nous ne pouvons pas sonder les profondeurs de ses souffrances, nous pouvons comprendre qu'elles étaient infinies.

(Verset 21). A table avec ses disciples, le Seigneur leur annonce son départ de ce monde, selon les Ecritures, et le terrible jugement de Judas; car l'accomplissement des conseils de Dieu n'ôte pas l'iniquité de ceux qui les accomplissent, autrement comment Dieu jugerait-il le monde? Car toutes choses travaillent ensemble à l'accomplissement de ses conseils. La mauvaise volonté de l'homme est aussi toujours active pour faire le mal. L'objet du Seigneur, comme nous le voyons dans cet évangile, n'est pas de désigner la personne qui devait commettre le crime, mais de leur faire sentir que c'était l'un des douze qui le commettrait.

(Verset 22). Maintenant, le Seigneur institue la cène, précieux signe et mémorial de son amour et de sa mort. Jusqu'à ce moment, la Pâque avait été la commémoration de la délivrance du peuple de la captivité où il avait été en Egypte, lorsque le sang de l'agneau avait été mis sur les portes des maisons des Israélites. Maintenant, le sang d'un sacrifice plus excellent, celui de l'Agneau sans défaut et sans tache, a été placé sur le propitiatoire dans le ciel, devant les yeux de Dieu, lorsque Christ, l'Agneau de Dieu, a tout accompli pour la gloire de Dieu et pour le salut de tous les croyants. L'oeuvre a été faite: dans le sacrifice offert sur la croix, Jésus a bu la coupe de malédiction et ne peut plus la boire. Il a parfaitement glorifié Dieu touchant le péché; il est impossible d'ajouter quelque chose à ce qu'il a fait, comme si quelque chose manquait pour compléter la perfection de cette oeuvre. Il a porté les péchés de plusieurs et ne peut pas les porter de nouveau; il ne peut plus s'offrir lui-même: il est assis à perpétuité à la droite de Dieu (Hébreux 9: 24-26). Si la seule offrande faite sur la croix n'avait pas ôté pour toujours tous les péchés de tous les croyants, il aurait dû souffrir plusieurs fois: sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission.

Le pardon des péchés pour les croyants est complet, parfait et éternel, à cause de l'oeuvre de Christ. Si nous péchons après avoir reçu le pardon de nos péchés, Christ prie pour nous; il est notre avocat en vertu de cette propitiation et paraît en la présence de Dieu pour nous;

comme notre justice (1 Jean 2: 1, 2); l'effet de son intercession pour nous, est que le Saint Esprit opère en nos coeurs. Nous sommes humiliés, nous confessons nos fautes à Dieu, et notre communion avec le Père et avec le Fils se trouve rétablie. Mais le péché n'est pas imputé comme un crime, car Christ l'a déjà porté — c'est à lui qu'il a été imputé. Tel était le cas lors de la Pâque en Egypte; Dieu dit: «Quand je verrai le sang, je passerai par-dessus vous». Le sang de Christ est toujours devant les yeux de Dieu, toujours présent à sa mémoire. Ainsi Christ nous lave les pieds par l'eau de la Parole, de même qu'il nous a sauvés par son sang, lorsque, par grâce, nous avons cru. Mais si Dieu n'oublie jamais le sang de Christ versé une fois pour toujours, il ne veut pas non plus que nous, nous l'oublions. Le Seigneur Jésus, dans sa grâce infinie, désire que nous pensions à lui, que nous nous souvenions de lui. Quelle précieuse manifestation d'amour pour nous, que le Sauveur se plaise au souvenir que nous avons de lui, et qu'il nous ait laissé un touchant mémorial de lui-même et de son amour. Bienheureuse pensée! Jésus veut que nous nous souvenions de lui, parce qu'il nous aime! Le sacrifice ne peut être répété, mais sa valeur est toujours la même devant Dieu, et Jésus est assis à la droite de Dieu, attendant que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds. Nous, nous attendons qu'il vienne nous prendre avec lui dans la maison du Père, et, dans la cène, nous annonçons sa mort jusqu'à ce qu'il vienne.

Il est important de remarquer qu'il n'y a pas de sacrifice dans le temps actuel, et que le Seigneur n'est pas personnellement présent dans le pain et le vin. L'église de Rome enseigne que la cène du Seigneur (ou plutôt la messe, comme elle dit) est le même sacrifice que celui qui fut accompli sur la croix. Mais, quand le Seigneur dit: «Ceci est mon corps... faites ceci en mémoire de moi», il n'était pas encore sur la croix; son sang n'avait pas encore été versé; et quand il rompit le pain, il ne se tenait pas lui-même dans ses mains, c'était encore moins lui-même crucifié, car il n'était pas encore sur la croix. Il n'y a pas maintenant de Christ crucifié; Christ est assis à la droite de Dieu, et il n'y a actuellement aucune aspersion de sang. C'est une chose précieuse pour nous qu'il y ait un signe, une commémoration de la mort de Christ sur la croix, du sacrifice alors offert à Dieu, mais il est impossible que cela soit ainsi réellement et substantiellement dans le temps actuel; il n'y a pas maintenant un Christ mort.

Dans la cène, nous rappelons sa mort et son sang versé pour nous: mais un Christ glorifié ne peut être un sacrifice; il ne peut descendre du ciel pour mourir, et si le pain est changé en son corps et qu'il y ait en lui une âme, ce doit être une autre âme, ce qui est absurde. Les catholiques romains disent que la Dété est partout, et que la substance du corps est là; mais l'âme est individuelle; elle vit, elle sent, elle aime, elle est simple et individuelle. Selon l'enseignement de l'église romaine, l'âme du Seigneur Jésus quitte le ciel, mais ce ne peut être la même âme, et si l'on dit que c'en est une autre, c'est une absurdité. Le Seigneur, dans l'évangile de Luc, dit: «Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang», c'est-à-dire elle représente le sang, car la coupe elle-même n'est pas la nouvelle alliance. Ainsi le pain nous représente, de la manière la plus frappante, le corps du Seigneur crucifié sur la croix, et le vin son sang versé pour nous.

En dernier lieu, le Seigneur donne à boire à ses disciples du fruit de la vigne; et il est nommé ainsi après que le Seigneur eut dit, au verset 24: «Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance». Il est tout à fait clair que, lorsque le Seigneur dit: «Je n'en boirai plus», il parle du vin dans le sens naturel. Après le souper, ils chantent une hymne, le Seigneur étant parfaitement calme dans son esprit. Puis ils sortent et s'en vont à la montagne des Oliviers. Le Seigneur avertit ses disciples que, cette même nuit, ils seraient tous scandalisés à cause de lui, et qu'ils l'abandonneraient, selon la prophétie de Zacharie: «Je frapperai le berger et les brebis seront dispersées». Mais il leur annonce, en même temps, sa résurrection, et leur dit qu'après avoir été ressuscité, il irait devant eux en Galilée. Nous voyons une différence entre l'apparition du Seigneur en Galilée, et son apparition à Béthanie; cette dernière nous est rapportée dans l'évangile de Luc. C'est de Béthanie qu'il est monté au ciel. En Galilée, le Seigneur est toujours envisagé comme étant sur la terre, bien que ressuscité d'entre les morts, et là il donne à ses disciples la commission de prêcher l'évangile à toutes les nations et de les baptiser. Ce service ne fut pas accompli par les apôtres — plus tard ils le laissèrent à Paul (c'est-à-dire la prédication de l'évangile aux nations), ayant reconnu que le Seigneur l'avait choisi et envoyé pour cette oeuvre.

Nous voyons que la commission donnée aux disciples, dans l'évangile de Marc, est encore différente; elle est en rapport avec la puissance céleste du Seigneur. L'oeuvre du Seigneur, son ministère propre, se fit principalement en Galilée. Le résidu juif est reconnu, rassemblé et accepté; puis il est envoyé pour amener les gentils dans la jouissance des bénédictions attendues de Dieu. La révélation et la prédication des bénédictions célestes, le salut révélé par le Saint Esprit envoyé du ciel après que Christ y est monté, est tout une autre chose. Mais que les bénédictions soient terrestres ou célestes, elles ne peuvent venir par le premier homme: le second homme est le seul fondement possible pour toute bénédiction.

Maintenant, le Sauveur doit être tout à fait seul dans son oeuvre et ses souffrances, et l'homme va montrer ce qu'il est quand il n'est pas gardé par Dieu. Les disciples avaient été avertis, mais Pierre, rempli de confiance en sa fidélité (et il était sincère), se confiant aussi à sa propre force, ne veut pas croire les paroles du Seigneur. Mais la chair ne peut pas résister à la puissance de Satan. Le Seigneur allait se trouver abandonné et renié; l'homme, quelque sincère qu'il fût, aurait à reconnaître son absolue faiblesse: leçon humiliante, mais bien utile, et qui fait briller la grâce et la patience du Seigneur. Il est très important de nous rappeler — et nous le voyons clairement ici — que la sincérité ne suffit pas pour nous garder dans le droit chemin; c'est une qualité tout à fait humaine. Quoique sincères, nous n'avons pas moins besoin de la force du Seigneur contre les ruses du diable et la crainte du monde. Si le Seigneur n'est pas là, une jeune fille peut renverser un apôtre. La crainte de l'homme est un terrible piège pour l'âme, et cette crainte agissait avec puissance dans le coeur de Pierre. Même après avoir reçu le Saint Esprit, il dissimula à Antioche, lorsque quelques croyants juifs furent venus de Jérusalem.

Remarquez la manière dont le Seigneur a préparé les deux plus grands apôtres pour son oeuvre. Paul essayait de faire disparaître le nom de Christ de dessus la terre, et Pierre renia

ouvertement le Seigneur après l'avoir connu et avoir opéré des miracles en son nom. Ainsi, il ne leur était pas possible à l'un ni à l'autre de parler d'autre chose que de grâce, et toute fausse confiance en eux-mêmes était détruite dans leurs coeurs. Ils pouvaient fortifier d'autres par la conscience de la grâce du Seigneur, qui les avait supportés et leur avait pardonné; ils avaient aussi appris par expérience quelle est la méchanceté du coeur humain, et combien l'homme, et même le chrétien, est faible, sans le secours de la grâce divine. Aussi le Seigneur dit-il à Pierre: «Quand tu seras revenu (c'est-à-dire quand tu te seras repenti de ta faute), fortifie tes frères». Il tomba encore une fois plus tard, de telle sorte que Paul eut à lui résister en face. Paul lui-même avait une écharde dans la chair, un ange de Satan pour le souffleter, de peur qu'il ne s'enorgueillit. La chair ne s'améliore jamais; combien donc il est nécessaire, pour de faibles chrétiens, de veiller, d'avoir toujours présente la conscience de leur faiblesse, et de chercher cette puissance qui s'accomplit dans l'infirmité, cette grâce précieuse du Seigneur qui suffit à tout pour nous. Il n'est pas nécessaire que nous tombions, car Dieu est fidèle et ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons supporter; mais il nous faut veiller, afin que nous n'entrons pas en tentation.

Dans la scène placée devant nous, tandis que le Seigneur prie en agonie, Pierre dort; tandis que le Seigneur se livre lui-même et reste muet comme un agneau devant celui qui le tond, Pierre frappe de l'épée; et quand le Seigneur confesse la vérité avec calme et fermeté devant ses ennemis, Pierre le renie. Voilà ce qu'est la chair et le fruit de la fausse confiance en soi-même! Pierre aussi avait été pleinement averti. Le Seigneur avait parlé une seconde fois et lui avait dit qu'avant que le coq eût chanté deux fois, Pierre l'aurait renié trois fois. Mais Pierre se confie en lui-même; il répond: «Quand il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point». Nous savons que Satan était là avec ses ruses, car Satan avait demandé à cribler Pierre comme on criblé le blé; mais le Saint Esprit dirige ici notre attention sur la fausse confiance de la chair dans le coeur humain.

Mais tournons nos regards vers le Seigneur, le modèle d'une fidélité parfaite, de même que Pierre était celui de la fausse confiance et de la faiblesse de la chair. Nous voyons en Jésus un vrai homme, bien que la puissance divine fût nécessaire afin que la nature humaine pût endurer, sans défaillir, tout ce qu'il souffrit.

Le Seigneur prend trois disciples pour être avec lui et veiller pendant qu'il prierait. Ce sont ceux qui étaient plus particulièrement avec lui et qui, plus tard, devaient être les colonnes de l'Eglise. La vue anticipée de la coupe qu'il avait à boire, accablait son esprit; la mort, expression du jugement de Dieu contre le péché, était devant ses yeux, et Satan faisait peser lourdement sur lui le sentiment de ces choses, afin de l'empêcher, si c'eût été possible, d'accomplir l'oeuvre du salut. Le Seigneur sentait tout, et restait fidèle en tout: il commença à être saisi d'effroi et fort angoissé. Il n'y avait pas d'agonie dans la mort d'Etienne; c'était un triomphe plein de paix et d'amour; il va vers son Seigneur qui l'attendait à la droite de Dieu dans le ciel, et tout le temps, semblable à son Seigneur, il prie pour ses ennemis. Le Seigneur, lui, est rempli d'angoisse devant la perspective de la mort; nous voyons par là ce que la mort était pour lui, et la réalité de son oeuvre lorsqu'il portait nos péchés en son corps sur la croix. A ce moment

(dans le jardin de Grethsémané), il ne les portait pas encore, mais le sentiment de ce qu'il avait devant lui oppressait son coeur; il sentait avec Dieu dans son esprit le poids du péché et de la malédiction, car il était toujours en communion avec son Père. Non seulement il devait se soumettre à la justice de Dieu, comme étant fait péché pour nous devant lui, et en porter la pénalité, mais il avait aussi à souffrir «à cause de sa piété», en ce que l'anticipation de la pénalité pesait sur lui avant qu'il la portât. Il s'est offert lui-même volontairement, mais en obéissance, pour la gloire de son Père, et pour nous, en grâce; il fut obéissant jusqu'à la mort. Que son nom soit loué! et il le sera éternellement.

Etienne se réjouissait, parce que Christ avait souffert et lui avait ouvert le chemin du ciel, en subissant pour lui le juste jugement de la mort; il l'a fait pour nous aussi. Nous pouvons comprendre la valeur de sa mort aux yeux de Dieu, et regarder en haut vers lui comme Etienne, lorsque, rempli du Saint Esprit, il avait les yeux attachés sur le ciel.

Le Seigneur avait laissé ses disciples à l'entrée du jardin, sauf Pierre, Jacques et Jean, qu'il avait pris avec lui, leur disant de veiller tandis qu'il priait. Il demande que l'heure passe loin de lui, si possible. Il avait pris toutes les coupes de souffrances de la main des pêcheurs, sans se plaindre d'eux. La faveur de son Père lui suffisait. Mais cette coupe, être fait malédiction, le juste fait péché, se trouver lui-même, lui qui, dans le sein du Père, avait toujours été l'objet d'un amour infini, se trouver abandonné de Dieu; — à cause de sa piété, il aurait voulu que cette coupe passât loin de lui. Mais pour que nous pussions échapper au châtement dû au péché, il fallait qu'il la bût pour nous.

Mais tout cela ne fut que l'occasion pour le Sauveur de donner la preuve de sa soumission et de sa parfaite obéissance. Il dit: «Toutefois, non pas ce que je veux, moi, mais ce que tu veux, toi!» Il sentait tout, et il plaçait tout devant son Père, de sorte qu'il passe à travers toute l'épreuve dans une parfaite soumission à son Père. Comme épreuve, c'était fini; la volonté de Dieu était manifestée et l'obéissance du Seigneur était parfaite, bien que l'oeuvre elle-même fût encore à accomplir. Les disciples étaient incapables de traverser même l'ombre de l'épreuve, et tous les hommes étaient ses ennemis. Satan était là dans toute sa puissance, et par-dessus tout, devant lui, il y avait à porter la malédiction prononcée sur le péché. L'épreuve était entière, mais Christ, soumis à la volonté de son Père, manifeste son amour pour Lui.

Il nous est accordé d'être témoins des exercices de coeur du Sauveur et de prendre part, dans notre faiblesse, à l'angoisse de son âme, quoique dans l'épreuve même il fût seul: grâce immense! Dans l'oeuvre à accomplir, il devait être absolument seul; ici aussi il est seul, mais avec adoration nous pouvons écouter le cri du Sauveur, lorsqu'il ouvre son coeur au Père à l'occasion de ses souffrances. Ah! que nos coeurs, par le Saint Esprit, soient tenus veillant et attentifs aux saints soupirs du Sauveur. Nous sommes invités à regarder vers lui, à comprendre ce qu'il a fait pour nous, à jouir des sentiments de son coeur humain et de sa perfection comme vrai homme pour nous. Ainsi, en Jean 17, il nous est accordé de l'entendre quand il se présente lui-même au Père, nous plaçant devant lui dans sa propre position de faveur, et dans celle de témoignage devant les hommes. Si la paix que nous possédons, comme appartenant

à cette nouvelle position fondée sur son oeuvre accomplie, est si grande, le privilège d'entendre son cri d'angoisse ne l'est pas moins.

Remarquons avec quelle douceur le Seigneur réprimande ses disciples. Il montre à Pierre, avec la plus grande tendresse, le contraste entre le courage bouillant qu'il montrait quand l'ennemi n'était pas présent, et l'incapacité de veiller même une heure avec son Maître en agonie, et il excuse ses disciples par ces paroles remplies de bonté: «L'esprit est prompt, mais la chair est faible». Plein, en même temps, de la solennité du moment, il les avertit aussi de veiller et de prier, de peur qu'ils n'entrent en tentation. Nous ne voyons jamais les souffrances du Seigneur l'empêcher de penser aux autres. Sur la croix, il pense au brigand, comme s'il ne souffrait pas lui-même, s'il n'avait pas le temps de manger, il avait assez de temps pour annoncer la vérité à la foule qui le suivait; fatigué, près du puits de Jacob où il s'est assis, son coeur ne se trouve point las pour parler de l'eau vive et s'adresser à la conscience de la pauvre Samaritaine. Jamais il ne se lassait de faire du bien, et il est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement.

Mais le moment était arrivé; la troisième fois qu'il vient vers ses disciples, il les trouve dormant comme la première et la seconde. Il doit faire l'expérience, même au milieu de ses disciples, de cette solitude morale où il se trouvait parmi les hommes. Il y a une solitude dans laquelle on peut se trouver tout à fait seul moralement, bien que d'autres soient présents. Le traître approchait: «Dormez dorénavant», dit le Seigneur. «Levez-vous, allons; voici, celui qui me livre s'est approché». Le Seigneur devait recevoir le dernier témoignage de la faiblesse du coeur de l'homme, laissé à lui-même et endurci par Satan. Judas le trahit par un baiser, tant est grande la dureté de son coeur! «Saisissez-le, et emmenez-le sûrement», dit-il. Mais le Seigneur, qui, dans son âme, avait passé à travers tout avec Dieu, demeure dans une paix parfaite devant les hommes dans ces circonstances sans pareilles. Il parle à la foule venue pour s'emparer de lui: il avait été tous les jours avec eux dans le temple, et ils ne s'étaient pas saisis de lui! Mais les Ecritures devaient être accomplies. Le Seigneur veut rendre témoignage à l'autorité des Ecritures; puisqu'elles ont annoncé sa mort, il faut qu'il meure. Les Ecritures sont la révélation des conseils et du dessein de Dieu, aussi bien que de toutes ses pensées. Le Seigneur aussi, comme homme sur la terre, les prenait pour la règle et le mobile de tout ce qu'il faisait et disait, bien qu'il fût toujours dans une communion ineffable avec son Père. Les Ecritures sont la révélation des pensées de Dieu à l'égard de la terre, et à l'égard de l'homme sur la terre; elles révèlent aussi sa destination céleste, et ce que sont les choses célestes. Quelle immense bénédiction que de posséder les saints écrits!

Tous les disciples abandonnent le Seigneur et s'enfuient; plus tard, Pierre le suivit de loin. Jésus est amené au palais du souverain sacrificateur. Le Seigneur se soumet dans un calme parfait; tout avait été déjà pesé en la présence de son Père; sa volonté rendait tout simple pour le Seigneur; mais nul ne pouvait le suivre dans la vallée de la mort, ni tenir devant la puissance de l'ennemi, sauf lui seul, le fidèle Sauveur. C'était l'heure où il était permis au méchant d'avoir de la puissance, afin que le Seigneur fût livré pour nous entre les mains des impies.

Les disciples s'enfuient; un jeune homme désire le suivre, mais plus la volonté s'aventure dans ce sentier, plus elle est obligée de se retirer avec honte. On veut le saisir, mais il échappe nu de leurs mains. Le pauvre Pierre va plus loin, mais pour tomber encore plus bas, apprenant ainsi, pour son propre bien, ce que nous sommes tous. C'est une bonne chose de penser à l'angoisse du Seigneur devant Dieu, lorsqu'il ouvre tout son coeur à son Père; nous voyons ses profondes souffrances, son calme parfait devant les hommes, fruit de son entière soumission: dans cette soumission, il ne regarde en rien aux hommes, et Satan ne pouvait rien faire, car le Seigneur avait pris la coupe de la main de son Père. C'est là un enseignement très important pour nous.

La condamnation du Seigneur était une chose résolue d'avance; les chefs des Juifs ne cherchaient que le moyen de consommer leur iniquité et leur meurtre sous l'apparence de la justice. Ils cherchent un témoignage contre lui, afin de le faire mourir; mais ceux qui se présentent sont de faux témoins, et ils ne s'accordent pas. Plusieurs étaient prêts à porter témoignage, mais leurs paroles n'avaient aucune valeur; le Seigneur devait être condamné sur son propre témoignage. Il est douloureux de voir l'inimitié du coeur de l'homme contre le Seigneur qui n'avait jamais fait que du bien aux hommes, guérissant les malades, rassasiant les affamés, ressuscitant les morts, chassant les démons, et ne manifestant la puissance divine que par des actes de bonté.

Lorsque le Fils de l'homme vint, la puissance divine, suffisante pour faire disparaître sur la terre toutes les conséquences du péché, jusqu'à la mort même, fut manifestée; Christ opéra selon cette puissance: dans le désert, il lia l'homme fort, puis il pillait ses biens. Il y avait sur la terre une puissance capable d'annuler tous les effets du péché; car la puissance de Dieu se manifestait en bonté. Mais cela ne fit qu'éveiller l'inimitié naturelle du coeur humain contre Lui. Il n'y avait aucun motif pour faire mourir Jésus: cette inimitié en était la seule cause. Ce qui enlevait les tristes effets du péché, n'ôtait pas du coeur de l'homme le péché lui-même, mais manifestait assez ce que Dieu était pour éveiller l'inimitié naturelle du coeur, et montrer ainsi ce qu'était ce coeur.

Nous lisons dans l'évangile de Luc (chapitre 4: 13), que «le diable se retira de lui pour un temps;» mais ensuite il revient comme prince de ce monde. Il n'avait rien dans le Seigneur, «mais», dit Jésus, «afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais» (Jean 14: 30, 31). Le diable pouvait dire à Jésus: «Si tu persévères à soutenir la cause des hommes, j'ai le droit de la mort contre toi». A la vérité, la malédiction de Dieu pesait sur eux, et le Seigneur devait passer par la mort et boire la coupe de la malédiction de Dieu due au péché, afin de délivrer l'homme. Recula-t-il devant cette terrible pénalité de la malédiction et de la mort? Il la sentait, mais il but la coupe par amour pour son Père et pour nous, et il le fit dans une parfaite obéissance. Il vint en grâce et en obéissance, là où nous étions dans le péché et la désobéissance; lui qui ne connaissait pas le péché, fut fait péché pour nous; l'Agneau sans tache s'offrit pour nous à Dieu.

Dans ce chapitre, nous voyons le Seigneur comme une brebis muette devant ceux qui la tondent. Il ne répond pas à l'accusation de ses ennemis; ils étaient là avec l'intention de le

mettre à mort, et il le savait; il allait donner sa vie pour la rançon de plusieurs. Il ne répond pas aux accusations pleines de malice et de mensonge que l'on portait contre lui, mais quand le souverain sacrificateur lui demande s'il est le Christ, le Fils du Béni, il rend pleinement témoignage à la vérité. Il est rejeté et crucifié à cause du témoignage que lui-même rend à la vérité; mais, bien qu'il reconnaisse la vérité selon la question que lui pose le souverain sacrificateur, il ne va pas au delà de sa position de Messie parmi les Juifs.

Le Seigneur ajoute encore à son témoignage, celui de sa position comme Fils de l'homme, position qu'il était sur le point de prendre à ce moment. Nous avons vu qu'il avait défendu à ses disciples de dire qu'il était le Christ, leur annonçant en même temps que le Fils de l'homme devait souffrir. Or nous trouvons maintenant l'accomplissement de ces paroles, car Christ est reconnu comme Fils de Dieu, selon le Psaume 2, mais depuis ce moment, il prend la nouvelle position de Fils de l'homme, selon le Psaume 8. Les Juifs devaient voir — non plus le Christ promis venant parmi eux en grâce et rejeté, comme il est dit au Psaume 2, mais — le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu, venant sur les nuées du ciel, et manifestant sa puissance en jugement. Seulement il attend, assis à la droite de Dieu, ainsi que nous le montre le Psaume 110, jusqu'à ce que ses ennemis soient mis comme marchepied de ses pieds.

Pour nous, nous le voyons au ciel, ayant accompli l'oeuvre que son Père lui a donnée à faire; nous le voyons à la droite de Dieu, nos péchés ayant été abolis, et là il reste assis à perpétuité, «attendant désormais jusqu'à ce que ses ennemis soient mis sous ses pieds».

Le Seigneur confesse la vérité, lorsque l'autorité supérieure le demande; il est absolument parfait, il est la vérité même.

Satan ne peut rien dans ce cas, excepté, malgré lui, d'amener la vérité à être mise en évidence par la bouche du Seigneur, et d'être l'instrument pour accomplir l'oeuvre de rédemption que Dieu désirait qui fût faite, que son nom en soit à jamais béni! Quant aux hommes, le Seigneur est jugé digne de mort, parce qu'il a dit la vérité, et la vérité quant à l'oeuvre de l'amour de Dieu dans l'envoi du Fils dans le monde. La vérité de Dieu, aussi bien que la personne du Fils de Dieu et Dieu lui-même, sont les objets de la haine de l'homme; mais la vérité vint par Jésus Christ, et la grâce, suivant la souveraine puissance; et la sagesse de Dieu fut accomplie au moyen de cette haine, haine dans laquelle l'homme s'est montré l'esclave de Satan. Quel contraste entre les hommes religieux, la caste ecclésiastique, et la vérité et la grâce de Dieu!

Mais pensons à ce divin Sauveur, muet comme une brebis devant ceux qui la tondent, se soumettant sans résistance aux outrages dont les hommes l'accablent. Il aurait pu avoir douze légions d'anges, mais il ne veut pas user de sa puissance. Il poursuivait son chemin d'amour patient et d'obéissance. Ce qu'il y eut de plus douloureux pour lui fut de se voir renié par son disciple; cela était bien plus pour son coeur que d'être couvert d'ignominie par des hommes brutaux et ignorants. Mais quelles que fussent les souffrances de Jésus, la chute de son faible disciple ne fit qu'attirer sur lui le regard du Seigneur pour l'encourager, soutenir sa confiance en lui, et produire dans son coeur les larmes de repentance au lieu du désespoir. Les

souffrances du Sauveur, si grandes fussent-elles, n'arrêtaient pas l'action de son merveilleux amour.

Que son nom soit béni éternellement!

Chapitre 15

L'évangile de Marc raconte très brièvement les circonstances de la condamnation du Seigneur; c'est un fait important à noter. Dès qu'il l'a montré rejeté par les Juifs, Marc parle de ce qui eut lieu devant Pilate pour rapporter ce qui est nécessaire, et montrer que le Seigneur est cette fois encore condamné pour le témoignage qu'il rend à la vérité — bien qu'en réalité il le fût par la malice des principaux des Juifs. En effet, Pilate s'efforce de le mettre en liberté, mais n'ayant aucune force morale et méprisant les Juifs et tout ce qui leur appartenait, il abandonne sans conscience le Seigneur à leur volonté. Lorsque Pilate demande: «Es-tu le roi des Juifs?» Jésus répond: «Tu le dis». Mais aux accusations des Juifs, il ne répond rien; son témoignage a déjà été rendu.

Le Seigneur Jésus devait bientôt souffrir comme victime. Toutes les accusations portées contre lui ne valaient rien, et Pilate le savait bien, mais il fallait que les Juifs manifestassent l'esprit qui les animait. Pilate essaie de se débarrasser de Jésus et de la difficulté dans laquelle il se trouve, par une coutume qui semble avoir été introduite à cette époque et qui consistait à mettre en liberté un prisonnier à la fête de Pâque, afin de plaire aux Juifs. Il cherchait ainsi, en faisant cet appel au peuple, à détourner le coup de l'envie et de la malice des sacrificateurs; mais c'était en vain: le Seigneur devait souffrir et mourir. Les principaux sacrificateurs incitèrent le peuple à demander que Barabbas fût relâché et le Seigneur crucifié. Pilate essaie encore de le sauver, mais enfin, pour satisfaire le peuple, il leur abandonne Jésus.

En tout cela, les Juifs étaient coupables; naturellement le gouverneur romain aurait dû être ferme et agir selon la justice, et ne pas laisser le Seigneur exposé à la haine des sacrificateurs. Il était insouciant et sans conscience, et méprisait un pauvre Juif qui n'avait point d'amis; il était aussi important pour lui de satisfaire la populace turbulente. Mais, dans l'évangile de Marc, toute la haine et l'animosité contre le Seigneur se trouvent chez les sacrificateurs; ils se montrent toujours et partout les ennemis de la vérité et de Celui qui est lui-même la vérité en personne. La résistance de Pilate ne sert de rien c'était la volonté de Dieu que Jésus souffrît: Il était venu pour cela, et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. Dans ce qui suit, nous trouvons l'histoire de la brutalité du coeur de l'homme, qui trouve son plaisir à outrager ceux qui lui sont abandonnés sans pouvoir se défendre. En outre, le Seigneur devait être méprisé et rejeté des hommes, soit Juifs, soit gentils.

Et c'est là ce qui a prouvé que l'homme n'a pas voulu recevoir Dieu venant à lui dans sa bonté.

Mais la nation juive devait être humiliée — les soldats tournent en dérision la nation entière en se moquant de son Roi. Le Seigneur est revêtu de pourpre, comme un roi, battu et raillé sous de prétendus honneurs, et puis conduit dehors pour être crucifié. Sur la croix

étaient écrites ces paroles: «Le Roi des Juifs;» le Seigneur était mis au rang des iniques. Ce qui ressort principalement ici, est l'humiliation du roi d'Israël. «Que le Christ, le roi d'Israël, descende maintenant de la croix, afin que nous voyions et que nous croyions», disaient les principaux sacrificateurs. Ceux qui étaient crucifiés avec lui l'insultaient aussi: nous savons que l'un des deux fut converti ensuite et confessa que Jésus était le Seigneur.

Jusqu'au verset 33, nous voyons l'humiliation du Seigneur et le triomphe apparent du mal. L'homme, en général, et Israël, comme nation, montraient leur joie d'avoir pu se débarrasser du fidèle témoin de Dieu, de la présence même de Dieu, et du vrai roi d'Israël; mais ils s'abaissaient eux-mêmes en s'efforçant d'abaisser le Seigneur, dont l'amour continuait d'accomplir l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire au milieu des outrages, de l'aveuglement, de la folie et de la méchanceté des hommes et de son peuple d'Israël, qui, hélas! comblait la mesure de son iniquité. L'amour du Sauveur était plus fort que la haine et la perversité de l'homme; que son saint nom en soit béni!

Mais, depuis le verset 33, nous trouvons une oeuvre plus profonde que les souffrances extérieures du Sauveur, quelque réelles et profondes que celles-ci fussent pour lui. Il était laissé seul; il n'y avait personne qui eût compassion de lui; nous ne voyons rien qu'abandon et cruauté. Mais il y a une grande différence entre la cruauté de l'homme et la pénalité contre le péché exécutée par Dieu.

A la sixième heure, tout le pays (ou peut-être toute la terre) fut couvert de ténèbres. Christ est seul avec Dieu, toutes les choses visibles sont cachées, et lui aussi est caché à tout oeil, afin d'être entièrement avec Dieu. Il porte la peine de notre péché; il boit pour nous la coupe de la malédiction; Celui qui n'a pas connu le péché est fait péché, pour nous. Dans le Psaume 22, nous voyons que le Seigneur, sentant pleinement la pression de la haine et de la malice de l'homme, se tourne vers Dieu. Il avait prévu, en Gethsémané, ce qui allait arriver, et, dans cette anticipation, sa sueur était devenue comme des grumeaux de sang. Il se tourne vers Dieu et dit: «Ne te tiens pas loin de moi» (Psaumes 22: 11), mais, dans l'angoisse de son âme, il est abandonné de Dieu. Et jamais il ne fut plus précieux à Dieu, que dans cette parfaite obéissance, lui qui était de toute éternité les délices de Dieu. Mais cette obéissance avait son accomplissement, lorsqu'il était fait péché pour nous. Jamais il n'avait autant glorifié son Père dans sa justice et son amour, mais étant fait un sacrifice pour le péché, et sentant dans les profondeurs de son âme ce que Dieu est contre le péché, il en portait la peine.

Ainsi Dieu devait cacher sa face de Celui qui était fait péché pour nous. Cela était nécessaire pour la gloire et la majesté de Dieu, aussi bien que pour notre salut. Mais qui peut sonder les profondeurs des souffrances du Sauveur! Celui qui avait toujours été l'objet des délices du Père est maintenant abandonné de lui! Celui qui était la sainteté même, se trouve être fait péché devant Dieu! Mais tout est passé, toute la volonté de Dieu touchant l'oeuvre qu'il avait donnée à faire à Jésus a été accomplie. Pensée bénie! Plus il a souffert, plus il nous est précieux, et nous l'aimons quand nous pensons à son amour parfait et à la perfection de sa personne. Toute souffrance a pris fin pour lui à sa mort, et, dans sa résurrection, tout est

nouveau pour nous. Tous nos péchés sont pardonnés, nous sommes avec lui dans la présence de Dieu, et quand il viendra nous serons semblables à lui en gloire.

Mais s'il est mort, ce n'était pas que la force vitale fût épuisée en lui. Il jette un grand cri et expire. Tout était passé, et il remet son esprit entre les mains de son Père; il est réellement mort pour nous. Il s'est offert lui-même à Dieu, sans tache, et Dieu a mis sur lui les péchés de plusieurs. Il devait mourir, mais personne ne lui a ôté la vie: il avait le pouvoir de la laisser, et le pouvoir de la reprendre. Il l'a laissée lui-même quand tout a été accompli.

Alors le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas. Nous voyons ainsi que le chemin du lieu très-saint est ouvert à tous les croyants qui étaient sous la loi. Le voile qui était placé entre le lieu saint et le lieu très-saint, signifiait que l'homme ne pouvait entrer en la présence de Dieu (Hébreux 9); la mort de Christ a ouvert un chemin pour entrer dans le lieu très-saint; son sang nous y donne accès (Hébreux 10: 19, 20). Immense différence avec la condition précédente et précieux privilège pour nous! Par son sang, nous pouvons entrer en la présence de Dieu, sans crainte, plus blancs que la neige, et nous réjouir dans l'amour qui nous a introduits dans cette position. Christ a fait la paix par le sang de la croix et nous a amenés à Dieu lui-même — lui, le juste, qui est mort pour nous injustes.

Et «par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés». Il ne peut s'offrir encore une fois. Si tous nos péchés n'ont pas été effacés par cette seule offrande, ils ne peuvent jamais l'être, car Christ ne peut pas mourir une seconde fois. Il n'est pas question d'aspersion, il est dit: «Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission». L'apôtre démontre cette solennelle vérité, lorsqu'il dit: «Dans ce cas, il aurait fallu qu'il souffrît plusieurs fois depuis la fondation du monde; mais maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché, par le sacrifice de lui-même» (Hébreux 9: 26). Lorsqu'un homme croit, il entre en possession de cette bénédiction; il est rendu parfait à perpétuité en Christ devant Dieu; le péché ne peut lui être imputé, parce que Christ, qui l'a porté et expié, est toujours en la présence de Dieu pour lui, témoin que ses péchés sont déjà ôtés, et ainsi celui qui vient à Dieu par le Sauveur est accepté en lui.

Des gens disent: «En ce cas, nous pouvons vivre dans le péché» telle était l'objection faite à l'évangile que l'apôtre Paul prêchait. La réponse se trouve au chapitre 6 de l'épître aux Romains. Si nous avons réellement cru en Christ, nous sommes nés de nouveau, nous avons une nouvelle nature, nous avons dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau, nous sommes morts au péché, morts avec Christ par la foi, crucifiés avec lui, de sorte que ce n'est plus nous qui vivons, mais Christ vit en nous. Nous sommes de nouvelles créatures; il y a une oeuvre divine opérée en nous, tout comme il y a une oeuvre divine opérée pour nous. Si Christ est notre justice, il est aussi notre vie, et le Saint Esprit nous est donné; nous sommes alors responsables de marcher comme Christ a marché; mais cela n'est pas en opposition avec l'oeuvre de Christ pour nous — oeuvre parfaite, acceptée de Dieu, oeuvre en conséquence de laquelle il est assis à la droite de Dieu, comme homme, dans cette gloire qu'il avait comme Fils avec le Père avant que le monde fût. Avant que Christ vint, Dieu ne se montrait pas, et

l'homme ne pouvait pas entrer en sa présence. Maintenant, Dieu est sorti et est venu vers nous en amour, et l'homme entre en sa présence selon la justice de Christ.

En voyant comment Christ expire, la conscience du centurion parle. Il était seul près de Christ; tous se tenaient loin; tous, sauf les disciples qui avaient fui, étaient des ennemis. Mais la voix forte du Seigneur qui ne laissait voir aucun signe de faiblesse, et le fait qu'il remettait son esprit à son Père, agit puissamment sur l'âme de cet homme, et il reconnaît en Jésus mourant le Fils de Dieu. Maintenant l'oeuvre est accomplie, et Dieu prend soin que si, dans sa mort, il a été avec les transgresseurs, il soit avec le riche dans sa sépulture, honoré et traité avec tout respect. Les femmes qui l'avaient suivi sont occupées de lui. Elles regardaient de loin quand il fut crucifié, et quelques-unes d'entre elles, Marie de Magdala et l'autre Marie, la mère de Joses, virent la place où son corps fut déposé dans le sépulcre. Car Joseph d'Arimathée était allé vers Pilate pour demander le corps de Jésus; plus courageux quand Jésus fut mort que durant sa vie. Il en est souvent ainsi; la grandeur du mal force la foi à se montrer.

Mais les femmes, remarquez-le bien, ont une position encore plus heureuse; elles avaient suivi Jésus depuis la Galilée, et l'avaient servi et assisté de leurs biens, et nous les trouvons près du Seigneur quand ses disciples l'ont abandonné.

Elles n'avaient pas été envoyées pour prêcher, mais leur dévouement au Seigneur, leur fidélité et leur amour constant pour lui, quand les dangers se présentent, brillent d'un grand éclat dans l'histoire du Seigneur. Nous avons une autre preuve du fait que le Seigneur donna lui-même sa vie et qu'elle ne lui fut pas ôtée, en ce que Pilate s'étonna qu'il fût déjà mort et fit venir le centurion pour en être assuré. Quand il l'eut appris, il donna le corps à Joseph, qui le mit dans son propre sépulcre tout neuf, jusqu'à ce que le sabbat fût passé.

Chapitre 16

L'histoire de la résurrection, dans Marc, est très courte et simple. Il n'est pas douteux que plus d'une compagnie de ces femmes qui avaient suivi le Seigneur, visitèrent le sépulcre l'une après l'autre. Il est clair que Marie de Magdala arriva avant les autres, et que l'autre Marie et Salomé étaient ensemble; ensuite, vinrent les autres. Chaque évangile nous donne ce qui est nécessaire pour notre foi, et cela selon l'enseignement spécial que Dieu a voulu nous présenter dans cet évangile. Par exemple, en Jean, nous avons l'histoire de Marie de Magdala, et cette histoire si belle est tout à fait en rapport avec la doctrine de cet évangile. Le verset 9 de notre chapitre en parle aussi; Marie vint comme il faisait encore nuit, nous dit Jean; ici, c'est au lever du soleil. D'autres femmes avaient acheté des aromates pour embaumer le corps du Seigneur; c'était avant que le sabbat commençât, afin de se reposer ce jour-là, et certainement quand le sabbat fut passé, c'est-à-dire à six heures, elles attendirent jusqu'au matin pour faire l'embaumement.

Mais lorsque Marie de Magdala vint au sépulcre, la pierre qui fermait le sépulcre et qui était très grande, avait déjà été roulée de devant l'ouverture par un ange descendu du ciel; le Seigneur n'était plus là. Il était ressuscité par la puissance divine, dans un calme parfait; tous

les linges qui l'avaient enveloppé étaient en bon ordre dans le sépulcre. Ce que Dieu fit pour éveiller l'attention des hommes, est raconté dans Matthieu 28: 2-4; mais Jésus n'était pas là. La grande pierre roulée à l'entrée du sépulcre ne présentait aucun obstacle à la sortie du Seigneur; la puissance divine qui l'avait ressuscité et le corps spirituel qu'il possédait alors, rendaient aisée sa disparition du lieu où il avait été déposé.

Marc ne parle de la première visite de Marie de Magdala au sépulcre qu'au verset 9; au verset 2, l'autre Marie et Salomé sont mentionnées. Marie de Magdala avait déjà quitté le sépulcre pour annoncer à Pierre et à Jean qu'il était vide. Les deux autres femmes, ayant trouvé la pierre roulée, entrèrent dans le sépulcre et virent, assis au côté droit de la place où Jésus gisait, un ange qui encourage ces femmes craintives, mais fidèles: «Ne vous épouvantez pas», leur dit-il, «vous cherchez Jésus,... il n'est pas ici...» Et il leur montre la place où il avait été mis. Il est précieux de voir la bonté de Dieu: il y avait encore quelque incrédulité chez les femmes, car elles auraient dû comprendre que Jésus était ressuscité; l'ange le leur avait dit. Mais c'était trop pour leur foi; elles croyaient en sa Personne; elles croyaient qu'il était le Fils de Dieu, mais sa résurrection était encore une vérité trop glorieuse pour leur foi. Leur coeur était sincère, mais elles cherchaient le vivant parmi les morts, et ici, Dieu, rempli de compassion, les rassure dans sa grâce.

Ces femmes ne trouvent pas Jésus mort, mais elles reçoivent le précieux témoignage qu'il est vivant. Elles deviennent des messagères envoyées aux disciples pour leur porter la parole du Seigneur que l'ange leur a dite. C'est la consécration du coeur au Seigneur qui apporte la lumière et l'intelligence à l'âme, lorsque nous cherchons la vérité et Jésus lui-même. Marie de Magdala montre plus de cette consécration à Christ que les autres, et c'est pour cela que nous la voyons au sépulcre avant le lever du soleil, aussi est-elle la première qui voit le Seigneur ressuscité. De plus, un message plus excellent lui est confié; elle devait aller annoncer aux apôtres eux-mêmes la position si élevée que le Seigneur nous donne; nos privilèges les plus magnifiques. Le Seigneur lui dit: «Va vers mes frères et dis leur: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Pour la première fois, les disciples sont appelés les frères de Christ, de Christ ressuscité. Son Dieu est notre Dieu; son Père est notre Père.

Les autres femmes, bien qu'honorées du Seigneur, n'ont pas un si grand privilège: un autre message leur est confié. Le Christ ressuscité prend deux caractères: l'un est sa relation avec le résidu d'Israël, l'autre sa nouvelle position comme homme glorifié devant le Père. Sous le premier, il apparaît à ses disciples en Galilée, où il avait été avec eux habituellement; selon la seconde relation, il monte au ciel à Béthanie. La mission confiée aux disciples est aussi différente. Matthieu nous la présente en rapport avec le premier caractère, et, par conséquent, son évangile ne fait pas mention de l'ascension du Seigneur. Luc qui place devant nous le second, nous montre le Seigneur montant au ciel et y étant reçu. Le message aux disciples est donné à Marie et à Salomé; les disciples doivent aller en Galilée. Ce qui arrive là ne nous est pas rapporté ici: elles s'en vont toutes saisies.

L'évangile de Marc nous donne ensuite un sommaire de l'histoire de Jésus ressuscité, de ce que nous trouvons dans Luc et dans Jean; ce qui concerne Marie de Magdala et les deux

disciples qui allaient à Emmaüs. Après cela, nous avons la mission générale des apôtres, qui devaient aller et prêcher l'évangile dans tout le monde. Quiconque croirait et ferait une confession publique de Christ serait sauvé. Des miracles devaient être accomplis, non seulement par les apôtres, mais aussi par ceux qui auraient cru par leur moyen; ils devaient manifester, par les miracles qu'ils accompliraient, la puissance de Celui en qui ils avaient cru.

Le Seigneur, enfin, est reçu dans le ciel où il s'assied à la droite de Dieu. Les apôtres vont prêcher dans le monde, et le Seigneur coopère avec eux, confirmant la parole par les signes qui l'accompagnaient. Le salut dépendait de la foi et de la confession de Christ, et le Seigneur, quand la parole avait été plantée, rendait témoignage à la vérité par des signes de puissance; cela aidait la foi, et laissait les incrédules sans excuse.

Simon Pierre (Rossier H.)

ME 1888 page 15

Avant-propos

L'histoire de Simon Pierre est profondément instructive. Chaque chrétien peut y reconnaître les grands traits de son histoire, depuis le premier pas qu'il a fait dans la connaissance de Christ, jusqu'à l'état, hélas si rarement atteint ou maintenu, dans lequel l'Esprit Saint agit sans entraves et déploie en nous sa puissance. Entre ces deux limites, se déroule toute l'activité de la grâce qui fait pénétrer l'âme dans la connaissance de Christ et des privilèges chrétiens. Nous assistons aussi au brisement d'âme nécessaire, pour que le croyant, après avoir perdu toute confiance en soi-même, puisse enfin réaliser ses privilèges et suivre le Seigneur dans le chemin qu'Il a tracé.

L'histoire de Pierre se divise naturellement en deux parties que nous trouvons dans la Parole de Dieu. Les évangiles présentent l'une, l'autre se trouve dans les Actes et les épîtres. A la première partie correspondent les vérités dont nous venons de parler; la seconde, qui nous occupera plus tard, si Dieu le permet, est remplie, non pas toutefois sans défaillance de la part de l'homme, de l'activité du Saint Esprit dans le ministère de Pierre, et de la puissance divine qui le soutient, comme témoin de Christ, au milieu des obstacles et des combats.

Chapitre 1 - «Je suis un homme pécheur»

(Luc 5: 1-11)

La manière dont Pierre entre en rapport avec le Seigneur, dans l'évangile de Luc, est digne de remarque (*). La belle-mère de Simon (4: 38, 39) était malade d'une grosse fièvre qui la rendait incapable de toute activité. Jésus la guérit et la rend propre à le servir. C'est ainsi, bien souvent, que l'âme rencontre Christ pour la première fois; elle entre en contact avec *lui par les bénédictions, qu'il dispense à d'autres*. Quand le moment est venu, où il se révélera à notre propre cœur, nous découvrirons qu'il ne nous est pas tout à fait étranger. Le Seigneur emploie cette connaissance préparatoire pour abrégier le travail par lequel nos consciences sont ouvertes au sentiment du péché, et nos cœurs à celui de la grâce. Dans notre évangile, Simon Pierre connaissait donc Jésus pour l'avoir vu à l'oeuvre dans sa maison.

(*) J'omets à dessein les considérations si intéressantes auxquelles peut donner lieu la première rencontre de Pierre avec le Seigneur, dans les autres évangiles. Dans l'évangile de Jean (1: 42, 43), entre autres, Pierre le connaît pour lui avoir été présenté par son frère André, qui avait déjà trouvé en lui le Christ.

Quant à sa vocation, le fils de Jonas était pêcheur; il possédait les engins nécessaires pour prendre le poisson, une nacelle et des filets. Pierre en avait fait usage pour obtenir ce qu'il désirait et avait travaillé toute la nuit dans ce but, mais sans aucun résultat. Ainsi l'homme

naturel se sert de ses facultés et des moyens mis à sa disposition pour arriver à quelque chose qui remplisse et satisfasse son coeur; mais c'est en vain, le filet reste vide. Son labeur ne rapporte rien qui réponde aux profonds besoins de son âme. La nuit s'écoule et le jour va se lever où la pêche, le travail à la poursuite du bonheur, ne lui sera même plus possible.

N'ayant rien pris, Simon et ses compagnons quittent leurs nacelles et lavent leurs filets. Ils s'occupent à les nettoyer, car ils n'avaient ramassé que la vase du fond de la mer, et quand ils auront fini, la pêche recommencera. N'en est-il pas ainsi de l'homme dans ce monde? Chaque jour voit se renouveler ses labeurs pour ne jamais arriver au but après lequel il soupire.

Mais, quand l'impuissance de l'homme a été mise en évidence, Jésus entre en scène, occupé en apparence de toute autre chose que de Pierre. Il enseigne les *foules*, mais, au milieu de son ministère, son coeur est avec Simon et ne le perd pas de vue. «Montant dans l'une des nacelles qui était à Simon, il le pria de s'éloigner un peu de terre». Il le *sépare un peu* avec lui de la foule. Pierre entend ainsi tout le discours du Seigneur. Auparavant, Jésus ne lui était point étranger; maintenant, il entend sa parole, et sa position d'isolement avec lui contribue à l'y rendre attentif. Cependant, il ne retient, semble-t-il (verset 5), de cette parole que la conviction de son autorité.

Alors le Seigneur s'occupe plus spécialement de lui. «Mène en pleine eau, dit-il, et lâchez vos filets pour la pêche». Pierre avait fait cela toute la nuit, mais jusqu'ici c'était par la volonté de l'homme, maintenant c'est sur la parole du Seigneur. *Pierre croit à cette parole et s'y soumet*. Tel est le premier résultat de la parole de Dieu. Elle produit la foi; celle-ci accepte son autorité et lui obéit. Le Seigneur a parlé; cela suffit à la foi.

Mais Jésus va s'adresser à Pierre d'une manière plus puissante. Il va lui montrer en présence de qui il se trouve et atteindre ainsi sa conscience. Lui, le Créateur, qui commande à toutes choses, rassemble en plein jour les poissons, là où de nuit il n'y en avait point, et en remplit les filets de Pierre. Il les remplit de bénédictions que des vases humains sont incapables de contenir sans se rompre, et qui débordent les besoins du disciple. Ses compagnons viennent avec une seconde nacelle; elle enfonce aussi, tant les richesses données par le Seigneur de gloire sont abondantes.

Pierre *voit* (verset 8) toute cette bénédiction, mais elle le place pour la première fois, tel quel, en présence de *Celui* qui en est la source et qui l'administre. Ainsi, ce n'est plus seulement la parole de Jésus qui le frappe, mais Jésus lui-même et la gloire de sa personne. Un phénomène se passe dans son âme. *La bénédiction ne lui cause pas de la joie, mais lui apporte la conviction de péché et la frayeur, parce qu'elle l'amène en présence du Seigneur de gloire. D'autre part, le sentiment de son état, en lui donnant la certitude effrayante que l'Eternel devrait le repousser, le jette aux pieds de Jésus, comme sa seule ressource.*

De même, le Psaume 130: 1-4, nous montre l'âme appelant au secours Celui qu'elle a offensé. S'il prend garde aux iniquités, c'en est fait d'elle; elle est perdue, si la question des péchés n'est pas réglée. Mais le Dieu offensé pardonne: Dieu est connu dans son amour!

Connaissance bénie pour le pêcheur que celle de sa vraie condition, du jugement qui lui est dû, et de la sainteté du Seigneur! «Retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur». Pierre se juge pécheur et indigne de la présence de Dieu; il tremble devant sa sainteté et sa justice. Il ne sait encore que d'une manière presque instinctive ce qu'est la grâce, il ignore que Dieu peut rester juste en justifiant celui qui est de la foi de Jésus; mais il est à ses pieds, il ne s'enfuit pas, parce que, s'il y a quelque espoir, c'est là.

Tant qu'il était occupé à laver ses filets, il ne connaissait ni Dieu, ni lui-même. Maintenant il connaît l'un et l'autre. Chose remarquable, il ne juge pas ce qu'il a fait, mais *ce qu'il est*. Bien des âmes reconnaissent qu'elles ont à se repentir de leurs actes coupables et les jugent, mais n'ont pas été amenées à voir la source de ces actes. Au-dessous des péchés se trouve «un homme pécheur». Le sentiment de la présence de Dieu nous ouvre les yeux, nous montre ce que nous sommes, et nous fait voir qu'il n'y a de refuge qu'auprès de Celui qui pourrait nous condamner.

«La frayeur l'avait saisi;» mais le Seigneur ne laisse jamais subsister la crainte en sa présence; il parle et bannit la crainte, parce qu'il est le Seigneur de grâce. Il laisse subsister tout le reste; il n'atténue en rien les effets de l'oeuvre produite dans l'âme, mais il *ôte la frayeur*. «Retire-toi!» Non, le Seigneur ne se retirera jamais; il dit: «Ne crains pas; dorénavant tu prendras des hommes». Si je ne t'avais rencontré pour te sauver, je ne pourrais sauver d'autres par ton moyen. Il fait plus que de rendre Simon Pierre heureux, il lui donne une nouvelle bénédiction; il lui promet *le service*. Au lieu de rester un pêcheur, Pierre est devenu un serviteur, capable de tout quitter pour suivre Jésus.

Chapitre 2 - Pierre marchant sur les eaux

(Matthieu 14: 22-33)

Jésus venait de rassasier de pain les pauvres d'Israël, selon la prophétie du Psaume 132, verset 15, accomplissant son rôle de Messie au milieu d'un peuple qui ne le recevait pas. Après leur avoir fait du bien, il avait renvoyé les multitudes, se séparant en figure d'Israël qu'il allait abandonner pour un temps. Le *soir* était venu; le Seigneur était monté *seul* sur une montagne à l'écart pour prier. Alors la *nuit* était arrivée pour les douze, que Jésus avait contraints à monter dans la nacelle. Il avait terminé ses relations avec le peuple, mais il avait pour lui un résidu voguant vers l'autre rive. Les disciples étaient pleins d'angoisse, seuls pendant ces heures ténébreuses, sur la mer soulevée par l'orage, quand, à la quatrième veille de la nuit, vers trois heures du matin, le Seigneur se met en route pour venir à eux. Sa venue est le signal de la reprise de ses relations avec ceux qu'il appellera de nouveau son peuple. Il vient à eux sur la mer irritée, au milieu de difficultés qui ne sont rien pour ses pieds divins, mais qui seront leur chemin pour apprendre à le connaître. C'est ainsi qu'il se servira de la «détresse de Jacob». Scène touchante, et dont nous, chrétiens, pouvons aussi tirer la leçon morale, mais ce qui nous concerne plus personnellement, c'est la scène qui se passe entre Jésus et Pierre.

Le premier acte de Pierre avait été de se jeter aux genoux de Jésus, en reconnaissant son état de péché, le second est de se mettre en route pour aller au-devant de lui. On ne peut trop insister sur ce point (*). Ce qui doit suivre la conversion, c'est de nous mettre en route pour aller au-devant du Sauveur. Cela précède le service. Pierre n'ayant encore que la promesse d'être fait pêcheur d'hommes, était déjà poussé à se rendre au-devant de lui. Il jette ici ses regards sur Celui qui vient du sommet de la montagne, et ce n'est que le début des glorieuses révélations qu'il recevra sur la personne de Christ. Cher lecteur, êtes-vous sorti à sa rencontre? Si vous ne l'avez pas fait dès le début de votre conversion, vous n'avez pas encore dépassé la connaissance du salut, car vous ne pouvez prétendre à la connaissance plus approfondie de Christ, que Pierre acquit plus tard, si, d'abord, le Seigneur venant du ciel n'est devenu votre objet et ne vous a rempli du désir d'aller à lui.

(*) Nous ne faisons ici qu'une application individuelle de ce passage, qui nous présente proprement, pour compléter le tableau si étendu du chapitre 14, la position de *l'Eglise, sortie du judaïsme*, pour marcher à la rencontre de Christ, par la foi à sa parole et les yeux fixés sur lui, là où, en apparence, il n'y avait pas de chemin.

Au premier moment, cette connaissance est encore peu développée chez Pierre: «Seigneur, si c'est *toi*», dit-il. Mais elle lui suffit pour se mettre en route; pour lui, tout dépend de l'identité de cette personne, et, si c'est lui, sa *parole* suffit à Pierre pour quitter la nacelle: «Commande-moi d'aller à toi sur les eaux». C'était une chose grave que de quitter l'endroit de sécurité apparente, pour marcher où il n'y avait pas de chemin, mais, je l'ai dit, la parole de Christ lui suffit. Il en connaissait bien la puissance. A sa parole, il avait lâché le filet; à sa parole, il se met en route. Elle suffit pour le faire marcher sur les eaux, comme elle avait suffi pour lui faire connaître le Sauveur.

«Commande-moi d'aller à *toi*». En demandant cette grâce, Pierre n'a pas l'idée de tenter une expérience, ni de faire montre de soit habileté à surmonter les obstacles; ce qu'il veut, c'est d'aller à *lui*. Christ l'attire. Pour le moment, il ne pense pas au vent, ni aux vagues, car si le coeur naturel ne connaît pas le chemin qui mène à Christ, la foi trouve un chemin dans les difficultés de toute espèce, dans la nuit et dans l'orage, et en profite pour se rapprocher du Seigneur. Elle quitte le bateau, seul abri apparent, ne l'estimant pas comme le vrai endroit de sécurité, et, selon l'expression remarquable d'un philosophe ancien, elle «s'embarque sur une parole divine», pour arriver à Jésus, dont la présence vaut plus encore pour elle que d'arriver à l'autre bord.

Hélas! on commence bien; la première foi et le premier amour, la simplicité d'un coeur rempli d'un objet nous soutiennent, puis le regard se laisse détourner de son objet. Satan avait cherché à troubler les disciples en leur faisant peur de Jésus (verset 26); ils apprennent bien vite de sa bouche qu'ils peuvent avoir bon courage. L'ennemi effraye Pierre par les difficultés. Quelle folie à nous de l'écouter! Les difficultés ne mènent-elles pas à Christ? Pauvres incrédules que nous sommes! Dans les épreuves, comme dans les besoins, la seule chose que nous devrions ne pas perdre de vue, la puissance divine, est la seule chose que nous oublions! Dans la scène qui précède, au verset 17, les disciples n'avaient pas oublié de compter leurs pains et leurs poissons, ni de supputer les ressources des villages, mais ils n'avaient nullement

compté sur la présence du Seigneur; Pierre aussi, après s'être mis en route, se prend à penser à la violence du vent et à faire un retour sur ses forces, et il oublie qu'il a devant lui une puissance d'attraction plus forte que l'aimant du pôle, pour l'amener infailliblement auprès de Jésus; alors il commence à enfoncer.

Qui donc n'a pas été sur le point d'enfoncer comme Pierre? L'Eglise, les individus, n'ont-ils pas eu le même sort? Mais un cri sort de la bouche du disciple: «Seigneur, sauve-moi!» non pas: «Retire-toi de moi», mais le contraire, car le Sauveur est connu du croyant; il sait que son caractère est de sauver. Pierre crie au secours, au moment où il se trouve sur le point d'arriver au but; Jésus n'a qu'à étendre la main pour l'amener à lui. *Une minute* de foi de plus, et le disciple n'aurait pas enfoncé! Et nous, douterons-nous encore? Il nous est permis de douter de beaucoup de choses, mais jamais de Christ. Ayons confiance en Celui qui est capable de nous sauver jusqu'au bout, car l'orage ne s'apaisera que lorsque le Seigneur et les siens seront définitivement réunis.

Chapitre 3 - La connaissance personnelle de Christ

(Matthieu 16: 13-23)

Pierre avait appris à connaître le Seigneur comme Celui qui répondait à ses besoins: Sauveur en vue de ses péchés, Sauveur en vue de sa faiblesse. Maintenant, le disciple va être introduit dans une connaissance plus profonde et plus merveilleuse. Il apprendra ce que le Seigneur est *en lui-même*.

Il en est toujours ainsi: le croyant marche pas à pas dans la connaissance de Christ. Toutefois, ce n'est pas la fidélité de Pierre qui lui acquiert cette nouvelle bénédiction; elle lui est accordée par la fidélité de Dieu, qui l'avait séparé des hommes pour lui faire une telle révélation. C'était le Père, et non la chair et le sang, qui lui avait révélé ces choses (verset 17).

Introduit par le Père au centre de la bénédiction, Pierre est mis en présence du Dieu vivant. Dans le Fils de l'homme, il reconnaît le Christ, objet de toutes les promesses, et auquel se rattachent tous les conseils de Dieu; mais ce Christ est le Fils du *Dieu vivant*. Il n'est pas seulement cet homme né dans le monde que Dieu avait déclaré son Fils, en disant «Tu es mon Fils; je t'ai aujourd'hui engendré» mais il est Fils du Dieu vivant; il possède une puissance de vie qui appartient à Dieu seul, et dont toute la plénitude se trouve en Christ.

Les hommes, dont Pierre avait été séparé pour recevoir cette glorieuse révélation, ignoraient entièrement la grandeur de Jésus. Il n'était pour eux que le fils de Joseph, tout, au plus l'un des prophètes. Ils se trouvaient devant cette majesté sans la connaître, car il faut une révélation du Père pour cela. Désormais, Pierre connaît le Sauveur dans sa gloire personnelle, source et centre de toute bénédiction; aussi Simon, fils de Jonas, est-il déclaré *bienheureux* par Jésus lui-même. Le ciel lui est ouvert, il possède un bonheur que rien ne peut égaler (*).

(*) Je ferai remarquer qu'il ne s'agit pas, dans cette méditation et les suivantes, de la *manière* dont Pierre a saisi les choses qui lui ont été révélées, mais de la *portée* des révélations qui lui furent faites.

En réalité, Pierre et ses compagnons ne comprirent ces choses et n'en jouirent qu'après le don du Saint Esprit.

Mais le Père ne peut révéler à Simon la gloire personnelle de son Fils, sans que *le Fils* révèle à son disciple les relations de cette gloire avec la bénédiction individuelle et collective des rachetés. «Et moi *aussi*, je te dis...» Christ aussi lui déclare ce qui découle de son caractère de Fils du Dieu vivant.

1° Tu es Pierre; comme le Père t'a révélé mon nom, moi je te fais connaître le tien. Tu as individuellement et officiellement une place dans l'édifice qui sera établi sur cette révélation.

2° Le fondement de cet édifice étant *connu* désormais (il devait être *posé* plus tard dans la déclaration du Fils de Dieu en puissance, fruit de la résurrection d'entre les morts), le Seigneur déclare qu'il *bâtira* sur lui cette assemblée, dont le disciple est une pierre vivante. «Je bâtirai *mon* assemblée». Elle devait être l'assemblée de Christ, et lui appartenir, objet de son intérêt et de son affection. Pour nous, la chose est faite; l'assemblée est maintenant bâtie, elle lui appartient.

Et vous, chers lecteurs, partagez-vous en quelque mesure l'intérêt et les sentiments de Christ pour son assemblée? Il y a, grâce à Dieu, des coeurs chrétiens qui battent pour elle et qui, en dépit de sa ruine, sont capables de comprendre sa beauté, parce qu'ils la regardent avec les yeux du Sauveur et l'estiment au prix dont il l'a acquise, disant d'elle, comme autrefois l'Esprit le disait d'Israël: «Dieu n'a pas aperçu d'iniquité en Jacob, ni n'a vu d'injustice en Israël».

Ce fondement, un Christ ressuscité et exalté dans le ciel, donne à l'Eglise *un caractère céleste*. Sans doute, elle est bâtie sur la terre, mais son fondement est dans le ciel, *au delà des portes du hadès*. C'est là qu'elle se trouve déjà. La puissance de la mort, brisée par Christ ressuscité qui tient les clefs de la mort et du hadès, ne peut et ne pourra jamais rien contre elle.

3° En vertu de cette déclaration, une nouvelle dispensation allait s'ouvrir ici-bas. Israël devait être remplacé par le royaume des cieux, dont Pierre aurait les clefs; il serait appelé à introduire les Juifs et les gentils dans une scène nouvelle de bénédictions sur la terre. Il y aurait dans ce monde, en vertu de la révélation du Fils du Dieu vivant, un terrain sur lequel on *professerait* lui appartenir. Pierre allait être, comme nous le verrons dans les Actes, l'instrument pour introduire dans cette profession bénie. Il aurait, pour ainsi dire, l'administration extérieure et intérieure du royaume, les clefs et le pouvoir de lier et de délier. La connaissance personnelle de Christ ouvre tous les cercles de bénédictions aux yeux de Simon Pierre; il est placé, au centre de la bénédiction, qui est Christ, pour contempler le domaine immense qui en dépend (*).

(*) Voyez la note au bas de la [page 50](#).

C'en était fait (verset 20) de toutes les relations d'Israël avec un Messie terrestre. Plus tard, ces relations seront reprises; mais dès ce moment, le Seigneur révélait aux disciples un

changement total dans leurs espérances et leur position qui, de terrestres, allaient devenir célestes.

Glorieuses vérités que celles contenues dans la révélation faite à Pierre. Précieux privilèges! Mais voici une nouvelle révélation inattendue: ces privilèges sont la conséquence de la mort de Christ; ils nous sont acquis par elle, et, pour les avoir, il nous faut accepter la croix: «Dès lors, Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il fallait... qu'il souffrit beaucoup... et qu'il fût mis à mort, et qu'il fût ressuscité le troisième jour» (verset 21). Pierre ne peut admettre que Christ ait à subir un tel opprobre; ne pouvait-il accomplir ses glorieux desseins sans mourir? Le disciple prend son maître à part, et se met à le reprendre, disant: «Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point!» Il y avait, dans cette parole, de l'affection naturelle pour Christ, mais on y découvre que Pierre n'avait pas compris et apprécié la révélation qu'il avait reçue et qui ne peut nous appartenir qu'à ce prix. De plus, ces mots dénotent qu'il ne voulait d'un pareil avilissement, ni pour le Christ qui lui promettait de tels avantages, ni pour lui-même qui, avec les douze, faisait cortège au Messie.

Mais si nous pouvons, en quelque mesure, distinguer les motifs naturels de Pierre pour reprendre Jésus; un fait, dont lui-même ne pouvait se douter, c'est que Satan se servait de lui pour mettre une occasion de chute sous les pas de Christ. Les pires et les plus dangereux instruments de Satan sont des croyants possédant la vérité et en jouissant, peut-être, mais craignant l'opprobre et l'inimitié du monde.

Reculer devant la croix, c'est renier le christianisme, et c'est la tendance de tous nos cœurs naturels. Nos rapports avec le monde ne le constatent que trop. Il nous tolère quand nous avons osé lui parler d'événements futurs, ou de telles vérités qui ne touchent pas aux sources mêmes du christianisme, mais si nous parlons de la croix et du sang de Christ, il nous méprise. Nous n'aimons pas cela, car nous voudrions éviter l'opprobre, et nous méritons ainsi la sévère réprimande du Seigneur.

Quelle humiliation pour Pierre, tombant de la hauteur des révélations à la conviction de jouer le rôle de *l'Ennemi* vis-à-vis de Christ! Lui, confesseur du Fils du Dieu vivant, lui, future pierre vivante de l'Eglise, lui, revêtu de l'autorité du royaume, s'entendre dire par le Maître qu'il aimait: «Arrière de moi, Satan!»

Mais aussi, quelle folie de venir au Fils du Dieu vivant, pour le reprendre et lui suggérer ce qu'il avait à faire! Ah! que Pierre se connaissait peu et connaissait peu Celui que le Père venait de lui révéler.

Tout ce récit nous dévoile ce qu'est la chair dans le croyant, vue dans son meilleur jour, avec ses meilleures intentions. Elle recule devant l'opprobre, offense Christ, et Satan peut s'identifier avec elle. Après avoir été introduit en présence du Dieu vivant, Pierre apprend que ses pensées naturelles ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des *hommes*. Ce mot dit tout: les choses des hommes sont celles sur lesquelles Satan a la haute main. Les hommes et Satan sont en parfait accord!

Chapitre 4 - Venir après lui

(Matthieu 16: 24-28)

Nous voyons, ici, les disciples appelés à venir après Christ. Pour venir après lui, il faut les deux choses que nous avons vues au chapitre précédent: la connaissance personnelle de Christ et la connaissance de la croix. Pierre avait reçu la première et reculait devant la seconde; mais la croix seule enlève tout empêchement à venir après Christ. C'est là notre point de départ, notre premier pas dans le chemin chrétien, car le croyant ne peut faire un seul pas, s'il n'est parti du pied de la croix. Cela contredit toutes les pensées habituelles, tout l'enseignement journalier, de l'homme religieux. Cet enseignement revient à ceci: Faites un premier pas vers Christ, abandonnez vos vices, consacrez-vous à Dieu, et sa grâce vous aidera. Jamais Dieu n'a tenu un semblable langage. Le début même de l'histoire de Pierre en est une preuve. La Parole nous enseigne que Dieu a fait le premier pas vers l'homme, que ce premier pas a conduit le Seigneur à la croix, que par elle seule l'homme commence à Lui être agréable. Tel est donc notre point de départ pour venir après lui. Voyons à quelles conditions nous pouvons marcher dans ce chemin. «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même». La plupart des chrétiens traduisent ces mots ainsi: Il faut renoncer à certains péchés, à certaines convoitises: la Parole nous dit qu'il faut se renoncer *soi-même*. Mais le peut-on? Pas autrement que dans la puissance du nouvel homme, car le vieil homme ne peut se dépouiller lui-même. Il faut être un nouvel homme pour pouvoir se considérer comme ayant dépouillé le vieil homme et dire: «Je suis crucifié avec Christ et je vis, non pas moi, mais Christ vit en moi». Pour l'homme nouveau, la chair n'a plus de droits, ni de place; il se tient pour mort. La conséquence en est que le chrétien, et lui seul, *peut* renoncer à tout. Que sont au nouvel homme les habitudes et les convoitises charnelles? Remarquons-le; il ne s'agit pas de faire un effort sur soi-même pour se débarrasser de ses liens. C'est la connaissance d'un jugement passé sur nous à la croix, et de la nouvelle position de l'homme en Christ, qui nous affranchit. La lutte entre les deux natures vient ensuite. Se renoncer soi-même, c'est faire ce que Christ a fait, seulement d'une autre manière que nous, car en lui, il n'y avait pas de vieil homme à juger. Il marchait dans la puissance absolue de l'homme nouveau, car il était comme la génisse sans tare qui n'avait jamais porté le joug (Nombres 19). Mais Christ, comme homme, avait une volonté parfaite; il l'a soumise entièrement: «Que ce ne soit pas ma volonté, dit-il, mais la tienne qui soit faite». Christ avait des droits, il y a renoncé; il avait tout pouvoir, il a été crucifié en faiblesse. Entré sur la scène avec le renoncement de soi-même, il en est sorti avec le même renoncement absolu, consommé dans le don de sa propre vie.

«Et qu'il prenne sa croix». C'est la conséquence du renoncement de soi-même. Celui qui se serait complètement renoncé, ne trouverait aucune attraction dans ce que le monde lui offre, mais uniquement un sujet de douleurs. Christ a répondu aux tentations, non par l'indifférence, mais par la souffrance: «Il a souffert étant tenté». Des milliers de chrétiens croient prendre leur croix, quand ils sont éprouvés, ou que la main de Dieu s'appesantit sur eux en discipline. Il n'y a rien de la croix dans cela. Remarquez le mot: «*Prendre sa croix*». Ce n'est pas *recevoir* des afflictions de la main de Dieu, mais prendre volontairement, je dirais

«*volontiers*», le fardeau des souffrances que le monde nous présente. Ce fardeau est d'autant plus réel et d'autant plus lourd que, pour suivre Christ, nous marchons davantage dans la puissance du nouvel homme qui, n'ayant aucune attache ici-bas, ne trouve dans le monde que l'inimitié contre son Sauveur et contre ce qui est né de lui.

«Et me suive». Le suivre est la conséquence des deux conditions précédentes. Le suivre, c'est l'imiter; l'imiter, c'est former sur lui ses actes et ses pensées.

Il faut ces trois choses pour venir après lui. Où est la puissance pour les réaliser? Pierre, au chapitre 22 de Luc, verset 33, se faisait illusion à cet égard. Il pensait que cette puissance était dans ses bonnes intentions, dans ses décisions, dans son amour pour le Sauveur. Combien de chrétiens pensent de même! Ils diraient volontiers: «Je te suivrai en prison et jusque dans la mort». Mais cette puissance n'est pas de l'homme (nous reviendrons plus tard sur ce sujet), elle est essentiellement liée à deux choses: au don du Saint Esprit, puissance d'en haut pour notre marche, à la perte de toute confiance en la chair. Cette défiance de lui-même, Simon Pierre l'acquiesce avec Satan, par une chute; Paul avec Dieu, par la connaissance d'un Christ glorieux. Lorsque Pierre est entièrement brisé, le Seigneur lui dit définitivement: «Suis-moi» (Jean 21: 19). Et le disciple, à la suite de Jésus, se met en marche à travers la mort jusqu'à ce qu'il atteigne Christ dans la gloire. Frères, suivons-le jusqu'au bout! Comme nous allons le voir, au chapitre 17 de notre évangile, nous en aurons maintenant la récompense bénie, nous apprendrons, dès ici-bas, à le connaître dans la gloire.

Chapitre 5 - Le contempler dans la gloire

(Matthieu 17: 1-8; Luc 9: 28-34; 2 Pierre 1: 16-19)

Nous arrivons à un nouvel événement dans la vie spirituelle du disciple. Après avoir appris que les bénédictions ne pouvaient être acquises que par la mort et la résurrection de Christ, Pierre et ses deux compagnons obtiennent la faveur de contempler dès ici-bas le Seigneur Jésus venant en gloire. Ils ont le privilège de voir où aboutit le chemin pénible qui commence à la croix, et de jouir d'une telle vision. Le spectacle a laissé une impression profonde dans l'esprit de Pierre, et il en a plus tard compris toute la portée. Au chapitre 1 de sa seconde épître, après avoir placé devant les yeux des saints les conditions d'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, se souvenant de la transfiguration, il leur expose en quoi ce royaume consiste: «Car ce n'est pas en suivant des fables ingénieusement imaginées, que nous vous avons fait connaître la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ, mais comme ayant été témoins oculaires de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père honneur et gloire, lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Et nous, nous entendîmes cette voix venue du ciel, étant avec lui sur la sainte montagne» (2 Pierre 1: 16-18).

Toutes les vérités qui avaient trait au royaume, se résumaient dans la personne de Christ. C'était *sa puissance* et *sa venue*; *sa majesté* y était visible; *l'honneur et la gloire* lui étaient donnés là par Dieu le Père, du sein de la gloire magnifique. C'était donc, avant tout, de lui-

même qu'il s'agissait dans la transfiguration. Il fallait que les disciples connussent dès ici-bas quel était ce Christ qui venait de leur parler de son humiliation et de sa croix. Il fallait que Pierre apprit à le connaître, non seulement comme le Fils du Dieu vivant, dispensateur pour les siens de toutes les bénédictions célestes, mais comme un homme déclaré Fils bien-aimé du Père dans la gloire. Il fallait qu'il contemplât, comme *centre de cette gloire*, un homme duquel non seulement découlait toute bénédiction, comme au chapitre 16, mais auquel remontaient tout honneur et toute gloire, comme à l'objet unique de la terre et du ciel. Il fallait qu'aux oreilles du disciple retentit cette voix suprême qui déclarait que *toutes les affections et toutes les pensées de Dieu* étaient concentrées sur cet homme. Hors lui, il ne restait rien. Quand cette voix eut dit: «Ecoutez-le», ils ne virent que Jésus seul, et s'il leur eût été ôté, le ciel lui-même serait resté solitaire et vide!

La seconde vérité révélée à Pierre sur la montagne, c'est que des hommes, sujets aux mêmes infirmités que nous, étaient associés au Fils de l'homme dans sa gloire. Fait remarquable. Moïse et Elie manquèrent l'un et l'autre à leur responsabilité, et durent être arrêtés avant d'avoir parcouru jusqu'au bout le chemin de la foi. La bénédiction qui s'y attache leur fut retirée, pour Elie, du moins, quant à sa charge de prophète (1 Rois 19: 16). Notez-le bien, ces deux hommes étaient très grands, car ils représentaient, aux yeux des disciples, la loi et les prophètes. Cependant, Moïse frappa le rocher par deux fois, oubliant de «sanctifier l'Eternel au milieu du peuple», et dut mourir sur le Nébo, en face de la terre promise; Elie se coucha sous le genêt et désira mourir, puis plaida contre Israël devant Dieu, et dut remettre son office de prophète en oignant un autre à sa place. Et néanmoins, merveilleuse grâce, ils sont dans la même gloire que Jésus, gloire *due* à Christ, et *conférée* aux siens en vertu de son oeuvre. Moïse et Elie n'adorent pas ici; ils *parlent avec lui*, signe d'une *intimité* complète. Le sujet de leur entretien, c'est sa mort. La gloire est le résultat de sa mort, et sa mort est le sujet dont on s'entretient dans la gloire!

En troisième lieu, Pierre a, sur la sainte montagne, une vision complète de tout ce qui *constitue* le royaume: un Christ glorieux, des saints ressuscités ou transmués, apparaissant avec lui en gloire, des saints terrestres associés à cette scène bénie, vérités prophétiques bien connues, que je touche seulement en passant, et dont l'apôtre pouvait dire: «Et nous avons la parole prophétique, rendue plus ferme, à laquelle vous faites bien d'être attentifs, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire et que l'étoile du matin se soit levée dans vos coeurs!»

Chapitre 6 - La maison du Père

(Luc 9: 34-36)

Nous venons de voir comment les disciples furent appelés à jouir de la gloire de Christ avant le moment de sa manifestation. Cette scène, dont ils ne comprenaient pas alors la portée, devait plus tard servir d'appui à l'autorité de leur apostolat. A ce point de vue, nous n'avons pas été appelés à la contempler, et nous ne la connaissons que sur leur témoignage; mais nous avons aussi notre scène actuelle de gloire; car il est dit que «*nous tous*,

contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Corinthiens 3: 18).

Toutefois, la sainte montagne n'est pas seulement la scène de la vision future ou de la contemplation présente de la gloire, elle offre aux disciples une part *intime* avec Christ. Ce Pierre qui, peu de jours auparavant, avait encouru la réprimande du Seigneur, est appelé par grâce à entrer avec ses compagnons là où jamais homme n'était entré avant eux. La nuée couvre les disciples, et ils y entrent avec Jésus. Chose terrible pour un Juif! Comment ne pas avoir «peur» de pénétrer en la présence de Jéhovah, dort la nuée était la demeure solitaire? Comment ne pas trembler en se souvenant que même le souverain sacrificateur devait, pour ne pas mourir, s'envelopper d'un nuage d'encens, quand il se présentait dans le sanctuaire devant Dieu? Mais que les disciples se rassurent: la nuée n'est plus désormais pour eux la demeure du Jéhovah d'Israël, elle est *la maison du Père!* La présence de Christ dans la nuée avec eux est le moyen de leur révéler le nom de Celui qui y habite. Ils deviennent, non seulement comme Moïse et Elie, les compagnons du Fils de l'homme dans sa gloire, mais du Fils dans la maison de son Père. Demeurer dans la gloire est, de fait, une bénédiction future qu'aucun saint, même endormi, n'a encore atteinte; demeurer dans la maison du Père est une part présente aussi bien que future. Si je puis dire en parlant de l'avenir: «Mon habitation sera dans la maison de l'Eternel pour de longs jours» (Psaumes 23: 6), je puis tout aussi bien m'écrier, en parlant du présent: «J'ai demandé une chose à l'Eternel, je la rechercherai: c'est que j'habite dans la maison de l'Eternel *tous les jours de ma vie*, pour voir la beauté de l'Eternel et pour m'enquérir diligemment de lui dans son temple» (Psaumes 27: 4). C'est dans cette maison du Père, qu'à peine converti, le fils prodigue est introduit; c'est là que, revêtu de la plus belle robe, et marchant dans la dignité de fils, il lui est donné d'avoir part à tous les biens du Père et à la joie qu'il a de les lui communiquer. Cette maison est *la demeure secrète de la communion*. Dans la transfiguration, bien des choses attiraient les regards des disciples: le visage de Christ resplendissant, comme le soleil, ses vêtements blancs comme la lumière, Moïse et Elie, ces personnages fameux, paraissant en gloire. Dans la nuée, rien de semblable. Comme Paul ravi dans le paradis, les disciples ne *voient* rien, car Moïse et Elie disparaissent; mais c'est pour qu'ils puissent prêter leur attention tout entière à une *parole* dans laquelle toute la pensée de Dieu se résume.

Tant qu'il voyait Moïse et Elie, Pierre oubliait la prééminence de Christ. «Faisons trois tentes», dit-il. Comme tant de chrétiens le font d'une manière inconsciente, il voulait mettre la loi et les prophètes au même niveau que Christ, en les associant avec lui. Pauvre disciple! comme il se montre peu digne de ce spectacle! Ses paroles, son sommeil et sa crainte, trahissaient l'état de son âme! Plus la perfection de Jésus resplendissait, plus les imperfections de Pierre se multipliaient. Jusqu'à ce qu'il arrive au plein jugement de lui-même, nous le trouvons ainsi dans chaque occasion. L'Esprit lui communique la puissance, la chair la lui ôte; l'Esprit lui donne la connaissance, la chair se montre ignorante, surtout de la croix; l'Esprit lui fait contempler la gloire, la chair rabaisse cette gloire au niveau d'hommes qui ont failli. Il en

sera de même dans la scène des didrachmes, et au souper, et en Géthsémané, et dans la cour du prétoire, jusqu'à ce que Pierre ait appris ce qu'est la chair et reçu la puissance d'en haut.

Mais la gloire magnifique, au lieu de repousser les disciples, les attire à Christ, les place à ses pieds comme disciples, en leur disant: «Écoutez-le», et Pierre, avec les autres, est introduit dans les pensées du Père au sujet du Fils de son amour. Oui, la maison du Père est le lieu de cette révélation. Les disciples, nous l'avons dit, y entendent une seule parole, brève expression de la pensée que la présence du Fils fait sortir de la bouche du Père, mais un mot qui résume tout ce qui se trouve dans son cœur: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé; écoutez-le». Telle est notre bénédiction actuelle. Nous avons reçu la communication du secret du Père; il nous a introduits dans une intimité avec lui qui sera plus complètement goûtée, mais ne pourra pas être plus grande dans l'état éternel. Là, nous verrons tout le déploiement de la gloire de Christ et nous serons vus dans cette gloire, mais maintenant nous sommes dépositaires de la pensée du Père nous révélant le Fils, du Père que le Fils nous révèle. La voix s'étant fait entendre, Jésus reste seul avec nous. En l'écoutant, nous apprendrons toujours mieux ce que le Père est pour lui et pour nous.

Chapitre 7 - La relation avec le Fils

(Matthieu 17: 24-27)

Sur la montagne, Pierre avait vu des hommes associés avec Christ dans la gloire du royaume; puis introduit dans la nuée, il était entré en communion avec le Père au sujet de son Fils (*). Ici, dans la scène des didrachmes, le Seigneur associe son disciple avec lui, non pas dans une gloire future, ni dans une jouissance céleste actuelle, mais ici-bas, sur la terre, comme un fils de Dieu marchant dans la conscience de sa dignité de fils¹. Quand le Seigneur montre à ses disciples les compagnons de sa gloire, un moment arrive où ils disparaissent, faisant place à Jésus seul, pour que la gloire de Christ, «plus excellente que celle de Moïse», soit reconnue dans toute sa prééminence; mais lorsque le Seigneur associe Pierre avec lui comme fils, il le place et le garde dans la même relation que lui vis-à-vis du Père. Ces trois paroles: «Les fils en sont donc exempts;» «afin que nous ne les scandalisons pas», et: «Donne-leur *pour moi et pour toi*», sont l'expression bénie de cette relation.

(*) Voyez la note au bas de la [page 50](#).

Combien nous connaissons et apprécions peu cette dernière! Etre fils de Dieu, posséder une relation qui n'est pas inférieure à celle de Jésus homme, avec Lui, chose incroyable, impossible, si elle ne nous était affirmée de Dieu. Hâtons-nous d'ajouter que Christ est Fils de Dieu sous deux aspects: comme «le Fils unique qui est dans le sein du Père», il a une relation que nous n'avons pas et que nous n'aurons jamais, mais comme *homme* il est appelé Fils de Dieu (Psaumes 2 et Luc 1: 35), et nous place dans cette relation, qui n'offre qu'une seule différence entre lui et nous, c'est que lui s'y trouve selon sa valeur et sa dignité personnelle (aussi Dieu, quand Jésus paraît dans ce monde, le salue-t-il de ces mots: «*Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré*»), tandis que nous, nous sommes fils uniquement en vertu de son oeuvre. Mais il est merveilleux de penser que notre relation est absolument la même: «*Mon*

Père et *votre* Père, *mon* Dieu et *votre* Dieu». «Vous avez reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba, Père» (cf. Marc 14: 36); «héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ!»

Mais hélas! comme en toute occasion la misère des pensées naturelles est mise à nu chez le pauvre disciple! Quand il disait: «Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point», ses pensées étaient humaines, c'est-à-dire sataniques! Comme si Jésus avait pu penser à s'épargner lui-même! Sur la montagne, Pierre «ne savait ce qu'il disait» (Luc 9: 33). C'était l'inintelligence, voulant faire d'une scène future une scène actuelle. On pourrait comparer ces paroles de Simon: «Il est bon que nous soyons ici», à celles des chrétiens de nos jours qui attendent pour l'économie présente un règne de Christ sur la terre par l'évangile. En outre, son inintelligence introduisait quelque chose à côté de Christ, une autorité à côté de la sienne. Je l'ai dit plus haut: c'est comme tant de chrétiens qui font un mélange de loi et de grâce, la grâce, ce qui nous sauve, la loi, notre règle de conduite. Les pensées terrestres de Pierre étaient en scandale à Christ, aussi tança-t-il fortement son disciple; mais, sur la montagne, Dieu répond en grâce à son ignorance (quelle condescendance!), en plaçant Christ devant lui comme le seul qu'il dût écouter.

Dans la scène des didrachmes, on trouve chez le disciple le désir de revendiquer pour son Maître le caractère d'un Juif zélé. C'est comme le besoin, si fréquent de nos jours, d'accommoder Christ à la religion d'un monde qui l'a rejeté, pour le faire accepter, reconnaître et honorer. Pierre voudrait que Jésus ne fût pas traité en étranger dans le système officiel et n'eût pas l'air de s'en séparer.

Le Seigneur montre à son disciple que lui marche en vue de Dieu, et non pas en vue d'un système. Si Christ était désormais étranger au système juif, c'est que ce dernier était *étranger à Dieu*, tandis que, vis-à-vis de Dieu, Jésus est Fils. De plus, le Seigneur du temple ne doit pas payer l'impôt pour le temple; lui, le Créateur, qui a tout pouvoir sur la création, ne peut être assimilé à la créature; lui, auquel un poisson même, du fond de la mer, apporte le tribut, ne doit pas payer le tribut.

Qu'elles sont misérables, les meilleures pensées de l'homme, livré à lui-même pour apprécier Christ! Aussi le Seigneur ne peut-il jamais, dans ses communications, reconnaître l'intelligence de Pierre, sauf dans le cas où ce dernier avait reçu directement une révélation du Père que la chair et le sang ne pouvaient lui enseigner. Mais, nous l'avons dit, la grâce répond à la folie du disciple. Le souverain accepte cette position d'humiliation non mérité, pour ne pas les scandaliser. Il ne cherche pas à combattre un système que Dieu avait abandonné, mais n'avait pas encore jugé. Celui qui était déjà réellement rejeté ne veut pas scandaliser des hommes qui le rejettent. Quoique étant Fils, il accepte la position de dépendance qui lui est faite. De plus, il ne veut pas, en refusant de payer les didrachmes, humilier et démentir son pauvre disciple devant le monde. Quelle condescendance!

Mais il fait plus; dans sa réponse, il révèle à Pierre son association avec Christ, comme Fils du Dieu souverain. Sur la montagne, les disciples avaient reçu la révélation du Père au sujet du Fils; ici, Jésus révèle à son disciple une merveilleuse relation de famille. Ils sont tous deux

filis de Dieu; mais Pierre l'est seulement en vertu du fait que Christ s'est abaissé pour nous sauver. De telles bénédictions sont actuelles! Sur la montagne, il y avait trois pauvres pécheurs plongés dans la frayeur, le sommeil et l'ignorance, appelés à entrer dans la maison du Père pour avoir communion avec lui au sujet de son Fils; ici, à Capernaüm, nous voyons un faible disciple dont le zèle humain pour honorer Christ, a pour effet, de le rabaisser, appelé tel qu'il est à marcher avec lui, dans l'humilité toujours, mais aussi dans la conscience de la dignité d'un fils de Dieu!

Chapitre 8 - Sacrificature et communion

(Jean 13)

La scène du souper révèle à Pierre un nouveau côté du caractère de Christ et de son oeuvre, sa sacrificature en rapport avec la communion. Sur la sainte montagne, le disciple avait déjà été introduit au lieu même de la communion, et avait entendu le Père exprimant le bon plaisir qu'il trouvait en son Fils, mais Pierre avait à apprendre ce qui lui était nécessaire pour avoir cette communion, ou pour la maintenir, ou pour y être réintégré s'il l'avait perdue. Nous pouvons, comme le disciple au chapitre 17 de Matthieu, jouir en quelque mesure de nos relations avec Dieu, sans communion réelle avec lui. La communion, c'est avoir *une pensée et un coeur avec le Père et avec le Fils*. Le Seigneur l'exprime dans notre chapitre, quand il dit à Pierre: «Si je ne te lave, tu n'as pas de *part avec moi*» (verset 8). Avons-nous, sans réserve, part avec Christ dans ses appréciations, ses pensées et ses affections? Avons-nous, avec Dieu, un même jugement au sujet de l'homme, du monde, du péché, une même pensée au sujet de l'oeuvre de Christ et de la valeur de son sang avons-nous les mêmes affections que le Fils pour le Père, que le Père pour le Fils; une commune jouissance avec Dieu au sujet de la perfection de Christ, une commune pensée avec le Fils au sujet du Père pour le glorifier, lui plaire, faire sa volonté, nous confier en lui, jouir pleinement de sa présence?

Hélas! quand il s'agit de réaliser de telles choses, nous sommes bien forcés de l'avouer: cette communion, nous la connaissons à peine! En vérité, les instants où nous jouissons de la communion divine sont comme submergés par l'ensemble de notre vie chrétienne. Et cependant, rien ne nous manque pour l'avoir toujours, car nous avons la vie éternelle qui nous y introduit (1 Jean 1). Mais si la communion nous est si peu familière, ne nous contentons pas de notre mesure et, d'autre part, ne nous décourageons pas. Dieu a pourvu à toute notre incapacité et à tous nos manquements par la *sacrificature* de Christ.

Cette sacrificature a pour base l'*amour* manifesté une fois, mais non épuisé à la croix, car il reste et restera le même jusqu'à la fin: «Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin» (Jean 13: 1). Il ne suffit pas au Seigneur de nous sauver; son amour veut nous sauver jusqu'au bout, et c'est à quoi il s'emploie comme sacrificateur. Il a une «sacrificature qui ne se transmet pas. De là vient aussi qu'il peut sauver entièrement (jusqu'à l'achèvement) ceux qui s'approchent de Dieu par lui» (Hébreux 7: 24, 25). Rien ne peut arrêter ou même entraver ce service sacerdotal en faveur des siens. C'est au moment même de la trahison de Judas (13: 2), qu'il se ceint pour laver les pieds de ses disciples. La possession de

toutes choses, sa propre dignité comme venant de Dieu et allant à Dieu, ne l'éloignent pas non plus de ces fonctions serviles; bien au contraire, il se sert de sa toute puissance pour la mettre, en s'abaissant, au service de ses bien-aimés (verset 3). Tel est l'amour manifesté dans la sacrificature.

La sacrificature de Christ a des fonctions multiples. Sans parler de sa nécessité pour faire propitiation (Hébreux 2: 17), nous la voyons s'exercer pour secourir ceux qui sont tentés (Hébreux 2: 18), et pour nous rendre capables de nous approcher du trône de la grâce (Hébreux 4: 16). Nous la voyons en activité pour que nous puissions avoir communion avec le Seigneur là où il est (Jean 13), et enfin, pour nous faire retrouver cette communion quand le péché nous l'a fait perdre (1 Jean 2: 1). Dans son exercice en notre faveur, cette sacrificature a deux faces, une du côté de Dieu, une du nôtre. Il est devant Dieu pour nous, notre intercesseur; et il nous porte secours de sa part.

Au point de vue de la communion, nous trouvons dans notre chapitre le côté *secourable* de la sacrificature. Quand Jésus dit plus tard à Pierre: «J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas» (Luc 22: 32), c'est l'activité de la sacrificature *devant Dieu* pour la restauration de son disciple. Ici, nous voyons le Seigneur nous mettant en contact avec la Parole (l'eau de purification), qu'il applique lui-même à nos consciences et à notre marche, afin de nous donner une part actuelle — non pas future — avec lui: «Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi». C'est ce que nous voyons avec de si précieux détails dans le type de la génisse rousse, au chapitre 19 des Nombres (*).

(*) Nous renvoyons au traité: «[La Génisse rousse](#)», Vevey, 1887.

Mais, à cette sacrificature de Christ qui lui était ainsi présentée, Pierre ne comprenait rien encore et ne pouvait entrer là où elle voulait l'introduire. Pour cela, deux choses lui manquaient, exprimées dans ces deux paroles: «Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite» (verset 7); et: «Là où je vais, tu ne *peux* pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard» (verset 36). Ces deux choses sont la connaissance et la puissance.

Pierre avait une réelle affection pour le Seigneur, mais cette affection ne put le préserver de la chute la plus grave. Il lui manquait une chose indispensable: la *connaissance*, dont on peut jusqu'ici constater l'absence dans les actes les plus marquants de sa vie. Quand il disait (Matthieu 16: 22): «Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point!» c'était son affection qui parlait ainsi, et pourtant, à ce moment même, Pierre était un Satan qui, faute de connaître le coeur de Christ, osait penser que le Dieu d'amour consentirait à être un égoïste. — Lorsque, sur la montagne, il disait: «Faisons trois tentes, une pour toi, et une pour Moïse, et une pour Elie», c'était encore de l'affection pour Jésus, mais la connaissance de la gloire de cette personne lui manquait totalement, quoique ses yeux en vissent la manifestation. Il mettait la grâce divine au même niveau que «la loi venue par Moïse» pour condamner, et que la prophétie qui annonçait le jugement. — Dans la scène des didrachmes, le «oui» de Pierre à la question: «Votre Maître ne paie-t-il pas?» dénote encore de l'affection pour son maître qu'il pensait honorer devant ses compatriotes, mais sans aucune connaissance de la dignité de

celui qui était Dieu, Créateur, Seigneur du temple, Fils du souverain sur son trône. Dans un sens, la connaissance précède les affections, car au fond, elle n'est pas autre chose que l'appréhension par le Saint Esprit de l'oeuvre, de l'amour et de la personne de Christ; elle les suit aussi, car les affections pour Christ sont le meilleur moyen de le mieux connaître. Dans le chapitre qui nous occupe, ces mots de Pierre: «Tu ne me laveras jamais les pieds», dénotent de nouveau son affection, jointe au sentiment de la dignité de Christ, mais aussi l'ignorance de la sacrificature du Sauveur, et d'un amour qui trouvait sa satisfaction dans le dévouement du service. Puis, quand le Seigneur lui dit: «Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi», il demande à avoir non seulement les pieds lavés, mais aussi les mains et la tête. Certes, c'était de l'affection pour Christ, puisqu'il estimait comme une chose des plus précieuses d'avoir part avec lui; mais cette affection était accompagnée d'une ignorance complète de l'oeuvre qui avait déjà accompli la purification une fois pour toutes (*).

(*) Je dis: «accompli», parce que, dès ce chapitre 13 jusqu'à la fin du chapitre 17, le Seigneur se présente à nous comme étant au delà de la croix, son *heure* étant *venue* pour aller de ce monde au Père.

C'est dans cette connaissance de l'oeuvre et de l'amour de Christ que se trouve aussi le secret de toutes nos relations avec nos frères. Comme le Seigneur les avait aimés, les disciples devaient s'aimer les uns les autres (verset 34); comme il avait lavé leurs pieds, eux aussi devaient se laver les pieds les uns aux autres (verset 14). A ce propos, remarquons en passant que, lorsque nous avons besoin de la sacrificature pour être nous-mêmes restaurés, ce n'est pas le moment de l'exercer vis-à-vis de nos frères. Pour faire aspersion avec l'eau de la purification sur celui qui avait été souillé par un mort, il fallait un homme pur qui lui-même ne se fût pas souillé (Nombres 19). Si nous manquons de vigilance dans notre marche, nous perdons, avec la communion qui en est la conséquence, le grand privilège du service sacerdotal envers les autres.

Comme nous l'avons dit plus haut, la seconde chose qui manquait à Pierre était la *puissance*. Humainement, il était caractérisé par une énergie, qui lui faisait affronter les difficultés, mais qui, étant l'énergie de la chair, ne le rendait pas capable de les surmonter. «Je te suivrai». «Je laisserai ma vie pour toi». «Je ne t'abandonnerai pas», tel est son langage habituel. C'était de l'affection toujours, mais sans la puissance divine; et cette affection n'empêche pas le disciple de renier son maître. La puissance qui lui manque est celle de l'Esprit, qui est exactement l'opposé de celle de la chair, et qui ne se développe que dans la mesure où la chair est jugée. Il faut, pour qu'elle se manifeste pleinement, que l'homme ait la conscience de sa complète impuissance.

Pierre ne pouvait avoir ni cette connaissance, ni cette puissance, avant la mort et la résurrection de Christ, et avant le don du Saint Esprit, mais les expériences qu'il a dû faire, alors qu'il ne possédait pas encore ces deux choses, lui ont été profitables, le sont et le seront à d'autres. Dans les Actes, tout est changé dans la carrière de Pierre. Connaissance de Christ, puissance, oubli de soi, action bénie sur les autres, se rencontrent à chaque pas. Les choses vieilles sont passées, c'est la nouvelle carrière d'un nouvel homme.

Chapitre 9 - Pierre entre en tentation

(Luc 22: 31-62)

Pierre avait appris dans la scène du lavage des pieds, ce qui était nécessaire pour être en communion avec le Seigneur. En repassant les bénédictions déroulées devant lui dès le début de sa carrière, il semblerait que le cercle en est complet et qu'il ne lui reste rien à apprendre... Il reste une chose, sans laquelle toutes ces bénédictions seraient sans effet, la connaissance et le jugement de la chair et de son absolue incapacité devant Dieu. Le verset 31 du chapitre 22 de Luc introduit cette nouvelle scène: Satan avait demandé à avoir les pauvres disciples pour les cribler comme le blé. Comme dans le cas de Job, l'Ennemi s'était présenté devant Dieu pour les accuser. Se prévalant du moment favorable à ses desseins, où le Seigneur leur serait retiré et où ils seraient extérieurement sans défense, il avait demandé à les mettre sur le crible, bien certain qu'il n'y resterait rien que Dieu pût accepter. Satan pensait les arracher ainsi à Christ; il se trompait. Sans doute, sur le crible il ne resterait rien de *l'homme*, mais ce que *Dieu* avait produit dans les disciples devait y rester. Dans sa haine, Satan ignore que, s'il a toute puissance sur la chair, il n'en a aucune sur Dieu et sur ce qui vient de lui. Dieu accorde à Satan sa demande, parce qu'il a des vues de grâce et d'amour envers Pierre et les disciples comme jadis envers Job. Simon va être abandonné aux mains de l'Ennemi pour apprendre à se connaître. Il fallait de telles voies pour le bénir; elles furent autres envers Saul de Tarse. Ce dernier, à sa première rencontre avec Christ, acquit la connaissance de lui-même sur le chemin de Damas. Quelque pénible qu'elle fût, il eut le bonheur de la faire avec Dieu, et ne fut pas obligé d'y revenir. Dès le début, il put dire: «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien», et aussi: «Nous qui n'avons aucune confiance en la chair». Avant cette rencontre, son caractère naturel arrivé à son entier développement, s'était manifesté pleinement dans ses fruits. Les circonstances avaient prouvé que sa chair était animée, sans raison et sans cause, de la plus terrible inimitié contre Christ qu'il fût possible de voir. Sa conscience, et il en avait beaucoup, car il dit: «J'ai pensé en moi-même qu'il *fallait faire beaucoup* contre le nom de Jésus le Nazaréen», l'avait constitué en ennemi acharné de Jésus. Pierre, nous l'avons dit souvent, avait beaucoup d'amour pour le Seigneur. Si quelque chose était capable d'empêcher sa chair d'agir, et de la garder, c'était bien cela. Eh bien! son amour pour Christ ne faisait que donner confiance à sa chair! Même chez Paul qui avait appris sa leçon, la chair aurait voulu se servir plus tard de la communion avec Dieu, pour s'enorgueillir. Il faut à Paul l'ange de Satan pour le garder de chute, à Pierre il faut la chute et le crible de Satan pour lui ouvrir les yeux.

Mais si l'Ennemi avait déployé son activité, Christ s'était mis à l'oeuvre avant lui et avait devancé le moment du crible: «J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas» (verset 32). Il avait intercédé pour Pierre, avant même qu'il se passât quoi que ce fût dans la conscience du disciple. La première fonction de la sacrificature, celle qui regarde Dieu, avait eu lieu sans que Pierre en sût rien, et en vue d'une chute qui n'était pas encore arrivée; la seconde fonction commence après la chute, quand «le Seigneur se tournant, regarde Pierre» (verset 61), et atteint sa conscience. Un seul regard de Christ est le point de départ de toutes les bénédictions

qui suivront, en rappelant au coeur du disciple tout l'amour qui s'était employé à prévenir sa chute, en l'assurant que cet intarissable amour n'était pas altéré par son infidélité, en atteignant enfin sa conscience pour lui faire répandre les pleurs amers du repentir en présence de la grâce.

Alors seulement Pierre, une fois revenu, sera capable de fortifier ses frères (verset 32), pourra commencer à agir sur le coeur et la conscience des autres. L'action du ministère ne peut s'exercer que dans le jugement de soi-même: tout ce que Pierre avait appris auparavant, ne pouvait le qualifier pour une action bénie auprès de ses frères; ce qui l'en rend capable, c'est la connaissance de la grâce, prenant son point de départ dans l'expérience qu'il a dû faire de son absolue indignité.

Maintenant (verset 33), le Seigneur laisse Pierre mettre au jour toute sa confiance en lui-même: «Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller en prison et à la mort». *Je suis prêt*, c'est bien la chair! Prêt à tout affronter! La chair, même avertie, a *toujours* confiance en elle-même. Si elle avait seulement un atome de force, l'avertissement si solennel du Sauveur aurait dû l'empêcher de tomber. Le moment arrive où Pierre, abandonné à ses propres ressources (versets 35-38), accompagne le Seigneur en Gethsémani. Le Maître aussi est laissé seul; pas un de ses disciples ne veille une heure avec lui. «Veillez et priez», dit-il, «afin que vous n'entriez pas en tentation» (Matthieu 26: 41). Veiller et prier, c'est ce que fait Jésus. Si Pierre eût écouté (il dormait devant la tentation, comme il dormait devant la gloire), la tentation l'eût trouvé sur ses gardes et dans la dépendance de Dieu, et il n'y serait pas entré. Entrer en tentation, pour des êtres charnels, c'était succomber. Christ seul pouvait y *entrer* et en sortir divinement victorieux, et cette victoire, il ne la remporte que par la dépendance. Il aurait pu user de sa puissance pour se délivrer: rien qu'à sa vue, ses ennemis reculaient et tombaient en arrière; il aurait pu demander des légions d'anges, mais il se soumet, supporte la trahison de Judas, abandonne tous ses droits (et quels droits!) entre les mains des hommes, muet comme une brebis devant celui qui la tond, sans une protestation, sans un murmure. Pierre ne veille ni ne prie, entre en tentation et succombe aussitôt. Impatient, il tire l'épée pour se défendre, fait couler le sang, au lieu d'accompagner le Seigneur pour être frappé comme lui. Il suit de loin, et entre dans la cour du souverain sacrificateur, la chair peut le mener jusque-là. Ici, toute sa force charnelle tombe et se réduit en poussière devant la parole d'une servante!

Chapitre 10 - Le sépulcre

(Jean 20: 1-18)

Quelques femmes et le disciple bien-aimé avaient assisté au dernier acte de la croix. Avant de baisser la tête et de remettre son esprit, le Seigneur avait prononcé cette parole: «C'est accompli». Bénédiction d'une portée infinie pour le coeur des disciples, qui recevaient ainsi l'assurance d'un amour divin prenant en pitié leur état et ayant fait à tout prix ce qui était nécessaire pour y pourvoir. C'est accompli! une telle oeuvre ne laissait rien à faire. La croix ne pouvait plus garder la victime. Joseph d'Arimathée et Nicodème sont les instruments choisis

de Dieu pour donner au Sauveur une place avec le riche dans son sépulcre, et c'est là que nous mène le passage que nous venons de lire.

En effet, connaître un amour qui avait fait descendre pour eux le Seigneur jusque dans la mort, n'était pas tout, il restait un grand point à connaître: que contenait le sépulcre? La mort qu'avait-elle fait du Sauveur, ou bien le Sauveur qu'avait-il fait de la mort? Si le tombeau l'avait retenu, son oeuvre était vaine et pas un seul de ceux pour lesquels il s'était donné n'était acquitté, ni justifié. Marie trouve le sépulcre ouvert, Pierre et Jean constatent qu'il est vide. Pierre entre et voit; les attributs de la mort sont là, témoignant par leur présence qu'elle n'a pu retenir sa proie, et qu'elle est vaincue, d'une victoire paisible, sans lutte et sans combat. Le suaire était plié dans un lieu à part, comme on fait d'un vêtement quand on s'apprête à sortir. La preuve du «c'est accompli» était livrée; l'amour qui avait entrepris l'oeuvre, l'avait menée à bonne fin, et les disciples qui ne connaissaient pas encore l'Écriture, sont convaincus par le témoignage de leurs yeux; ils croient et s'en retournent à la maison avec la *connaissance* d'une oeuvre désormais terminée (*).

(*) Pierre semble en avoir été moins convaincu que Jean (Luc 24: 12).

C'est beaucoup, sans doute, mais à la confusion des deux disciples, c'est peu en comparaison de ce que trouve au sépulcre une pauvre femme ignorante. Marie de Magdala, témoin dans sa personne de l'amour de Christ qui l'avait délivrée de la plénitude démoniaque, aimait le Seigneur d'une affection produite par la grandeur d'un tel amour, et qui dépassait de bien loin sa connaissance. Heureuse femme après tout, car la connaissance de Pierre et de Jean peut s'attacher à une oeuvre et en être satisfaite, l'affection de Marie ne le peut; il lui faut autre chose, elle veut la *personne* qui est son objet. Pierre qui était entré dans le sépulcre, n'y avait vu que les linges et le suaire; Marie, cherchant une personne, se baisse en pleurant dans le tombeau et voit des anges. Les linges avaient suffi aux disciples, mais les anges ne suffisent pas à Marie. Même en leur présence, et sans attendre leur réponse, elle se retourne, car il lui faut son Seigneur. D'abord son ignorance complète des choses qui «devaient arriver», l'empêche de le reconnaître, mais «Jésus lui dit: Marie», — un seul mot — Marie.

Quoi d'étonnant qu'il pût y avoir un lien d'affection de Marie à Jésus! que la personne si parfaite du Sauveur attirât toutes les pensées et tout l'amour d'un être ignorant et imparfait, et surtout quand cet être avait été l'objet de tels bienfaits et d'une si grande délivrance! Mais qu'il y eût un lien d'affection de Jésus à Marie, voilà la chose merveilleuse! Entre des milliers de milliers, il la connaissait par son nom comme sa brebis, il se rappelait de la plus misérable. Elle s'écrie: Maître! Il répond, non pas: Va vers mes *serviteurs*, mais; «Va vers mes *frères*, et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». L'affection de Marie, en s'attachant à Christ, a trouvé une révélation plus grande que toutes celles que Pierre avait reçues jusque-là. L'amour qui s'attache à sa personne devient le dépositaire d'une connaissance plus étendue. Avec la simple connaissance de son oeuvre, les disciples s'en étaient retournés chez eux; avec l'amour qui s'attachait à sa personne, Marie de Magdala avait trouvé aux pieds du Sauveur, la connaissance des résultats les plus glorieux de son sacrifice! Et voilà pourquoi Pierre et Jean jouent un rôle si effacé dans cette scène; une faible femme,

restant dans la modestie de son rôle, les devance. Leurs pieds sont prompts, sans doute, pour les mener au sépulcre; Marie, la première, a connu le chemin qui mène directement au Père et, revenant sur ses pas avec cette merveilleuse révélation, en a porté le message aux disciples!

Chapitre 11 - Le service

(Jean 21: 1-14)

Nous trouvons dans ce passage quelques enseignements au sujet du service et de la nourriture des serviteurs du Seigneur. Examinons-le avec quelque détail.

Après toutes les expériences qu'il a faites, Simon Pierre semble désormais qualifié pour le service. Suivi de six autres disciples, il s'en va pêcher sur la mer de Tibérias. Cette entreprise est caractérisée par le fait que Pierre se met à l'oeuvre de sa propre initiative pour obtenir les résultats de son travail. Ils sont nuls, et la nuit s'écoule sans que l'apôtre et ses compagnons voient leur activité couronnée de succès. Pierre employait les mêmes procédés que ceux dont il avait usé dans la scène qui précéda sa conversion. Que de fois, lorsque Dieu nous confie une activité pour son service, nous avons la manière d'agir et les décisions de l'homme selon la chair, et notre travail reste stérile. Il est important de comprendre que dans le ministère tout, *absolument tout*, doit être de Dieu et rien de l'homme. Quand Jésus se tient sur le rivage, la scène change aussitôt; l'aurore d'un jour de bénédiction paraît avec sa présence. C'est *sa présence* qu'il faut avant tout. Tant qu'ils avaient travaillé, lui absent, loin de son regard, leur travail avait été stérile. Cette scène a lieu au point du jour. Il y a *un moment spécial*, déterminé de Dieu pour le service, et les disciples, qui ignoraient ce moment, avaient perdu leur temps toute la nuit. Ils trouvent du poisson au côté droit de la nacelle, dans un *endroit spécial*, connu de Jésus seul, et Pierre doit s'en remettre à cette connaissance pour voir son activité couronnée de succès. Les disciples jettent le filet à *sa parole*: ils ne peuvent dépendre que d'elle. Ils capturent cent cinquante-trois gros poissons: leur pêche, à cette place, est close avec un *nombre déterminé* que le Seigneur seul pouvait connaître. Dès ce moment, ils ont autre chose à faire: ils apportent le résultat de leur travail à Jésus (verset 10). Ils ne pêchent pas pour eux, ni pour les autres, mais *pour le Seigneur seul*. Ah! que nos coeurs, chers serviteurs de Christ, apprennent tous cette leçon. Quand, où, avec qui, par qui et pour qui travaillons-nous? Notre vie est-elle une longue nuit d'activité humaine dirigée par la volonté de l'homme, ou est-elle comme une aurore illuminée de la présence du Seigneur, et dans laquelle nous voyons nos filets se remplir, parce que nous travaillons sous sa dépendance?

Voici maintenant la nourriture: le Seigneur se tient sur le rivage et dit: «Enfants, avez-vous quelque chose à manger?» «Non», répondent-ils. Ils pensent, sans doute, que cet étranger qu'ils n'ont pas encore reconnu, a besoin de nourriture. Mais la question du Seigneur les force à l'aveu que tout leur travail n'a pu jusqu'ici donner quelque chose à Christ. Alors viennent ces mots «Jetez le filet». C'est comme s'il leur disait Si vous voulez me donner quelque chose, il faut que vous l'ayez reçu de moi. Dès lors, Jean ne peut plus le méconnaître, lui que Jésus *aimait*, car le Seigneur était pour lui celui qui donne et auquel on ne donne pas.

Mais un autre point ressort ici: les disciples, eux-mêmes, n'avaient rien à manger. Le travail ne nourrit pas, il donne faim. Même un travail productif, une pêche miraculeuse, laissait les disciples aux prises avec la faim. Que d'âmes, en nos jours d'activité, restent arides malgré leur travail, parce qu'elles se font illusion sur les bénéfices que cette activité leur apporte pour leur vie spirituelle. Ce n'est pas sur la mer, au milieu de l'effort et de l'agitation qui les entoure, c'est sur le rivage, dans le calme, que les disciples entendent cette parole du Seigneur: «Venez, dînez». Ce repas n'est pas apprêté avec les poissons qu'ils ont tirés de leur filet. Il a été préparé par le Seigneur lui-même qui le leur distribue. Ils se nourrissent du résultat du travail de Christ, de ce que lui a fait tout seul pour eux (*). Qu'il en soit ainsi pour nous, bien-aimés. Après avoir apporté au Seigneur le fruit du service pour qu'il en fasse ce qu'il juge bon, sachons nous asseoir au repas auquel il nous convie, nous nourrir de lui dans la retraite du rivage. Revenons toujours, non seulement pour les autres, mais avant tout pour nous-mêmes, à la sainte Parole qui révèle Christ. Après avoir pris son repas, Pierre fut introduit dans un meilleur service où il fut capable de distribuer la nourriture aux agneaux et aux brebis du Seigneur.

(*) Je n'entends nullement expliquer ici la signification typique de toute cette scène. D'autres l'ont fait, et je ne puis que renvoyer le lecteur à leurs écrits.

Chapitre 12 - L'âme restaurée

(Jean 21: 15-19)

Après avoir rassasié tous ses disciples, témoignage d'un amour qui ne faisait aucune distinction entre eux, le Seigneur isole Pierre avec lui, et lui demande: «Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» Pierre aimait le Seigneur, mais il y avait un disciple qui l'aimait, je ne dirai pas davantage, mais mieux que Pierre. Tandis que ce dernier était occupé de son service, Jean était occupé du Seigneur. Il ne se nomme jamais: le disciple qui aimait Jésus, mais le disciple *que Jésus aimait*. Ce qui lui semble merveilleux à enregistrer, c'est que Jésus aimât un être tel que lui, et il ne se lasse pas de le répéter. Jonathan aima David comme son âme, et cependant ne sacrifia pas sa position pour lui; l'amour d'Abigaïl, auquel celui de Jean ressemble davantage, n'était que la conscience de pouvoir être aimée d'un tel homme, elle, «l'esclave pour laver les pieds des serviteurs de son seigneur». Jean, comme Marie de Magdala, était occupé de la personne et de l'amour de Christ, aussi est-il prompt à reconnaître Jésus et n'a-t-il pas besoin, comme Pierre, de quelqu'un qui lui dise: «C'est le Seigneur». Pierre se jette à la mer, avec toute l'impétuosité de sa nature, pour le rejoindre et lui montrer *son* affection; Jean se contente d'être l'objet de l'amour de Jésus.

«M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» Pierre avait dit qu'il l'aimait davantage et l'avait renié. Le Seigneur le prend par la main et remonte avec lui au point de départ de sa chute, à sa confiance en ses forces et en son amour pour Christ. Dans les derniers entretiens du Sauveur avec ses disciples, trois paroles de Pierre avaient exprimé clairement l'état de son âme. «Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé» (Matthieu 26: 33). «Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort» (Luc 22: 33), et: «Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant? Je laisserai ma vie pour toi» (Jean 13: 37). Le

Seigneur va reprendre ces trois paroles, en commençant par la première: «Si *tous* étaient scandalisés». «M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» Tous hélas! l'avaient abandonné, mais Pierre seul l'avait renié! Pierre ne peut donc plus s'appuyer sur son amour pour se comparer à d'autres. Dans son humiliation, il fait appel, non à ses sentiments, mais à la connaissance du Sauveur. Celui-ci *savait*... «Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime». Il n'ajoute pas: «plus qu'eux», car il se compare à Christ, et dans l'humilité il estime les autres supérieurs à lui-même.

Alors Jésus lui dit: «Pais mes agneaux». C'est de l'humilité, jointe à l'amour pour le Seigneur, que découle le pastorat pour les jeunes âmes. Quand le Seigneur trouve ces choses chez les siens, il peut leur confier cet office. D'autres dons, peut-être, ne sont pas aussi absolument liés à l'état intérieur; mais on ne peut réellement s'occuper des besoins des âmes tendres sans abnégation et sans beaucoup d'amour, non seulement pour elles, mais pour Christ. «Pais *mes* agneaux». Ce seul mot nous montre ce qu'ils sont pour Jésus et la valeur de ce qu'il confie à Pierre. Ils sont sa propriété. Le cœur de Christ n'avait pas changé à l'égard de Simon; au premier pas que fait le disciple dans le pénible chemin qui mène à une pleine restauration, le Seigneur lui confie ce qu'il aime. Le cœur de Pierre était brisé, mais soutenu par Christ dans ce brisement. Jésus ne le sonde pas trois fois pour ne lui donner une réponse qu'à la troisième, il la donne déjà à la suite de la première. Quelle délicatesse d'affection et de soins dans la discipline! Si les trois questions eussent été posées sans l'encouragement d'une promesse, à chacune, ce cœur affligé de sa faute, aurait été accablé d'une trop grande tristesse, La promesse, au contraire, le soutient chaque fois sous le coup destiné à le briser. C'est comme le buisson en feu que la grâce empêche d'être consumé. Jésus sonde Pierre trois fois, il avait renié Jésus trois fois. A la dernière, que reste-t-il de lui? Rien que ce que le Seigneur peut voir et a produit. De l'affliction, sans doute, mais jointe à la certitude que cet amour, fruit de son amour, enseveli aux yeux de tous sous les manifestations de la chair, le regard seul de Christ et sa toute connaissance saurait le distinguer et le connaître. «Seigneur, *tu connais toutes choses*, tu sais que je t'aime». A la deuxième question, la surveillance des brebis, à la troisième, la nourriture de *tout* le troupeau, sont enfin placés entre les mains de Pierre. C'est quand, les yeux tournés, par la grâce, sur lui-même, il est obligé de faire appel au Seigneur pour qu'il découvre ce que Pierre renonce à découvrir, c'est alors qu'il se trouve en possession de la bénédiction complète et sans réserve.

Chapitre 13 - Suis-moi

(Jean 21: 18, 19)

Pierre, confiant en lui-même, avait dit: «Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller en prison et à la mort» (Luc 22: 33). L'âme du disciple ayant été brisée, le Seigneur peut l'instruire: «En vérité, en vérité, je te dis: Quand tu étais jeune, tu te ceignais, et tu allais où tu voulais». Au commencement de sa carrière, il disposait, pour ainsi dire, de sa propre force (la ceinture est ce qui fortifie les reins de l'homme (*)); la confiance en lui-même en était le résultat. Il allait où il voulait et marchait ainsi dans l'indépendance. «Mais quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra, et te conduira où tu ne veux pas». A la fin de sa

carrière, quand la vieillesse aurait abattu sa force naturelle, il dépendrait d'autrui pour sa force et devrait consentir à être guidé par d'autres qui le mèneraient où sa volonté ne l'aurait jamais conduit. Pierre avait dit: «En prison et à la mort». La chose aurait lieu, mais nullement avec les forces de l'homme; elle se réaliserait au milieu de la faiblesse du vieillard. «Or il dit cela pour indiquer de quelle mort il glorifierait Dieu». Dieu serait glorifié dans ce brisement complet de l'homme, alors que vieux, faible, et conduit par d'autres contre son gré, il semblerait être devenu un instrument inutile. Comme nous jugeons mal d'habitude ce qui convient à Dieu et ce qui l'honore! Quand, frappés dans nos corps, dans notre intelligence peut-être, nous sommes mis au rebut par les hommes, quand, sentant notre inutilité, nous serions tentés de dire comme le monde, que nous ne sommes plus bons à rien, Dieu déclare que nous lui sommes utiles. Jusqu'ici le disciple, avec toute son énergie, avait plus déshonoré que glorifié le Seigneur. Maintenant l'homme va vieillir, s'affaiblir, mourir, et devant sa mort Dieu dit: Voilà ce qui me glorifie. C'est que cette gloire n'est réalisée que dans des vases brisés, dépendants, et n'ayant pour force que celle de Dieu.

(*) Il est intéressant de voir dans la Parole que l'on se ceint pour la marche (Exode 12: 11), pour le service (Luc 12: 35), et pour le combat (Ephésiens 6: 14).

C'est alors que Jésus dit: «Suis-moi». Il répond à la parole prononcée jadis par Pierre: «Pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant?» (Jean 13: 37). Désormais il va pouvoir le suivre.

Pierre se retourne et voit suivre Jean, «le disciple que Jésus aimait, qui aussi, durant le souper, s'était penché sur sa poitrine, et avait dit: Seigneur, lequel est celui qui te livrera?» (verset 20). Trois choses caractérisent ici le disciple bien-aimé. Il était *l'objet de l'amour de Christ* et en avait conscience, il avait *confiance* en Christ seul, et son attitude pendant le souper montrait qu'il avait une intimité de *communion* avec le Maître, que d'autres ne possédaient pas. Aucun motif n'est plus simple pour suivre Jésus, que celui-ci: son amour, qui nous est connu, nous attire après lui, cet amour gagne naturellement notre confiance et nous met en communion avec le Seigneur. Il était donné à Pierre de suivre maintenant le Seigneur pas à pas, à travers la mort. Les expériences de lui-même, avant d'être «revenu» (Luc 22: 32), étaient désormais terminées; il avait perdu confiance en lui, gagné confiance en Christ, et il entrait maintenant dans le chemin béni où il allait apprendre à réaliser la dépendance jusqu'à la mort. Je dis: «allait apprendre», car cette dépendance ne s'apprend pas d'un seul coup et en une fois, quelle que soit la profondeur du travail opéré dans l'âme. «Quand tu seras devenu vieux», dit le Seigneur; Pierre avait à être éprouvé jusqu'à la mort et là, comme pour son Maître, se trouverait le couronnement d'une vie appelée à glorifier Dieu. Jean a une autre mission: il ne lui est pas donné de suivre le chemin de Christ dans la mort violente, mais de demeurer figurativement jusqu'à ce que le Seigneur vienne, assistant au déclin et à la ruine de l'Eglise et, en rapport avec elle, à cette puissante venue du Seigneur, dont les disciples avaient vu le tableau sur la sainte montagne en rapport avec le royaume. Mais Jean suit aussi

le Seigneur. Il n'avait pas besoin, comme Pierre, d'un ordre ou d'un encouragement pour le suivre; l'amour l'attirait après lui.

En suivant le Seigneur, Pierre n'a pas à s'occuper des autres. «Que t'importe? Toi, suis-moi». Du moment qu'on se retourne, on cesse de suivre et l'on s'arrête. La chose est sérieuse. Pour le suivre, il faut unité de pensée et l'oeil simple. Pierre ne pouvait être occupé à la fois de Jean et de Christ. Pour bien suivre le Seigneur, il faut qu'il se soit emparé si puissamment de nous que nous ne nous appartenions plus. C'est là le seul moyen du renoncement à nous-mêmes, le seul moyen de porter courageusement notre croix; nous estimons que Jésus seul vaut la peine d'être suivi ici-bas, même au prix d'une vie de souffrances. Les disciples l'ont suivi de deux manières: avant et après la croix. Au premier chapitre de Jean, Jésus dit à Philippe: «Suis-moi», au dernier chapitre, il dit à Pierre: «Suis-moi». Dans le premier cas, avant la croix, les disciples avaient tout abandonné pour le suivre, car ils avaient foi en lui, mais leur marche s'arrêta devant le Calvaire, et ils s'enfuirent tous. Pierre persista le dernier, et le suivit de loin; nous avons vu où cela aboutit.

Au delà de la croix, le chemin interrompu recommence, mais les disciples suivent désormais un Christ ressuscité, céleste, qui imprime son caractère à leur marche. Cette marche devient céleste. Avant la croix, bien qu'avec d'autres motifs et d'autres sentiments que les disciples, les foules pouvaient le suivre; après la croix, le monde ne le peut plus, car il faut pour cela la fin du vieil homme et la puissance de l'Esprit, deux choses trouvées par le croyant seul, dans la mort et la résurrection de Christ.

Que Dieu nous donne une intensité soutenue et toujours croissante d'énergie pour le suivre. En le suivant, lui qui «nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces» (1 Pierre 2: 21), nous deviendrons des modèles pour d'autres. Notre immense privilège est de posséder en lui l'homme modèle marchant ici-bas dans une perfection absolue, et l'homme modèle sanctifié dans le ciel pour nous; mais en le suivant, je le répète, nous pouvons devenir nous-mêmes des modèles pour nos frères. L'apôtre Paul disait: «Soyez tous ensemble mes imitateurs, frères, et portez vos regards sur ceux qui marchent ainsi, suivant le modèle que vous avez en nous» (Philippiens 3: 17). Paul ne se donnait pas comme devant être suivi, ce qui aurait été se substituer à Jésus, mais il offrait l'exemple d'un homme qui, n'ayant pour objet que cette personne bénie, s'était mis à la suivre ici-bas et courait vers elle, l'ayant pour but dans la gloire. Ainsi la personnalité de Paul ne cachait pas le Seigneur à ses frères, mais, bien au contraire, le mettait en pleine lumière comme le seul objet digne d'être suivi, digne d'être atteint!

Méditations de J.N.D.

Méditation de J.N.D. n° 28 - Ephésiens 1

Darby J.N. – ME 1888 page 55

Ce chapitre nous montre: 1° ce que nous possédons déjà comme rachetés; 2° l'espérance de la gloire; 3° le Saint Esprit qui nous est donné ici-bas, pendant l'absence de Christ, comme arrhes de notre héritage, en attendant la rédemption de toutes choses. C'est du Saint Esprit, arrhes de notre héritage, source de notre force et de notre communion, que je désire vous entretenir aujourd'hui.

Le Saint Esprit est donné aux croyants (verset 13). Du temps des apôtres, il manifestait sa présence par des dons extraordinaires. Ces dons ayant pris fin, le fait de sa présence est aujourd'hui méconnu et oublié. On ne voit pas les enfants de Dieu se confier dans la présence et la puissance du Saint Esprit, pour être dirigés par lui. Le Saint Esprit gouverne l'Eglise; si l'on perd de vue cette vérité, on oublie du même coup que Satan gouverne le monde et en est le prince. Les Ecritures ne parlent jamais de *l'influence* du Saint Esprit; elles présentent le Saint Esprit comme Dieu, comme une personne agissante. Le Saint Esprit nous communique la vie; mais ce n'est pas là la présence du Saint Esprit gouvernant les saints individuellement, et collectivement l'Eglise.

Le Seigneur dit à ses disciples en s'en allant, qu'il leur enverrait un Consolateur qui serait éternellement avec eux. Après avoir tout accompli, Jésus s'est assis à la droite de Dieu et le Saint Esprit a été envoyé, non au monde, mais aux disciples seuls.

L'Esprit est l'agent divin immédiat dans la création (Genèse 1: 3) et sur nos propres cœurs, mais ce n'est pas là sa présence personnelle en nous. Il faut aussi distinguer entre les dons du Saint Esprit et sa présence. Il est des hommes qui ont le don de faire des miracles et que le Seigneur n'a pas connus. Balaam qui prophétisait par l'Esprit, était un réprouvé. Judas a fait des miracles sans être converti. Saül était parmi les prophètes et tomba sous le jugement de Dieu. Le Saint Esprit étant Dieu, agit comme Dieu dans sa souveraineté, sans égard à l'état du cœur. Dans l'Eglise, il distribue les dons comme il veut. Le Saint Esprit produit la vie en nous; c'est par l'efficacité de son opération que nous sommes engendrés de Dieu. Il nous convainc de péché, et nous rend d'abord misérables par la vue de ce que nous sommes. Nous arrivons ainsi à la conviction de notre entière impuissance. L'effet en est de nous introduire dans le sentiment d'une responsabilité toute nouvelle vis-à-vis de Dieu, responsabilité qui découle de la grâce et n'a rien à faire avec la responsabilité de l'homme sous la loi. Quand l'Esprit a fait naître en nous ce sentiment, il nous affranchit et produit la joie. Ces opérations de l'Esprit de Dieu ne sont pas encore sa présence.

Lisons maintenant quelques passages qui nous parlent de ce dernier fait: Galates 4: 6. Romains 8: 15. Au commencement de la vie chrétienne, avons-nous dit, l'Esprit communique

la vie, mais, lorsqu'on est enfant, on reçoit le Saint Esprit comme gage de l'adoption, et l'on crie: Abba, Père.

2 Corinthiens 1: 20-22. Jean 7: 39. Le Saint Esprit est donné à ceux qui croient.

Ephésiens 1: 13. Romains 8: 15. Le Saint Esprit est le sceau de notre salut; ce don est la conséquence de l'accomplissement de ce salut. L'Esprit ne pouvait être donné avant cet accomplissement, avant que Jésus fût glorifié. Auparavant, il était un Esprit prophétique, tandis que maintenant il est nécessairement, pour les croyants, le sceau de ce qui est accompli, le sceau de leur salut. Il rend témoignage dans nos coeurs des pensées de Dieu. Il ne peut être en nous un esprit de crainte; il ne nous place pas sous la loi; il nous révèle les pensées de Dieu, et ces pensées sont que Dieu nous considère non comme des serviteurs, mais comme des enfants. Depuis la Pentecôte, quand il est question de l'Eglise, c'est le mot *nous* qui est employé. Il *nous* a aimés, *nous* a lavés, *nous* a fait rois et sacrificateurs, *nous* a ressuscités. Désormais, l'Esprit n'est plus un esprit de prophétie, en sorte que celui qui parle puisse être étranger aux événements qu'il annonce; c'est un esprit d'accomplissement, de communion, le sceau de mon adoption, de mon salut, et les arrhes de ma gloire.

Ce n'est pas l'humilité qui dit: Je ne sais pas si j'ai le Saint Esprit. Le témoignage de l'Esprit ne peut être douteux. De ce que quelques-uns rêvent, il ne s'ensuit pas que ceux qui veillent ne puissent avoir la certitude de ce qu'ils voient. Le Saint Esprit est le gage de tout ce que nous possédons; il est un esprit de liberté, de joie, de force. Il est vrai qu'on peut être joyeux sans être converti; qu'on peut écouter l'évangile avec joie, sans que la conscience soit atteinte; mais quand l'Esprit est là, son fruit se manifeste bientôt, et nous fait voir si cette joie était vraie ou fausse. On trouve toujours chez celui qui est vraiment converti, à côté de la joie et malgré elle, une conscience vivifiée, parce que l'âme a été introduite en la présence de Dieu. L'enfant de Dieu n'est pas seulement joyeux de son pardon; il est joyeux de faire la volonté du Père. C'était la joie de Christ. Si nous ne faisons pas cette volonté, loin d'être joyeux, nous serons tristes et mal à l'aise. Notre conscience ne peut être satisfaite quand nous perdons, par notre désobéissance, la communion avec Dieu. C'est cette communion qui fait que l'enfant de Dieu hait le péché même, et non pas les conséquences du péché, qu'il le hait par amour pour son Père et non pas pour échapper au châtement. Celui qui serait joyeux d'être pardonné et qui, alors même que le péché lui permettrait d'entrer au ciel, ne haïrait pas le péché, celui-là ne serait pas un enfant de Dieu. La joie d'un homme inconverti n'est pas une joie dans la présence et dans la communion de Dieu lui-même. Elle peut être produite par la présence des enfants de Dieu, ou par une bonne prédication. Une conscience délicate, plus joyeuse dans la présence de Dieu que hors de cette présence, ne peut se trouver que chez un vrai enfant de Dieu. Il se sent mal à l'aise dans le monde, il peut se sentir tout à fait au large en la présence de Dieu. L'effet d'une fausse joie est d'endormir la conscience.

Voilà ce qui distingue la présence du Saint Esprit dans l'âme de l'enfant de Dieu qui est affranchi.

Un autre caractère du Saint Esprit est la connaissance et l'intelligence des choses de Dieu. L'onction de la part du Saint (1 Jean 2: 20) est un Esprit d'intelligence qui fait connaître toutes choses. Ce n'est pas l'onction du Sage, mais celle du Saint. Si nous pratiquons le péché et contristons l'Esprit, nous ne pouvons avoir cette connaissance dans une grande mesure. C'est dans la communion de Dieu, que nous connaissons et comprenons les pensées de Dieu. Dieu est un ami dont nous connaissons les pensées intimes. Celui qui est habitué à voir en Christ les conseils, les pensées, les promesses de Dieu, comprend les pensées de Dieu; elles ne se révèlent pas à celui qui ne vit pas dans sa communion. Ces choses sont cachées aux sages et aux intelligents et révélées aux petits enfants. Quand nous nous sentons petits, nous comprenons la puissance et la richesse de Dieu. C'est le péché seul qui nous obscurcit la parole de Dieu, car l'onction de la part du Saint nous fait connaître toutes choses.

Le Saint Esprit, en nous révélant l'accomplissement du salut, est le sceau de notre adoption; il est un esprit de joie, d'affranchissement, de liberté. Il est un esprit de force; le nouvel homme n'est pas la force, mais l'Esprit est la force du nouvel homme. Ceux qui croient ont la vie éternelle le Saint Esprit devient la puissance de cette vie il fortifie ceux qui la possèdent. Il nous communique les choses de Christ avec la conscience qu'elles sont à nous, ce qui le distingue de l'esprit prophétique. Si je passe dans ce monde souillé, le coeur occupé de Dieu, c'est par le Saint Esprit qui est un esprit de force, car il m'enlève à ce qui m'entoure et m'entretient de Christ, du ciel, de Dieu, et me fait jouir des choses de Christ comme étant miennes. Il nous donne, dans la communion de Dieu, la certitude que Dieu est pour nous. L'oeil est simple, le corps plein de lumière; nous sommes du parti de Dieu dans le monde.

Si tout cela est vrai, l'Eglise de Dieu rend témoignage par son état, qu'elle a contristé, que nous avons contristé le Saint Esprit. Elle est faible, privée de connaissance, de certitude, de puissance. Elle ne se distingue pas, aux yeux du monde, par les résultats de sa communion avec Dieu. C'est un état humiliant. Nous nous sommes, hélas! contentés de peu de chose. Rebroussons chemin; humilions-nous devant Dieu; prions pour nous-mêmes; intercédons pour l'Eglise.

Méditation de J.N.D. n° 29 - Lévitique 16

Darby J.N. - ME 1888 page 235

Ce chapitre traite du grand sacrifice qui était offert pour le peuple une fois l'an, type du sacrifice de propitiation offert par Christ une fois pour toutes (Hébreux 9: 11-14). Une chose indispensable aux sacrifices était la présence de Dieu; sans cette présence, il ne pouvait y avoir pour le peuple aucune communion.

Le souverain sacrificateur entrait seul devant Dieu, et commençait par faire expiation pour lui et pour sa maison, après quoi il faisait expiation pour le peuple. Aaron et ses fils représentent toujours l'Eglise, non pas sous l'aspect d'un seul corps, mais comme une famille de sacrificateurs. Mais de plus, Jésus qui a intercédé pour le peuple sur la croix, est encore là devant Dieu pour lui; seulement, il n'est pas encore sorti du tabernacle pour apporter à Israël

l'assurance de l'acceptation du sacrifice. Nous qui avons cru, nous avons d'avance espéré en Christ. Les Juifs croiront quand ils verront; nous croyons sans avoir vu. C'est là la bénédiction de l'Eglise; elle participe aux promesses et à l'appel de Dieu et à toute l'efficacité du sacrifice.

Il y avait deux boucs, l'un pour l'Eternel, l'autre pour être Azazel (le bouc qui s'en va) pour le peuple. Le premier était tué et son sang offert à l'Eternel, type de la présentation du sang de Christ à Dieu; l'autre était chargé vivant du péché du peuple et envoyé au désert.

Afin que Dieu fût pleinement glorifié et pût agir en amour envers les pécheurs, il fallait qu'une expiation fût faite et que le sang fût offert à Dieu. Si Dieu tolérait le péché, ce ne serait pas de l'amour pour les pécheurs, mais une indifférence pour le mal qui déshonorerait son caractère; ce serait l'amour de Dieu, comme le comprennent les mondains. Mais il y a une intelligence spirituelle qui comprend que Dieu ne peut agréer le mal en sa présence. Il était convenable que le chef du salut fût consacré par les souffrances; il fallait que le Fils de l'homme fût élevé; il fallait, que le caractère de Dieu fût pleinement glorifié, et que nos péchés fussent complètement éloignés de nous, afin que nous pussions avoir communion éternelle avec Dieu.

Le sang ayant été présenté et l'expiation faite, l'amour peut découler librement du trône de Dieu, et la grâce être annoncée aux pécheurs. Ce qui met la conscience à l'aise quant à nos péchés, c'est que tous ont été mis sur la tête de Jésus qui les a confessés. Il est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.

On trouve dans ce chapitre trois grands faits:

1. Le sang présenté à Dieu.
2. Les souillures du tabernacle purifiées par le sang.

237

3. Les péchés du peuple, confessés par le souverain sacrificateur et mis sur le bouc Azazel.

Considérons ces points l'un après l'autre:

1. Jésus est entré dans le ciel, dans le lieu très-saint, où Dieu habite une lumière inaccessible. Le chemin des lieux saints n'était pas encore manifesté, tant que le premier tabernacle était debout. Ce chemin est manifesté aujourd'hui; le voile a été déchiré, et nous contemplons la gloire de Dieu à face découverte. Cela établit un grand contraste entre les Juifs et nous. Les Juifs pouvaient, selon leurs lumières, faire des choses qui seraient pour nous de grands péchés. Nous avons été admis dans la présence de Dieu sans voile, quant au principe de nos relations avec lui. Il n'y a rien entre Dieu et nous. Si le voile a été déchiré, Dieu dans toute sa sainteté, et le monde dans tous ses péchés, sont en présence sans intermédiaire. Comment Dieu ne consume-t-il pas le monde? Jésus a pris sur lui le péché et l'a ôté de devant Dieu! — Tous les moyens que Dieu avait employés jusqu'à la mort de Christ, se sont montrés vains; tel est le résultat de l'expérience que Dieu a faite de l'homme pendant 4000 ans. Alors la grâce, c'est-à-dire l'activité de Dieu en amour envers les pécheurs condamnés, s'est manifestée. Elle se manifeste aujourd'hui, jour favorable, jour de salut, tandis que le monde est condamné, mais que le jugement n'est pas encore exécuté. Telle est l'économie actuelle.

Le sang de Christ, présenté à Dieu, permet à Dieu d'agir saintement dans son amour envers les pécheurs. Ce sang est la voie, le chemin de l'amour de Dieu. Il n'y a aucune inconséquence en Dieu, sans quoi on ne pourrait se reposer sur lui. Le sang n'est pas sur nous, il est devant les yeux de Dieu; il a été répandu par aspersion sur le trône de Dieu, qui devient ainsi nécessairement un trône de grâce. Si je possède la vie divine, je vois combien ce sang est précieux, mais ce n'est pas la mesure de mes pensées qui est la mesure de mon assurance; la foi regarde aux pensées de Dieu, et je sais par la foi que Dieu estime le sang de Christ comme il doit être estimé. Il voit toujours des mêmes yeux: «Quand je verrai le sang, je passerai par-dessus vous». C'est là l'assurance de la foi et notre sécurité. Rien n'a fait ressortir, comme la rédemption, l'horreur de Dieu pour le péché. Pour être toujours en la présence de Dieu, pour être en repos quant à nos relations avec lui, nous n'avons qu'à voir le sang de Christ accepté de Dieu. Dieu a accepté l'expiation; il n'est donc plus question de péché entre moi et Dieu. Je ne parle pas ici du combat contre le péché. Quand je pense à moi-même, j'ai nécessairement la conscience du péché; si je pense à Dieu, je n'en ai plus aucune conscience. Le sang est devant Dieu, et si le péché n'est pas entièrement expié, le sang n'a aucune valeur. Le sang est la réponse de Dieu à toute accusation de Satan contre moi. C'est ainsi que ces accusations tombent, et c'est là une source de paix continue;

Il y a une expression parfaite de l'amour de Dieu envers nous. Dieu nous a aimés quand nous étions dans nos péchés et, lorsqu'il a été fatigué de nos iniquités, au lieu de se débarrasser de nous il s'est débarrassé d'elles par Christ! Dieu nous a tant aimés qu'il a donné son Fils; à la croix, il a manifesté son amour. Il n'a point épargné son Fils pour moi; ce que le ciel contient de plus précieux a été livré pour moi. L'amour de Dieu, l'expiation pour l'homme, voilà ce qu'enseigne et ce que manifeste la croix de Christ. La conscience se réveille devant la croix, mais elle trouve en Christ un plein repos.

2. La purification du lieu saint figure la purification de ce monde et de toute la création dans ses relations avec Dieu. C'est dans ce monde que Christ a souffert; afin que Christ prenne son héritage, il faut que cet héritage soit purifié. Le péché a tout souillé; il faut une réconciliation de toutes choses par le sang de Christ. C'est de cette purification du lieu saint, qu'il est question en Colossiens 1: 19, 20: «En lui, toute la plénitude s'est pluë à habiter, et, par lui, à *réconcilier toutes choses* avec elle-même, ayant fait la paix par le sang de sa croix, par lui, soit les choses qui sont sur la terre, soit les choses qui sont dans les cieux».

3. Dans le bouc Azazel, nous voyons Christ substitué à nous, comme s'il avait commis tous nos péchés qui sont mis sur sa tête et qu'il a confessés, car il était à la fois victime et sacrificateur. C'est un grand soulagement de comprendre qu'il n'y a aucun de nos péchés qui n'ait déjà été confessé devant Dieu. C'est ce qui m'engage à les confesser. Impossible de le faire, si l'on pense que ces péchés nous feront condamner. Mais si Christ l'a fait et si la colère est déjà tombée sur lui, notre coeur est soulagé et nous pouvons hardiment confesser nos péchés sans crainte d'être condamnés. C'est ce qui ôte la fraude du coeur (Psaumes 32: 2). C'est ainsi que je sais que je suis éternellement sauvé, sinon Christ serait mort en vain. Dieu serait injuste s'il m'imputait mes péchés, puisque Christ en a déjà porté la peine. Ils sont tous

sur le bouc Azazel. «Mon serviteur juste... portera leurs iniquités». Impossible de sonder cet amour de Christ. Plus il était saint, plus il était accablé du poids de nos péchés. Plus il comprenait la sainteté de Dieu, plus il avait horreur du péché. Plus il connaissait l'amour de Dieu, plus il a senti sa colère.

Mes péchés sont, avec le bouc Azazel, dans une terre inhabitable. Ils sont restés dans la tombe de Christ. Le même coup qui a déchiré le voile, a ôté tous mes péchés de devant la face de Dieu!

Méditation de J.N.D. n° 30 - Luc 22: 14-30

Darby J.N. - ME 1888 page 256

A la table où le Seigneur leur parlait de son anéantissement jusqu'à la mort dans l'institution de la cène, les disciples se disputent pour savoir lequel d'entre eux sera estimé le plus grand. Ils n'ont pas compris que le principe de l'enfant de Dieu, du disciple, est d'être serviteur, serviteur de tous, par la puissance de l'amour de Dieu agissant en lui. Etre grand ici-bas est l'opposé du principe chrétien. On élève dans le monde des monuments aux bienfaiteurs de l'humanité; le seul monument que le monde ait élevé à Christ est la croix. Mais la croix, c'est la grâce. La grâce fleurit dans la vallée de l'humilité; c'est dans les vallées, et non au sommet des montagnes, que tout prospère.

La chair s'élève toujours, mais de plus, elle ne sait faire face à aucune difficulté. Comme dans le cas de Pierre, elle peut bien nous pousser au milieu du danger, mais jamais nous en faire sortir. Devant les obstacles, elle nous fait tomber ou bien elle s'endort. Et pourtant, ce sont ces mêmes disciples auxquels Jésus dit qu'ils ont persévéré avec lui dans ses tentations!

Tant qu'il est ici-bas, le Seigneur se montre comme Juif et Messie au milieu des Juifs; tout change, quand il monte à la droite de Dieu. Il nous est important de comprendre que nos relations sont avec Christ dans la gloire, et non pas avec Christ sur la terre. Quand bien même Paul l'aurait connu selon la chair, il ne l'aurait cependant plus connu de cette manière dans la suite. Quand on confond ces deux choses, on applique à l'économie actuelle des principes qui concernent les Juifs. Les richesses qui étaient une bénédiction pour eux sont, pour le chrétien, un grand piège. Notre vocation étant céleste, nous y sommes d'autant plus libres que nous avons moins d'attaches ici-bas. Gloire, honneur, richesses, sont autant de liens qui, en nous attachant à la terre, affaiblissent nos vrais liens avec le ciel.

Lorsque Christ, le Créateur, a été mis en croix, tous les fondements ont été renversés. En deçà de la croix, l'homme est désormais ruiné et perdu; dans la croix, il trouve son salut. Mais il nous faut encore aller au delà de la croix.

Tout ce que possédaient les Juifs était extérieur et terrestre; c'étaient les rudiments du monde. Or Christ s'est donné lui-même pour qu'il nous retirât du présent siècle mauvais. Le monde est ainsi jugé par la croix de Christ. En condamnant Christ, le monde s'est condamné lui-même, et tout a été rompu entre lui et Dieu. C'est désormais la grâce seule qui est le principe selon lequel Dieu peut agir.

Dans la cène, Jésus donne à ses disciples un gage d'amour; mais auparavant, ayant joui pour la dernière fois avec eux du mémorial de la délivrance des Juifs, il prend un autre caractère. Il reçoit une coupe, non celle de la cène, il la distribue aux disciples sans en boire lui-même, et il ajoute: «Car je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu» (verset 18). Il prend désormais, d'une manière ouverte, le caractère du nazaréat, celui de la séparation d'avec les pécheurs. Il était venu au milieu des pécheurs, les cherchant, lui-même sans péché. Il prend désormais la position de séparation, de sainteté, pour s'asseoir à la droite de Dieu. C'est par la résurrection que Jésus a été pleinement déclaré Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté. Cette résurrection est une évidence publique de la puissance de la vie de Dieu et de la sainteté de Christ (Romains 1: 4; Hébreux 7: 26). Christ est maintenant ouvertement séparé des pécheurs. Quand il reviendra, il apparaîtra «sans péché» pour les siens, et repoussera le péché de sa présence, tandis que, sur la terre, Christ a été l'ami des pécheurs et des gens de mauvaise vie. Le chapitre 6 des Nombres montre le caractère du nazaréat. Le vin est le signe d'union et de rapports entre convives. C'est pourquoi il est dit que le vin réjouit Dieu et les hommes (Juges 9: 13), mais le nazaréen n'en buvait pas. Le chrétien doit aimer les pécheurs, mais se séparer du péché; il est nazaréen comme Jésus; sa sainteté correspond à la position que le Seigneur occupe maintenant, lui qui a dit: «Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité». C'est par la mort et par la résurrection, que Jésus a pris cette place de séparation vis-à-vis du monde et des pécheurs. Quand le royaume de Dieu sera venu, nous serons tous ensemble dans la joie du Seigneur, avec lui. Maintenant, le chrétien est joyeux, sans doute, mais affligé. Il ne peut être joyeux ici-bas avec le monde qui a tué son Sauveur. Beaucoup de temps s'est écoulé depuis, mais le temps n'y fait pas de différence, le caractère du monde reste le même; il faut être converti pour ne plus lui appartenir. Si notre cœur appartient à Jésus, il nous est impossible d'être autrement qu'affligé dans le monde. Le monde se divertit, il danse sur le tombeau de notre Sauveur.

Mais, d'autre part, le chrétien se réjouit dans le Seigneur, est joyeux de sa part céleste, à laquelle le monde ne comprend rien. La joie du chrétien est une espérance pleine de gloire; mais ici-bas il reste toujours nazaréen et ne peut avoir la gloire dans ce monde. Il invite, il conjure les pécheurs de se convertir, mais il ne peut avoir communion avec eux. Jésus a été rejeté du monde et reçu dans le ciel; c'est aussi la position du chrétien. Notre Souverain Sacrificateur est élevé au-dessus des cieux. Il nous a laissé un mémorial de son amour dans la cène. S'il n'est plus présent avec nous ici-bas, c'est qu'il s'est donné pour nous. Son absence n'est pas indifférence, car la cène est le mémorial de son amour parfait pour nous.

Christ nous introduit par une vie toute nouvelle dans le royaume céleste. Nous ne sommes pas transportés dans le royaume du Fils bien-aimé sans posséder sa vie, celle du second Adam, qui est Esprit vivifiant. Nous sommes rendus participants de la nature divine. La conversion est non seulement un changement, mais la communication d'une vie qui nous était inconnue auparavant, vie cachée en Christ, séparée des pécheurs, séparée du monde.

Méditation de J.N.D. n° 31 - Luc 23: 32-46

Darby J.N. - ME 1888 page 275

Le brigand converti a partagé dans ce monde le sort de son compagnon; dans le ciel, il partage celui de Jésus. La différence entre les deux brigands vient de Dieu, non des circonstances. Dieu peut se servir des circonstances, mais elles ont souvent un effet tout opposé sur les âmes, comme on le voit dans le cas de ces deux hommes. *En principe*, toute âme sauvée se trouve dans la même situation que le brigand; et personne n'a jamais été sauvé autrement que lui. On trouve en lui une foi vivante, plus vivante que celle de beaucoup de chrétiens qui passent tranquillement leur vie dans ce monde.

Il y a une oeuvre faite *pour* le brigand et une oeuvre faite *en* lui. Quand l'oeuvre est faite en nous, nous jouissons de tous les effets de l'oeuvre faite pour nous. La parole de Dieu nous présente des cas extraordinaires pour nous enseigner de grands principes. Le péché d'Adam n'est pas différent de ceux que nous commettons, mais nous en voyons bien mieux les effets, quoiqu'ils soient les mêmes pour nos péchés. De même, le salut du brigand est exactement semblable au nôtre.

Le brigand avait une grande foi. Jésus était condamné par la puissance civile, abandonné des siens, rejeté du monde, traité comme un malfaiteur. Rien en lui ne pouvait faire reconnaître le Fils de Dieu. Extérieurement, rien ne devait faire croire en lui; il était même plus bas que le malfaiteur qui osait l'outrager, parce qu'il s'était dit le Christ, le Fils de Dieu. Toute l'inimitié, toute la haine du coeur charnel était déchaînée contre lui. Et cependant, c'est alors que le brigand l'appelle son Seigneur, et voit en lui le Christ.

Les incrédules peuvent tolérer toutes les idoles, toutes les religions fausses, ils prétendent pouvoir honorer une procession qui passe dans les rues; on admet tout dans le monde, excepté de prêcher publiquement Christ. Toutes les fois que Satan voit les droits de Christ proclamés ici-bas, il s'en irrite. Même un brigand outrage Jésus qui le supporte sans ouvrir la bouche, se mettant ainsi au-dessous de celui qui l'injurie.

«Ne crains-tu point Dieu?» dit à son compagnon le brigand dont le coeur est touché. Sa conscience le place en la présence de Dieu; c'est là le commencement de la sagesse. C'est la foi, reconnaissant Dieu dans ses droits. La philosophie, l'intelligence, jugent Dieu selon leurs pensées, mais du moment que la conscience agit, l'homme prend sa place devant Dieu et se soumet. Toutes les plus belles idées qu'on peut avoir de Dieu ne changent point, comme telles, nos relations avec lui; la conscience n'en est pas atteinte. Ce n'est qu'en se présentant à Dieu comme pécheur que l'homme se soumet à Dieu. Quand nous voyons dans les souffrances, dans la mort, tous les effets du péché, nous comprenons que nous avons été chassés du paradis par le péché.

On n'a pas de sentiment profond sans en parler; la religion qu'on garde pour soi est bien faible. Le commencement de la conversion du brigand est de craindre Dieu. Il censure fortement son compagnon. La présence de Dieu avait changé l'état moral et la dureté de son

coeur. Cette présence devient pour lui la circonstance dominante. Le péché n'est plus ce qui nuit à notre réputation, mais ce qui offense Dieu justement. Cet homme ne tient plus au jugement de l'homme, il songe à celui de Dieu. Quand la conscience est éveillée, la pensée dominante est la crainte de Dieu; l'âme est toute préoccupée de Dieu et de son état devant lui. L'homme introduit dans la présence de Dieu, se juge comme Dieu le juge; tandis que l'homme naturel essaye d'éviter de penser à Dieu, cherche à s'étourdir pour se persuader que Dieu ne pense pas à lui. Mais Dieu ne nous oublie pas, et nous n'en avons pas de plus grande preuve que notre malaise dès que nous pensons avoir à faire avec lui.

La conviction de la justice de notre condamnation suit le réveil de la conscience. C'est là la franchise chrétienne, c'est la vérité dans le coeur. Le jugement de Dieu ayant pénétré dans le coeur, celui-ci se juge justement. «Et pour nous, dit-il, nous y sommes justement». Il ne cache pas son péché et ne perd pas son âme pour garder sa réputation, comme, hélas! bien des gens le font. Il connaît Dieu et se connaît lui-même, ce que les hommes les plus savants ne peuvent faire, s'ils ne sont pas, comme lui, réveillés par la présence de Dieu.

Jésus était là, crucifié parce qu'il était juste, parce qu'il n'avait rien fait qui ne se dût faire. C'est ce que les Juifs n'avaient pas vu, ce que les disciples n'avaient pas compris; le brigand le reconnaît. Il a la lumière du Saint Esprit, l'intelligence éclairée pour connaître le Seigneur Jésus comme homme. Il le voit outragé, humilié, ne se vengeant d'aucune insulte, et son coeur est touché. Il prend le parti de Jésus, témoigne en sa faveur; il l'aime. C'est le même mobile qui pousse aussi les chrétiens à se mettre du côté de Jésus contre ceux qui l'outragent. Le brigand voit la gloire et la perfection de Christ.

Il dit aussi: «Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume». Quand l'appelle-t-il Seigneur? Ce n'est pas au milieu d'un monde tranquille, au milieu d'enfants de Dieu, où si souvent même on a honte de le nommer. Ici Jésus, condamné par les puissances ecclésiastiques et civiles, est proclamé Seigneur par un pauvre brigand, avec une simplicité de foi et une conscience parfaites. Cet homme attend son règne, quoiqu'il ne le voie que sur la croix. Il a compris la gloire à venir du Seigneur; son coeur et ses affections sont à lui. Il oublie ses souffrances corporelles, il ne songe qu'au Seigneur, il le confesse; il a la force de reprendre son compagnon.

Crainte de Dieu, connaissance de soi-même, connaissance de Jésus, foi en lui et foi en son règne, oubli de soi, désir d'avoir part et jouissance avec lui... cette foi nous fait honte. Pas un de nous n'en a une pareille, aussi vive, aussi efficace. Tels sont les grands traits de la conversion.

La réponse du Seigneur vient au-devant de la confiance et des espérances de cet homme. Comment le brigand qui se disait justement condamné par les hommes, peut-il dire à Jésus de se souvenir de lui? C'est qu'il y a en Christ quelque chose qui touche le coeur. Il a pris sur lui notre condamnation. La certitude de l'amour de Dieu et la vue de Jésus portant notre condamnation, mettent le coeur au large. Cela produit la confiance et nous fait dire: Seigneur, souviens-toi de moi! Si tous nos péchés n'étaient pas déjà ôtés de devant Dieu, il faudrait qu'ils

fussent produits au grand jour du jugement. La confiance du brigand était fondée; un moment avait effacé tous ses péchés.

«Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis». Ce brigand a été le seul compagnon de Jésus pour passer de la croix dans le paradis. Jésus a pris place avec lui dans la condamnation, lui, entre avec Jésus dans le troisième ciel, et partagera bientôt sa gloire. Son péché a été entièrement effacé; il a été rendu pur aux yeux de Dieu par l'oeuvre de Christ. Il faut cela pour avoir une vraie paix. C'est parce que notre péché a été placé entièrement devant Dieu et que Jésus l'a confessé et porté, que nous sommes dans la lumière, dans la paix et dans la confiance devant Dieu.

Le brigand était rendu digne d'être «aujourd'hui» dans le paradis. Si nous croyons, la même grâce nous est faite. Nous pouvons être aujourd'hui pleinement en paix, si nous croyons Dieu sur parole, quand il nous dit que le sang de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de tout péché.

Jésus dit au brigand: «Avec moi». C'est la seule consolation apparente que Jésus ait dans ce moment-là. Pendant qu'il était sur la croix, il a pu voir dans le brigand le résultat de la croix.

Méditation de J.N.D. n° 32 - Exode 29

Darby J.N. - ME 1888 page 316

Si Dieu nous a rachetés, c'est afin de pouvoir demeurer au milieu de nous (verset 46). La chose sera pleinement accomplie, lorsque le tabernacle de Dieu sera avec les hommes; aujourd'hui, cette bénédiction a son accomplissement partiel en ce que le Saint Esprit habite au milieu de nous (Ephésiens 2: 19-22). Il est contristé par l'état de l'Eglise, mais il n'en est pas moins là pour agir sur nous, nous faire accomplir le bien, louer le Seigneur, comprendre sa Parole. La responsabilité de l'Eglise serait bien mieux comprise, la puissance bien plus réalisée, il y aurait parmi nous une bien plus grande jouissance de la présence de Dieu, si nous rapportions tout à cette présence, si nous comprenions cette vérité qu'il nous a tirés du monde pour habiter au milieu de nous. Depuis la Pentecôte, il n'est plus parlé du Saint Esprit que comme étant sur la terre avec l'Eglise, bien que, comme Dieu, il soit partout.

Ce chapitre nous présente la consécration d'Aaron, type de Christ, et celle d'Aaron et de ses fils qui, pris ensemble, sont toujours un type de l'Eglise. Il y a plusieurs détails communs à la purification du lépreux et à la consécration des sacrificateurs. Les chrétiens doivent, en effet, être purifiés du péché et consacrés à Dieu pour être la sacrificature royale. Nous sommes cette sacrificature, parce que nous lui appartenons; chez les Juifs, être Juif ou sacrificateur n'était pas la même chose.

Les offrandes ne pouvaient être présentées que lorsque les sacrificateurs avaient été purifiés. Il n'y a qu'une seule sanctification pour tous, la vie divine. La source et le caractère de cette vie sont la mort et la résurrection de Christ. La vie éternelle nous est donnée et cette vie est dans le Fils; voilà le témoignage rendu par l'eau, l'Esprit et le sang: l'eau, la purification; le sang, la mort et l'expiation; l'Esprit, la résurrection. Christ demeurant ici-bas, ne pouvait

être le Chef de la nouvelle famille qui est l'Eglise. Pour nous, la vie vient de Christ ressuscité, une vie dont Christ ici-bas était l'expression parfaite.

Considéré personnellement, Aaron vient à part (verset 7). Parfaitement pur en lui-même, conçu du Saint Esprit, Christ a pu être oint du Saint Esprit sans préparation. Aaron, type de Christ, est oint d'huile sans sacrifice. Comme homme, Christ était pleinement accepté de Dieu; il a été oint du Saint Esprit en vertu de sa perfection personnelle. Il n'en était pas ainsi des fils d'Aaron. Afin de pouvoir être introduits dans le service de Dieu, il faut que le sacrifice pour le péché soit offert pour eux. Il faut que le chrétien soit purifié pour être consacré à Dieu. Le sang de Christ est la première chose nécessaire; la valeur du sang de Christ, fait péché pour nous, nous présente devant Dieu dans la perfection de cette offrande. Quant à l'application du sacrifice, elle suit la sanctification de la personne. En ce sens, la sanctification précède notre consécration à Dieu et notre justification. Il faut que le Saint Esprit nous sépare du monde, pour que le sang de Christ nous soit appliqué en efficacité de justification. Il fallait être lavé d'eau avant que le sacrifice pour le péché fût offert. (Il va sans dire que la justification précède la sanctification journalière). Après le sacrifice pour le péché, l'holocauste est offert, parce que nous sommes présentés devant Dieu selon la bonne odeur du sacrifice de Christ.

On trouve dans le bélier de consécration une pensée de plus que dans la purification du lépreux (Lévitique 14) qui, comme nous l'avons dit, offre plusieurs points de contact avec notre chapitre. C'est la consécration à l'Eternel. Tout en nous doit être consacré à Dieu selon la pureté du sang, et selon la confiance qu'il donne devant Dieu. Nous ne sommes pas débiteurs à la chair; elle n'a point de droits sur nous; nous pouvons lui opposer le sang de Christ. Satan non plus n'a point de droits sur nous, car la mort de Christ a détruit tous ses droits. Tout est consacré à Dieu, dans notre union avec Christ. Les vêtements sont toutes les choses qui se manifestent, nos habitudes, notre manière d'être. Tout doit provenir de l'onction du Saint Esprit, répandu sur Aaron et ses fils. Ce sont les affections et les habitudes de Christ qui doivent être nos affections et nos habitudes ici-bas. Christ est dans le lieu très-saint; tout en nous doit découler de notre union avec Christ, là où il est. Notre caractère doit manifester ce qui est propre au sanctuaire de Dieu, l'obéissance parfaite, la soumission entière, la perfection infinie, la vie pure. L'huile de l'onction figure l'onction du Saint Esprit, qui donne la connaissance de ces choses et qui est la puissance pour les réaliser; par cette onction, nous comprenons que nous sommes des personnes célestes.

Consacrés de cette manière, les sacrificateurs pouvaient présenter les offrandes.

L'onction de l'huile (du Saint Esprit) dépend de notre acceptation parfaite devant Dieu, par le sacrifice de Christ. La présence du Consolateur dans nos coeurs vient à la suite de notre acceptation. L'onction de Christ est venue sans sacrifice, parce qu'il était pur.

Avons-nous saisi cette pensée que tous les chrétiens sont non seulement sauvés, mais consacrés à Dieu? que nous avons le droit d'entrer en la présence de Dieu, comme étant une sacrificature royale? Que Dieu nous en donne la joie et la puissance, et nous en fasse sentir la responsabilité.

Méditation de J.N.D. n° 33 - 2 Corinthiens 12

Darby J.N. - ME 1888 page 334

Il y a un grand contraste entre le commencement et la fin de ce chapitre, entre Paul ravi au troisième ciel et les chrétiens de Corinthe, entre ce que le chrétien devrait être et ce qu'il peut être — jusqu'où il peut descendre.

Le verset 2 nous présente un grand privilège qu'il est utile de considérer. Paul parle de lui-même comme d'un homme en Christ, et c'est là le caractère de chaque chrétien, de toute l'Eglise. Paul ne fut pas ravi au troisième ciel en qualité d'apôtre, mais en qualité d'homme en Christ, sur la même ligne que le reste de l'Eglise. Celui qui est en Christ est une nouvelle création et a sa place dans le troisième ciel, quoique tout homme en Christ n'y soit pas ravi comme l'apôtre. Mais nous sommes vivifiés ensemble avec Christ, assis ensemble dans les lieux célestes en Christ. Il n'y a point d'endroit où la foi ne puisse pénétrer.

Paul n'a pas reçu au troisième ciel une révélation pour la communiquer à d'autres; au contraire, il y est allé assister à des mystères qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer; il y est allé réaliser la présence de Dieu et y puiser sa force. Quand l'oeil de la foi pénètre devant Dieu, il y trouve, avec la communion, la force pour marcher devant lui dans toutes les circonstances. Ce n'est pas non plus ici, comme sur la sainte montagne, la vue de la gloire future de Christ; c'est la communion avec Dieu, à laquelle le corps ne peut participer, à laquelle même il devient insensible. Le principe de cette communion s'applique à nous tous; le degré n'en est pas le même que pour Paul, mais notre grand et commun privilège est celui-ci: « Afin que vous ayez communion avec nous » (les apôtres); « or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ ».

Il y a dans l'épître aux Ephésiens, chapitre 1: 15-20, et chapitre 3: 14-19, deux prières fort différentes. La première a pour objet la connaissance de la gloire de Christ et de ce qui s'y rattache; la seconde exprime le désir que nos âmes jouissent de la communion avec Dieu. L'apôtre demande que nous soyons fortifiés par le Saint Esprit dans l'homme intérieur, en sorte que le Christ habite dans nos coeurs par la foi, et que nous soyons remplis de la connaissance de l'amour de Christ jusqu'à toute la plénitude de Dieu. Ces bénédictions ne peuvent se réaliser pour nous quand nous recherchons les choses d'ici-bas, car alors nous contristons le Saint Esprit, et l'homme intérieur est aussitôt affaibli.

Quel était le sujet de gloire de l'apôtre Paul? Non ce qu'il était, ni ce qu'il avait fait, mais ses infirmités (verset 9). Dans la communion avec Dieu, il avait compris que sa force était en Dieu. Si, dans l'infirmité de la chair (Galates 4: 13), il a été l'instrument de la conversion de tant de gens, c'est que la puissance de Dieu était avec lui. Aussi se plaisait-il dans les infirmités, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les détresses pour Christ, dans tout ce qui n'est pas la chair, dans tout ce qui ne la favorise pas.

Du moment que l'apôtre retrouve la conscience de sa présence dans la chair, celle-ci cherche à s'élever et Dieu envoie l'écharde. La chair recherche le soulagement, elle craint les

combats, les difficultés, mais Dieu ne veut pas la soulager aux dépens de l'âme. On peut demander avec ardeur la guérison d'infirmités, ou la délivrance de circonstances pénibles, que Dieu n'accordera pas. Notre dépendance de Dieu en est augmentée. Nous devons, non seulement nous attendre aux infirmités, mais y prendre plaisir, afin que la puissance de Christ soit manifestée en nous.

Cette écharde dans la chair envoyée à Paul, afin qu'il ne s'enorgueillît pas, était quelque chose qui le rendait méprisable dans la prédication (Galates 4: 13, 14). C'était un contrepoids au ravissement dont il avait été honoré. Nous n'aurons pas nécessairement la même écharde que Paul, Dieu nous enverra toujours celle qui nous convient. C'est Satan que Dieu emploie contre la chair. Satan agit sur la chair de quatre manières différentes.

1. Avant la conversion, la chair est sous la domination de Satan, la conscience étant endurcie. Tel était le cas de Judas qui aimait l'argent et était voleur. Quand il eut pris le morceau, Satan entra en lui pour le porter à commettre l'iniquité sans frein, et pour le livrer ensuite au désespoir, quand il vit le résultat de son crime.
2. Avant la conversion, la chair est entraînée à agir par les séductions de Satan.
3. Après la conversion, la chair reste toujours là, et peut tomber sous l'action directe de Satan, si l'Esprit, sceau de la rédemption, n'a pas encore été donné, ou bien s'il n'a pas encore accompli en nous son oeuvre d'affranchissement. On se trouve alors dans le cas de Pierre, s'opposant à Christ dans presque toutes les circonstances. Avant la transfiguration, quand Jésus parle de ses souffrances prochaines et que Pierre, par affection, mais selon la chair, veut l'en dissuader, le Seigneur lui répond: «Va arrière de moi, Satan» (Matthieu 16: 23).
4. Satan demande à nous avoir pour nous cribler comme le blé, par le moyen de la chair. Jésus l'annonce à ses disciples et prie particulièrement pour Pierre dont la chair était forte.

Pierre se mettait en avant en toute occasion et montrait chaque fois, que la chair est l'opposé de Christ. Jésus dit aux disciples: «Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation». Ce n'est pas encore entrer dans le péché. L'effet de l'Esprit est de pousser Christ à la prière, aussi quand la tentation arrive, elle ne peut rien sur lui; mais les trois disciples, au lieu de veiller et de prier, dorment, accablés de tristesse, et quand la tentation survient, elle fait d'eux sa proie. Tandis que tout ce qui pouvait briser le coeur du Seigneur se réunissait contre lui, que Judas le trahissait par un baiser, Jésus demeure calme, se soumet, se livre, subit le comble de l'humiliation; Pierre, lui, tire l'épée. La chair pousse dans la tentation, mais n'y soutient personne; elle conduit Pierre chez le souverain sacrificateur. Jésus y rend un magnifique témoignage; Pierre, poussé par Satan, le renie. En toutes choses, la chair est opposée à Christ; et cependant Pierre aimait beaucoup le Seigneur. — Même après avoir reçu le Saint Esprit, on voit encore Pierre agir selon la chair (Galates 2: 11-21). Toutes les fois qu'un chrétien agit selon la chair, ce qu'il y a en lui de piété sanctionne et autorise aux yeux des autres le mal qu'il fait. Quand la chair agit dans un chrétien, les effets en sont, à cause de cela,

bien plus funestes que dans un inconverti. Pierre, par son exemple, entraîna tous les Juifs d'Antioche, même l'apôtre Barnabas, dans sa dissimulation.

Avoir été même dans le troisième ciel, ne change rien à la chair. La chair s'élevait et pouvait, dire à Paul: Personne n'a été là que toi! C'est alors que l'ange de Satan a la permission de le souffleter, mais devient un instrument de la bonté de Dieu pour empêcher Paul de s'enorgueillir. Dieu ne fait pas cela lui-même, mais Satan, qui aime à faire du mal aux enfants de Dieu, est employé par lui comme un instrument pour nous rendre la chair désagréable, là où elle voudrait s'élever et être considérée.

Ce sont les circonstances pénibles à la chair qui ont le plus de profit pour nos âmes. Il serait inutile à un père d'infliger à son enfant un châtement qui, pour ce dernier, n'en serait pas un. L'action et la puissance de Dieu en nous, ainsi que notre faiblesse, se manifestent dans ces difficultés. Quand une chose pénible se trouve devant nous, la réponse de Dieu est: «Ma grâce te suffit». Dieu veut nous introduire en sa présence dans une joie que la chair n'aura pas gâtée, et tout ce qui nous fait sentir la chair d'une manière pénible, nous est particulièrement profitable.

Méditation de J.N.D. n° 34 - 2 Corinthiens 4

Darby J.N. - ME 1888 page 376

Les premiers mots de ce chapitre font allusion au chapitre 3, où l'apôtre avait établi le contraste entre le ministère de l'Esprit et de la justice, et celui de la mort.

1° Le ministère de l'évangile est un ministère de miséricorde; il n'exige pas quelque chose de nous, mais il nous apporte la miséricorde de Dieu. 2° C'est le ministère de la gloire de Christ (verset 4). 3° Etant la manifestation de la vérité (verset 2), et plaçant ainsi la conscience des hommes devant Dieu, il est voilé pour ceux qui périssent; jugement terrible, mais selon la vérité. Cette expression «voilé» fait allusion au verset 18 du chapitre 3. La gloire de Dieu n'est pas voilée maintenant; elle l'était dans l'économie précédente, où personne ne comprenait ce qui était caché sous les types. Maintenant, le voile est ôté.

L'apôtre prêchait le Christ Jésus comme Seigneur (verset 5). L'évangile se présente à nos âmes, de la part de Dieu, comme une demande de soumission à Christ. Cet évangile, qui sortait de la bouche de Paul aussi pur qu'il était entré dans son cœur, quel était-il? L'évangile de la gloire et de la miséricorde de Dieu.

La manifestation de la gloire de Dieu devant nous, pécheurs, produit nécessairement notre condamnation, en démontrant que nous ne sommes pas ce que cette gloire exige. Quand l'homme est son propre juge, il est content de lui-même; marchant dans les ténèbres, il ne voit pas son état; quand la lumière de la gloire de Dieu apparaît, elle le remplit de trouble en lui montrant qu'il est condamné. Mais la manifestation de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ, devient pour l'homme pécheur un ministère de miséricorde.

Alors que Christ était ici-bas, il y avait une pleine manifestation de la miséricorde. La première fois que Dieu rencontre l'homme, c'est dans le jardin d'Eden, après la chute. La seconde fois qu'il lui parle directement, c'est sur la montagne de Sinaï en donnant la loi. La troisième fois, c'est quand Dieu est manifesté en chair. La quatrième fois, ce sera quand le Seigneur reviendra. — La première fois, l'homme était déjà déchu; il avait désobéi à Dieu, obéi à Satan; il se trouvait nu et misérable, corrompu et souillé. L'effet du péché est de manifester le péché malgré lui. L'homme est de nature nu, convaincu de péché, et ne peut supporter la présence de Dieu. Il fait tout pour se distraire, s'étourdir, et chasser la pensée de cette présence qui troublerait toutes ses fausses joies. La seconde fois, sur la montagne de Sinaï, Dieu apparaît dans une majesté qui remplit l'homme de terreur. Plus Dieu se manifeste, plus l'homme est obligé de reconnaître l'impossibilité de se tenir devant lui. La loi exige ce que l'homme ne peut pas accomplir; elle met en lumière le péché et la condamnation. Avant la loi, l'homme est déjà désobéissant et perdu; la loi est donnée pour le démontrer. Elle n'est pas un ministère de salut; exiger l'obéissance n'est pas offrir un moyen d'être sauvé. Dieu a donné la loi pour produire la connaissance et la conviction du péché, et afin que l'offense (non le péché) abondât. Si Dieu avait donné la loi afin que l'homme fût sauvé par elle, il aurait dû la donner praticable; mais, sous la loi, Dieu a rencontré l'homme pour le convaincre de péché par la manifestation du péché qui est en lui.

La méchanceté de l'homme étant ainsi prouvée, Dieu rencontre l'homme une troisième fois; il vient lui-même comme homme dans la personne de Jésus Christ. Il vient selon un tout autre principe, principe de miséricorde envers l'homme, dans l'état où il se trouve. Ce n'est que pour l'homme qui se sent sans ressource et renié devant Dieu, que cette miséricorde acquiert son efficacité. Mais cette venue de Christ n'est pas encore la plénitude de la gloire de Dieu. Cette gloire était cachée sous l'humiliation de Jésus, afin que la miséricorde fût palpable, accessible, que Dieu pût déployer sa débbonnairété, sa patience, qu'il pût être le serviteur de tous. Ce Dieu, juge des vivants et des morts, vient converser avec les pécheurs et s'abaisse en miséricorde au-dessous du dernier d'entre eux. C'est ce qui ouvre le coeur à la confession de ses péchés, Touché par la miséricorde, il ose confesser son état, parce qu'il sait qu'il ne sera pas condamné. Dieu s'est anéanti, humilié, et s'est présenté à l'homme ruiné et perdu, pour lui faire comprendre que la miséricorde descend jusqu'à lui, et que sa présence est le seul refuge de l'homme pécheur.

C'est là la plénitude de la miséricorde, l'évangile de l'humiliation de Christ, non celui de la gloire. L'évangile de la gloire de Dieu dans la personne de Jésus Christ était, plus particulièrement, celui que Paul avait à présenter. Les autres apôtres avaient été témoins oculaires de l'humiliation de Jésus, et l'avaient accompagné dans cette humiliation. Paul n'a connu Jésus que dans la gloire; il est l'apôtre de cette gloire de Christ, qui avait été le moyen de sa conversion. Et pourquoi l'avait-elle converti? La présence de Christ dans la gloire était la preuve que les péchés de Paul étaient complètement effacés. Le Seigneur n'aurait pu sortir du tombeau, si les péchés de tous les croyants n'avaient pas été entièrement ôtés. Telle est l'importance de la gloire de Christ. Je le répète: la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ,

est l'évidence que tous les péchés que Christ a portés sont effacés. Elle est la preuve de notre justification actuelle. Si la gloire de Dieu m'est révélée maintenant, c'est le gage de mon entier pardon et de la miséricorde de Dieu. C'est pourquoi Paul a pu prêcher immédiatement la gloire de Christ dans la synagogue de Damas. Il pouvait en parler, lui, le premier des pécheurs, auquel la grâce de Dieu ouvrait la bouche, parce que, devant cette gloire, il avait appris qu'il était sauvé. Le fait que Christ dans la gloire parlait à Paul, était la preuve d'une oeuvre accomplie qui place le pécheur, non pas devant la justice de Dieu en jugement, mais devant sa grâce. Dieu ne dit pas: «Qu'as-tu fait?» mais: «Voici ce que j'ai fait pour toi». C'est là ce qui affranchit pleinement l'âme. Un pécheur trouve paix et consolation dans le fait que Christ s'est anéanti pour lui, mais Christ vu dans la gloire, donne toute assurance, toute garantie que tout est accompli. Si Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine. Nous trouvons dans la gloire de Christ une grande hardiesse de parler. Voilà pourquoi Paul dit que, si l'évangile est encore voilé, il l'est en ceux qui périssent.

Quand la gloire de Dieu que les hommes ont méprisée, se manifestera aux derniers jours, les hommes n'y verront plus la miséricorde. Ce sera le moment où ils diront aux montagnes et aux rochers: Couvrez-nous; mais ils ne pourront éviter de la voir.

Le ministère de Paul est joyeux, parce qu'il est le ministère de la miséricorde; celle-ci le remplit de confiance dans les difficultés. Les souffrances, comme les plaisirs, ne sont que pour un moment; la gloire qui nous est proposée est éternelle. Nous y puisons la force pour nous détourner du monde et pour nous empêcher de nous laisser envahir par les affections d'ici-bas.

Méditation de J.N.D. n° 35 - Juges 1: 21 – 2: 5

Darby J.N. - ME 1888 page 395

Le livre de Josué contient le récit de l'accomplissement des promesses faites à Abraham. Les fils d'Israël devaient séjourner en Egypte, puis en la quatrième génération revenir en Canaan, car l'iniquité des Amorrhéens n'était pas encore venue à son comble (Genèse 15: 16). Les Cananéens représentaient le monde sous l'influence de Satan; le monde sur lequel Dieu ne prononce le jugement que lorsque son iniquité est arrivée aux dernières limites.

Le livre des *Juges* est le livre de l'infidélité des Israélites, après que Dieu eut tenu envers eux les promesses qu'il leur avait faites par Josué. Cette infidélité a pour conséquence le châtiment du peuple par les nations même qu'il avait laissé subsister à ses côtés; ces dernières pillent les Israélites, car Dieu les a vendus en la main de leurs ennemis. Alors Dieu suscite à Israël des juges, pour le délivrer de la main de ceux qui le pillaient.

Les quelques traits que nous venons de tracer nous peignent l'histoire de l'homme depuis le commencement. Chaque fois que Dieu l'a placé dans la bénédiction, il en déchoit aussitôt pour se livrer à l'iniquité, et c'est ce qui arriva à Israël dès son entrée en Canaan.

Mais, comme nous l'avons vu, Dieu n'exerce un jugement définitif que lorsque l'iniquité est parvenue à son comble. La mort de Christ est le comble de l'iniquité d'Israël, le comble de

l'iniquité du monde. Aussi l'arrêt est-il déjà prononcé, sans retour, sur le monde et son prince (Jean 16: 11). Si le monde n'était pas déjà condamné, Dieu lui donnerait une loi comme règle de conduite, ainsi qu'il le fit jadis à Israël. Avant de condamner les hommes, Dieu a employé tous les moyens possibles pour agir sur leurs coeurs et leurs consciences. Quand Dieu leur envoie ses prophètes, ils les lapident; quand il envoie son Fils, ils ne l'écoutent pas davantage, l'abreuvent d'outrages et le crucifient. Dès lors le monde est jugé.

Et maintenant, que fait Dieu? Exécute-t-il son jugement? Non, il agit en grâce et envoie son évangile. Il fait annoncer dans le monde la bonne nouvelle de la réconciliation; il réconcilie des hommes, ses ennemis, avec lui-même, il en fait ses enfants et les *retire du monde*, parce que le monde est jugé. Est-il étonnant que l'amitié du monde soit inimitié contre Dieu? Si j'avais vu hier la ville de Lausanne crucifier mon père, il me serait impossible d'être aujourd'hui le compagnon ou l'ami de telles gens. L'évangile de la grâce est le seul langage que le chrétien puisse tenir dans ce monde. Au commencement des Actes, les disciples comprennent très bien cette nouvelle situation qui leur est faite, comme conséquence de la croix de Christ. Ils ne peuvent être les amis du souverain sacrificateur et des chefs du peuple, mais ils leur annoncent la grâce et la miséricorde de Dieu.

Aujourd'hui l'état du monde est, au fond, le même qu'alors. Rien n'est changé dans ses principes. Ce qu'il y a dans le monde, convoitise des yeux, convoitise de la chair, orgueil de la vie, s'y trouve aussi bien aujourd'hui qu'alors; et de plus, la preuve de ce qu'est le coeur de l'homme a été livrée définitivement à la croix.

Il y a donc entre le chrétien et le monde une barrière infranchissable. Hélas! quant à nos affections et nos habitudes, nous sommes si souvent du monde! Israël désirait bien posséder Canaan, mais, dans le désert, il regrettait les oignons d'Egypte. Pour posséder le ciel, il nous faut vaincre le monde et ses habitudes dans les circonstances où nous sommes. Il n'y a que la grâce de Dieu et une nouvelle vie, qui puissent nous en donner la force. C'est en vain que nous désirons le ciel, s'il n'y a pas en nous la persévérance, produit de l'Esprit de Christ, et cette décision qui fait arracher l'oeil et couper la main droite. Il faut souvent rompre les liens les plus intimes, et en cela l'approbation de Dieu peut seule nous soutenir et nous suffire. Dieu, en nous mettant en relation avec lui, veut que nous rompions toute alliance avec le monde, car le monde est jugé. On ne peut être du monde et de Christ en même temps.

Dieu avait pleinement manifesté sa puissance en faveur d'Israël, au pays de Canaan. Les murs de Jéricho étaient tombés. Sans doute, le péché d'Acan, s'appropriant l'interdit, c'est-à-dire les choses du monde, avait momentanément affaibli le peuple, mais Israël avait été relevé pour marcher de victoire en victoire. Toutes les fois qu'il combat ses ennemis, l'Eternel est avec lui, et il a le dessus; l'ennemi est vaincu par la force de Dieu. Mais que trouvons-nous au chapitre 1 du livre des Juges? Au lieu de s'appuyer sur l'Eternel, les Israélites admettent les païens à vivre avec eux; ils font alliance avec des ennemis jugés. Mais Dieu ne peut être avec les siens, quand ils s'allient avec ce que lui, a condamné. Quand l'Eglise fait ses concessions au monde, le monde peut souvent lui venir en aide, mais elle devient son esclave. Elle a perdu l'heureux sentiment de la toute-puissance de Dieu, et elle tombe.

C'était à Guilgal qu'Israël avait été sanctifié, mis à part pour Jéhovah; l'Ange de l'Eternel y était, et c'est de là qu'il monte à Bokim. Bokim signifie «pleurs». L'alliance des chrétiens avec le monde les conduit à la tristesse et aux larmes. L'Eternel avait fait monter Israël hors d'Egypte et avait tout accompli en sa faveur; mais il n'avait pas écouté sa voix. Pourquoi avait-il fait cela? (2: 2). Dieu laisse alors subsister les Cananéens à côté d'Israël, comme un jugement qu'il prononce contre son peuple (verset 3). Dieu ne peut reconnaître ceux qu'Israël reconnaît; il ne peut donner sa sanction au monde qui a condamné son Fils.

Le coeur des Israélites avait manqué de confiance envers l'Eternel; alors ils avaient traité avec leurs ennemis, mais désormais ils ne pouvaient plus être à l'aise avec Dieu. Celui qui souffre à côté de lui l'autel d'un faux dieu, n'ose pas monter à Jérusalem (1: 21). La communion avec Dieu et le discernement se perdent; la conscience même s'endurcit et ne peut plus condamner le mal. Alors une tristesse continuelle s'empare de l'âme, et cela est encore un bienfait, car si l'âme se trouvait à son aise, c'est que l'Esprit de Christ n'y serait plus.

Accepter les principes du monde, voilà la source de la chute du chrétien et de l'Eglise; car c'est reconnaître ce que Dieu a condamné. C'est cette infidélité qui nous conduit de Guilgal à Bokim. — Dieu permet ce relâchement, mais ne le sanctionne jamais. Seulement, il se sert, dans sa grâce, de nos ennemis qui sont là, et de la mondanité, pour éprouver notre fidélité et nous apprendre ce que c'est que la guerre (3: 2), jusqu'à ce que le repos arrive,

Dieu agit en nous, et Satan dans le monde; si nous faisons cette distinction, nous sommes toujours les plus forts. C'est parce que nous sommes sortis d'Egypte pour être le peuple de Dieu, que nous devons combattre toutes les habitudes trompeuses du monde. Que Dieu nous donne d'être rendus clairvoyants, par la présence de son Esprit, pour discerner ce qui est du monde et nous en séparer. Une simple erreur de discernement montre que notre oeil n'était pas simple. «Vous n'êtes pas du monde», dit Jésus à ses disciples, «comme moi je ne suis pas du monde».

Correspondance - Lowe W.J.

ME 1888 page 81

A l'éditeur du Messenger évangélique

30 janvier 1888

Bien-aimé frère,

Il a paru, le 15 de ce mois, dans un journal ayant pour titre «la Mission intérieure», un appel pressant adressé surtout aux chrétiens des environs de Saint-Fortunat, des Ollières et de Vernoux, dans l'Ardèche, pour les inviter à se réunir une fois tous les trois mois pour l'édification mutuelle, dans le but de «développer l'amour fraternel et l'activité chrétienne».

Cet appel est appuyé d'un grand nombre de citations de la parole de Dieu, et j'aime à reconnaître que l'on y sent respirer la ferveur et la sincérité.

Quant au caractère de ces réunions, pour le faire connaître, je me bornerai à citer quatre phrases de «l'appel», sur lesquelles je présenterai ensuite quelques remarques.

1. «Seront les bienvenus tous ceux qui se réclament du nom de Christ».
2. «Tous devront être là des égaux. Il n'y aura pas de pasteurs, de supérieurs, c'est-à-dire que tous seront là à titre de simples chrétiens. Les réunions seront tour à tour présidées par ceux qui s'y sentiront appelés ou qui en seront priés par l'assemblée».
3. «Tous les chrétiens, quels qu'ils soient, savants ou ignorants, devront se sentir libres, et se faire même un devoir de prendre part à l'édification commune» (2 Corinthiens 3: 17, et Matthieu 21: 16).
4. «Cette activité commune n'empêchera nullement que chacun demeure attaché à une association particulière, et son activité individuelle demeurera intacte en tant que membre d'une association distincte».

Le désir sincère de réaliser l'unité dont le Seigneur parle dans le chapitre 17 de l'évangile de Jean, ne peut que trouver de l'écho dans le coeur de tous les croyants, et l'on ne peut qu'être reconnaissant envers le Seigneur de voir ce besoin se produire. L'appel en question part du coeur et s'adresse au coeur de tous les saints. Le but qu'il a en vue est celui que chacun doit poursuivre dans la crainte de Dieu et selon les indications de sa Parole.

Mais en considérant la première phrase citée, je demeure convaincu que nos frères ont perdu de vue le premier principe de tout rassemblement de ce genre, savoir la discipline qui doit caractériser la maison de Dieu, le devoir impérieux pour tout chrétien de maintenir la gloire du Seigneur et la sainteté de sa présence, non seulement dans la marche individuelle, mais aussi dans les réunions qui se réclament du nom de Christ, et cela, en jugeant le mal, soit

moral, soit doctrinal. Or, personne ne le niera, il y a, hélas! partout des chrétiens qui ne marchent pas comme ils le devraient, ou qui professent des erreurs portant atteinte à la personne de Christ ou à sa Parole, et qui seraient soumis à la discipline que les Ecritures indiquent suivant les différents cas. Et ces chrétiens, se réclamant, sans doute, «du nom de Christ», seraient-ils pour cela admis dans ces assemblées, et leur serait-il permis d'y prendre la parole pour enseigner ou édifier les autres, eux qui n'écoutent pas l'enseignement de Dieu et ne s'y soumettent point?

Ensuite, la seconde phrase citée semble ignorer ce que le Saint Esprit établit au chapitre 4 de l'épître aux Ephésiens. Là, nous lisons que le Christ glorifié et assis à la droite de Dieu, a envoyé et envoie des dons pour son Eglise sur la terre — évangélistes, pasteurs et docteurs. Faut-il regarder cette parole comme non avenue, et agir comme s'il n'y avait pas de ces dons dans un rassemblement où l'on désire se conformer, autant que possible, aux enseignements de la parole de Dieu? Il est vrai que tous les chrétiens sont égaux en tant qu'enfants de Dieu et sacrificateurs pour offrir des louanges, des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus Christ; mais autre chose que cela est l'édification dans l'assemblée et l'exercice des dons. Nous reviendrons sur ce sujet.

La seconde phrase citée parle aussi de la présidence des réunions. Je ferai observer d'abord que nulle part la parole de Dieu ne justifie le fait que quelqu'un préside, ni de son propre mouvement, comme l'indique l'expression de «l'appel»: «Ceux qui s'y sentiront appelés», ni y étant appelé par le choix de l'assemblée. Et si l'on dit que cela est nécessaire pour maintenir l'ordre, je demanderai si, dans le cas où Dieu et sa parole ne suffisent pas, l'on peut gagner à remplacer la direction divine par une direction humaine, et s'il est permis de mettre l'homme à la place de l'Esprit de Dieu? Nous ne pouvons certes que nous réjouir de tout ce qui tend à encourager et à développer l'amour fraternel. Mais il y a quelque chose au-dessus de l'amour fraternel; quelque chose qui le contrôle. C'est «l'amour» (2 Pierre 1: 7; Colossiens 3: 14). «Et c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements» (1 Jean 5: 3). Avant tout, il faut l'obéissance, vrai critère de l'amour.

J'en viens à la troisième phrase citée. S'il est vrai que tous les croyants sont égaux comme enfants de Dieu et sacrificateurs, il ne s'ensuit pas que tous, savants ou ignorants, doivent... «se faire même un devoir de prendre part à l'édification commune». La citation de Matthieu 21: 16, montre assurément que, du plus faible instrument, Dieu peut se servir pour tirer sa louange, mais encore faut-il que Dieu veuille se servir de l'instrument et l'ait préparé lui-même. Ce n'est pas parce que l'on est un ignorant que nécessairement l'on pourra édifier; ce n'est pas non plus parce que l'on sera savant dans les sciences humaines, qu'on pourra enseigner dans les choses de Dieu. Nous voyons par 1 Corinthiens 12, que «à chacun est donnée la manifestation de l'Esprit en vue de l'utilité. A l'un est donnée, par l'Esprit, la parole de sagesse; et à un autre la parole de connaissance, selon le même Esprit, etc. Mais le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît». Je crains fort qu'en cela, comme dans le fait de la présidence, nos frères n'oublient la présence du Saint Esprit dans l'assemblée, y opérant pour l'édification, seul président et directeur.

Relativement au second passage cité, 2 Corinthiens 3: 17, je demande si la liberté dont il y est question est bien celle de parler dans un rassemblement, ou s'il ne s'agit pas plutôt du contraste entre l'esclavage de la loi et du péché, et la liberté où Christ nous place en nous affranchissant?

En dernier lieu, je demande, relativement à la quatrième phrase citée, pourquoi, si les associations particulières sont selon Dieu, on les abandonnerait pour se joindre à un rassemblement qui, de fait, et dans son principe, les condamne? Et si elles ne sont pas selon Dieu, mais ne sont que des arrangements humains, pourquoi y demeurerait-on attaché, du moment que l'on a goûté les bénédictions d'un rassemblement qui manifeste l'amour chrétien, renié, selon l'aveu général, par ces associations?

Voilà quelques considérations sérieuses que je place devant la conscience de nos frères, en les suppliant de les peser devant Dieu. Que dirait-on d'une famille où les enfants, après avoir longtemps vécu dans le désordre, en désaccord les uns avec les autres et en rébellion contre l'autorité paternelle, tiendraient conseil pour se rapprocher les uns des autres tout en restant libres chacun d'agir comme bon lui semblerait, et cela, sans tenir compte, tout d'abord de la volonté de leur père?

L'autorité paternelle ne serait-elle pas plus méprisée encore qu'elle ne l'avait été auparavant? Certainement, puisque l'on *s'accorderait* entre enfants pour se *réunir* en mettant cette autorité de côté. Auparavant, c'était une chose individuelle plus ou moins caractérisée; maintenant, par le fait de se *réunir*, le mal est établi de fait comme par une loi — savoir le consentement *général* des enfants (voyez Esaïe 5: 20, 21).

Et si un enfant, parmi les autres, protestait contre une telle manière de faire et voulait avant tout que l'autorité paternelle fût reconnue, lequel manifesterait le plus réellement l'amour fraternel? Est-ce celui qui, coûte que coûte, désire prendre sa place de fils humblement soumis à la volonté du père, ou ceux qui préfèrent suivre leur propre volonté au mépris du gouvernement paternel?

Loin de moi la pensée de vouloir accuser mes frères d'insoumission volontaire à l'autorité divine. Telle n'a pas été leur pensée. Mais je reste convaincu que leur appel, tel qu'il est conçu, met de côté cette autorité. Or il est bon que tous réfléchissent sérieusement devant Dieu à la gravité d'une telle chose. En examinant de plus près, on trouvera sans doute que les racines du mal, qui ronge comme un cancer malin, sont plus profondes que l'on ne pense, et qu'il faudrait un remède plus efficace que celui qui est proposé. Cette parole de l'apôtre est claire et positive: «Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur». Qu'ils se retirent donc avant tout de ce qui jette le déshonneur sur la personne de notre Seigneur Jésus Christ, ceux qui se réclament de son nom.

Si j'ai osé prendre la plume pour écrire ces lignes, cher frère, c'est que je crois que ce besoin de rassemblement se fait généralement sentir parmi les chrétiens et, qu'à ce point de vue, cet «appel» est un des meilleurs que j'aie lus.

Je demande instamment au Seigneur de bénir nos frères et de les conduire, ainsi que nous tous, dans une connaissance plus ample et plus intime de ses pensées, car il fait infiniment plus que nous ne pensons ou demandons. Il bénira tous ceux qui le recherchent sincèrement et avec foi. Bientôt nous verrons le Seigneur comme il est, et nous lui serons semblables. Pussions-nous vivre toujours plus à la lumière de cette rencontre bienheureuse!

Votre frère dévoué dans le Seigneur.

Pensées

ME 1888 page 133

La justification est un acte de grâce envers un pauvre pécheur, mais elle est en même temps un acte de justice envers Christ.

ME 1888 page 140

Ceux qui veulent lutter contre le courant du mal n'avancent à rien; ceux qui veulent rester dans le courant pour l'améliorer sont emportés par lui.

ME 1888 page 152

Ce qu'il y a d'insaisissable dans la gloire divine prend un corps dans la personne de Christ.

ME 1888 page 169

Le chrétien n'est pas toujours au troisième ciel, mais il connaît assez de la communion de l'Esprit, pour savoir qu'il en peut connaître davantage.

ME 1888 page 200

La *position* du chrétien est d'être trouvé *en* Christ; son *objet* est de *connaître* Christ; son *espérance* est de lui être rendu *conforme*.

ME 1888 page 207

La prière est l'expression de la dépendance et de la confiance combinées.

ME 1888 page 240

Nous trouvons *l'épreuve* dans le désert et le *combat* en Canaan.

ME 1888 page 320

«La justification de vie;» cette expression marque le rapport qui existe, par la résurrection, entre la puissance de la vie et la mise de côté de toute culpabilité par Celui qui est ressuscité.

La *croix* est une chose plus profonde même que la *gloire*. La gloire a été obtenue par elle, mais c'est à la croix que la nature morale de Dieu, sa sainteté et son amour, ont été glorifiés.

Celui qui se trompe à l'égard de lui-même doit nécessairement se tromper à l'égard de Dieu.

En Christ, Dieu est descendu sur la terre et l'homme est monté au ciel.

La providence de Dieu gouverne les circonstances, la foi gouverne la conduite et le coeur.

Obéir, c'est aimer; et aimer, c'est obéir.

ME 1888 page 340

L'oeil n'est pas *simple* ou *double*, mais *simple* ou *mauvais*. L'oeil qui n'a pas Christ pour objet, s'arrête sur quelque objet mauvais.

ME 1888 page 400

Qui pourrait révéler Dieu, si ce n'est lui-même?

Fragments

ME 1888 page 180

J'ai trouvé nécessaire de distinguer entre «être assis dans les lieux célestes», et «entrer dans les lieux saints». On voudrait, selon cette dernière expression qui ne s'applique point à cela, que nous fussions toujours là. C'est une erreur — *en Christ*, nous sommes *toujours* assis dans les lieux célestes. Mais dans les Hébreux, nous sommes *toujours* des hommes sur la terre; non pas unis à Christ, comme dans l'épître aux Ephésiens, mais ayant Christ comme sacrificateur mis à part en haut, et, notre conscience étant purifiée, nous entrons avec pleine liberté dans les lieux saints par un chemin nouveau et vivant. C'est une pensée tout autre, mais bien précieuse.

ME 1888 page 220

Ayant souvent dit que Dieu habite en nous uniquement en vertu de la rédemption, j'ai été conduit à penser à la présence de Christ sur la terre, et cela jette réellement une grande lumière sur son séjour ici-bas. Il n'a habité au milieu de personne. Il vint pour présenter Dieu aux hommes, et le Fils de David, le Messie aux Juifs, mais pas autre chose. Ce n'était pas faire sa demeure avec nous. Cela appartient à la rédemption; à Israël historiquement, au saint et à l'Eglise par l'Esprit. Mais ici-bas, il était seul. Le Saint Esprit a pu habiter et faire sa demeure dans les rachetés, après que Christ eut accompli son oeuvre et fut monté en haut. Sur la terre, Christ était en chemin avec Israël pour aller vers le Juge; Dieu était en lui, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes. C'était autre chose que d'habiter dans le monde comme dans une demeure. C'est pourquoi, en Jean 1, la parole, «et il habita parmi nous») est rendue par un autre mot *ἑσκήνωσε* (tabernacla), et même «parmi nous» ne s'applique strictement qu'aux apôtres. Cependant, cela implique que Jésus était là d'une manière suffisante pour manifester Dieu révélé en grâce, et c'est le point capital. Mais sa Personne était tout à fait seule, pleine de grâce et de vérité, et manifestant Dieu: sa place, même alors, était le sein du Père.

ME 1888 page 440

Quand tout est prospère, et que le progrès de l'évangile est tel que le monde même en est frappé, on trouve l'oeuvre facile, malgré les difficultés et l'opposition; et même — tel est l'homme — on est hardi et persévérant en raison de l'opposition. Mais quand l'ouvrier du Seigneur est abandonné, même des chrétiens, quand le mal et les déceptions de l'ennemi s'introduisent, quand l'amour se refroidit et que, parce qu'on est fidèle, la prudence s'effraie et désire une marche en avant moins prononcée; en de telles circonstances, tenir ferme, persévérer dans l'oeuvre, ne pas perdre courage, n'est pas une chose aisée. Il faut alors posséder le christianisme avec Dieu, en sorte que l'on sait pourquoi on est ferme; il faut être

soi-même en communion avec lui, afin d'avoir la force nécessaire pour continuer à travailler en son nom, et avoir l'appui de sa grâce en tout temps.

L'individu, quelque infidèle que soit l'Eglise, est toujours tenu d'être fidèle.

Il n'y a pas de combat proprement dit, tant que la rédemption n'est pas connue. Israël ne combat pas contre Pharaon en Egypte, car, aussi longtemps qu'il était son esclave, il n'avait pas de puissance pour le combattre.

La lumière

ME 1888 page 285

La lumière, en elle-même, est invisible (*), mais elle illumine tout. Ce que nous voyons autour de nous, dans le monde physique, n'est pas la lumière, mais la matière qu'elle éclaire. La voûte même du ciel, c'est-à-dire l'atmosphère, n'est rendue visible que par la lumière, qui luit sur elle et la traverse. Si nous pouvions être transportés dans l'espace vide, nous ne verrions pas la lumière même qui passe au travers, mais elle éclairerait et manifesterait nos personnes, comme aussi tout corps qu'elle rencontrerait.

(*) C'est par manière de parler que nous qualifions de visibles ou d'invisibles, les rayons du spectre solaire. Cela ne signifie pas précisément que les rayons mêmes soient visibles ou invisibles, mais qu'ils ont, ou n'ont pas, la propriété d'illuminer les surfaces.

La parole de Dieu se sert de ce fait comme d'une magnifique illustration des choses spirituelles et divines. «Dieu est lumière», tel est le message que nous avons reçu de lui, et «il n'y a en lui aucunes ténèbres». «Dieu est lumière», c'est sa nature. Il était éternellement lumière, avant même qu'il y eût un univers moral à illuminer, de même qu'il était éternellement amour, avant qu'il y eût une créature à aimer. «La lumière», selon ce qu'a dit quelqu'un qui n'est plus au milieu de nous, «est la pureté parfaite, invisible en elle-même, mais qui manifeste toutes choses telles qu'elles sont devant Dieu». Il est dit aussi que «Dieu habite la lumière inaccessible», invisible en elle-même.

Mais la lumière est venue dans le monde; elle a lui au sein des ténèbres, quand le Fils de Dieu parut sur la terre comme homme, sous la forme de serviteur. «Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». Rien n'est plus intéressant, et en même temps plus humiliant, que les déclarations de l'évangile de Jean relativement à la présence de la lumière dans ce monde de ténèbres morales, et à l'effet de cette présence sur les hommes. Rien ne pouvait échapper à la lumière; et, bien qu'il n'y eût pas d'yeux pour la voir, et que partout l'aveuglement de l'homme l'empêchât de rien discerner, la lumière luisait et démontrait si clairement l'état de l'homme, que nul ne pouvait passer devant elle sans que ses rayons ne le missent à découvert. Pharisiens, sadducéens, hérodiens, blasphémateurs orgueilleux, ou vrais Israélites en qui il n'y avait pas de fraude... tous, quel que fût leur caractère, étaient manifestés devant Dieu par la lumière qui brillait sur eux. «La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise (*). Le Seigneur a quitté un monde aveugle, plongé dans les ténèbres, rempli de pécheurs qui, en prétendant voir, montraient, par leurs oeuvres, qu'ils aimaient mieux les ténèbres que la lumière (voyez la fin du 12^e chapitre de Jean, et 3: 19, 20).

(*) Remarquez le changement de temps dans les versets 4 et 5 du premier chapitre de Jean. «La lumière *luit* dans les ténèbres»: le verbe est au présent; il exprime le fait abstrait, vrai en tout temps. Puis il est dit: «Les ténèbres ne *l'ont pas comprise*»: le verbe est au passé.

«La vraie lumière était celle qui, venant dans le monde, éclaire tout homme», paroles qui n'ont rien à faire avec la conversion, mais qui se rapportent à notre sujet, c'est-à-dire au fait que l'homme a été extérieurement mis en contact avec la lumière. Qu'on ne vienne pas nous parler de «la lumière intérieure», éclairant tout homme qui naît dans ce monde, ni de rien de semblable, mais contemplons plutôt avec admiration la présence du Fils de Dieu sur la terre, au sein des ténèbres qui y régnaient, présence qui illuminait toutes choses, quoique les ténèbres ne comprissent pas la lumière. Quels sujets de méditation et d'étude nous présentent, sous ce rapport, les chapitres 8 et 9 de Jean, ou plutôt l'évangile en entier!

Nous avons, jusqu'ici, fait brièvement remarquer l'effet produit par la présence de la lumière dans ce monde, quand Jésus s'y trouvait. Or, quant au temps actuel, il est dit que nous, croyants, nous sommes lumière: «Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur» (Ephésiens 5: 8). Nous pouvons rapprocher ce merveilleux passage de celui où l'apôtre nous montre comme possédant la vie divine en vertu de notre union avec Christ (1 Jean 2: 8): «Ce qui est vrai en lui et en vous» (cela n'aurait pu se dire avant sa mort et sa résurrection), «parce que les ténèbres s'en vont (non pas s'en sont allées) et que la vraie lumière luit déjà». Dans le passage cité de l'épître aux Ephésiens, cette vérité est établie de la manière la plus positive: nous *étions* autrefois ténèbres, mais maintenant nous *sommes* lumière dans le Seigneur. Combien il est admirable, et précieux en même temps, que la vie divine en nous soit présentée ainsi! C'est sur ce fait qu'est basée l'exhortation qui nous appelle à marcher comme des enfants de lumière: «Car le fruit de la lumière (non pas de l'Esprit, comme on le trouve dans quelques versions), consiste en toute bonté, et justice, et vérité;» «marchez comme des enfants de lumière, éprouvant ce qui est agréable au Seigneur».

La différence essentielle entre les ténèbres et la lumière est ici clairement présentée, et l'apôtre insiste sur la séparation pratique d'avec les oeuvres infructueuses des ténèbres. Le verset 13 établit de nouveau le vrai caractère de la lumière, tel que nous l'avons déjà remarqué dans d'autres passages: «Ce qui manifeste tout, c'est la lumière». Et, en effet, malgré toute la faiblesse du témoignage actuel, on voit souvent le vrai caractère des personnes se manifester lorsqu'elles prennent leur place parmi ceux qui, malgré tous leurs manquements, cherchent à marcher comme enfants de lumière. Si la simple vérité était connue, combien n'en verrait-on pas qui, au fond, ne se retirent que parce que la lumière a dévoilé leurs motifs, — leur égoïsme, leur ambition, etc., — motifs jusqu'alors cachés dans un monde de ténèbres. «Vous êtes lumière dans le Seigneur», dit la Parole, et «le fruit de la lumière consiste en toute bonté, et justice, et vérité». La justice ni la vérité n'ont jamais été populaires, non plus que la lumière elle-même. Pussions-nous saisir plus pleinement cette vérité que, au milieu d'un monde de ténèbres, nous possédons la nature divine, qui juge en nous tout ce qui n'est pas pratiquement en harmonie avec elle. Comparons avec ce passage important, celui de 2 Corinthiens 4: 6, en demandant au Seigneur de nous donner l'intelligence de ces grandes vérités.

Ainsi, dans la période présente, — le temps de la grâce, — les saints sont la lumière du monde, et rendent manifeste, par leur marche, le triste état moral de tout ce qui les entoure.

On a traité si souvent le sujet des choses à venir que j'hésite à poursuivre. Je ferai seulement remarquer que «les ténèbres s'en vont, et que la vraie lumière luit déjà;» et que, quand notre Seigneur bien-aimé sera révélé en gloire, alors le jour luira dans sa perfection. «La nuit est fort avancée, et le jour s'est approché», et nous sommes appelés «*fils du jour*», aussi bien que «fils de la lumière», car nous appartenons à Christ, et cette gloire dans laquelle il sera révélé sera nôtre. Pendant le règne de Christ, la lumière resplendira d'une manière bien différente de celle dont nous avons parlé. Pensée solennelle et précieuse! nous, les rachetés célestes, nous verrons l'Agneau éclairer comme luminaire l'intérieur de la sainte Jérusalem; nous serons dans la présence même de la lumière créée (car là il n'y a «pas besoin du soleil ni de la lune»), nous y serons sans intermédiaire et sans en être éblouis, «le voyant comme il est». Bienheureux ceux qui comprennent notre position actuelle: «dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière;» mais que sera-ce *alors*, quand «la gloire de Dieu illuminera la cité et que l'Agneau sera sa lampe?» Et quant à la terre et aux nations du millénium, il est dit qu'elles marcheront par la lumière de la sainte cité. Celle-ci est éclairée directement par la gloire divine dont elle transmet la lumière à la terre, comme à travers un milieu, celui de la création rachetée, milieu figuré par les pierres précieuses, qui brisent et transforment la lumière de la gloire dont aucune créature non glorifiée ne pourrait supporter un seul instant les rayons. Ainsi la terre même sera illuminée par la lumière de la gloire céleste, non immédiate, mais d'une manière appropriée à la condition de ceux qui sont sur la terre.

Le déploiement de cette gloire n'est pas capable de changer le coeur de l'homme; l'Écriture le montre. Notre objet était la lumière et sa manifestation dans des circonstances diverses.

Puissions-nous marcher dans un sentier de vraie séparation d'avec tout ce qui est des ténèbres, nous rappelant toujours que nous sommes maintenant «lumière dans le Seigneur».

Dans un précédent article, nous avons parlé brièvement de l'effet produit par la lumière sur les objets extérieurs. C'est sous ce point de vue que nous avons considéré la présence du Seigneur Jésus comme lumière de ce monde; puis celle des saints comme étant lumière maintenant ici-bas, et enfin le jour millénial à venir, où les nations marcheront à la lumière de la Jérusalem céleste.

Mais nous pouvons considérer l'effet de la lumière sous un autre aspect. Non seulement elle manifeste les personnes et les choses extérieures, mais le coeur aussi est illuminé par elle, ainsi que nous le voyons dans 2 Corinthiens 3 et 4. «Car c'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendit, qui a relui *dans nos coeurs* pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ» (2 Corinthiens 4: 6). Le même Dieu qui, au commencement, a fait surgir la lumière du sein des ténèbres, est celui qui a relui dans nos coeurs. Le premier chapitre de la Genèse nous présente le fait auquel l'Esprit Saint fait allusion ici. Le second verset de ce chapitre dépeint l'état où se trouvait la terre, longtemps après la création; car, ainsi qu'il a été remarqué avec justesse, les choses ne furent pas créées dans cet état chaotique, et un long intervalle de temps s'étend entre le premier verset et le second. Tout était ténèbres et désolation, quand Dieu fit subitement resplendir la lumière et la sépara

d'avec les ténèbres (versets 3, 4, 5). Mais *comment* Dieu les sépara-t-il?... Question qui appartient à Dieu seul; nous ne pouvons que nous incliner avec respect devant le tout puissant Auteur des glorieuses merveilles de la création.

La lumière resplendit à la parole de Dieu. Il dit: «Que la lumière soit. Et la lumière fut; c'est sans doute ce passage que l'Esprit Saint a en vue dans 2 Corinthiens 4: 6. C'est ce Dieu qui est lumière qui a relui dans nos coeurs, et c'est de cette lumière que nous nous occupons en ce moment. Ces coeurs étaient vides et ténébreux avant que la lumière les éclairât; maintenant, nous nous prosternons avec révérence et adoration devant le Dieu qui, par sa puissance souveraine, a fait briller la lumière là où précédemment tout était dans la nuit.

Plusieurs des expressions de ces versets (2 Corinthiens 4: 4-6), réclament notre attention. La lumière luit d'une manière particulière et définie; c'est pourquoi, au verset 4, elle est appelée «la lumière de l'évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu;» cette pensée nous ramène au chapitre 3, où l'apôtre Paul parle avec hardiesse du Christ glorieux et de notre parfaite et heureuse liberté en la présence même de sa gloire, ayant été justifiés par son oeuvre, ayant reçu le Saint Esprit, ayant été rendus capables de contempler à face découverte la gloire de Christ, et étant ainsi transformés de gloire en gloire par le Seigneur, l'Esprit.

On a beaucoup écrit sur ce sujet, et notre tort a été qu'en parlant beaucoup de la lumière et de la gloire, notre témoignage pratique n'a été rien moins que glorieux; mais la précieuse vérité de Dieu ne peut être changée, et le Dieu qui a relui dans nos *coeurs*, les a illuminés, afin que la connaissance de sa gloire dans la face de Jésus Christ puisse reluire par eux dans ce monde. L'apôtre Paul réalisait cela d'une manière si merveilleuse et si simple, qu'il pouvait dire que, si l'évangile annoncé par lui était caché, il l'était par une action spéciale de Satan, le dieu de ce siècle ayant aveuglé les pensées des incrédules, pour que la lumière de cette gloire ne resplendît pas pour eux.

Mais nos manquements ne sont point une raison pour que nous négligions un sujet si merveilleux, celui de la lumière qui reluit maintenant dans nos coeurs, et qui provient d'un luminaire défini et bien connu, la face de Jésus Christ. Le luminaire même n'a point pâli depuis le moment où il a resplendi autour de Saul de Tarse, et a brillé dans les ténèbres du coeur de ce pharisien égaré, lui révélant la gloire de Dieu. La carrière entière de ce vase merveilleux de la grâce et de la Puissance de Dieu, est celle d'un homme rempli de la lumière qui l'avait éclairé. Les compagnons de Saul (Actes des Apôtres 22: 9) ont bien pu être éblouis un moment par la soudaine apparition de cette lumière plus éclatante que celle du soleil; mais sur lui-même, l'effet fut double: ses yeux furent aveuglés par la lumière resplendissant autour de lui, par cette lumière qu'aucun mortel ne peut supporter, tandis que son coeur fut illuminé par la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ. Cet effet intérieur de la lumière (et c'est là notre sujet) se manifesta durant toute la vie de l'apôtre, depuis le jour où, à Damas, il commença à prier, jusqu'à la dernière chose que nous apprenons de lui, lorsque, regardant encore avec confiance au Seigneur et comptant sur lui, il parle à Timothée de Jésus et de sa gloire, comme le voyant clairement devant lui. Nous pouvons bien dire qu'au sein des ténèbres qui s'épaississaient toujours plus autour de l'apôtre, la lumière de la gloire de Dieu brillait en son

coeur aussi radieuse que jamais; et si nous parcourons le récit de sa vie entre ces deux points extrêmes et également merveilleux, nous y voyons un homme transformé de gloire en gloire. Nous voyons en lui un coeur fixé, par grâce, sur le Seigneur Jésus; la gloire de Dieu en rayonne pendant toute sa vie, vie de vraie patience, de douceur, de renoncement, où la gloire morale du Seigneur se manifeste dans son apôtre.

Or ce qui est vrai de lui, dans son service dévoué et son immense labeur, est vrai aussi de chacun de nous, dans notre petite mesure. Si pauvres et faibles que soient les paroles que nous présentons au lecteur, elles ne seront point perdues si quelque âme peut être conduite par elles à chercher avec prière, ce que signifie «la lumière qui a relui *dans* nos coeurs» (non pas seulement sur les hommes, comme nous l'avons vu en Jean 1). Pussions-nous être ainsi introduits dans une communion plus profonde avec notre précieux Sauveur, être amenés à une connaissance plus vraie de la gloire de Dieu, et à une manifestation plus entière de cette gloire dans une vie de patience et d'abnégation ici-bas. Que Dieu, dans sa grâce, y veuille conduire tous nos coeurs!

Hébreux 6: 18-20

ME 1888 page 299

On ne peut douter qu'il y ait, dans ce passage, une allusion aux villes de refuge mentionnées dans l'Ancien Testament (Nombres 35: 9-34). On y voit, en effet, deux points de comparaison qui ne peuvent manquer de frapper l'esprit, c'est-à-dire le fait de s'être enfui vers un refuge, et l'espérance placée devant ceux qui l'ont trouvé. Selon la loi de Moïse, l'homicide s'enfuyait vers une des villes désignées, et s'il avait le droit d'y être abrité, il était en parfaite sécurité contre le vengeur du sang; c'est ainsi que, dans notre passage, les croyants sont vus comme ayant fui les jugements à venir vers un sanctuaire garanti par «deux choses immuables» — la parole et le serment de Dieu. L'homicide, abrité dans la ville de refuge, vivait dans l'espérance de la mort du souverain sacrificateur, moment auquel il pourrait retourner dans la terre de sa possession; ainsi encore les croyants ont leur espérance, en même temps qu'une ferme consolation, tandis qu'ils restent dans leur sanctuaire. Mais leur espérance est la sortie du souverain sacrificateur, car c'est alors qu'il apparaîtra une seconde fois sans péché, à salut à ceux qui l'attendent.

C'est cette espérance qui est décrite ici «comme une ancre de l'âme», pendant le temps de l'attente, «sûre et ferme, et qui entre jusqu'au dedans du voile, où Jésus est entré comme précurseur pour nous, étant devenu souverain sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec». Quelle peine Dieu a prise pour affermir les coeurs des siens, leur donner actuellement confiance et sécurité par tout ce qu'il a pourvu pour eux, et dissiper tout doute à l'égard de l'avenir, en montrant à leurs regards Jésus entré comme leur précurseur au dedans du voile! Car le fait qu'il est là, est le gage divin qu'il reviendra et nous prendra aussi là avec lui dans la gloire. C'est cette espérance que nous sommes exhortés à retenir sans chanceler, parce que celui qui a promis est fidèle (Hébreux 10: 23).

Un trésor dans des vases de terre

2 Corinthiens 4 - ME 1888 page 312

Une grande chose à se rappeler, — les chrétiens l'oublent trop aisément, — c'est que nous sommes appelés à la jouissance des choses célestes, et que c'est par leur révélation que nous vivons. Dieu n'a pas envoyé sa grâce, et son Fils, et son Esprit, pour nous faire marcher à l'aise dans ce monde — ce n'était pas nécessaire — mais pour nous amener à jouir des choses célestes et à vivre en elles. Ce qui caractérise un homme, c'est ce qui remplit son esprit; toutes ses voies en dérivent.

L'apôtre dit que: «dans cette tente, nous gémissons, étant chargés;» c'est tout ce que nous avons de ce monde. Le Seigneur se sert, dans ses voies envers nous, de ces tribulations qui nous chargent, mais il ne le fait que lorsque nous sommes sauvés. Quand une fois nous avons bien saisi la rédemption, les difficultés et les exercices commencent, et l'apôtre, ici et au chapitre 12, nous fait connaître quels étaient le principe et la puissance de sa marche au milieu de ces choses. Nous sommes appelés à manifester la vie de Christ; notre vie entière ne doit être rien d'autre. Dieu est révélé; nous avons la vie, et le Saint Esprit est en nous la puissance de cette vie; nous sommes placés ici-bas pour y être des épîtres de Christ lues des hommes. En attendant que Christ se manifeste en gloire, nous avons à le manifester en grâce.

Il n'est pas *agréable* de souffrir «en faisant le bien», mais est-ce que cela n'a pas été la part de Christ? C'est aussi celle que nous avons à prendre avec humilité et douceur. Dieu nous donne d'abord une place dans le ciel, — c'est là qu'est Christ notre vie, — ensuite, il nous met ici-bas pour marcher comme Christ l'a fait. Nous avons la révélation de Dieu lui-même dans la personne de son Fils. Il demeure en nous, et nous en lui, et nous le savons, parce qu'il nous a donné de son Esprit. Notre place devant Dieu est établie; Christ est notre vie. Nous avons la connaissance de Dieu, et la puissance pour marcher dans ce monde; de plus, les choses célestes sont révélées — les choses qui appartiennent à la place où nous sommes. «Nous avons reçu, non l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été librement données par Dieu». C'est là que nous devons vivre; de là, nous devons tirer les motifs qui nous caractérisent comme chrétiens. S'il en était toujours ainsi, nous serions toujours *réellement* des épîtres de Christ — dans nos maisons et nos vêtements, dans notre vie journalière, dans tout ce qui est l'expression du cœur d'un homme. Dans chaque chose que nous faisons, est-ce Christ qui est le motif? Sinon, nous le laissons de côté pour une vanité ou une autre. Ce que chaque chrétien a à faire, c'est de se recommander lui-même «à toute conscience d'homme devant Dieu» (verset 2), de sorte que, s'il est jugé, ce soit pour la manière conséquente dont il marche.

(Verset 6). «C'est Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendît, qui a relui dans nos cœurs, etc.». C'est ce que possède tout chrétien. La gloire de Dieu est révélée dans mon cœur, et j'ai à la manifester dans le monde, de sorte qu'on la voie dans mes paroles et

mes actes, ainsi que dans mon don, si j'en ai un, — de sorte que tout ce que je dis ou fais, répande la lumière de la connaissance de Dieu dans un monde où règnent les plus profondes ténèbres. Elle a été révélée dans nos coeurs, cette lumière, afin qu'elle resplendît dans les ténèbres de ce monde. C'est pour nous une position heureuse, en même temps que très distincte et très définie. Si Christ est révélé en nous, il apporte avec lui la connaissance de Dieu; toute la gloire de Dieu, sa sainteté, sa majesté, son amour, brillent dans nos coeurs, afin que nous les reflétions. Cela serait très simple, si c'était tout; mais il y a autre chose. C'est la pensée de Dieu de mettre ce trésor dans des vases de terre. Par là, l'apôtre n'entend pas le mal, mais la *faiblesse*. Nous avons à tenir la chair en bride, et nous avons à subir la discipline; nous savons cela, mais ce n'est pas le terrain sur lequel se place ici l'apôtre. Il n'est pas question de péché ni de manquement, mais du sentier du chrétien comme chrétien. Le premier élément, c'est que toute la gloire de Dieu lui est révélée; mais c'est dans ce «vase de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu,» — cela implique une dépendance constante.

Si grand, si excellent et si merveilleux que soit le trésor, Dieu l'a placé dans ce qui, aux yeux et pour l'esprit de l'homme, est impropre à le contenir — je veux dire quant à la puissance. Par conséquent, dans votre vie, même lorsque vous marchez bien, vous trouvez ces deux éléments — toute la gloire de Dieu révélée dans votre coeur, mais placée par lui à dessein dans un vase de terre, parce que nous avons beaucoup à apprendre relativement à ce que nous sommes, nous pauvres, faibles et misérables créatures. Pierre disait: «Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort». «Vraiment!» dit le Seigneur; «je le verrai». Et nous savons ce qui arriva. Vous direz qu'il n'avait pas le Saint Esprit. C'est vrai, mais la chair est aussi perfide maintenant que lorsque le Saint Esprit n'avait pas encore été donné; seulement, il y a actuellement plus de puissance pour la tenir en bride. Nous pouvons mettre du temps à apprendre ce qu'elle est, mais il faut que nous l'apprenions. Elle se montre même lorsque nous cherchons à servir Christ fidèlement, comme Pierre le désirait. C'est la pensée de Dieu de mettre le trésor dans ce vase, afin qu'il apprenne ce qu'il est. Il est possible que nous annoncions Christ sérieusement, fidèlement et avec coeur, mais si nous n'avons pas appris à nous connaître nous-mêmes, nous avons quelque confiance en nous-mêmes, et nous commettons des fautes. Il est beau de voir Moïse sortir du palais du roi et s'associer à de pauvres faiseurs de briques, mais il ne se connaissait pas lui-même; il tue un Egyptien et est obligé de s'enfuir.

Je dois constamment surveiller la chair, car je sais ce qu'elle est et, le sachant, je m'appuie sur une force qui n'est pas la mienne. J'attends que Dieu me dirige et me guide, car je me connais de telle manière que j'ai confiance en un autre et non en moi. La découverte que j'ai faite de ma faiblesse me montre que je n'ai de puissance qu'en Dieu. Paul avait une écharde dans la chair. Lors de sa conversion, il avait été brisé et abattu dans la poussière, mais il devait *être tenu là* afin qu'il sût que rien ne venait de sa propre capacité, et afin que la puissance de Christ reposât sur lui. C'est comme si Dieu lui disait: «C'est moi qui opère en toi; ne puis-je pas le faire à travers toute ton infirmité?» «Alors», semble dire Paul, «je veux garder mon écharde.

Je me glorifierai très volontiers dans mes infirmités». Dans notre chapitre, il dit: «Etant dans la tribulation de toutes manières, mais non pas réduits à l'étroit», car nous pouvons regarder à Dieu. «Dans la perplexité, mais non pas sans ressource;» je ne sais pas comment je sortirai d'embarras; mais j'ai Dieu, et en lui se trouve un chemin assuré. «Persécutés, mais non pas abandonnés», car Dieu est avec moi. «Abattus, mais ne périssant pas;» il vivait dans la conscience que le Seigneur était toujours là, et que lui Paul, avait besoin du Seigneur. Même quand nous agissons en vérité et en sincérité de coeur, nous sommes portés à poursuivre notre course comme si nous n'avions pas besoin du Seigneur. Si, pendant un instant, je ne l'ai pas avec moi, je ne suis rien. Là où nous cherchons à servir Christ, nous avons à apprendre notre propre leçon; mais nous tomberons si nous manquons de cette dépendance. Dans les petites choses comme dans les grandes, nous ne pouvons rien sans lui, et nous ne devons pas faire le bien avec la force de nos propres pensées; c'est une chose que nous sommes lents à apprendre.

A cette tendance de nos coeurs, il y a deux remèdes. En premier lieu, «porter toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus» (verset 10). L'apôtre l'applique à lui-même, et cela va très loin, bien que ce ne soit pas tout; mais si vous appliquez la croix à chaque pensée qui surgit dans votre coeur, vous verrez combien il y a de pensées que la croix crucifierait. La chair ne devrait produire aucune pensée; car quelle pensée peut produire un mort? Assurément, comme chrétiens, nous avons à être aimables et courtois; mais le vieil homme a été mis à mort, et j'ai à me tenir moi-même pour mort. L'apôtre le faisait chaque jour. Je crains qu'il n'y ait plusieurs d'entre nous qui n'appliquent point ainsi la croix à chaque pensée, à chaque sentiment et à chaque projet; qui ne se méfient pas de la chair et de tout ce qui est de la simple nature humaine. Si je laisse mon corps vivre, c'est la chair. Mais l'apôtre dit: «Je porte toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans mon corps». Afin de manifester toujours Christ, je tiens la chair pour morte. C'était le côté de l'apôtre par la foi. Ensuite, vient la seconde chose, le côté de Dieu. «Nous qui vivons, nous sommes toujours *livrés* à la mort pour l'amour de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle». Quelque fidèle que fût Paul, Dieu devait l'aider. Dieu ne pouvait se confier en lui, l'abandonner à ses forces, et il ne peut se confier en vous. Il vous fait passer à travers des circonstances où la chair se manifeste, et il vous dit: Où en es-tu maintenant? Paul pouvait dire que toutes ces épreuves et ces exercices, il les traversait pour l'amour de Christ; pour nous, très souvent, c'est à cause de la chair.

La plénitude de la gloire est à nous. La gloire a relui dans nos coeurs, mais Dieu l'a mise dans des vases de terre, parce que nous avons besoin d'apprendre dans nos coeurs ce que nous sommes. Nulle volonté ne peut être permise, nul mouvement propre, rien qui vienne de la chair, aucune pensée vaine du monde, rien ne doit être toléré qui ne conviendrait pas à ce trésor. Mais ne surgit-il pas, dans votre esprit, des pensées que vous y tolérez et qui ne conviennent pas à ce trésor céleste? des choses qui ne prennent pas la forme de mal grossier, mais une quantité de choses qui ne sont pas *Christ*? Prenez les conversations journalières. N'y a-t-il pas en elles de la vanité, de la frivolité? Vos discours sont-ils toujours «avec grâce

assaisonnés de sel?» Si vous prenez un journal et que vous lisiez ce qui touche les vanités du monde, et qu'ensuite vous vous mettiez à lire ce qui concerne Christ et sa gloire, ne sentez-vous pas votre coeur appesanti? Si vous ne reconnaissez pas cela, vous pouvez être sûr qu'il s'appesantira toujours plus. Christ perdra de son prix pour vous. Vous n'aurez plus de puissance, et vous ne trouverez plus la même fraîcheur dans la lecture de la Bible et dans la prière. Lorsque j'applique la croix de Christ, je mets un frein aux mouvements propres de mon coeur naturel. Le Seigneur me fait passer à travers les circonstances pour me mettre à l'épreuve. Si la mort venait et trouvait en moi un homme déjà mort, quel effet cela aurait-il? Qu'est-ce que tuer un homme mort? L'apôtre tenait la chair en bride et regardait à Dieu. Il disait: «Nous étions excessivement chargés, au delà de notre force, de sorte que nous avons désespéré même de vivre», mais nous nous confions en Dieu qui ressuscite les morts. Si les hommes l'avaient tué, cela aurait-il empêché Dieu de le ressusciter? Non; il n'aurait été que plus rapproché de ce moment. Nous pouvons bénir Dieu pour cela. Il tient en bride la chair qui *en a besoin*. «La mort opère en nous, mais la vie en vous». La mort opérait en Paul, et par rapport aux autres ce n'était rien que la vie qui opérait. Oh! qu'il en fût ainsi pour nous.

L'effet pratique est celui-ci: «Toutes choses sont pour vous». Quand le moi est mis de côté, je commence à avoir les pensées de Dieu et à comprendre que toutes choses sont pour nous. Je vois la réalité de ce que dit l'apôtre: «Toutes choses sont à vous, — la vie, la mort, les choses présentes, les choses à venir, — et vous êtes à Christ, et Christ à Dieu». Croyez-vous que «toutes choses sont pour vous?» que tout ce qui arrive dans le monde est pour vous, quels que soient les motifs qui aient poussé les hommes? Dieu fait travailler toutes choses ensemble pour votre bien, oui, chaque circonstance de votre vie. Ces circonstances peuvent ne pas être agréables, mais nous n'avons pas à nous en occuper, comme le monde le fait. Dieu gouverne tout. Il laisse aller l'homme, mais «la colère de l'homme Le louera». Pierre dit, au chapitre 2 des Actes: «Vous l'avez cloué à une croix et l'avez fait périr par la main d'hommes iniques», mais c'était «par le conseil défini et par la préconnaissance de Dieu». Nous n'avons qu'à avoir la confiance qu'il a un dessein, celui de glorifier son Fils. Il fera tout ce qui est nécessaire dans ce but. Si mes yeux sont dirigés droit sur lui pour le glorifier, tout va bien. Si je vais à l'encontre de son sentier, il me brisera; si je suis dans son chemin, il m'aidera à avancer; mais je dois y être avec *sa force*. Paul dit: «Nous ne nous laissons point». Je ne vais pas en avant avec *ma propre force*. *Moi*, je puis être fatigué ou faible, mais *Dieu* est là. Je puis défaillir dans mon esprit, mais «quand je suis faible, c'est alors que je suis fort». «L'homme intérieur est renouvelé de jour en jour». La dépendance est *renouvelée*. Jamais on ne possède, dans la grâce d'aujourd'hui, la force pour le lendemain. Si par elle j'ai acquis plus de connaissance de Christ, c'est un profit pour l'éternité, sans nul doute; mais si l'on gardait la manne jusqu'au lendemain, elle sentait mauvais — elle devenait de la propre justice. Il vous faut être dépendant à chaque instant.

(Verset 17). Chaque difficulté nous fait appréhender celle qui va surgir. «N'importe», dit l'apôtre, «c'est une légère tribulation». L'homme intérieur n'est pas touché par les difficultés;

«il est renouvelé de jour en jour», et, par les tribulations mêmes, nous trouvons la bénédiction.

Je voudrais vous demander: Etes-vous prêt à prendre cette place? vous trouvez-vous volontiers sous la main de Dieu, vous attachant à lui de tout votre coeur, et disant: «J'ai besoin d'avoir Christ, de le gagner (Philippiens 3: 8), et ici-bas, je n'ai qu'une chose à faire, — manifester Christ?» Consentez-vous volontiers à ce que votre chair soit tenue dans la soumission. C'est l'oeil simple, cela. Ce que Satan veut, ce qu'il s'efforce de faire, c'est que, pour si peu que ce soit, nous ayons confiance en la chair. Pouvez-vous dire: «Qu'il arrive au vase ce que Dieu voudra, qu'il fasse tout ce qu'il jugera nécessaire, pourvu que Christ soit manifesté, soit par la vie, soit par la mort?» Est-ce là le désir de vos coeurs?

«Un chrétien complet»

ME 1888 page 339

Nous sommes *en Christ* selon sa perfection devant Dieu. *Christ en nous* est le fondement et la mesure de notre responsabilité, mais en cela il est aussi la source de notre force. Le chrétien n'est pas seulement un homme né de nouveau (chose absolument nécessaire), mais aussi un homme en qui le Saint Esprit habite. L'Esprit dirige les regards du croyant vers l'oeuvre de Christ et lui apprend à en apprécier la valeur. C'est lui qui donne au chrétien la conscience qu'il est en Christ, et Christ en lui (Jean 14), et qui remplit son coeur de l'espérance de la gloire, avec la certitude qu'il sera un jour semblable à Christ et avec Christ pour toujours.

Quand l'homme converti sait que ses péchés sont pardonnés; quand il peut crier: «Abba, Père;» quand il sait qu'il n'y a plus de condamnation pour lui; alors il est délivré. Il est en liberté devant Dieu, et il est affranchi de la loi du péché et de la mort. Mais il n'est un chrétien complet — «parfait» — que lorsqu'il a compris, par le Saint Esprit, qu'il occupe la place de Christ en relation avec Dieu, que Dieu est son Père et son Dieu, parce qu'il est le Dieu et Père du Seigneur Jésus Christ; quand il a compris qu'il est passé de la position d'Adam à celle de Christ, et qu'ainsi ce n'est plus lui qui vit, mais que Christ vit en lui (Galates 2: 20).

Josaphat

2 Chroniques 19 et 20 - ME 1888 page 352

En parcourant le récit que nous donne l'Écriture des deux royaumes d'Israël et de Juda, depuis leur séparation sous Roboam, nous reconnâtrons sans difficulté la différence profonde qui existe entre eux. La suite des rois d'Israël, de Jéroboam à Hosée, ne présente qu'une sombre et triste succession d'hommes qui font ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel. En vain chercherions-nous une seule exception. Même Jéhu, qui manifesta tant de zèle et d'énergie pour abolir l'idolâtrie, montra dans la suite que son cœur était loin d'être droit devant Dieu. En fait, un épais nuage d'idolâtrie semble avoir couvert toute la maison d'Israël, jusqu'au jour où les dix tribus furent transportées au delà de Babylone, et dispersées parmi les nations.

Il n'en fut pas ainsi de Juda. Là, nous trouvons quelques heureuses exceptions; là, nous voyons luire, de temps à autre, quelques rayons brillants de cette lampe que l'Éternel avait si gracieusement promis de maintenir à Jérusalem, pour l'amour de David, son serviteur. L'âme est rafraîchie, en lisant l'histoire d'hommes tels que Joas, Asa, Josias et Ezéchias, dont les cœurs étaient dévoués au service du sanctuaire, et qui, par conséquent, exercèrent sur leur époque une sainte influence.

C'est sur la vie d'un de ces hommes de Dieu, que je désire m'arrêter un peu, dans la confiance que le Seigneur nous y fera trouver profit et instruction.

Josaphat, roi de Juda, nous est présenté d'abord dans le chapitre 17 du second livre des Chroniques. Nous y voyons Dieu, dans sa grâce, établissant son serviteur sur le royaume, et le peuple de Dieu le reconnaissant. Le premier acte de Josaphat fut de se fortifier «contre Israël». Cela est digne de remarque. Israël et son roi furent toujours un piège pour le cœur de Josaphat. Mais au commencement de sa carrière, au temps de la première fraîcheur de sa piété, comme roi, il fut capable de fortifier son royaume contre la puissance d'Israël,

Or, voici ce que l'on observe souvent dans l'histoire des chrétiens. Le mal qui, dans la suite de leur vie, sera leur plus grand piège, est celui contre lequel ils auront été le plus en garde au commencement de leur course. Combien il serait heureux qu'à une connaissance croissante des tendances de notre cœur, se joignît un esprit croissant de vigilance! Mais, hélas! tel n'est pas toujours le cas. Au contraire, on ne trouve que trop fréquemment des chrétiens entrés depuis plusieurs années dans la carrière, et qui se laissent, aller à des choses qu'au commencement leur conscience aurait réprochées. On dira peut-être qu'ils se sont affranchis d'un esprit de légalisme; mais cela ne proviendrait-il pas plutôt de ce qu'ils ont perdu la délicatesse de la conscience? Ce serait une triste chose, si le résultat de vues plus larges devait être un esprit insouciant ou une conscience endurcie, ou si la connaissance de principes plus élevés de la vérité ne tendait qu'à rendre amateurs de leurs aises, indifférents et mondains, ceux qui, auparavant, vivaient dans le renoncement d'eux-mêmes et la séparation du monde.

Mais il n'en est pas ainsi. Croître dans la connaissance de la vérité, c'est croître dans la connaissance de Dieu, et plus Dieu est connu, plus l'âme croit dans la sainteté pratique. La conscience qui peut laisser passer, sans les reprendre, des choses devant lesquelles autrefois elle aurait reculé, au lieu d'être sous l'action de la vérité de Dieu, est, il est fort à craindre, sous l'influence endurcissante de la séduction du péché.

Toute la scène que nous présente le chapitre 17, est pleine d'intérêt. Non seulement Josaphat conserve les conquêtes d'Asa, son père, mais, par ses efforts personnels, il augmente aussi les ressources de son royaume. Tout est bien ordonné. «L'Eternel fut avec Josaphat, car il marcha dans les *premières voies* de David, son père, et ne rechercha point les Baals, mais il rechercha le Dieu de son père, et marcha dans ses commandements, et non comme faisait Israël. Et l'Eternel affermit le royaume dans sa main; et tout Juda fit des présents à Josaphat, et il eut beaucoup de richesses et de gloire. Et il prit courage dans les voies de l'Eternel, et de plus, il ôta de Juda les hauts lieux et les ashères». Là était le vrai secret de sa prospérité: «Il prit courage dans les voies de l'Eternel». Quand le cœur prend courage de cette manière, tout va bien. Mais quel changement nous trouvons au chapitre 18! Le diable se sert de la prospérité de Josaphat comme d'un piège contre lui. «Josaphat eut beaucoup de richesses et de gloire, et *il s'allia par mariage avec Achab*». Nous avons déjà remarqué que Josaphat fortifia *son royaume*; mais l'ennemi vient d'une manière contre laquelle Josaphat ne semble pas s'être préparé: il n'attaque pas *son royaume*, mais *son cœur*. Il ne vient pas comme un lion, mais comme un serpent. «Le menu et le gros bétail» d'Achab produisent plus d'effet que ses hommes de guerre. Si Achab avait déclaré la guerre à Josaphat, cela n'aurait fait que rejeter celui-ci sur l'Eternel; mais Achab ne le fait pas. Le royaume de Josaphat est fortifié contre les attaques d'Achab, mais son cœur est resté ouvert aux séductions du roi d'Israël. Combien cela est sérieux! Nous faisons souvent de grands efforts contre le mal sous une forme, tandis que nous le laissons entrer en nous sous une autre. Josaphat, au commencement, s'était fortifié contre Israël, et maintenant il s'allie par mariage avec le roi d'Israël. Et pourquoi? Quelque heureux changement s'était-il donc opéré dans ce dernier? Le cœur d'Achab s'était-il tourné vers l'Eternel? Nullement. Il était resté le même, mais la conscience de Josaphat avait beaucoup perdu de sa première sensibilité; il s'était approché du mal et s'y était mêlé; il avait touché la boue et en était souillé. «Il s'allia par mariage avec Achab;» là était le mal, un mal qui, si lent qu'il fût dans son action, devait porter son fruit tôt ou tard. «Celui qui sème pour sa propre chair, moissonnera de la chair la corruption» (Galates 6: 8); principe qui se réalise inévitablement. La grâce peut triompher par le pardon du péché, mais le fruit de celui-ci se montrera en son temps selon le gouvernement de Dieu. L'Eternel fait passer le péché de David, dans l'affaire d'Urie; mais l'enfant meurt, et Absalom se révolte. Il en sera toujours ainsi. Si nous semons pour la chair, nous moissonnerons la corruption. La chair ne peut produire rien d'autre.

Dans le cas de Josaphat, ce ne fut *qu'au bout de quelques années* que les résultats de ses faux pas commencèrent à se montrer. «Et au bout de quelques années, il descendit vers Achab, à Samarie; et Achab tua pour lui et pour le peuple qui était avec lui, du menu et du

gros bétail en abondance, et il le persuada de monter contre Ramoth de Galaad». Satan connaît son terrain; il sait où la semence du mal a pris racine; il connaît le coeur préparé à répondre à sa tentation; il savait que *l'alliance* dans laquelle le roi de Juda était entré avec le roi d'Israël, avait préparé le premier à faire d'autres pas dans cette route fatale. Lorsqu'un chrétien se met en relation avec le monde, il ouvre le chemin pour être «*persuadé*» par le monde, et pour entrer dans une voie qui n'est *pas* chrétienne. David accepte Tsiklag des mains d'Akish, et le premier pas qu'il fait ensuite, c'est de se joindre à Akish contre Israël (1 Samuel 27; 28). Le monde ne donnera jamais rien à un enfant de Dieu sans lui demander beaucoup en retour. Après que le roi de Juda eut permis à Achab de tuer pour lui du menu et du gros bétail, il lui aurait été difficile de ne pas satisfaire au désir d'Achab par rapport à Ramoth de Galaad. La place la plus sûre est donc de ne rien devoir au monde. Josaphat aurait dû ne rien avoir à faire avec Achab; il aurait dû se garder pur. L'Eternel n'était pas avec Achab, et bien qu'il pût sembler désirable d'arracher une des villes de refuge des mains de l'ennemi, Josaphat cependant aurait dû savoir, que l'on ne doit pas faire le mal pour qu'il en arrive du bien. Si nous nous unissons au monde dans ses desseins, il faut nous attendre à être enveloppés dans ses troubles. Ramoth de Galaad avait été autrefois désignée comme ville de refuge pour le meurtrier involontaire (Deutéronome 4: 43); l'objet d'Achab était de la reprendre au roi de Syrie. Mais derrière cette expédition, nous pouvons découvrir le piège de l'ennemi qui se souciait peu de la ville de refuge, pourvu que, par ce moyen, il pût détourner un enfant de Dieu du sentier de la pureté et de la séparation. Le diable a toujours trouvé que les objets religieux et charitables étaient les plus efficaces pour exercer de l'influence sur ceux qui appartiennent à Dieu. Il ne vient pas d'abord à eux avec quelque chose d'ouvertement mauvais; il n'engagera pas un croyant à se joindre au monde pour quelque dessein coupable: il sait bien qu'une conscience délicate s'y refusera. Il placera plutôt devant les yeux quelque objet bon et désirable, afin de couvrir ses plans du manteau de la religion et de la bienfaisance, et ainsi d'enlacer ceux qu'il veut séduire. Mais il y a une vérité qui, réalisée, délivrerait efficacement le chrétien de toute association avec les hommes de ce monde. L'apôtre, par le Saint Esprit, nous enseigne que les incrédules sont «à l'égard de *toute* bonne oeuvre, réprouvés» (Tite 1: 16). Cela est assez pour un coeur obéissant. Nous ne devons pas nous joindre à de telles gens. N'importe ce qu'ils nous proposent, — oeuvres de bienfaisance ou oeuvres religieuses, — l'écriture nous dit qu'ils sont réprouvés, oui, «réprouvés», tout en professant connaître Dieu. Cela doit nous suffire. Dieu ne peut accepter ni reconnaître les oeuvres, ni les offrandes, de ceux dont les murs sont éloignés de lui, et l'Eglise ne devrait pas s'unir à eux, même lorsqu'il s'agit de l'accomplissement de choses désirables. «Garde-toi pur toi-même», est un avertissement qui a sa valeur pour nous tous. «Obéir est meilleur que sacrifice, et prêter l'oreille meilleur que la graisse des béliers». Il aurait infiniment mieux valu pour Josaphat de s'être gardé pur de tout contact avec la souillure d'Achab, que d'avoir recouvré Ramoth de la main des Syriens, au cas où il eût réussi.

Josaphat eut à apprendre cela par une pénible expérience; et c'est de la même manière que la plupart d'entre nous, apprennent aussi leurs leçons. Nous pouvons *parler* beaucoup de certaines vérités, tout en ne les connaissant que fort peu par expérience. Quand Josaphat, au

commencement de sa carrière, se fortifia contre Israël, il n'aurait pas imaginé que, plus tard, il serait entraîné dans le mal par le plus mauvais des Israélites. La seule sauvegarde efficace contre le mal est d'être, à son égard, en communion avec Dieu. Quand nous considérons le mal dans la lumière de la sainteté divine, nous voyons non seulement *l'acte*, mais le *principe*, et si le principe n'est pas bon, peu importe le résultat, nous n'avons rien à faire avec lui. Mais en agir ainsi avec le mal, demande un sérieux exercice d'âme devant Dieu; beaucoup de spiritualité, de jugement de soi-même, de prière et de vigilance. Le Seigneur nous accorde ces choses, ainsi qu'une conscience plus sensible et plus délicate en la présence de Dieu.

Nous ne nous figurons pas quelles tristes conséquences résultent d'un faux pas dans la marche d'un enfant de Dieu. Elles ne nous apparaissent pas toujours dans toute leur étendue; mais l'ennemi a soin d'en faire usage, non seulement pour nuire à celui qui a manqué, mais à d'autres qui sont les témoins de la faute et qui en subissent l'influence. Josaphat ne tomba pas seul dans le piège; il y entraîna son peuple. «Moi, je suis comme toi», dit-il à Achab; et il ajoute: «et mon peuple comme ton peuple», Quel terrain bas et méprisable pour un homme de Dieu quelle place pour y introduire le peuple de Dieu «*Je suis comme toi*». Ainsi parla Josaphat, et bien lui en prit que ses paroles ne fussent pas vérifiées jusqu'au bout. Dieu ne le jugea pas, comme il le fit *d'Achab*. Là était sa vraie sécurité, même au milieu des terribles conséquences de sa conduite irréfléchie. Il n'était pas comme Achab, à la fin de sa carrière, bien qu'il se fût allié avec lui dans l'intention de poursuivre ses desseins; il n'était pas comme Achab, quand celui-ci fut percé d'une flèche; il n'était pas comme Achab, dont les chiens vinrent lécher le sang. L'Eternel avait mis entre Achab et lui une différence.

Mais nous devrions nous rappeler que, lorsqu'un chrétien s'unit au monde, dans un but quelconque, religieux ou philanthropique, c'est comme s'il disait (ainsi que Josaphat à Achab): «Moi, je suis comme toi». Que le lecteur chrétien se demande: «Est-ce juste?» Est-il préparé à dire cela? Il ne sert de rien de prétendre que nous n'avons pas à juger les autres. Josaphat aurait dû juger, comme le montre bien le langage que lui tient le prophète Jéhu, à son retour de Ramoth: «Aides-tu au méchant, et aimes-tu ceux qui haïssent l'Eternel?» Comment aurait-il pu connaître, sans juger celui qui était méchant ou qui haïssait l'Eternel? Nous n'avons certainement aucun droit à juger ceux de dehors, mais nous sommes tenus d'exercer notre jugement à l'égard de ceux avec qui nous entrons en communion. Cela n'implique en rien l'idée d'une supériorité personnelle sur qui que ce soit et en quoi que ce soit. Cela ne veut pas dire: «Tiens-toi loin, ne me touche pas, car *je suis plus saint que toi*». Non; mais: «Je dois me tenir à part, parce que *Dieu est saint*». C'est là le vrai principe. C'est sur le fondement de ce que Dieu est, et non de ce que nous sommes, que nous nous séparons du mal connu et manifeste: «*Soyez saints, car moi je suis saint*».

Josaphat avait manqué à garder cette séparation d'avec le mal, et, comme nous l'avons remarqué, en manquant lui-même, il en avait entraîné d'autres dans sa chute. De là résulte pour nous une importante leçon. Josaphat, par le dévouement qu'il avait d'abord montré pour l'Eternel, avait, on peut le supposer, gagné, une influence considérable sur son peuple; la confiance et l'affection des coeurs lui appartenaient, et, jusqu'à un certain point, cela était

juste. Il est bien que l'on aime ceux qui marchent avec dévouement, et que l'on ait en eux de la confiance; mais nous devons veiller avec un soin jaloux sur la tendance dangereuse de l'influence personnelle. Personne, si ce n'est quelqu'un possédant une très grande influence, n'aurait pu dire: «Mon peuple est comme ton peuple». Il aurait dit: «Je suis comme toi», mais pas davantage. Cette grande influence employée en dehors de la communion de Dieu, ne fait que rendre l'homme qui la possède un instrument de mal plus efficace, Satan savait cela; il connaissait la position de Josaphat; il ne s'attacha pas à un homme ordinaire de Juda, mais à celui qui était le plus en vue et dont l'influence était la plus grande, sachant bien que, s'il réussissait à le faire dévier, d'autres le suivraient. Et il ne fut pas trompé dans son attente. Plusieurs auraient pu dire: «Quel mal y a-t-il à se joindre à l'expédition d'Achab? Assurément s'il y en avait, un homme aussi pieux que Josaphat ne s'y engagerait pas. Aussi longtemps que nous *le voyons là, nous* pouvons être tranquilles à cet égard». Si ce langage ne fut pas tenu au temps de Josaphat, on l'entend certainement de nos jours. Combien souvent des chrétiens ne disent-ils pas: «Comment y aurait-il du mal dans telles ou telles choses, lorsque nous voyons tant d'hommes d'une grande piété s'y associer et s'en occuper?» Raisonner de cette manière est absolument faux et mauvais d'un bout à l'autre; c'est tout ce que l'on en peut dire. Que les autres fassent comme ils le jugent bon; nous sommes responsables envers Dieu d'agir d'après ses principes. Nous devons être capables, par grâce, de rendre raison humblement, mais avec décision, d'une manière saine et intelligente, de la conduite que nous tenons, indépendamment de ce que font les autres. Nous savons d'ailleurs que les hommes les meilleurs peuvent se tromper et mal agir. Ils ne sont donc pas et ne peuvent pas être nos guides. «Il se tient debout ou il tombe pour son propre maître». Une intelligence spirituelle, une conscience éclairée par la parole de Dieu, un sentiment réel de notre responsabilité personnelle, en même temps que la droiture d'intention, telles sont les choses dont nous avons spécialement besoin. Si elles nous font défaut, notre marche sera défectueuse.

Mais, dira-t-on peut-être, ils sont peu nombreux, si même il en est, qui occupent une position telle, que leur conduite puisse exercer une influence aussi étendue que celle du roi Josaphat. Pour répondre à cette objection, il est nécessaire de nous arrêter un moment sur une vérité tristement négligée de nos jours, je veux dire celle de *l'unité du corps de Christ, et de l'effet qui résulte pour le corps entier, de la conduite de chaque membre, si obscur soit-il*. La grande doctrine de l'unité de l'Eglise sur la terre est, on doit le craindre, faiblement comprise et faiblement réalisée, même par les chrétiens les plus intelligents et les plus spirituels. La raison en est évidente. Cette doctrine est envisagée au point de vue de la condition actuelle de l'Eglise, plutôt que telle qu'elle nous est présentée dans le Nouveau Testament; de cette manière, l'unité ne peut jamais être comprise. Si nous prenons simplement l'Ecriture pour guide, nous n'aurons pas de difficulté à cet égard. Là nous lisons: «Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui». Ce principe n'avait point son application au temps du roi Josaphat, parce que le corps de Christ n'existait pas effectivement. Tous les membres en étaient inscrits dans le livre de Dieu; mais en fait, il n'y avait pas encore un seul d'entre eux: ils existaient dans le dessein de Dieu, mais ce dessein n'avait pas été réalisé. C'est pourquoi, bien qu'un si grand nombre eussent été entraînés par l'influence de Josaphat, ce n'était

nullement d'après le principe indiqué dans le passage cité plus haut. Ils ne souffraient pas de l'acte d'un seul, parce qu'ils étaient d'un seul corps; ils étaient égarés par un seul, en suivant son exemple. La distinction est très importante. Il n'y a pas un seul membre de l'Eglise, quelque obscur qu'il soit, dont la marche et la conduite n'affectent pas, en quelque mesure, tous les membres. «Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit». C'est pourquoi, si la marche d'un chrétien est relâchée ou négligente, s'il ne vit pas en communion avec Dieu, s'il ne prie pas, s'il manque dans la vigilance ou le jugement de lui-même, il fait réellement tort au corps entier; tandis qu'au contraire, quand il marche plein de santé et de vigueur spirituelles, il avance le bien de tous.

Ce ne fut pas sans lutte que Josaphat céda aux sollicitations d'Achab. On peut voir l'action de la conscience dans ces paroles qu'il adresse au roi d'Israël: «Enquiers-toi aujourd'hui, je te prie, de la parole de l'Eternel». Mais combien vain était-il de demander d'être guidé, après avoir déjà dit: «Moi, je suis comme toi, et mon peuple comme ton peuple; et je serai avec toi dans la guerre». C'est une vraie moquerie que de demander une direction, lorsque déjà nos résolutions sont formées; et pourtant, combien fréquemment nous agissons ainsi! Combien il nous arrive souvent de décider ce que nous ferons, et ensuite de demander au Seigneur de nous diriger! Tout cela est mal; c'est honorer Dieu des lèvres, tandis que le coeur est en rébellion positive contre lui. Au lieu d'obtenir la direction demandée, n'aurions-nous pas plutôt lieu de craindre d'être déçus par un esprit de mensonge?

(Verset 21). Achab ne manquait pas de conseillers. Il rassembla promptement «quatre cents prophètes», tous prêts à le conseiller selon le désir de son coeur. «Monte», disaient-ils, «et Dieu la livrera en la main du roi». C'était ce qu'il voulait. Il ne faut pas s'étonner qu'Achab fût entièrement satisfait de tels prophètes: ils lui convenaient bien.

Assurément, Josaphat n'aurait pas même dû sembler les reconnaître comme prophètes de l'Eternel, ainsi qu'évidemment il le fait, en disant: «N'y a-t-il pas ici *encore* un prophète de l'Eternel?» S'il avait été fidèle à l'Eternel, il aurait immédiatement nié le droit de ces faux prophètes à émettre un conseil. Mais, hélas! il encourage pleinement la religion du monde et ses ministres. Il ne peut se décider à blesser les sentiments d'Achab, en agissant fidèlement à l'égard de ses prophètes. Ils étaient tous, aurait-on cru, des hommes comme ils devaient être. Quelle chose terrible que de tomber dans une condition d'âme, où nous sommes incapables de rendre un témoignage distinct et fidèle contre les ministres de Satan! «Il nous faut être larges», dit-on; «nous devons éviter de blesser les sentiments des gens;» «il y a d'honnêtes gens partout». Mais la vérité est la vérité; nous ne pouvons mettre l'erreur pour la vérité, ni la vérité pour l'erreur. Rien, si ce n'est le secret désir d'être bien avec le monde, ne conduira jamais à cette insouciant manière d'agir à l'égard du mal. Si nous voulons être bien avec le monde, que ce soit au moins à nos propres dépens, et non aux dépens de la vérité de Dieu. On dit souvent: «Il faut présenter la vérité sous un aspect attrayant;» mais cela signifie, en réalité, que l'on fait de la vérité une espèce de chose variable, élastique, qui peut prendre toutes les dimensions et toutes les formes, pour s'adapter aux goûts et aux habitudes de ceux

qui volontiers voudraient la faire disparaître du monde. Mais la vérité ne se laisse point traiter ainsi; elle ne peut s'abaisser au niveau du monde. Ceux qui professent la garder peuvent chercher à en user de cette manière, mais elle demeurera toujours le même témoin, saint, pur et fidèle, contre le monde et toutes ses voies. Elle parlera clairement, si sa voix n'est pas étouffée par la pratique de ses infidèles sectateurs. Quand Josaphat est descendu si bas que de reconnaître les faux prophètes pour plaire à Achab, où trouver un témoignage distinct pour Dieu? Tout semble s'abaisser à un même niveau, et l'ennemi paraît avoir le champ libre. La voix de la vérité est réduite au silence, les prophètes prédisent ce qui est faux, Dieu est oublié. Il en est toujours ainsi. La tentative d'accommoder la vérité aux pensées de ceux qui sont du monde, ne peut qu'aboutir à un complet insuccès. Il n'y a pas d'accommodement possible. Que la vérité demeure à sa hauteur céleste, que les saints se tiennent pleinement et fermement avec elle, et qu'ils invitent les pécheurs à prendre place avec eux; mais qu'ils ne descendent pas jusqu'aux recherches et aux habitudes basses et viles du monde, et qu'ils n'enlèvent pas à la vérité, pour autant qu'il est en eux de le faire, son tranchant et sa puissance, Il vaut beaucoup mieux laisser voir nettement le contraste entre la vérité de Dieu et nos voies, que de chercher à les identifier en apparence, lorsqu'en réalité elles ne s'accordent pas entre elles. On s'imagine recommander la vérité aux esprits de ceux du monde, en s'efforçant de se conformer à leur manière de vivre; mais bien loin de la recommander, on l'expose ainsi au mépris. Assurément, Josaphat n'avança en rien la cause de la vérité en s'accommodant aux manières de voir d'Achab, et en reconnaissant les droits des faux prophètes. L'homme qui se conforme au monde, sera l'ennemi de Christ et de ses disciples. Il ne saurait en être autrement. «L'amitié du monde est inimitié contre Dieu. Quiconque donc voudra être ami du monde, se constitue ennemi de Dieu».

Combien tout ce que nous venons de dire se montre dans le cas du roi Josaphat! Il devient l'ami et le compagnon d'Achab qui haïssait Michée, le serviteur de Dieu, et voyez quelle en est la conséquence. Sans persécuter directement le témoin fidèle et juste, il fait ce qui est aussi mal, car il est assis à côté d'Achab et voit le prophète de l'Eternel frappé d'abord, puis jeté en prison, simplement parce qu'il ne veut pas dire un mensonge pour plaire à un méchant roi, et être d'accord avec quatre cents faux prophètes.

Quels ne devaient pas être les sentiments de Josaphat, en contemplant son frère maltraité et emprisonné, à cause de sa fidélité à témoigner contre une expédition dans laquelle lui-même était engagé! Mais telle était la position dans laquelle l'avait placé forcément son alliance avec Achab; il ne pouvait pas éviter d'être le témoin de ces procédés de méchanceté, et même bien plus, d'y participer. Quand quelqu'un s'associe avec le monde, il faut qu'il aille jusqu'au bout. L'ennemi ne se contente pas de demi-mesures; au contraire, il fera tous ses efforts pour pousser un saint qui est sorti de la communion avec Dieu, jusqu'aux dernières limites du mal. Le commencement du mal est comme lorsqu'on laisse couler des eaux. Les petits commencements conduisent aux plus terribles résultats. D'abord, on n'a fait que toucher au mal légèrement et comme à distance; puis, par degrés on s'en est approché;

ensuite, on y tient plus fermement, et, enfin, on s'y plonge résolument, et rien, sauf une intervention positive de Dieu, ne peut plus en tirer hors.

Josaphat «s'était allié par mariage avec Achab;» puis il avait accepté son hospitalité; ensuite, il se laissa «persuader» d'entrer avec lui dans une association ouverte; et finalement, il prend *la place* d'Achab dans la bataille de Ramoth de Galaad. Il avait dit: «Moi, je suis comme toi», et Achab le prend au mot, car il lui dit: «Je me déguiserai, et j'irai à la bataille; mais toi, revêts-toi de tes robes». Ainsi, Josaphat se dépouille si complètement de son identité personnelle, en vue des hommes du monde, que, «quand les chefs des chars virent Josaphat, ils dirent: *C'est le roi* d'Israël». Terrible position pour Josaphat! Se voir là, représentant le pire des rois d'Israël et pris pour lui, quelle triste preuve du danger de s'associer avec les hommes du monde! Josaphat fut heureux que l'Eternel ne l'eût pas pris au mot, lorsqu'il disait à Achab: «Moi, je suis comme toi». L'Eternel savait que Josaphat n'était pas Achab, bien qu'ayant pris sa place, il pût être pris pour lui. La grâce avait fait entre eux une différence, et la marche de Josaphat *aurait dû montrer* ce que la grâce avait fait pour lui. Mais, béni soit le Seigneur, «il sait délivrer de la tentation les hommes pieux», et, dans sa miséricorde, il délivra son pauvre serviteur du mal dans lequel il s'était plongé lui-même et où il aurait péri, si la puissante main de Dieu ne s'était pas étendue vers lui pour le secourir. «Josaphat cria, et l'Eternel le secourut; et Dieu les porta à s'éloigner de lui» (*).

(*) Le lecteur remarquera que, dans ce verset, Dieu est présenté sous deux noms différents. «L'Eternel» est le nom qui exprime sa relation avec son serviteur en détresse, — relation en grâce; tandis que l'expression «Dieu», montre le contrôle suprême qu'il exerçait sur les chefs syriens. Distinction divinement parfaite! Comme l'Eternel, il agit envers son peuple racheté — allant au-devant des siens dans leur faiblesse, et suppléant à tous leurs besoins; mais comme Dieu, il tient dans sa main puissante les cœurs de tous les hommes et les tourne comme il lui plaît. Or généralement, les personnes inconverties emploient l'expression «Dieu», plutôt que «l'Eternel», ou «le Seigneur». Elles pensent à Dieu comme à quelqu'un qui exerce une influence à distance, plutôt qu'à quelqu'un duquel on est rapproché et avec qui on est en relation. Josaphat savait qui était celui qui *«le secourut»*. Les chefs syriens ne savaient pas qui était celui qui *les portait à s'éloigner*.

Nous sommes arrivés au moment décisif de cette période de la vie de Josaphat. Ses yeux étaient ouverts sur la position dans laquelle il s'était placé lui-même; au moins, s'il ne saisissait pas le mal moral de sa conduite, voyait-il le danger auquel il était exposé. Serré de près par les chefs syriens, il sentait ce que c'était que d'avoir pris la place d'Achab. Heureusement pour lui, il pouvait cependant regarder à l'Eternel du fond de sa détresse; il pouvait crier à lui dans son extrémité. S'il n'en avait pas été ainsi, la flèche aiguë de l'ennemi le transperçant, lui aurait fait connaître le douloureux résultat de son alliance impie. «Josaphat cria», et son cri monta à l'Eternel, dont les oreilles sont toujours ouvertes pour ceux qui s'adressent à lui dans leur besoin. «Pierre sortit et pleura amèrement». Le fils prodigue dit: «Je me lèverai et je m'en irai vers mon père», et le père court à sa rencontre, se jette à son cou et le couvre de baisers. C'est ainsi que le Dieu de grâce agit toujours envers ceux qui, sentant qu'ils se sont creusé des citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau, retournent à lui, la source des eaux vives. Puissent tous ceux qui sentent s'être détournés en quelque mesure de Christ, et s'être laissé entraîner par le courant du présent siècle, rebrousser chemin humblement et revenir dans

une vraie contrition d'esprit à Celui qui dit: «Voici, je me tiens à la porte, et je frappe; si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi».

Combien fut différent le sort d'Achab. Bien qu'atteint d'une blessure mortelle, il se soutint sur son char jusqu'au soir, désirant ardemment cacher sa faiblesse, et voir s'accomplir le désir de son coeur. Point de cri d'humiliation, aucune larme de repentance, nul regard tourné en haut, rien que ce qui s'était montré dans toute sa carrière. Il meurt comme il avait vécu, faisant ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel. Combien vains étaient ses efforts pour se soutenir! La mort l'avait saisi, et, bien qu'il luttât pendant quelques heures pour conserver bonne apparence, «il mourut vers le temps où le soleil se couchait». Fin terrible que celle de l'homme qui «s'était vendu pour faire ce qui était mauvais aux yeux de l'Eternel». Qui voudrait être ami du monde? Quel est celui qui, sachant la valeur d'une vie de simplicité et de pureté, voudrait se joindre au monde dans ses désirs, ses recherches et sa manière de vivre? Qui, d'entre ceux qui estiment une fin paisible et heureuse de leur carrière, voudrait se lier lui-même aux destinées du monde.

Cher lecteur chrétien, efforçons-nous, avec l'aide du Seigneur, à secouer l'influence du monde et à en purifier nos voies. Nous ne nous représentons pas assez combien il se glisse insidieusement en nous. L'ennemi cherche d'abord à nous écarter des habitudes vraiment simples et chrétiennes, et par degrés nous tombons et sommes entraînés dans le courant des pensées du monde. Oh! puissions-nous, avec une plus sainte jalousie et une plus grande délicatesse de conscience, veiller contre l'approche du mal, de peur que les paroles solennelles du prophète ne viennent à nous être applicables: «Ses nazaréens *étaient* plus purs que la neige, plus blancs que le lait; leur corps *était* plus vermeil que des rubis, leur taille un saphir (mais quel changement!): leur figure *est* plus sombre que le noir, *on ne les connaît pas dans les rues*; leur peau s'attache à leurs os, elle est sèche comme du bois».

Nous jetterons maintenant un coup d'oeil sur le chapitre 19. Nous y voyons quelques précieux résultats de toutes les expériences par lesquelles Josaphat avait passé: «Il retourna dans sa maison, en paix, à Jérusalem». Heureuse issue! L'Eternel était intervenu et l'avait délivré du piège de l'oiseleur, et sans doute, son coeur était rempli de gratitude envers Celui qui avait mis une différence entre lui et Achab, bien qu'il eût dit: «Moi, je suis comme toi». Achab était descendu au tombeau dans sa honte et sa dégradation, tandis que Josaphat retournait en paix dans sa maison. Mais quelle leçon celui-ci avait apprise! Combien il devait être sérieux pour lui de se rappeler qu'il avait été si près du bord de l'abîme! Cependant, l'Eternel avait quelque chose à lui dire touchant ce qu'il avait fait. Bien qu'il lui permit de retourner en paix à Jérusalem, sans être inquiété par l'ennemi, l'Eternel voulait parler à sa conscience à l'égard de son péché. Il le conduisit loin du champ de bataille pour s'adresser à lui en particulier. «Et Jéhu, fils de Hanani, le voyant, sortit au-devant de lui, et dit au roi Josaphat: Aides-tu au méchant, et aimes-tu ceux qui haïssent l'Eternel? A cause de cela, il y a colère sur toi de la part de l'Eternel». C'était un appel solennel qui produisit son effet. Josaphat «sortit de nouveau parmi le peuple, depuis Beër-Shéba jusqu'à la montagne d'Ephraïm; et il les

ramena à l'Eternel, le Dieu de leur pères». «Quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères», dit le Seigneur à Pierre. Pierre le fit, et ainsi fit aussi le roi Josaphat, et c'est une chose bien précieuse, lorsque, par la tendre miséricorde du Seigneur, les fautes et les manquements conduisent à un semblable résultat. La grâce divine peut seule l'effectuer.

Lorsqu'après avoir vu Josaphat entouré par les chefs syriens, nous le trouvons parcourant le pays en long et en large pour instruire ses frères dans la crainte de l'Eternel, nous ne pouvons que nous écrier: «Qu'est-ce que Dieu a fait?» Mais Josaphat était l'homme propre pour cette oeuvre. C'est celui qui a éprouvé lui-même les terribles fruits de la négligence d'esprit, qui peut le mieux dire: «Voyez ce que vous ferez». Pierre rétabli dans la communion du Seigneur, après l'avoir renié, fut l'instrument choisi pour accuser les Juifs d'avoir fait la même chose, et pour leur présenter le même précieux sang qui avait déchargé sa conscience du poids de son péché. De même, Josaphat restauré aussi près de Dieu, revint de la bataille de Ramoth de Galaad pour faire entendre aux oreilles de ses frères l'avertissement solennel: «Voyez ce que vous ferez». Celui qui venait d'échapper au piège était le mieux qualifié pour dire en quoi il consistait, et pour montrer comment y échapper.

Et remarquez le trait spécial du caractère de l'Eternel, sur lequel Josaphat appelle l'attention: «Auprès de l'Eternel, notre Dieu, il n'y a point d'iniquité, *ni d'acception de personnes, ni acception de présents*». Or le piège, pour lui, semble avoir été le présent d'Achab. «Achab tua pour lui, et pour le peuple qui était avec lui, du menu et du gros bétail en abondance, et il le persuada de monter contre Ramoth de Galaad». Il laissa toucher son coeur par l'hospitalité d'Achab, et fut alors d'autant plus aisément entraîné par les arguments du roi d'Israël. C'est comme Pierre qui, admis à se réchauffer auprès du feu dans la cour du souverain sacrificateur, renie son Seigneur. Nous ne pourrions jamais discuter avec un calme spirituel, les arguments et les suggestions du monde, aussi longtemps que nous respirons son atmosphère, ou que nous acceptons ses avances. Nous devons rester en dehors du monde, et être indépendants de lui; alors, nous serons dans la meilleure position pour rejeter ses propositions, et triompher de ses séductions.

Il est instructif de remarquer comment Josaphat, après sa restauration, insista sur ce trait du caractère de Dieu dont l'oubli l'avait fait si gravement manquer. La communion avec Dieu est la plus puissante sauvegarde contre toute tentation, car il n'y a pas de péché par lequel nous puissions être tentés, qui ne trouve son contraire en Dieu: or, nous ne pouvons éviter le mal que par la communion avec le bien. C'est là une vérité très simple, mais profondément pratique. Si Josaphat avait été en communion avec Dieu, il n'aurait pas pu être en communion avec Achab. Et ne pouvons-nous pas dire que c'est l'unique moyen selon Dieu, de considérer la question des associations mondaines? Demandons-nous ceci: Notre association avec le monde, quelle qu'elle soit, peut-elle s'accorder avec notre communion avec Dieu? Telle est, en réalité, la question. C'est une misérable chose de se demander: Ne puis-je être participant de tous les bénéfices du nom de Christ, et cependant déshonorer ce nom en me mêlant aux gens du monde, et en me plaçant sur le même terrain qu'eux? Comme tout se règle aisément,

lorsque nous apportons les choses en la présence divine et sous la puissance pénétrante de la vérité de Dieu: «Aides-tu au méchant, et aimes-tu ceux qui haïssent l'Eternel?»

La vérité arrache tous les voiles de mensonge que le cœur, qui a perdu la communion avec Dieu, a l'habitude de jeter sur les choses. C'est uniquement quand *elle* jette ses rayons infaillibles sur notre chemin, que nous voyons les choses sous leur vrai caractère. Remarquez la manière dont la vérité divine dévoile les actes d'Achab et de Jézabel. Celle-ci aurait volontiers couvert d'un beau manteau son abominable méchanceté: «Lève-toi», dit-elle à Achab, «prends possession de la vigne de Naboth, le Jizréelite, qu'il refusa de te donner pour de l'argent, car Naboth n'est pas vivant, mais il est mort». C'est ainsi qu'elle expose la chose, mais comment l'Eternel l'envisage-t-il? «As-tu tué, et aussi pris possession?» En d'autres termes: As-tu commis un meurtre et un vol? Dieu a affaire avec des réalités. Devant lui, hommes et choses prennent leur place et leur valeur propres; les beaux dehors, l'affectation, les prétentions, ne sont rien — tout est réel. Il en était ainsi avec Josaphat. Son but qui, aux yeux des hommes, pouvait paraître religieux, n'était, au jugement de Dieu, qu'une aide donnée au méchant, et une affection coupable pour ceux qui haïssaient l'Eternel. Tandis que peut-être les hommes l'applaudissaient, il y avait «colère sur lui de la part de l'Eternel».

Cependant, Josaphat devait être reconnaissant pour la salutaire leçon que sa chute lui avait enseignée. Elle lui avait appris à marcher davantage dans la crainte de l'Eternel, et le conduisait ainsi à insister tant et plus auprès des autres sur ce point important. Cela n'était pas peu de chose. A la vérité, c'était un mode d'apprendre triste et douloureux, mais c'est une bonne chose quand nos chutes même nous instruisent, et quand nous pouvons dire, par une pénible expérience, le mal terrible qui se trouve dans le mélange avec le monde. Plût à Dieu que nous le sentissions tous à un plus haut degré, et que nous marchions davantage dans une crainte sérieuse de la nature corruptrice de toute association mondaine, et de notre tendance à nous laisser souiller par elles. Nous pourrions alors enseigner plus efficacement les autres; nous serions en état de leur dire avec quelque autorité: «Voyez ce que vous ferez», et aussi: «Fortifiez-vous, et agissez; et l'Eternel sera avec l'homme de bien».

Le chapitre 20 nous montre Josaphat dans de bien plus heureuses circonstances que le chapitre 18. Nous le voyons sous l'épreuve à cause des attaques des ennemis de Juda: «Il arriva, après ces choses, que les fils de Moab et les fils d'Ammon, et avec eux une partie des Maonites, vinrent contre Josaphat pour faire la guerre». Il y a infiniment moins à craindre pour Josaphat de le voir en butte aux hostilités de l'ennemi, que de le voir l'objet des attentions d'Achab, car, dans le premier cas, il est près de se rejeter entièrement sur Dieu, tandis que dans l'autre, il était près de tomber dans le piège de Satan. La vraie place d'un homme de Dieu, c'est d'être en opposition positive avec les ennemis du Seigneur, et non en relation avec eux. Nous ne pouvons compter, en aucune manière, sur la sympathie et la direction divines, lorsque nous nous unissons avec les ennemis du Seigneur. Aussi avons-nous fait observer combien il était vain, pour Josaphat, de s'enquérir auprès de l'Eternel, dans une chose qu'il savait être mauvaise. Mais il n'en est pas de même dans l'occasion présente. Il est réellement dans le vrai, lorsqu'il «tourne sa face pour rechercher l'Eternel, et proclame un jeûne par tout

Juda». C'est une oeuvre sérieuse. Il n'est rien de tel que l'épreuve venant de la part du monde, pour pousser un fidèle à se séparer de lui. Quand le monde nous sourit, nous sommes en danger d'être attirés par lui; mais lorsqu'il nous menace, nous sommes repoussés dans notre forteresse; et cela est bon et salutaire. Josaphat ne dit pas à un Moabite ou à un Ammonite: «Je suis comme toi», non; il savait bien qu'il n'en était pas ainsi, car ils ne le lui laissaient pas penser. Et il est de beaucoup meilleur de connaître notre vraie position par rapport au monde.

Il y a trois points particuliers dans les paroles que Josaphat adresse à l'Eternel (versets 6-12).

1. La grandeur de Dieu.
2. Le serment fait à Abraham touchant le pays.
3. La tentative que fait l'ennemi de chasser la postérité d'Abraham hors de ce pays.

La prière du roi est précieuse et instructive — pleine d'intelligence divine. Il fait de cette attaque une question entièrement entre le Dieu d'Abraham et les fils de Moab, d'Ammon et ceux du mont de Séhir. C'est ce que la foi fait toujours, et l'issue sera toujours la même. «Ils viennent», dit-il, «nous chasser de *ton héritage, que tu nous as fait posséder*». Combien cela est simple! *Eux* veulent prendre ce que *Toi*, tu nous as donné! C'était remettre aux soins de Dieu de maintenir son alliance. «O notre Dieu, *ne les jugeras-tu pas? car il n'y a point de force en nous* devant cette grande multitude qui vient contre nous, et nous ne savons ce que nous devons faire, mais nos yeux sont sur toi». Nous pouvons le dire avec certitude, la victoire était assurée à celui qui parlait ainsi à Dieu. Et Josaphat le sentait bien. Car «il se consulta avec le peuple, et *il établit des chantres pour l'Eternel*, et ceux qui louaient dans la sainte magnificence, et disaient, en sortant devant les troupes équipées: Célébrez l'Eternel, car sa bonté demeure à toujours». La foi seule pouvait faire entendre un chant de louanges avant même que la bataille eût commencé.

«La foi regarde à la promesse sûre». De même que la foi avait rendu Abraham capable de croire que Dieu mettrait sa postérité en possession de la terre de Canaan, elle rendait aussi Josaphat capable de croire qu'il l'y garderait. Il n'avait donc pas besoin d'attendre la victoire afin de louer; il jouissait déjà des pleins résultats de la victoire. La foi pouvait dire: «Tu as *guidé* ce peuple par ta force jusqu'à la demeure de ta sainteté», bien qu'il ne fit qu'entrer dans le désert.

Quel étrange spectacle pour les ennemis de Josaphat de voir une troupe d'hommes portant dans leurs mains, au lieu d'armes, des instruments de musique! Nous voyons une autre application du même principe de combattre, lorsque, plus tard, Ezéchias se revêtit d'un sac au lieu d'armure (*) (Esaïe 37: 1). C'était bien, en effet, le même principe, car tous deux avaient été élevés à la même école et combattaient sous la même bannière. Il serait à désirer que notre combat avec le présent siècle, — avec ses moeurs, ses habitudes et ses maximes, — fût davantage réglé par le même principe. «Par-dessus tout, prenant le bouclier de la foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les dards enflammés du méchant».

(*) Voyez: *Réflexions pratiques sur la vie et les temps d'Ezéchias*.

Quel contraste entre Josaphat jouant le rôle d'Achab à Ramoth de Galaad, et Josaphat se tenant avec l'Eternel contre ses ennemis, les Moabites! Oui, de toutes manières, le contraste était grand. Sa manière de chercher l'aide et la direction de l'Eternel était différente, son mode de procéder au combat différent aussi; et pour l'issue, quelle différence! Au lieu de se trouver presque accablé par l'ennemi, et de crier du fond de sa détresse et de son danger, nous le voyons se joindre au chœur qui célèbre hautement les louanges du Dieu de ses pères, qui lui avait donné la victoire sans qu'il eût eu besoin de frapper un seul coup — qui avait fait que ses ennemis s'entre-détruisissent, et qui l'avait gracieusement conduit de la sombre vallée d'Acor (trouble) à la vallée de Bévaca (bénédiction). Heureux contraste! Pussions-nous être conduits par cet exemple à chercher un sentier plus décidé de séparation, dans une dépendance constante de la grâce et de la fidélité du Seigneur! La vallée de Bévaca ou de bénédiction, «car là ils bénirent l'Eternel», est toujours le lieu où l'Esprit de Dieu voudrait nous conduire, mais il ne peut le faire, aussi longtemps que nous nous unissons aux Achabs de ce monde, dans le but d'aider à leurs desseins. La parole du Seigneur est: «Sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai; et je vous serai pour Père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-puissant» (2 Corinthiens 6: 17, 18).

C'est une chose remarquable de voir combien la mondanité gêne, et même détruit l'esprit de louange. Elle est positivement hostile à cet esprit, et si l'on s'y abandonne, l'âme sera conduite ou dans une profonde angoisse, ou à l'abandon complet et ouvert de toute apparence de piété. Dans le cas de Josaphat, ce fut heureusement le premier état qui se manifesta. Il fut humilié, restauré, et introduit ensuite dans une bénédiction plus abondante.

Mais ce serait triste, en vérité, si quelqu'un se plongeait dans la mondanité, avec l'espérance d'être conduit à une issue semblable à celle de Josaphat. Espérance vaine et présomptueuse! Attente coupable! Qui, d'entre ceux qui apprécient ce que vaut une marche pure, calme et paisible, pourrait, pour un moment, entretenir une telle pensée? «Le Seigneur sait délivrer de la tentation les hommes pieux», mais irions-nous, à cause de cela, nous jeter délibérément dans la tentation? Dieu nous en préserve!

Et cependant, qui peut sonder les profondeurs du cœur humain — les profondeurs de sa malignité? Qui peut démêler le labyrinthe de ses ruses? Quelqu'un se serait-il imaginé qu'après de si sérieuses leçons, Josaphat se serait encore joint aux impies, pour poursuivre leurs plans d'ambition ou plutôt d'avarice? Personne ne le croirait, sauf celui qui a appris à connaître quelque peu son propre cœur. Josaphat le fit. «Il se lia avec Achazia, roi d'Israël, qui agissait méchamment. Et il s'associa avec lui pour construire des navires pour aller à Tarsis; et ils construisirent les navires à Etsion-Guéber. Alors Eliézer, fils de Dodava, de Marésha, prophétisa contre Josaphat, disant: Parce que tu t'es lié avec Achazia, l'Eternel a détruit tes oeuvres. Et les navires furent brisés, et ne purent aller à Tarsis» (versets 35-37). Qu'est-ce que l'homme? Une pauvre créature qui trébuche, boite et tombe, se précipitant toujours dans quelque nouvelle folie ou quelque nouveau mal. Josaphat est à peine relevé, pour ainsi dire,

des funestes effets de son association avec Achab, et le voilà qui se lie avec Achazia. Avec difficulté, ou plutôt par la grâce spéciale et l'intervention directe du Seigneur, il avait échappé aux flèches des Syriens, et nous le voyons de nouveau ligué avec les rois d'Israël et d'Edom, pour combattre les Moabites (2 Rois 3).

Tel fut Josaphat — telle fut sa remarquable carrière. «Il s'est trouvé de bonnes choses en lui» (chapitre 19: 3), mais son piège était les associations mondaines, et la leçon que nous avons à tirer de son histoire, c'est de nous garder de ce mal. Oui, nous avons besoin que, sans cesse, raisonne à nos oreilles et dans nos coeurs, l'avertissement solennel: «SORTEZ DU MILIEU D'EUX, ET SOYEZ SEPARES». Nous ne pouvons toucher de la poix, sans qu'elle s'attache à nous et nous salisse, et nous ne pouvons, en aucune manière, nous mêler avec le monde et nous laisser gouverner et conduire par ses maximes et ses principes, sans souffrir dans nos âmes et ternir notre témoignage.

Je voudrais faire remarquer, en terminant, qu'il y a comme un soulagement d'esprit dans ces paroles: «Et Josaphat s'endormit avec ses pères» (chapitre 21: 1). On se sent assuré qu'enfin il est hors de l'atteinte des pièges et des artifices de l'ennemi, et, de plus, qu'il est venu sous la bénédiction que prononce l'Esprit: «Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur, afin qu'ils se reposent de leurs travaux» — oui, dans un repos loin de tout combat, de tout piège et de toute tentation aussi.

La vie de la foi

Pensées sur les principales scènes de la vie et des temps de David, roi d'Israël

ME 1888 page 401 - ME 1889 page 3

Introduction

Il est aisé de retracer les pas successifs qui amenèrent l'établissement d'un roi en Israël, et tous ceux qui ont étudié avec quelque attention l'histoire humiliante du coeur humain en eux-mêmes ou chez les autres, se rendront facilement compte de ce fait.

Le commencement du premier livre de Samuel présente un tableau instructif de la condition où se trouvait réduit le peuple d'Israël. L'écrivain sacré nous montre, dans la maison d'Elkana, un exemple frappant de l'Israël selon la chair et de l'Israël selon l'Esprit: Elkana «avait deux femmes: le nom de l'une était Anne, et le nom de la seconde, Peninna. Et Peninna avait des enfants, mais Anne n'avait pas d'enfants». Ainsi, nous voyons se dérouler dans le cercle de famille de cet homme éphratien, des scènes semblables à celles qui s'étaient passées bien longtemps auparavant, sous les tentes d'Abraham, entre Sara et Agar. Anne était la femme stérile, et elle sentait profondément son état, car «son ennemie la chagrinait aigrement, afin de la pousser à l'irritation, parce que l'Eternel avait fermé sa matrice».

La femme stérile est toujours, dans l'Ecriture, le type de la condition naturelle de l'homme ruiné et sans force, et sans aucune capacité de faire quoi que ce soit pour Dieu, sans nulle énergie pour porter du fruit, ne présentant partout que la mort et la stérilité: telle est la vraie condition de tout enfant d'Adam. Il ne peut rien faire pour Dieu, ni pour lui-même, eu égard à sa destinée éternelle. Il est, dans toute l'étendue du mot, «sans force», «un arbre sec», «un dénué dans le désert».

Mais le Seigneur fit surabonder sa grâce dans la faiblesse et l'impuissance d'Anne, et mit dans sa bouche un chant de louange. Il la rendit capable de dire: «Ma corne est élevée en l'Eternel; ma bouche s'ouvre sur mes ennemis, car je me réjouis en ton salut». Le Seigneur se plaît d'une manière spéciale à réjouir la femme stérile; c'est lui seul qui peut dire: «Réjouis-toi, avec chant de triomphe, stérile qui n'enfantais pas; éclate en chants de triomphe, et pousse des cris de joie, toi qui n'as pas été en travail! car les fils de la désolée sont plus nombreux que les fils de la femme mariée, dit l'Eternel» (Esaïe 54: 1). Anne vit se réaliser pour elle ces paroles, et avant qu'il soit longtemps, Israël, maintenant désolé, les verra se réaliser aussi, ainsi qu'il est dit par le prophète: «Celui qui t'a faite est ton mari, son nom est l'Eternel des armées, et ton Rédempteur, le Saint d'Israël».

Le magnifique cantique d'Anne est l'action de grâces de l'âme qui reconnaît les voies et les actes de Dieu à l'égard d'Israël: «L'Eternel fait mourir et fait vivre; il fait descendre au shéol, et en fait monter. L'Eternel appauvrit et enrichit; il abaisse et il élève aussi. De la poussière, il

fait lever le misérable; de dessus le fumier, il élève le pauvre, pour les faire asseoir avec les nobles; et il leur donne en héritage un trône de gloire». C'est ce qui aura lieu pour Israël aux jours à venir, mais c'est déjà ce dont jouit toute âme qui, par grâce, est tirée de sa condition de péché, de ruine et de perte, et amenée à jouir de la bénédiction et de la paix en Jésus.

La naissance de Samuel remplit une grande lacune, non seulement dans le coeur d'Anne, mais, sans nul doute, dans celui de tout fidèle Israélite qui avait à coeur les intérêts de la maison de l'Eternel et la pureté de ses offrandes, vouées au mépris par les profanes fils d'Héli. Dans le désir d'Anne d'avoir un «fils», nous ne voyons pas simplement le coeur de la *mère*, mais aussi celui de la vraie *Israélite*. Sans doute, elle avait contemplé la ruine de tout ce qui se rattachait au temple de l'Eternel, et elle en avait gémi. Les yeux obscurcis d'Héli, les actions coupables d'Hophni et de Phinées, la lampe qui s'éteignait, le temple profané, les sacrifices méprisés, tout se réunissait pour dire à Anne que le peuple était dans un besoin réel et pressant, auquel pouvait seul répondre le don précieux d'un «fils» de la part de l'Eternel. C'est pourquoi, elle dit à son mari: «J'attendrai jusqu'à ce que l'enfant soit sevré; alors je le mènerai, afin qu'il paraisse devant l'Eternel et qu'il habite là pour toujours». Habiter là pour toujours! Rien de moins ne pouvait satisfaire le coeur d'Anne. Ce n'était pas simplement le fait que son opprobre avait été enlevé, qui rendait Samuel si précieux à ses yeux. Non; elle désirait voir «un sacrificateur fidèle» devant l'Eternel, et, par la foi, son regard s'arrêtait sur celui qui devait habiter là pour toujours. Précieuse foi, saint principe qui élève l'âme au-dessus de l'influence accablante des choses visibles et temporelles, et la transporte dans la lumière des choses invisibles et éternelles!

Au chapitre 3, se trouve la prédiction du renversement de la maison d'Héli. «Et il arriva en ce temps-là, qu'Héli était couché en son lieu (*or ses yeux commençaient à être troubles, et il ne pouvait voir*); et la lampe de Dieu n'était pas encore éteinte, et Samuel était couché dans le temple de l'Eternel, où était l'arche de Dieu, et *l'Eternel appela Samuel*». Toutes ces paroles ont une portée sérieuse. Les yeux obscurcis d'Héli et l'appel de l'Eternel à Samuel, c'est, en d'autres termes, la disparition de la maison d'Héli et l'entrée en scène du fidèle sacrificateur. Samuel court vers Héli, mais, hélas! tout ce que celui-ci peut lui dire, c'est: «*Retourne, couche-toi.*» Il n'avait pas de message pour le jeune garçon. Appesanti par l'âge et les yeux obscurcis, il pouvait passer son temps dans le sommeil et les ténèbres, tandis que la voix de l'Eternel se faisait entendre si près de lui! Avertissement bien solennel! Héli était sacrificateur de l'Eternel, mais il manquait de vigilance dans sa marche, d'ordre dans sa famille, de fermeté pour retenir ses fils; de là sa triste fin. «Et l'Eternel dit à Samuel: Voici, je vais faire, en Israël, une chose telle que, quiconque l'entendra, les deux oreilles lui tinteront. En ce jour-là, j'accomplirai sur Héli, tout ce que j'ai dit touchant sa maison; je commencerai et j'achèverai; car je lui ai déclaré que je vais juger sa maison pour toujours, à cause de l'iniquité qu'il connaît, parce que ses fils se sont avilis et qu'il ne les a pas retenus» (1 Samuel 3: 11-13).

«Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera». Combien cette vérité a sa démonstration dans l'histoire de tout enfant d'Adam, et plus particulièrement dans celle de tout enfant de Dieu! Nous moissonnerons selon ce que nous avons semé. C'est ce dont Héli

fit l'expérience; c'est celle que nous ferons aussi, vous et moi, cher lecteur. Il y a dans cette déclaration divine une réalité beaucoup plus pratique, beaucoup plus sérieuse que, sans doute, plusieurs ne l'imaginent. Si nous nous laissons aller à un mauvais courant de pensées, si nous adoptons une habitude de paroles légères et vaines, si nous poursuivons une ligne de conduite coupable, tôt ou tard nous en moissonnerons les fruits (*). Puisse la considération de cette vérité nous conduire à une vigilance plus grande dans nos voies; puissions-nous être plus soigneux de «semier pour l'Esprit», afin de moissonner aussi «de l'Esprit la vie éternelle!»

(*) La déclaration du texte, ai-je besoin de le dire, ne porte atteinte en rien à la stabilité éternelle de la grâce divine et à l'acceptation parfaite du croyant devant Dieu, selon toute la valeur de Christ. Cela est une grande vérité fondamentale. Christ est la vie du croyant, et Christ est sa justice, aussi le fondement de sa paix est indéfectible. Il peut en perdre la jouissance, mais la chose elle-même est indépendante de lui. Dieu l'a établie sur une base indestructible, et avant qu'elle pût être touchée, il faudrait mettre en question le fait de la résurrection de Christ, car Christ ne pourrait être là où il se trouve maintenant, si la paix du croyant (sa paix avec Dieu), n'était parfaitement faite. Afin d'avoir une paix parfaite, je dois connaître ma parfaite justification; il faut que je sache, par la foi en la parole de Dieu, que Christ a accompli l'oeuvre d'une propitiation parfaite. Tel est l'ordre divin: une parfaite propitiation comme fondement d'une justification parfaite, une justification parfaite comme fondement de ma parfaite paix. Dieu a joint ensemble ces trois choses, et il ne faut pas que l'incrédulité du coeur de l'homme les sépare.

De cette manière, la déclaration du texte cité ne peut être mal comprise et mal appliquée. L'exemple suivant fera comprendre le principe qui y est renfermé: si, contrairement à ma défense, mon enfant s'approche trop près du feu, il peut se faire du mal et me causer de la peine, mais il n'en est pas moins mon enfant.

La déclaration de l'apôtre a toute l'étendue possible: «Ce qu'un homme a semé, il le moissonnera». Il ne dit pas s'il s'agit d'un homme converti ou inconverti; et par conséquent, le passage doit avoir sa pleine application. Il ne touche en rien la question de la grâce pure et absolue.

Le chapitre 4 présente un tableau humiliant de la condition d'Israël, en rapport avec la maison coupable d'Héli. «Et Israël sortit en bataille à la rencontre des Philistins, et ils campèrent près d'Ebenhézer; et les Philistins campèrent à Aphek. Et les Philistins se rangèrent en bataille contre Israël; et la bataille devint générale, et Israël fut battu devant les Philistins; et ils frappèrent environ quatre mille hommes en bataille rangée, dans la campagne». Israël réalisait en ce moment la malédiction attachée à l'infraction de la loi (Deutéronome 28: 25). Il ne pouvait tenir contre ses ennemis; sa désobéissance lui avait enlevé toute force.

Remarquez maintenant la nature et le fondement de leur confiance, dans ce moment de pressant besoin. «Et le peuple rentra dans le camp, et les anciens d'Israël dirent: Pourquoi l'Eternel nous a-t-il battus aujourd'hui devant les Philistins? Prenons à nous, de Silo, l'arche de l'alliance de l'Eternel, et qu'elle vienne au milieu de nous et nous sauve de la main de nos ennemis». Pauvre motif de confiance! Il n'y a pas un mot touchant *l'Eternel lui-même*. Ils ne pensaient pas à lui, comme à la source de leur force; il n'était pas pour eux leur rempart et leur bouclier. Non; ils se confiaient dans l'arche, et s'imaginaient vainement qu'elle pouvait les délivrer. De quoi pouvait-elle leur servir, alors qu'elle n'était pas accompagnée de la présence de l'Eternel des armées, du Dieu des armées d'Israël? Il n'était plus là; il avait été contristé par les péchés non reconnus et non jugés du peuple; aucun symbole, ni aucune ordonnance, ne pouvaient le remplacer.

Cependant Israël, dans son espérance vaine, s'imaginait que l'arche suffirait à tout, et grande fut la joie du peuple, lorsqu'elle entra dans le camp accompagnée, non par Jéhovah, mais par les deux sacrificateurs profanes, Hophni et Phinées. «Et aussitôt que l'arche de l'alliance de l'Eternel entra dans le camp, tout Israël se mit à pousser de grands cris, de sorte que la terre en frémit». Tout cela pouvait être très imposant, à en juger par l'extérieur, mais, hélas! tout était vide. Les cris de triomphe des Israélites étaient sans fondement, tout comme ils étaient sans convenance. Ils auraient dû mieux se connaître eux-mêmes. Leurs cris s'harmonisaient mal avec leur misérable état moral devant Dieu. Mais il en est toujours ainsi. Ceux qui se connaissent le moins, sont aussi ceux qui ont les plus hautes prétentions et prennent la position la plus élevée. Le pharisien abaissait sur le publicain un regard d'orgueilleuse indifférence; il se figurait être bien haut et le publicain très bas, sur l'échelle morale, mais combien les pensées de Dieu étaient différentes! Le coeur contrit et brisé est toujours le lieu où se plaît à habiter Celui qui est haut et élevé, et dont le nom est le Saint ([Esaïe 57: 15](#)). Que son nom en soit béni, il sait relever et consoler ces coeurs abattus. C'est l'oeuvre en laquelle il prend son plaisir.

Mais les hommes de ce monde attachent toujours de l'importance aux prétentions élevées.

C'est quelque chose qu'ils aiment, et, d'une manière générale, ils assignent une haute place dans leurs pensées à ceux qui affirment être quelque chose, tandis que, d'un autre côté, ils chercheront à abaisser encore davantage celui qui, en réalité, s'humilie. Ainsi, dans la scène placée sous nos yeux, nous voyons que les Philistins n'attachaient pas peu d'importance aux cris des hommes d'Israël. C'était une chose qu'ils comprenaient. «Et les Philistins entendirent le bruit des cris, et dirent: Quel est ce bruit de grands cris dans le camp des Hébreux? Et ils surent que l'arche de l'Eternel était venue dans le camp. Et les Philistins craignirent, car ils dirent: Dieu est venu dans le camp». Ils supposaient naturellement que le cri de triomphe était basé sur une réalité. Ils ne voyaient pas ce qui était au-dessous de la surface — une sacrificature souillée, un sacrifice méprisé, et un temple profané. Ils regardaient au symbole extérieur, et s'imaginaient que la puissance y était attachée — de là leur crainte. Ils ignoraient que leur frayeur et le triomphe d'Israël étaient également sans fondement. «Philistins, fortifiez-vous», dirent-ils, «et soyez hommes, de peur que vous ne soyez asservis aux Hébreux, comme ils vous ont été asservis! Soyez hommes, et combattez!» C'était la ressource des Philistins: *Soyez hommes!* Les Israélites ne pouvaient pas le dire. Si le péché les privait des ressources de Dieu, ils étaient plus faibles que les autres hommes. Leur seule espérance était en Dieu, et si Dieu n'était pas avec eux, s'il s'agissait d'un combat d'homme à homme, un Israélite n'était pas de force à lutter contre un Philistin. L'issue du combat démontra pleinement cette vérité: «Les Philistins combattirent, et Israël fut battu». Comment en aurait-il été autrement? Les Israélites ne pouvaient qu'être battus et fuir devant leurs ennemis, puisque leur force et leur bouclier, c'est-à-dire Dieu lui-même, n'était pas au milieu d'eux. Ils furent battus, la gloire les quitta, l'arche fut prise; ils furent privés de leur force, leurs cris de triomphe furent changés en gémissements de douleur, leur part fut la honte de la défaite; et

le vieil Héli, que nous pouvons considérer comme le représentant du système de choses existant, tomba avec ce système, et fut enseveli sous ses ruines.

Les chapitres 5 et 6 embrassent la période durant laquelle «I-Cabod» (privé de gloire) fut écrit sur la nation d'Israël. Durant ce temps, Dieu cessa d'agir publiquement pour Israël, et l'arche de sa présence fut portée de cité en cité parmi les Philistins incirconcis. Cette période est remplie d'instruction. L'arche de Dieu parmi des étrangers, et Israël, pendant ce temps, mis de côté, sont des circonstances qui ne peuvent manquer d'intéresser l'esprit et de fixer l'attention de toute personne qui étudie l'Écriture avec soin et intelligence.

«Et les Philistins prirent l'arche de Dieu, et la transportèrent d'Ebenhézér à Asdod. Et les Philistins prirent l'arche de Dieu, et l'apportèrent dans la maison de Dagon et la placèrent à côté de Dagon». Nous voyons là le triste et humiliant résultat de l'infidélité d'Israël. Avec quelle lâcheté et quel manque de foi, leur main et leur cœur n'avaient-ils pas gardé l'arche de Dieu, pour qu'elle pût être prise et placée dans le temple de Dagon! Vraiment, Israël avait manqué — tout s'était perdu entre ses mains — il avait abandonné ce qu'il y avait de plus sacré, pour le laisser profaner et blasphémer par des incirconcis.

Par ceux-ci, la maison de Dagon fut estimée suffisamment sacrée pour l'arche de Jéhovah, cette arche qui appartenait au lieu très-saint. L'ombre de Dagon fut substituée aux ailes des chérubins et aux rayons de la gloire divine. Les pensées des princes des Philistins étaient le triomphe de Dagon sur Jéhovah, mais telles n'étaient pas les pensées de Dieu. Si les Israélites n'avaient pas su défendre l'arche, parce qu'ils avaient oublié la grande vérité que l'arche ne pouvait jamais être séparée de la présence de Dieu au milieu d'eux; si, d'un autre côté, les princes des Philistins avaient présumé insulter au symbole sacré de la présence divine, en l'associant d'une manière impie avec Dagon leur dieu; si, en un mot, les Israélites s'étaient montrés infidèles et les Philistins profanes, le Dieu d'Israël restait fidèle à lui-même, — fidèle à sa propre sainteté, — et Dagon tombe devant l'arche de sa présence. «Et le lendemain, les Asdodiens se levèrent de bonne heure, et voici, Dagon était gisant sur sa face contre terre, devant l'arche de l'Éternel. Et ils prirent Dagon et le remirent à sa place. Et ils se levèrent de bonne heure le lendemain matin, et voici Dagon était gisant sur sa face contre terre, devant l'arche de l'Éternel; et la tête de Dagon et les deux paumes de ses mains coupées étaient sur le seuil; le tronc seul de Dagon était resté» (5: 3, 4).

Nous pouvons difficilement concevoir quelque chose de plus humiliant et de plus désespéré, en apparence, que l'état où se trouvait Israël à ce moment de son histoire. L'arche avait été enlevée du milieu du peuple; il s'était montré indigne et incapable d'occuper la place de témoin de Dieu devant les nations qui l'entouraient; et quant aux motifs de triomphe qu'avaient ses ennemis, il suffisait de dire: «L'arche est dans la maison de Dagon». A un point de vue, cela était vraiment terrible; mais, d'un autre côté, quelle gloire merveilleuse nous voyons éclater! Israël avait manqué, il avait perdu tout ce qui devait lui être sacré et précieux, il avait laissé l'ennemi traîner son honneur dans la poussière et fouler aux pieds sa gloire; mais Dieu était au-dessus de tout. Là se trouvait la profonde source de consolation pour tout cœur fidèle. Vraiment Dieu était là, et il se montra lui-même dans sa puissance et dans sa gloire.

Israël n'avait pu défendre l'arche de Dieu, eh bien, Dieu agira pour lui-même. Les princes des Philistins avaient vaincu Israël, mais les dieux des Philistins tombent prosternés devant cette arche qui, autrefois, avait refoulé en arrière les eaux du Jourdain. Là était le triomphe divin. Dans les ténèbres et la solitude de la maison de Dagon, là où il n'y avait nul oeil pour voir, nulle oreille pour entendre, le Dieu d'Israël agissait pour défendre ces grands principes de vérité que son peuple d'Israël n'avait pas su maintenir. Dagon tombe et sa chute proclame l'honneur du Dieu d'Israël. Les ténèbres du moment ne font que fournir à la gloire divine une occasion de briller dans tout son éclat. La scène était tellement vide de la créature, que le Créateur pouvait déployer tout son caractère. Quand l'homme est à bout de ses ressources, Dieu montre les siennes. Le manquement et la chute de l'homme laissent la place à la fidélité de Dieu. Les Philistins avaient eu le dessus sur Israël, mais Jéhovah était plus puissant que Dagon.

Tout cela est rempli d'instruction et d'encouragement pour le temps où nous sommes, en ces jours où se voit, parmi le peuple de Dieu, un si triste déclin par rapport au dévouement et à la séparation qui devraient le caractériser. Nous pouvons bénir le Seigneur pour l'assurance qu'il nous donne de sa fidélité: «Il ne peut se renier lui-même». «Le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau: Le Seigneur connaît ceux qui sont siens; et: Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur». C'est pourquoi, même dans les temps les plus sombres, il maintiendra sa vérité et suscitera un témoignage pour lui-même, fût-ce même dans la maison de Dagon. Les chrétiens peuvent abandonner les principes de Dieu, mais les principes demeurent. Leur pureté, leur puissance, leur vertu céleste, ne sont en rien affectés par l'inconstance et l'inconséquence d'infidèles professants; et, à la fin, la vérité triomphera.

Les Philistins voulaient garder au milieu d'eux l'arche de Dieu, mais leurs efforts manquèrent totalement. Ils ne pouvaient faire demeurer ensemble Dagon et Jéhovah — c'était une tentative impie. «Quel accord y a-t-il entre Christ et Bélial?» Aucun absolument. La mesure de Dieu ne peut jamais être abaissée, de manière à s'accommoder aux principes qui gouvernent les hommes de ce monde, et vouloir tenir Christ d'une main et le monde de l'autre, ne peut qu'aboutir à la honte et à la confusion de face. Cependant, combien n'y a-t-il pas de personnes qui essaient de marcher dans ce chemin! Combien n'y en a-t-il pas, pour lesquels la grande question est de savoir ce qu'ils pourront retenir du monde sans sacrifier le nom et les privilèges de chrétien! C'est un mal des plus dangereux, un piège de Satan. Il est certes assez triste de voir les hommes marcher dans l'iniquité et selon la corruption de leur coeur; mais associer le mal au saint nom de Christ, est le comble de la perversité. «Ainsi dit l'Eternel des armées, le Dieu d'Israël:... Voici, vous vous confiez en des paroles de mensonge, qui ne profitent pas. Quoi! voler, tuer, commettre adultère, jurer faussement, brûler de l'encens à Baal, marcher après d'autres dieux que vous ne connaissez pas! et vous venez, et vous vous tenez devant moi, dans cette maison qui est appelée de mon nom, et vous dites: Nous sommes délivrés pour faire toutes ces abominations» (Jérémie 7: 9, 10). Et nous lisons, comme étant un des caractères particuliers des derniers temps, que les hommes «auront la forme de la piété, mais en auront renié la puissance». La forme convient au coeur mondain, parce qu'elle

sert à garder la conscience à l'aise, tandis que le coeur jouit du monde avec tous ses attraits. Quelle illusion! Combien nécessaire est l'exhortation de l'apôtre: «*Détourne-toi de telles gens!*» Le chef-d'oeuvre de Satan est d'amalgamer les choses chrétiennes extérieurement avec celles qui sont décidément profanes, et il séduit beaucoup plus par ce moyen que par d'autres. Nous avons besoin d'une grande et réelle sagacité spirituelle pour découvrir ce piège. Veuille le Seigneur nous donner ce qu'il nous faut pour y échapper.

Chapitre 7. Sans nous arrêter davantage sur les enseignements que renferment les chapitres 5 et 6, nous passerons à l'heureuse restauration d'Israël, sous le ministère du «fidèle sacrificateur».

Israël eut à mener deuil pendant plusieurs jours sur l'absence de l'arche; les esprits languissaient sous l'influence desséchante de l'idolâtrie, et enfin les affections commencèrent à se tourner vers l'Eternel. Mais, dans ce réveil même, nous pouvons voir jusqu'à quel point le peuple était descendu. Il en est toujours ainsi. Lorsque autrefois, Jacob fut appelé à sortir de la souillure de Sichem et à monter à Béthel, il voyait peu combien lui et sa famille s'étaient laissés enlacer dans les filets de l'idolâtrie. Mais l'appel de Dieu: «*Monte à Béthel*», réveille ses énergies assoupies, ravive sa conscience, et aiguise sa perception morale. Aussi dit-il à sa maison: «Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, et purifiez-vous, et changez vos vêtements». L'idée seule de Béthel, en contraste avec Sichem, exerce une influence vivifiante sur Jacob, et, réveillé lui-même, il peut conduire les autres avec une puissance nouvelle.

Il en est de même de la postérité de Jacob, dans le chapitre placé sous nos yeux. «Et Samuel parla à toute la maison d'Israël, disant: Si de tout votre coeur vous retournez à l'Eternel, ôtez du milieu de vous les dieux étrangers et les Ashtoreths, et attachez fermement votre coeur à l'Eternel, et servez-le, lui seul, et il vous délivrera de la main des Philistins». Nous voyons par là, jusqu'où étaient descendus les Israélites en rapport avec la maison d'Héli. Le premier pas dans le mal, c'est de mettre sa confiance dans une forme religieuse, en laissant Dieu de côté, en laissant aussi de côté les principes qui donnent à la forme sa valeur. Le pas suivant est que l'on dresse une idole. Israël dit d'abord de l'arche: «qu'*elle* nous sauve», puis nous lisons: «Otez du milieu de vous les dieux étrangers».

Lecteur, n'y a-t-il pas en tout cela un sérieux avertissement pour l'église professante? Les jours actuels sont, d'une manière particulière, un temps de forme sans puissance. L'esprit d'un formalisme froid et sans influence, se meut à la surface des eaux troublées de la chrétienté, et bientôt tout se réduira au calme de mort d'une fausse profession, qui ne sera rompu que par «la voix de l'archange et la trompette de Dieu».

Mais l'attitude d'Israël, dans le chapitre 7, forme un parfait contraste avec la scène du chapitre 4. «Samuel dit: Assemblez tout Israël à Mitspa, et je prierai l'Eternel pour vous. Et ils s'assemblèrent à Mitspa, et ils puisèrent de l'eau, et la répandirent devant l'Eternel; et ils jeûnèrent ce jour-là, et dirent là: Nous avons péché contre l'Eternel». C'était une oeuvre réelle, et nous pouvons dire: «*Dieu était là*». Nous n'y voyons pas la confiance en un symbole et en une forme sans vie, nulle vaine prétention, nulle vanterie, tout est réel et profond. Leurs

lamentations, l'eau qu'ils répandent, le jeûne, la confession, tout dénote le grand changement qui s'est opéré dans la condition morale d'Israël. Ils ont maintenant recours au fidèle sacrificateur, et, par lui, à l'Eternel lui-même. Ils ne parlent pas d'aller chercher l'arche, non; leur parole est: «Ne cesse pas de crier pour nous à l'Eternel, notre Dieu, afin qu'il nous sauve de la main des Philistins. Et Samuel prit un agneau de lait, et l'offrit tout entier en holocauste à l'Eternel; et Samuel cria à l'Eternel pour Israël, et l'Eternel il exauça». Là était la source de la force des Israélites. L'agneau de lait offert tout entier à l'Eternel, donnait à leurs circonstances un nouvel aspect, c'était un nouveau point de départ dans le cours de leur histoire.

Et remarquez que les Philistins semblent avoir été dans une complète ignorance de ce qui s'était passé entre Jéhovah et Israël. Ils s'imaginaient, sans doute, que, puisqu'ils n'entendaient point de cris de triomphe, les Israélites étaient, si possible, dans une condition plus misérable qu'auparavant, Ils ne faisaient pas frémir la terre par leurs cris, comme au chapitre 4, mais il y avait une oeuvre silencieuse, que l'oeil d'un Philistin ne pouvait pas voir et que le coeur d'un Philistin ne pouvait pas apprécier. Que pouvait connaître un Philistin des larmes de repentance, ou d'un agneau offert en holocauste? Rien. Les hommes de ce monde ne peuvent prendre connaissance que de ce qui gît à la surface. Le monde comprend la grandeur extérieure, la pompe et l'éclat, le déploiement de la force dans la chair, mais il n'entend rien aux profonds exercices de l'âme devant Dieu. Et cependant, c'est là ce que le chrétien devrait rechercher avec le plus d'ardeur. Une âme exercée est tout ce qu'il y a de plus précieux aux yeux de Dieu, c'est là qu'en tout temps il a plaisir à demeurer. Ne pensons pas prétendre être quelque chose; prenons notre vraie place devant Dieu, et assurément il sera notre force et nous donnera l'énergie selon la mesure de nos besoins.

«Et comme Samuel offrait l'holocauste, les Philistins s'approchèrent pour livrer bataille à Israël; mais l'Eternel fit tonner ce jour-là un grand tonnerre sur les Philistins, et les mit en déroute, et ils furent battus devant Israël». Tels furent les heureux résultats de la confiance en Dieu et de l'attente à l'Eternel, le Dieu des armées d'Israël. Ce fut quelque chose de semblable au glorieux déploiement de la puissance de Jéhovah sur les bords de la Mer Rouge. «L'Eternel est un vaillant guerrier»; son peuple en fait l'expérience dans ses besoins, lorsque sa foi s'appuie sur lui. Lorsque les Israélites laissaient Jéhovah combattre pour eux, il était toujours prêt à apparaître, l'épée à la main, en leur faveur; mais *toute* la gloire doit lui appartenir. Les vains cris de triomphe d'Israël doivent faire place au silence, afin que les roulements du tonnerre de Jéhovah soient distinctement entendus. Qu'il est bon de rester silencieux, et de laisser parler l'Eternel! Quelle puissance dans sa voix! C'est la puissance qui apporte la paix dans l'âme de son peuple, et qui frappe de terreur le coeur de ses ennemis. «Qui ne te craindrait, Seigneur, et qui ne glorifierait ton nom?»

Chapitre 8. Nous avons ici un pas décisif vers l'établissement d'un roi sur Israël. «Et il arriva que, lorsque Samuel fut vieux, il établit ses fils Juges sur Israël... Et ses fils ne marchaient pas dans ses voies; mais ils se détournaient après le gain déshonnête, et prenaient des présents, et faisaient fléchir le jugement». Triste tableau! C'est celui de l'homme à chaque époque. «Je sais», disait Paul, «qu'après mon départ, il entrera parmi vous des loups ravissants

qui n'épargneront pas le troupeau». Israël était à peine relevé des effets de l'immoralité des fils d'Héli, qu'il ressentit les tristes résultats de l'avarice des fils de Samuel, et fut ainsi poussé dans le sentier qui aboutit au rejet de Jéhovah et à l'établissement de Saül comme roi. «Lorsque Samuel fut vieux, il *établit* ses fils juges sur Israël». Chose bien différente, en vérité, d'un appel de Dieu. La fidélité de Samuel ne garantissait en rien celle de ses fils. C'est ce que l'on a pu voir dans la théorie si vantée de la succession apostolique. Quelle espèce de successeurs y a-t-il eu! Combien peu ils ont ressemblé à leurs prédécesseurs! Paul pouvait dire: «Je n'ai convoité ni l'argent, ni l'or, ni la robe de personne». Ses prétendus successeurs en peuvent-ils dire autant? Samuel pouvait dire: «Me voici, témoignez contre moi devant l'Eternel et devant son Oint. De qui ai-je pris le boeuf? ou de qui ai-je pris l'âne? ou à qui ai-je fait tort? ou à qui ai-je fait violence? de la main de qui ai-je pris un présent, pour que par lui j'eusse fermé mes yeux?» Mais, hélas! les fils et successeurs de Samuel ne pouvaient pas dire ainsi; pour eux, «un gain déshonnête» était le principal mobile de leurs actions.

Or nous voyons, dans ce chapitre, que les Israélites tirent, de cette mauvaise conduite des fils de Samuel, la raison apparente de leur demande d'un roi. «Voici, tu es vieux, et tes fils ne marchent pas dans tes voies; maintenant, établis sur nous un roi pour nous juger, comme *toutes les nations*». Quel déclin! Israël consent à descendre au niveau des nations qui l'entourent, et cela parce que Samuel était vieux et que ses fils étaient avarés. L'Eternel est exclu. Si les Israélites avaient regardé à lui, ils n'auraient eu aucune raison de chercher à se placer sous la tutelle d'un pauvre mortel, semblable à eux-mêmes. Mais la capacité de l'Eternel, pour les garder et les guider, entre bien peu dans leurs pensées. Ils ne voient rien au delà de Samuel et de ses fils; si eux ne peuvent les aider, il faut descendre de leur haute position comme peuple de Dieu, et devenir semblables aux nations qui les entourent. Il est trop difficile de se maintenir longtemps dans la position de foi et de dépendance; rien d'autre que le sentiment effectif d'un besoin pressant ne peut nous garder attachés à Dieu. Au chapitre 7, il n'est nullement question d'un roi; Dieu était tout et en tout pour Israël; mais maintenant, il n'en est pas ainsi: Dieu est exclu, et un roi est l'objet prédominant. Nous verrons bientôt à quel triste résultat tout cela conduit.

Chapitres 9-13. Ces chapitres nous font connaître le caractère de Saül, son onction et le commencement de son règne. Nous ne nous y arrêterons pas longtemps, notre principal objet, dans cette introduction, étant d'appeler l'attention du lecteur sur les pas qui amenèrent l'établissement d'un roi en Israël.

Saül était tout particulièrement l'homme selon le coeur d'Israël. Il avait tout ce que la chair désire: il était «homme d'élite et beau; et il n'y avait aucun des fils d'Israël qui fût plus beau que lui; il était plus grand que tout le peuple depuis les épaules en haut». Tout cela était très imposant pour ceux qui ne regardent qu'à l'apparence, mais quel coeur y avait-il sous cet extérieur attrayant? Toute la conduite de Saül porte l'empreinte de l'égoïsme le plus profond et de l'orgueil le plus grand, sous le manteau de l'humilité. Quand Saül se cache, ce n'est qu'afin de paraître ensuite plus à son avantage. Avec le coeur rempli de la pensée de la royauté, il garde à cet égard le plus profond silence envers son oncle; avec toutes ses pensées

tournées vers la couronne, il se cache parmi les bagages, afin de devenir d'autant plus l'objet de l'attention de toute l'assemblée. Dans chaque occasion où nous le voyons paraître, nous ne pouvons que reconnaître en lui un homme foncièrement égoïste, plein de sa propre importance et tout à fait insoumis. Il est vrai que l'Esprit vient sur lui, comme sur quelqu'un qui est mis à part pour remplir une charge au milieu du peuple de Dieu; mais avec tout cela, il se recherchait lui-même, et n'employait le nom de Dieu que pour ses propres fins et les choses de Dieu que comme un piédestal pour sa propre gloire (*). La scène qui se passe à Guilgal est très caractéristique et fait ressortir le principe qui faisait agir Saül. Impatient d'attendre le moment fixé de Dieu, il passe outre et offre l'holocauste; mais il doit entendre de la bouche de Samuel ces paroles solennelles: «Tu as agi follement; tu n'as pas gardé le commandement de l'Eternel, ton Dieu, qu'il t'avait ordonné; car maintenant l'Eternel aurait établi pour toujours ton règne sur Israël; et maintenant, ton règne ne subsistera pas: l'Eternel s'est cherché un homme selon son coeur, et l'Eternel l'a établi prince sur son peuple, car tu n'as pas gardé ce que l'Eternel t'avait commandé». C'est le résumé de tout, pour ce qui concerne Saül: «Tu as agi follement»; «tu n'as pas gardé le commandement de l'Eternel»; «ton règne ne subsistera pas». Saül, le roi selon le coeur de l'homme, est mis de côté, pour faire place à l'homme selon le coeur de Dieu. Les enfants d'Israël eurent de nombreuses occasions d'éprouver le caractère de celui qu'ils avaient choisi pour les conduire et combattre dans leurs batailles. Le roseau sur lequel ils avaient tellement désiré s'appuyer, s'était brisé, et allait leur percer la main. Le roi selon l'homme, qu'était-il et que pouvait-il faire? Qu'il se trouve dans une circonstance difficile, comment agira-t-il? L'agitation et le sentiment de son importance caractérisent toutes ses voies. Point de dignité, point de sainte confiance en Dieu, rien dans ses actes qui soit régi par les principes de la vérité. Le moi partout, et cela dans les occasions les plus solennelles, et en ayant l'air d'agir pour Dieu et pour son peuple. Tel était le roi qui agréait à l'homme.

(*) Il faut bien distinguer entre le Saint Esprit venant sur quelqu'un, le saisissant, et le Saint Esprit faisant sa demeure et agissant *en nous*. Quelques esprits peuvent trouver une difficulté dans ces paroles de Samuel: «L'Esprit de l'Eternel te saisira, et tu prophétiseras avec eux, et tu seras changé en un autre homme». Mais ce n'est pas ici l'Esprit produisant la nouvelle naissance, mais simplement rendant Saül propre à remplir une charge. S'il s'agissait de régénération, ce ne serait pas simplement l'Esprit *saisissant* quelqu'un, mais agissant *en lui*. Saül, *revêtu d'une charge*, et Saül, *homme*, sont tout à fait distincts, et cette distinction doit être maintenue en rapport avec plusieurs des personnes mentionnées et dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament.

De plus, il y a une différence de toute importance, dans les opérations du Saint Esprit, avant et après la résurrection de Christ.

Chapitre 14. Ce beau chapitre présente un contraste frappant entre l'efficacité de ce qu'Israël avait désiré et obtenu pour être conduit, et celle de *l'ancien principe* d'une foi simple en Dieu. Saül est assis sous un grenadier, symbole, on peut dire, d'un vain déploiement de grandeur sans la moindre puissance réelle. Son fils Jonathan, au contraire, agissant dans un esprit de foi, devient l'heureux instrument de salut pour Israël. Israël, dans son incrédulité, avait demandé un roi pour conduire ses guerres, et il s'imaginait, sans doute, qu'ayant obtenu l'objet de ses désirs, aucun ennemi ne pourrait tenir devant lui. Mais en était-il ainsi? Un mot

du chapitre 13 nous répondra: «Tout le peuple le suivait *en tremblant*». Quel changement! Combien ils différaient de cette puissante armée qui autrefois avait suivi Josué, marchant contre les forteresses de Canaan! Maintenant, ils avaient à leur tête le roi désiré, mais Dieu n'était pas là, et c'est pourquoi ils tremblent. Que l'homme ait l'apparence la plus imposante, sans le sentiment de la présence de Dieu, il est la faiblesse même, mais que Dieu en puissance soit là, et rien ne peut lui résister. Autrefois, Moïse, avec une simple verge dans sa main, avait accompli des miracles; mais maintenant, Israël ayant devant lui l'homme selon son coeur, ne peut que trembler devant ses ennemis: «Tout le peuple le suivait *en tremblant*». Quelle humiliation! «Non, mais il y aura un roi sur nous, et nous serons, nous aussi, comme toutes les nations; et notre roi nous jugera, *et sortira devant nous et conduira nos guerres*». Voilà ce qu'avaient dit les enfants d'Israël. Mais vraiment, «mieux vaut mettre sa confiance en l'Eternel, que de se confier dans les principaux». Jonathan en fit l'expérience d'une manière bénie. Il marche contre les Philistins dans la puissance de cette parole: «Rien n'empêche l'Eternel de sauver avec beaucoup ou avec peu de gens». C'était l'Eternel qui remplissait son âme, et l'ayant, Lui, «beaucoup ou peu de gens» ne faisaient aucune différence. La foi n'est jamais affectée par les circonstances; pour elle, c'est Dieu ou rien.

Et remarquez le changement qui s'opère dans les circonstances d'Israël, du moment que la foi commence à agir parmi eux. Ce sont, maintenant, les Philistins qui tremblent: «Et l'épouvante fut dans le camp, dans la campagne et parmi tout le peuple; le poste et les ravageurs, eux aussi, furent saisis d'épouvante; et le pays trembla, et ce fut une frayeur de Dieu». L'étoile d'Israël brillait de nouveau, simplement parce qu'Israël agissait sur le principe de la foi. Jonathan ne regardait pas à son père Saül pour la délivrance, mais à l'Eternel; il savait que l'Eternel est un vaillant guerrier, et c'est sur lui qu'il s'appuyait pour voir Israël délivré de ses ennemis. Heureuse dépendance!

Il n'y a rien de tel. Les ordonnances humaines périclitent, les ressources humaines s'évanouissent, mais «ceux qui se confient en l'Eternel sont comme la montagne de Sion qui ne chancelle pas, qui demeure à toujours». «Ce fut une frayeur de Dieu;» oui, Dieu lui-même jetait la terreur dans les coeurs des Philistins et remplissait ceux d'Israël de joie et de triomphe. La foi de Jonathan était reconnue de Dieu; ceux mêmes d'Israël qui avaient fui dans les montagnes se sentirent affermis, et se mirent à poursuivre les Philistins. Il en est toujours ainsi; nous ne pouvons marcher dans la puissance de la foi sans donner un élan aux autres, et, d'un autre côté, un seul coeur lâche suffit pour en abattre un grand nombre. L'incrédulité détourne toujours du champ de la lutte ou du service, tandis que la foi y conduit.

Mais que fait Saül en tout cela? Comment coopère-t-il avec l'homme de foi? Il était absolument incapable d'agir sur ce principe. Il était assis sous un grenadier, sans force pour inspirer du courage aux coeurs de ceux qui l'avaient choisi pour leur chef, et lorsqu'il se met en mouvement, ou plutôt lorsqu'il s'agite, il ne fait rien que d'entraver, par sa folie et sa précipitation, les précieux résultats de la foi.

Le chapitre 15 nous fait connaître l'épreuve finale et la mise de côté du roi selon le coeur de l'homme. «Va maintenant, et frappe Amalek», telle est la parole de l'Eternel, et c'est la

Pierre de touche qui va réellement mettre au jour l'état moral du cœur de Saül. S'il avait été droit devant Dieu, son épée ne serait pas rentrée dans le fourreau avant que la semence d'Amalek eût cessé d'exister. Mais le résultat montra que Saül avait trop de choses communes avec Amalek, pour exécuter jusqu'au bout la sentence divine. Qu'avait fait Amalek? «Ainsi dit l'Eternel des armées: J'ai considéré ce qu'Amalek a fait à Israël, comment il se plaça contre lui sur le chemin quand il montait d'Egypte». En un mot, la pensée spirituelle voit Amalek comme le premier grand obstacle à la marche des rachetés qui montent d'Egypte en Canaan, et nous savons ce qui agit de la même manière à l'égard de ceux qui, maintenant, sortent du monde pour suivre le Seigneur Jésus.

Or, Saül venait justement de se montrer comme un obstacle dans le chemin de l'homme de foi. En réalité, sa marche tout entière était en opposition avec les principes de Dieu, Comment donc aurait-il pu détruire Amalek? C'était impossible. «Il épargna Agag». Saül et Agag ne se convenaient que trop, et Saül n'avait pas la force d'exécuter le jugement de Dieu sur le grand ennemi de son peuple. Et remarquez l'ignorance de ce malheureux homme et combien il se complaît en lui-même. «Et Samuel vint vers Saül, et Saül lui dit: Béni sois-tu de l'Eternel! *J'ai exécuté la parole de l'Eternel*». Combien tristes sont ces paroles! «J'ai exécuté la parole de l'Eternel», dit-il, et Agag, le roi des Amalékites, vivait encore! Quelles illusions terribles ne se fait pas une âme qui ne marche pas droitement avec Dieu! «Quel est donc ce bêlement de brebis à mes oreilles, et ce beuglement de boeufs que j'entends», dit Samuel. Paroles qui auraient dû aller au fond du cœur de Saül. Mais non; il cherche un vain recours dans le fait qui peut sembler plausible au cœur naturel: «pour sacrifier à l'Eternel, ton Dieu», pauvre ressource pour le cœur désobéissant. Comme si l'Eternel pouvait accepter un sacrifice de celui qui marche en rébellion ouverte contre son commandement. Il y en a plus d'un qui, depuis les jours de Saül, ont cherché à couvrir leur esprit de désobéissance sous le manteau d'un sacrifice au Seigneur. Aussi la réponse de Samuel à Saül a-t-elle toujours son application: «L'Eternel prend-il plaisir aux holocaustes et aux sacrifices, comme à ce que l'on écoute la voix de l'Eternel? Voici, écouter est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille, meilleur que la graisse des béliers. Car la rébellion est comme le péché de divination, et l'obstination comme une idolâtrie et du théraphim».

Il n'importe pas de quel prix soit le sacrifice, un seul acte d'obéissance à la voix du Seigneur lui est infiniment plus précieux. Le Seigneur ne cherche pas les offrandes, mais l'obéissance: un cœur soumis et un esprit docile le glorifient plus que le sacrifice des bêtes qui paissent sur mille montagnes (Psaumes 50: 10).

Il est important que ce principe soit imprimé profondément dans nos consciences, en ces jours où des désobéissances de tant de sortes sont abritées sous les paroles: «Sacrifice! sacrifice!» *Obéir vaut mieux que sacrifice*. Il est infiniment préférable que la volonté soit soumise à Dieu, que de charger l'autel des sacrifices les plus précieux. Quand la volonté est soumise, tout prend sa vraie place, mais pour celui dont la volonté est en opposition avec celle de Dieu, parler de sacrifice n'est qu'une vaine déception. Dieu ne regarde pas à la grandeur du sacrifice, mais au cœur d'où il provient. On verra toujours que tous ceux qui, de même que

Saül, parlent de sacrifier à l'Eternel, ont au fond du coeur quelque objet caché — quelque Agag, — le meilleur du menu et du gros bétail — quelque chose qui plaît à la chair et qui a plus d'influence que le vrai service et le vrai culte de Dieu.

Puissent tous ceux qui lisent ces pages chercher à connaître le bonheur réel qui se trouve dans une volonté entièrement soumise à Dieu! Là, se goûte le repos précieux que le Sauveur humble et débonnaire a promis à tous ceux qui sont fatigués et chargés, le repos dont lui-même jouissait lorsqu'il disait: «Je te loue, ô Père... *car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi*». L'inquiet et ambitieux Saül ne connaissait rien de tout cela. Sa volonté n'était pas d'accord avec celle de Dieu relativement à Amalek. Dieu lui avait dit de détruire ce peuple, mais son coeur voulait épargner quelque chose au moins qui, *pour lui*, semblait bon et désirable; il était prêt à accomplir la volonté de Dieu par rapport à tout «ce qui était *chétif et misérable*», mais il pensait pouvoir faire certaines exceptions, comme si la ligne de démarcation entre ce qui était «chétif» et ce qui était «bon», devait être tracée par lui, et non selon le jugement infaillible de Celui qui voyait Amalek sous son vrai point de vue, et ne considérait, dans la délicatesse raffinée d'Agag, rien qui ne fût misérable et vil. Dieu voyait en Agag celui qui, avec tout son raffinement, s'opposerait à Israël plus fortement que jamais. C'était là le fondement de son débat avec Amalek — et c'était ce que Saül était absolument incapable de comprendre et d'apprécier.

La fin du chapitre montre clairement quel était le courant des pensées et des désirs de Saül. Il venait d'entendre l'appel solennel de Samuel et les déclarations de Dieu contre lui; déclarations que terminaient ces paroles sérieuses: «L'Eternel a déchiré aujourd'hui la royauté d'Israël de dessus toi, et l'a donnée à ton prochain, qui est meilleur que toi». Ces paroles foudroyantes retentissaient encore à ses oreilles, mais il est si rempli de lui-même qu'il peut dire: «*Honore-moi*, maintenant, je te prie, en la présence des anciens de mon peuple, et en la présence d'Israël». Tel était Saül. «*Le peuple*», dit-il, «a épargné» ce qui devait être détruit, — c'était leur faute; mais moi, «*honore-moi*». Quelle vanité. Un coeur plongé dans l'iniquité et qui recherche l'honneur de la part de vers de terre semblables à lui! Rejeté de Dieu quant à la charge qui lui avait été confiée, il s'attache à la pensée d'être honoré devant les hommes. Il semble que, pourvu qu'il conserve sa place dans l'estime de son peuple, peu importe ce que Dieu pense de lui. Mais Dieu l'avait rejeté, le royaume avait été déchiré de dessus lui; il n'importait pas beaucoup que Samuel retournât avec lui et fût présent, tandis que Saül accomplissait ses formes de culte à l'Eternel, afin de ne pas perdre son rang et son influence aux yeux du peuple.

«Et Samuel dit: Amenez-moi Agag, roi d'Amalek. Et Agag vint à lui gaiement; et Agag disait: Certainement, l'amertume de la mort est passée. Et Samuel dit: Comme ton épée a privé d'enfants les femmes, de même, entre les femmes, ta mère sera privée d'enfants. *Et Samuel mit Agag en pièces devant l'Eternel, à Guilgal*». La gaieté d'Agag ne pouvait pas tromper celui qui était enseigné de Dieu. Combien aussi n'est-il pas remarquable de voir Samuel mettant Agag en pièces à *Guilgal*. C'était le lieu où l'opprobre d'Egypte avait été roulé de dessus Israël; en retraçant l'histoire du peuple, nous trouvons Guilgal associé avec la

puissance sur le mal. Et c'est là que l'Amalékite trouve sa fin sous la main du juste Samuel. Il y a là une grande instruction. Quand l'âme réalise sa pleine délivrance d'Egypte par la puissance de la mort et de la résurrection, elle se trouve dans la meilleure position pour remporter la victoire sur le mal. Si Saül avait connu quelque chose de l'esprit et du principe de Guilgal, il n'aurait pas épargné Agag. Il avait été prêt à venir à Guilgal pour y renouveler la royauté (chapitre 11: 14, 15), mais non pour y briser et mettre de côté tout ce qui plaisait à la chair. Mais Samuel, agissant dans l'énergie de l'Esprit de Dieu, traite Agag selon les principes de la vérité, car il était écrit: «Parce que l'Eternel a juré, l'Eternel aura la guerre contre Amalek de génération en génération» (Exode 17). *Le roi d'Israël aurait dû savoir cela.*

Chapitre 1 - David est oint comme roi

Nous en venons maintenant à notre sujet, si riche et si varié — la vie et les temps de David, roi d'Israël.

Dans toute l'Ecriture, nous pouvons voir comment le Dieu de grâce a toujours su tirer le bien du mal. Ce fut un péché à Israël de rejeter Jéhovah son Roi, pour avoir à sa tête un homme; et, dans cet homme, qui le premier porta le sceptre au milieu du peuple, celui-ci apprit combien vaine est l'aide de l'homme. Mais l'Eternel allait faire sortir de la folie et du péché de son peuple, une riche moisson de bénédiction.

Saül avait été rejeté, selon le dessein de Dieu. Il avait été pesé dans la balance et trouvé léger; le royaume allait lui être ôté et donné à un homme selon le coeur de Dieu. Cet homme devait occuper le trône, à la gloire de Dieu et pour la bénédiction d'Israël. «Et l'Eternel dit à Samuel: Jusques à quand mèneras-tu deuil sur Saül, vu que moi je l'ai rejeté pour qu'il ne soit pas roi sur Israël?» Ces paroles nous font entrer dans le secret de la douleur de Samuel à l'égard de Saül pendant la longue période de sa séparation d'avec lui. Au dernier verset du chapitre 15, nous lisons: «Et Samuel ne vit plus Saül jusqu'au jour de sa mort, car Samuel menait deuil sur Saül». C'était naturel. Il y avait, dans la triste chute de ce malheureux homme, bien des choses propres à affecter profondément le coeur. Il avait autrefois fait jaillir de la bouche du peuple ce cri: «Vive le roi!» (chapitre 10: 24). Plus d'un regard, sans doute, plus d'un coeur plein d'enthousiasme, s'était arrêté sur ce jeune homme «d'élite et beau», et maintenant, c'en était fait. Saül était rejeté de Dieu, et Samuel s'était vu forcé de prendre à son égard une place d'entière séparation. C'était la seconde personne que Samuel voyait dépouillée de sa charge. Au début de sa carrière, il avait été porteur de mauvaises nouvelles auprès d'Héli; et, maintenant, au terme de sa course, il avait été chargé de dénoncer à Saül le jugement de Dieu sur sa conduite. Cependant Samuel était appelé à entrer dans les pensées de Dieu à l'égard de Saül. «Jusques à quand mèneras-tu deuil sur Saül, vu que je l'ai rejeté?» La communion avec Dieu nous conduit toujours à acquiescer à ses voies. Le sentimentalisme peut pleurer sur les grandeurs déchues, mais la foi saisit cette grande vérité que le conseil infallible de Dieu doit demeurer, et qu'il accomplira tout son bon plaisir. La foi ne saurait verser une larme sur Agag, ni sur Saül rejeté, parce qu'elle est toujours d'accord avec la pensée de Dieu, soit qu'il lui plaise d'abaisser ou d'élever quelqu'un. Il y a une immense différence

entre le sentimentalisme et la foi; là où le premier s'assied pour pleurer, l'autre se lève et remplit sa corne d'huile.

Il est bon de bien examiner ce contraste. Nous sommes tous très enclins à nous laisser entraîner par le sentiment, ce qui est souvent extrêmement dangereux. Pour autant qu'il vient de la nature, il doit y avoir du mal dans son activité, ou au moins son courant doit différer de celui des pensées de l'Esprit de Dieu. Or le remède le plus efficace contre la fâcheuse activité du sentiment, est une conviction entière, forte, puissante et permanente, de la réalité du dessein de Dieu. En présence de cette conviction, le sentimentalisme se flétrit et meurt, tandis que la foi vit et fleurit dans l'atmosphère des pensées de Dieu. La foi dit: «Je te loue, ô Père», pour les événements et les circonstances, les desseins et les conseils, qui donnent le coup de mort aux émotions du sentimentalisme. Ce principe important est placé devant nous d'une manière très frappante, dans le premier verset du chapitre 16: «Jusques à quand mèneras-tu deuil?... Remplis ta corne d'huile, et va: je t'enverrai vers Isaï, le Bethléhémite, car j'ai vu parmi ses fils un roi pour moi». Oui; «jusques à quand mèneras-tu deuil?» C'est la question. La douleur se fait sentir jusqu'à ce que le coeur ait trouvé du repos dans les abondantes ressources du Dieu de bonté. Tous les vides que laissent dans le coeur les événements humains, ne peuvent être comblés que par la puissance de la foi en cette parole: «*J'ai vu*». Cela règle tout, sèche les larmes, allège les douleurs, comble les vides. Du moment que l'esprit se repose dans les ressources de l'amour de Dieu, il y a une fin à tous les murmures. Puissions-nous tous connaître la puissance et les applications diverses de cette vérité; puissions-nous savoir ce que c'est que d'avoir nos larmes essuyées et notre corne remplie par la conviction du tendre amour, de la sagesse et des ressources de notre Père. C'est une bénédiction rare; il est difficile de s'élever complètement au-dessus de la région des pensées et des sentiments humains. Même un Samuel trouve à objecter au commandement divin, et met de la lenteur à courir dans la voie d'une simple obéissance. L'Eternel dit: «Va», et Samuel répond: «Comment irai-je?» Etrange question! mais qui montre bien la condition morale du coeur humain. Samuel avait mené deuil sur Saül, et maintenant qu'il est envoyé pour oindre un autre à sa place, il dit: «Comment irai-je?» La foi ne parle jamais ainsi. Il n'y a pas de «comment» dans son vocabulaire. Non; aussitôt que le commandement divin a montré le sentier, la foi se hâte d'y courir, dans une obéissance volontaire et sans se mettre en souci des difficultés.

Cependant l'Eternel, dans sa bonté, vient lever la difficulté de son serviteur: «Tu prendras avec toi une génisse, et tu diras: Je suis venu pour sacrifier à l'Eternel». Ainsi, avec un sacrifice et sa corne remplie d'huile, il monte à la cité de David, où un jeune homme obscur et étranger aux desseins de Dieu sur lui, paissait quelques brebis au désert.

Parmi les fils d'Isaï, il semble qu'il y ait eu quelques beaux spécimens de la nature humaine, sur lesquels Samuel, s'il avait été laissé à son propre jugement, aurait fixé les yeux, pour leur donner la couronne d'Israël. «Et il arriva que comme ils entraient, il vit Eliab, et il dit: Certainement l'oint de l'Eternel est devant lui». Mais il n'en était pas ainsi. Les dons naturels et ce qui attire l'attention de l'homme, n'ont rien à faire avec le choix de Dieu. Il regarde plus loin que la surface dorée des hommes et des choses, et les juge selon ses principes infaillibles.

Le chapitre 17 nous fait connaître quelque chose de l'esprit hautain et suffisant d'Eliab. Mais le Seigneur ne met pas sa confiance dans la stature d'un homme; Eliab n'était pas celui qu'il avait choisi. C'est une chose remarquable, dans ce chapitre, de voir Samuel errer si souvent. Le deuil qu'il mène sur Saül, son refus ou plutôt son hésitation quand il s'agit d'aller à Bethléhem, sa méprise touchant Eliab, tout montre combien il était loin de saisir les voies de Dieu. La parole que l'Eternel lui adresse est bien sérieuse: «Ne regarde pas son apparence, ni la hauteur de sa taille, car je l'ai rejeté; car l'Eternel ne regarde pas ce à quoi l'homme regarde, car l'homme regarde à l'apparence extérieure, et l'Eternel regarde au coeur». Voilà la grande différence, *«l'apparence extérieure»*, et *«le coeur»*. Samuel même aurait été bien près d'être séduit par la première de ces choses, si l'Eternel n'était intervenu pour lui enseigner la valeur de la seconde. «Et Isaï appela Abinadab et le fit passer devant Samuel. Et il dit: L'Eternel n'a pas non plus choisi celui-ci. Et Isaï fit passer Shamma. Et il dit: L'Eternel n'a pas non plus choisi celui-ci. Et Isaï fit passer ses sept fils devant Samuel. Et Samuel dit à Isaï: L'Eternel n'a pas choisi ceux-ci». Ainsi, la perfection de la nature humaine, pour ainsi dire, passe devant le prophète, mais en vain; la nature ne peut rien produire pour Dieu ou pour son peuple. Et ce qui est remarquable en tout cela, c'est qu'Isaï ne pense point à David. Le jeune homme au teint rosé était dans la solitude du désert avec les brebis, et ne venait pas même à l'esprit d'Isaï, alors que celui-ci faisait passer devant le prophète l'élite de sa famille. Mais l'oeil de l'Eternel reposait sur ce jeune homme oublié, et contemplait en lui celui duquel, selon la chair, devait descendre Christ, pour occuper le trône de David et régner à jamais sur la maison d'Israël. Dieu ne voit pas comme l'homme, car il «a choisi les choses folles du monde pour couvrir de honte les hommes sages; et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour couvrir de honte les choses fortes; et Dieu a choisi les choses viles du monde, et celles qui sont méprisées, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont; en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu» (1 Corinthiens 1: 27-29). Si Eliab, Abinadab, Shamma, ou quelque autre des sept fils d'Isaï avait été oint, la chair aurait pu se glorifier devant Dieu, mais du moment que David, le jeune homme oublié, apparaît sur la scène, nous reconnaissons en lui celui qui donnera toute gloire au Dieu qui allait mettre le sceptre dans sa main. David se présente devant nous comme le type du Seigneur Jésus qui, lorsqu'il vint parmi les hommes, fut méprisé et oublié; et nous verrons, en avançant dans l'histoire du plus jeune fils d'Isaï, de quelle manière frappante il préfigure le vrai bien-aimé de Dieu.

«Et Samuel dit à Isaï: Sont-ce là tous les jeunes gens? Et il dit: Il reste encore le plus jeune, et voici, il paît le menu bétail. Et Samuel dit à Isaï: Envoie, et fais-le amener; car nous ne nous placerons point autour de la table, jusqu'à ce qu'il soit venu ici. Et il envoya et le fit venir. Or il avait le teint rosé, avec de beaux yeux, et était beau de visage. Et l'Eternel dit: Lève-toi, oins-le; *car c'est celui-là*». «Il reste le plus jeune», disait Isaï; il pensait, sans doute: Ce ne peut être lui qui soit choisi. L'homme ne peut comprendre les pensées de Dieu. L'instrument dont il va se servir est dédaigné ou méprisé. Mais Dieu dit: «Lève-toi et oins-le; *car c'est celui-là*». Réponse parfaite que Dieu donne aux pensées de Samuel et d'Isaï.

Il est intéressant aussi de remarquer l'occupation de David. «Voici, il paît le menu bétail». L'Eternel y fait allusion, quand il dit à David: «Je t'ai pris des parcs, d'auprès du menu bétail, pour que tu fusses prince sur mon peuple, sur Israël». Rien ne saurait mieux faire comprendre la charge d'un roi, que le travail d'un berger. Si le roi ne remplit pas sa charge dans l'esprit d'un berger, il manque son but. Le roi David l'avait bien saisi, comme on peut le voir dans ces touchantes paroles: «*Ces brebis, qu'ont-elles fait?*» Le peuple était les brebis de l'Eternel, et David, comme leur berger établi sur elles par l'Eternel, les gardait sur les montagnes d'Israël, de même qu'il avait gardé les brebis de son père dans les lieux écartés près de Bethléhem. Il ne changea pas de rôle, pour ainsi dire, quand il vint des parcs de brebis sur le trône et qu'il échangea la houlette pour le sceptre. Non; il fut encore berger, et se sentit la responsabilité de protéger les brebis du Seigneur contre les lions et les ours qui rôdaient toujours autour du troupeau. L'allusion que fait le prophète au vrai David est bien touchante, lorsqu'il parle d'Israël aux jours à venir: «Je sauverai mes brebis, et elles ne seront plus une proie, et je jugerai entre brebis et brebis. Et je susciterai sur eux un pasteur qui les paîtra, mon serviteur David: lui, les paîtra, et lui, sera leur pasteur. Et moi, l'Eternel, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera prince au milieu d'eux. Moi, l'Eternel, j'ai parlé» (Ezéchiel 34: 22-24). Nous ne saurions douter que les paroles du Seigneur, en Jean 6, ne se rapportent plus ou moins à son caractère de berger «Or c'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour». Il y a là un important principe de vérité. Indépendamment de son amour personnel pour les brebis, amour si merveilleusement démontré par sa vie et sa mort, le Seigneur Jésus, dans le passage que nous venons de citer, se présente comme responsable — volontairement, sans doute — envers son Père, de garder chaque brebis de son cher et bien-aimé troupeau à travers toutes les vicissitudes de sa course et même dans la mort, et de la présenter au dernier jour dans la résurrection en gloire. Tel est le Berger auquel le Père nous a confiés. Il a ainsi pourvu à ce qui nous concerne pour le temps et pour l'éternité, en nous plaçant en de telles mains — les mains d'un Berger toujours vivant, nous aimant toujours, tout-puissant, dont l'amour ne saurait être éteint par beaucoup d'eaux, contre la puissance duquel aucun ennemi ne peut prévaloir, qui tient dans sa main les clefs de la mort et du hadès, et qui a acquis son droit sur son troupeau en mettant sa vie pour lui. Nous pouvons dire en vérité: «L'Eternel est mon berger; je ne manquerai de rien». Comment pourrions-nous être dans le besoin, quand c'est Jésus qui nous paît? Cela est impossible. Nos coeurs insensés peuvent souvent désirer paître dans des pâturages malsains, et notre Berger peut avoir à nous montrer les soins de sa grâce en nous en privant, mais une chose est certaine, c'est que ceux que Jésus paît, ne manqueront d'aucune *bonne* chose.

Il y a, dans le caractère de berger, quelque chose qui semble tout à fait en harmonie avec la pensée divine. Nous trouvons, en effet, le Père, le Fils et le Saint Esprit, agissant dans ce caractère. Le Psaume 23, dans son application première, peut être envisagé comme l'expérience de Christ, prenant son plaisir dans l'assurance que son Père le conduit et veille sur lui comme un berger. Jean 10, nous montre le Fils comme le bon Berger. Et enfin, dans les Actes, au chapitre 20, et en 1 Pierre 5, nous voyons le Saint Esprit agissant comme tel, en

suscitant et en louant pour leur oeuvre, les bergers subordonnés. Il est édifiant pour l'âme, de remarquer comme notre Dieu se présente à nous dans les relations qui impliquent les plus tendres soins, et qui sont le mieux calculées pour attirer nos affections et gagner notre confiance. Que son nom soit béni à jamais! Ses voies sont toutes parfaites: nul n'est semblable à lui.

Fixons notre attention sur le contraste qui existe entre les circonstances dans lesquelles Samuel trouva David, et celles où il rencontra Saül. On se rappelle que Saül était à la recherche des ânesses de son père, lorsqu'il vint en contact avec Samuel. Je n'interprète pas le fait, je le mentionne seulement. Je crois qu'il a une signification quant aux voies futures de Saül, de même que l'occupation de David auprès des parcs de brebis, annonçait sa carrière à venir comme pasteur d'Israël. Quand nous voyons David gardant les brebis de son père dans le désert, dédaigné ou peu estimé dans le cercle de sa famille, nous sommes conduits à voir dans l'avenir quelque chose qui correspondra à ce qu'il était alors, et nous ne nous trompons pas. Ainsi, quand nous considérons Saül à la recherche des ânesses de Kis, nous ne pouvons nous empêcher de supposer qu'il y aura dans son caractère et ses habitudes subséquentes, quelque chose qui rappellera cette circonstance. Les petits détails portent souvent avec eux un grand enseignement. L'affection de David et sa tendre sollicitude pour le troupeau du Seigneur, de même que son abnégation, peuvent se voir déjà dans les circonstances où il se trouve introduit devant nous; et, d'un autre côté, on peut déjà entrevoir l'esprit ambitieux et personnel de Saül dans l'objet de ses recherches, quand il rencontre d'abord Samuel. Je n'insiste pas sur ces faits, laissant au lecteur le soin de les considérer avec la lumière que le Seigneur lui donnera. Je rappellerai seulement, que rien ne peut être insignifiant dans ce que nous rapporte l'Esprit Saint touchant des hommes qui présentent un contraste aussi frappant et qui, l'un et l'autre, occupent une place aussi importante dans l'histoire du peuple de Dieu.

Ce que nous voyons surtout, c'est la grâce qui prend, pour conducteur du peuple de Dieu, celui en qui se manifestaient les traits de caractère si bien adaptés à l'oeuvre qu'il devait accomplir. «Et Samuel prit la corne d'huile, et l'oignit au milieu de ses frères. Et l'Esprit de l'Eternel saisit David, depuis ce jour-là et dans la suite». David est donc maintenant devant nous, comme l'oint de l'Eternel, et nous avons à le suivre dans les vicissitudes de sa vie errante, tandis qu'il est rejeté des hommes et qu'il attend le royaume.

Chapitre 2 - La vallée d'Ela

L'huile de l'onction de la part de l'Eternel n'a pas plus tôt été versée sur David, qu'il est appelé à quitter sa retraite et à se tenir devant Saül, le roi abandonné de Dieu et troublé par un mauvais esprit. Ce malheureux homme avait besoin des doux sons de la harpe de David pour chasser l'influence de cet esprit qui, jour après jour, le tourmentait. Triste résultat auquel aboutit une vie remplie de la recherche de soi-même!

David n'hésite pas à prendre la position de *serviteur*, dans la maison même de celui qui bientôt se montrera son ennemi le plus acharné. Pour lui peu importait où il servait ou ce qu'il avait à faire — protéger les brebis de son père contre les lions et les ours, ou chasser le

mauvais esprit de Saül. De fait, dès que son histoire s'ouvre, David est vu comme serviteur, prêt à accomplir toute espèce de travail. Dans la vallée d'Ela se manifeste d'une manière très frappante son caractère de serviteur.

Saül ne savait guère qui était celui dont les accords harmonieux rafraîchissaient son esprit troublé; il ignorait qu'il avait devant lui le futur roi d'Israël. «Il l'aima beaucoup, et David fut son porteur d'armes». L'égoïste Saül était content d'user des services de David dans ses besoins, tout en étant prêt à verser son sang dès qu'il aurait compris qui et quel il était.

Mais portons nos regards sur les scènes remplies d'intérêt qui se déroulent dans la vallée d'Ela. «Et les Philistins rassemblèrent leur armée pour faire la guerre». Nous arrivons à quelque chose de bien propre à faire ressortir le vrai caractère et la valeur respective de Saül et de David, de l'homme de la forme et de l'homme de la puissance. C'est l'épreuve qui met en évidence ce qu'il y a de réel dans les ressources d'un homme. Saül avait déjà été éprouvé, car «tout le peuple le suivait en tremblant», et il n'était guère en état de se montrer, dans cette nouvelle occasion, un chef propre à encourager et soutenir les coeurs. Un homme abandonné de Dieu et affligé d'un mauvais esprit, convenait peu pour être à la tête d'une armée devant l'ennemi, ni pour combattre corps à corps le puissant géant de Gath.

Le conflit dans la vallée d'Ela est caractérisé d'une manière toute spéciale par la proposition que fait Goliath de vider la question dans un combat singulier. C'était le vrai moyen de connaître la valeur d'un *individu*. Il ne s'agissait pas, comme dans les cas ordinaires, de combattre armée contre armée, mais de savoir quel homme de tout le camp d'Israël voudrait s'aventurer contre le terrible ennemi incirconcis. En fait, il était évident que Dieu voulait une fois de plus faire sentir à Israël que, comme peuple, il était absolument sans force, et que, de même qu'aux jours passés, son unique ressource pour être délivré était le bras de Jéhovah, prêt encore à, se montrer et à agir comme un «vaillant guerrier», là où la foi s'adresserait à lui comme tel.

Durant quarante jours, le Philistin s'approche et se présente aux yeux du malheureux Saül et de son armée frappée de terreur. Et remarquez quelle insulte amère il lance aux Israélites: «Ne suis-je pas le Philistin, et vous, des serviteurs de Saül?» Hélas! ce n'était que trop vrai. Ils étaient descendus de leur haute position comme serviteurs de Jéhovah, pour devenir des serviteurs de Saül. Samuel les en avait avertis. Il leur avait dit que le roi et maître qu'ils choisissaient ferait d'eux ses courriers, ses laboureurs, ses moissonneurs, et les emploierait à ses ouvrages, et cela au lieu du service de l'Eternel, le Dieu d'Israël, auquel ils auraient pu regarder comme à leur Roi et leur Maître. Mais rien n'est propre à instruire l'homme, comme les douloureuses leçons de l'expérience, et les outrages sanglants de Goliath devaient, sans nul doute, apprendre à Israël quelle était sa vraie condition sous le joug écrasant des Philistins. «Choisissez-vous *un homme*, et qu'il descende contre moi», dit le géant. Il savait peu quel était celui qui allait être son antagoniste. Dans la force brutale et toute charnelle dont il se glorifiait, il s'imaginait qu'aucun Israélite n'oserait se mesurer avec lui.

Et ici, nous pourrions nous demander: Que devient Jonathan dans cette scène? lui que nous avons vu agir avec une foi si simple et tant d'énergie, au chapitre 14; pourquoi ne s'avance-t-il pas contre le géant? En regardant de près ce qu'il fit, dans le chapitre que nous venons de citer, nous pouvons voir, me semble-t-il, que sa foi n'avait pas ce caractère tout à fait simple et indépendant des circonstances, qui fait passer à travers tous les genres de difficultés. Le défaut dans sa foi se montre dans ces paroles: «*S'ils nous disent ainsi*». La foi ne dit jamais «*si*»; elle n'a à faire qu'avec Dieu. Lorsque Jonathan dit: «Rien n'empêche l'Eternel de sauver avec beaucoup ou peu de gens», il énonce un beau principe qu'il aurait dû poursuivre jusqu'au bout, sans y mêler un «*si*». Si la foi de Jonathan s'était reposée plus simplement sur la puissance de Dieu, il n'aurait pas cherché un signe. Il est vrai que, dans sa bonté, l'Eternel lui en donne un, de même qu'autrefois il l'avait fait pour Gédéon, car Dieu répond toujours aux besoins de ses serviteurs. Mais Jonathan n'apparaît pas dans la vallée d'Ela; il avait, semble-t-il, accompli son oeuvre et agi selon sa mesure. Dans la scène que nous avons maintenant sous les yeux, il fallait quelque chose de plus profond que tout ce que Jonathan avait connu.

L'Eternel préparait en secret un instrument pour cette oeuvre nouvelle et plus difficile. N'est-ce pas ainsi qu'agit toujours notre Dieu? Il forme dans le secret ceux dont il veut se servir en public. Dans l'intime solennité de son sanctuaire, il se fait connaître à ses serviteurs, et fait passer devant eux sa grandeur, afin de les rendre capables de contempler d'un regard assuré les difficultés du chemin. Il en fut ainsi de David. Il avait été seul avec Dieu, tandis qu'il gardait les troupeaux au désert; son âme s'était remplie de la pensée de la puissance de Dieu, et maintenant il fait son apparition dans la vallée, avec toute la dignité du renoncement qui caractérise un homme de foi. Les quarante jours durant lesquels Goliath avait défié Israël, avaient démontré l'incapacité totale de l'homme. Saül n'avait rien pu contre le géant — les trois fils aînés d'Isaï ne s'étaient pas avancés pour le combattre — Jonathan lui-même s'était trouvé sans force; tout était perdu ou semblait l'être, lorsque le jeune David entre en scène, revêtu de la force de Celui qui allait coucher dans la poussière la gloire et l'orgueil du fier Philistin.

Les paroles du Philistin viennent frapper les oreilles de David. Il y reconnaît aussitôt un défi blasphématoire porté au Dieu vivant. «Qui est ce Philistin, cet incirconcis», dit-il, «pour outrager les troupes rangées du *Dieu vivant*?» La foi de David voit dans l'armée tremblante qui est devant lui, les troupes rangées du Dieu vivant; pour lui, la question est entre Jéhovah et le Philistin. Il y a là un grand enseignement. Nul changement de circonstances ne peut dérober aux yeux de la foi la dignité dont est revêtu le peuple de Dieu. Ce peuple peut être abaissé au jugement de l'homme, comme c'était le cas pour Israël dans cette occasion, mais il ne peut jamais perdre ce que Dieu lui a départi; et c'est pourquoi David, en voyant ses pauvres frères défaillant à la vue de leur redoutable ennemi, les reconnaît cependant comme ceux avec lesquels le Dieu vivant s'était identifié, et qui, par conséquent, ne devaient pas être défiés par un Philistin incirconcis. Lorsque la foi est en exercice, elle met l'âme en rapport direct avec la grâce et la fidélité de Dieu, et avec ses desseins envers son peuple. Il est vrai qu'Israël avait

appelé sur lui-même, par son infidélité, toute cette douloureuse humiliation; ce n'était pas selon le Seigneur qu'il perdît courage devant un ennemi; c'était le résultat de ses propres actes, et c'est aussi ce que la foi saisit et reconnaît toujours. Mais la question demeure pour la foi: «Qui est ce Philistin, cet incirconcis?» Ce n'est pas l'armée de Saül qui occupe les regards de l'homme de foi. Non; ce sont les troupes rangées du Dieu vivant — une armée sous le commandement du même Chef qui avait conduit ses armées à travers la mer Rouge, à travers le grand et terrible désert, et enfin, qui leur avait fait passer le Jourdain pour entrer en Canaan. C'était là ce que voyait la foi, ce qui seul pouvait la satisfaire.

Mais combien peu sont compris et appréciés les jugements et les actions de la foi, lorsque l'état des âmes est bas parmi le peuple de Dieu. On le voit à chaque page de l'histoire d'Israël et, nous pouvons le dire, à chaque page de l'histoire de l'Eglise. Le sentier d'une foi simple et enfantine est inconnu au regard de l'homme, et si les serviteurs du Seigneur viennent à tomber dans un état charnel, et si le niveau de leurs pensées s'abaisse, ils ne peuvent plus comprendre le principe de puissance qui se trouve dans l'âme de celui qui agit réellement par la foi. Il restera incompris de diverses manières; de mauvais motifs lui seront attribués il sera accusé de se mettre en avant ou d'agir selon sa propre volonté. C'est à quoi doit s'attendre celui qui se tient à la brèche, quand autour de lui le niveau de la foi est bas. Il est seul au milieu du manque de foi de la majorité, et, lorsqu'il est conduit à agir pour Dieu, il peut être sûr que ses actes seront mal interprétés.

Il en fut ainsi pour David. Non seulement il fut laissé seul au moment de la difficulté, mais il eut à endurer les reproches et les sarcasmes de la chair sortant de la bouche d'Eliab, son frère aîné. «Et Eliab, son frère aîné, entendit pendant qu'il parlait à ces hommes; et la colère d'Eliab s'enflamma contre David, et il lui dit: Pourquoi donc es-tu descendu? et à qui as-tu laissé ce peu de brebis dans le désert? *Je connais, moi, ton orgueil et la méchanceté de ton coeur; car c'est pour voir la bataille que tu es descendu*» (17: 28). Tel était le jugement qu'Eliab portait sur David et ses actes. «Et David dit: Qu'ai-je fait maintenant? N'y a-t-il pas de quoi?» David était poussé en avant par une énergie totalement inconnue à Eliab, et il ne se souciait pas de défendre sa conduite devant son frère hautain. Pourquoi Eliab ne s'était-il pas mis à la brèche pour ses frères, le peuple d'Israël? Pourquoi Abinadab et Shamma ne l'avaient-ils pas fait? Parce qu'ils manquaient de foi; c'en était la raison toute simple. Non seulement ces trois hommes étaient sans force, mais toute la congrégation restait frappée de terreur en présence de l'ennemi, et maintenant que paraît sur la scène celui par qui Dieu allait agir d'une manière merveilleuse, personne ne le comprend.

«Et David dit à Saül: Que le coeur ne défaille à personne à cause de lui! Ton serviteur ira et combattra avec ce Philistin». Telle est la foi. Nulle difficulté ne l'effraie; rien ne saurait l'arrêter. Qu'était le Philistin pour David? Un néant. Sa stature prodigieuse, sa formidable armure, n'étaient que de simples circonstances, et *la foi ne regarde jamais aux circonstances; elle regarde droit à Dieu*. Si l'âme de David n'avait pas été remplie d'énergie par la foi, il n'aurait jamais pu dire ces paroles: «Ton serviteur ira», car écoutez les paroles de celui qui, le premier; aurait dû affronter le terrible ennemi d'Israël: «Et Saül dit à David: Tu n'es pas capable d'aller

contre ce Philistin pour combattre avec lui!» Quel langage pour un roi d'Israël! Quel contraste entre l'homme simplement revêtu d'une charge et l'homme qui agit dans la puissance de la foi. Assurément, Saül aurait dû se mettre en avant pour défendre le troupeau confié à ses soins, mais Saül ne se souciait d'Israël qu'autant qu'Israël se rattachait à sa personne, et c'est pourquoi nous pouvons affirmer qu'exposer sa vie pour le défendre n'était jamais entré dans son coeur égoïste. Et non seulement il ne pouvait et ne voulait pas agir lui-même, mais il aurait voulu entraver l'énergie de celui qui manifestait les fruits du principe divin implanté en lui, qui allait se montrer propre à accomplir l'oeuvre que le dessein de Dieu lui avait assignée et qui avait été oint dans ce but.

«Tu n'es pas capable». C'était vrai; mais Jéhovah était capable, et David s'appuyait simplement sur la force de son bras. Sa foi saisissait la puissance de Celui qui apparut à Josué sous les murs de Jéricho, l'épée nue à la main, «le chef de l'armée de l'Eternel». David sentait qu'Israël n'avait pas cessé d'être l'armée de l'Eternel, bien que profondément déchu de ce qu'il était aux jours de Josué. Oui, Israël était encore l'armée de l'Eternel, et la bataille était tout autant celle de l'Eternel que lorsque le soleil et la lune furent arrêtés dans leur course, afin que Josué pût exécuter le jugement de Dieu sur les Cananéens. C'est cette conviction qui soutenait l'esprit de David, quoique Eliab l'accusât d'orgueil et que Saül parlât de son incapacité.

Mon cher lecteur, rien ne donne plus d'énergie et de puissance pour persévérer que la conscience que l'on agit *pour Dieu* et que Dieu agit *avec nous*. Cela enlève tout obstacle, élève l'âme au-dessus de toute influence humaine, et l'amène dans la région de la toute-puissance. Ayons seulement la pleine assurance que nous sommes du côté du Seigneur et que sa main agit avec nous, et rien ne pourra nous faire sortir du sentier du service et du témoignage, où que ce soit qu'il nous conduise: «Je puis tout», dit l'apôtre, «en Christ qui me fortifie», et encore: «Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure sur moi». Le plus faible des saints peut toutes choses par Christ; mais à l'oeil de la chair qui voit ce faible saint, il peut sembler présomptueux de parler de faire toutes choses. Ainsi, lorsque Saül regarde David et le compare avec Goliath, il juge sainement en disant: «Tu n'es pas capable d'aller contre ce Philistin pour combattre avec lui; car tu n'es qu'un jeune homme, et lui, il est homme de guerre dès sa jeunesse». C'est une comparaison entre la chair et la chair, et, sous ce rapport, elle est tout à fait juste. Si l'on compare un adolescent avec un géant, tout l'avantage est du côté de ce dernier; mais Saül aurait dû comparer la force de Goliath avec celle du Dieu des armées d'Israël. C'est ce que fait David. «Et David dit à Saül: Ton serviteur paissait le menu bétail de son père, et un lion vint, et un ours: et il enleva un mouton «du troupeau. Et je sortis après lui et le frappai, et je délivrai le mouton de sa gueule; et il se leva contre moi, et je le saisis par sa barbe, et le frappai, et le tuai. Ton serviteur a frappé et le lion et l'ours; et ce Philistin, cet incirconcis, sera comme l'un d'eux, car il a outragé les troupes rangées du Dieu vivant». C'était là l'argument de la foi. La main qui avait délivré David d'une difficulté, le délivrerait d'une autre. Il n'y a point de «si» en tout cela. David n'attendait pas un signe; il dit simplement: «*Ton serviteur ira*». David avait

senti la puissance de la présence de Dieu avec lui dans le secret, avant qu'il se présentât en public comme serviteur de Dieu et d'Israël, et il ne s'était pas vanté de son triomphe sur le lion et l'ours. Personne auparavant n'en avait entendu parler, et, sans doute, il n'en eût jamais parlé, si ce n'avait été pour montrer sur quelle base solide reposait sa confiance quant à la grande oeuvre qu'il allait entreprendre. Il voulait faire voir clairement que ce n'était pas dans sa propre force qu'il s'avancait. Il en est ainsi de Paul ravi au troisième ciel. Pendant quatorze années, ce secret était demeuré enseveli dans le coeur de l'apôtre, et il ne l'eût jamais fait connaître, si les raisonnements charnels des Corinthiens ne l'y avaient obligé.

Ces deux exemples sont, pour nous, remplis d'instruction pratique. Pour la plupart, nous sommes trop prompts à parler de nos pauvres faits, ou tout au moins à y penser. La chair est portée à se glorifier en tout ce qui exalte le moi, et si le Seigneur, en dépit de ce que nous sommes, a accompli quelque petite chose par notre moyen, combien nous sommes disposés à le communiquer à d'autres, dans un esprit d'orgueil et de complaisance en nous-mêmes! Il est bon et convenable de parler de la grâce du Seigneur, et d'avoir le coeur rempli de louanges, parce que cette grâce a daigné se servir de nous; mais cela est bien différent de la vanterie à l'égard de choses qui se rattachent au moi.

David garde dans son coeur le secret de son triomphe sur le lion et l'ours, jusqu'au moment où l'occasion propre se présente d'en parler, et, alors même, il ne parle pas de lui comme ayant accompli l'exploit, mais il dit simplement: «*L'Eternel qui m'a délivré de la patte du lion et de la patte de l'ours, lui me délivrera de la main de ce Philistin*». Précieuse foi que celle qui compte sur Dieu pour toute chose et ne se confie en rien dans la chair; qui introduit Dieu dans chaque difficulté, et nous conduit avec un coeur rempli de gratitude à cacher le moi et à donner au Seigneur toute gloire. Puissent nos âmes la connaître toujours mieux!

Mais il faut souvent beaucoup de spiritualité pour découvrir la profonde différence qui existe entre le langage de la foi et celui des lieux communs et de la religiosité. Saül prend le manteau et la phraséologie de la religiosité; nous avons pu le voir plus d'une fois dans son histoire, et nous le retrouvons dans son entrevue avec David. La *religiosité* et la *foi* s'y montrent dans un parfait contraste. Quand David a déclaré clairement et sans équivoque sa foi dans la présence et la puissance de Jéhovah, Saül ajoute: «*Va, et que l'Eternel soit avec toi!*» Mais combien peu il comprenait ce que renferme le fait d'avoir l'Eternel avec soi! Il *semblait* se confier en l'Eternel, mais, *en réalité*, il se confiait dans son armure. S'il avait bien compris la portée de ses paroles, comment aurait-il pensé à faire revêtir David de son armure? «*L'Eternel soit avec toi!*» était, dans la bouche de Saül, un simple lieu commun. En fait, cela ne signifiait rien, car il n'avait pas la plus légère idée de ce que c'est que d'aller simplement avec le Seigneur.

Il est bon de nous arrêter un moment sur le mal qu'il y a d'employer des paroles qui, au fond, ne signifient rien pour nous, et qui, de cette manière, font en réalité comme un jeu du nom et de la vérité du Seigneur. Combien souvent on parle de se confier au Seigneur lorsque, en réalité, on s'appuie sur quelque circonstance ou sur un ensemble de circonstances. Combien souvent nous parlons de vivre au jour le jour, dans la simple dépendance de Dieu,

tandis que, si nous jugions devant lui la vraie condition de nos âmes, nous trouverions que nous regardons à quelque ressource humaine ou terrestre. C'est un mal sérieux, contre lequel nous avons à veiller très soigneusement. C'est là ce que Saül manifestait, lorsque, s'étant servi de la pieuse expression: «l'Eternel soit avec toi», il commença à revêtir «David de ses vêtements, et lui mit un casque d'airain sur la tête, et le revêtit d'une cotte de mailles». Il n'avait pas idée que David combattit autrement que de la manière ordinaire. Sans doute, il faisait *profession* que c'était au nom de l'Eternel, mais il pensait que David *devait employer des moyens ordinaires*. Or il arrive très souvent qu'en parlant d'employer des moyens, on exclut, en réalité, Dieu totalement. On professe se servir de moyens dans la dépendance de Dieu et, en fait, on emploie le nom de Dieu en dépendant des moyens. En soi et selon le jugement de la foi, c'est nous faire un Dieu des moyens. Qu'est cela, sinon de l'idolâtrie? En quoi Saül avait-il le plus de confiance? Dans l'Eternel, ou dans son armure? Dans son armure évidemment, et il en est ainsi de tous ceux qui ne marchent pas vraiment par la foi. C'est sur les moyens qu'ils s'appuient et non sur Dieu.

Dans la scène intéressante placée sous nos yeux, nous voyons l'homme de foi et l'homme qui recourt aux moyens, et nous pouvons voir jusqu'à quel point le premier fait usage des moyens. Sans doute, on peut s'en servir, mais il faut qu'ils soient en parfaite harmonie avec l'activité de la foi et avec la gloire sans tache du Dieu de puissance et de grâce. Or David sent que l'armure de Saül et sa cotte de mailles ne sont pas des moyens que la foi puisse employer et, par conséquent, il les refuse. S'il s'en était servi, la victoire n'aurait pas été si manifestement du Seigneur, et David avait professé sa foi en la puissance de l'Eternel, et non en une armure humaine pour délivrer le peuple. Il est certain que nous devons employer des moyens, mais prenons bien garde qu'ils n'excluent pas Dieu. La foi s'attend à Dieu, le laisse se servir des moyens qu'il veut, et ne lui demande pas de bénir ceux que nous choisissons.

«Et David ceignit son épée par-dessus ses vêtements, et voulut marcher, car il ne l'avait pas essayé. Et David dit à Saül: Je ne puis marcher avec ces choses, car je ne l'ai jamais essayé. Et David les ôta de dessus lui». Heureuse délivrance des entraves humaines! On a fait observer avec raison que l'épreuve de David ne fut pas sa rencontre et son combat avec le géant, mais la tentative faite de le revêtir des armes de Saül. Si l'ennemi avait réussi à lui persuader d'aller combattre avec cette armure, tout était perdu; mais il la refusa et s'abandonna ainsi entièrement entre les mains de l'Eternel. Nous savons quelle sûreté il y trouva. C'est ainsi que la foi agit toujours; elle laisse tout à Dieu seul. Ce n'est pas l'Eternel et l'armure de Saül, mais *l'Eternel seul*.

Ne pouvons-nous pas appliquer cela au cas d'un pauvre pécheur perdu et impuissant, et qui a besoin que ses péchés lui soient pardonnés?

Satan s'efforcera de l'induire à chercher à ajouter quelque chose à l'oeuvre de Christ en vue de ce pardon — quelque chose qui diminue la gloire du Fils de Dieu comme *unique* Sauveur des pécheurs. Je voudrais dire à une telle âme: Si vous ajoutez quoi que ce soit à l'oeuvre de Christ, vous la rendez par cela même de nul profit. S'il avait été permis d'y ajouter quelque chose, certes c'eût été la circoncision, puisqu'elle était d'institution divine, et

cependant que dit l'apôtre: «Voici, moi Paul, je vous dis que si vous êtes circoncis, Christ ne vous profitera de rien; et je proteste de nouveau à tout homme circoncis, qu'il est tenu d'accomplir toute la loi. Vous vous êtes séparés de tout le bénéfice qu'il y a dans le Christ, vous tous qui vous justifiez par la loi; vous êtes déçus de la grâce» ([Galates 5: 2-4](#)). Ainsi, il nous faut Christ *seul*; non pas Christ et nos oeuvres, mais simplement Christ, car il est pleinement suffisant; nous n'avons besoin de rien de plus, et rien de moins ne saurait nous suffire. Nous jetons du déshonneur sur la perfection de son oeuvre d'expiation, lorsque nous cherchons à y rattacher quoi que ce soit de nous-mêmes. C'est ainsi que David aurait déshonoré l'Eternel, en allant, revêtu de l'armure de Saül, au-devant du guerrier philistin. Sans doute, les hommes prudents du monde ne pouvaient que condamner en lui ce qui leur semblait la folle témérité de la jeunesse; en fait, plus un homme était versé dans la pratique de la guerre, plus il devait estimer une folie la conduite de l'homme de foi. Mais qu'importaient ces jugements? David savait qui il avait cru; il savait que ce n'était pas la témérité qui le faisait agir, mais sa foi dans la volonté et la puissance de Dieu, prêt à lui venir en aide au moment du besoin. Dans toute l'armée de Saül, nul ne connaissait la faiblesse de David plus qu'il ne la sentait lui-même dans ce moment critique. Bien que tous les yeux fussent arrêtés sur lui, comme sur quelqu'un qui avait beaucoup de confiance en lui-même, nous, nous savons ce qui soutenait son coeur et affermissait ses pas, tandis qu'il marchait à la rencontre de son redoutable ennemi. La puissance de Dieu était là d'une manière aussi manifeste que le jour où les eaux de la mer furent partagées, afin de livrer passage aux rachetés, et quand la foi introduit la puissance de Dieu, rien ne peut résister un seul moment.

Le verset 40 nous fait connaître l'armure de David. «Et il prit son bâton en sa main, et se choisit du torrent cinq pierres lisses, et les mit dans le sac de berger qu'il avait, dans la poche, et il avait sa fronde à la main. Et il s'approcha du Philistin». Nous voyons donc que David se sert de moyens, mais quels moyens! Quel mépris ne jette-t-il pas ainsi sur la puissante armure du Philistin! Quel contraste entre sa fronde et la lance du géant, dont le bois était semblable à une ensuble de tisserand! David ne pouvait pas infliger de blessure plus profonde à l'orgueil du Philistin qu'en venant contre lui avec de telles armes. C'était dire le peu de cas qu'il faisait de tout son attirail guerrier. Goliath le sentit: «Suis-je un chien?» dit-il. Il importait peu, au jugement de la foi, ce qu'il était, un chien ou un géant; il était un ennemi du peuple de Dieu, et David va à sa rencontre revêtu des armes de la foi. «Et David dit au Philistin: Toi, tu viens à moi avec une épée, et avec une lance, et avec un javelot; et moi, je viens à toi au nom de l'Eternel des armées, du Dieu des troupes rangées d'Israël, que tu as outragé. En ce jour, l'Eternel te livrera en ma main... et toute la terre saura qu'il y a un Dieu pour Israël: et toute cette congrégation saura que *ce n'est ni par l'épée, ni par la lance, que l'Eternel sauve*; car la bataille est à l'Eternel, et il vous livrera entre nos mains». Nous voyons ici quel est le vrai objet de l'homme de foi, savoir qu'Israël et toute la terre puissent avoir un glorieux témoignage de la puissance de Dieu et de sa présence au milieu de son peuple. Ils ne l'auraient jamais eu, si David eût revêtu l'armure de Saül. On n'aurait pas vu que l'Eternel sauve sans l'épée et la lance, si David s'en était servi; son combat aurait ressemblé à tout autre, mais la fronde et la pierre ne laissent aucun doute quant à la source de la puissance qui remporta la victoire (*).

(*) Il est intéressant d'observer que, dans les paroles que David adressa à Goliath, il ne dit pas: «Je viens à toi *avec une fronde et une pierre*», mais: «Je viens à toi au nom de l'Eternel des armées». Pour David, les moyens ne s'ont rien, Dieu est tout.

La foi honore toujours Dieu, et Dieu honore la foi. David, comme on l'a déjà remarqué, se place entre les mains de Dieu, et l'heureux résultat en est une pleine et glorieuse victoire. «David, avec une fronde et une pierre, fut plus fort que le Philistin, et frappa le Philistin et le tua; et *David n'avait pas d'épée en sa main*». Quel triomphe magnifique! Il est le fruit d'une foi simple en Dieu. Combien cela doit encourager nos coeurs à rejeter toute confiance charnelle et à nous attacher fermement à la seule vraie source de puissance! David devint l'instrument de la délivrance de ses frères. Les sarcasmes et les menaces du Philistin incirconcis ont pris fin. Le jeune berger obscur et méprisé, bien qu'étant le roi oint sur Israël, est venu du fond de sa retraite au milieu des siens; il s'est avancé seul contre l'ennemi de son peuple; il l'a abattu et livré en spectacle aux yeux de tous, et tout cela, remarquons-le bien, il l'a accompli comme *serviteur* de Dieu et d'Israël, et par l'énergie d'une foi que les circonstances ne pouvaient ébranler. Merveilleuse délivrance opérée par un seul coup, sans manoeuvres militaires, sans que des chefs habiles s'en fussent mêlés, sans que les soldats eussent accompli aucun exploit! Une pierre prise du torrent et lancée par la main d'un berger, suffit pour coucher dans la poussière l'homme fort des Philistins. Ce fut la victoire de la foi. «Et les Philistins, voyant que leur homme fort était mort, s'enfuirent». Combien vain est l'espoir fondé sur les misérables ressources de la chair, même lorsqu'en apparence elles sont pleines de force et d'énergie! Ceux qui voyaient le géant et l'adolescent engager le combat, ne pouvaient que trembler pour le dernier. Qui aurait pensé que cette massive armure qui couvrait Goliath ne serait pas plus que du chaume devant une fronde et une pierre? Et cependant, le géant tombe et, avec lui, toutes les espérances que nourrissaient les Philistins. «Et les hommes d'Israël et de Juda se levèrent et poussèrent des cris, et poursuivirent les Philistins». Ils pouvaient, en effet, pousser des cris de joie, car Dieu avait manifestement agi en leur faveur, pour les délivrer de la puissance de leurs ennemis. Il avait opéré avec puissance par la main de celui qu'ils ne connaissaient pas, ou ne reconnaissaient pas comme le roi oint sur eux, mais dont la grâce morale était bien capable d'attirer tous les coeurs.

Mais, parmi les milliers d'Israélites qui avaient contemplé la victoire remportée sur le Philistin, il s'en trouvait un dont l'âme entière fut saisie d'une ardente affection pour le vainqueur. Le plus insouciant devait être frappé d'admiration à la vue de cet exploit; à des degrés divers et d'une manière différente, tous, sans doute, en étaient affectés. On peut dire, en un certain sens, que «les pensées de plusieurs coeurs étaient révélées». Chez quelques-uns, c'était peut-être l'envie qui prévalait, chez d'autres l'admiration; les uns se reposaient dans la victoire, et plusieurs sur l'instrument dont Dieu s'était servi, tandis que, chez d'autres, le coeur s'élevait plein de reconnaissance vers «le Dieu des armées d'Israël», qui était venu de nouveau au milieu de son peuple avec «l'épée nue en sa main», contre ses ennemis. Mais il y avait, entre tous, un coeur dévoué, qui était puissamment attiré par la personne du vainqueur: c'était Jonathan. «Et il arriva, comme David achevait de parler à Saül, que *l'âme de Jonathan se lia à l'âme de David*; et Jonathan l'aima comme son âme» (18: 1). Jonathan s'unissait, sans

doute, à la joie générale produite par le triomphe de David; mais il éprouvait plus que cela. Ce n'était pas seulement la victoire remportée qui remplissait sa pensée, mais c'était la personne du vainqueur qui attirait les profondes et ardentes affections de son âme. Saül, dans un but personnel, pouvait désirer garder le vaillant David auprès de lui, non par affection, mais simplement pour se glorifier lui-même. Jonathan, au contraire, aimait réellement David, et non sans raison. David avait comblé un grand vide dans son coeur, et ôté un poids de dessus son âme. Un grand besoin avait été ressenti. Le défi du géant, chaque jour répété sans trouver de réponse, avait manifesté l'extrême pauvreté d'Israël. L'oeil, en parcourant tous les rangs de l'armée, aurait cherché en vain quelqu'un qui se mît en avant pour répondre à l'orgueilleux Philistin. Il n'y avait personne. Quand les paroles hautaines de Goliath se faisaient entendre, «tous les hommes d'Israël, voyant l'homme, s'enfuyaient de devant lui et avaient très peur». Tous, oui, tous s'enfuyaient en entendant la voix et en voyant la taille prodigieuse de ce redoutable ennemi. Le besoin d'une délivrance était extrême, et il n'y avait rien pour y répondre. Aussi, lorsqu'apparaît l'homme qui abat l'orgueil de l'ennemi et sauve Israël, quoi d'étonnant si l'âme de Jonathan se lie à lui d'une pure et sincère affection? Et, remarquons-le, c'est David lui-même, et non son oeuvre, qui touche le coeur de Jonathan. Il admirait la victoire remportée, mais bien plus encore le vainqueur.

S'il est intéressant de remarquer cela, combien il est précieux pour nous d'en faire l'application au vrai David, à Celui dont le berger de Bethléem était un type frappant! La scène entière est l'image d'une délivrance infiniment plus grande. En Goliath, nous voyons la puissance de l'ennemi par laquelle il tenait l'âme dans un cruel esclavage, puissance dont aucun moyen humain ne pouvait affranchir. Le défi était porté de jour en jour, d'année en année, sans que nul y répondît. D'âge en âge, la sentence solennelle portée contre la postérité déchu d'Adam pécheur se faisait entendre: «Il est réservé aux hommes de mourir une fois — et après cela, le jugement», et, comme pour Israël dans la vallée d'Ela, la seule réponse était l'effroi. «Par la crainte de la mort, tous étaient, pendant toute leur vie, assujettis à la servitude». Le besoin et l'entière impuissance pour y satisfaire, étaient profondément sentis. Le coeur de l'homme soupirait ardemment après quelque chose, mais en vain.

Les droits de la justice divine n'étaient pas satisfaits, et ne pouvaient l'être — la mort et le jugement étaient la seule et menaçante attente, et devant cette perspective, l'homme ne pouvait que trembler. Mais, béni soit le Dieu de toute grâce, un Libérateur est apparu, puissant pour sauver — le Fils de Dieu, le vrai David, le Roi oint d'Israël et de toute la terre. Il a répondu aux besoins, comblé le vide et satisfait aux ardents désirs du coeur. Mais comment? où? et quand? Sur le Calvaire, par sa mort, dans cette heure terrible où toute la création sentit la réalité solennelle de ce qui s'accomplissait. La croix a été le champ où la bataille fut livrée et la victoire remportée. Là, l'homme fort fut dépouillé de ses armes, et sa maison abandonnée au pillage. Là, tous les droits de la justice ont été pleinement satisfaits, et l'obligation des ordonnances qui était contre nous, a été ôtée et clouée au bois. Là aussi, par le sang de l'Agneau, les malédictions d'une loi violée ont été pour toujours effacées, et les cris d'une conscience coupable pour toujours apaisés. «Le précieux sang de Christ, comme d'un agneau

sans défaut et sans tache», a tout réglé pour l'âme croyante. Le pauvre pécheur tremblant peut contempler la lutte et sa glorieuse issue. Il peut voir toute la puissance de l'ennemi brisée par un seul coup du tout-puissant Libérateur, et sentir, par ce même coup, son âme affranchie de tout fardeau. Le flot de la paix et de la joie divines peut couler dans son coeur, et il peut continuer sa route dans la pleine puissance de la délivrance acquise pour lui par le sang de Christ, et proclamée dans l'évangile.

Et celui qui est l'objet d'une telle délivrance, n'aimera-t-il pas la *Personne* même du Libérateur? Comment en serait-il autrement? Quel est celui qui a senti la réelle profondeur de sa misère, et gémi sous l'intolérable fardeau de ses péchés, et qui n'aimerait et n'adorerait pas Celui qui a guéri l'une et enlevé l'autre? L'oeuvre de Jésus est assurément excellente, parfaite et infiniment précieuse; nulle pensée humaine ne saurait en sonder l'étendue et la valeur. Bien plus, c'est son oeuvre qui, en réalité, rencontre les besoins du pécheur. L'oeuvre de Christ introduit l'âme dans une position où elle peut contempler sa personne, l'apprécier et en jouir. En un mot, *l'oeuvre* du Sauveur, ce qu'*il a fait* et *acquis*, est pour le pécheur; la *personne* de Christ, ce qu'*il est*, est pour le *saint*. Mais remarquons bien ceci. On peut savoir développer avec beaucoup d'exactitude l'oeuvre de Christ pour le pécheur, et laisser le coeur froid, les affections languissantes et les sentiments extrêmement peu développés à l'égard de sa Personne. Au sixième chapitre de l'évangile de Jean, on voit une multitude de personnes qui suivent Jésus pour des motifs purement personnels, de sorte qu'il est obligé de leur dire: «En vérité, en vérité, je vous dis: Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains, et que vous avez été rassasiés». Ils l'avaient cherché, non pour ce qu'*il était*, mais pour ce qu'*il avait*. C'est pourquoi aussi, lorsqu'il leur présente cette déclaration: «Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes», nous voyons que «plusieurs de ses disciples se retirèrent, et ne marchaient plus avec lui». Or, manger sa chair et boire son sang, c'est, en d'autres termes, avoir communion avec sa parfaite humanité, C'est s'abreuver de la puissance et de la valeur du grand mystère de piété, Dieu manifesté en chair. Tout l'évangile de Jean est le développement de la gloire personnelle de la Parole devenue chair (*), et la déclaration que nous avons citée, contient, pour ainsi dire, la vraie moelle et la substance de la doctrine appliquée à nous. Mais le coeur naturel ne pouvait pas la supporter, et c'est pourquoi plusieurs se retirèrent et ne marchaient plus *avec lui*. La majorité des disciples ne pouvaient supporter que l'on insistât auprès d'eux sur la vérité qui concerne la Personne du Fils de l'homme; mais écoutons le témoignage de l'Eglise rendu par la bouche de Pierre: «Seigneur, auprès de qui irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle. Et nous, nous croyons et nous savons que toi, tu es le Saint de Dieu». Nous avons deux choses dans ces paroles de l'apôtre: premièrement, ce que Christ *avait* — la *vie éternelle* qu'il donnait; et, en second lieu, ce qu'*il était*, savoir le *Saint de Dieu*. La première chose attirait le pécheur à lui, et la seconde le liait à sa personne. Non seulement il satisfait par son oeuvre à tous les besoins de nos âmes, comme pécheurs, mais aussi, par sa Personne, à toutes nos affections et nos désirs, comme saints.

(*) ο λογος σαρχ εγενετο.

Cette suite de pensées est clairement suggérée par l'entrevue profondément intéressante et touchante, en même temps, de David et de Jonathan, après que le combat fut terminé. Les milliers d'Israël et de Juda, avec des cris de triomphe, avaient poursuivi les Philistins et recueilli les fruits de la victoire, tandis que Jonathan s'attachait à la personne du vainqueur. «Et Jonathan se dépouilla de la robe qui était sur lui, et la donna à David, ainsi que ses vêtements, jusqu'à son épée, et son arc, et sa ceinture». C'était de l'amour — un amour pur, simple, sans affectation, occupé uniquement de l'objet aimé. L'amour se dépouille de tout pour la personne aimée. David s'était oublié lui-même et avait exposé sa vie pour Dieu et son peuple, et Jonathan s'oublie lui-même pour David.

Rappelons-nous, cher lecteur, que l'amour pour Jésus est le ressort du vrai christianisme. L'amour pour Jésus produit le dépouillement de nous-mêmes, et l'on peut dire que dépouiller le moi est le plus beau fruit de l'opération de Dieu dans l'âme.

Veut-on parler d'une conduite pure?

T'aimer, Jésus, en est seul le ressort.

Très différents étaient les sentiments de Saül à l'égard de la personne de David et de l'exploit qu'il avait accompli. Il n'avait pas appris à s'effacer lui-même et à se réjouir de voir l'oeuvre faite par un autre: grâce rare, en vérité! Tous nous aimons à être ou à faire quelque chose, afin d'être admirés ou tenus en estime. Tel était Saül; important à ses propres yeux, il ne pouvait qu'être blessé d'entendre les femmes d'Israël chanter. «Saül a frappé ses mille, et David ses dix mille»; être le second lui était insupportable. Il oubliait que lui, comme les autres, avait tremblé à la voix de Goliath, et, maintenant, après avoir montré sa lâcheté, il aurait voulu être compté comme brave. «Et depuis ce jour-là et dans la suite, Saül eut l'oeil sur David». Triste chose! C'était l'oeil de l'envie amère et de la jalousie (*).

(*) Il faut un coeur très droit et un oeil très simple pour se réjouir sincèrement des fruits du travail d'un autre, comme de celui de nos propres mains. Si la gloire de Dieu et le bien de son peuple avaient été l'unique objet qui remplît le coeur de Saül, il ne se serait pas occupé un moment de savoir combien on avait attribué de mille à lui ou à David. Mais il cherchait sa propre gloire. C'était là le secret de son envie et de sa jalousie. Quel saint repos, quelle vraie élévation, quelle parfaite tranquillité d'esprit, découlent d'un sincère renoncement à soi-même — d'un renoncement provenant de ce que le coeur est entièrement occupé de Christ! Si nous cherchons vraiment la gloire du Seigneur, nous ne nous soucierons pas de l'instrument, que ce soit nous ou un autre.

A mesure que nous avancerons, nous aurons l'occasion de voir le développement de l'amour de Jonathan et de la haine de Saül. Nous avons maintenant à suivre l'homme de foi sur d'autres scènes.

Chapitre 3 - La caverne d'Adullam

Du glorieux champ de bataille de la vallée d'Ela, David passa à travers des scènes très différentes dans la maison de Saül. Là, il ne rencontra que des regards envieux et des attentats contre sa vie, en réponse aux doux accords de sa harpe et à ses courageux exploits. Après Dieu, Saül devait la conservation de son trône à David, et, en retour, deux et trois fois il voulut le percer de sa javeline. Mais l'Eternel, dans sa miséricorde, garda son cher serviteur au milieu

de tous les embarras d'une position extrêmement difficile. «Et David était sage dans toutes ses voies; et l'Eternel était avec lui. Et Saül vit qu'il était très sage, et il le craignit. Et tout Israël et Juda aimaient David, car il sortait et entrait devant eux».

Ainsi David, oint roi d'Israël, était appelé à endurer la haine et l'opprobre de la part du pouvoir régnant, tout en étant aimé de tous ceux qui savaient apprécier sa valeur morale, Il était impossible que Saül et David continuassent à demeurer ensemble. Leurs principes étaient entièrement différents, une séparation devait donc avoir lieu. David savait qu'il avait été oint pour être roi, mais, aussi longtemps que Saül occupait le trône, il était heureux d'attendre le temps fixé par Dieu, lorsque tout ce qui était vrai de lui en principe serait réalisé. Jusqu'à ce moment, l'Esprit de Christ le conduisait à prendre sa place en dehors. Le sentier de l'exilé, du pèlerin et de l'étranger, du voyageur sans foyer, était devant le roi d'Israël, et il y entra incontinent. Son chemin pour arriver au trône devait passer par beaucoup de douleurs et de difficultés. Comme son divin antitype, il avait à souffrir d'abord, pour arriver à la gloire. David aurait servi Saül jusqu'à la fin — il l'honorait comme l'oint de l'Eternel. Si un simple mouvement de son doigt eût dû le placer sur le trône, il n'en aurait pas tiré avantage. Nous le savons avec certitude, par le fait que deux fois il épargna la vie de Saül, que, suivant toute apparence, l'Eternel avait livrée en ses mains. Mais David s'attendait simplement à Dieu. Dans cette dépendance entière étaient sa force et sa grandeur. Il pouvait dire: «Mon âme, repose-toi *paisiblement* sur Dieu; car mon attente est en lui». Et c'est pourquoi il passa heureusement à travers tous les pièges et les dangers de son service dans la maison et l'armée de Saül. Le Seigneur le délivra de toute mauvaise oeuvre et le conserva pour le royaume qu'il lui avait préparé et qu'il voulait lui donner, après qu'il aurait «souffert un peu de temps».

David, pour ainsi dire, était sorti pour un moment du lieu caché où il avait été exercé en secret, pour apparaître sur le champ de bataille, et, ayant accompli là son oeuvre, il était appelé à reprendre sa première place pour y apprendre quelques leçons plus profondes à l'école de Christ. Les leçons du Seigneur sont souvent difficiles et pénibles, à cause de l'obstination et de l'indolence de nos coeurs; mais toute nouvelle leçon apprise, tout nouveau principe saisi par notre âme, nous rend plus propres à accomplir ce qui est placé devant nous. Il est vraiment précieux d'être disciples de Christ et de nous soumettre à la discipline et à l'éducation de sa grâce. La fin nous montrera le prix de cette place de soumission; mais nous n'avons pas besoin d'attendre la fin: maintenant même, l'âme trouvera son plus grand bonheur à s'assujettir en tout au divin Maître: «Venez à moi», dit-il, «vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de coeur; et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé, et mon fardeau léger». Il nous est parlé de trois repos dans l'écriture. Premièrement, il y a le repos que, comme pêcheurs, nous trouvons dans l'oeuvre parfaite de Christ; en second lieu, le repos présent dont, comme saints, nous jouissons dans une entière soumission à la volonté de Dieu: ce repos est opposé à l'*inquiétude d'âme*. Et enfin, il y a le repos qui reste pour le peuple de Dieu.

David connaissait beaucoup ce second repos, en ce qu'il était entièrement soumis au conseil et à la volonté de Dieu, relativement au royaume. Il attendait le moment de Dieu, pleinement assuré que c'était le meilleur. Il pouvait dire:

*«Mes temps sont en ta main:
Père, c'est là que mon coeur les désire».*

Cette soumission est vraiment tout ce qu'il y a de plus désirable. Elle nous épargne beaucoup d'anxiété et d'inquiétude. Lorsque l'on poursuit son chemin avec la pleine et habituelle conviction que «toutes choses travaillent ensemble pour le bien», l'esprit n'est-il pas merveilleusement tranquille? Nous ne passerons pas notre temps en vains projets, si nous croyons que Dieu a ses desseins d'amour pour nous; nous serons heureux de lui laisser *toutes choses*. Mais, hélas! combien souvent nous agissons autrement! Combien souvent, nous nous imaginons que nous saurons mieux faire les choses que le Dieu souverainement sage! Nous ne le disons pas en autant de mots, mais nos sentiments et nos actes le déclarent. Que le Seigneur nous accorde un esprit plus soumis et plus confiant! La suprématie de la volonté de Dieu sur celle de la créature, caractérisera l'âge millénaire, mais le saint est appelé *maintenant* à laisser la volonté de Dieu le régir en toutes choses.

C'est cette soumission d'esprit qui conduisit David à céder pour ce qui concerne le royaume, et à prendre sa place dans la caverne solitaire d'Adullam. Il laisse Saül, et le royaume, et ses propres destinées, entre les mains de Dieu, assuré qu'il est que tout ira bien. Quel bonheur pour lui de se trouver en dehors de la malsaine atmosphère de la maison de Saül, et loin de l'oeil envieux du roi! Quoi qu'il en fût aux yeux des hommes, il respirait plus librement dans la caverne que dans l'entourage de Saül. Il en est toujours ainsi: la place de séparation est la plus libre et la plus heureuse. L'Esprit de l'Eternel s'était retiré d'avec Saül: c'était pour la foi une raison de se séparer de sa personne, tout en lui restant entièrement soumis comme roi d'Israël. L'esprit intelligent n'a aucune difficulté à faire la distinction entre ces deux choses. La séparation et la soumission doivent toutes deux être complètes (*).

(*) Le Nouveau Testament enseigne au chrétien à se soumettre aux autorités établies; mais jamais il ne suppose que le chrétien occupe une place d'autorité. C'est pourquoi, il ne renferme pas de directions pour un roi ou un magistrat chrétien, bien qu'il y en ait pour toutes les autres relations, époux, parents et enfants, maîtres et serviteurs, Cela est très significatif.

Mais nous n'avons pas à envisager Saül seulement au point de vue séculier; il nous faut aussi le considérer relativement à son caractère religieux et à sa capacité officielle, et c'est sous ce rapport qu'une séparation nette et décidée était une nécessité. Saül avait constamment manifesté le désir de gouverner les consciences en matière religieuse: preuve en soit la scène du chapitre 14, où nous avons vu l'énergie spirituelle gênée et entravée par les règlements religieux de Saül. Or quand l'homme établit de semblables règlements, il n'y a d'autre alternative que la séparation. Lorsque prévaut la forme de la piété sans la puissance, l'injonction solennelle de l'Esprit Saint est: «Détourne-toi de telles gens». La foi ne s'arrête pas pour demander: «Vers quoi donc me tournerai-je?» La parole est «détourne-toi», et nous

pouvons avoir l'entière certitude que, si nous obéissons à l'injonction, nous ne serons pas laissés à court pour le reste.

Ce principe nous apparaîtra plus clairement, si nous envisageons David au point de vue typique. En réalité, David fut forcé de prendre cette place de séparation, et ainsi, comme rejeté par l'homme et oint de Dieu, nous voyons en lui un type de Christ actuellement rejeté. David, en principe, était le roi choisi de Dieu, et, comme tel il éprouva l'hostilité de l'homme et fut obligé de s'exiler pour éviter la mort. La caverne d'Adullam devint le grand lieu de rassemblement pour tous ceux qui aimaient David et étaient lassés du gouvernement injuste de Saül. Aussi longtemps que David était resté dans la maison du roi, il n'y avait aucune raison pour qui que ce fût de se séparer, mais du moment que David, ayant été rejeté, dut prendre sa place en dehors, il n'y eut pas de neutralité possible. La ligne de démarcation fut nettement tracée; c'était David ou Saül. Aussi lisons-nous: «David partit de là, et se sauva dans la caverne d'Adullam; et ses frères et toute la maison de son père l'apprirent et descendirent là vers lui. Et tout homme qui était dans la détresse, et tout homme qui était dans les dettes, et tout homme qui avait de l'amertume dans le coeur, s'assembla vers lui, et il fut leur chef; et il y eut avec lui environ quatre cents hommes». Tous ceux qui aimaient les formes, un vain nom, une charge sans valeur, restèrent attachés à Saül; mais tous ceux que ces choses ne pouvaient satisfaire et qui aimaient le roi oint de Dieu, s'assemblèrent autour de lui dans le lieu fort. Le prophète, le sacrificateur et le roi étaient là; les pensées et les sympathies de Dieu y étaient, et, bien que le rassemblement formé là pût présenter au monde et à la chair une étrange apparence, tous étaient autour de la personne de David et liés à ses destinées. C'était une compagnie de personnes qui, dans leur condition originelle, étaient tombées au niveau le plus bas, mais qui, maintenant, tiraient leur caractère et leur distinction de la proximité où elles se trouvaient du roi bien-aimé de Dieu et de leur dévouement à sa personne. Loin de Saül et de tout ce qui se rattachait à son pouvoir, elles pouvaient jouir sans entrave d'être auprès de celui qui, bien que rejeté alors, devait bientôt monter sur le trône et tenir le sceptre de la royauté, à la gloire de Dieu et pour la joie de son peuple.

Nous avons en David et son entourage méprisé et malfamé, une figure du vrai David et de ceux qui préfèrent lui être associés, plus que toutes les joies, les honneurs et les avantages de la terre. Qu'avaient à faire avec Saül et ses intérêts, ceux qui avaient choisi d'être avec David? Absolument rien. Ils avaient trouvé un nouvel objet, un nouveau centre, et, en communion avec David, ils étaient séparés de toute autre chose. Leur place autour de lui ne dépendait nullement de ce qu'ils avaient été et ne s'y rattachait en rien. Ils étaient maintenant les serviteurs de David, et lui était leur chef. C'est là ce qui les caractérisait. Ils avaient choisi d'être avec l'exilé de Dieu; leurs intérêts et les siens étaient identiques. Heureux étaient-ils d'avoir échappé à la domination et à l'influence de Saül; encore plus heureux de se trouver les compagnons du prophète, du sacrificateur et du roi de Dieu. Leur amertume, leur détresse, leurs dettes, tout était oublié dans ces nouvelles circonstances. La grâce de David était leur portion présente, sa gloire leur perspective à venir.

Il en est précisément ainsi du chrétien, maintenant. Nous avons tous, par grâce, et sous les directions miséricordieuses du Père, trouvé notre chemin vers Jésus, l'oint de Dieu, rejeté des hommes et actuellement caché en Dieu. Nous avons tous nos traits respectifs de caractère dans les jours de notre culpabilité et de notre folie, mécontents ou dans l'amertume de coeur, ou bien en détresse, chargés de la lourde dette de nos péchés envers Dieu, misérables et malheureux, coupables et ruinés, dépourvus de tout ce qui pouvait attirer les pensées et les affections de Christ, et Dieu nous a conduits aux pieds de son cher Fils; là, nous avons trouvé le pardon et la paix par son sang précieux. Jésus a ôté notre amertume et notre mécontentement, allégé notre détresse, effacé notre dette, et nous a amenés près de lui. Que lui avons-nous rendu, que lui rendons-nous pour toute cette grâce? Sommes-nous rassemblés, le coeur plein d'une ardente affection, autour du chef de notre salut? Sommes-nous sevrés de l'ancien état de choses? Vivons-nous comme attendant le moment où notre David paraîtra dans sa gloire et montera sur son trône? Nos affections sont-elles fixées sur les choses qui sont en haut? «Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ», dit l'apôtre, «cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut, et non à celles qui sont sur la terre; car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire».

Il est grandement à craindre que beaucoup d'entre nous n'entrent pas réellement dans la vraie nature et les conséquences pratiques de leur position, comme associés à Jésus crucifié et ressuscité. Bien peu saisissent la portée profonde et la signification des paroles de notre Seigneur: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde», et ce que dit l'Esprit Saint: «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un». La mesure de la séparation du chrétien d'avec le monde, n'est rien moins que celle de Christ, c'est-à-dire le principe de celle-ci. En pratique, hélas! c'est tout autre chose, mais en principe, il n'y a pas de différence. Il est d'une haute importance d'insister aujourd'hui sur ce point. L'appel, la position et les espérances de l'Eglise sont choses peu et imparfaitement comprises. Le plus faible croyant est, aux yeux de Dieu, aussi séparé que Jésus lui-même de tout ce qui appartient à la terre. Cette séparation n'est pas une chose à atteindre, à laquelle on arrive par des progrès successifs; c'est une position positive, simple et qui subsiste en elle-même. Ce n'est pas un objet pour lequel on lutte, mais un point de départ pour commencer la course. Plusieurs ont été induits en erreur par la pensée que nous devons nous efforcer d'arriver à une position céleste en nous dépouillant des choses de la terre. C'est commencer par le mauvais bout. Dans un autre ordre de vérités, c'est la même erreur que d'affirmer qu'il nous faut travailler à notre justification, en mortifiant les péchés de la chair. Or, nous ne mortifions pas le moi *afin* d'être justifiés, mais *parce que* nous le sommes, — morts et ressuscités avec Christ. De même, nous ne mettons pas de côté les choses de la terre, afin de devenir célestes, mais parce que nous sommes dans cette position en Christ. Nous sommes participants de l'appel céleste indépendamment de toutes choses, et, dans la mesure où nous le réalisons, nous nous séparons du monde. Mais faire de notre position le résultat de notre conduite, au lieu de faire de celle-ci le résultat de notre position, est une grave erreur. Que l'on demande à un chrétien

qui a vraiment l'intelligence de l'appel céleste, de donner la raison pour laquelle il se tient à part du présent système de choses, quelle sera sa réponse? Dira-t-il que c'est afin de devenir céleste? Non. Serait-ce parce que le système de choses actuel est sous le jugement? Non; il est hors de doute que le monde est sous le jugement, mais ce n'est pas le vrai fondement de la séparation. Quel est-il donc? Il nous est présenté dans ces paroles: «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu». «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde». «Frères saints, participants à l'appel céleste». Là, nous avons la grande raison pour la séparation présente du chrétien d'avec le monde. Il n'importe pas que le monde soit bon ou mauvais, le chrétien n'est pas *du* monde, bien qu'il soit *dans* le monde, comme en un lieu journalier de labeur, de conflit et de discipline.

Que les chrétiens considèrent avec sérieux leur appel céleste. C'est ce qui seul procure une pleine délivrance du pouvoir et de l'influence de la mondanité. On peut chercher, par différentes voies, à *s'abstraire* du monde; il n'y en a qu'une pour en être *séparé*. On peut aussi chercher, par différents moyens, à ne plus être terrestre; il n'y en a qu'un seul qui rende vraiment *céleste*. Il y a une différence entre s'abstraire des choses, et en être séparé; entre n'être plus terrestre et être *céleste*. Le système monacal rend cela clair. Un moine s'abstient des choses de la terre, mais sans être du ciel; il sort de la nature, sans être spirituel; il ne participe pas aux choses du monde, sans, pour cela, en être séparé.

L'appel céleste nous met en état de voir notre entière séparation d'avec le monde et l'élévation de notre position au-dessus des choses terrestres, en vertu de ce qu'est Christ et de la place qu'il occupe. Le coeur qui, instruit par l'Esprit Saint, a saisi la portée de ces paroles: «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un», connaît le secret qui le délivre des principes, des habitudes, des recherches, des sentiments et des tendances du présent siècle. Le Seigneur Jésus a pris sa place en haut comme Tête du corps, comme Chef de l'Eglise, et le Saint Esprit est descendu pour mettre tous les membres préconnus et prédestinés du corps en communion vivante avec le Chef vivant, maintenant rejeté de la terre et caché en Dieu. C'est pour cela que Paul, dans l'évangile qu'il prêche, unit étroitement la rémission des péchés avec l'appel céleste; car il annonce l'union du seul corps sur la terre avec sa Tête glorifiée dans le ciel. Il proclamait la justification, non seulement comme une chose abstraite, mais comme le résultat de ce qu'est l'Eglise, une avec Jésus qui est maintenant à la droite de Dieu, donné pour Chef sur toutes choses à l'Eglise, les anges et les principautés lui étant assujettis. Paul prêchait la rémission des péchés, mais c'était avec toute la plénitude, la profondeur, la puissance et l'énergie que lui communique la doctrine de l'Eglise.

L'épître aux Ephésiens ne dit pas seulement que Dieu pardonne aux pécheurs, mais, bien plus, elle déploie à nos yeux cette merveilleuse vérité que les croyants sont membres du corps de Christ, car, dit l'apôtre, «nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os». Et encore: «Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, dans le Christ Jésus»; et, «le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-

même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par parole; afin que lui se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable». Ces passages vont beaucoup plus loin que la rémission des péchés. Etre l'épouse de l'Agneau est une chose beaucoup plus élevée et glorieuse, que d'avoir simplement nos péchés pardonnés. Le Dieu de toute grâce a dépassé toutes les pensées de l'homme dans ses voies envers l'Eglise. Il ne nous a pas seulement appelés à marcher ici-bas dans la pleine conscience de son amour qui pardonne, mais dans la connaissance de l'amour de Christ pour son corps, l'Eglise, et dans la haute et sainte dignité de cette Eglise assise en Christ dans les lieux célestes.

On demandera peut-être quel rapport il y a entre la caverne d'Adullam et la place de l'Eglise dans le ciel? Point d'autre que de faire comprendre la place de rejection où Christ est entré, et qui est celle de chacun de ceux qui jouissent de sa communion. Il n'est pas besoin de dire que les hommes de David ne connaissaient rien de l'appel céleste, tel que l'Eglise le connaît maintenant. On voit fréquemment, dans l'Ancien Testament, comme des ombres de l'appel céleste dans les caractères, la marche et les circonstances de certains personnages qui nous y sont présentés, mais qui assurément ne connaissaient pas l'appel céleste. Le fait est qu'il ne fut pas connu, avant que le Seigneur Jésus eût pris sa place en haut et que le Saint Esprit fût descendu baptiser tous les croyants, Juifs et gentils, en un seul corps. C'est alors que l'appel céleste fut développé dans toute sa puissance et sa plénitude. L'administration de cette vérité fut spécialement confiée à Paul; c'était une partie essentielle du mystère déjà contenu dans ces paroles: «Pourquoi me persécutes-tu?» Saul persécutait les saints; Jésus lui apparaît dans la gloire et lui apprend que ces saints étaient une partie de lui-même. C'est ce qui devint le grand thème de Paul; il y trouva renfermés l'unité de l'Eglise et son appel céleste.

Remarquons que ce n'était pas simplement l'admission des gentils dans la bergerie juive (*). C'était tirer et les Juifs et les gentils de leurs circonstances naturelles, et les placer dans des circonstances nouvelles pour les uns comme pour les autres. L'oeuvre accomplie sur la croix était nécessaire pour détruire le mur mitoyen de clôture, et faire des deux, Juifs et gentils, un seul homme nouveau, un homme nouveau céleste, totalement séparé de la terre et des choses qui y sont. La place actuelle de Christ dans le ciel est en connexion avec le rejet d'Israël et de la terre, durant la période de l'Eglise. Le caractère céleste de l'assemblée de Dieu ressort ainsi d'une manière plus distincte et plus complète. Elle se trouve tout à fait en dehors des choses terrestres; elle n'a rien à faire avec «le présent siècle»; elle appartient tout entière au ciel, bien que manifestant sur la terre — au moins elle est appelée à le faire — la vivante énergie de l'Esprit Saint qui habite en elle.

(*) Au commencement du chapitre 10 de l'évangile de Jean, le Seigneur se présente lui-même à la porte de la bergerie juive, et, en ayant obtenu l'entrée, appelle dehors ses propres brebis. Ensuite, il dit: «J'ai d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie; il faut que je les amène, elles aussi; et elles écouteront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul berger». Ce n'est pas une seule bergerie, mais un seul troupeau. Une bergerie fait naître l'idée de certains arrangements formés dans le dessein de garder les brebis sur la terre, et c'est pourquoi ce mot s'applique bien à l'économie juive. Mais maintenant il ne s'agit plus d'une bergerie — d'un arrangement terrestre, ayant pour but de parquer ici-bas les brebis pour les mettre à part. Tout cela a pris fin. Le Berger céleste a appelé ses brebis juives

hors de la bergerie, et ses brebis gentiles des montagnes ténébreuses de ce vaste monde, et, ayant fait des deux un nouveau troupeau, il les a mises dans la main de son Père. Nous voyons ainsi la grande différence qui existe entre la bergerie et le troupeau. Nous ne pouvons les confondre.

Ainsi, de même que les hommes de David étaient retirés de toute relation avec le système de Saül, en vertu de leur association avec le roi rejeté, de même tous ceux qui sont conduits par l'Esprit à connaître qu'ils sont un avec Jésus absent de la terre, doivent se sentir désassociés d'avec les choses présentes, en vertu de leur union avec Christ.

C'est pourquoi, si l'on demande à un homme céleste pourquoi il ne s'associe pas aux projets et aux recherches de ce monde, il répondra: C'est parce que Christ, mon Sauveur, est à la droite de Dieu, et que je suis identifié avec lui. La vraie pierre de touche du chrétien pour éprouver les divers objets qui lui sont présentés, c'est de se demander simplement: Le Seigneur Jésus pourrait-il s'engager dans cette chose? Si non, nous n'avons rien à faire avec elle. Tous ceux qui comprennent la vraie nature de l'appel céleste, marcheront dans la séparation d'avec le monde; ceux qui ne l'ont pas compris, ont leur portion ici-bas et vivent comme les autres hommes.

Combien n'y a-t-il pas de chrétiens qui se contentent de savoir que leurs péchés sont pardonnés et ne vont jamais au delà. Ils ont passé la mer Rouge, je le veux bien, mais ils ne manifestent aucun désir, de traverser aussi le Jourdain et de manger du vieux blé de la terre promise, c'est-à-dire de prendre leur position céleste et de se nourrir des choses d'en haut. Il en est comme au temps où David était rejeté. Des multitudes d'Israélites n'avaient pas pris parti pour lui, mais ils n'en étaient pas moins des Israélites. C'était une chose d'être Israélite, c'en était une autre d'être avec David dans le lieu fort. Même Jonathan ne s'y trouvait pas; il adhérait à l'ancien ordre de choses. Quoique aimant David comme sa propre âme, il vécut et mourut aussi en compagnie de Saül. Il s'aventurait bien parfois à parler *en faveur* de David, et cherchait à être avec lui quand il le pouvait. Il s'était dépouillé pour revêtir David de ses propres vêtements, mais il n'avait pas pris son lot avec lui. Aussi, quand le Saint Esprit proclame les noms et les exploits des vaillants hommes de David, nous cherchons en vain, parmi eux, le nom de Jonathan; quand les compagnons dévoués de l'exil de David sont rassemblés autour de son trône et jouissent de l'éclat radieux de sa royauté, le pauvre Jonathan est couché dans la poussière, tombé sans gloire sur le mont Guilboa, sous les coups des Philistins incirconcis.

Puissent tous ceux qui professent aimer le Seigneur Jésus Christ, chercher à être identifiés avec lui d'une manière plus décidée et plus réelle pendant ce temps où il est rejeté du monde! Ses concitoyens ont envoyé après lui une ambassade, pour lui dire: «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous»; nous associerons-nous avec eux pour poursuivre leurs plans qui finalement aboutissent à rejeter Christ? A Dieu ne plaise! Puissent nos coeurs être avec lui là où il est. Puissions-nous connaître la communion bénie et sainte de la caverne d'Adullam, où le prophète, le roi et le sacrificateur, se trouvent dans la personne de Celui qui nous aime et nous a lavés de nos péchés dans son propre sang! Nous ne pouvons marcher en même temps avec Saül et avec David; nous ne pouvons avoir Christ et le monde: il faut choisir entre les

deux. Veuille le Seigneur nous accorder de rejeter le mal et de choisir le bien, en nous rappelant les sérieux avertissements de l'apôtre: «Cette parole est certaine; car si nous sommes morts *avec lui*, nous vivrons aussi *avec lui*; si nous souffrons, nous régnerons aussi *avec lui*; si nous le renions, lui aussi nous reniera». C'est maintenant le temps de souffrir, le temps d'endurer les afflictions et les privations: le repos est dans l'avenir, nous avons à l'attendre. Les hommes de David étaient appelés, à cause de leur association avec lui, à essayer beaucoup de labeurs et de fatigues, mais l'amour allégeait tout pour eux et le leur rendait facile; aussi leurs noms et leurs exploits sont-ils fidèlement et minutieusement rapportés, lorsque David fut en repos dans son royaume. Pas un d'entre eux ne fut oublié. Nous trouvons ce précieux catalogue dans le chapitre 23 du second livre de Samuel. En le lisant, nos pensées sont portées vers le temps où le Seigneur Jésus récompensera ses fidèles serviteurs — ceux que l'amour pour sa personne et l'énergie de son Esprit a conduits à le servir durant le temps où il est rejeté. Ce service peut n'avoir été ni vu, ni connu, ni apprécié par les hommes; mais Jésus l'a connu dans tous ses détails, et il le reconnaît publiquement du haut de son trône de gloire. Qui aurait jamais connu les exploits des vaillants hommes de David, si le Saint Esprit ne les avait pas rapportés? Qui aurait su le dévouement des trois chefs qui traversèrent la troupe des Philistins, afin de chercher pour David de l'eau du puits de Bethléem? Qui aurait appris l'action de Bénéïa qui frappa le lion dans une fosse, un jour de neige? Il en est ainsi aujourd'hui. Plus d'un cœur inconnu de tous palpite d'amour pour la personne du Sauveur; plus d'une main, cachée à l'œil humain, s'étend pour le servir. C'est une chose douce de penser, surtout en nos jours de froid formalisme, qu'il y a des âmes qui aiment Jésus en toute sincérité. Plusieurs, hélas! n'ont pas seulement de l'indifférence pour sa Personne adorable, ils vont même jusqu'à le décrier — jusqu'à le dépouiller de sa dignité en le rabaisant à n'être guère plus qu'Elie ou l'un des prophètes. Mais, grâce à Dieu, nous n'avons pas à nous arrêter sur ce sujet; un thème plus excellent nous est proposé. Pensons à ces hommes vaillants qui exposaient leurs vies pour l'amour de leur chef, et qui, dès qu'il avait exprimé un désir, étaient prêts, à tout prix, à le satisfaire. L'amour ne s'arrête jamais à calculer. C'était assez, pour ces hommes dévoués, de savoir que David désirait boire de l'eau du puits de Bethléem, pour la lui procurer quoi qu'il pût leur en coûter: «Et les trois vaillants hommes forcèrent le passage à travers le camp des Philistins, et puisèrent de l'eau du puits de Bethléem, qui est près de la porte, et la prirent et l'apportèrent à David; et il ne voulut pas la boire, mais il en fit une libation à l'Eternel» (*). Scène touchante! Exemple précieux de ce que l'Eglise devrait être! N'aimant pas sa vie, même jusqu'à la mort, pour l'amour de Christ. Oh! que par l'Esprit Saint soit allumée en nous la flamme d'un ardent amour pour la personne de Christ! Qu'il déploie toujours plus devant nos âmes les divines beautés de Jésus, afin que nous l'appréciions comme le plus excellent entre dix mille et tout à fait aimable, et que nous puissions dire avec quelqu'un dont le cœur était rempli de lui: «Et je regarde même aussi toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ» (Philippiens 3: 8).

(*) Il y a dans cette scène quelque chose de particulièrement beau et touchant, soit que nous considérions l'acte des trois vaillants hommes, ou l'acte de David lorsqu'il la répand devant l'Eternel. Il est évident que David discernait dans ce dévouement extraordinaire, un sacrifice que l'Eternel seul pouvait dûment apprécier. C'était un parfum trop exquis, pour qu'il en détournât la moindre parcelle pour lui: il devait le laisser monter tout entier vers le trône du Dieu d'Israël, seul digne de le recevoir, seul capable d'en apprécier toute la valeur. Ce fait nous rappelle le bel abrégé que Paul nous trace du dévouement chrétien: «Si même je sers d'aspersion sur le sacrifice et le service de votre foi, j'en suis joyeux et je m'en réjouis avec vous tous. Pareillement, vous aussi, soyez-en joyeux et réjouissez-vous-en avec moi» (Philippiens 2: 17, 18). Dans ce passage, l'apôtre représente les saints de Philippes, dans leur caractère de sacrificateurs, présentant un «sacrifice» à Dieu et accomplissant un service sacerdotal envers Dieu; et telle était l'intensité de son dévouement et de son oubli de soi-même, qu'il pouvait se réjouir de servir d'aspersion sur leur sacrifice, de sorte que tout pût monter, en bonne odeur, vers Dieu. Il n'importait pas qui plaçait le sacrifice sur l'autel, ou qui servait d'aspersion, pourvu que Dieu reçût ce qui lui était agréable. C'était un vrai et divin modèle de dévouement chrétien. Oh! que la grâce nous fût donnée pour que nos voies fussent formées d'après lui. On entendrait moins parler de «mes faits», «mes paroles» et «mes allées et venues». Ce serait notre joie toutes les fois que nous verrions l'un ou l'autre des fidèles offrir un sacrifice sur l'autel de Dieu, de servir d'aspersion sur ce sacrifice, à la gloire de Dieu et pour la commune joie des saints.

Chapitre 4 - Nabal et Abigaïl

(1 Samuel 25)

Il est intéressant de remarquer, à mesure que nous parcourons les diverses scènes de la vie de David, les sentiments différents qu'éprouvaient à l'égard de sa personne ceux qui étaient en rapport avec lui, et la position qui en résultait pour eux. Il fallait une grande énergie de foi pour discerner, dans le banni méprisé, le futur roi d'Israël. A en juger par les principes humains, il pourrait même sembler que la conduite de David vis-à-vis de Saül était tout aussi injustifiable que sa vie vagabonde dans le pays. Le chapitre dont nous allons nous occuper, présente deux exemples frappants de personnes différemment affectées à l'égard de David.

«Il y avait à Maon un homme qui avait ses affaires à Carmel; et cet homme était très riche; il avait trois mille moutons et mille chèvres. Et il était à Carmel pendant qu'on tondait ses moutons. Et le nom de l'homme était Nabal». Ce Nabal était un Israélite formant un parfait contraste avec David. Celui-ci, bien que roi oint sur Israël, n'avait pas où reposer sa tête, et était errant de montagne en montagne et de caverne en caverne. Nabal était très riche, mais c'était un homme égoïste et qui n'éprouvait aucune sympathie pour David. S'il jouissait de biens terrestres, c'était pour lui-même, et il n'avait aucune idée de faire part de ses richesses à personne d'autre, et surtout pas à David et à ses compagnons.

«Et David apprit *dans le désert*, que Nabal tondait ses moutons. Et David envoya dix jeunes hommes, et David dit aux jeunes hommes: Montez à Carmel, et entrez chez Nabal, et saluez-le en mon nom», etc. David était dans le désert, c'était sa place; Nabal, de son côté, était entouré de tout le bien-être de la vie. Le premier devait toutes ses douleurs et ses privations à ce qu'il était; le second devait aussi à ce qu'il était tous ses biens et ses jouissances. Or on trouve, en général, beaucoup d'égoïsme dans les positions dont les avantages proviennent de la profession religieuse. Si la profession de la vérité n'est pas accompagnée de

renoncement à soi-même, elle le sera de recherche de soi-même; de là vient que souvent, de nos jours, on voit un esprit décidé de mondanité lié à une haute profession de vérité. C'est un mal grand et sérieux. L'apôtre, même en son temps, le sentait douloureusement. «Plusieurs marchent», telles sont ses paroles, «dont je vous ai dit souvent et dont maintenant je le dis même en pleurant, *qu'ils sont ennemis de la croix du Christ*, dont la fin est la perdition, dont le dieu est le ventre, et dont la gloire est dans leur honte, *qui ont leurs pensées aux choses terrestres*» (Philippiens 3: 18, 19). Ils sont ennemis de la croix du Christ. Ce n'est pas qu'ils aient rejeté tout semblant de christianisme; loin de là: «Plusieurs *marchent*», expression qui indique la profession. Les personnes ici dépeintes seraient, sans doute, grandement offensées, si on leur refusait le nom de *chrétiens*, mais elles ne se soucient pas de prendre la croix, d'être identifiées avec un Christ crucifié. Tout ce que l'on peut avoir du christianisme à part le renoncement à soi-même, leur est bienvenu, mais rien au delà. «Leur dieu est leur ventre; leurs pensées sont aux choses terrestres». Combien se rendent coupables de cette dernière accusation! Il est aisé de faire profession de la religion de Christ, tandis que l'on ignore la personne de Christ et que l'on hait sa croix. Il est aisé de prendre le nom de Jésus sur ses lèvres et de le joindre à la recherche de ses aises et à l'amour de ce monde que le coeur humain sait si bien apprécier. Nous trouvons un exemple de ces dispositions chez le grossier Nabal qui, s'étant renfermé dans ses richesses et son luxe, ne se souciait point de l'oint de Dieu et n'avait aucun sentiment de compassion pour lui au temps de son douloureux exil et de son séjour dans le désert.

Que répondit Nabal au touchant appel de David? «Qui est David? Et qui est le fils d'Isaï? Aujourd'hui ils sont nombreux les serviteurs qui se sauvent chacun de son maître. Et je prendrais mon pain et mon eau, et ma viande que j'ai tuée pour mes tondeurs, et je les donnerais à des hommes dont je ne sais d'où ils sont?» Là est le secret de l'éloignement de coeur de cet homme mondain pour David: *il ne le connaissait pas*. S'il l'avait connu, la chose aurait été toute différente, mais il ne savait ni qui il était, ni d'où il était; il ignorait que celui qu'il injurait était l'oint de l'Eternel, et, dans sa folie égoïste, il rejetait le privilège de fournir aux besoins du futur roi d'Israël.

Tout cela est plein d'instruction. Il faut une réelle énergie de foi pour être rendu capable de discerner la personne de Christ et de s'attacher entièrement à lui dans le temps où il est rejeté. C'est une chose d'être chrétien, et une autre chose de confesser Christ devant les hommes. Rien n'est plus égoïste au fond que de prendre tout ce que Jésus nous a donné et de ne rien lui donner en retour. «Pourvu que *je* sois sauvé, tout le reste n'est pas essentiel», telle est la secrète pensée de plus d'un coeur, et elle se traduirait sous une forme plus sincère si l'on disait: «Si je suis assuré de mon salut, la gloire de Christ importe peu». Nabal agissait ainsi. Il avait recueilli de David toutes sortes d'avantages, mais aussitôt que David réclame de lui quelque aide et quelque sympathie, son véritable esprit se montre. «Et un jeune homme d'entre les gens de Nabal informa Abigaïl, femme de Nabal, disant: Voici, David a envoyé du désert des messagers pour bénir notre maître, et il s'est emporté contre eux. Et les hommes ont été très bons pour nous, et nous n'avons pas été molestés, et il n'a rien manqué de ce qui

était à nous, tout le temps que nous avons marché avec eux pendant que nous étions aux champs. Ils ont été une muraille pour nous, de nuit et de jour, tout le temps que nous avons été avec eux, faisant paître le menu bétail». Tout cela était très bien. Nabal pouvait comprendre le prix de la *protection* de David, sans se soucier de la *personne* de David. Aussi longtemps que les hommes de David étaient une muraille autour de ses possessions, il les tolérait, mais dès qu'il croit voir en eux un fardeau, il les rejette et les injurie.

La manière d'agir de Nabal était tout à fait contraire à l'Écriture et à l'esprit de son divin auteur. Il est écrit, au chapitre 15 du Deutéronome: «Quand il y aura au milieu de toi un pauvre, quelqu'un de tes frères, dans l'une de tes portes, dans ton pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne, tu n'endurciras pas ton cœur, et tu ne fermeras pas ta main à ton frère pauvre, mais tu lui ouvriras libéralement ta main». Tel est le cœur de Dieu. Combien celui de Nabal était différent. La grâce divine reçue dans le cœur, l'ouvre tout grand pour répondre à tous ceux qui sont dans le besoin. L'égoïsme, au contraire, le ferme à chacun de ceux qui lui font appel. Nabal aurait dû obéir à l'Écriture quand bien même il n'aurait pas connu David, mais l'égoïsme était trop fortement ancré dans son cœur, pour lui permettre d'obéir à la parole de l'Éternel ou d'aimer son oint.

Mais l'égoïsme de Nabal amène des résultats très importants. Pour ce qui concerne David, il fait ressortir ce qui était le plus propre à humilier celui-ci devant Dieu. Nous le voyons descendre de l'élévation qui, par la grâce de Dieu, le caractérisait habituellement. Sans doute, il était extrêmement pénible de rencontrer une si grande ingratitude chez celui qu'il avait protégé; c'était une chose blessante que d'être méprisé à cause des circonstances mêmes où sa fidélité l'avait placé, et d'être accusé de s'être sauvé d'auprès de son maître, alors qu'il était poursuivi comme une perdrix dans les montagnes. Tout cela était difficile à supporter, et, dans la première explosion de ses sentiments, David laisse échapper des paroles qui ne supportent pas d'être examinées à la lumière du sanctuaire: «*Ceignez* chacun votre épée», n'était pas le langage à attendre de celui qui jusqu'alors avait marché dans un esprit de douceur. Le passage du Deutéronome que nous avons cité, nous fait connaître la ressource du pauvre. C'est, non pas de tirer l'épée, mais de «crier à l'Éternel». Le glaive de David n'aurait pas guéri l'égoïsme de Nabal, et jamais la foi n'aurait adopté une telle manière de faire. David n'agit pas ainsi à l'égard de Saül. Il laisse Saül entièrement à Dieu, et même lorsqu'il a coupé le pan de sa robe, son cœur l'en reprend. Pourquoi ne se conduit-il pas de la même manière envers Nabal? C'est parce qu'il n'était pas en communion avec Dieu; il n'était pas sur ses gardes, et l'ennemi en prit avantage. Le cœur naturel nous conduira toujours à vouloir nous venger; il ressent vivement toute injure. Il murmure secrètement: «On n'avait pas le droit de me traiter ainsi; je ne puis vraiment pas le supporter, et je ne pense pas que je le doive». C'est possible, mais l'homme de foi s'élève au-dessus de toutes ces choses; en tout il voit Dieu: la jalousie de Saül, la folie de Nabal, tout est considéré comme venant de la main de Dieu et rencontré en sa présence sainte. L'instrument n'est rien pour la foi, Dieu est en tout. C'est là ce qui donne une puissance réelle pour se mouvoir à travers toutes les circonstances possibles, et ce qui garde au milieu de tous les pièges.

Nous aurons l'occasion, à mesure que nous avancerons dans notre sujet, de voir ce principe appliqué plus largement; considérons maintenant le second caractère que place devant nous notre chapitre. C'est celui d'Abigaïl, la femme de Nabal, femme qui «avait du bon sens et était belle de visage». Beau témoignage, assurément, et qui montre que la grâce peut se manifester dans les circonstances les plus défavorables. La maison du grossier Nabal devait être une atmosphère desséchante pour une personne telle qu'Abigaïl, mais elle s'attendait à Dieu et ce ne fut pas en vain.

L'histoire de cette femme remarquable est pleine d'encouragement et d'instruction pour tous ceux qui se trouvent tenus et entravés par des liens et dans des associations inévitables. Elle leur dit: «Soyez patients, attendez-vous à Dieu; ne supposez pas que vous soyez dépourvus de toute occasion de rendre témoignage». Le Seigneur peut être abondamment glorifié par une soumission paisible, et donnera certainement, à la fin, du soulagement et la victoire. Il est vrai que plusieurs ont à se reprocher à eux-mêmes de s'être engagés dans ces relations, d'avoir formé ces liens qui leur sont une entrave; mais, même alors, s'ils ont réellement senti leur folie et le mal qu'il ont fait, s'ils les ont confessés et jugés devant Dieu, et si leur âme a été dans une entière dépendance de lui, la fin sera bénédiction et paix.

Abigaïl est employée ici pour arrêter David lui-même dans une voie qui n'était pas selon Dieu. Sa vie, jusqu'au moment où l'historien sacré l'introduit sur la scène, a pu être marquée par beaucoup de peines et d'épreuves; il ne pouvait guère en être autrement, associée comme elle l'était avec un Nabal. Mais le temps vient mettre en lumière la grâce qui était en elle. Elle avait souffert dans l'ombre, mais maintenant elle était sur le point d'être extraordinairement élevée. Bien peu de regards s'étaient portés sur son humble service et son patient témoignage, mais plusieurs contemplaient sa haute fortune. Le fardeau qu'elle avait porté en secret allait être enlevé devant un grand nombre de témoins.

La valeur du service d'Abigaïl ne consistait pas tant en ce qu'elle avait sauvé Nabal de l'épée de David, mais en ce qu'elle avait empêché David de tirer son glaive. «Or David avait dit: Certainement c'est en vain que j'ai gardé tout ce que cet homme avait au désert, et que rien n'a manqué de tout ce qui était à lui: il m'a rendu le mal pour le bien. Que Dieu fasse ainsi aux ennemis de David, et ainsi y ajoute, si, de tout ce qui est à lui, je laisse jusqu'à la lumière du matin un seul homme de reste». Paroles terribles! David avait agi avec témérité en sortant de la place de dépendance, la seule bonne, la seule sainte. Et il n'avait pas agi en vue de la congrégation de l'Eternel. Non, c'était pour se venger lui-même d'un homme qui l'avait maltraité. Triste méprise! Heureux fut-il qu'il se trouvât dans la maison de Nabal une Abigaïl, dont Dieu se servit pour l'empêcher de répondre au fou selon sa folie, car c'était là ce que l'ennemi désirait. Satan s'était servi de l'égoïsme de Nabal pour tendre un piège à David, et Abigaïl fut l'instrument du Seigneur pour l'en délivrer. C'est une bonne chose, quand l'homme de Dieu peut découvrir l'opération de Satan; pour cela, il doit être dans la présence de Dieu où seulement se trouvent la lumière et la force spirituelle nécessaires contre un ennemi aussi redoutable. Quand l'âme n'est pas en communion avec Dieu, elle se laisse distraire par les causes et les agents secondaires, comme David en regardant à Nabal. S'il eût envisagé l'affaire

avec calme, devant Dieu, il n'aurait pas prononcé ces paroles: «C'est en vain que j'ai gardé tout ce que cet homme avait au désert»; il aurait passé outre et laissé «cet homme» à lui-même. La foi donne au caractère une vraie dignité, et une supériorité qui fait passer par-dessus les mesquines circonstances de cette scène transitoire. Ceux qui se savent étrangers et voyageurs, se souviendront que les douleurs aussi bien que les joies de cette vie sont passagères, et ils ne seront affectés outre mesure ni par les unes, ni par les autres. «Passagères», voilà ce qui est écrit sur toutes choses ici-bas; l'homme de foi doit donc recarder en haut et en avant.

Abigaïl délivre David de la fâcheuse influence du *présent* en dirigeant ses regards vers l'*avenir*. Nous le voyons dans l'admirable discours qu'elle lui adresse: «Et quand Abigaïl vit David, elle se bâta et descendit de dessus son âne; et elle tomba sur sa face devant David et se prosterna contre terre. Et elle tomba à ses pieds, et dit: A moi l'iniquité, mon seigneur! Mais, je te prie, que ta servante parle à tes oreilles; et écoute les paroles de ta servante. Que mon seigneur, je te prie, ne fasse pas attention à cet homme de Bélial, à Nabal; car il est tel que son nom: son nom est Nabal, et la folie est avec lui. Et moi, ta servante, je n'ai pas vu les jeunes hommes de mon seigneur que tu as envoyés. Et maintenant, mon seigneur, l'Eternel est vivant et ton âme est vivante, que l'Eternel t'a empêché d'en venir au sang et de te faire justice *par ta main*. Et maintenant, que tes ennemis et ceux qui cherchent à faire du tort à mon seigneur soient comme Nabal! ... Car *l'Eternel fera certainement une maison stable à mon seigneur, car mon seigneur combat les combats de l'Eternel*, et la méchanceté n'a jamais été trouvée en toi. Et un homme s'est levé pour te poursuivre et pour chercher ta vie; *mais la vie de mon seigneur est liée dans le faisceau des vivants par dévers l'Eternel, ton Dieu*; et l'âme de tes ennemis, il la lancera du creux de la fronde. Et il arrivera que, *lorsque l'Eternel aura fait à mon seigneur tout le bien dont il a parlé à ton sujet, et qu'il t'aura établi prince sur Israël*, ceci ne sera point pour toi une occasion de chute, ni un achoppement pour le coeur de mon seigneur, d'avoir sans cause versé le sang, et que mon seigneur se soit fait justice à lui-même. Et quand l'Eternel aura fait du bien à mon seigneur, souviens-toi de ta servante».

Rien de plus touchant que ce discours! Chaque point est calculé pour atteindre le coeur. Elle présente à David le mal qu'il y aurait à se venger lui-même; elle lui montre la faiblesse et la folie de l'objet de son ressentiment; elle le fait souvenir de sa tâche propre, à lui, «combattre *les combats de l'Eternel*». Combien il dut être pénétré du contraste humiliant entre cette tâche glorieuse, et les circonstances dans lesquelles Abigaïl le rencontre, se précipitant pour combattre pour *sa propre cause*.

Mais on verra aisément que le discours d'Abigaïl dirige surtout sa pensée vers l'avenir: «L'Eternel *fera certainement une maison stable à mon seigneur*»; «quand l'Eternel *aura fait du bien à mon seigneur*»; «et qu'il *l'aura établi prince sur Israël*». Toutes ces allusions à la gloire future de David étaient bien calculées pour lui faire oublier le tort et l'injure qu'il venait d'essuyer. La maison stable, le faisceau de la vie et le royaume valaient infiniment plus que tous les troupeaux et les possessions de Nabal. En vue de ces gloires, David pouvait laisser à cet homme ses moutons et ses chèvres. Quel attrait pouvaient avoir ces biens pour l'héritier

d'un royaume, et qu'importait à celui qui se savait l'oint de l'Eternel, qu'on l'appelât un serviteur fugitif?

Abigaïl savait toutes ces choses; sa foi les avait saisies. Elle connaissait David et ses hautes destinées. Par la foi, elle voyait dans le banni méprisé le futur roi d'Israël. Nabal ne connaissait pas David. Il était homme de ce monde, tout entier plongé dans les choses présentes. Pour lui, rien de plus important que «*mon pain*», «*ma viande*», «*mes tondeurs*»; tout se bornait à cela; c'était ce qui le concernait, lui, Nabal; il n'y avait aucune place pour David et ses droits. On pouvait l'attendre d'un homme tel que lui; mais David ne devait pas descendre de sa haute position, et s'abaisser jusqu'à lutter avec un pauvre mondain au sujet, de biens périssables. Non; le royaume à venir aurait dû être devant ses yeux, remplir ses pensées et élever son esprit au-dessus des basses influences de la terre.

Regardons au Maître lui-même, lorsqu'il était à la barre du tribunal d'un pauvre ver de terre, — une des créatures formées de sa propre main, — quelle est son attitude? Appelle-t-il la petite troupe de ses disciples à ceindre chacun son épée? Dit-il à celui qui ose siéger comme son juge: «C'est en vain que j'ai fait cet homme tout ce qu'il est, et que je lui ai donné tout ce qu'il a?» Non; il regarde au-dessus des Pilate, des Hérode, des principaux sacrificateurs et des scribes, et il peut dire: «La coupe que LE PERE m'a donnée, ne la boirais-je pas?» C'est là ce qui gardait son esprit paisible, et, en même temps, il regardait à l'avenir et disait: «DORENAVANT vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance et venant sur les nuées du ciel». Là, nous voyons une réelle puissance sur les choses présentes. Le royaume millénaire avec toutes ses joies, avec toutes ses gloires, brillait dans le futur de sa lumière et de son éclat éternels, et le regard de l'homme de douleurs s'y arrêtait durant ces sombres heures où les moqueries, les insultes et les coups venant de pécheurs coupables, accablaient sa personne divine.

Cher lecteur chrétien, c'est là notre modèle c'est ainsi que nous devons rencontrer les épreuves et les difficultés, les opprobres, les reproches et l'abandon. Regardons tout à la lumière de *l'avenir*. «Notre légère tribulation d'un moment», dit quelqu'un qui a beaucoup souffert, «opère pour nous, en mesure surabondante, un poids éternel de gloire». Et encore: «Mais le Dieu de toute grâce, qui vous a appelés à sa gloire éternelle, dans le Christ Jésus, lorsque vous aurez souffert un peu de temps, vous rendra lui-même accomplis, vous affermira, vous fortifiera et vous établira sur un fondement inébranlable». Et le Seigneur lui-même dit: «O gens sans intelligence et lents de coeur à croire toutes les choses que les prophètes ont dites! Ne fallait-il pas que le Christ *souffrît* ces choses, et qu'il entrât dans *sa gloire*?» Souffrir vient d'abord et la gloire suit, et celui qui voudrait, de sa propre main, détourner le tranchant des opprobres et des souffrances actuels, montrerait que le royaume à venir n'est pas ce qui remplit toute son âme, et que le présent agit plus sur lui que le *futur*.

Combien nous devrions bénir notre Dieu d'avoir ouvert devant nos yeux une perspective aussi glorieuse dans les siècles à venir! Comme elle rend capable de fouler d'un pas léger notre rude sentier à travers le désert, et nous élève au-dessus de tout ce qui occupe les enfants de ce monde!

*Non pas d'un monde qui passe,
Non de la nuit, mais du jour,
Affranchis par Jésus du mal qui nous enlace,
Nous avançons en paix vers l'éternel séjour.*

Puissions-nous de plus en plus éprouver la réalité des choses d'en haut, tandis que nous traversons cette sombre vallée de pleurs. Le coeur et l'esprit défailiraient, si nous n'étions pas soutenus par l'espérance qui, grâce à Dieu, ne rend pas honteux.

La suite de notre récit nous présente un exemple encore plus frappant de l'immense différence qui existe entre l'homme naturel et l'homme de foi. Abigaïl revient de son entrevue avec David et trouve Nabal «ivre à l'excès, aussi elle ne lui raconta aucune chose, ni petite, ni grande, jusqu'à la lumière du matin. Et il arriva le matin, quand le vin de Nabal eut passé, que sa femme lui rapporta ces choses, et son coeur mourut au dedans de lui, et il devint comme une pierre. Et il arriva, environ dix jours après, que l'Eternel frappa Nabal, et il mourut». Triste tableau de l'état d'un homme du monde. Plongé dans l'ivresse durant la nuit, et, quand le matin se lève, frappé de terreur — percé par le trait de la mort. Tel est le sort de multitudes que l'ennemi, dans tous les siècles, a réussi à séduire et à enivrer avec les joies périssables d'un monde qui gît sous la malédiction de Dieu et n'a à attendre que l'exécution de son jugement. «Ceux qui dorment, dorment la nuit, et ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit»; mais le matin est proche où les fumées du vin (symbole des joies du monde) se seront dissipées, où la fiévreuse excitation dans laquelle Satan engage les esprits des hommes de ce monde, se sera calmée, et alors viendra la terrible réalité — une éternité de misère indicible avec Satan et ses anges. Nabal ne rencontra pas même David face à face, mais la pensée seule de son glaive vengeur remplit son âme d'une terreur mortelle. Combien plus effrayant sera-t-il de rencontrer le regard de Christ, autrefois méprisé et rejeté, et maintenant assis sur le trône de sa gloire! Alors les Abigaïls et les Nabals auront leurs places respectives, ceux qui auront connu et aimé Jésus et ceux qui l'auront méconnu et méprisé. Que Dieu, dans sa grâce, veuille vous accorder, mon cher lecteur, d'être avec les premiers.

Remarquons encore que le récit intéressant contenu dans ce chapitre, nous présente un tableau frappant de l'Eglise et du monde, dans leur ensemble. La première est unie au Roi et associée à sa gloire; le second est plongé dans une ruine irrémédiable. «Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété, attendant et hâtant la venue du jour de Dieu, à cause duquel les cieux en feu seront dissous, et les éléments embrasés se fondront. Mais, selon sa promesse, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite. C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix». Tels sont les grands faits, bien propres à agir sur nos âmes, que nous présente partout le livre de Dieu, pour détacher nos coeurs des choses présentes, et les attacher d'une affection sincère aux choses et aux perspectives qui sont en rapport avec la personne du Fils de Dieu. Rien, si ce n'est la profonde et positive conviction de la réalité de ces choses, ne pourra produire cet heureux effet. Nous connaissons l'influence enivrante de ce monde, de ses

projets et de ses opérations; nous savons combien le coeur humain se laisse aisément entraîner par le rapide courant des choses d'ici-bas, plans d'amélioration, opérations commerciales, mouvements politiques, mouvements religieux même; toutes ces choses produisent sur l'âme un effet semblable à celui du vin sur Nabal, de sorte qu'il devient presque inutile d'annoncer les solennelles vérités renfermées dans le passage que nous avons cité.

Cependant, il faut les proclamer, il faut les répéter sans se lasser, «et cela d'autant plus, que vous voyez le jour approcher». «Le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit». «Toutes ces choses doivent se dissoudre». «Les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments embrasés seront dissous, et la terre et les oeuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement». Telle est la perspective placée devant les yeux de tous ceux qui, comme Nabal, sont «appesantis par la gourmandise et l'ivrognerie et les soucis de cette vie», et ont rejeté les appels du Seigneur et méconnu ses droits.

Le monde se prépare, avec une rapidité inconcevable, à l'introduction de celui qui, par la puissance de Satan, dominera sur toutes ses institutions, résumera en lui tous ses principes, et concentrera dans sa personne toutes ses énergies. Que le dernier élu soit recueilli hors du monde, le dernier membre incorporé au corps de Christ par la puissance vivifiante du Saint Esprit, la dernière pierre posée à la place qui lui est destinée dans le temple de Dieu, alors le sel qui, maintenant, préserve le monde de la corruption, sera ôté; la barrière qui retient, à cause de la présence du Saint Esprit dans l'Eglise, sera enlevée; et alors sera révélé sur la scène de ce monde «l'inique, que le Seigneur Jésus consumera par le souffle de sa bouche et qu'il anéantira par l'éclat de son avènement. Duquel la venue est selon l'opération de Satan en toute sorte de miracles et signes et prodiges de mensonge, et en toute séduction d'injustice pour ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés».

Assurément, ces choses devraient arrêter les hommes du monde dans leur course, et les conduire à considérer sérieusement LEUR FIN. «La patience de notre Seigneur est salut». Parole bien précieuse! Mais que l'on n'en abuse pas; que l'on ne prenne pas cette patience pour de l'indifférence. Le Seigneur attend en grâce que les *pécheurs* se convertissent, mais il ne saurait avoir aucune connivence avec le péché.

Mais, hélas! il est presque inutile de parler du *futur* à des hommes complètement accaparés par le *présent*.

Béni soit Dieu, il y en a quelques-uns qui ont des oreilles pour entendre le témoignage de l'amour et de la grâce de Jésus, aussi bien que du jugement qu'il va exercer. Telle était Abigaïl. Elle avait cru la vérité touchant David et avait agi en conséquence; de même, tous ceux qui croient la vérité touchant Jésus, se sépareront eux-mêmes avec soin du monde présent.

Chapitre 5 - Tsiklag

L'histoire que nous parcourons présente nécessairement bien des faiblesses et bien des fautes; en la lisant, il est bon cependant de nous rappeler ce que nous sommes nous-mêmes, de peur que nous ne signalions les manquements des autres dans un esprit de propre

satisfaction. L'écrivain sacré place toujours devant nous, avec une rigoureuse fidélité, toutes les imperfections de ceux dont il rapporte l'histoire. Son objet est de présenter à l'âme Dieu, dans toute la plénitude infiniment variée de ses ressources, et dans toute sa capacité pour répondre aux plus profonds besoins du pécheur impuissant. Il n'a pas écrit l'histoire des anges, mais des hommes «sujets aux mêmes passions que nous». C'est ce qui rend si instructifs pour nous les récits de l'Ancien Testament. Des faits nous y sont présentés qui parlent au cœur; nous sommes conduits, en le lisant, à travers des scènes et des circonstances qui dévoilent, avec une simplicité touchante, les ressorts cachés de notre nature, mais aussi les ressorts cachés de la grâce. Nous apprenons que l'homme est le même dans chaque siècle. En Eden, en Canaan, dans l'Eglise, dans la gloire millénaire, on le voit présentant les mêmes caractères humiliants. Mais nous apprenons aussi pour notre joie et notre encouragement, que Dieu est toujours «le même, hier et aujourd'hui et éternellement», toujours patient, plein de grâce, puissant et saint: patient pour supporter nos manquements réitérés; plein de grâce pour effacer nos péchés répétés et restaurer nos âmes égarées; puissant pour nous délivrer des pièges de Satan, des influences du monde et de l'énergie active pour le mal de notre propre chair; saint pour exécuter le jugement dans sa maison et châtier ses enfants, afin de les rendre participants de sa sainteté. Tel est le Dieu auquel nous avons à faire, et nous voyons le merveilleux déploiement de son caractère dans les récits pleins d'intérêt dont abonde l'histoire de l'Ancien Testament, mais peut-être nulle part davantage que dans celui qui est placé devant nous. Peu de caractères présentent la même variété d'expériences que celui de David. Il connaissait vraiment les profondeurs et les hauteurs qui caractérisent la carrière de l'homme de foi. Tantôt nous l'entendons moduler sur sa harpe les chants les plus sublimes; tantôt exprimer les douleurs d'une conscience souillée et d'un esprit blessé. Cette diversité d'expériences faisait de David un sujet propre à montrer la grâce de Dieu sous ses divers aspects. Il en est toujours ainsi. Le pauvre fils prodigue n'aurait jamais connu la communion si élevée de l'amour de son père, s'il n'avait pas connu d'abord les profondeurs de l'humiliation dans le pays éloigné. La grâce qui le revêtit de la plus belle robe n'aurait pas brillé d'un si vif éclat, si elle ne l'avait pas trouvé dans ses misérables haillons. La grâce s'est magnifiée par la ruine de l'homme; et plus cette ruine est sentie vivement, plus hautement la grâce est appréciée. Le frère aîné n'avait jamais reçu un chevreau pour faire bonne chère avec ses amis. Pourquoi? Parce qu'il s'imaginait l'avoir mérité. «Voici» dit-il, «tant d'années que je te sers, et jamais je n'ai transgressé ton commandement». Homme orgueilleux! Comment pouvait-il espérer l'anneau, la robe ou le veau gras? S'il les avait obtenus, ils n'auraient servi qu'à orner sa propre justice, au lieu d'être la parure dont la grâce aime à revêtir le pécheur croyant.

Ainsi en était-il de David et de Saül. Saül n'a jamais connu son besoin, comme David le connaissait; nous n'avons pas non plus dans son histoire, comme dans le cas de David, le récit de péchés énormes, au moins de ce que les hommes nommeraient ainsi. Saül était l'homme extérieurement moral et religieux, mais, en même temps, plein de propre justice. C'est pourquoi de sa bouche nous entendons des expressions telles que celles-ci: «J'ai exécuté la parole de l'Eternel»; «j'ai écouté la voix de l'Eternel, et je suis allé par le chemin par lequel l'Eternel m'a envoyé». Comment cet homme aurait-il pu apprécier la grâce? C'était impossible.

Un coeur qui n'est pas brisé, une conscience qui n'est pas convaincue de péché, ne pourront jamais comprendre la signification du mot *grâce*. Bien différent était David. Il sentait ses péchés, gémissait sous leur poids, les confessait, les jugeait en la présence du Dieu dont la grâce les avait tous effacés pour toujours. Il y a une grande différence entre un homme ignorant de ses péchés et qui marche satisfait de lui-même, et un homme qui a profondément conscience de ses péchés, et qui cependant est heureux de savoir qu'ils sont pleinement pardonnés.

La suite des pensées que nous venons d'exprimer nous amène aux circonstances qui se rattachent à David habitant Tsiklag des Philistins — circonstances dans lesquelles se manifestent pleinement, d'une part, l'infirmité humaine, et, d'autre part, la grâce et la miséricorde divines.

«Et David dit *en son coeur*: Maintenant, je périrai un jour par la main de Saül; il n'y a rien de bon pour moi que de me sauver en hâte dans le pays des Philistins» (27: 1). C'était la seconde fois que David se réfugiait chez les Philistins. Au chapitre 21, nous lisons: «Et David se leva, et s'enfuit ce jour-là de devant Saül, et vint vers Akish, roi de Gath». David, en réalité, se retire lui-même des mains de Dieu, pour se mettre dans les mains d'Akish. Il laisse la place de dépendance pour aller au milieu même des ennemis de Dieu et d'Israël. Et, remarquons-le, il a dans sa main l'épée même du champion des Philistins. Ce n'est pas pour agir selon son vrai caractère, comme serviteur de Dieu; cela aurait été en vérité une heureuse chose. Non; il va faire l'insensé devant ceux qui l'avaient vu si récemment combattre pour Israël. «Les serviteurs d'Akish lui dirent: N'est-ce pas là David, le roi du pays? N'est-ce pas au sujet de celui-ci qu'on s'entre-répondait dans les danses, en disant: Saül a frappé ses mille, et David ses dix mille?» Les Philistins reconnaissaient David sous son vrai caractère, «le roi du pays», celui qui avait frappé ses dix mille. Ils n'imaginaient pas qu'il pût agir autrement que comme leur ennemi. Ils n'étaient guère capables de comprendre l'état moral de son âme dans cette phase extraordinaire de son histoire; ils n'auraient pu penser que le vainqueur de Goliath venait chercher leur protection contre Saül. Le monde ne peut pas comprendre les vicissitudes de la vie de la foi. Qui, d'entre ceux qui avaient vu David dans la vallée d'Ela, aurait jamais supposé que sitôt après, il aurait craint de confesser, avec hardiesse, les résultats de cette foi dont Dieu l'avait doué? Qui aurait pensé qu'avec l'épée de Goliath en sa main, il aurait tremblé d'être reconnu pour le vainqueur de Goliath? Et pourtant il en était ainsi. «David prit à coeur ces paroles, et il eut très peur d'Akish, roi de Gath. Et il se contrefit devant eux, et fit l'insensé entre leurs mains; il marquait les battants de la porte, et laissait couler sa salive sur sa barbe». Il en sera ainsi toutes les fois qu'un saint abandonne le sentier de simple dépendance de Dieu, et veut cesser d'être étranger dans le monde. Il doit se contrefaire, abandonner son vrai caractère; et, en conséquence, suivre une voie de réelle fourberie devant Dieu et de folie devant le monde. Combien cela est triste! Un saint de Dieu devrait toujours conserver sa dignité — dignité qui découle du sentiment réel de la présence de Dieu. Mais, du moment que la foi fléchit, la puissance pour rendre témoignage s'en va, et l'homme de foi est méprisé comme un «insensé». Lorsque David «dit *en son coeur*: Maintenant, je périrai un jour par la

main de Saül», il abandonna le seul chemin où se trouve la vraie puissance. S'il avait continué à être fugitif et errant dans les montagnes, il n'aurait jamais présenté ce triste tableau aux serviteurs d'Akish — on ne l'aurait jamais appelé un insensé. Akish n'aurait pas osé appliquer, ce nom à David dans la vallée d'Ela, ni dans la caverne d'Adullam; mais David s'était mis lui-même entre les mains de ce Philistin, et, par conséquent, il devait, ou souffrir pour sa fidélité passée, ou abandonner toute sa dignité et faire le fou devant leurs yeux. Eux jugeaient bien en le nommant le roi du pays, mais lui, effrayé des conséquences que pourrait avoir l'aveu d'une si haute position, renie sa royauté, et n'a d'autre ressource que de devenir insensé.

Combien souvent on peut voir le résultat d'un mal semblable dans la marche des chrétiens. On voit plus d'une fois un homme qui, à cause des actes qu'il a accomplis dans l'énergie de l'Esprit, est hautement estimé non seulement de ses frères, mais aussi des enfants de ce siècle. Mais il vient à perdre sa communion avec Dieu, et le voilà effrayé de maintenir sa position, et, au moment même où il aurait à rendre un témoignage positif contre les voies du monde et où tous les yeux sont fixés sur lui, il recule, change sa conduite, pactise avec ce qu'il avait condamné, et, au lieu de l'estime et du respect, ne recueille que le mépris. Prenons garde de ne pas être entraîné dans une telle voie; elle ne peut être évitée qu'en marchant dans une pleine et heureuse certitude que Dieu suffit à *tout* et toujours, et répondra à *tous* nos besoins. Aussi longtemps que nous retenons cette précieuse vérité, nous sommes indépendants du monde. Dès que nous l'abandonnons, nous compromettons la vérité de Dieu et renions notre caractère d'hommes célestes.

David devait avoir perdu bien complètement le sentiment que Dieu pouvait le tirer de toutes ses difficultés, pour aller jusqu'à dire: «Il n'y a rien de bon pour moi que de me sauver en hâte dans le pays des Philistins». Rien de mieux pour un homme de foi que de chercher un refuge auprès du monde! Quel aveu étrange! C'est celui d'une âme qui a laissé les circonstances extérieures se glisser entre elle et Dieu. Lorsque nous sortons de l'étroit sentier de la foi, nous sommes capables de tomber dans les plus grands extrêmes. Rien ne montre, d'une manière plus forte, le contraste entre quelqu'un qui regarde à Dieu et quelqu'un qui regarde aux circonstances, que David dans la vallée d'Ela, et David marquant les battants de la porte du roi des Philistins. Contraste rempli d'instruction et de sérieux avertissements; bien propre à nous enseigner ce que nous sommes et combien peu on peut compter sur le meilleur d'entre nous. Que sommes-nous, cher lecteur chrétien? De pauvres créatures qui manquons et bronchons, prêtes à chaque pas de notre sentier à tomber, dans l'erreur et le mal, à abandonner le Rocher des siècles, pour nous appuyer sur les roseaux brisés du monde, à laisser la fontaine des eaux vives, pour nous creuser des citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau. Oh! nous avons besoin, un profond besoin, de marcher humblement, avec vigilance et prière, devant notre Dieu, ayant constamment dans nos coeurs la prière de David même: «Soutiens-moi selon ta parole, et je vivrai; et ne me laisse pas être confus en mon espérance. Soutiens-moi, et je serai sauvé, et je regarderai continuellement tes statuts». Nous avons besoin que nos pieds soient semblables à ceux des biches, afin que nous marchions sur ces lieux élevés et glissants à travers lesquels circule notre sentier. Rien d'autre

que la grâce divine ne peut nous rendre capables de persévérer dans une vie d'entier dévouement. Laissés à nous-mêmes, il n'y a pas de mal où nous ne puissions tomber. Ceux-là seuls sont en sûreté, que Dieu tient dans le creux de sa main. Heureux sommes-nous d'avoir à faire avec Celui qui peut nous supporter dans notre folie, et peut aussi ranimer et restaurer nos âmes, lorsqu'elles défont et se dessèchent sous l'influence malsaine de l'atmosphère qui nous entoure. Dieu nous garde de faire usage de cette triste partie de l'histoire de David à Tsiklag, autrement que pour l'appliquer à nos cœurs devant Dieu, comme un sérieux avertissement. Car, bien que l'on puisse dire qu'il y a une très grande différence entre la position et les privilèges du peuple de Dieu et ceux de l'Eglise de Dieu maintenant; cependant, dans tous les âges et sous toutes les dispensations, la nature de l'homme est la même, et nous ferions un tort réel à nos âmes, si nous ne tirions pas une leçon salutaire des chutes de quelqu'un qui a occupé une aussi haute place à l'école de Christ que David. Les dispensations diffèrent, sans doute, dans leurs grands traits principaux, mais il y a une merveilleuse analogie dans les principes de discipline de Dieu dans tous les temps, quelle que soit la position de son peuple.

Dans la suite du séjour de David au pays des Philistins, nous ne trouvons que de nouveaux sujets d'humiliation. Il a obtenu Tsiklag pour sa demeure, il y séjourne seize mois, mais durant cette période, bien que libre de toute crainte à l'égard de Saül, il est loin de Dieu et loin d'Israël. Il est aisé, dans un sens, de sortir du lieu d'épreuve, mais alors on sort aussi du lieu de la bénédiction. David aurait été plus heureux de rester exposé à la haine de Saül, en jouissant en même temps de la protection du Dieu d'Israël, que d'aller chercher un abri auprès du roi de Gath. Mais, lorsque l'épreuve nous presse, la pensée d'en être débarrassé est douce, et nous sommes en danger de chercher par nous-mêmes le soulagement. L'ennemi, dans ce cas, a toujours un chemin de traverse à présenter à l'homme de foi. Il avait l'Egypte pour Abraham, Tsiklag pour David, et, pour nous, il a le monde sous toutes ses formes.

«S'ils se fussent souvenus de la patrie dont ils étaient sortis, ils auraient eu du temps pour y retourner». C'est le fait que l'on pourrait retourner qui prouve la sincérité du dessein arrêté d'aller en avant. Le Seigneur laisse les siens libres, afin qu'ils puissent «montrer *clairement* qu'ils cherchent une patrie». C'est ce qui glorifie Dieu. Il ne serait d'aucun profit si nous étions forcés, comme avec un mors et un frein, d'aller de la terre au ciel, mais lorsque, par grâce, nous laissons volontairement les choses de la terre pour chercher celles qui sont en haut, c'est à la gloire de Dieu, parce que cela démontre que ce qu'il a à nous donner a infiniment plus d'attrait que le monde présent (*).

(*) «*Il les conduisit dans un chemin droit, pour aller dans une ville habitable*» (Psaumes 107: 7). La grâce, non seulement fait sortir d'Egypte, mais donne aussi le désir et la capacité d'aller en Canaan.

David accepte Tsiklag, et, au lieu de rester comme un étranger sans foyer dans la caverne d'Adullam, il devient un citoyen dans le pays des Philistins. Il ne contrefait plus l'insensé, mais joue maintenant le rôle d'un trompeur décidé. Il fait des incursions chez les Geshuriens et les Guirziens, et, interrogé par Akish, ment à cet égard, de peur de perdre le lieu de protection qu'il a choisi. Il va même si loin dans cette misérable carrière que, lorsque Akish lui propose

de marcher avec lui et les Philistins contre Israël, sa réponse est: «Aussi tu sauras ce que ton serviteur fera. Et Akish dit à David: Aussi je t'établirai pour toujours gardien de ma personne... Et les Philistins rassemblèrent toutes leurs armées à Aphek; et Israël était campé à la source qui est à Jizréel. Et les princes des Philistins passèrent par centaines et par milliers, *et David et ses hommes passèrent à l'arrière-garde avec Akish*». Nous avons donc ici l'étrange spectacle — anomalie sans pareille — d'un roi d'Israël gardien de la personne d'un Philistin, et prêt à tirer l'épée contre les armées du Dieu vivant. Vit-on jamais chose pareille? Le vainqueur de Goliath serviteur d'un Philistin!

Il est vraiment difficile de dire où tout cela aurait abouti, si David avait été laissé libre de pousser ses projets jusqu'à la fin. Mais cela ne pouvait pas être; Dieu veillait, dans sa bonté, sur ce pauvre égaré, et avait en réserve pour lui des grâces riches et variées, aussi bien que d'humiliantes leçons et de douloureux exercices d'âme. Les princes des Philistins furent les instruments dont l'Eternel se servit, pour tirer David de son étrange position. Le jugeant d'après son passé, ils ne pouvaient se confier en lui comme en un allié. «N'est-ce pas ce David», comment pourrions-nous avoir confiance en lui? Un Philistin ne pouvait pas compter sur un Hébreu contre d'autres Hébreux. En un mot, les hommes du monde ne peuvent avoir une entière confiance en celui qui n'est pas décidé pour la vérité de Dieu, qui n'est ni l'un ni l'autre. Un chrétien qui retourne au monde, allât-il dans cette voie aussi loin que possible, ne sera jamais regardé comme quelqu'un du monde, on n'aura pas entièrement foi en lui, il sera toujours suspect, juste comme David le fut aux Philistins. «Renvoie cet homme», disent-ils, «et qu'il retourne en son lieu, là où tu l'as établi, et qu'il ne descende pas avec nous à la bataille, afin qu'il ne soit pas notre adversaire dans la bataille». Ils veulent bien lui donner une certaine place parmi eux, mais lorsqu'il s'agit de guerre entre eux et Israël, ils ne veulent pas le reconnaître. Ils faisaient sagement, car, quelque caractère que prît David, il ne pouvait être autre chose qu'ennemi des Philistins. Il pouvait *feindre* d'être fou; il pouvait *prétendre* faire des incursions vers le midi de Juda, mais quand les choses en viennent à une conclusion positive, David ne peut qu'agir d'une manière conséquente avec son vrai caractère — comme celui qui a tué dix mille Philistins. Le fait est que, du commencement à la fin, David n'était pas compris. Les Philistins ignoraient ce qui l'avait amené au milieu d'eux. Dans ce prétendu insensé, il y avait beaucoup plus qu'ils ne pouvaient sonder. Ils pensaient qu'il aurait désiré se réconcilier avec son maître Saül, se doutant peu qu'ils avaient devant eux celui qui devait sitôt après saisir le sceptre d'Israël et leur faire sentir le poids de sa puissance.

Mais l'Eternel ne voulait pas permettre que David parût sur le champ de bataille contre Israël. Il le fit renvoyer, ou plutôt le mit de côté, afin de lui parler dans le secret du cœur touchant le chemin qu'il avait tenu. «Et David se leva de bonne heure, lui et ses hommes, pour partir dès le matin, afin de retourner au pays des Philistins... Et il se trouva que, lorsque David et ses hommes arrivèrent à Tsiklag, le troisième jour, les Amalékites avaient fait une incursion sur le pays du midi, et sur Tsiklag; et ils avaient frappé Tsiklag et l'avaient brûlé par le feu; et ils avaient emmené captives les femmes qui y étaient; depuis le petit jusqu'au grand, ils n'avaient fait mourir personne, mais ils les avaient emmenés et s'en étaient allés leur chemin».

David est appelé maintenant à sentir l'amer résultat d'avoir cherché l'aide d'Akish au jour de son besoin. Il avait pris une position parmi les incirconcis et, en conséquence, il devait partager leur misère. S'il était resté dans les montagnes de Juda, il aurait évité toutes ces douleurs; son Dieu aurait été une muraille de feu autour de lui. Mais il avait fui à Tsiklag pour échapper à Saül, et maintenant, au moment même, pour ainsi dire, où Saül tombait sur la montagne de Guilboa, David pleurait sur les ruines de Tsiklag. «Et David et le peuple qui était avec lui élevèrent leurs voix et pleurèrent jusqu'à ce qu'il n'y eut plus en eux de force pour pleurer... Et David fut dans une grande détresse, car le peuple parlait de le lapider». En tout cela, Dieu agissait envers son serviteur, non pour l'écraser, mais pour l'amener à un sentiment juste de la manière dont il s'était conduit parmi les Philistins. En contemplant les cendres fumantes de Tsiklag et en se voyant privé de ses femmes, David pouvait apprendre pratiquement le mal qu'il y a à recevoir quelque chose du monde et la douleur qui en est la conséquence. Il serait difficile de se représenter une condition plus poignante que celle où se trouvait en ce moment David. Pendant un an et quatre mois, il avait marché dans un chemin où sa conscience ne pouvait être que mal à l'aise avec Dieu; il était repoussé par ceux sous la protection desquels il s'était placé; son lieu de refuge était brûlé; il avait perdu ses femmes et ses biens, et ses compagnons, ceux qui l'avaient suivi partout quand il errait çà et là, menaçaient de le lapider.

Ainsi David, à tous les points de vue, était descendu au niveau le plus bas, toutes les ressources humaines lui manquaient à la fois, et, de plus, l'ennemi pouvait en un tel moment l'accabler de ses traits. Que ne devait pas lui dire sa conscience? Combien sa mémoire n'avait-elle pas de scènes du passé à lui rappeler! L'abandon de la place de dépendance; sa fuite auprès d'Akish; comment il s'était contrefait en agissant comme un homme insensé; les mensonges qu'il avait proférés; son offre volontaire de combattre contre Israël comme serviteur des Philistins; toutes ces choses étaient bien propres à augmenter l'angoisse de son âme. Mais David, après tout et malgré tout, était un homme de foi; *il connaissait l'Eternel* et les ressources infinies de sa grâce. Ce fut sa joie et sa consolation dans ce moment si sombre de sa carrière. S'il n'avait pu déposer ce lourd fardeau sur la grâce infinie, il aurait été jeté dans le plus extrême désespoir. Jamais auparavant, il n'avait été soumis à une semblable épreuve. Il avait rencontré le lion et l'ours dans le désert, il avait affronté le géant de Gath dans la vallée d'Ela, mais il ne s'était jamais vu au milieu d'autant de circonstances propres à l'accabler. Mais Dieu suffisait à tout et David le savait. Aussi lisons-nous: «David se fortifia en l'Eternel, son Dieu». Encouragement bien fondé! Heureuse l'âme qui le connaît, et qui, des plus extrêmes profondeurs de la misère où l'homme puisse se trouver, a su, en un clin d'oeil, s'élever jusqu'à Dieu et à ses ressources qui ne manquent jamais! La foi sait que Dieu est pleinement à la hauteur de tous les besoins de l'homme, faiblesse, manquement et péché. Dieu est au-dessus de tout, peut répondre à tout et dans toutes les circonstances, et le coeur qui le saisit ainsi est élevé au-dessus de toutes les épreuves et difficultés du chemin.

Il n'est aucune position où le chrétien puisse se trouver et où il ne puisse pas compter sur Dieu. Est-il comme écrasé sous la pression des difficultés extérieures? Qu'il fasse intervenir la toute-puissance de Dieu et sa force irrésistible pour supporter ces choses. Le coeur est-il

chargé du fardeau d'une infirmité personnelle — fardeau bien pesant, en vérité? Qu'il aille puiser aux sources intarissables de la compassion et de la miséricorde divines. L'âme est-elle remplie d'horreur par le sentiment de son péché et de sa culpabilité? Qu'elle ait recours à la grâce sans limites de Dieu et au sang infiniment précieux de Christ. En un mot, quels que soient l'épreuve, le fardeau, la douleur ou le besoin, Dieu est plus que suffisant pour tout, et il appartient à la foi, oui, c'est son privilège, de recourir à lui. «David se fortifia en l'Eternel, son Dieu», lorsque tout autour de lui était sombre et accablant pour son âme. Puissions-nous connaître, cher lecteur, la bénédiction qui découle d'une telle confiance. C'est dans le fait d'avoir à faire avec Dieu que réside la vraie puissance et le vrai bonheur. Se débarrasser le cœur du moi et des choses qui nous entourent et s'élever dans le calme saint de la présence divine, donne une consolation et une force qui dépassent tout ce que l'on peut exprimer. Satan s'efforce toujours de mettre obstacle à cette heureuse condition d'âme. Il voudrait nous conduire à faire en tout temps des choses présentes les bornes de l'horizon de nos pensées et de nos affections, nous entourer ainsi d'un nuage épais et impénétrable, pour nous cacher la face de notre Dieu et nous empêcher de reconnaître sa main miséricordieuse s'étendant au-dessus de tout.

Mais la foi perce le nuage et va droit à Dieu; elle ne regarde pas aux choses qui se voient, mais à celles qui sont invisibles; elle tient ferme, comme voyant Celui qui est invisible.

*Dans mes jours les plus sombres,
Si tu parais, Seigneur,
Tu dissipes les ombres
Dont s'entourait mon cœur;
Ta clarté sans nuage
Brille aux yeux de ma foi,
Et je reprends courage
En regardant à Toi.*

Le retour de David à Tsiklag fut assurément une heure bien sombre, une des plus sombres qu'il ait rencontrées, mais Dieu apparut et la lumière se leva. Dieu apparut pour le relever et le restaurer. Dans sa grâce, il ôta le fardeau qui l'accablait; il brisa les chaînes et mit le prisonnier en liberté. C'est la manière dont Dieu agit. Il permet que ses enfants goûtent les fruits amers de leurs propres voies, afin qu'ils retournent à lui, avec l'entière certitude qu'ils ne peuvent qu'être vraiment heureux en sa sainte et gracieuse présence. Tsiklag peut, pour un temps, présenter un abri, mais il doit bientôt être détruit, et même tandis qu'il dure, il ne peut être acheté que par le sacrifice d'une bonne conscience envers Dieu et envers son peuple. Prix bien considérable pour payer un soulagement de si faible durée. Combien mieux vaut-il de supporter la peine pour un temps!

Mais, béni soit notre Dieu! «toutes choses travaillent ensemble pour le bien» des saints de Dieu. La mort de Goliath et les seize mois de séjour à Tsiklag, la caverne d'Adullam et la maison d'Akish, tout travaillait pour le bien de David. Des fautes mêmes des siens, le Seigneur fait sortir une riche moisson de bénédictions, pour autant toutefois qu'ils sont ainsi conduits

à une vigilance plus grande, à une plus étroite dépendance de Dieu dans la prière et à une marche plus intime avec lui. Si nos chutes nous ont appris à nous appuyer plus entièrement sur Dieu, nous aurons sujet de lui rendre grâces de les avoir permises, quelque humiliant qu'en soit le souvenir. Si douloureuse que fût pour lui l'expérience de David à Tsiklag, nous pouvons être sûrs qu'il n'aurait pas voulu ne point l'avoir faite. Elle lui apprit beaucoup plus de la profonde réalité de la grâce et de la fidélité de Dieu, qu'il n'en avait jamais connu jusqu'alors. Il vit là que, descendu au plus profond de l'abîme, sans aucune ressource du côté de l'homme, il y trouvait Dieu dans toute la plénitude de sa grâce. Leçon bien précieuse! Pussions-nous l'apprendre aussi par son exemple! Pouvons-nous nous appuyer sur le Seigneur, au milieu de la ruine qui nous entoure? Est-il pour nos âmes au-dessus de tout et de tous? Pouvons-nous nous fortifier en lui, lorsque tout, intérieurement et extérieurement, semble directement contre nous? Son nom nous est-il cher dans ces jours de faiblesse, de déclin, de mondanité et de froid formalisme? Sommes-nous prêts à poursuivre le reste de notre course à travers le désert, seuls et au milieu de l'abandon de tous, si cela est nécessaire? Il se peut que nous ayons appris à ne plus regarder aux enfants de ce présent siècle; mais sommes-nous préparés à perdre l'amour et la confiance de nos frères? Les compagnons de David parlaient de le lapider; mais l'Eternel lui était plus précieux qu'eux tous; il était *son* Dieu. Connaissions-nous la puissance et la consolation qui se trouve dans ce fait: avoir Dieu pour *son* Dieu? Que le Seigneur nous accorde de le savoir toujours mieux.

Avant de terminer ce chapitre, je voudrais appeler l'attention du lecteur sur la scène instructive qui se passe entre David et le jeune Egyptien, serviteur d'un homme amalékite. Je ne prétends nullement que nous avons dans ce récit un type positif, mais nous y trouvons une illustration frappante, propre à faire comprendre un enseignement important de l'Ecriture: celui du sixième chapitre de l'épître aux Romains.

Afin de saisir l'instruction qui se trouve dans ce passage (chapitre 30: 11-16), rappelons-nous la différence qui existe entre l'Egypte et Amalek. Le premier de ces deux peuples est associé à la bénédiction d'Israël aux derniers jours: «En ce jour-là», dit le Seigneur, «Israël sera le troisième, avec l'Egypte et avec l'Assyrie, une bénédiction au milieu de la terre; car l'Eternel des armées le bénira, disant: Béni soit l'Egypte, mon peuple, et l'Assyrie, l'ouvrage de mes mains, et Israël, mon héritage» (Esaïe 19: 23-25). D'Amalek, au contraire, il est dit: «L'Eternel a juré que l'Eternel aura la guerre contre Amalek de génération en génération» (Exode 18: 16). Un Egyptien et un Amalékite se trouvaient donc à l'égard d'Israël, dans deux relations très différentes.

Or le jeune homme, dont parle notre passage, était égyptien, et son maître, un Amalékite, l'avait abandonné, parce qu'il était malade. Tel était le traitement qu'il avait éprouvé; son maître l'avait abandonné à l'heure du besoin, parce qu'il ne pouvait plus lui rendre de services. Mais sa misère même est ce qui lui attire les sympathies de David, qui le rafraîchit et ranime son esprit. David le trouve affaibli et défaillant, près de mourir, par suite de son service précédent, et l'ayant rappelé à la vie, il lui demande: «Me ferais-tu descendre vers cette troupe?» Il réclame son droit au service et au dévouement de celui qui lui doit tout après Dieu;

mais le jeune homme, quoique tout à fait ranimé, était incapable d'agir avec David, jusqu'à ce qu'il possédât la pleine assurance que la vie et la *liberté* lui étaient garanties. «Jure-moi par Dieu», dit-il à David, «que tu ne me feras pas mourir, et que tu ne me livreras pas en la main de mon maître, et je te ferai descendre vers cette troupe». Il ne pouvait pas servir David, à moins d'être entièrement assuré qu'il était délivré de la puissance de son ancien maître.

Voyons comment, ainsi que je l'ai dit, ce récit présente une illustration de l'enseignement de Paul, dans le chapitre 6 de l'épître aux Romains.

Le croyant a besoin de savoir, qu'il est absolument délivré de la domination de son ancien maître, la chair, avant de pouvoir, avec confiance, s'appliquer à servir Christ. Nous avons éprouvé quelle amertume il y a à servir la chair, comme l'apôtre le dit: «Quel fruit donc aviez-vous alors des choses dont maintenant vous avez honte? car la fin de ces choses est la mort». Il est tout à fait impossible de marcher en paix et en liberté, à moins de savoir où nous ont placés la mort et la résurrection. Jusqu'à ce que nous ayons appris et cru que le péché n'a plus de domination sur nous, nous sommes nécessairement occupés de nous-mêmes, car nous découvrons constamment l'activité du mal qui habite en nous, et nous sommes ainsi remplis de la crainte de retomber entre les mains de notre précédent oppresseur. On peut être tout à fait au clair sur la justification par la foi; on peut comprendre ce que c'est que de se reposer sur l'oeuvre parfaite de Christ à l'égard des péchés passés, et cependant être tellement troublé par le péché qui habite en nous, c'est-à-dire dans la chair, que l'on soit tout à fait empêché de servir Christ et l'Eglise. L'évangile de la grâce de Dieu, saisi dans sa divine plénitude, met l'âme au large, non seulement quant au passé, mais aussi quant au présent et au futur. Dieu nous a pardonné TOUS nos péchés, et non pas seulement *quelques-uns*; et non seulement il pardonne les péchés, mais il nous délivre aussi de la puissance du péché, comme nous lisons en Romains 6: «Le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce». C'est là une bien précieuse vérité pour ceux qui sont journellement tourmentés par la semence du péché qui est au dedans de nous. Bien que le péché habite en nous, dans notre chair, il ne *règne* cependant pas sur nous. Et comment s'est accomplie cette délivrance? Par la mort et la résurrection. «Celui qui est mort est justifié du péché». Quel droit le péché a-t-il sur un homme mort? Aucun. Eh bien, Dieu regarde le croyant comme mort — mort avec Christ et ressuscité aussi, et la puissance du croyant contre le péché consiste à se tenir pour ce que Dieu lui dit qu'il est à l'égard du péché — c'est-à-dire mort. Ainsi, de même que le serment de David mit en repos l'esprit du jeune homme égyptien, et le rendit capable de combattre avec lui contre les Amalékites, de même la parole de Christ bannit du coeur du croyant la crainte et l'hésitation, et le rend capable, par l'Esprit, d'agir contre son premier maître, la chair. La grâce nous assure qu'il a été pleinement pourvu à tout ce qui nous concerne pour le temps et pour l'éternité, par la mort et la résurrection de Christ, et elle nous montre que notre unique affaire maintenant est de vivre pour la gloire et à la louange de Celui qui est mort pour nous et qui a été ressuscité.

«Quoi donc! pécherions-nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce?» Pensez-vous que le jeune homme égyptien aurait pu retourner auprès de son maître

amalékite? Non, ç'aurait été impossible. Quelle récompense avait-il eue de son précédent service? L'abandon et la misère. Et quel fruit avons-nous eu du nôtre? La mort, car les gages du péché c'est la mort. Le monde, la chair et le diable, ne peuvent que nous conduire en enfer. Qu'on les serve de quelque manière que ce soit, la fin en est la ruine et la mort. Les hommes peuvent ne pas voir cela, ni désirer le voir, mais ce n'en est pas moins vrai. «Il est réservé aux hommes de mourir une fois, — et après cela le jugement»; voilà ce qui est réservé aux hommes; mais Christ a tout porté pour le croyant; la mort et le jugement ont passé pour toujours, et il ne reste rien d'autre pour l'âme sauvée que de suivre, avec joie et liberté de coeur, le vrai David contre ses ennemis. Christ a tout accompli pour nous, afin que nous puissions agir pour lui, durant ce temps où il est rejeté. Il a souffert pour nous hors de la porte, et maintenant il nous appelle à sortir vers lui, portant son opprobre. Le croyant ne fait pas des oeuvres pour obtenir la vie, mais parce qu'il la possède. Il commence sa course chrétienne avec la pleine assurance qu'il est pardonné et agréé dans le Bien-aimé. La parfaite justification est son point de départ, et la gloire son but. «Ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés». Il est bon de saisir cette grande vérité avec la simplicité la plus grande. Plusieurs s'imaginent que nous ne pouvons jamais savoir ici-bas que nos péchés sont pardonnés. Or, si nous ne pouvons pas savoir que nos péchés sont pardonnés, nous ne pouvons pas savoir non plus que la parole de Dieu est vraie et que l'oeuvre de Christ est parfaite. Voudrait-on maintenir cela? Les deux choses reposent sur la même base. Le pardon des péchés et la vérité de la parole de Dieu, sont des choses unies ensemble dans le précieux évangile de Christ. Si vous doutez du pardon des péchés, vous mettez en question la vérité des paroles de Christ: «C'EST ACCOMPLI»; paroles prononcées dans les circonstances les plus solennelles.

Nous savons combien il est difficile pour le coeur de se reposer, avec une entière simplicité, sur ce que Dieu nous affirme relativement à la pleine rémission des péchés par le sang de Christ. Nos pensées sont trop superficielles et trop étroites pour saisir toute la splendeur de la grâce divine. Nous sommes trop remplis de légalisme, trop pleins de nous-mêmes. Nous pensons — et c'est bien vainement — que nous pouvons ajouter quelque chose à ce que Christ a accompli, soit oeuvres, sentiments ou expériences. Tout cela doit être mis de côté. Christ seul est le grand fondement, le rocher éternel, la forteresse du salut. Ajouter même la circoncision, dit Paul, fait que Christ ne profite de rien (Galates 5: 2); c'est déchoir de la grâce, et nous rendre obligés de garder toute la loi; c'est ainsi nous exposer à la malédiction et à la colère: «Tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi sont sous malédiction».

Puissions-nous nous attacher à Christ avec un sentiment plus profond de notre indignité et de sa perfection. Puissions-nous nous envelopper, pour ainsi dire, de lui, en traversant ce monde froid, indifférent et sans foi.

Chapitre 6 - Le retour de l'arche

(2 Samuel 6; 1 Chroniques 13)

Nous sommes maintenant appelés à suivre David des scènes de son exil à celles de son gouvernement. L'histoire de Saül avait pris fin; il avait trouvé la mort par la main d'un

Amalékite, d'un homme de cette nation même que, dans sa désobéissance, il avait épargnée. Jonathan aussi était tombé avec son père sur le mont Guilboa, et David avait prononcé sur les deux sa sublime, complainte. David s'était toujours conduit à l'égard de Saül dans le plein sentiment qu'il avait devant lui l'oïnt de l'Eternel; lorsqu'il apprend sa mort, il ne manifeste en rien la satisfaction ou le triomphe, au contraire, il pleure sur Saül et invite ceux qui l'entourent à se joindre à lui. Nous ne voyons non plus chez David aucune hâte à monter sur le trône laissé vacant pour lui. Il attend pour cela la direction de l'Eternel. «David interrogea l'Eternel, disant: Monterai-je dans une des villes de Juda? Et l'Eternel lui dit: Monte. Et David dit: Où monterai-je? Et il dit: A Hébron». C'était la vraie dépendance. La nature l'aurait poussé à occuper promptement la place d'honneur, mais David s'attendait à l'Eternel, et ne voulait agir que dirigé par lui. Il eût été heureux pour lui de continuer dans la même voie de dépendance enfantine.

Mais, hélas! nous remarquerons bien plus de la nature en David durant la période de son élévation que dans celle où il était rejeté. Un temps de paix et de prospérité tend à développer et à amener à maturité bien des semences de mal que le vent de l'adversité flétrit et empêche de se montrer. David trouva plus d'épines et de dangers sur le trône que dans le désert.

Sa première erreur, après son accession au trône d'Israël, fut commise en rapport avec l'arche de l'Eternel. Il désirait l'amener dans la cité de Jérusalem et la placer en son lieu. Cette pensée était bonne et désirable, mais comment fallait-il l'exécuter? telle était la question. Il y avait deux modes de faire: l'un que prescrivait la parole de Dieu; l'autre qu'avaient indiqué les sacrificateurs et les devins des Philistins, quand ils renvoyèrent l'arche de leur pays. La parole de Dieu était parfaitement claire sur ce point important. Elle indiquait d'une manière simple et précise comment devait être portée l'arche de l'Eternel des armées, savoir sur les épaules d'hommes choisis et mis à part dans ce but (voyez Nombres 3 et 8). Les Philistins ne savaient rien de cela, et, par conséquent, imaginèrent un moyen complètement opposé à celui de Dieu, comme l'on pouvait s'y attendre. Toutes les fois que l'homme entreprend de régler les choses de Dieu, on peut être sûr qu'il commettra les plus grandes méprises, parce que «l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement». C'est pourquoi, bien que la manière de faire des Philistins à l'égard du renvoi de l'arche, fût convenable aux yeux des hommes, elle n'était cependant pas de Dieu. Les serviteurs de Dagon étaient peu qualifiés pour régler l'ordre du service divin. Ils pensaient qu'un chariot neuf conviendrait aussi bien qu'autre chose, et en effet, ç'aurait bien été pour le service de Dagon, mais eux ne voyaient aucune différence. Ils avaient une fois tremblé à la vue de l'arche, mais l'infidélité d'Israël lui avait fait perdre à leurs yeux sa solennité. Il est vrai que la destruction de leur dieu les avait vivement impressionnés, et que la gloire et la puissance du Dieu à qui appartenait cette arche avaient ainsi été solennellement affirmées, mais les Philistins ne comprenaient pas la profonde signification de l'arche, ni ne connaissaient son merveilleux contenu. Tout cela dépassait leur intelligence, c'est pourquoi ils ne pouvaient trouver rien de mieux pour la reporter en son lieu que le chariot neuf: une chose sans vie au lieu d'hommes vivants.

Ils ne connaissaient rien des pensées de Dieu, mais David aurait dû les connaître et agir tout d'abord d'après elles, sans s'occuper, pour le service de Dieu, des pensées et des traditions des hommes. Il aurait dû puiser ses directions à une source plus élevée — dans les claires paroles du livre de la loi. C'est une chose funeste quand les enfants du royaume se conforment aux hommes du monde et suivent leurs sentiers. Ils ne peuvent le faire qu'au grand préjudice de leurs âmes, et en sacrifiant la vérité et le témoignage. Les Philistins, dans leur ignorance, avaient employé un chariot neuf et rien n'arriva qui leur montrât leur erreur. Mais Dieu ne pouvait permettre à David d'agir comme eux. Et aujourd'hui aussi, les hommes de ce monde peuvent promulguer leurs canons, enregistrer leurs lois, décréter leurs cérémonies religieuses, mais les enfants de Dieu, guidés par le Saint Esprit et la parole de Dieu, descendront-ils de leur haute position, laisseront-ils leurs merveilleux privilèges, pour se laisser influencer et conduire par ces choses du monde? Ils peuvent le faire, mais certainement ils en subiront les tristes conséquences et y perdront.

David devait être instruit de sa faute par une douloureuse expérience; car «lorsqu'ils arrivèrent à l'aire de Kidon, Uzza étendit sa main pour saisir l'arche, parce que les boeufs avaient bronché». La misérable faiblesse, la folie et l'inconséquence de cette manière d'agir, furent alors pleinement manifestées. Les Lévites, serviteurs de Dieu, avaient porté l'arche d'Horeb au Jourdain, et nulle part il ne nous est dit qu'ils eussent bronché. C'était l'ordre divin, tandis que le chariot et les boeufs étaient l'ordre humain. Qui aurait pensé qu'un Israélite placerait l'arche de l'Eternel des armées sur un chariot traîné par des boeufs? Aussi voyons-nous le fâcheux effet de se détourner même en la moindre chose, de la parole de Dieu, pour suivre des traditions: «les boeufs avaient bronché». C'est tout ce à quoi l'on pouvait s'attendre. L'arrangement que l'on avait fait était un de ces «faibles et misérables éléments» du monde; l'Eternel le manifesta clairement. L'arche n'aurait jamais dû se trouver dans cette position déshonorante; des boeufs n'étaient pas faits pour un tel fardeau.

«Et la colère de l'Eternel s'embrasa contre Uzza, et il le frappa, parce qu'il avait étendu sa main sur l'arche; et il mourut là devant Dieu». En vérité, le jugement doit «commencer par la maison de Dieu». L'Eternel jugea David pour avoir fait comme les Philistins, alors que ceux-ci n'en avaient rien souffert. Plus un homme a une position rapprochée de Dieu, plus rapidement aussi le jugement tombera sur lui pour un mal quelconque. Toutefois, cela ne présente aucun encouragement à l'homme du monde, car, comme le dit l'apôtre: «Si le jugement commence premièrement par nous, quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de Dieu? Et si le juste est sauvé difficilement, où paraîtra l'impie et le pécheur?» Si Dieu juge les siens, que deviendra l'homme du monde? C'est une question saisissante. Les Philistins, bien qu'ils eussent échappé au jugement de Dieu dans l'affaire du retour de l'arche, eurent à le rencontrer d'une autre manière. Dieu agit envers tous selon ses propres principes de sainteté, et la brèche faite en la personne d'Uzza était destinée à rappeler David à une juste appréciation de la pensée de Dieu relativement à l'arche de sa force. Mais cet effet ne semble pas d'abord avoir été produit. «Alors David fut irrité, car l'Eternel avait fait une brèche en la personne d'Uzza; et il appela ce lieu-là du nom de Pérets-Uzza, qui lui est resté jusqu'à ce jour.

Et David eut peur de Dieu en ce jour-là, disant: Comment ferais-je entrer chez moi l'arche de Dieu?» Il y a là un grand enseignement pour nous. David avait fait une bonne chose, mais l'avait mal faite, et quand Dieu exerce un jugement sur son mode d'action, il désespère de pouvoir jamais faire la chose. Nous tombons aisément dans cette erreur. Nous commençons mal ou dans un mauvais esprit, que Dieu ne peut approuver, quelque chose qui est bon en soi, et alors l'esprit dans lequel nous agissons, ou notre manière de faire, sont confondus avec le service dans lequel nous sommes engagés. Or nous devons toujours distinguer entre *ce que* les hommes font, et *comment* ils le font. Faire monter l'arche de Kiriath-Jéarim pour l'amener à Jérusalem était une bonne chose, que Dieu approuvait, la mettre sur un chariot ne l'était pas, et tombait sous le jugement de Dieu. Dieu ne permet pas que ses enfants poursuivent son oeuvre en agissant d'après de mauvais principes. Ils peuvent le faire pendant un temps avec un succès apparent, ainsi nous voyons que «David et tout le peuple s'égayaient devant Dieu de toute leur force, avec des cantiques, et des harpes, et des luths, et des tambourins, et des cymbales, et des trompettes». La scène était imposante. Il aurait été difficile à quelqu'un de soulever une objection contre ce que faisait David. Lui-même et les chefs de son armée avec les princes d'Israël, se trouvaient à la tête de cette cérémonie solennelle, et l'éclat des instruments de musique aurait étouffé toute parole d'opposition. Mais avec quelle promptitude toute cette pompe triomphale se trouve arrêtée: «Les boeufs ont bronché.»; — «Uzza étend sa main», comme si l'Eternel eût pu permettre que l'arche de sa force tombât par terre. Celui qui avait maintenu la dignité de cette arche même dans la sombre solitude de la maison de Dagon, saurait bien aussi la garantir de tout déshonneur au milieu des manquements et de la confusion qui régnaient parmi son peuple. C'était une chose sérieuse que d'être près de l'arche de Dieu, d'approcher de ce qui était le symbole tout spécial de la présence divine au milieu de l'assemblée d'Israël. Et c'est une chose sérieuse de porter le nom de Christ et d'être les dépositaires de la vérité en rapport avec sa Personne sainte. Nous devrions tous le sentir plus profondément. Nous sommes trop enclins à considérer comme une chose de peu d'importance de porter la main sur l'arche; tous ceux qui le tentent souffriront, comme Uzza, de leur folle témérité.

Mais, dira-t-on, y a-t-il quelque chose qui réponde à l'arche et qui soit confié au soin et à la garde de l'Eglise? Oui, et c'est la Personne même du Fils de Dieu. Sa nature divine et sa nature humaine répondent à l'or et au bois de Sittim dont était formé l'arche. Les *matériaux* de l'arche étaient un type de sa *Personne*, comme Dieu et Homme à la fois; de même, le but et les usages de l'arche et du propitiatoire étaient un type de son *oeuvre*, soit dans sa vie, soit dans sa mort. L'arche renfermait les tables du témoignage, et le Fils de Dieu pouvait dire, en rapport avec le corps que Dieu lui avait préparé: «Ta loi est au dedans de mes entrailles» (Psaumes 40) Le propitiatoire parlait au pauvre pécheur de paix et de pardon, de «la miséricorde qui se glorifie devant le jugement»; et l'apôtre dit: «Christ est la propitiation pour nos péchés», et autre part: «Lequel Dieu a présenté pour propitiatoire».

Nous pouvons voir ainsi quel type remarquable l'arche de l'alliance était de Celui qui a rendu la loi grande et honorable, savoir Jésus, le Fils de Dieu, dont la glorieuse Personne doit

être l'objet spécial que les saints ont à garder avec respect et affection contre toute atteinte. Et, de même que la puissance morale d'Israël était toujours en rapport avec la manière dont le peuple reconnaissait et appréciait la valeur de l'arche au milieu d'eux, de même la puissance de l'Eglise sera toujours en rapport avec le soin qu'elle mettra à maintenir la doctrine grande et de toute importance du Fils. C'est en vain que nous nous glorifions dans l'oeuvre de nos mains, que nous nous vanterons de nos connaissances, de notre témoignage, de nos assemblées, de nos dons, de notre ministère, ou de quoi que ce soit. Si nous ne maintenons pas l'honneur du Fils, tout cela n'a en réalité, aucune valeur, nous marchons à la lumière des étincelles que nous avons allumées — étincelles bientôt éteintes, quand le Seigneur, dans sa fidélité, est obligé d'intervenir et de faire une brèche parmi nous. «David fut irrité» de cette brèche. C'était un coup douloureux porté à la joie et à l'allégresse manifestées en cette occasion, mais il était nécessaire. L'oeil fidèle de Dieu avait vu la triste condition morale que trahissait l'emploi du chariot neuf pour transporter l'arche, et la brèche faite en la personne d'Uzza était destinée à la corriger. Le résultat montra que le but avait été atteint.

«David ne retira pas l'arche chez lui dans la ville de David, mais il la fit détourner dans la maison d'Obed-Edom, le Guitthien». Ce fut une perte pour David; en s'arrêtant comme il le fit, il se priva d'une grande bénédiction et d'un précieux privilège, car l'arche de l'Eternel ne pouvait qu'apporter la bénédiction pour tous ceux qui étaient dans une vraie relation avec elle, tandis que, sur ceux qui n'étaient pas dans cette relation, elle amenait le jugement, comme ce fut le cas pour les habitants de Beth-Shémesh et Uzza. Ce fut un heureux temps pour Obed-Edom que celui durant lequel l'arche fut dans sa maison, car «l'Eternel bénit sa maison et tout ce qui lui appartenait». Tout le temps que David eut *peur* et resta sans l'arche, Obed-Edom fut *béni* avec l'arche. Il est vrai que les choses pouvaient ne pas sembler réjouissantes; la bénédiction, au lieu d'être répandue dans toute la nation, comme ç'aurait été le cas si tout avait été en ordre, était confinée au cercle de ceux qui entouraient immédiatement celui qui avait l'arche dans sa maison. Mais la bénédiction, bien que restreinte, était aussi réelle et positive, aussi pure et vraie, que si toute la nation en avait joui. Il ne pouvait en être autrement, puisque c'était le résultat de la présence de l'arche. Dieu est toujours fidèle à ses principes et rendra heureux ceux qui marchent dans l'obéissance, et de même qu'il bénit Obed-Edom durant les trois mois que l'arche fut dans sa maison, il bénira aussi maintenant ceux qui cherchent à se réunir en vérité et en simplicité au nom de Jésus. «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux». Tel est le grand principe de notre rassemblement. Là où est la présence de Christ, là est la bénédiction. La pauvreté et la faiblesse peuvent s'y trouver, sans doute, mais avec cela la bénédiction et la consolation, parce que Jésus est là; et plus nous aurons le sentiment de notre faiblesse, de notre impuissance et de notre néant, plus sa présence sera aimée et appréciée.

Les chrétiens devraient chercher à connaître davantage la présence de Jésus dans leurs réunions. Nous n'avons pas besoin de sermons, d'éloquence puissante, d'intelligence humaine, de rien qui vienne seulement de l'homme, nous avons besoin de la présence de Jésus: sans elle, tout est nu, froid et sans vie. Qui dira le bonheur qui se trouve dans la

réalisation de la présence du Maître? Qui pourra exprimer le sentiment de joie délicate connue de ceux sur qui découle la rosée des bénédictions divines? Béni soit Dieu, plusieurs la connaissent! Grâce lui soient rendues de ce qu'en ces jours, où les tristes effets des traditions humaines ne sont que trop apparents dans l'Eglise, il y a cependant quelque chose qui répond à la maison d'Obed-Edom, le Guitthien, où la présence de la vraie arche, et la bénédiction de Dieu qui en est la conséquence, sont connues et appréciées! Sachons toujours mieux en jouir au milieu de la confusion qui règne autour de nous!

Nous nous arrêterons maintenant pendant quelques moments, pour considérer la manière pleine de grâce avec laquelle Dieu agit pour restaurer l'âme de son serviteur David. La vie de la foi n'est guère qu'une série de chutes et de restaurations, d'erreurs et de corrections, montrant d'une part, la faiblesse de l'homme et, de l'autre, la grâce et la puissance de Dieu. Nous le voyons chez David.

Il y a une grande différence dans la manière dont le livre de Samuel et celui des Chroniques rapportent le retour de l'arche. Dans l'un, nous avons simplement le récit des faits, dans l'autre, nous trouvons l'exercice moral par lequel l'âme de David eut à passer pendant le temps où il avait peur de Dieu et souffrait des effets de sa méprise. Dans le livre de Samuel, nous lisons «Et on rapporta au roi David, en disant L'Eternel a béni la maison d'Obed-Edom et tout ce qui est à lui, à cause de l'arche de Dieu. Et David alla, et fit monter l'arche de Dieu de la maison d'Obed-Edom dans la ville de David, avec joie». David apprend qu'au lieu de rester éloigné de l'arche par crainte, c'était réellement son privilège et sa bénédiction que d'en être rapproché. Le chapitre 14 du premier livre des Chroniques nous montre David en guerre avec les Philistins, et remportant la victoire sur eux. «David interrogea Dieu, disant: Monterai-je contre les Philistins, et les livreras-tu en mes mains? Et l'Eternel lui dit: Monte, et je les livrerai en ta main. Et ils montèrent en Baal-Peratsim, et là, David les frappa; et David dit: Dieu a fait une brèche au milieu de mes ennemis par ma main, comme une brèche faite par les eaux; c'est pourquoi on appela le nom de ce lieu Baal-Peratsim (c'est-à-dire Baal des Brèches). Il y a une grande différence entre une brèche et un lieu de brèches. Dieu avait fait une brèche en Israël à cause de l'erreur commise à l'égard de l'arche; quant aux Philistins, ils étaient tout à fait en un lieu de brèches, et David put voir la faute qu'il avait faite en suivant leur exemple, quand il plaça l'arche sur un chariot neuf.

Aussi lisons-nous au chapitre 15: «Et il fit pour lui des maisons dans la ville de David, et prépara un lieu pour l'arche de Dieu, et tendit une tente pour elle. Alors David dit: Il ne convient pas que l'arche de Dieu soit portée par personne excepté les Lévites; car l'Eternel les a choisis pour porter l'arche de Dieu et pour en faire le service à toujours». Puis s'adressant aux chefs des pères des Lévites, il leur dit: «Sanctifiez-vous, vous et vos frères, et faites monter l'arche de l'Eternel, le Dieu d'Israël, au lieu que je lui ai préparé. Car, parce que vous ne l'avez pas fait la première fois, l'Eternel, notre Dieu, a fait une brèche parmi nous; car nous ne l'avons pas recherché *conformément à l'ordonnance*». L'âme de David se trouvait ainsi pleinement restaurée. Il avait été amené à voir que suivre le courant des pensées humaines était contraire à *l'ordonnance*. Qui peut enseigner comme Dieu! Lorsque David agissait d'une manière que

Dieu ne pouvait approuver, Dieu fit en Israël une brèche de sa propre main. Il ne pouvait pas permettre aux Philistins de le faire; au contraire, il donne à David de voir ses ennemis dans un lieu de brèches et le rend capable de les frapper. Ainsi Dieu enseigne, et David apprend ce qu'était «*l'ordonnance*». Il apprend, pour ainsi dire, à ôter l'arche de dessus le chariot neuf pour la placer sur les épaules des Lévites, que l'Eternel avait choisis pour en faire le service à toujours. David apprit à mettre de côté les traditions humaines et à suivre, en toute simplicité, la parole de Dieu écrite, qui ne disait rien d'un chariot ni de boeufs. «Il ne convient pas que l'arche de Dieu soit portée par *personne*, excepté les Lévites». C'était clair. Toute la méprise et la faute de David provenaient de l'oubli de la parole de Dieu, et du fait d'avoir suivi l'exemple des incirconcis, qui n'avaient aucune capacité pour comprendre la pensée de Dieu sur quelque question que ce fût, et surtout sur celle du transport de l'arche.

De quelle manière merveilleuse et pleine de grâce l'Eternel enseigne son serviteur! C'est par la victoire qu'il lui fait remporter sur ses ennemis. Le Seigneur enseigne ainsi souvent les siens, lorsqu'ils cherchent vainement à suivre les hommes du monde dans leur voie. Il leur montre que ce n'est pas à eux de suivre de tels modèles. La «brèche» d'Uzza apprend à David son erreur, «Baal-Peratsim» lui apprend l'ordonnance de Dieu. Si la première chose lui a appris que l'emploi du chariot neuf était une folie, la seconde lui fait connaître la valeur des Lévites, et leur place dans le service de Dieu. Dieu reste fidèle à ce qu'il a établi; il ne peut permettre que ses serviteurs se départent impunément de l'ordre qu'il a prescrit. C'est pourquoi, l'arche fût demeurée jusqu'à la fin chez Obed-Edom, si David n'avait pas appris à rejeter sa manière de la transporter pour suivre l'ordonnance de Dieu.

«Et les sacrificateurs et les Lévites se sanctifièrent pour faire monter l'arche de l'Eternel, le Dieu d'Israël. Et les fils des Lévites portèrent l'arche de Dieu sur leurs épaules, avec les barres sur eux, *comme Moïse l'avait commandé, selon la parole de l'Eternel*». En tout cela, l'Eternel était glorifié, et pouvait, par conséquent, répandre une vraie joie, une réelle allégresse, donner de la force et de l'énergie. Il n'y avait plus de boeufs qui bronchaient, plus d'effort humain pour retenir l'arche; la vérité de Dieu dominait, et sa puissance pouvait agir. Il n'y a aucune vraie puissance là où la vérité est sacrifiée. Il peut y en avoir l'apparence, une prétention de l'avoir, mais point de réalité. Comment y en aurait-il? Dieu est la source de la puissance, mais Dieu ne peut s'associer à rien de ce qui n'est pas en pleine harmonie avec sa vérité. C'est pourquoi, bien que dans la première tentative d'amener l'arche dans la cité de David, lui et «tout Israël s'égayassent devant Dieu de toute leur force, avec des cantiques, etc.», il n'y avait pas là de Lévites et de chantres établis selon l'ordonnance divine. Dieu était exclu par l'arrangement humain, et tout prit fin dans la confusion et le deuil. La chose est bien différente dans le chapitre 15. On y voit une joie et une puissance réelles. «Et il arriva que, quand *Dieu aida les Lévites* qui portaient l'arche de l'alliance de l'Eternel, ils sacrifièrent sept veaux et sept béliers. Et David était vêtu d'une robe de fin lin, ainsi que tous les Lévites qui portaient l'arche, et les chantres, et Kérania, le chef de la musique des chantres». C'était une scène à laquelle Dieu pouvait s'associer. Il n'avait pas aidé les boeufs, ni Uzza; des boeufs traînant un char sous la conduite d'un homme n'avaient pas autrefois porté l'arche à travers

les eaux du Jourdain, ou autour des murailles de Jéricho. Les Lévites l'avaient portée; c'était leur charge, rien d'autre ne pouvait les remplacer. L'ordre établi de Dieu est le seul bon à suivre et le seul qui rende heureux. Il peut ne pas gagner l'approbation des hommes, mais ce qui porte le sceau de l'approbation divine sera toujours suffisant pour tout cœur fidèle. David fut rendu capable de supporter la raillerie méprisante que lui lança Mical, la fille de Saül, parce qu'IL SAUTAIT ET JOUAIT DEVANT L'ETERNEL. Écoutons la belle réponse qu'il fit à ses reproches: «Ça été devant l'Eternel, qui m'a choisi plutôt que ton père et que toute sa maison, pour m'établir prince sur le peuple de l'Eternel, sur Israël; *et j'ai dansé devant l'Eternel; et je me rendrai plus vil encore que cela, et je serai abaissé à mes yeux*». Précieuse détermination. Puisse-t-elle être la nôtre! Vils à nos yeux, — heureux en Dieu. Humiliés jusque dans la poussière, dans le sentiment de notre indignité, — élevés en haut dans le sentiment de la grâce et de l'amour miséricordieux de notre Dieu.

Le lecteur remarquera que le chapitre 16 n'est que le développement de l'esprit qui respire dans la citation que nous venons de faire. C'est le *moi* qui se cache pour laisser paraître le caractère et les voies de Dieu. C'est un chant de louanges que l'on n'a qu'à lire pour se sentir rafraîchi. J'attirerai seulement l'attention sur le dernier verset du cantique, où nous trouvons quatre grandes caractéristiques du peuple de Dieu que nous pouvons appliquer à l'Eglise. «Sauve-nous, ô Dieu de notre salut; et rassemble-nous et délivre-nous d'entre les nations, afin que nous célébrions ton saint nom, et que nous nous glorifions de ta louange».

L'Eglise de Dieu est une compagnie d'hommes *sauvés*. Le salut est à la base de tout. Nous ne pouvons posséder les autres caractères que ce verset assigne au peuple de Dieu, avant de nous savoir sauvés par la grâce de Dieu, en vertu de la mort et de la résurrection de Christ.

Dans la puissance de ce salut, l'Eglise est *rassemblée* par l'énergie du Saint Esprit envoyé du ciel. Le véritable effet de l'action de l'Esprit sera d'amener en communion tous ceux qui se laissent guider par lui. L'ordre selon l'Esprit Saint n'est pas l'isolement, mais une heureuse association dans la vérité. Si le salut est ignoré, notre rassemblement ne sera pas à la gloire de Dieu, mais, comme l'on dit, pour l'avancement de nos intérêts spirituels. Souvent les hommes s'associent dans un but religieux, sans l'assurance d'être pleinement et parfaitement sauvés par le précieux sang de Christ. Ce n'est pas le mode suivant lequel l'Esprit Saint rassemble; il assemble seulement autour de Jésus, et sur le fondement glorieux de ce que Christ a accompli. La confession de Christ comme Fils du Dieu vivant est le Roc sur lequel l'Eglise est bâtie. Ce n'est pas l'accord dans les vues religieuses qui constitue la communion de l'Eglise, mais la possession d'une vie commune en vertu de l'union des membres avec le Chef, la Tête de l'Eglise, dans le ciel.

Or, plus cette divine association sera réalisée, plus nous présenterons le troisième caractère qu'indique notre verset, c'est-à-dire *la séparation*: «Délivre-nous d'entre les nations». L'Eglise est tirée hors du monde, bien qu'appelée à y être le témoin pour Christ. Tout ce qui se trouve dans l'Eglise est sous le gouvernement du Saint Esprit; tout ce qui est en dehors, est sous la domination de Satan, le prince de ce monde. C'est là l'enseignement de l'Écriture touchant l'Eglise. C'est pour cela que l'apôtre, parlant de l'excommunication d'un

coupable, dit: «Livrez un tel homme à Satan», et aussi: «Que j'ai livrés à Satan». En dehors de l'enceinte de l'Eglise, se trouve un vaste et lugubre domaine, sur lequel Satan règne, région semblable à celle où le lépreux était relégué hors du camp d'Israël.

En dernier lieu, l'Eglise est un ensemble d'adorateurs: «Afin que nous célébrions ton saint nom». Et cela suit ce que nous avons considéré. Le salut, l'association, la séparation et l'adoration, sont quatre choses liées entre elles. Les membres du corps de Christ respirant l'atmosphère du salut de Dieu, sont conduits par l'Esprit dans une sainte et heureuse communion et mis à part pour Jésus, réunis à son nom, hors du camp, ils offrent à Dieu le fruit de leurs lèvres, en bénissant son saint nom.

Chapitre 7- La maison de David et la maison de Dieu

(2 Samuel 7; 1 Chroniques 29)

Rien ne manifeste plus l'étroitesse du coeur de l'homme que son appréciation de la grâce divine. C'est vers le légalisme que nous sommes le plus inclinés, parce qu'il donne au moi une place et nous fait être quelque chose. Or, c'est précisément ce que Dieu ne veut point permettre: «En sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu», est-il écrit, et c'est une parole que rien ne peut annuler. Dieu doit être tout, accomplir, remplir et donner tout.

Lorsque le psalmiste demandait: «Que *rendrai-je* à l'Eternel pour tous les biens qu'il m'a faits?» c'était, sans nul doute, une pieuse pensée; mais quelle est la réponse: «*Je prendrai* la coupe des délivrances». Le moyen de «rendre» à Dieu, c'est de «prendre» plus largement de sa riche main. Recevoir avec reconnaissance et sans raisonnement la grâce, être un vase qu'elle remplisse, glorifie Dieu beaucoup plus que tout ce que nous pourrions lui rendre.

L'évangile de la grâce de Dieu met l'homme entièrement de côté comme un être ruiné, impuissant et coupable; comme une créature qui, livrée à elle-même, ne peut que gâter tout ce qu'elle touche et agir contrairement à tout ce qui pourrait lui être en bénédiction. C'est pour cela que Dieu seul pouvait agir dans l'oeuvre de la rédemption. Dans ses conseils de grâce seuls, sa toute-sagesse en a tracé le plan avant que les montagnes fussent établies. Par sa toute-puissance seule, elle fut accomplie dans l'offrande de Jésus Christ, faite une fois pour toutes, et ce n'est que par l'Esprit éternel qu'un pauvre pécheur, mort dans ses fautes, peut être vivifié et croire les bonnes et glorieuses nouvelles de la paix.

C'est ce qui ferme absolument la bouche à tout homme, pour autant qu'il s'agit de sa propre justice. Toute vanterie est exclue, car l'homme ne peut se glorifier dans une sphère dont il est banni sous tous les rapports, sauf comme vase indigne. Combien toutes ces choses devraient nous rendre heureux! Qu'il est précieux d'être les objets d'une semblable grâce, d'une grâce qui efface tous nos péchés, qui met la conscience en repos, et sanctifie toutes les affections du coeur! Bénie soit à jamais la source d'où découle pour de pauvres pécheurs coupables et dignes de l'enfer, cette grâce qui les sauve; béni soit le canal par lequel elle nous est transmise!

Le chapitre 7 du second livre de Samuel est rempli d'instruction quant au grand principe de la grâce. L'Eternel avait fait beaucoup pour son serviteur David. Il l'avait élevé de la profondeur de son obscurité à la plus haute dignité; David le sentait et était disposé à regarder autour de lui, et à compter les nombreuses et précieuses grâces dont son sentier avait été semé. «Et quand le roi habita dans sa maison, et que, tout autour, l'Eternel lui eut donné du repos de tous ses ennemis, il arriva que le roi dit à Nathan, le prophète: Regarde, je te prie, moi j'habite dans une maison de cèdres, et l'arche de Dieu habite sous des tapis». Remarquez que «David *habitait dans sa maison*». Entouré de tout ce que l'Eternel lui avait donné, il croyait nécessaire de *faire* quelque chose pour Lui, mais ici encore, il errait dans ses pensées de lui bâtir une maison. L'arche, il est vrai, habitait encore sous une tente, parce que le temps n'était pas venu de lui trouver un lieu de repos. Dieu avait toujours suivi son peuple bien-aimé avec la plus tendre sympathie. Lorsque les Israélites étaient plongés dans la fournaise de la servitude égyptienne, l'Eternel se montre dans le buisson ardent; lorsqu'ils poursuivaient leur long et pénible voyage dans le désert brûlant, l'arche, son trône, voyageait avec eux, et sa gloire les accompagnait à travers les sables de la solitude. Lorsqu'ils campaient sous les murs redoutables de Jéricho, il était près d'eux, comme un guerrier, l'épée nue à la main, pour agir avec eux contre leurs ennemis. Ainsi, en tous les temps, Dieu et son Israël étaient ensemble; les Israélites étaient-ils en labeur, il y était avec eux; et, jusqu'à ce qu'ils eussent du repos, lui n'en voulait point avoir. Mais David voulait bâtir une maison et trouver pour Dieu un lieu de repos, tandis qu'il y avait à la fois «des ennemis et des événements fâcheux». Il désirait quitter la position et le service d'un homme de guerre, et prendre la place d'un homme de paix. Cela ne pouvait être. C'était contraire aux pensées et aux conseils du Dieu d'Israël. «Et il arriva, *cette nuit-là*, que la parole de l'Eternel vint à Nathan, disant: Va, et dis à mon serviteur David: Ainsi dit l'Eternel: Me bâtirais-tu une maison pour que j'y habite? car je n'ai pas habité dans une maison, depuis le jour où j'ai fait monter les fils d'Israël hors d'Egypte, jusqu'à ce jour; mais j'ai marché çà et là dans une tente et dans un tabernacle». L'Eternel ne voulait pas qu'un autre soleil se levât avant d'avoir corrigé l'erreur de son serviteur, et la manière dont il le fait est très caractéristique. Il place devant lui ses voies passées envers Israël et envers David lui-même. Il lui rappelle comment il n'avait jamais cherché à avoir une maison ou du repos pour lui-même, mais comment il avait marché çà et là avec son peuple dans toutes ses pérégrinations et avait été affligé dans toutes ses afflictions. «Partout où *j'ai marché* au milieu de tous les fils d'Israël, ai-je dit un mot à quelqu'une des tribus d'Israël à laquelle j'ai commandé de paître mon peuple Israël, en disant: Pourquoi ne me bâtissez-vous pas une maison de cèdres?» Quelle grâce respire dans ces paroles! Le Dieu miséricordieux descendait pour être voyageur avec son peuple dans son chemin de fatigues et de labeurs. Il plaçait son pied dans les sables du désert, parce qu'Israël était là; sa gloire demeurait sous une tente recouverte de peaux de blaireaux, parce que ses rachetés habitaient sous des tentes et dans des circonstances militantes. Jéhovah ne cherchait pas une maison de cèdres, lorsqu'il descendait pour visiter les siens à l'heure de leur affliction en Egypte. Il était venu pour *donner* et non pour *demande*r et *prendre*; pour dépenser et se dépenser, et non pour exiger; pour servir, et non pour être servi.

Il est vrai que, lorsque les enfants d'Israël se furent placés en Horeb, sous une alliance d'oeuvres, en disant: «*Nous ferons*», Dieu eut à les éprouver par la loi, ministère caractérisé par les mots: «*Tu feras*», et «*Tu donneras*», mais s'ils eussent marché dans la puissance de l'alliance que Dieu avait originairement traitée avec Abraham, jamais ils n'auraient entendu ces paroles exprimées au milieu des foudres de Sinaiï. Lorsque l'Eternel descendit pour les délivrer de la main de Pharaon et de la maison de servitude; qu'il les porta sur des ailes d'aigle et les amena à lui; qu'il traça un chemin à travers la mer pour que ses rachetés y passassent, et qu'il engloutit dans les eaux les armées d'Egypte; lorsqu'il fit pleuvoir pour eux la manne des cieux et jaillir l'eau rafraîchissante du dur rocher; qu'il prit sa place dans la colonne de feu, la nuit, et dans la colonne de nuée, le jour, pour les guider à travers le désert, sans chemin tracé; lorsqu'il fit toutes ces choses pour eux, et encore bien davantage, certainement ce n'était pas sur le fondement de ce qu'ils avaient *fait ou donné*, mais en vertu de son amour éternel et de l'alliance de grâce traitée avec Abraham. Tel était le fondement sur lequel Dieu a agi envers eux; et quant à eux, tout ce qu'ils purent faire, ce fut de rejeter sa grâce, de fouler aux pieds ses lois, de mépriser ses avertissements, de refuser ses compassions, de lapider ses prophètes, de crucifier son Fils et de résister à son Esprit. Telle a été leur manière de faire du commencement à la fin, et ils en récoltent maintenant et en récolteront les fruits amers, jusqu'à ce qu'ils soient amenés, humiliés, à se soumettre avec reconnaissance à l'alliance de grâce.

C'est en faisant passer en revue devant David tout ce qu'il avait été pour son peuple, que l'Eternel lui apprend l'erreur qu'il commettait en voulant lui bâtir une maison: «*Me bâtirais-tu une maison?... car je n'ai pas habité une maison, etc.... Maintenant, tu diras à mon serviteur, à David: Ainsi dit l'Eternel des armées: Je t'ai pris des parcs, d'après du menu bétail, pour que tu fusses prince sur mon peuple, sur Israël; et j'ai été avec toi partout où tu as marché; et j'ai retranché tous tes ennemis de devant toi, et je t'ai fait un grand nom, comme le nom des grands qui sont sur la terre. Et j'ai établi un lieu à mon peuple, à Israël, et je le planterai, et il habitera chez lui, et ne sera plus agité; et les fils d'iniquité ne l'affligeront plus, comme au commencement, et depuis le jour où j'ai établi des juges sur mon peuple Israël. Et je t'ai donné du repos de tous tes ennemis; et l'Eternel t'annonce que l'Eternel te fera une maison*». David a ici à apprendre que son histoire, de même que celle de son peuple, n'était qu'un déploiement de la grâce du commencement jusqu'à la fin. Il est conduit, en pensée, des parcs des brebis jusqu'au trône, et du trône dans les âges sans fin de l'avenir, et il voit partout les actes de la grâce souveraine. La grâce l'avait choisi, l'avait élevé sur le trône, avait subjugué ses ennemis; la grâce devait le soutenir dans l'avenir, établir son trône et sa maison pour toutes les générations. Tout était grâce. David pouvait avec raison sentir que l'Eternel avait fait beaucoup pour lui. La maison de cèdres qu'il habitait était une grande chose pour le berger de Bethléem; mais qu'était-ce en comparaison de l'avenir que Dieu dévoilait à ses regards? Qu'était tout ce que Dieu avait fait, comparé avec ce qu'il voulait faire? «*Quand tes jours seront accomplis et que tu dormiras avec tes pères, je susciterai après toi ta semence, qui sortira de tes entrailles, et j'affermirai son royaume. Lui, bâtira une maison à mon nom; et j'affermirai le trône de son royaume pour toujours*». On voit donc que ce n'est pas seulement

la courte durée de ses quarante années de règne, qui devait être caractérisée par un tel déploiement de grâce; non, il était parlé de la maison de David pour un long temps à venir, savoir pour toujours.

Lecteur, vers qui toutes ces merveilleuses promesses faites à David dirigent-elles nos regards? Devons-nous les considérer comme pleinement réalisées dans le règne de Salomon? Assurément non. Quelque glorieuse que fût la période durant laquelle ce monarque occupa le trône, elle ne correspond pas au magnifique tableau présenté à David: Ce ne fut dans un sens qu'un moment passager, où un brillant rayon de soleil traversa l'horizon du peuple d'Israël. A peine avons-nous contemplé Salomon au comble de la richesse et de l'honneur, que ces tristes paroles frappent nos oreilles: *«Mais le roi Salomon aima beaucoup de femmes étrangères... et il arriva que ses femmes détournèrent son coeur après d'autres dieux»*. A peine la coupe de toutes les plus exquises délices a-t-elle atteint ses lèvres, qu'elle est brisée par terre, et que son coeur désappointé s'écrie: *«Vanité des vanités, tout est vanité»*. *«Tout est vanité et tourment d'esprit»*.

Le livre de l'Ecclésiaste nous dira combien peu le règne de Salomon répond aux magnifiques promesses faites à David, dans ce septième chapitre du second livre de Samuel. Nous y trouvons les aspirations d'un coeur qui sent un vide douloureux, qui a parcouru, mais en vain, tout le vaste domaine de la création pour y chercher un objet qui le satisfasse. Il nous faut donc regarder au delà du règne de Salomon vers un plus grand que lui, vers Celui dont l'Esprit Saint parle, par la bouche de Zacharie, dans le premier chapitre de l'évangile de Luc: *«Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, car il a visité et sauvé son peuple, et nous a suscité une corne de délivrance dans la maison de David, son serviteur, selon ce qu'il avait dit par la bouche de ses saints prophètes, qui ont été de tout temps; une délivrance de tous nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent, pour accomplir la miséricorde envers nos pères et pour se souvenir de sa sainte alliance, du serment qu'il a juré à Abraham, notre père»*. Et encore, dans les paroles de l'ange à Marie: *«Voici, tu concevras et tu enfanteras un fils, et tu appelleras son nom Jésus. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume»*. Ici, le coeur peut se reposer sans crainte d'être ébranlé. Il n'y a ni doute, ni hésitation, ni interruption, ni exception. On sent que l'on a sous les pieds un roc solide, le Rocher des siècles. On n'est plus ici, comme l'auteur de l'Ecclésiaste, obligé de déplorer l'absence d'un objet capable de remplir les coeurs et de satisfaire les désirs, mais plutôt, comme on l'a fait observer, l'on doit, ainsi que l'épouse du cantique, confesser son entier manque de capacité, pour jouir du glorieux objet présenté à l'âme.

«Il n'y aura pas de fin à son royaume». Les fondements de son trône sont posés dans les profondeurs de l'éternité; son sceptre est marqué du sceau de l'immortalité, et sa couronne porte l'empreinte de l'incorruptibilité. Il n'y aura point alors de Jéroboam pour s'emparer de dix parties du royaume; ce sera pour toujours un tout indivisible, sous l'empire paisible de Celui qui est *«doux et humble de coeur»*. Telles sont les promesses de Dieu à la maison de son

serviteur David. Celui à qui de telles grâces étaient accordées pouvait bien s'écrier dans son étonnement: «Qui suis-je, Seigneur Eternel, et quelle est ma maison, que tu m'aies amené jusqu'ici? Et encore, cela a été peu de chose à tes yeux, Seigneur Eternel!» Qu'était le passé, en comparaison de l'avenir? Dans l'un avait brillé *la grâce*, mais dans l'autre, resplendissait *la gloire*. «L'Eternel donne la grâce et la gloire». La grâce pose les fondations de l'édifice; la gloire le couronne. Cela est toujours vrai, mais à un degré suprême dans l'Eglise, comme nous le lisons dans l'épître aux Ephésiens: «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ; selon qu'il nous a élus en lui, avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour... à la louange de la gloire *de sa grâce*, dans laquelle il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé... afin que (dans l'administration de la plénitude des temps) nous soyons à la louange de sa gloire». Et plus loin: «Mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus».

Nous avons là la grâce et la gloire déployées devant nous de la manière la plus précieuse. La grâce établissant, sur des principes immuables, l'entière rémission des péchés par le sang précieux de Christ, et la pleine acceptation en sa personne bien-aimée; puis, dans le lointain, la gloire, illuminant de ses rayons immortels les âges à venir. C'est ainsi que la parole de Dieu s'adresse à deux grands principes dans le coeur du croyant: la foi et l'espérance. La foi repose sur le passé, l'espérance anticipe l'avenir; la foi s'appuie sur l'oeuvre divine déjà accomplie, l'espérance regarde en avant avec un ardent désir vers ce que Dieu veut encore faire. Quelle position pour le chrétien! de toutes parts, il est rattaché à Dieu lui-même. Dans le passé, il regarde à la croix sur laquelle il repose; dans le présent, il est soutenu, encouragé et consolé par la sacrificature et les promesses; pour l'avenir, il se glorifie dans l'espérance de la gloire de Dieu.

Demandons-nous quel fut l'effet produit sur David par ce déploiement de grâce et de gloire placé devant ses yeux. Une chose est certaine, c'est qu'en entendant les paroles du prophète, il revint de l'erreur où il était tombé en voulant échanger, ainsi que quelqu'un l'a dit, son *glaive* de guerrier contre la *truëlle* du constructeur. Ces paroles lui firent sentir réellement son entière petitesse et la grandeur de Dieu dans ses conseils et dans ses voies. «Et le roi David entra et *s'assit* devant l'Eternel, et dit: *Qui suis-je*, Seigneur Eternel!» Il est impossible de rendre, en langage humain, ce que ressentait si profondément l'âme de David, et qui est exprimé par son attitude et sa demande. Il «*s'assit*». Cette expression nous donne l'idée du repos le plus complet en Dieu, sans qu'aucune ombre en obscurcisse le sentiment. Nul doute, nul soupçon, nulle incertitude. Dieu, dans sa puissance et sa grâce, remplissait toutes ses pensées. Avoir soulevé un doute, aurait été mettre en question la volonté de Dieu

ou sa puissance pour accomplir tout ce dont il avait parlé. Etait-ce possible? Non; le souvenir du passé offrait assez de preuves manifestes de cette volonté et de cette puissance divines.

Heureux sommes-nous de réaliser ainsi notre position devant le Seigneur; de laisser notre coeur s'arrêter sur ses admirables voies de grâce; de nous asseoir en sa présence dans le sentiment entier, dans la jouissance sans nuage de son amour rédempteur. Il est vrai que nous avons peine à comprendre comment il peut aimer des créatures telles que nous; mais il en est ainsi. Nous n'avons qu'à le croire et à nous réjouir.

Remarquons maintenant la question de David: «*Qui suis-je?*» Ici, le moi disparaît. David sent qu'il n'est pour quoi que ce soit dans toutes ces choses. Assis devant l'Eternel, il voit que Dieu est tout, et lui, David, rien. Il ne parle plus de ses actes, de sa maison de cèdres, de son plan de bâtir une maison à l'Eternel; non; il s'étend sur ce que Dieu a fait, et ses pauvres actions à lui retombent à son estime dans leur propre néant. L'Eternel avait dit: «Me bâtirais-tu une maison pour que j'y habite?» Et encore: «L'Eternel t'annonce que l'Eternel te bâtira une maison». L'Eternel enseignait à David qu'il voulait être le premier en tout, et que, par conséquent, ce n'était à personne de lui bâtir d'abord une maison. Il semble, à première vue, que ce soit une leçon facile à apprendre, mais tous ceux qui connaissent quelque chose de leur coeur orgueilleux, savent qu'il en est tout autrement. Abraham et David, Job, Paul et Pierre, ont expérimenté combien il est difficile de mettre le moi de côté et d'exalter Dieu. En fait, c'est ce qu'il y a de plus difficile pour un homme, car toute sa nature est absolument l'opposé de cela; tous ses actes sont basés sur l'exaltation du moi et l'abandon de Dieu.

Il est inutile de fournir des preuves de ce fait. L'Ecriture et l'expérience sont d'accord pour démontrer que l'homme veut être quelque chose, ce qui ne se peut sans attenter aux droits de Dieu. La grâce, au contraire, fait de l'homme rien, et de Dieu tout. «Est-ce là la manière de l'homme?» (littéralement: «la loi de l'homme»). Non, en vérité, mais c'est ainsi que Dieu agit. La manière de l'homme, c'est de s'élever, de se réjouir dans les oeuvres de ses mains, de marcher à la lumière du feu et des étincelles qu'il a allumées; Dieu, au contraire, détourne l'homme de regarder à lui-même, lui apprend à ne voir dans sa propre justice que des haillons souillés, à se mépriser et à s'abhorrer lui-même, à se repentir sur la cendre et la poussière et à s'attacher à Christ seul, comme le naufragé s'attache au roc.

Tel était David, lorsqu'assis devant l'Eternel, et s'oubliant lui-même, son âme s'épanchait en sainte adoration en contemplant Dieu et ses voies. C'est là le vrai culte, tout le contraire de la religiosité humaine. Le premier s'occupe de Dieu dans l'énergie de la foi; la seconde est l'exaltation de l'homme dans un esprit de légalisme. Nul doute que David n'eût paru, à plusieurs, un homme plus vraiment dévoué, lorsqu'il désirait bâtir une maison pour l'Eternel, que lorsqu'il était assis en sa présence. Dans le premier cas, il essayait de faire quelque chose; dans le second, en apparence, il ne faisait rien. Il en est ainsi des deux soeurs de Béthanie, dont l'une, au jugement naturel, aurait semblé avoir fait tout l'ouvrage, tandis que l'autre aurait été estimée oisive. Combien différentes sont les pensées de Dieu! David, assis devant l'Eternel, était dans une position vraie, ce qui n'était pas le cas lorsqu'il cherchait à lui bâtir une maison.

Il faut cependant remarquer que si la grâce nous conduit à ne pas considérer nos propres actes, elle n'empêche nullement que nous agissions réellement pour Dieu. Bien au contraire. Elle empêche seulement l'action inintelligente, et, loin d'abolir le service, elle le met à sa vraie place. Aussi, quand l'âme de David fut restaurée, lorsqu'il eut appris qu'il n'était pas l'homme qui devait construire la maison, et que ce n'était pas le temps pour lui de déposer le glaive, comme il acquiesce promptement et volontiers à ce que l'Eternel lui communique! Il se soumet à tirer encore le glaive du fourreau, à descendre de nouveau sur les champs de bataille, et à être jusqu'à la fin le serviteur militant. Il se retire de l'oeuvre qu'il aurait désiré accomplir, pour la laisser à un autre.

Nous voyons, au chapitre 8, David combattant et frappant ses ennemis, enlevant leurs dépouilles, acquérant ainsi le renom toujours plus grand d'homme de guerre, mais prouvant, par là même, qu'il avait réellement appris la leçon que l'Eternel lui avait enseignée. Il en sera ainsi de tous ceux qui comprennent ce qu'est la grâce et la gloire. Peu importe le caractère du service, que ce soit bâtir la maison ou subjuguier les ennemis de l'Eternel; le vrai serviteur est prêt pour tout. David sortit du saint repos de la maison de l'Eternel, pour combattre les batailles du Dieu des armées, afin de préparer, par ses combats, le terrain à celui qui édifierait cette maison que son coeur aurait tant aimé construire. C'était le vrai renoncement, l'oubli de soi-même. David se montre partout serviteur; en gardant ses troupeaux, dans la vallée d'Ela, comme dans la maison de Saül et sur le trône d'Israël, il maintient ce caractère.

Mais il nous faut passer à d'autres scènes, qui nous feront connaître de nouveaux et plus profonds principes, relativement à David, dans ses rapports avec la maison de Dieu. Il eut à apprendre d'une manière remarquable où devaient en être posés les fondements. Que le lecteur veuille bien parcourir le vingt et unième chapitre du premier livre des Chroniques, parallèle au vingt-quatrième du second livre de Samuel. Ces chapitres rapportent la faute que commit David en faisant dénombrer le peuple. Il s'enorgueillit du nombre des guerriers de ses armées, ou plutôt des armées de l'Eternel, que volontiers il eût compté pour siennes. Il voulait faire le compte de ses ressources, et il eut à en apprendre le néant. L'épée de l'ange destructeur coucha par terre soixante-dix mille hommes de ceux dont il comptait avec orgueil le nombre, et porta à sa conscience, d'une manière solennelle, le grave péché qu'il avait commis en cherchant à dénombrer le peuple du Seigneur. Mais cela eut aussi pour effet de faire ressortir la grâce et le renoncement qui étaient en David. Ecoutons ses touchantes paroles, lorsqu'il s'offre lui-même aux coups du jugement: «Et David dit à Dieu: N'est-ce pas moi qui ai commandé de dénombrer le peuple? C'est moi qui ai péché et qui ai mal agi; mais ces brebis, qu'ont-elles fait? Eternel, mon Dieu, je te prie, que ta main soit sur moi, et sur la maison de mon père, mais qu'elle ne soit pas sur *ton* peuple pour le frapper». C'était une belle manifestation de la grâce; il apprend à dire *ton* peuple, et est prêt à se mettre entre lui et l'épée.

Mais au milieu de la colère, il y avait de la miséricorde. Près de l'aire d'Ornan, le Jébusien, l'ange du jugement remit son épée dans le fourreau: «Alors l'ange de l'Eternel commanda à Gad de dire à David, que David montât pour dresser un autel à l'Eternel dans l'aire d'Ornan, le

Jébusien». Là était le lieu où la miséricorde triompha et fit entendre sa voix au-dessus de celle du jugement. Là, le sang de la victime coula, et là furent posés les fondements de la maison de l'Eternel. «En ce temps-là, David, voyant que l'Eternel lui avait répondu dans l'aire d'Ornan, le Jébusien, y sacrifia. Et le tabernacle de l'Eternel, que Moïse avait fait dans le désert, et l'autel de l'holocauste, étaient en ce temps-là sur le haut lieu de Gabaon; et David ne put point aller devant cet autel pour rechercher Dieu, car il était épouvanté à cause de l'épée de l'ange de l'Eternel. Et David dit: C'est ici la maison de l'Eternel Dieu, et c'est ici l'autel pour l'holocauste d'Israël. Et David ordonna de rassembler les étrangers qui étaient dans le pays d'Israël, et il établit des tailleurs de pierres pour tailler des pierres de taille, pour bâtir la maison de Dieu».

Heureuse découverte ! Rien d'autre n'aurait pu apprendre à David d'une manière aussi effective et avec une instruction aussi profonde pour son âme, le lieu où devait être édifiée la maison de l'Eternel. Si Dieu lui avait directement indiqué le mont Moriija, et lui avait dit quel était l'endroit pour bâtir la maison, jamais David n'aurait eu l'idée de la profonde signification du choix que Dieu faisait. Le Seigneur sait comment conduire les siens et les instruire des desseins secrets cachés dans sa pensée. Il enseigna d'abord David par le moyen du jugement, et ensuite par sa miséricorde, et l'amena ainsi au lieu même où il voulait que son temple fût érigé. Ses besoins lui avaient appris ce qui concerne le temple de l'Eternel, et il commença à tout préparer pour sa construction, comme quelqu'un qui a été enseigné par ses propres fautes, à connaître le caractère de Dieu.

«C'est ici la maison de l'Eternel Dieu»; le lieu où la miséricorde s'est glorifiée vis-à-vis du jugement, où le sang de la victime a coulé, où David a vu son péché effacé. C'était un terrain bien différent de celui où il était, quand il voulait bâtir une maison à l'Eternel, parce que lui habitait une maison de cèdres. Au lieu de dire: «Moi, j'habite dans une maison de cèdres», il pouvait dire: «Je suis un pauvre pécheur pardonné». C'est une chose d'agir sur le fondement de ce que *nous sommes*, et une tout autre d'agir sur le fondement de ce que *Dieu est*. La maison de Dieu doit toujours être le témoin de sa miséricorde, et cela est vrai, soit que nous regardions au temple d'autrefois ou à l'Eglise de maintenant. Tous deux montrent le triomphe de la miséricorde sur le jugement. A la croix, nous contemplons le coup de la justice tombant sur une victime sans tache, puis, le Saint Esprit est descendu pour rassembler des hommes autour de la personne de Celui qui a été ressuscité d'entre les morts. C'est ainsi que David commença à rassembler les pierres de taille et les matériaux dit temple, dès que fut fixé le lieu où il devait être élevé. L'Eglise est le temple du Dieu vivant dont Christ est la principale pierre de l'angle. Les matériaux de l'édifice furent tous préparés et le lieu de sa fondation acheté, au temps des souffrances de Christ; car David représente Christ dans ses souffrances, comme Salomon le représente dans sa gloire. David était l'homme de guerre, Salomon l'homme de paix. David avait à lutter contre des ennemis; Salomon pouvait dire: «Il n'y a ni adversaire, ni événement fâcheux». Ainsi ces deux rois préfiguraient Celui qui, par sa croix et sa passion, a tout préparé pour la construction du temple qui sera manifesté dans son ordre divin et sa perfection, au jour de la gloire à venir de Christ.

David donna la preuve que, si son *jugement* quant au moment de bâtir la maison avait eu besoin d'être corrigé, son *affection* pour la maison elle-même n'en était pas moins fervente. Il disait, à la fin de sa vie: «Et moi, de toute ma force, j'ai préparé, pour la maison de mon Dieu, de l'or pour ce qui doit être d'or, et de l'argent pour ce qui doit être d'argent, et de l'airain pour ce qui doit être d'airain, du fer pour ce qui doit être de fer, et du bois pour ce qui doit être de bois, des pierres d'onyx et des pierres à enchâsser, des pierres brillantes et des pierres de diverses couleurs, et toutes sortes de pierres précieuses, et du marbre blanc en abondance» (1 Chroniques 29: 2 (*)).

(*) En 2 Samuel 24: 24, nous lisons quant au lieu où le temple fut construit: «Et David acheta l'aire et les boeufs pour *cinquante sicles d'argent*». Mais en 1 Chroniques 21: 25, il y a: «Et David donna à Ornan pour la place, en sicles d'or, le poids de *six cents sicles*». Bien loin de présenter une contradiction, la comparaison de ces deux passages nous y fait voir une beauté divine. La *justice* avait évalué l'aire au premier prix; mais la *grâce* «donna» le second. David avait de «l'affection» pour la maison de son Dieu, et, en conséquence, il donna de ce qui lui appartenait en propre, outre ce qu'il avait préparé.

Ainsi la grâce met le service à la place qui lui convient, et, en même temps, y apporte une énergie que ne montrera jamais un service qui n'est pas accompli au temps voulu. David, lorsqu'il était assis en la présence de l'Eternel, et lorsqu'il était dans l'aire d'Ornan, le Jébusien, avait appris des leçons qui le rendaient admirablement propre à préparer tout ce qu'il fallait pour le temple. Il pouvait dire: «Et moi, *de toute ma force*, j'ai préparé», et encore: «Dans *mon affection* pour la maison de mon Dieu, je donne pour la maison de mon Dieu de ce que j'ai d'or et d'argent m'appartenant en propre, *outre tout* ce que j'ai préparé pour la maison du sanctuaire». Sa force et son affection étaient ensemble dévouées à une oeuvre dont l'accomplissement était réservé à un autre.

La grâce rend un homme capable de s'oublier lui-même et de faire de Dieu son objet. Lorsque les regards de David s'arrêtaient sur les amas de richesses que son coeur dévoué avait accumulées, il pouvait dire: «Ce qui vient *de ta main*, nous te le donnons». «Béni sois-tu, Eternel, Dieu d'Israël, notre père, de tout temps et à toujours! A toi, Eternel, est la grandeur, et la force, et la gloire, et la splendeur, et la majesté; car tout, dans les cieux et sur la terre, est à toi. A toi, Eternel, est le royaume et l'élévation, comme Chef sur toutes choses; et les richesses et la gloire viennent de toi, et tu domines sur toutes choses; et la puissance et la force sont en ta main, et il est en ta main d'agrandir et d'affermir toutes choses. Et maintenant, ô notre Dieu, nous te célébrons, et nous louons ton nom glorieux. Et *qui suis-je*, et qui est mon peuple, que nous ayons le pouvoir d'offrir ainsi volontairement? *car tout vient de toi*, et ce qui vient de ta main, nous te le donnons. Car nous sommes étrangers devant toi, et des hôtes, comme tous nos pères; nos jours sont comme l'ombre, sur la terre, et il n'y a pas d'espérance de demeurer ici-bas. Eternel, notre Dieu, toute cette abondance que nous avons préparée afin de te bâtir une maison pour ton saint nom, est de ta main, et tout est à toi».

«*Qui suis-je?*» Quelle question! David n'était rien, et Dieu était tout et en tout. Si jamais il avait eu la pensée que de lui-même il pouvait offrir quelque chose à Dieu, maintenant il ne l'avait plus. Tout venait de l'Eternel, qui, dans sa grâce, permettait à David et à son peuple de lui offrir tout. L'homme ne peut jamais rendre Dieu son débiteur, bien qu'il cherche toujours

à le faire. Le Psaume cinquantième, le premier chapitre d'Esaië, comme le dix-septième des Actes, prouvent tous que l'effort incessant de l'homme, soit juif, soit gentil, est de donner quelque chose à Dieu, mais c'est un vain effort. La réponse de Dieu est: «Si j'avais faim, je ne te le dirais pas». C'est Dieu qui est le donateur, et l'homme, celui qui reçoit. «Qui lui a donné le *premier?*» dit l'apôtre. Le Seigneur accepte volontiers de ceux qui ont appris à dire: «Ce qui vient de ta main, nous te le donnons», mais l'éternité proclamera que Dieu est le premier et grand Donateur. Heureux sommes-nous qu'il en soit ainsi. Heureux est-il pour le pauvre pécheur coupable et au coeur brisé, de reconnaître en Dieu Celui qui donne tout — pardon, vie, paix, sainteté, gloire éternelle! Heureux était-ce pour David, à la fin de sa carrière agitée, de disparaître, ainsi que ses offrandes, derrière la riche abondance de la grâce divine, et de savoir, lorsqu'il donnait à Salomon le plan du temple, que ce serait toujours le monument de la miséricorde de Dieu. La maison devait en son temps, être érigée sur ses fondements en magnificence et en splendeur; l'éclat de la gloire divine devait la remplir d'un bout à l'autre, mais jamais on ne devait oublier qu'elle s'élevait sur cet endroit sacré, où l'effet destructeur du jugement avait été arrêté par la main de la miséricorde souveraine, agissant en relation avec le sang d'une victime sans tache.

Et si nous passons du temple de Salomon à celui qui, dans les derniers jours, s'élèvera au milieu du peuple bien-aimé de Dieu, nous pouvons y voir l'application des mêmes principes célestes. Plus encore: si, du temple terrestre, nous venons à contempler le céleste, nous verrons le glorieux triomphe de la miséricorde au-dessus de toutes les barrières, l'harmonie merveilleuse établie entre la grâce et la vérité, entre la justice et la paix. Du sein de la gloire millénaire, Israël ici-bas, et l'Eglise en haut, regarderont en arrière vers la croix, comme au lieu où la justice a remis sort glaive dans le fourreau, et où la grâce a commencé à élever le monument qui brillera d'une lumière et d'une gloire éternelle, à la louange et à l'honneur de Dieu, le suprême Donateur.

Chapitre 8 - La conjuration

(2 Samuel 11-19)

Nous avons à suivre de nouveau David dans la vallée de l'humiliation — profonde vallée, en vérité, où peuvent se voir clairement de graves péchés et leurs fruits amers. Le sentier de cet homme remarquable est vraiment bien extraordinaire. La tendre main de l'amour n'a pas plutôt restauré son âme et replacé ses pieds sur le roc, que nous le voyons de nouveau descendre dans d'étranges profondeurs de mal. Dieu venait de corriger avec grâce l'erreur que David avait commise relativement à l'érection de la maison de l'Eternel, maintenant ce n'est plus une erreur que nous présente la vie du roi d'Israël, il se montre à nous captif dans les chaînes de la convoitise charnelle. Tel est l'homme, hélas! une pauvre créature, sujette à broncher et à tomber, et qui, à chaque pas, a besoin de l'exercice le plus complet de la grâce et du support divins.

L'histoire du plus obscur croyant présente, quoique sur une moindre échelle, toutes les inconséquences, toutes les inégalités dans la conduite, que nous observons dans celle de David. Et c'est ce qui rend sa vie si particulièrement instructive et intéressante pour nous.

Où est le coeur qui n'a pas été assailli par la puissance de l'incrédulité, comme David lorsqu'il chercha un refuge auprès du roi de Gath? ou qui n'a pas commis d'erreurs quant au service du Seigneur, comme David voulant bâtir, avant le temps convenable, une maison à l'Eternel? ou qui n'a pas ressenti des mouvements d'orgueil et de propre satisfaction, comme David lorsqu'il fit dénombrer le peuple? ou qui n'a pas ressenti les convoitises de la chair, comme David dans l'affaire d'Urie, le Héthien? Un tel homme, s'il existait, trouverait peu d'intérêt à suivre l'histoire de David. Mais nous savons bien qu'il n'en est point ainsi, et que partout où il y a un coeur humain, il est capable de tout ce que je viens d'énumérer, et que, par conséquent, la grâce qui secourut David, doit être précieuse à quiconque connaît sa propre misère.

La période de l'histoire de David dans laquelle nous entrons est étendue, et présente plusieurs principes importants de l'expérience chrétienne et des voies de Dieu. Les faits nous sont sans doute familiers à tous, mais il nous sera profitable de les examiner de près. Le péché de David amène la conspiration d'Absalom.

«Et il arriva, au retour de l'année, au temps où les rois entrent en campagne, que David envoya Joab, et ses serviteurs avec lui, et tout Israël; et ils détruisirent les fils d'Ammon et assiégèrent Rabba; mais *David resta à Jérusalem*» (2 Samuel 11: 1). Au lieu d'être à la tête de son armée, supportant les travaux et les fatigues de la guerre, David se reposait tranquillement dans son palais. C'était donner à l'ennemi un avantage positif sur lui. Du moment qu'un homme abandonne son poste de devoir, ou se retire du lieu du combat, il s'affaiblit. Il a déposé son armure et n'a plus rien qui le défende contre les traits de l'ennemi. Aussi longtemps que nous sommes à l'oeuvre pour le Seigneur, quelle que soit d'ailleurs l'oeuvre, la nature est tenue en bride; mais lorsque nous sommes oisifs et prenons nos aises, elle commence à agir sous l'action et l'influence des choses extérieures. Faisons sérieusement attention à cela. Satan trouvera toujours moyen d'entraîner au mal les coeurs oisifs ainsi que les mains inoccupées. C'est l'expérience que David fit bientôt. S'il avait été à Rabba, avec son armée, ses yeux ne se fussent pas arrêtés sur un objet fait pour agir sur ses passions; mais l'acte même de rester à Jérusalem, donnait entrée à l'ennemi.

Il est bon d'être sans cesse sur nos gardes, car nous avons un ennemi qui veille toujours. «Soyez sobres, veillez», dit l'apôtre: «Votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer». Satan attend l'occasion, et quand il trouve une âme qui n'est pas occupée au service qui lui incombe, il cherchera inévitablement à l'enlacer dans le mal. Il est donc bon et salutaire d'être activement engagé dans le service — dans un service qui découle d'une communion positive avec Dieu, car alors, nous prenons à l'égard de l'ennemi, une attitude d'hostilité positive; mais si nous n'agissons pas ainsi contre lui, il fera de nous ses misérables instruments pour arriver à ses fins. Lorsque David faillit en

énergie, comme chef des armées d'Israël, il devint l'esclave de la convoitise. Triste tableau, et sérieux avertissement pour nos âmes!

Le croyant est, ou bien sous l'énergie de l'Esprit, ou bien sous celle de la chair. Si la première n'agit pas en lui, la seconde prédominera certainement, et il deviendra une proie aisée pour l'ennemi. Il en fut ainsi de David. «Au retour de l'année, au temps où les rois entrent en campagne», lui, David, était en repos dans sa maison; alors que les armées d'Israël, dont il était le chef, combattaient, il restait à Jérusalem. Alors Satan lui présenta un appât qui ne se montra que trop puissant pour son pauvre coeur. Il tomba dans une faute grave, une faute honteuse. Et sa chute, cette fois, ne fut pas le résultat d'une simple méprise. Non; il tomba dans l'abîme du mal moral, de la corruption la plus vile, et sa chute nous invite à suivre l'avertissement sérieux de Paul, lorsqu'il nous dit: «Je mortifie mon corps et je l'asservis». Là nature doit être jugée, sans quoi nous ferons naufrage.

Et remarquons jusqu'où David fut entraîné dans le mal. Ayant sacrifié son caractère de saint, pour suivre sa passion, il cherche à se couvrir d'Urie comme d'un manteau pour échapper au blâme public. Sa réputation doit être maintenue à tout prix. Il essaie de la bonté, mais en vain; il enivre le fidèle serviteur qu'il a déshonoré, mais sans effet; enfin, il le fait tuer par l'épée des fils d'Ammon. Quelle chose terrible! David pensait-il réellement que tout était en règle une fois qu'Urie n'était plus sur son chemin? Oubliait-il que les yeux de l'Eternel le suivaient dans son train de mal? Il semble qu'en cette occasion sa conscience fût entièrement insensible et à aucun degré susceptible de conviction, ainsi que nous aurions pu nous y attendre. Sans cela, il aurait sans doute hésité avant d'ajouter le péché de meurtre à celui d'adultère, il aurait été saisi par la sévère réprimande contenue dans les paroles d'Urie — réprimande d'autant plus pénétrante qu'elle était entièrement inintentionnelle, et il aurait reculé devant le crime. Quelles paroles, en effet, pour les oreilles du roi coupable: «L'arche, et Israël, et Juda, habitent sous des tentes, et mon seigneur Joab, et les serviteurs de mon seigneur, campent en rase campagne, et moi, j'entrerais dans ma maison!» Quel reproche pour David! L'Eternel et son peuple étaient en rase campagne, luttant contre les ennemis d'Israël, tandis que David était chez lui, jouissant de ses aises et satisfaisant les convoitises de son coeur naturel. Certes, il y eut un temps où l'on n'aurait pas vu David sur son lit de repos, pendant que les armées de l'Eternel combattaient, et où il n'aurait pas voulu exposer un fidèle serviteur aux coups de l'ennemi pour se garantir lui-même. Mais tel est l'homme — même le meilleur. Quand l'orgueil enfle le coeur, ou que la passion aveugle les yeux, qui posera la limite à la dépravation humaine? Qui dira à quelles extrémités de mal pourra aller même un David, s'il sort de la communion avec Dieu? Béni soit le Dieu de toute grâce qui a toujours montré que ses ressources sont à la hauteur de tous les besoins et de toutes les misères de ses enfants égarés! Lorsque nous nous rappelons combien le péché lui est odieux, sa grâce parfaite envers le pécheur est bien propre à remplir notre âme d'adoration et de reconnaissance.

Mais quelle que soit la manière dont Dieu agit avec le pécheur, sa sainteté doit être maintenue; aussi dénonce-t-il à David le plus sévère jugement sur sa maison à cause de son péché. Nathan lui est envoyé afin d'amener sa conscience en la présence immédiate de la

sainteté de Dieu. C'est la vraie place pour la conscience. Lorsqu'elle n'y est pas, elle cherchera des expédients et des subterfuges divers pour s'abriter. David, en apprenant le succès de son plan diabolique à l'égard d'Urie, dit au messenger qui lui en apporte la nouvelle: «Tu diras ainsi à Joab . Que cela ne te fâche point, car l'épée dévore autant l'un que l'autre». Il pensait étouffer ainsi toute l'affaire. Il s'imaginait follement qu'une fois Urie hors du chemin, tout irait bien. Mais il y avait un oeil qui pénétrait à travers tout ce voile épais, que l'insensibilité de David avait jeté sur son coeur et sa conscience. «L'épée dévore autant l'un que l'autre»; c'est vrai: la guerre a ses vicissitudes, mais cela ne pouvait satisfaire la sainteté de Dieu. Non; tout devait être mis à nu. Les terribles réseaux du mal dans lesquels Satan avait enlacé les pieds de sa victime, devaient tous être dénoués, — il fallait que la sainteté de la maison de Dieu fût maintenue à tout prix, — que son nom et sa vérité fussent glorifiés, et que son serviteur fût châtié à la vue de toute la congrégation, — oui, «devant le soleil». Au jugement de l'homme, il aurait semblé plus sage de cacher au public le châtement d'un homme si haut placé; mais telle n'est pas la manière d'agir de Dieu. Il veut démontrer à tous qu'il n'a pas de communion avec le mal, et cela par le jugement qu'il exercera au milieu de son peuple. Rien ne peut effacer la tache jetée sur l'honneur et la vérité de Dieu, si ce n'est le jugement public du transgresseur. Les hommes du monde peuvent pour le présent aller en avant et pécher à main levée; mais ceux qui sont en relation avec le nom du Seigneur, ont à se garder purs, ou bien être jugés.

David, cependant, semble avoir été d'une insensibilité surprenante dans toute cette affaire. Même après que la touchante parabole de Nathan a placé devant lui toute la noirceur de sa conduite, bien qu'enflammé d'indignation contre l'égoïsme de l'homme riche, il ne se l'applique pas à lui-même. «Et la colère de David s'embrasa fort contre l'homme; et il dit à Nathan: L'Eternel est vivant que l'homme qui a fait cela est digne de mort». Il prononce ainsi son jugement sans le savoir. Il ne sent pas encore son propre péché. Peut-être se serait-il mis à rechercher le coupable pour le punir, si la parole du prophète n'était venue comme une flèche du Tout-puissant percer sa conscience endurcie. «*Tu es cet homme!*» Effrayante découverte! Le péché était mis à nu dans sa racine même, et David était là, en la présence de Dieu, comme un pécheur frappé dans sa conscience, brisé dans son coeur. Il ne fait plus aucun effort pour s'abriter, ni pour maintenir sa réputation. «*J'ai péché contre l'Eternel*», tel est l'aveu qui sort de son coeur blessé. Son âme est subjuguée par la puissance de la vérité, et nous avons dans le Psaume 51, l'expression de sa repentance, lorsqu'il était prosterné dans la poussière, dans le profond sentiment de son péché et de son abjection devant l'Eternel. «Use de grâce envers moi, ô Dieu! selon ta bonté; selon la grandeur de tes compassions, efface mes transgressions». Là était la ressource bien connue de David, ressource souvent éprouvée. Il apporte son pesant fardeau et le dépose devant la bonté et la tendre miséricorde de Dieu — seule place où son esprit troublé peut trouver le repos. Il sentait que son péché était si odieux, que la miséricorde seule de Dieu pouvait l'effacer. Là seulement, il voyait un vaste abîme qui pouvait engloutir toute son iniquité, et lui donner une paix profonde devant sa propre misère même.

Mais ce n'était pas seulement le pardon de ses péchés que désirait David — il en avait besoin, sans doute; mais il lui fallait plus; c'était d'être purifié intérieurement du pouvoir et de la souillure du péché lui-même. «*Lave-moi pleinement de mon iniquité, et purifie-moi de mon péché*». L'apôtre dit: «Si nous (nous, croyants) confessons nos péchés, il est fidèle et juste (non seulement) pour nous pardonner nos péchés, (mais aussi) pour nous purifier de toute iniquité». Etre purifié de l'iniquité est beaucoup plus que d'avoir le pardon des péchés, et David désirait l'un aussi bien que l'autre. Les deux dépendent de la confession que nous faisons de nos péchés. Or il est beaucoup plus difficile de confesser notre péché, que de demander le pardon. Confesser réellement devant Dieu le péché que nous avons commis, est une chose bien plus humiliante que de demander, d'une manière générale, le pardon de nos fautes. Il est aisé de dire au Seigneur: Pardonne-moi, mais c'est inutile à moins que nous ne confessons nos péchés; et, alors, remarquez-le, c'est simplement une question de foi de savoir que nos péchés sont pardonnés. La Parole dit: «*Si nous confessons nos péchés*». David confesse son péché: «Je connais mes transgressions, et mon péché est continuellement devant moi. Contre toi, contre toi seul, j'ai péché, et j'ai fait ce qui est mauvais à tes yeux; afin que tu sois justifié quand tu parles, trouvé pur quand tu juges». C'était une vraie conviction. Il n'y avait pas d'effort pour pallier le mal, pour s'en prendre aux circonstances, ni aux individus. C'est simplement «*Je*» et «*Toi*» moi, le pécheur, et *Toi*, le Dieu de vérité. «Que Dieu soit vrai, et tout homme menteur!» Le secret d'une vraie restauration est de prendre sa place, comme pécheur, dans la lumière de la vérité de Dieu. C'est l'enseignement de l'apôtre, au chapitre 3 de l'épître aux Romains. La vérité de Dieu y est établie, comme la mesure selon laquelle la condition de l'homme doit être éprouvée. L'effet en est de faire descendre le pécheur dans les profondeurs de son être, au fond même de sa condition morale et pratique aux yeux de Dieu. La vérité de Dieu le dépouille entièrement de tout, et place les parties les plus intimes de son âme à nu devant une sainteté qui ne peut tolérer la moindre tache de péché. Mais lorsque nous sommes ainsi abattus dans la poussière, à la vue de notre corruption, et amenés à nous juger nous-mêmes et à confesser sincèrement nos fautes, nous trouvons Dieu dans la solitude et la souveraineté de sa grâce, introduisant une justice parfaite pour le pécheur coupable et dont la bouche est fermée devant lui.

Dans cette portion si importante des Ecritures, nous sont présentées la vérité et la grâce. La vérité brise le coeur, la grâce le relève; l'une ferme la bouche, afin qu'elle ne se vante plus d'aucun mérite, l'autre l'ouvre, afin qu'elle proclame les louanges et la gloire du Dieu de toute grâce.

David, en esprit, passait à travers la vérité, plus tard mise en évidence en Romains 3. Lui aussi fut conduit à sonder les profondeurs de sa mauvaise nature. «Voici», dit-il, «j'ai été enfanté dans l'iniquité, et dans le péché ma mère m'a conçu». Ici, il regarde au plus bas degré d'abaissement: l'origine de l'homme! Quelle pensée! *Enfanté dans l'iniquité!* Quel bien peut sortir d'un tel être? Rien; son état est irréparable. Remarquez ensuite le contraste: «Tu veux la vérité dans l'homme intérieur». Dieu demande la vérité, et, en réponse, David n'a rien à présenter qu'une origine souillée. Qu'est-ce qui comblera l'immense abîme qui existe entre

un homme né dans le péché, et Dieu demandant la vérité dans l'homme intérieur? Nulle autre chose sinon le sang de Christ. «Purifie-moi du péché avec de l'hysope, et je serai pur; lave-moi, et je serai plus blanc que la neige». En d'autres termes, David se jette, comme un pécheur perdu sans ressource, dans les bras de l'amour rédempteur. Heureuse place de repos! Dieu seul peut purifier un pécheur et le rendre propre pour sa sainte présence. «Fais-moi entendre l'allégresse et la joie, afin que les os que tu as brisés se réjouissent». Il faut que Dieu opère tout; qu'il purifie sa conscience, qu'il ouvre encore son oreille aux accents de la joie et de l'allégresse, qu'il ouvre sa bouche pour enseigner aux transgresseurs ses voies d'amour et de miséricorde, qu'il crée au dedans de lui un coeur pur, qu'il lui rende la joie de son salut, le soutienne par son esprit de franche volonté, et le délivre de la culpabilité du sang. En résumé, dès que la parole de Nathan est tombée avec une puissance divine sur le coeur de David, celui-ci jette le poids écrasant de son fardeau sur la grâce infinie, qui peut s'exercer en vertu du précieux sang de l'expiation; ainsi, pour autant que cela le concerne personnellement, il peut se réjouir de ce que la question survenue entre sa conscience et Dieu, a été parfaitement réglée. La grâce a remporté une glorieuse victoire, et David se retire du champ de bataille, grièvement blessé, sans doute, mais avec une expérience plus profonde de ce que Dieu est, et de ce que la grâce avait fait pour son âme.

Toutefois, le péché de David produisit ses fruits amers en son temps, et il en est toujours ainsi. Rien ne peut empêcher la réalisation de l'avertissement solennel de l'apôtre: «Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera». La grâce peut pardonner l'individu, mais les résultats du péché se montreront certainement. Le pécheur pourra jouir des plus profondes et des plus douces expériences de l'amour divin et de la grâce qui restaure, tout en étant sous la verge. Nous le voyons abondamment dans le cas de David. Il était pleinement et divinement pardonné, lavé et reçu en grâce, néanmoins il dut entendre la déclaration de l'Eternel par la bouche de Nathan: «Et maintenant l'épée ne s'éloignera pas de ta maison, à jamais, parce que tu m'as méprisé, et que tu as pris la femme d'Urie, le Héthien, pour qu'elle fût ta femme». Remarquez cette parole: «Tu m'as méprisé». David avait cherché à cacher son péché aux yeux du public, en faisant disparaître Urie, oubliant l'oeil de Jéhovah qui pénètre tout, et oubliant aussi l'honneur dû à son saint nom. S'il s'était souvenu de l'Eternel au moment où la mauvaise nature faisait entendre sa voix au dedans de lui, il ne serait pas tombé dans le piège. Le sentiment de la présence de Dieu est le grand préservatif contre le mal; mais combien souvent ne sommes-nous pas plus influencés par la présence d'un homme comme nous, que par la présence de Dieu! «Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi; parce qu'il est à ma droite, je ne serai pas ébranlé». Si nous ne réalisons pas la présence de Dieu comme un préservatif *contre* le mal, nous devons la sentir en jugement *à cause* du mal.

«L'épée ne s'éloignera pas de ta maison». Comparez ces paroles avec les glorieuses promesses faites à David, au chapitre 7. C'est la même voix qui annonce la promesse et dénonce le jugement; mais combien le ton en est différent! La première fois, c'est la grâce qui parle; la seconde fois, c'est la sainteté. «Comme par cette chose, tu as donné lieu aux ennemis de l'Eternel de blasphémer, le fils qui t'est né mourra certainement». Mais la mort de l'enfant

n'était que la première annonce de la tempête de jugement qui allait fondre sur la maison de David. Il pouvait jeûner, prier, s'humilier, se prosterner dans la poussière, l'enfant devait mourir. Le jugement doit avoir son cours, et le feu consumant brûler chaque parcelle de ce qui est soumis à son action. L'épée de l'homme «dévore autant l'un que l'autre», mais l'épée de Dieu tombe sur la tête du coupable. Les choses travaillent silencieusement et sont enfin manifestées; le torrent peut couler longtemps sous la terre, mais tôt ou tard il en jaillit. On peut, durant de longues années, suivre en secret une voie de péché, nourrir un principe profane, caresser quelque convoitise impure, satisfaire quelque sentiment coupable, mais la flamme qui couve éclatera à la fin, et nous montrera le vrai caractère de nos actes. C'est une pensée profondément sérieuse. Nous ne pouvons cacher les choses à Dieu, ni lui faire penser que nos mauvaises voies sont droites. Nous pouvons essayer de raisonner avec nous-mêmes, pour nous le faire croire, nous pouvons tenter de persuader nos coeurs par toutes sortes d'arguments plus ou moins plausibles, que telle ou telle chose est bonne, juste et légitime, mais «on ne se moque pas de Dieu; ce qu'un homme sème, il le moissonnera aussi».

Cependant, quelle grâce ne voyons-nous pas briller en cela, comme dans toutes les scènes de la remarquable carrière de David. Bath-Shéba devient la mère de Salomon, qui occupa le trône d'Israël durant la plus glorieuse période de l'histoire de ce peuple, et qui se trouve aussi dans la lignée privilégiée de laquelle, selon la chair, Christ est venu. Chose divine et tout à fait digne de Dieu! La plus sombre scène de la vie de David devient, sous la main de Dieu, le moyen des plus riches bénédictions. C'est ainsi que de celui qui dévorait est sorti le manger, et du fort est sortie la douceur. Nous savons comment ce principe caractérise toutes les voies de Dieu avec les siens. Il juge, sans doute, le mal auquel ils se sont abandonnés, mais il pardonne leurs péchés et fait de leurs manquements et de leurs fautes mêmes, le canal par lequel la grâce coule vers eux. Béni soit à jamais le Dieu de toute grâce qui pardonne nos péchés, qui restaure nos âmes, supporte nos infirmités, et nous fait triompher à travers même notre faiblesse!

Que ne ressentait pas David plus tard, lorsque son oeil se reposait sur son Salomon, «le pacifique»; son Jéhidia, «le bien-aimé de l'Eternel?» Il se rappelait, sans doute, sa chute humiliante, mais en même temps, la merveilleuse grâce de Dieu. N'en est-il pas de même avec nous, mon cher lecteur chrétien? Quelle est notre histoire jour après jour, sinon une histoire de chutes et de relèvements, de hauts et de bas? Pas autre chose; et loué soit Dieu pour l'assurance que nous avons que la grâce couronnera toute l'oeuvre pendant l'éternité.

A la fin du chapitre 12, nous trouvons David combattant de nouveau l'ennemi. C'était sa vraie place. «Et David assembla tout le peuple, et marcha contre Rabba; et il combattit contre elle, et la prit... Et il fit sortir tout le peuple qui s'y trouvait, et les mit sous la scie, et sous des herse de fer, et sous des haches de fer, et les fit passer par un four à briques; il fit ainsi à toutes les villes des fils d'Ammon. Et David et tout le peuple s'en retournèrent à Jérusalem».

Maintenant, commence la triste histoire des calamités et des douleurs qui fondirent sur David, en accomplissement de la déclaration du prophète, que l'épée ne s'éloignerait pas de sa maison. Le chapitre 13 contient deux des actes les plus diaboliques qui aient souillé un

cercle de famille. Amnon, fils aîné de David, déshonore Tamar, soeur d'Absalom; Absalom fait tuer Amnon et s'enfuit à Geshur où il reste trois ans. David lui permet de revenir, contrairement au commandement positif de la loi. Même s'il n'eût été qu'un homicide involontaire, il aurait dû rester dans une des villes de refuge; mais il était un meurtrier, et c'est chargé de son crime qu'il est reçu par David, sur le fondement des relations naturelles sans confession, sans jugement, sans expiation. «Et le roi baisa Absalom». Oui, le roi baisa le meurtrier, au lieu de permettre à la loi du Dieu d'Israël d'avoir son cours. Qu'arriva-t-il ensuite? «Et il arriva, après cela, qu'Absalom se procura des chars et des chevaux, et cinquante hommes qui couraient devant lui». Ce fut le second pas. La tendresse désordonnée de David pour Absalom ne fit que frayer à celui-ci la voie à une rébellion ouverte. Sérieux avertissement! Agissez mollement avec le mal, et il lèvera plus haut la tête, et finira par vous écraser. D'un autre côté, faites face au mal avec une fermeté d'acier, et la victoire vous est assurée. Ne jouez pas avec le serpent, mais écrasez-le d'un coup sous votre pied. Une décision entière et inflexible est, après tout, le chemin le plus sûr et le plus heureux. Il peut être douloureux d'abord, mais la fin en est la paix.

Remarquez la manière d'agir d'Absalom. Il commence par créer un désir dans les coeurs des hommes d'Israël. «Et Absalom se levait de bonne heure, et se tenait à côté du chemin de la porte; et tout homme qui avait une cause qui l'obligeât d'aller vers le roi pour un jugement, Absalom l'appelait, et disait: De quelle ville es-tu?... Vois, tes affaires sont bonnes et justes, mais *tu n'as personne pour les entendre de la part du roi*. Et Absalom disait: Que ne m'établissent-ils juge dans le pays! Alors tout homme qui aurait une cause ou un procès viendrait vers moi, et je lui ferais justice. Et s'il arrivait qu'un homme s'approchât pour se prosterner devant lui, il lui tendait la main, et le prenait, et le baisait,... et Absalom dérobaient les coeurs des hommes d'Israël». La manière de faire de l'ennemi est d'abord de créer un désir, un besoin, de montrer une lacune, et ensuite il continue en la remplissant par quelque chose ou quelqu'un de son choix. Les coeurs pleinement satisfaits avec David n'avaient point de place pour Absalom.

Il y a là un beau principe quand il s'applique à nos coeurs par rapport à Christ. Si nous sommes remplis de lui, il n'y a en nous de place pour rien d'autre. C'est seulement lorsque Satan a réussi à créer un désir dans nos coeurs, qu'il peut y introduire quelque chose de lui. Lorsque nous sommes capables de dire en réalité: «Le Seigneur est ma portion», nous sommes à l'abri des influences et des appâts que Satan présente pour nous attirer. Que le Seigneur nous garde dans l'heureuse et sainte jouissance de lui-même, de sorte que nous puissions dire avec un saint d'autrefois. «J'essaie de garder toutes mes bonnes choses en Christ, et alors un peu de la créature s'en va».

Absalom dérobaient les coeurs des hommes d'Israël. Il vint avec des paroles flatteuses, et usurpa la place de David dans leurs coeurs et leurs affections. Il était un homme d'un bel extérieur, bien propre à captiver la multitude. «En tout Israël, il n'y avait pas d'homme beau comme Absalom et si fort à louer pour sa beauté; depuis la plante de ses pieds jusqu'au sommet de sa tête, il n'y avait point en lui de défaut». Mais sa beauté et ses flatteries n'avaient aucun effet sur *ceux qui étaient près de la personne de David*. Lorsque le messenger vint, disant:

«Les coeurs des hommes d'Israël suivent Absalom», on vit clairement qui était pour David. «Et David dit à tous ses serviteurs qui étaient avec lui à Jérusalem: Levez-vous, et fuyons... Et les serviteurs du roi dirent au roi: Selon tout ce que choisira le roi, notre seigneur, voici tes serviteurs... Et le roi sortit, et tout le peuple à sa suite; et ils s'arrêtèrent à Beth-Merkhak. Et tous ses serviteurs marchaient à ses côtés; et tous les Kéréthiens, et tous les Péléthiens, et tous les Guittiens, six cents hommes qui étaient venus de Gath à sa suite, marchaient devant le roi... Et tout le pays pleurait à haute voix, et tout le peuple passait; et le roi passa le torrent de Cédron, et tout le peuple passa en face du chemin du désert». Ainsi, il se trouvait beaucoup de coeurs trop attachés à David, pour être entraînés par l'influence séduisante d'Absalom. Ceux qui avaient été avec David dans les jours de son exil, entouraient sa personne bien-aimée au jour de sa profonde douleur. «Et David monta par la montée des Oliviers, montant et pleurant; et il avait la tête couverte, et marchait nu-pieds, et tout le peuple qui était avec lui montait, ayant chacun sa tête couverte, et en montant ils pleuraient». Scène intéressante et bien touchante. En fait, la grâce de la personne de David brille plus pendant cette conjuration que dans aucune autre période de sa vie. Et en même temps, nulle part n'apparaît davantage le sincère dévouement du peuple qui lui est attaché. Lorsque nous contemplons la troupe de ses amis se pressant autour de David, pleurant et marchant nu-pieds dans sa douleur, le coeur se sent plus profondément touché qu'en les voyant entourant son trône. On est alors entièrement convaincu du fait que c'est *sa personne* et non sa position qui les attirait. David n'avait en ce moment rien à leur offrir, sauf d'avoir communion avec lui rejeté; mais il y avait en lui pour ceux qui le connaissaient, un charme qui les liait à lui en tout temps. Ils pouvaient pleurer avec lui, aussi bien que vaincre avec lui. Écoutons le langage de l'un de ces sincères amis de David: «Et Itthaï répondit au roi, et dit: L'Éternel est vivant, et le roi, mon seigneur, est vivant, que dans le lieu où sera le roi, mon seigneur, soit pour la mort, soit pour la vie, là aussi sera ton serviteur». La vie ou la mort, tout était égal dans la compagnie de David.

Mais, en parcourant ces chapitres, rien ne frappe davantage que la soumission d'esprit de David. Lorsque Tsadok amène l'arche au milieu de cette troupe qui pleure, David dit: «Reporte l'arche de Dieu dans la ville; si je trouve grâce aux yeux de l'Éternel, alors il me ramènera, et me la fera voir, elle et sa demeure. Et s'il dit ainsi: Je ne prends point de plaisir en toi; — me voici, qu'il fasse de moi ce qui sera bon à ses yeux».

Quand le Benjaminite Shimhi, la bouche pleine d'injures, sort pour le maudire et jeter des pierres contre lui, et qu'Abishaï veut ôter la tête à cet outrageux, David répond: «Qu'y a-t-il entre moi et vous, fils de Tséruïa? Oui, qu'il maudisse, car l'Éternel lui a dit: Maudis David. Et qui dira: Pourquoi fais-tu ainsi?» Il courbe humblement la tête sous ce que Dieu lui dispense. Il sentait, sans doute, qu'il ne faisait que recueillir le fruit de son péché, et il l'accepte. Il voyait Dieu en toute circonstance, et le reconnaissait avec un esprit soumis et plein de respect. Pour lui, ce n'était pas Shimhi, mais l'Éternel. Abishaï ne voyait que l'homme et voulait agir en conséquence, semblable en cela à ce que fut Pierre plus tard, quand il cherchait à défendre son Maître bien-aimé contre la bande de meurtriers qui venaient le saisir. Pierre et Abishai ne voyaient, l'un et l'autre, que la surface des choses. Ils regardaient aux causes secondaires. Le

Seigneur Jésus, lui, vivait dans la plus profonde soumission au Père: «La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas?» C'est ce qui l'élevait au-dessus de toutes choses. Il regardait au delà de l'instrument vers Dieu — au delà de la coupe il voyait la main qui l'avait remplie. Il importait peu que les instruments fussent Judas, Hérode, Caïphe ou Pilate; en tout, il pouvait dire: «La coupe de mon Père».

David aussi, dans sa mesure, s'élevait au-dessus des agents subordonnés. Il regardait à Dieu seul, et, les pieds nus, la tête couverte, il se courbait devant lui. «L'Eternel lui a dit: Maudis David». Cela suffisait.

Saisir la présence de Dieu et ses voies avec nos âmes, dans chaque circonstance de notre vie journalière, est peut-être une des choses dans lesquelles nous manquons le plus. Nous sommes toujours enclins à regarder aux causes secondaires; nous ne réalisons pas *Dieu en toutes choses*. Et c'est ce qui donne à Satan la victoire sur nous. Si nous étions plus attentifs au fait qu'il n'y a pas un événement de notre vie, du matin jusqu'au soir, dans lequel nous ne puissions entendre la voix de Dieu, et voir sa main, quelle sainte atmosphère nous environnerait! Hommes et choses deviendraient alors pour nous comme des agents dans la main de notre Père, comme autant d'ingrédients dans la coupe qu'il nous présente. Ainsi, nos pensées seraient rendues sérieuses, nos esprits calmés et nos cœurs soumis. Alors nous ne dirions pas avec Abishaï: «Pourquoi ce chien mort maudit-il le roi, mon seigneur? Laisse-moi passer et lui ôter la tête», et nous ne tirerions pas l'épée, comme Pierre, par un mouvement d'emportement charnel. Combien ces deux hommes affectionnés, mais faisant fausse route, n'étaient-ils pas au-dessous de leurs maîtres respectifs! Combien le bruit de l'épée de Pierre sortant du fourreau, a dû blesser l'oreille de son Maître, et combien les paroles d'Abishaï n'ont-elles pas froissé le cœur humble et soumis de David! David pouvait-il songer à se défendre, alors que Dieu agissait envers son âme d'une manière si frappante et si solennelle? Assurément non. Il n'ose faire un pas pour se retirer des mains de l'Eternel. Il était à lui pour la vie ou dans la mort — comme roi ou comme exilé. Bienheureuse soumission!

Mais, comme nous l'avons déjà fait observer, le récit de la conjuration d'Absalom nous montre non seulement la soumission de David à Dieu, mais aussi le dévouement des amis de David à sa personne, qu'ils se trompassent ou non. On voit tous ses hommes forts l'entourant, à sa droite et à sa gauche, et partageant avec lui les insultes et les exécutions de Shimhi. Ils ont été avec lui dans les lieux forts, avec lui sur le trône, avec lui sur le champ de bataille, et maintenant ils sont avec lui dans son humiliation.

Shobi et Barzillai viennent au-devant de David pour le servir, lui et ses hommes, avec une libéralité princière. Ainsi, les pensées des cœurs de plusieurs furent révélées au temps de l'affliction de David, et ainsi furent manifestés ceux qui l'aimaient pour lui-même. Sans doute, David retourna à sa maison et sur son trône avec une confiance plus pleine et plus entière dans l'affection sincère de ceux qui l'entouraient.

Mais il y a une personne sur le caractère de laquelle il faut que nous nous arrêtions un peu.

Je veux parler de Méphibosheth, fils de Jonathan.

A peine David était-il monté sur son trône, qu'il prononça ces paroles si remplies de grâce et bien dignes d'être rappelées: «N'y a-t-il plus personne de *la maison de Saül?* et j'userai envers lui *d'une bonté de Dieu*». «La maison de Saül!» «La bonté de Dieu!» Quelles paroles! Saül avait été son ennemi acharné, et maintenant, sur le trône, l'éclat de sa position, et la plénitude de la grâce divine, le rendent capable de laisser dans l'oubli le passé, et de manifester, non la bonté de David, mais la bonté de Dieu.

Or, la bonté de Dieu a ce caractère spécial qu'elle s'exerce envers ses ennemis. Ainsi que le dit l'apôtre: «Quand nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils». Telle était la bonté que David désirait témoigner à un membre de la maison de Saül. «Et Méphibosheth, fils de Jonathan, fils de Saül, vint vers David, et tomba sur sa face, et se prosterna... Et David lui dit: Ne crains point, car certainement j'userai de bonté envers toi,... et tu mangeras continuellement le pain à ma table. Et il se prosterna, et dit: Qu'est ton serviteur, que tu aies regardé un chien mort comme moi?» Nous avons donc ici un bel exemple de la bonté de Dieu, tandis que, de l'autre, nous voyons sur quel fondement reposait le dévouement de Méphibosheth. Quoique n'ayant pas plus de droit auprès de David qu'un ennemi ou un chien mort, cependant il est reçu en grâce et s'assied à la table du roi.

Mais Méphibosheth avait un serviteur infidèle qui, pour avancer, ses propres affaires, représenta son maître sous un faux jour aux yeux du roi. Les premiers versets du chapitre 16, placent devant nous le récit des actes de Tsiba. En affectant de montrer du dévouement envers David, il noircit Méphibosheth, afin d'obtenir la possession de ses biens. Il prend avantage de l'infirmité corporelle de son maître, pour le tromper et lui nuire. Triste tableau d'un coeur d'homme!

La vérité, cependant, vient au jour; celui à qui l'on avait fait tort est complètement justifié. Lors du retour de David, quand tout trouble a cessé, et qu'Absalom a disparu de la scène, «Méphibosheth, fils de Saül, descendit à la rencontre du roi; et il n'avait pas soigné ses pieds, et n'avait pas fait sa barbe, et n'avait pas lavé ses vêtements, depuis le jour que le roi s'en était allé, jusqu'au jour où il revint en paix». Tel est le témoignage que rend l'Esprit à ce beau caractère. L'absence de son maître bien-aimé, le prive de tout motif d'orner sa personne. Aussi longtemps que David est loin, Méphibosheth est dans le deuil; vraie image de ce que le saint doit être maintenant, durant la période de l'absence de son Maître. La communion avec un Seigneur absent devrait imprimer au caractère chrétien un sceau d'entière séparation. La question n'est aucunement ce qu'un chrétien peut faire ou ne pas faire. Non; un coeur vraiment affectionné au Seigneur lui suggérera la vraie marche à suivre par tous ceux qui attendent le retour du roi.

Quel ressort d'action vraiment divin fournit l'absence de Jésus! «Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut». Demandez à l'homme spirituel pourquoi il s'abstient de choses dont il pourrait jouir. Sa réponse sera: «*Jésus est absent*». C'est le motif le plus élevé. Nous n'avons pas besoin des règles d'un froid formalisme

pour régler nos voies; il nous faut une plus fervente affection pour la personne de Christ, et un plus vivant désir de son prompt retour. Comme Méphibosheth, nous avons expérimenté la bonté de Dieu. Nous avons été pris dans les profondeurs de notre ruine, et placés parmi les princes du peuple de Dieu. N'aimerions-nous donc pas notre Maître? Ne voudrions-nous pas voir sa face? Ne devrions-nous pas régler notre conduite en rapportant constamment tout à lui? Ah! que nos coeurs fussent capables de donner avec joie une réponse prompte et affirmative! Mais c'est là que nous manquons. Nous ressemblons peu à Méphibosheth. Nous ne sommes que trop disposés à flatter, orner et soigner notre odieuse nature — prêts à marcher dans la jouissance sans mesure de cette vie, de ses richesses, de ses honneurs, de son bien-être, de ses raffinements, de son élégance, et cela d'autant plus que nous nous imaginons pouvoir le faire sans forfaire à notre titre, au nom et aux privilèges de chrétiens. Egoïsme vain et détestable! Egoïsme qui tournera à honte au jour de l'apparition de Christ!

Si le rapport qu'avait fait Tsiba touchant Méphibosheth avait été vrai, qu'aurait eu à répondre ce dernier à David lui disant: «Pourquoi n'es-tu pas allé avec moi, Méphibosheth?» Mais il peut dire: «O roi, mon seigneur, mon serviteur m'a trompé; car ton serviteur disait: Je sellerai mon âne et je monterai dessus, et j'irai avec le roi, car ton serviteur est boiteux; et il a calomnié ton serviteur auprès du roi, mon seigneur; mais le roi, mon seigneur, est comme un ange de Dieu; fais donc ce qui est bon à tes yeux. Car toute la maison de mon père n'était que des hommes morts devant le roi, mon seigneur; et tu as mis ton serviteur parmi ceux qui mangent à ta table; et quel droit ai-je encore? et pour quel sujet crierai-je encore au roi?» Nous voyons là la simplicité d'un coeur intègre. Le dévouement non affecté se montre lui-même. Le contraste entre Méphibosheth et Tsiba est frappant. Celui-ci convoite les biens; celui-là ne désire qu'une chose: être près du roi. Aussi, lorsque David dit: «Pourquoi me parles-tu encore de tes affaires? Je l'ai dit: Toi et Tsiba, partagez les champs», Méphibosheth montre aussitôt quelle est la direction de ses pensées et de ses désirs: «*Qu'il prenne même le tout*», dit-il, «puisque le roi, mon seigneur, est revenu en paix dans sa maison». Son coeur était occupé de David, et non de ses propres affaires. Comment se serait-il mis sur le même pied que Tsiba, et aurait-il partagé les champs avec un tel homme? C'était impossible. Le roi était de retour, c'était assez pour lui. Etre auprès de lui valait mieux que tous les biens de la maison de Saül: «*Qu'il prenne le tout*». La proximité de la personne du roi remplissait et satisfaisait tellement le coeur de Méphibosheth qu'il pouvait, sans aucune difficulté, abandonner tout ce que Tsiba avait convoité et qui l'avait conduit à être un trompeur et un calomniateur.

Il en est ainsi de ceux qui aiment le nom et la personne du Fils de Dieu. La perspective chérie de son apparition donne le coup de mort à leurs affections pour les choses de ce monde. Ce n'est pas pour eux une question de savoir si une chose est légitime ou non; voir les choses ainsi est trop froid pour un coeur qui aime. Le fait même de leur attente de ce jour glorieux détourne nécessairement leurs coeurs de toute autre chose, de même que, si nous regardons avec intensité vers un objet spécial, nous n'en voyons plus aucun autre. Si les chrétiens réalisaient davantage la puissance de la bienheureuse espérance, combien leur marche serait séparée du monde et au-dessus de ses recherches. L'ennemi le sait bien, et c'est

pourquoi il a tant travaillé à réduire cette espérance au niveau d'une simple spéculation — d'une doctrine particulière, n'ayant que peu ou point de puissance pratique, et aucune base solide et indiscutable. Il a réussi aussi à faire négliger presque totalement les portions de la révélation qui, d'une manière spéciale, déroulent devant nous les événements en rapport avec la venue de Christ. L'Apocalypse a été regardé, jusqu'à une époque très récente, comme un livre si mystérieux, si profondément incompréhensible, qu'il n'était accessible qu'à un très petit nombre; si même il l'était à quelqu'un. Et même, depuis que l'attention des chrétiens a été plus particulièrement dirigée vers l'étude de ce qu'il renferme, on a introduit et bâti sur les prophéties de ce livre tant de systèmes divergents, on a mis en avant des interprétations si discordantes, que les esprits simples sont effrayés d'aborder un sujet qui, à leur jugement, est inséparablement lié avec le mysticisme et la confusion.

Or il y a un seul grand remède à tout ce mal. *C'est un amour sincère pour l'apparition de Jésus.* Ceux qui l'attendent vraiment, ne disputeront pas beaucoup sur la manière dont elle se fera. Il nous faut poser comme un principe certain, qu'à mesure que les affections diminuent, l'esprit de controverse prévaut.

L'histoire de Méphibosheth nous offre de tout cela un exemple simple et frappant. Il sentait qu'il devait tout à David; qu'il avait été sauvé de la ruine et élevé en honneur. C'est pourquoi, quand la place de David est occupée par un usurpateur, Méphibosheth, dans toute sa conduite, montre qu'il n'a aucune sympathie pour cet état de choses. Il y est étranger, et ne soupire qu'après le retour de celui dont la bonté l'a fait tout ce qu'il est. Ses intérêts, ses destinées, ses espérances, tout se rattachait à David, et rien autre que son retour ne pouvait le rendre heureux.

Oh! qu'il en fût ainsi avec nous, cher lecteur chrétien! Que nous pussions entrer davantage et plus réellement dans notre vrai caractère d'étrangers et de pèlerins, au milieu d'une scène où Satan règne et gouverne! Le temps vient où notre Roi bien-aimé sera ramené au milieu des acclamations de son peuple, lorsque l'usurpateur sera précipité de son trône, et tout ennemi foulé sous les pieds de notre glorieux Emmanuel. Les Absaloms, les Akhitophels, les Shimhis, seront mis à la place qui leur appartient, et, d'un autre côté, tous ceux qui, comme Méphibosheth, auront mené deuil sur l'absence de David, verront les désirs de leurs coeurs pleinement satisfaits. «Jusques à quand, ô Eternel?» que ce soit notre cri, tandis que nous attendons ardemment le premier bruit des roues de son char. La route est longue, rude et pénible; la nuit est obscure et accablante, mais écoutons l'exhortation: «Usez donc de patience, frères». «Celui qui vient viendra, et il ne tardera pas. Or le juste vivra de foi, et si quelqu'un se retire, mon âme ne prend pas plaisir en lui».

Je n'irai pas plus loin dans les détails de la conjuration d'Absalom. Il trouva la fin méritée de ses actes, bien que le coeur de père de David pût s'affliger et verser des larmes sur lui. Son histoire, de plus, peut être regardée comme une figure de celui qui, nous dit Daniel, «prendra possession du royaume par des flatteries» (Daniel 11). Je laisse au lecteur le soin d'étudier, dans le saint volume, ce sujet et d'autres pleins d'intérêt, en demandant au Seigneur de rafraîchir et d'édifier les âmes par la lecture et la méditation de sa Parole, dans ces jours de

ténèbres et de confusion. Il n'y eut jamais un temps où il fût plus nécessaire aux chrétiens de s'adonner avec prière à l'étude de l'Écriture. Des opinions et des jugements opposés, d'étranges doctrines et des théories sans fondement, courent partout, et l'esprit des simples ne sait de quel côté se tourner. Mais, grâce à Dieu, sa Parole est là, devant nous, dans toute sa lumineuse simplicité. En elle, nous avons la source éternelle de la vérité, la règle immuable d'après laquelle tout doit être jugé. Ainsi, tout ce dont nous avons besoin, c'est d'un esprit entièrement soumis à son enseignement. «Si ton œil est simple, tout ton corps sera plein de lumière».

Chapitre 9 - Le cantique et les dernières paroles de David

Le chapitre 22 du second livre de Samuel, parallèle au Psaume 18, renferme le magnifique cantique de David. C'est l'esprit de Christ parlant en David, en rapport avec le triomphe du Seigneur sur la mort par l'excellente grandeur de la puissance de Dieu (Ephésiens 1: 19). Dans ce cantique, comme nous l'enseignent les paroles qui le précèdent (verset 1), David offre à Dieu ses louanges pour la délivrance qu'il lui a accordée, le jour où il le délivra de la main de tous ses ennemis, et particulièrement de Saül. Il rappelle avec reconnaissance les faits glorieux que Dieu a accomplis en sa faveur, mais dans un langage qui nous conduit, de David et de tous ses combats, à ce combat terrible qui se livra autour du tombeau de Jésus, quand toutes les puissances de ténèbres se rangeaient en bataille contre Dieu. La scène était redoutable. Jamais auparavant n'avait été livré un tel combat, ni remportée une semblable victoire; jamais il n'y en eut depuis, et jamais il n'y en aura, soit que nous regardions aux puissances qui étaient en présence, ou aux conséquences qui ont résulté de cette lutte. Le ciel d'un côté, et l'enfer de l'autre; telles étaient les puissances combattantes. Et, quant aux conséquences, qui pourrait les dire et les énumérer? La gloire de Dieu et de son Christ, en premier lieu; puis le salut de l'Église, le rétablissement et la bénédiction des tribus d'Israël, et la pleine délivrance du vaste domaine de la création arraché à la domination de Satan, soustrait à la malédiction de Dieu, et affranchi de la servitude de la corruption. Tels furent quelques-uns des résultats. Terrible fut donc la lutte du grand ennemi de Dieu et de l'homme à la croix et au tombeau de Christ; énergiques et violents furent les efforts de l'homme fort pour ne pas être dépouillé de ses armes et pour que sa maison ne fût pas pillée; mais en vain: Jésus triompha. «Les vagues de la mort m'ont environné, les torrents de Bélial m'ont fait peur; les cordeaux du shéol m'ont entouré, les filets de la mort m'ont surpris; dans ma détresse, j'ai invoqué l'Éternel, et j'ai appelé mon Dieu, et, de son temple, il a entendu ma voix, et mon cri est parvenu à ses oreilles». En apparence, c'était la faiblesse, mais en réalité, la puissance. Celui qui semble être le vaincu, devient le vainqueur. «Jésus fut crucifié en infirmité, mais il vit par la puissance de Dieu». Son sang ayant été répandu, comme victime pour le péché, il remit son esprit entre les mains du Père, qui, par l'Esprit éternel, l'a ramené d'entre les morts. Il n'a pas résisté, mais il s'est laissé fouler aux pieds, et il a brisé ainsi la puissance de l'ennemi. Satan, par les mains de l'homme, l'a cloué à la croix, l'a fait descendre au sépulcre et a scellé la pierre sur lui, afin qu'il ne pût pas se relever; mais il est sorti «du puits de la destruction et du borbier fangeux»,

«ayant dépouillé les principautés et les puissances». Il est descendu au coeur même du domaine de l'ennemi, afin de pouvoir l'exposer ouvertement en triomphe.

Du verset 8 au 20, nous voyons l'intervention de Jéhovah en faveur de son serviteur juste, exprimée dans un langage d'une puissance et d'un sublime au-dessus de toute expression. Les images employées par le psalmiste inspiré sont du caractère le plus solennel et le plus propre à faire impression: «La terre fut ébranlée et trembla; les fondements du ciel furent secoués et furent ébranlés, parce qu'il était irrité... Il abaissa les cieux, et descendit; car il y avait une obscurité profonde sous ses pieds. Et il était monté sur un chérubin, et volait, et il parut sur les ailes du vent. Et il mit autour de lui les ténèbres pour tente, des amas d'eaux, d'épaisses nuées de l'air... L'Eternel tonna des cieux, et le Très-Haut fit retentir sa voix. Et il tira des flèches et dispersa mes ennemis; il lança l'éclair, et les mit en déroute. Alors les lits de la mer parurent, les fondements du monde furent mis à découvert, quand l'Eternel les tançait par le souffle du vent de ses narines. D'en haut, il étendit sa main, il me prit, et me tira des grandes eaux». Quel langage! Où trouverons-nous quelque chose qui l'égale? La colère du Tout-Puissant, le tonnerre de sa puissance, les convulsions de l'édifice entier de la création, l'artillerie du ciel — toutes ces idées, placées devant nous en traits de feu, dépassent l'imagination de l'homme. La tombe de Christ était le centre autour duquel le combat se livrait dans toute sa force, car là gisait le Prince de la vie. Satan y déployait toute sa force; il y apportait toute la puissance de l'enfer pour le soutenir, tout «le pouvoir des ténèbres», mais il ne pouvait garder son captif, parce que tous les droits de la justice avaient été satisfaits. Le Seigneur Jésus triompha de Satan, de la mort et de l'enfer, en parfaite conformité avec toutes les exigences de la justice. C'est là la joie et la paix du pécheur. Il ne servirait de rien que l'on nous dise que c'est Dieu sur toutes choses, béni éternellement, qui a vaincu Satan, une de ses créatures. Mais apprendre que lui, comme le représentant de l'homme, comme le substitut du pécheur, comme la sauvegarde de l'Eglise, a remporté la victoire, cela, lorsqu'on le croit, donne à l'âme une paix ineffable; et c'est ce que l'évangile nous dit, c'est là le message qu'il fait retentir aux oreilles du pécheur. L'apôtre nous dit que Christ «a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification». Ayant pris sur lui nos péchés, et étant descendu sous leur poids dans le sépulcre, la résurrection était nécessaire comme preuve divine de l'accomplissement de son oeuvre. Le Saint Esprit, dans l'évangile, nous le présente comme ressuscité, monté au ciel et assis à la droite de Dieu, et ainsi dissipe dans le coeur du croyant, tout doute, toute crainte, toute hésitation.

Le grand argument de l'apôtre, en 1 Corinthiens 15, est basé sur ce sujet. Le pardon des péchés est prouvé par la résurrection de Christ. «Si Christ n'est pas ressuscité, vous êtes encore dans vos péchés». Et, comme conséquence, si Christ est ressuscité, vous n'êtes pas dans vos péchés. Ainsi la résurrection et le pardon des péchés tombent ou demeurent ensemble. Reconnaissez que Christ est ressuscité, et vous reconnaissez le pardon du péché. «Mais maintenant», s'écrie l'apôtre triomphant, «Christ a été ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui sont endormis». Cela règle et établit tout. Du moment que vous détournez les yeux d'un Christ ressuscité, vous perdez le sentiment plein, profond, divin, et

procurant la paix du pardon des péchés. Le plus riche fonds d'expérience, la plus vaste étendue d'intelligence, ne peuvent pas être le fondement de la confiance. Il n'y a rien d'autre que JESUS RESSUSCITE.

Du verset 21 au verset 25, nous voyons le fondement de l'intervention de Jéhovah en faveur de son serviteur. Ces versets démontrent que, dans tout ce cantique, l'Esprit Saint a en vue un plus grand que David. David ne pouvait pas dire: L'Eternel m'a récompense selon ma justice; il m'a rendu selon la pureté de mes mains. Car j'ai gardé les voies de l'Eternel et je ne me suis pas méchamment détourné de mon Dieu; car toutes ses ordonnances ont été devant moi; et de ses statuts, je ne me suis point écarté; et j'ai été parfait envers lui, et je me suis gardé de mon iniquité. Et l'Eternel m'a rendu selon ma justice, selon ma pureté devant ses yeux». Quelle différence entre ce langage et celui du Psaume 51, sur lequel nous nous sommes déjà arrêtés. Là, il est dit: «Use de grâce envers moi, ô Dieu! selon ta bonté; selon la grandeur de tes compassions, efface mes transgressions». C'était un langage qui convenait à un pécheur tombé en faute, et David sentait qu'il l'était. Il n'ose pas parler de sa justice qui était comme des haillons souillés; et quant à sa récompense, tout ce qu'il méritait en justice, sur le terrain de ce qu'il était, c'était l'étang de feu.

C'est pourquoi, le langage de notre chapitre est celui de Christ qui seul pouvait le tenir. Lui, béni soit son nom, pouvait parler de sa justice, de son intégrité et de la pureté de ses mains. Et ici, nous pouvons remarquer la merveilleuse grâce qui brille dans la rédemption. Le Juste prend la place du coupable. «Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui». C'est là, pour le pécheur, la place de repos. Là, il contemple la victime sans tache clouée au bois maudit *pour lui*; là, il voit une pleine rédemption, fruit de l'oeuvre parfaite de l'Agneau de Dieu, et là aussi, il voit Jéhovah intervenant en faveur de son glorieux représentant, de son substitut plein de grâce, et, comme conséquence, intervenant en sa propre faveur, et cela sur le fondement de la plus stricte justice. Quelle profonde paix pour un coeur gémissant sous le poids du péché! Oui, une paix divine et ineffable!

Lecteur, si vous n'êtes pas encore entré dans la jouissance de cette paix, laissez-moi vous demander pourquoi vous ne la possédez pas? Pouvez-vous lire ce chapitre en sachant de qui est ce langage, et hésiter un seul instant, à saisir les précieux résultats de l'oeuvre de Christ, mort et ressuscité? Dieu n'a rien laissé d'inachevé relativement à ce qui nous assure la paix. Christ a tout accompli, et le Saint Esprit rend à l'évangile un témoignage si clair et si évident, quant au salut parfait qui est en Jésus Christ, notre Seigneur, que rien, sauf l'incrédulité, ne peut s'y refuser. *Tout a été accompli*. Précieux message! Puissent nos coeurs y prendre toujours plus plaisir, quand nous pensons à tous nos péchés odieux!

Le cantique de David se termine par une belle allusion aux gloires des derniers jours, qui lui donne un caractère de plénitude et de largeur particulièrement édifiant: «Les fils de l'étranger se sont soumis à moi»; «je te célébrerai parmi les nations», etc. Nous sommes conduits ainsi par un sentier merveilleux qui, commençant à la croix, aboutit au royaume. Celui qui gisait dans le tombeau doit s'asseoir sur le trône; la main qui fut percée par les clous,

portera le sceptre, et le front qui fut déshonoré par une couronne d'épines, sera ceint d'un diadème de gloire. Et la pierre de couronnement ne sera mise sur le sommet de l'édifice, que l'amour rédempteur a commencé d'ériger, que lorsque Jésus de Nazareth, le crucifié, montera sur le trône de David et régnera sur la maison de Jacob. Alors les gloires de la rédemption seront vraiment célébrées au ciel et sur la terre, parce que le Rédempteur sera exalté, et que les rachetés seront rendus parfaitement et éternellement heureux. Du sein des gloires et des splendeurs de ce jour de bonheur, nous regarderons en arrière à la croix où le Seigneur fut attaché, comme à la base et au fondement de tout ce glorieux édifice, et le souvenir de cet amour qui le fit descendre dans la mort, animera d'une ferveur toujours plus grande et toujours nouvelle le cantique de la rédemption: «Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir la puissance, et richesse, et sagesse, et force, et honneur, et gloire, et bénédiction».

Nous apprenons une leçon semblable dans le chapitre 23, qui renferme les dernières paroles de David. Il est profondément intéressant de voir dans l'histoire de tout serviteur de Dieu, qu'après avoir appris l'entière vanité de toutes les ressources humaines et terrestres, ils ont été rejetés sur Dieu, et ont trouvé en lui un sûr refuge, une part qui ne manque pas. Il en fut ainsi de celui dont nous avons parcouru et médité l'histoire. Durant toute sa carrière, il eut à apprendre que la grâce divine seule pouvait répondre à ses besoins, et à la fin, il l'exprime complètement. Soit que nous considérions son «cantique», ou ses «dernières paroles», le grand sujet que nous trouvons dans l'un comme dans l'autre, celui qui y occupe une place prééminente, c'est la suffisance de la grâce divine.

Cependant, les dernières paroles de David tirent leur force et leur énergie de la connaissance des exigences de Dieu dans son caractère gouvernemental: «Celui qui domine sur les hommes sera juste, dominant en la crainte de Dieu». C'est là la mesure de ce que Dieu demande. Rien de moins ne peut satisfaire, et parmi ceux qui gouvernent les hommes, y aura-t-il quelqu'un qui y réponde entièrement? Nous pouvons parcourir toute la liste de ceux qui ont occupé les trônes de ce monde, sans en trouver un seul qui satisfasse aux deux grandes caractéristiques que renferme ce verset: être juste, et dominer dans la crainte de Dieu.

Le Psaume 82 nous présente le défi divin jeté à ceux qui ont été établis dans une place d'autorité. «Dieu se tient dans l'assemblée de Dieu; il juge au milieu des juges». Et qu'y trouve-t-il? Est-ce la justice et la crainte de son nom? Ah! non; loin de là. «Jusques à quand jugerez-vous injustement, et ferez-vous acception de la personne des méchants?» Tel est l'homme: «Ils ne connaissent ni ne comprennent; ils marchent dans les ténèbres — tous les fondements de la terre chancellent». Quelle est donc la ressource, dans cet état de choses si humiliant? «Lève-toi, ô Dieu! juge la terre; car tu hériteras toutes les nations». Le Seigneur Jésus est présenté ici comme le seul capable d'occuper le trône selon les pensées de Dieu, et, dans le Psaume 72, nous avons un bel aperçu de ce que sera son gouvernement: «Il jugera ton peuple en justice, et tes affligés avec droiture... Il fera justice aux affligés du peuple, il sauvera les fils du pauvre, et il brisera l'oppresseur... Il descendra comme la pluie sur un pré fauché, comme les gouttes d'une ondée sur la terre». Tout le psaume nous montre ce que sera le royaume millénaire du Fils de l'homme, et s'harmonise d'une manière parfaite avec l'esprit des

dernières paroles de David: «Il sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, un matin sans nuages: par sa clarté, l'herbe tendre germe de la terre après la pluie». Quelle impression rafraîchissante et vivifiante font ces paroles! Comme le coeur aime à se détourner de la triste et sombre scène du présent, pour contempler «un matin sans nuages». Actuellement, il n'en est point de tels. Comment cela pourrait-il être? Comment une race déchue, une création qui soupire, pourrait-elle jouir d'un ciel sans nuages? Cela est et sera impossible jusqu'à ce que l'efficacité expiatoire du sang de la croix ait été appliquée à tout, et que la création entière soit entrée dans son plein repos, à l'ombre des ailes d'Emmanuel.

Regardez où vous voudrez; les nuages et l'obscurité sont partout. Une création qui soupire, Israël dispersé, l'Eglise en ruine, des systèmes de perversion, une profession sans réalité, des principes corrompus — toutes ces choses tendent, comme la fumée du puits de l'abîme, à obscurcir l'horizon autour de nous et à troubler notre vision. Aussi, comme le coeur tressaille à la pensée d'un matin sans nuages! Le psalmiste le nomme bien: «la clarté après la pluie». Les enfants de Dieu ont toujours senti que ce monde est un lieu de nuages et de pluie, une vallée de larmes; mais le matin millénaire mettra fin à toutes ces choses; son soleil levant dissipera les nuages, et Dieu lui-même essuiera les larmes de dessus tout visage (Esaïe 25: 8). Brillante et heureuse perspective! Bénie soit la grâce qui la place devant nous, et l'oeuvre expiatoire qui nous y donne un titre assuré!

Comme nous l'avons fait remarquer, aucun de ceux qui ont une place d'autorité n'a atteint la mesure divine, telle que la posent les dernières paroles de David. Lui-même le sentait. Il dit: «Quoique ma maison ne soit pas ainsi avec Dieu». Tel était le sentiment d'âme humble et soumis de ce qu'il était. Nous avons déjà vu combien il sentait pleinement, profondément et sans arrière-pensée, l'immense distance qui existait entre ce qu'il était *personnellement* et les exigences divines, lorsqu'il s'écriait: «*J'ai* été enfanté dans l'iniquité», et: «Voici, *tu* veux la vérité dans l'homme intérieur». Son expérience était la même, quand il se considérait dans sa position *officielle*: «Quoique ma maison ne soit pas ainsi avec Dieu». Ni comme *homme*, ni comme *roi*, il n'avait été ce qu'il aurait dû être. Et c'est pour cela que la grâce était si précieuse à son coeur. Il considérait le miroir de la loi parfaite de Dieu et y voyait sa propre difformité; puis il regardait à «l'alliance éternelle» de Dieu avec lui, «à tous égards *bien* ordonnée et *assurée*», et sur elle, il se reposait avec une simplicité entière. Bien que la maison de David ne fût pas ordonnée en tout, l'alliance de Dieu l'était, et ainsi il pouvait dire: «C'est là tout mon salut et tout mon plaisir». Il avait appris à détourner ses regards de lui-même et de sa maison, pour les porter vers Dieu et vers son alliance éternelle. Et nous pouvons dire que le sentiment de ce que la grâce avait fait pour lui était profond et réel dans la mesure où il saisissait la réalité et la profondeur de son néant comme homme et comme roi. La vue de ce que Dieu est l'avait humilié; la vue de ce que Dieu est l'avait relevé. C'était sa joie, alors qu'il atteignait le bout de toutes les choses humaines, de trouver son repos dans la précieuse alliance de son Dieu, dans laquelle il trouvait renfermés et éternellement assurés tout son salut et tout son plaisir.

Qu'il est précieux, mon cher lecteur, de trouver ainsi notre *tout* en Dieu, non seulement afin qu'il comble ce qui nous manque, ou remplisse le vide des objets humains, mais pour qu'il soit Celui qui remplace tout, personnes ou choses, dans notre appréciation. C'est cela qu'il nous faut. Dieu doit être mis au-dessus de tout, non seulement quant au pardon de nos péchés, mais quant à tous nos besoins. «Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre... Tournez-vous vers MOI, et soyez sauvés».

Il y a bien des personnes qui peuvent se confier en Dieu pour le salut, mais qui manquent beaucoup à le faire dans les petits détails de leur vie; et cependant, Dieu est glorifié aussi lorsque nous le faisons le dépositaire de tous nos soucis, et celui qui porte tous nos fardeaux. Il n'y a rien de trop petit pour lui être apporté, et rien de si petit que nous ne trouverions au-dessus de notre capacité, si seulement nous entrons dans le vrai sentiment de notre néant.

Mais nous trouvons, dans ce chapitre 23, un autre élément qui peut sembler y être introduit d'une manière abrupte; je veux dire ce qui y est rapporté des hommes forts de David. J'y ai déjà fait allusion, mais il est intéressant de le remarquer en relation avec l'alliance de Dieu.

Il y avait deux choses qui réjouissaient, encourageaient et consolait David; c'étaient la fidélité de Dieu et le dévouement de ses serviteurs. Et si nous regardons à la fin de la course de Paul, nous voyons qu'il avait les mêmes sources de consolation et d'encouragement. Dans la seconde épître à Timothée, il jette un coup d'oeil sur l'état de choses qui l'entoure. Il voit la «grande maison», qui assurément n'était pas ainsi que Dieu le demandait; il voit tous ceux d'Asie qui se sont détournés de lui; il voit Hyménée et Philète enseignant de fausses doctrines et renversant la foi de plusieurs; il voit Alexandre, l'ouvrier en cuivre, montrant beaucoup de méchanceté; il voit un grand nombre de personnes ayant des oreilles qui leur démangent, s'accumulant des docteurs selon leurs propres convoitises, et se détournant de la vérité pour suivre des fables; il voit les temps fâcheux s'avançant avec une effrayante rapidité; en un mot, il voit tout l'édifice, humainement parlant, s'en allant en pièces; mais, comme David, il se repose dans l'assurance que «le solide fondement de Dieu demeure», et il est réjoui par le dévouement individuel de quelque homme vaillant ou autre, qui, par la grâce de Dieu, est resté fidèle au milieu du naufrage général. Il se rappelait la foi d'un Timothée, l'amour d'un Onésiphore, et de plus, il était réjoui par le fait que, dans les temps les plus sombres, il y aurait une compagnie de fidèles qui invoqueraient le Seigneur d'un coeur pur. Il exhorte Timothée à les suivre, en se purifiant des vases à déshonneur de la grande maison.

Il en était ainsi de David. Il pouvait compter ses hommes forts et rapporter leurs exploits. Bien que sa propre maison ne fût pas ainsi qu'elle devait être, et que «les fils de Bélial» fussent autour de lui, il pouvait cependant parler d'un Adino, d'un Eléazar, d'un Shamma, hommes qui avaient hasardé leur vie pour lui, et avaient signalé leurs noms par des exploits sur les incirconcis.

Grâces à Dieu, il ne se laissera jamais sans témoignage; il aura toujours dans ce monde un peuple dévoué à son nom. Si nous ne savions et ne croyons pas cela, nos coeurs, dans un

temps comme celui-ci, pourraient vraiment défaillir au dedans de nous. Un petit nombre d'années a suffi pour opérer un grand changement dans la sphère d'action de beaucoup de chrétiens. Les choses ne sont plus parmi nous ce qu'elles étaient auparavant, et nous pouvons dire en vérité: «Notre maison n'est pas ainsi avec Dieu». Plusieurs d'entre nous ont pu être déçus. Nous attendions beaucoup, et combien peu nous avons trouvé! Nous avons vu que nous étions juste comme d'autres, ou que, si nous différons en quelque chose, c'était en ayant une profession plus élevée, et en conséquence, une plus grande responsabilité, mais avec de plus grandes conséquences. Nous pensions être quelque chose, mais nous nous trompions grandement, et maintenant, nous devons reconnaître notre erreur. Le Seigneur veuille nous accorder de l'apprendre vraiment, entièrement et dans la poussière, en sa présence, afin que nous n'élevions plus jamais nos têtes, mais que nous marchions dans un sentiment constant que nous ne sommes rien. Nous pouvons faire notre profit de ce que le Seigneur dit à Laodicée: «Parce que tu dis: Je suis riche, et je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien; et que tu ne connais pas que toi, tu es le malheureux et le misérable, et pauvre, et aveugle et nu, je te conseille d'acheter de moi de l'or passé au feu, afin que tu deviennes riche, et des vêtements blancs, afin que tu sois vêtu, et que la honte de ta nudité ne paraisse pas, et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies».

Si notre expérience passée nous conduit à nous attacher plus étroitement à Jésus, nous aurons une raison pour bénir le Seigneur pour tout ce qui nous est arrivé; et, en tout cas, nous ne pouvons que sentir que c'est une grâce spéciale d'avoir été délivré de tout faux fondement de confiance. Si nous avons cherché à édifier un système, il est bon d'être soustrait à son influence et d'être amenés à s'attacher simplement à la Parole et à l'Esprit de Dieu, que Dieu a donnés à l'Eglise pour l'accompagner dans son sentier à travers le désert. Et nous ne sommes pas non plus privés du précieux encouragement provenant du dévouement de tel ou tel serviteur de Dieu. Il y en a plusieurs qui montrent leur affection pour la personne de Christ, et la haute estime dans laquelle ils tiennent la doctrine de l'Eglise. C'est une grande grâce. Bien que l'ennemi ait fait beaucoup de mal, il ne fait pourtant pas tout ce qu'il voudrait. Il y a encore des «hommes forts», prêts à dépenser leurs forces et leur énergie pour la défense de l'évangile. Veuille le Seigneur augmenter leur nombre; qu'il veuille aussi accroître la puissance de leur témoignage, et enfin, qu'il nous donne d'être toujours plus reconnaissants d'avoir devant nous, dans sa Parole, la vraie position et le vrai sentier de ses serviteurs dans ces derniers jours, et des principes qui seuls peuvent nous soutenir au milieu des luttes nombreuses et de la confusion croissante. Tout ce qu'il nous faut, c'est d'être gardés fidèles jusqu'au bout. Si nous cherchons à faire quelque bruit dans le monde, ou à créer un témoignage, nous serons déçus; mais si nous sommes satisfaits de marcher humblement avec notre Dieu, nous aurons des sujets de nous réjouir, et notre travail ne sera pas vain dans le Seigneur.

David avait voulu faire beaucoup dans sa vie, et sa pensée était sincère; mais il eut à apprendre que la volonté de Dieu à son égard était qu'il *servît* «en sa propre génération». Nous aussi, il nous faut apprendre qu'un esprit humble, un cœur dévoué, une conscience

délicate, un dessein droit, sont beaucoup plus aux yeux de Dieu que des services extérieurs, quelque brillants et attrayants qu'ils paraissent. «Ecouter est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille, meilleur que la graisse des béliers». Paroles salutaires, en un jour de religiosité comme celui-ci, où le principe divin est à peine maintenu.

Que le Seigneur nous garde fidèles jusqu'à la fin, en sorte que si, comme ceux qui nous ont précédés, nous nous endormions en Jésus, ou que nous fussions ravis à sa rencontre en l'air, nous soyons trouvés «sans tache, et irréprochables devant lui, en paix». En attendant, méditons la parole de l'apôtre à son enfant Timothée: «Le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau: Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et: Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur».

Caractères distinctifs de l'évangile de Luc

Luc 22: 41-44 - ME 1888 page 419

Des éléments du plus profond intérêt et qui manifestent, de la manière la plus frappante, le caractère de cet évangile, apparaissent quand on le compare aux autres, et particulièrement dans la scène que présente le passage cité ci-dessus.

Luc fait ressortir plus complètement le combat du Seigneur en Gethsémané, mais sur la croix, il nous le montre supérieur aux souffrances qu'il endurait. Il n'en fait pas mention: le Seigneur est au-dessus d'elles.

Jean présente le côté divin du tableau. Dans ce dernier évangile, nous ne trouvons pas l'agonie en Gethsémané, mais quand Jésus dit à ceux qui viennent le saisir: «C'est moi», ils reculent et tombent par terre. Sur la croix, nous n'entendons pas le cri: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» mais il remet son esprit à Dieu.

Il n'en est pas ainsi dans l'évangile de Luc. Nous y voyons, en Gethsémané, l'homme de douleurs; un homme qui sent, dans toute sa profondeur, ce qui était devant lui, et qui regarde au Père. «Et étant dans l'angoisse du combat, il priait plus instamment». Sur la croix, il apparaît comme un homme qui s'est courbé sous la volonté de son Père, et se trouve dans le calme parfait, au-dessus de la douleur et de la souffrance quelles qu'elles soient. Il dit aux femmes qui pleuraient, de pleurer, non sur lui, l'arbre vert, mais sur elles-mêmes, parce que le jugement allait venir sur le peuple coupable. Il prie pour ceux qui le crucifiaient. Il parle de paix et d'un bonheur céleste au pauvre brigand converti; lui-même allait dans le paradis, en attendant que le royaume fût établi.

La même chose se présente dans le fait de sa mort. En Jean, il est dit seulement: «Il remit son esprit»; mais Luc rappelle ses propres paroles: «Père! entre tes mains je remets mon esprit». Dans sa mort, il confie son esprit à Celui qu'il connaît comme Dieu, son Père, et en qui il croit. Dans l'évangile de Matthieu, nous avons l'abandon de Dieu et le sentiment que le Seigneur en avait.

Ce caractère de l'évangile de Luc, révélant d'une manière toute spéciale Christ comme Homme parfait, — l'Homme parfait par excellence, — est du plus profond intérêt. Il a passé avec Dieu à travers les souffrances, et ensuite, dans une paix parfaite, s'est trouvé au-dessus de toutes; sa confiance en son Père a été parfaite, même dans sa mort — un sentier que nul homme n'avait foulé, jusqu'alors, et que les saints ne fouleront jamais. Le Jourdain regorge par-dessus tous ses bords tout le temps de la moisson, mais l'arche, descendue dans ses profondeurs, y faisait un passage à pied sec jusque dans l'héritage du peuple de Dieu.

Quelques réponses à l'incrédulité moderne

Darby J.N. – ME 1888 page 432 - ME 1889 page 14

1. L'autorité des Ecritures

H. — On cherche de bien des manières à discréditer les Ecritures et à diminuer, sinon à annuler leur autorité. Il est évident que, pour établir cette autorité, on ne peut entrer, avec la masse des lecteurs, dans des arguments fondés sur la philologie, ou même sur la critique historiques. Si les Ecritures n'ont pas en elles-mêmes, telle qu'elles sont, l'autorité comme parole de Dieu, cette autorité a disparu et, avec elle, toute communication directe de la part de Dieu. Si l'Ecriture n'est pas la parole de Dieu, rien d'autre ne l'est, et l'homme est privé de toute communication directe venant de Dieu. L'immense portée de ce fait est évidente d'elle-même.

La grande question n'est pas, s'il ne s'est point introduit dans le cours des siècles, et par la négligence de l'homme, des défauts dans le recueil des communications divines, défauts auxquelles on peut travailler à porter remède par toutes les recherches possibles, — il s'agit de savoir, en premier lieu, si de telles communications existent, et, secondement, si nous en avons un recueil donné de Dieu.

On admet volontiers que ce recueil est donné par le moyen de l'homme; qu'une grande partie de son contenu est l'histoire de l'homme tel qu'il était, avec une certaine mesure de lumière divine ou sans elle, dans des relations spéciales bien qu'imparfaites, ou bien avec la lumière divine descendue par tradition de ceux qui étaient en communication plus directe avec elle; en un mot, on admet que les Ecritures nous donnent l'opération complète de la lumière divine dans toutes ses phases et tous ses effets, et les opérations de l'esprit de l'homme sous cette lumière dans ses diverses phases. On admet encore que l'objet même d'une grande partie de l'Ecriture, est de montrer les résultats produits dans l'homme mis ainsi à l'épreuve de différentes manières, afin qu'il apprît à se connaître lui-même, et, en même temps, de montrer agissant au milieu de tout, la patience d'un Dieu plein de condescendance. Tout cela est admis, et même on y insiste.

Mais là n'est point la question. La voici: Les Ecritures sont-elles un recueil divin des communications divines, dans lequel *Dieu* a déployé devant nous tout ce qui vient d'être énuméré, et nous a donné, en outre, son jugement et ses pensées quant à ces choses, ainsi que le fondement de nos relations avec lui? S'il en est ainsi, les Ecritures forment un contraste complet et absolu avec tout autre livre. Parmi les autres livres, il n'y en a point qui soient un recueil donné de Dieu, nous révélant ses pensées; les Ecritures le sont.

Elles prennent l'humanité sous toutes ses faces, et, la montrant telle qu'elle est dans la lumière et sous les yeux de Dieu, elles répandent sur nous cette lumière, de sorte que les ténèbres sont passées et que la vraie lumière luit maintenant.

Il peut y avoir en nous des aspirations vers Dieu, le travail de la conscience, des sentiments de nos besoins, nous donnant une idée beaucoup plus réelle de ce que Dieu doit être pour nous aider, que ne peuvent le faire les raisonnements d'une orgueilleuse intelligence. La révélation de Dieu répond pleinement à tout, et voilà ce que nul homme ne saurait faire. Dans les Ecritures, Dieu a tracé la description, si utile pour nous, de ces exercices de l'âme, de sorte que nous puissions d'autant mieux comprendre la réponse propre à y satisfaire. Il a mis en lumière, dans des réalités historiques et dans les investigations morales du coeur, sans la loi et sous la loi, ces besoins et ces ardents désirs de l'âme, et a montré l'impuissance de l'homme pour arriver jusqu'à Dieu et répondre à ce qu'il est et exige.

Dans les Ecritures, nous avons les luttes d'un Job, les exercices du coeur dans les Psaumes, l'expérience de toutes les choses qui sont sous le soleil dans l'Ecclésiaste; nous y voyons l'homme laissé à lui-même avant le déluge, l'homme placé sur le terrain de l'obéissance à la loi, l'homme dans une royauté dépendante de Dieu en Israël, et l'homme ayant une suprématie sans contrôle à Babylone. Les résultats de toutes ces diverses positions de l'homme et de toutes ses expériences, nous sont donnés dans les Ecritures; puis enfin, en Christ, le dernier Adam, Dieu est pleinement révélé, et Christ, mourant, afin que ce puisse être avec justice, est le chemin qui conduit à Dieu.

Cela n'est pas une spéculation sur ce que Dieu peut être; c'est une *révélation* de ce qu'il est et de ce qu'est le chemin vers lui. Si le christianisme est vrai, voici ce qu'il est: «Puisque, dans la sagesse de Dieu, le monde; par la sagesse, n'a pas connu Dieu, il a plu à Dieu, par la folie de la prédication, de sauver ceux qui croient». Ce ne sont pas les spéculations de l'esprit humain, mais Christ crucifié, aux Juifs, occasion de chute, aux nations, folie; mais pour nous qui sommes sauvés, Christ, la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu. Dieu a fait de la sagesse du monde une folie. Il a choisi les choses folles pour confondre les sages, et les choses faibles et celles qui ne sont pas, pour réduire à néant celles qui sont. Tel a été et tel est le système divin.

W. — Oui, je vois clairement que l'essence même du christianisme comme révélation, est d'apporter la lumière divine dans le courant de ce qui se passe dans ce monde et dans le coeur humain; il montre, non qu'il n'y a point de qualités naturelles aimables, car il y en a, mais qu'avec ou sans elles, l'homme est éloigné de Dieu, que dans sa chair il n'habite point de bien. Si l'on ne juge pas ainsi, c'est que l'on abaisse le niveau moral du bien. Mais, en même temps, le christianisme est une révélation parfaite de l'amour et d'un chemin de justice par la croix, pour que l'homme puisse jouir parfaitement de cet amour. Mais il faut répondre aux objections qu'on nous oppose. Et quand je prends les livres qui les présentent, avec toutes leurs prétentions, je me sens comme enveloppé de l'obscurité du soir. Or, il est difficile d'attraper une chauves-souris qui voltige dans ce qui est son élément.

H. — Ce qu'il faut, dans ce cas, c'est d'introduire la lumière. Devant elle, les chauves-souris s'en vont et rentrent dans leurs ténèbres accoutumées. Ce que ces raisonneurs prennent du christianisme, leur procure une sorte de crépuscule — une sorte de lumière

douteuse; mais leur demeure, c'est les ténèbres. Je parle des principes, bien entendu, et non des hommes.

Ainsi que vous l'avez dit, d'après les Ecritures, Dieu est lumière et il est amour. C'est là son essence. Il n'est pas sainteté, car cela est relatif; il n'est pas justice, non plus, bien qu'il soit saint et juste. Pour être saint, il faut avoir la connaissance du bien et du mal; il en est de même de la justice; or cela, je veux dire le mal, ne peut être en Dieu, dans son essence. Mais la parfaite pureté, la lumière qui manifeste tout, cela il l'est, ainsi que la parfaite activité de la bonté, c'est-à-dire l'amour. Voilà ce que nous disent les Ecritures, et voilà ce qui rend si glorieuse la croix dont vous parliez comme étant le chemin. Là, Dieu rencontre le péché. Mais quelle rencontre merveilleuse! C'est en amour parfait qu'elle a lieu, et cependant en justice et en sainteté parfaites; oui, exaltant même par la croix, cet amour, cette justice et cette sainteté. C'est pourquoi, Jésus dit: «Maintenant, le Fils de l'homme est glorifié», — car il était glorieux pour un homme d'accomplir cette oeuvre, — «et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même, et incontinent il le glorifiera». Dieu n'attendra pas pour glorifier Christ, le déploiement extérieur de la gloire dans le royaume à venir, mais il le glorifiera en lui-même, en lui, Dieu, qui a été glorifié en Christ. Il allait incontinent le recevoir dans la gloire. C'est là, maintenant, la place de l'homme en espérance, dans sa nature et ses affections spirituelles. C'est pourquoi, le chrétien n'est pas du monde, de même que Christ n'en était pas, lui qui était venu du ciel et qui, comme personne divine, bien que sur la terre, était dans le ciel. Cette nature spirituelle peut se manifester ici-bas en mille exercices et dans diverses relations, comme cela eut lieu en Christ d'une manière parfaite, et en nous, hélas! avec un mélange de fautes et de manquements, pour lesquels il y a une ressource en lui; mais dans notre nature et notre position comme chrétiens, nous sommes associés avec Christ dans le ciel.

C'est pourquoi, il est dit: «Jésus, sachant que le Père lui avait mis toutes choses entre les mains, et qu'il était venu de Dieu et s'en allait à Dieu», en présence de ce qu'il était et du lieu où il allait, en présence aussi de la trahison de l'un de ses disciples, du reniement d'un autre et de l'abandon de tous, il prend la place de serviteur pour laver les pieds de ses disciples, afin qu'ils aient *une part avec lui*. Il ne pouvait pas rester avec eux sur cette terre souillée. Aussi, lorsque Pierre demande que le Seigneur lui lave les mains et la tête, outre les pieds qu'il fallait laver à cause des souillures journalières contractées dans la marche à travers ce monde, — Jésus lui dit: «Celui qui est lavé», réellement participant de la nature divine — car, sauf Judas, ils étaient nets par la parole qu'il leur avait annoncée — «celui qui est lavé, n'a besoin que de se laver les pieds; mais il est tout net». Quel tableau de la grâce! Quel témoignage de la part que nous avons avec lui. Et, tandis qu'il nous donne l'assurance que nous possédons vraiment la nature divine (car ici, il parle de l'eau, et non du sang), afin que nous ayons confiance dans la communion avec Dieu, une confiance qui nous élève moralement, il ne permet pas cependant la moindre souillure journalière sur nous, et en cela, nous apprend ce qu'est la grâce.

W. — C'est, en effet, le tableau à la fois le plus touchant et le plus élevé de la grâce du Seigneur.

H. — Si vous examinez la chose de plus près, vous verrez que cela vient après que le témoignage à tous ses droits terrestres a été rendu et a pris fin. Comme Fils de Dieu, il ressuscite Lazare; comme Fils de David acclamé roi d'Israël, il entre à Jérusalem, et quand les Grecs demandent à le voir, il dit: «L'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié», mais alors, il ajoute: Il doit tomber en terre, comme le grain de blé, et mourir. Au treizième chapitre, il montre comment nous avons une part avec lui, quand lui ne peut l'avoir avec nous. Mais remarquez bien ceci: pour que nous soyons réellement élevés, il faut qu'en esprit nous soyons pris hors de ce monde. «Il s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât hors du présent siècle mauvais».

2. Le christianisme et ses bases

H. — La première chose, la chose importante sur laquelle il convient de nous arrêter, est ce que le christianisme professe être. Je dis: professe être, car je n'ai pas à démontrer maintenant qu'il est vrai... On veut adapter le christianisme à la nature humaine, aux hommes, aux progrès de l'homme. On ne veut plus de l'étroitesse de l'ancienne orthodoxie; on abhorre la vérité évangélique, et cependant l'on se dit chrétien. Il est rare, dit-on, que la vérité soit explicite... Or, le christianisme est très explicite. Il ne parle pas, comme quelques-uns le prétendent, de «révélation de Christ», — c'est-à-dire de pensées communiquées par lui, — mais «qui se trouvaient en plus d'une génération avant lui dans des coeurs vivants». Il déclare que le Père a envoyé son Fils pour être le Sauveur du monde. Le christianisme est une religion de faits et qui s'adapte ainsi merveilleusement aux pauvres et aux ignorants. L'évangile, hélas! peut être rejeté, mais il consiste en faits qui conviennent à tout coeur et à toute conscience d'homme. Le christianisme expose des choses profondes, qui, si elles sont reçues, révèlent Dieu d'une manière qui le rend maître du coeur. Mais il les expose simplement, parce que ce qui est connu parfaitement peut être présenté avec simplicité, et Dieu connaît d'une manière parfaite ce qu'il révèle en grâce.

Mais revenons au point sur lequel j'insiste. Le christianisme est une religion composée de faits d'une immense portée; faits qui contiennent des principes de la plus haute importance, mais qui rattachent ces principes à Dieu, comme étant une révélation de lui-même, et ne les rattachent pas aux pensées et aux aspirations de l'homme. Prenons, par exemple, ces passages: «La Parole devint chair et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un Fils unique de la part du Père), pleine de grâce et de vérité... Car la loi a été donnée par Moïse; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ». Et encore: «Je suis sorti d'auprès du Père», dit Jésus, «et je suis venu dans le monde, et de nouveau je laisse le monde, et je m'en vais au Père». Or, il y a là des principes: la loi est mise en contraste avec la grâce et la vérité; mais la première dans des *faits* qui arrivèrent à Sinaï, les dernières dans le *fait* que le Fils de Dieu est venu du ciel dans ce monde.

L'essence et la substance du christianisme est de croire que cette personne, Jésus, était le Christ, était le Fils de Dieu, de croire ces *faits* qu'il affirmait touchant lui-même, ou que ses apôtres après lui ont déclaré être tels, mettant en avant les miracles qu'ils accomplissaient, afin que les hommes crussent. Christ déclare que si les hommes ne le croyaient pas, ils mourraient dans leurs péchés; que celui qui croit au Fils, a la vie éternelle, et que celui qui ne croit pas est déjà condamné. Il déclare que personne n'est descendu du ciel de manière à parler des choses célestes, si ce n'est Celui qui est descendu du ciel, et qu'il parle de ce qu'il connaît et rend témoignage de ce qu'il a vu.

Paul aussi, pour qui, au dire de certains auteurs, l'incarnation était un fait purement spirituel, Paul voit le Juste qui était remonté dans la gloire et entend les paroles de sa bouche, afin d'être, comme il insiste qu'il le fut, un témoin oculaire, et de déclarer, comme tel, qu'en vérité Celui qui n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes, et a été trouvé en figure comme un homme. Bien que son ministère eût principalement pour objet de montrer l'homme (Christ) exalté au ciel avec justice, et celui de Jean, de présenter Dieu descendu en grâce sur la terre, cependant il affirme les mêmes grands faits que tous les autres. Etienne proclame le fait merveilleux qui, dans l'ordre de la révélation, ouvre le chemin au ministère de Paul, le fait qu'il voit le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu.

Prenons d'autres faits constituant les bases du christianisme — l'incarnation, par exemple. Nous trouvons dès le début, et comme fondement de son histoire, que Christ n'est pas né à la manière des hommes, mais qu'il fut conçu du Saint Esprit, et qu'une sainte chose naquit de Marie par cette intervention miraculeuse. Dans ce fait, nous avons un homme sans péché, né de Dieu — un fils d'homme à la vérité, mais un second homme, un dernier Adam. Fait immense, renfermant un principe d'une immense portée mis complètement en lumière par le rejet et la mort de ce Juste (car l'homme, avec toutes ses prétendues révélations, sortant de coeurs vivants, et semblables à celles de Christ (*), n'a pas voulu d'un Sauveur vivant; Jésus a été crucifié et mis à mort par des mains iniques). Ce principe est que l'homme, dans sa nature, est un être pécheur, ruiné sans espérance, incapable de relèvement, et qu'il fallait qu'un nouvel homme fût introduit. Mais alors se présente un nouveau fait. Christ ressuscite; la puissance de la mort est détruite. J'ignore quelle affinité ou quel profond écho de la résurrection se trouve dans les esprits des hommes. Je ne l'ai pas entendu. Il n'a pas atteint le monde de l'histoire. La parole de la résurrection s'est une fois fait entendre aux oreilles d'hommes instruits, de philosophes savants, mais quel écho a répondu? «Quand ils ouïrent parler de la résurrection des morts, les uns s'en moquaient;» quelques autres, heureusement attirés par cette voix étrange qui parlait de résurrection à l'homme destiné à mourir, dirent: «Nous t'entendrons encore sur ce sujet».

(*) L'auteur fait allusion à ce passage d'un écrivain rationaliste: «Les affections spirituelles et les raisonnements métaphysiques nous défendent de borner des révélations telles que celles de Christ au premier demi-siècle de notre ère, et montrent qu'au moins des affinités de notre foi existaient dans les esprits des hommes avant le christianisme, et se sont répercutées comme d'écho en écho dans les coeurs vivants en plus d'une génération».

La mort! Ah! l'écho de ce mot se répercute de toutes parts. Mais que dis-je? La mort, n'a pas besoin d'écho. Sa propre voix résonne à notre droite et à notre gauche chaque moment l'apporte à nos oreilles. Elle dit: Qui peut échapper à mon étreinte? Qui dira ce qui m'a introduite dans le monde? Qui pourra s'arracher à ma main? Paul a-t-il tort en disant que c'est le péché qui a fait peser sur l'homme ma puissance terrifiante? Qui peut dire où je conduis ceux sur lesquels j'ai étendu ma main? Est-ce pour paraître en jugement? Où est-ce? Quel est l'homme sorti de mon domaine pour venir le dire?

Telle est la voix de la mort. Quelles affinités existant dans les esprits des hommes viendront ici à mon aide? Quels coeurs vivants me diront plus que je ne sais? Comme moi, tous craignent ou espèrent. La mort les rend aussi sérieux que moi, Si Christ est mon Dieu, la mort m'est un gain; c'est le plus heureux moment de la vie: c'est déloger pour être avec lui. Mais sinon, lequel de ces prétendus révélateurs a jamais fait connaître ce qui est au delà de la tombe? Espérer? Oui, depuis que le christianisme est apparu, ceux mêmes qui ne croient pas le peuvent. Mais la résurrection va plus loin qu'une espérance. Elle détruit entièrement la puissance de la mort. Ce qui vint par le premier Adam est détruit par le second et introduit l'homme dans la gloire,

La résurrection est donc un fait d'une portée immense; en elle se trouvent des vérités et des principes glorieux: la puissance de la vie divine supérieure à la mort; l'acceptation de l'homme devant Dieu dans un état entièrement nouveau, exposée largement par les apôtres et spécialement par Paul; tout cela découle d'un fait, d'un simple fait, mais, je le répète, d'une porte immense. Dieu devenu un homme; le Fils de Dieu personnellement révélé comme homme sur la terre et mourant sur la croix, puis triomphant de la mort, ressuscitant et montant au ciel comme homme dans un corps spirituel et glorifié, assurant à ceux qui croient en lui qu'ils seront avec lui et semblables à lui, voilà des faits, et si le christianisme est vrai, des faits devant lesquels c'est un non-sens de parler «d'affinités avec notre foi, existant dans les esprits des hommes avant le christianisme, et répercutées comme par un écho puissant en plus d'une génération dans les coeurs vivants».

Qu'il y ait eu auparavant des aspirations dans les coeurs des hommes, au milieu du triste état moral du monde, personne ne le conteste. Il y avait aussi, avant Christ, des prophéties qui, au sein d'un peuple choisi, maintenaient vivante l'espérance de quelque chose de meilleur. Tout chrétien croit aussi que ces faits, dont j'ai parlé, avec les principes de grâce et de vérité qu'ils renferment, sont reçus depuis lors, avec plus ou moins de profondeur, dans plusieurs coeurs vivants et y trouvent un écho. Mais les prophéties n'étaient pas la chose prophétisée, les aspirations n'étaient pas la réponse divine qui les satisfait et au delà. Et, dans le coeur du croyant, l'écho n'est pas, il le sait bien, le fait qui l'a réveillé — le son céleste auquel répondent ses louanges. Il y a dans le croyant une vivante réalisation de tous ces faits, une vraie affinité, parce qu'il est participant de la nature divine. Dieu est amour et le croyant aime; Dieu est saint, le croyant participe à sa sainteté; Christ est glorifié, le croyant lui sera semblable, et s'efforce dès maintenant à lui ressembler spirituellement. Mais la personne de Christ, sa mort, sa résurrection, restent des faits grands et immuables.

Le croyant sait que le Fils de Dieu est venu il sait que le Père a envoyé le Fils; que Christ est une personne descendue du ciel; de sorte qu'il pouvait révéler les choses du ciel — c'est autre chose que des aspirations. Le croyant sait que Christ nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous; qu'il paraît pour nous devant la face de Dieu; que nous avons par lui le pardon des péchés, que le salut n'est en aucun autre; il sait que, si Christ était Dieu sur la terre, la Parole faite chair, il est l'Homme dans le ciel. Il peut y avoir, dans les esprits des hommes, des effets produits par ces faits glorieux, qui amènent l'âme à éprouver des sentiments qui leur sont appropriés; il peut aussi y avoir d'obscuras aspirations vers quelque chose de meilleur; mais une révélation, le Fils de Dieu venant dans le monde et faisant naître ces sentiments et répondant à ces aspirations, c'est une autre chose.

Christ, sans doute, révélait la grâce et la vérité — choses infiniment précieuses. Mais le christianisme repose sur ce qu'il était, sur ce qu'il a souffert et sur sa résurrection. Si ces choses ne sont pas vraies, notre foi est vaine, nous sommes encore dans nos péchés, et, comme Paul le dit, lui et les autres apôtres étaient de faux témoins de Dieu. Il avait vu lui-même le Seigneur après sa résurrection et il pouvait en appeler, non seulement aux douze, mais à des centaines d'autres témoins oculaires. Les apôtres devaient être les témoins de la résurrection. Quelles affinités peut-il y avoir avec ce fait dans l'esprit de l'homme? D'une manière si cachée qu'on le fasse, de quelque manière que l'on parle de révélations intérieures de Christ dans les cœurs avant sa venue, d'une beauté morale que l'on trouverait hors de lui, placer le christianisme sur ce terrain, c'est le nier, car si le christianisme consiste, comme cela est, en effet, dans les grands faits que j'ai mentionnés, il n'y a pas, et il ne saurait y avoir, dans l'esprit de l'homme d'affinité avec le christianisme comme tel. Parler d'affinité avec la résurrection est un non-sens, si la résurrection est rapportée comme un fait sur lequel se base une vérité morale. Mes pensées à l'égard de Dieu ne sont pas Dieu personnellement incarné. Le fait que je suis mort au péché et vivant à Dieu, n'est pas la même chose que le Fils de Dieu passant effectivement par la mort et la résurrection, afin que je sois tel. L'un est une vérité relative à mon état; l'autre est le fait duquel découle cette vérité.

Le christianisme de la Bible et de l'Eglise universelle est une religion basée sur des faits divins, quelles qu'aient été les discussions touchant les doctrines. Nul homme sincère ne lira la Bible sans voir que les hommes qui présentent le christianisme, ceux qui en ont été les premiers promoteurs, s'appuient tous sur ces faits, se déclarent souvent eux-mêmes avoir été les témoins oculaires de plusieurs, et font reposer le christianisme sur ces faits. Il est impossible de lire le Nouveau Testament, les références quant à l'origine du christianisme dans les écrits des pères, des hérétiques, des ennemis ou des païens, sans voir qu'il reposait sur une série de faits que les chrétiens alléguaient et croyaient être surnaturels et divins, et que leurs adversaires niaient, sauf celui de la croix. Ils ne niaient pas les miracles, mais cherchaient à les expliquer.

Si le christianisme n'est pas une religion de Dieu, y en a-t-il une? Si non, où sommes-nous? où allons-nous? Prenons le caractère de la révélation de ces faits, que trouvons-nous? «Celui qui a reçu son témoignage a scellé que Dieu est vrai». Non pas simplement que ce qui est dit

est la vérité, mais il a reconnu que Dieu est vrai comme il a parlé; «car celui que Dieu a envoyé parle les paroles de Dieu». Jean, qui parlait comme prophète, dit encore: «Celui qui est de la terre, est de la terre, et parle comme étant de la terre. Celui qui vient du ciel, est au-dessus de tous, et de ce qu'il a vu et entendu, de cela il rend témoignage, et personne ne reçoit son témoignage;» et Christ lui-même dit aussi: «Celui qui est de Dieu, entend les paroles de Dieu» (Jean 8: 47). Et encore: Il était cette «vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée». Le Nouveau Testament tout entier présente le témoignage de Christ comme un témoignage directement divin; non pas les pensées ou les aspirations du coeur humain, mais les paroles de Dieu, de Celui qui pouvait dire ce qui était dans le ciel (après lequel l'homme avait peut-être d'obscures aspirations); mais lui était descendu du ciel, et ainsi il parlait de ce qu'il y avait vu et entendu, de ce qu'il connaissait. D'une manière différente, le Saint Esprit a fait la même chose dans les apôtres. Ils ne présentaient pas ce qui surgit dans l'esprit de l'homme, mais une claire révélation de la part de Dieu, parce que l'esprit de l'homme — l'histoire le prouve avec évidence — ne peut arriver à connaître la vérité et Dieu. «Le monde, par la sagesse, n'a pas connu Dieu, et il a plu à Dieu, par la folie de la prédication, de sauver ceux qui croient...» Telle est la forme sous laquelle le christianisme se présente. S'il est faux, il est une horrible imposture, et cependant une imposture d'une telle perfection que rien ne lui est semblable dans le monde, pour révéler tout ce qui est dans l'homme et tout ce qui est en Dieu! Que quelqu'un montre, s'il le peut, quoi que ce soit qui y ressemble. Otez le christianisme, et qu'avez-vous comme révélation? Dans tout ce que les païens ont pu nous donner, quel est le meilleur? Ils ont dû reconnaître, désespérant de toute autre chose, que s'il y avait pour l'homme une délivrance morale possible, ce ne pouvait être que par une révélation: l'a philosophie païenne la plus élevée tenait pour impossible que le Dieu suprême pût communiquer directement avec une créature ou avec la création. Le fait capital du christianisme, celui qui est à sa base, c'est que Dieu lui-même est devenu un homme. Dieu ne craint pas de compromettre son nom. Il est Dieu toujours et partout, et jamais plus que lorsqu'il est un homme, car il est l'amour parfait.

3. Le christianisme et les besoins de l'homme

H. — Quoi que fasse l'homme, la vérité et le bien existent, au moins en Dieu, et quand l'homme a montré jusqu'où peuvent aller la dépravation de sa nature et de sa volonté, et sa révolte contre Dieu, il y a, sous l'action de la lumière divine, une réaction de la conscience naturelle, au moins aussi longtemps que l'homme ne sera pas livré, comme le dit l'Écriture, à cette énergie d'erreur qui lui fera croire le mensonge.

Il existe dans l'homme un instinct qui lui fait sentir et lui découvre qu'il y a un Dieu, et que ce Dieu est et doit être bon. Sous cette influence, il se révolte contre ce qui choque sa conscience, d'ailleurs éclairée par le christianisme. D'une manière générale, il désire s'adresser à Dieu, et il l'invoque parce qu'il a appris que Dieu est bon. Il sent qu'un Dieu mauvais ou qui ne s'inquiéterait pas de lui, et une révélation qui ne serait qu'imposture et fausseté ne peuvent procurer aucune consolation.

Je ne veux pas dire qu'un homme puisse faire bien sans la grâce, mais il y a une conscience naturelle qui pénètre ce qui n'est pas droit et qui a besoin de vérité et de grâce, — qui voit au moins que le contraire ne convient pas à Dieu. Elle veut, dans une révélation, quelque chose de plus sûr qu'une production de l'esprit humain, autre chose qu'une simple histoire de la monarchie des Hébreux, et plus qu'une inspiration peut-être un peu supérieure à celle d'un grand poète, et sur laquelle les savants peuvent exercer leur critique. Une semblable vue de la révélation pourra satisfaire certains théologiens et philosophes, mais ne saurait répondre aux besoins de l'âme dans la vie de chaque jour. Cela ne convient point aux simples et aux ignorants, et s'ils viennent à recevoir de telles idées, elles ne servent qu'à faire d'eux des incrédules pleins de suffisance, débitant ce qu'ils ont lu ou entendu et se croyant sages, parce qu'ils peuvent avancer un certain nombre d'objections contre ce qui est bon et salutaire à l'âme. Tout cela ne procure ni aide, ni force à personne.

J'ai toujours remarqué que les incrédules peuvent bien jeter des doutes sur plusieurs choses, — rien d'étonnant à cela, — mais ils ne donnent rien de positif; ils ne sauraient présenter à l'âme avec certitude une seule vérité. La parole de Dieu, au contraire, nous présente plusieurs vérités certaines. Elle ne jette le doute sur rien. Elle n'en a pas besoin, car elle possède la vérité, et ce qu'elle donne est positif. Voilà une immense différence qui caractérise moralement l'un et l'autre côté. Quand les incrédules parlent de l'amour et de la recherche de la vérité, ils ne vont jamais plus loin que Pilate, qui disait: «Qu'est-ce que la vérité?» Ils n'arrivent jamais à posséder avec certitude une vérité; tout ce qu'ils font, c'est de jeter des doutes sur ce que les autres croient. Ils professent chercher la vérité et être toujours prêts à la recevoir, parce qu'ils ne l'ont jamais possédée.

W. — Vous parliez des besoins de l'âme, pensez-vous qu'ils existent chez la généralité des hommes?

H. — Je crois que partout il y a des besoins cachés. Ce sont les désirs ardents d'une âme dont les capacités vont au delà de la sphère dans laquelle elle est emprisonnée. Ces aspirations se montrent rarement au milieu du labeur et des dissipations de la vie, mais, en certaines occasions, elles se font jour à travers la foule désordonnée de pensées qui, dans une existence affairée et remplie de soucis, encombrant les avenues de l'âme et en peuplent l'intérieur. Mais ce n'est pas de cela que je veux parler maintenant.

Je pense que la masse des pauvres et des ignorants a plus de réalité dans ses pensées que les raisonneurs, et qu'ils voient avec plus de justesse le vrai caractère des choses. Cela provient du fait même de leurs occupations et de leurs labeurs. Ils travaillent pour vivre: or c'est là actuellement l'ordre voulu de Dieu. Ce qu'ils ont en dehors de leur travail doit être réel; la spéculation n'y a point de place. Ils peuvent ignorer qu'il y ait une révélation, mais s'ils savent qu'il y en a une, il faut pour eux qu'elle vienne de Dieu, que ce soit Dieu lui-même qui leur parle. S'ils ont pour divinités Diane et Jupiter, ce sont pour eux des êtres réels. S'ils sont sous la loi de Moïse, ils ne la spiritualiseront pas en tout, comme Philon et ses modernes imitateurs. Ils la prendront telle que Moïse l'a donnée, ou ne la recevront pas du tout. S'ils sont idolâtres, ils le seront de bonne foi.

Mais si, une fois, le scepticisme s'est répandu et a envahi les masses, alors non seulement la religion, mais l'état aussi, et par là j'entends la société, sont près de leur fin. Quand l'homme met en question les sanctions de la vie sociale, quand a disparu la divine et toujours vivante puissance de la foi, elle qui tient l'homme assujéti à quelque chose de supérieur à lui-même, quand ce qui lie l'homme à son semblable n'existe plus, alors le moi seul domine, non d'une manière inconsciente, mais ouvertement.

Il se rencontrera peut-être un petit nombre d'esprits qui spéculeront sur ce qu'il peut y avoir de vrai et qui chercheront à en tirer quelques notions raffinées, mais la masse restera indifférente à tout. De là s'ensuivra le despotisme ou l'anarchie. Combien d'années l'empire romain survécut-il à Lucien, dont les écrits n'étaient qu'un signe des temps? Combien dura la monarchie française après les encyclopédistes? Après la chute de Rome, le christianisme se trouva là comme un frein, maintenant je ne vois pas ce qui pourrait l'être, sauf la fidélité de Dieu et le Seigneur lui-même venant du ciel.

J'admets que tout cela ne prouve pas que quelque chose soit vrai, mais cela prouve qu'il y a dans la foi une puissance morale, et que l'absence de foi est la destruction de la société. La foi des masses n'est donc pas une pure spéculation.

W. — Etes-vous donc de ceux qui regardent la religion comme ayant pour but de maintenir la société?

H. — Dieu m'en garde. Pour moi, la révélation divine a pour objet de mettre, par grâce, une âme immortelle en communication avec la source éternelle de la félicité, de la lumière, de l'amour, c'est-à-dire avec Dieu lui-même. Elle doit en même temps renfermer des révélations très importantes, nécessaires pour l'existence ou le plein développement de cette relation de l'âme avec Dieu. Et, en effet, nous y trouvons Dieu manifesté en chair, les relations entre le Père, le Fils et le Saint Esprit, sans lesquelles il est impossible à l'homme d'être ainsi rattaché à Dieu, et, en outre, l'Eglise unie à Christ. Ce sont là des sujets dans lesquels je ne puis entrer maintenant, mais qui doivent entrer dans la révélation, puisque, étant révélés, ils nous donnent les liens conscients d'une union avec ce qui est divin, et développent des affections divines dans la relation où ils nous placent.

L'esprit de l'homme ne peut pas aller au delà de sa propre sphère. Il n'est pas Dieu, et s'il doit être réellement élevé au delà de ce qu'il est en lui-même, ce ne peut être que par quelque chose qui est en dehors et au-dessus de lui, c'est-à-dire qu'il doit avoir une révélation positive de ce qui n'est pas dans la sphère de ses propres conceptions. L'homme peut développer les facultés de son âme, il peut, par l'imagination, créer dans les limites de ces facultés, mais selon la nature même des choses, il ne peut par lui-même aller au delà de ce qu'il est. Un grand écrivain peut présenter, dans une suite de tableaux, les divers caractères de l'homme sous les formes variées qui se manifestent dans les différentes positions où il est placé, depuis la plus élevée jusqu'à la plus basse, et le faire avec une vérité qui intéresse de la manière la plus vive les esprits inférieurs au sien, et qui ne pourraient arriver par eux-mêmes à de telles conceptions; mais c'est toujours et ce doit être l'esprit humain si mouvant dans la sphère qui

lui appartient, sans quoi ce ne serait plus l'esprit de l'homme. La conséquence en est que, bien que les esprits inférieurs puissent ainsi être élevés au-dessus de *leur niveau*, ils sont satisfaits avec ce qui est de l'homme, et, de fait, Dieu étant exclu, ils sont tenus au-dessous de ce qu'ils pourraient être.

La poésie est un effort de l'esprit humain pour créer, par l'imagination, une sphère en dehors et au-dessus du matérialisme, et c'est ce que la foi donne par des réalités. Mais la poésie ne peut s'élever au-dessus du niveau de sa source, quelque puissance qu'elle acquière en coulant dans des canaux secrets, où elle ne risque pas de se perdre par un contact ouvert avec le monde. En fin de compte, elle descend au niveau vers lequel tend toute nature humaine, puis s'arrête pour ne plus s'élever. Elle peut servir à un certain développement de l'esprit, mais c'est tout.

W. — On parle cependant de l'inspiration des poètes, ou même de celle d'hommes ordinaires placés sous quelque influence heureuse ou religieuse.

H. — On confond souvent, dans le langage et dans la pensée, les termes «révélation» et «inspiration». On peut employer ce dernier d'une manière figurée, pour indiquer l'effort que fait l'esprit humain pour s'élever au-dessus des banalités de la vie, mais, comme c'est ordinairement le cas, il désigne la puissance instrumentale par laquelle Dieu communique à l'esprit humain des vérités inconnues. La «révélation» est une chose tout à fait différente, dont l'inspiration, dans son sens le plus élevé, n'est que la forme ou l'instrument (car elle est les deux). La révélation est la présentation effective à notre esprit, d'un objet, d'une vérité ou d'un fait qui ne saurait être connu autrement. J'entre ainsi en possession de quelque chose que je n'ai pas et que je ne puis acquérir d'une autre manière. Quant à la volonté ou aux qualités morales ou spirituelles, l'esprit peut ou non être capable de discerner ou d'apprécier ce qui est révélé. C'est une question théologique, très importante, mais qui sort de notre sujet actuel. La révélation est la déclaration, la proclamation effective de vérités qui, sans elle, seraient inconnues; souvent de vérités qui ne *pourraient* être connues autrement, et, quelquefois, de vérités qui ne pourraient l'être dans la condition actuelle des individus.

Il y a une autre erreur morale d'une immense portée. On dit que c'est par la puissance intérieure que l'homme s'élève dans l'échelle morale de l'être. La puissance dans l'homme se limite à ce qu'il est. Il ne peut aller au delà. Un gland peut devenir un chêne, mais de sa nature, il ne sera jamais qu'un chêne. La puissance par laquelle un homme se développe n'est pas même ce qui l'élève réellement. De plus, pour l'homme se soulève une autre question, un chêne n'est pas une chose corrompue et déchu. «Je puis faire tout ce qui appartient à l'homme», a dit quelqu'un; «celui qui peut faire plus, n'est pas un homme». Il y a une limite à la puissance de l'homme. Mais s'il m'est permis de citer quelqu'un qui, parmi les hommes, eut à peine son pareil, je trouve plus. Je dirai seulement qu'il prétendait avoir plus, en laissant l'histoire et les faits en juger. «Je puis toutes choses», disait-il, «en celui qui me fortifie». Nous voyons là une autre source de force, une source divine, qui portait Paul moralement au delà de l'homme.

Mais je désire vous expliquer plus distinctement le principe auquel je fais allusion. Un être dépendant (or une créature est ou dépendante ou rebelle, et peut être l'un et l'autre à la fois), un être dépendant s'élève par ses besoins et non par ses facultés. Par celles-ci, il peut se développer, mais non s'élever. Mais si j'ai quelque besoin, ce qui n'est pas avoir de la puissance, et qu'il y ait en dehors de moi une chose qui puisse répondre à ce besoin, j'apprends à la connaître, je l'apprécie, non par quelque puissance que j'aie, mais par la dépendance où je suis de ce qui satisfait à mon besoin. Avoir faim n'est pas de la puissance, mais la faim jouit de la nourriture qui donne la force et se l'approprie. Etre faible et le sentir, n'est pas de la puissance, mais quand mon corps languissant s'appuie sur quelqu'un de fort qui le soutient doucement, ma faiblesse me fait connaître ce que c'est que la force. Il y a plus: j'apprends, en étant ainsi soutenu, ce qu'est la bonté, la patience, le support, la bonne volonté, l'aide, la persévérance à soulager. Je fais l'expérience d'une force indépendante qui convient à ma faiblesse et qui s'y accommode. Je connais sa capacité pour soutenir ce qui est hors d'elle-même, et cela n'est pas ma propre puissance s'élevant par un développement intérieur, une puissance se suffisant à elle-même. Il y a là l'amour.

Or cette relation entre mes besoins et ce qui y répond chez un autre, est le lien entre ma nature et toutes les qualités de la nature de celui sur lequel je m'appuie et qui supplée à ces besoins. Je connais ses qualités par la manière dont il répond à leur absence chez moi, à mon manque de puissance. C'est aussi un lien moral. Par là je connais l'amour et tout le déploiement de la bonté; je n'aurais jamais cette connaissance, si la puissance était en moi.

L'exaltation de ce qui est humain en soi est la perte positive de ce qui est divin; c'est une perte infinie. Il y a une profondeur morale immense dans la parole de l'apôtre: «Quand je suis faible, alors je suis fort». Et plus je possède Dieu, et plus je le possède sans réserve, plus je gagne. Tout est à moi, mais le moi est détruit. Ce n'est cependant pas que je cesse d'exister ou de jouir. Il ne s'agit ni de l'anéantissement en Dieu du bouddhiste, ni de l'absorption panthéiste dans l'essence divine. Je ne cesse pas d'avoir conscience de moi-même, et je l'aurai toujours, mais c'est un moi qui ne pense pas à lui-même, mais à Dieu, en qui il trouve son plaisir.

C'est une perfection merveilleuse, un délice absolu que l'on trouve en ce qui est parfait, mais parfait en dehors de nous, de sorte que le moi est moralement annulé, quoiqu'il soit toujours là personnellement pour jouir. Actuellement, c'est en partie encore un désir, bien qu'il y ait jouissance, plus tard, pour ceux qui le possèdent, ce sera un bonheur parfait, face à face avec Celui qui en est la source.

Dieu seul se suffit à lui-même, et par conséquent ne se cherche pas lui-même, car cela provient de ce que l'on n'est pas satisfait et que l'on ne se suffit point. En dehors de Lui, se suffire à soi-même est de l'orgueil, c'est être satisfait de la misère et, en soi, c'est un péché; la dépendance, voilà la place juste, convenable, sainte, aimable et excellente. Vouloir être indépendant, à moins d'être Dieu, c'est une folie, une stupidité, un mensonge; oui, c'est vivre dans un mensonge. Si nous sommes Dieu, nous seuls le sommes, ou nous ne le sommes pas du tout. Cependant, suivant l'enseignement chrétien, nous sommes faits participants de la

nature divine, afin que nous ayons la plus entière capacité de jouir; mais, pour cette raison même, Dieu étant parfaitement révélé, nous avons de lui une connaissance qui fait que nous trouvons un délice parfait dans son infinie excellence. Notre dépendance découle ainsi de l'amour à cause de cette excellence et, dans notre état normal, nous y trouvons un bonheur sans mélange. La relation entre l'amour et le caractère à la fois dépendant et parfaitement objectif de la vie divine, est surtout développée dans les écrits de Jean, particulièrement dans son épître. C'est essentiellement ce qui en fait la profondeur et la beauté, et pour qui n'a pas saisi l'objet de l'épître, parce qu'il ne le possède pas, c'est ce qui en fait la difficulté et lui donne un caractère mystique en apparence.

C'est aussi ce qui fait que la Trinité trouve dans l'âme une place si sûre et si parfaite. Je ne donne pas cela comme une preuve, bien que la jouissance réelle et actuelle d'une chose prouve au cœur qu'elle est vraie. Dans le Père, j'ai la Déité absolue dans sa propre perfection intrinsèque et permanente. Dans le Fils, je trouve ce qui est divin, avec la même perfection que dans le Père, sans quoi Dieu ne me serait pas révélé, mais ce qui est divin manifesté dans un homme, déployé pleinement dans tout ce qui est humain mais en dehors du péché, de manière à être non seulement approprié à l'homme, mais à être saisi par l'homme, si moralement il en est capable. *Toute la plénitude* de la Déité habite en Lui corporellement, en même temps qu'il est avec Dieu dans la relation personnelle de Fils. Et enfin, le Saint Esprit, outre le fait qu'il me donne une vie venant de Dieu et me rend ainsi participant de la nature divine, est en moi la puissance (moralement, aussi bien que par la faculté de comprendre) par laquelle je saisis ce qu'est la communion avec Dieu, avec le Père et le Fils, et par laquelle j'entre dans cette communion. Tandis que cette présence du Saint Esprit m'assure dans ma faiblesse, de la vérité et de la pureté de la communion avec Dieu, parce que toute inconséquence l'attriste; et, dans ce cas, il agit dans la conscience par la révélation de ce qu'est Dieu, bien qu'alors je ne sois pas en communion.

La vie éternelle

1 Jean 1: 1, 2 - ME 1888 page 457

L'épître de Jean nous présente la vie éternelle, manifestée en Jésus, et qui nous a été communiquée — la vie qui était auprès du Père et qui est dans le Fils. Cette vie est si précieuse, manifestée comme elle l'est dans la personne de Jésus, que l'épître de Jean a, sous ce rapport, un charme tout particulier. Quand je tourne les yeux vers Jésus, et que je contemple toute son obéissance, sa pureté, sa grâce, sa tendresse, sa patience, soit dévouement, sa sainteté, son amour, l'absence complète chez lui de toute recherche de soi-même, je puis dire: c'est là *ma* vie.

C'est une grâce incommensurable. Il se peut que cette vie soit obscurcie en moi, mais il n'en est pas moins vrai que c'est ma vie. Combien j'en jouis quand je la contemple ainsi, et combien je bénis Dieu de me l'avoir donnée! Quel repos pour l'âme, quelle joie pure pour le cœur! En même temps, Jésus lui-même est l'objet de mes affections, et toutes mes affections sont formées d'après ce saint objet. Et cela est moralement d'une grande importance, parce que c'est en *lui*, et non en moi-même, que je me réjouis et que je prends mes délices.

La loi *promettait* la vie en suite de l'obéissance, mais la vie est *venue* dans la personne de Jésus, la vie dans toute sa perfection divine, dans sa manifestation humaine. Oh! combien est précieuse cette vérité, que cette vie, telle qu'elle était auprès du Père, telle qu'elle était en Jésus, nous a été donnée! Dans quelles relations elle nous place, par la puissance du Saint Esprit, avec le Père et avec le Fils lui-même!

La vie a été manifestée. Nous n'avons donc plus à la chercher, à tâtonner après elle dans les ténèbres, à explorer à l'aventure, afin de la trouver, le vague ou l'obscurité de nos propres cœurs, à travailler péniblement sans fruit sous la loi, pour l'obtenir. Nous la voyons: elle est révélée, elle est là, en Jésus Christ. Celui qui possède *Christ*, possède cette *vie*.

Or comme cette vie est le Fils, on ne peut la connaître sans connaître le Fils, c'est-à-dire ce qu'il est, sans entrer dans ses pensées et ses sentiments; autrement, il n'est pas réellement connu. C'est ainsi que l'on a communion avec lui, avec le Fils, Quel fait précieux! Entrer dans les pensées — toutes les pensées — et dans les sentiments du Fils de Dieu, venu ici-bas en grâce, le faire en communion avec lui, c'est-à-dire non seulement en connaissant ces pensées et ces sentiments, mais en les partageant avec lui, — en effet, c'est là la vie.

Mais on ne peut avoir le Fils sans avoir le Père. Celui qui a vu le Fils a vu le Père, et, par conséquent, celui qui a communion avec le Fils, a aussi communion avec le Père, car les pensées et les sentiments du Père et du Fils sont les mêmes. Il est dans le Père, et le Père est en lui. Nous avons donc communion avec le Père. Et cela est vrai aussi à un autre point de vue. Nous savons que le Père trouve toutes ses délices dans le Fils. Or, en nous révélant le Fils, il nous a donné de trouver aussi nos délices en lui, tout faibles que nous sommes. Je sais, quand

je trouve mes délices en Jésus — dans son obéissance, dans son amour pour son Père et pour nous, dans son oeil simple et son coeur entièrement dévoué, — je sais que j'ai les mêmes sentiments et les mêmes pensées que le Père. Par le fait que le Père trouve et ne peut que trouver ses délices en Celui en qui j'ai trouvé les miennes, j'ai communion avec le Père. Il en est ainsi du Fils dans la connaissance du Père. Tout cela découle, à l'un ou l'autre point de vue, de la personne du Fils. En cela, notre joie est accomplie. Que pouvons-nous avoir de plus que le Père et le Fils? Quel bonheur plus parfait peut-il y avoir que la communauté de pensées, de sentiments, de jouissances et de communion avec le Père et le Fils, en tirant toute notre joie d'eux-mêmes?

Si cela nous semble difficile à croire, rappelons-nous qu'en vérité il ne saurait en être autrement, car, dans la vie de Christ, le Saint Esprit est la source de mes pensées, de mes sentiments, de ma communion, et qu'il ne saurait me donner des pensées différentes de celles du Père et du Fils. Dans leur nature, elles doivent être les mêmes. Dire que ce sont des pensées *adorables* est dans la nature même des choses, et ne fait que les rendre plus précieuses. Dire qu'elles sont *faibles* et souvent entravées, tandis que celles du Père et du Fils sont divines et parfaites, c'est dire que le Père et le Fils sont Dieu, et nous de faibles créatures. Personne ne songera à le nier. Mais si l'Esprit Saint est la source de nos pensées, elles sont en nature et en fait les mêmes que celles du Père et du Fils.

L'Evangile de la gloire (Darby J.N.)

2 Corinthiens 3 - ME 1888 page 466

L'apôtre établit ici un grand fait, c'est qu'il n'y a plus maintenant aucun voile sur la gloire de Dieu et que, si ce voile existe encore, il ne peut être que sur nos coeurs. Vérité solennelle! toute la gloire, tout ce que Dieu est, resplendit sans voile dans la face de Jésus; le voile n'est plus que sur l'homme pécheur. C'est ce qu'on trouve au chapitre 4 de cette épître; «Et si aussi notre évangile et voilé, il est voilé en ceux qui périssent, en lesquels le Dieu de ce siècle a aveuglé les pensées des incrédules, pour que la lumière de l'évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne resplendit pas pour eux». Si la gloire de Christ vous est cachée, c'est que le voile est sur vos coeurs, car la gloire du Seigneur, la gloire de Dieu, révélée en Christ, peut être contemplée à face découverte (2 Corinthiens 3: 18).

Le chapitre que nous avons sous les yeux, nous montre ce qu'est le chrétien, quelle est sa position dans ce monde, et comment il la possède, tout cela en contraste avec la loi. On mettait en question l'apostolat de Paul parmi les Corinthiens; on alléguait qu'il n'était pas l'un des douze. Cette hostilité l'avait contraint, au chapitre précédent, de parler un peu de lui-même. Les Corinthiens avaient auparavant mal, ensuite mieux marché, et l'apôtre pouvait leur dire dans cette seconde épître: «Notre bouche est ouverte pour vous, ô Corinthiens! notre coeur s'est élargi» (6: 11). Il leur avait donné plusieurs signes de son apostolat, mais, au fond, cela n'était pas nécessaire. Avait-il besoin, comme quelques-uns (et comme nous aujourd'hui), de lettres de recommandation pour eux, ou de leur part? N'étaient-ils pas eux-mêmes sa lettre, connue et lue de tous les hommes? Ils étaient les témoins de la réalité de son ministère, car «ils étaient manifestés comme étant la lettre de Christ, dressée par le ministère de Paul, écrite non avec de l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur les tables de chair du coeur».

Voilà donc ce qu'est le chrétien: un homme dans lequel le monde peut lire Christ, parce que Christ a été écrit sur son coeur par le Saint Esprit. Ce passage, remarquez-le, ne dit pas qu'il *doive* en être ainsi, mais qu'il en est ainsi, soit que le chrétien marche ou ne marche pas de manière à le *manifeste*. Un enfant reste un enfant, qu'il agisse ou n'agisse pas selon sa relation. Le chrétien est l'épître de Christ destinée à être lue de tous les hommes: il l'est aussi réellement que les tables de pierre ayant la loi gravée sur elles; mais il faut qu'il réalise ces choses, et de plus, qu'il y croisse. Contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, il est transformé en la même image, mais progressivement; c'est «de gloire en gloire» et «par l'Esprit» Tel est le christianisme en contraste avec la loi. La loi montre ce que doit être un enfant d'Adam; le chrétien est l'épître vivante de Christ. L'Esprit Saint grave Christ sur nos coeurs, puis Christ est manifesté dans nos vies.

Le contraste entre la loi et l'évangile est aussi grand que possible. Paul appelle la première le ministère de la mort et de la condamnation, l'autre le ministère de l'Esprit et de la justice.

Examinons ce point. La première fois que Moïse reçut les tables de pierre et descendit de la montagne, la gloire de son visage n'est pas mentionnée. Jamais les premières tables ne furent apportées par lui dans le camp. Quand il apprit la conduite d'Israël, il plaida avec Dieu pour l'amour de son grand nom, et cela, au moment où Dieu offrait de détruire ce peuple et de faire de Moïse une grande nation; mais lorsqu'il s'approcha du camp et vit le veau et les danses, il jeta de ses mains les tables et les brisa au pied de la montagne. Comment aurait-il pu apporter la loi de Dieu au milieu d'un peuple qui en violait le premier commandement? Alors Moïse intercède auprès de l'Eternel au sujet de son gouvernement à leur égard, et l'Eternel pardonne le péché du peuple; mais Moïse ne pouvait faire l'expiation pour eux, aussi sont-ils de nouveau placés sous la loi et sous cette terrible condition: «Celui qui aura péché, mourra». Moïse prend avec lui deux autres tables, comme les premières, et monte vers Dieu. Enhardi par la condescendance de l'Eternel, il demande à voir Sa gloire. Dieu ne peut lui accorder cela, mais fait passer toute Sa bonté devant lui, en proclamant Sa grâce en gouvernement, puis place de nouveau le peuple sous la loi. Moïse aurait désiré faire lui-même l'expiation pour Israël; en vain, car Dieu proclamait qu'il était Celui «qui ne tient nullement le coupable pour innocent» (Exode 34: 7). Les rapports de Moïse avec Dieu font resplendir son visage, et lorsqu'il descend vers le peuple, celui-ci ne peut même supporter le reflet de la gloire divine, en sorte que Moïse met un voile sur sa face.

L'entretien du législateur avec Dieu, nous apprend la miséricorde de Dieu dans ses voies envers son peuple, mais nous n'y trouvons pas une expiation parfaite pour leurs péchés. Dès le début de l'histoire de l'homme, même dans le jardin d'Eden, Dieu avait promis un libérateur; mais un seul pouvait faire l'expiation. Dans cette belle révélation de la bonté de Dieu à Moïse, il manque un point fondamental, la justification du coupable. Israël coupable demande que Moïse mette un voile sur son visage et «jusqu'à aujourd'hui le voile est sur leurs coeurs; mais quand il se tournera vers le Seigneur, le voile sera ôté». La loi ne pouvait que faire pressentir, sous les sacrifices, le seul Agneau parfait, et Israël ne pouvait contempler celui qui représentait ces types, mais le voile est ôté en Christ. Il n'y a plus aucun voile sur les pensées de Dieu à notre égard, quoique le Dieu de ce monde puisse encore l'étendre et le maintenir, sur le coeur des hommes. C'est parce que ce voile est ôté, que l'évangile est appelé l'évangile de la gloire.

Dieu agit selon deux grands principes: la loi et la grâce. La loi, c'est Dieu exigeant de l'homme ce que l'homme devrait être. Elle comprend toutes les relations que Dieu a établies entre l'homme et lui. Tous les devoirs existaient avant la loi, mais la loi donne la règle de ces devoirs et y attache la sanction expresse de Dieu. La loi exige de l'homme l'obéissance. Le Seigneur résume la loi toute entière en deux sentences: «Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton coeur, et ton prochain comme toi-même». La loi vient exiger de l'homme ce qu'il doit être. Elle ne donne ni vie, ni puissance, ni délivrance, ni objet qui puisse devenir le motif de notre marche; elle ne peut justifier le coupable; elle ne peut être une aide, ni donner la force, bien que Dieu se réserve d'aider son peuple en tout temps. Mais la loi elle-même ne peut faire autre chose que d'exiger l'obéissance, et comme l'homme pécheur est incapable d'obéir à cette loi sainte, elle devient pour lui un ministère de mort et de condamnation. Il n'y a pas de

grâce dans la loi, ces deux choses étant opposées l'une à l'autre. Sans doute, la grâce de Dieu s'exerce sous la loi envers les individus. La loi est un ministère de mort et de condamnation, parce qu'elle montre ce que Dieu veut que l'homme soit, et ce que l'homme n'est pas. Quand l'homme n'est pas exercé dans sa conscience devant Dieu, la loi ne le trouble pas beaucoup. Il se dit qu'il n'a pas fait de très mauvaises choses, ni commis des péchés grossiers; en un mot, qu'il n'est pas pire que ses voisins. Il pense en outre que Dieu est bon, car invariablement l'homme introduit un peu de grâce, pour répondre à ce sentiment du péché qui se trouve au fond de tout coeur humain. Mais de telles pensées ne donnent pas une trop grande inquiétude, aussi tout va bien tant qu'il n'est question que de conscience naturelle, et non pas de l'oeil de Dieu atteignant le coeur et sondant ses replis.

Mais quand la loi me dit: «Tu aimeras ton prochain comme toi-même», me voilà immédiatement convaincu de péché, car je sais que je n'aime pas ainsi mon prochain. Qui d'entre nous est aussi affligé d'une perte faite par son voisin que s'il l'avait éprouvée lui-même? Du moment que, conjointement avec la loi, Dieu se révèle à nous, et fût-ce de la manière la plus incomplète, nous sommes immédiatement condamnés, car nulle chair ne peut supporter sa présence. Alors il arrive de deux choses l'une: ou bien nous cherchons à *nous cacher de Dieu*, comme Adam dans le jardin d'Eden, ou bien à *nous cacher Dieu*, comme Israël lorsqu'il pria Moïse de mettre un voile sur son visage, Dès qu'un homme aperçoit Dieu, il peut dire avec Job: «Si je me lave avec de l'eau de neige, et que je nettoie mes mains dans la pureté, alors tu me plongeras dans un fossé, et mes vêtements m'auront en horreur» (Job 9: 30, 31). Quelque opinion que j'aie eue de moi jusqu'alors, je m'aperçois qu'aux yeux de Dieu je suis comme un homme que l'on vient de sortir du fossé, complètement sale. Sous la loi, une âme non exercée peut se trouver tout à fait à l'aise, mais elle ne pourra jamais supporter la présence de Dieu. N'y eût-il pas même un acte de péché, mais seulement de la convoitise dans le coeur, l'âme serait terrifiée par cette présence.

Le principe de la loi est que Dieu est pour moi ce que je suis pour lui; mais, par la loi, Dieu a mis en évidence que je suis un pécheur, car par elle est la connaissance du péché. La loi n'est donc autre chose qu'un ministère de mort et de condamnation. Elle ne donne jamais la paix. Elle n'est pas la grâce; elle ne considère pas ce que le Seigneur a fait pour moi, mais ce qui est en moi pour lui. Cela explique qu'on puisse être sous la loi, même en acceptant la croix. Je trouve à la croix le déploiement d'un amour parfait à mon égard, puis je considère mon coeur et j'y trouve une si faible réponse à cet amour, que je me prends à douter si j'aime réellement le Seigneur. Il est parfaitement juste et convenable que je doive l'aimer, mais ce n'est pas l'évangile, et l'âme ne trouve jamais la paix de cette manière. C'est fonder notre relation avec Dieu sur notre conduite. Quelle confusion dans une famille, si les enfants commençaient à douter qu'ils fussent réellement les enfants de leur père. Je puis me demander si je marche selon ma relation, mais je ne dois pas mettre en question si je suis un enfant de Dieu. Sous une forme plus subtile, ce n'est pas autre chose que la loi, la loi qui, pour me donner la paix, regarde toujours à ce que je suis pour Dieu et non pas à ce qu'il est pour moi. Tel est l'état du chrétien qui n'a pas trouvé la paix. Il est comme le fils prodigué qui, loin du père, demande à

être traité comme un de ses mercenaires; arrivé en sa présence il n'en dit plus un mot, car il connaît sa relation. Auparavant, il pensait à ce qu'il était pour son père et non à ce que son père était pour lui. Dans les deux premières paraboles de Luc 15, nous trouvons la grâce sortant pour chercher ce qui est perdu; dans la troisième, la réception du pécheur lors de la conversion. Le Seigneur nous y montre le progrès de l'oeuvre dans le coeur, et comment les âmes converties sont souvent encore sur un principe de loi, en voyant qu'elles ne sont pas ce qu'elles voudraient être. Elles regardent au dedans d'elles-mêmes, pour voir si elles aiment Dieu, et quand elles ne trouvent pas les preuves de l'amour dans leurs propres coeurs, elles se prennent à douter de l'amour du Père. C'est une forme subtile de la loi, mais c'est toujours le même principe: regarder à ce que l'on est pour Dieu, et non pas à ce que Dieu est pour nous.

Revenons maintenant à l'évangile de la gloire. Dieu est venu en grâce au milieu d'un monde qui a violé la loi. Avant la venue de Christ, Dieu n'était pas venu à l'homme, et l'homme ne pouvait venir à Dieu. Sans doute, Dieu avait donné à l'homme la loi et des promesses, mais il n'était pas venu lui-même. Le grand fait qui caractérise le temps actuel, c'est la venue de Dieu. — «La parole devint chair, et habita au milieu de nous», — et l'entrée directe de l'homme en la présence de Dieu. Quand je dis «l'homme», je parle de Christ lui-même, mais entré au dedans du voile comme notre précurseur. Dieu est venu en bonté parfaite, et non avec la manifestation de sa gloire. Il est venu quand nous étions des pécheurs, quand nous avions violé la loi, quand nous étions loin. «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique». Nous trouvons la manifestation de l'amour le plus pur dans la vie du Seigneur ici-bas. Ses miracles n'étaient pas seulement la puissance divine, mais cette puissance en amour pour répondre à tous les besoins de tous les hommes. Il ôtait toutes les conséquences du péché; il était la manifestation de Dieu en bonté parfaite, et c'est pourquoi l'homme lui cracha au visage et le rejeta.

Rappelons-nous toujours que nous sommes dans un monde qui a rejeté Dieu, lorsqu'il y vint en grâce. Le monde est aussi mauvais maintenant qu'alors; il n'est plus en relation avec Dieu; l'homme naturel n'est pas plus près de Dieu que jadis, et de fait, si nous regardons autour de nous, il ne nous est pas difficile de voir que les choses vont encore plus mal qu'autrefois. Le péché atteint son apogée; non seulement, comme jadis, Dieu a chassé l'homme du jardin d'Eden, mais maintenant l'homme a chassé Dieu venu en grâce dans ce monde. Comme Jésus le dit lui-même: «Si je n'avais pas fait parmi eux les oeuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient pas eu de péché; mais maintenant ils ont, et vu, et haï, et moi et mon Père» (Jean 15: 24). Jésus a passé à travers ce monde en bonté, guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance, car Dieu était avec lui; oui, le Fils de Dieu a été dans le monde, et le monde l'a rejeté. Dieu s'est révélé à nous dans la personne de son Fils, quand nous étions des pécheurs. Ce dernier a montré dans sa vie une sainteté parfaite, et c'est ce qu'illustre d'une manière à la fois si frappante et si touchante, sa rencontre avec le pauvre lépreux. Il se trouvait avec les pécheurs dans un amour parfait, mais sans être souillé par leur contact. Le lépreux vient à lui, reconnaissant sa puissance, mais doutant de son amour. Quelle

est la réponse du Seigneur? Lui fait-il des reproches? Non, mais: «Je veux, sois net», et étendant sa main il le toucha. En Israël, celui qui touchait un lépreux était souillé comme le lépreux; Christ, dans ses rapports avec les hommes, ne contracte aucune souillure, mais purifie les pécheurs, par grâce. Cette guérison du lépreux, c'est la puissance divine touchant et ôtant le péché, magnifique expression de ce qu'est la grâce. Les hommes, hélas! ont rejeté un tel Sauveur, et dans cet acte le péché a été complètement manifesté, le péché caractérisé par la rejection de Dieu venu en grâce. Mais Dieu se sert pour sauver l'homme, de l'acte même qui met le comble à son péché. Christ est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Ici, nous arrivons à la croix, à l'oeuvre dans laquelle l'iniquité de l'homme, ayant atteint ses dernières limites, a trouvé son expression et son accomplissement, mais, du côté de Dieu, à la manifestation de la suprématie de la grâce. Dieu est parfaitement glorifié; sa justice à l'égard du péché, pleinement manifestée. Tout le déploiement de la puissance de Satan et de la malice de l'homme, n'a fait que mettre en lumière l'amour parfait de Dieu pour le pécheur. Où le péché a abondé, la grâce a surabondé; là même où l'homme est jugé, la grâce a pour l'homme une ressource parfaite. — Ah! pourquoi donc ne voulez-vous pas venir à Christ? C'est que vous lui préférez d'autres objets. Mais laissez-moi vous adresser cette question solennelle: Où irez-vous passer votre éternité? Il faut que vous en trouviez la réponse dès ici-bas. Les hommes s'effraient à la pensée de l'éternité; le coeur incrédule s'en débarrasse en la niant, en espérant tout au moins que cette éternité n'existera pas.

Lorsque je viens à la croix avec la conviction que mes péchés y ont placé Christ, je découvre qu'il n'y est plus. Je sais que mes péchés l'y ont amené, mais ma foi le voit à la droite de Dieu, et voilà pourquoi l'évangile est appelé l'évangile de la gloire; ce Jésus, crucifié pour moi, est entré dans la gloire pour moi. Il y est maintenant, assis à la droite de Dieu, mais mes péchés ne sont plus sur lui; il s'y est assis, parce que tous mes péchés ont été ôtés pour toujours. «Par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Hébreux 10: 14). Quand j'irai rendre compte de moi-même à Dieu, qui rencontrerai-je comme juge? Celui qui a fait par lui-même la purification de mes péchés. Pour une âme parfaitement établie dans la grâce, il n'y a pas de pensée plus heureuse que celle du tribunal de Christ. Lorsque je serai manifesté devant ce tribunal, ce sera avec un corps glorifié, rendu semblable au Seigneur lui-même. Il a dit: J'ai achevé l'oeuvre — la personne qui me juge est la même qui, pour les ôter, a porté tous mes péchés. L'évangile de la gloire, signifie que celui qui est mort pour mes péchés est dans la gloire, après que mes péchés ont été ôtés pour toujours; c'est là que l'évangile se montre dans sa plénitude. Ce fut seulement en vertu de la séance de Christ à la droite de Dieu, que le Saint Esprit descendit et que les disciples purent rendre témoignage dans la puissance de l'Esprit Saint. C'est la justice de Dieu qui a fait asseoir à sa droite Celui qui a porté mes péchés, et il s'y trouve sans eux; il les a portés à la gloire de Dieu. Le ministère de l'Esprit qui en est la conséquence, rend témoignage en puissance, par l'évangile, que celui qui a accompli toutes ces choses est maintenant exalté à la droite de Dieu. Je vois dans la gloire un homme, le précurseur qui y est entré pour moi. Je n'avais aucune part à cette oeuvre merveilleuse, si ce n'est par mes péchés et par la haine de l'homme qui a mis à mort le Seigneur Jésus. Il mourut, mais Dieu l'éleva dans la gloire, parce qu'il avait achevé l'oeuvre à

sa pleine satisfaction. C'est ce que nous dit l'évangile de Jean quand, parlant du Saint Esprit, Jésus ajoute: «Il convaincra le monde de justice, parce que je m'en vais à mon Père». Christ est assis dans la gloire, parce que l'oeuvre est parfaitement achevée, et les péchés de tous ceux qui croient, ôtés pour toujours. Le Saint Esprit convainc aussi de péché, parce que c'est mon péché qui a amené Christ à la croix, où il a tout porté et a parfaitement satisfait la justice de Dieu,

La loi ne peut donner la vie; elle ne peut que convaincre de péché. L'oeuvre a été faite entre Dieu et Christ; toute la question du péché a été réglée sans retour, et Christ est ma justice devant Dieu. La justice de Dieu a été manifestée en élevant, à la droite de Dieu dans la gloire, l'homme qui a porté mes péchés. Le Saint Esprit vient me dire: «Tu n'as pas de justice pour Dieu». Alors je cherche à me sanctifier. Et j'ai parfaitement raison de désirer la sainteté, mais nullement comme moyen de trouver la paix. Mais en Christ je possède une justice divine, capable de me placer dans la gloire. Ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu. A la croix de Christ, je trouve non seulement que ma dette a été payée — cela pourrait avoir lieu, sans que, pour ainsi dire, j'eusse aucun moyen d'existence — mais je trouve que Dieu m'a fait cohéritier de Christ. Dès lors, tant que je suis ici-bas, je vis dans l'espérance de sa venue, pour me prendre auprès de lui, afin que je sois toujours avec lui dans la gloire!